

1951

Volume 116: 1951

Congregation of the Mission

Follow this and additional works at: <https://via.library.depaul.edu/annaes>



Part of the [History of Religions of Western Origin Commons](#)

Recommended Citation

Volume 116: 1951, Annales de la Congrégation de la Mission (Congregation of the Mission).
<http://via.library.depaul.edu/annaes/116>

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Annales de la Congregation de la Mission by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

SAINT VINCENT DE PAUL

ANNALES
DE LA CONGRÉGATION
DE LA MISSION
(LAZARISTES)
ET DE LA COMPAGNIE
DES FILLES DE LA CHARITÉ

TOME 116. — ANNÉE 1951



A PARIS, RUE DE SEVRES, 95

1951

ST. MARY'S SEMINARY LIBRARY
Perryville, Missouri

AU JOUR LE JOUR

(juillet-décembre 1950)

2 juillet. — Dimanche, une soixantaine de Messieurs des Conférences de Saint-Vincent de Paul, accourus de Versailles, passent quelques heures de retraite dans la maison qui, avec le début de ce mois, vient de prendre instantanément sa physiologie de vacances. Les clercs sont à Villebon, dans le calme et la nature ; les allées et venues marquent rue de Sèvres un rythme plus accentué ; les changements sont en traction ; les retraites sacerdotales collectives rassemblent nombre de prêtres des diocèses de Meaux, Evreux, sans oublier divers autres groupements, etc... La vie de la maisonnée continue pourtant dans l'horaire et le cadre traditionnel. Des Congrès, des réunions, des semaines, des journées de tout genre, amènent en cette époque vacancière, quelques hôtes supplémentaires. (Voir *Annales*, t. 114-115, p. 409-411.) Il serait ici fastidieux et... impossible d'en tenter une énumération : il suffit de noter le fait.

19 juillet. — En cette fête de Saint Vincent, le Nonce, Mgr Roncalli, officie ceans, tandis qu'à l'orgue, M. de Saint-Martin, titulaire du grand orgue de Notre-Dame, se fait une joie de venir, sur le clavier, prier avec nous et se dit tout heureux de proclamer de la sorte ses sentiments de gratitude et d'hommage à saint Vincent.

Le soir, aux vêpres, le P. Riquet, prédicateur actuel de Notre-Dame, monte en chaire et laisse parler son admiration pour *Monsieur Vincent*, dont il souligne l'actualité et le sillage toujours lumineux. Sur notes, le prédicateur reprend un thème dont se sont inspirées plusieurs de ses conférences ou causeries, soit à Paris (Salle Gaveau), soit à Tunis, et probablement ailleurs, sans compter quelques émissions à la radio : thème qui lui est cher et qu'il est profitable de voir traité par un des maîtres actuels dans l'art du bien dire et du bien lire. Ces citations animées de textes vincentiens, demeurent une leçon et produisent un choc émouvant, car on y sent passer la vie. Mgr Mosquera, évêque d'Ibarra (Equateur), notre hôte depuis plusieurs mois, est l'officiant des vêpres et du salut.

20 juillet. — Les Enfants de Marie quittent Paris pour leur pèlerinage de Rome. Grand branle-bas de jeunesse et d'ardeur. Aussi nos vœux saluent et accompagnent quelques-uns de leurs chers aumôniers qui encadrent si bien ce bel et enthousiaste ensemble : MM. Tricot, Nachez, Henrion, Bonnet, etc...

23 juillet. — A Luxeuil (Haute-Saône), se clôture, en ce jour, le Congrès international des Amis de *Saint Colomban*. Le XIV^e centenaire de la naissance de l'illustre et rude irlandais, que ramenait 1940, n'a pu être alors célébré ; la guerre entravait toute manifestation de ce genre. 1950 permet enfin à une importante délégation irlandaise d'envahir pacifiquement, sur les traces de Colomban, l'ample demeure « *colombanienne* » : un des deux petits séminaires du vaste diocèse de Besançon occupe les locaux de l'abbaye.

Ces jours-ci, Luxeuil possède donc dans ses murs, M. Costello et M. Mac Bride, le président du Conseil et le ministre des Affaires étrangères de l'Eire ; d'autre part, l'archevêque de Dublin est accompagné de sympathiques membres du clergé sécu-

lier et régulier et des fervents du lointain irlandais. Signalons ici, parmi ces *Colombaniens*, notre confrère, M. Patrice Dunning, professeur d'histoire au séminaire *All Hallows* de Dublin, que nous avons rencontré déjà dans les couloirs de la Maison-Mère, avec nombre de pèlerins de l'Année Sainte.

Luxeuil est orné de magnifiques et amples banderolles, envoyées par le Gouvernement irlandais, en signe de gratitude et d'amour pour le vieux fils qui honore toujours la verte Erin. Les façades, les maisons sont pavoisées avec goût, variété et délicatesse. La Suisse, toute proche, qui a, elle aussi, profité jadis du zèle de Colomban (fondation de Bregenz) est présente avec une allègre fanfare de Saint-Gall (un des plus illustres disciples de Colomban). Elle accompagne, entre autres personnalités, son évêque, Mgr Meille, dont la figure et l'abondante chevelure sont spécialement remarquées : Monseigneur apporte avec lui, et offre quelques reliques de saint Gall. La délégation d'Italie groupe, autour du syndic de Bobbio, où en 615 mourut saint Colomban, nombre de délégués qui n'oublient pas la fondation de Luxeuil.

Un Congrès international, quarante-huit heures durant, a tenu dans le Petit Séminaire ses assises et scruté plusieurs points de la vie, de l'œuvre et de l'influence de Colomban.

Le T.H.P. Stattery est inscrit dans le long Comité d'honneur; spécialement invité, il est effectivement représenté. De même la T.H. Mère Blanchot, Supérieure des Filles de la Charité, prend place dans le Comité aux côtés des Révérendissimes Mères Abbesse de Faremoutiers, et de Poyanne dans les Landes. La corvette n'est donc pas absente des cérémonies, quoiqu'on ne trouve guère de maisons de Sœurs dans la région.

La T.H. Mère, à cette époque, poursuit une cure thermale à Plombières, elle est accompagnée, en ce dimanche, d'une paire de voyantes cornettes dont la blancheur ressort dans l'antique abbatale archi-comble, où le Nonce officie. M. Robert Schumann, ministre des Affaires étrangères de France, et pratiquant convaincu, est présent à sa place d'honneur, accompagné évidemment et entouré de quantité d'officiels, civils et militaires. Tout Luxeuil vibre et prie dans le souvenir de son noble et antique passé. La foule est celle des grands jours, celle des traditionnels pèlerinages qui rassemblent tous les environs.

Le banquet officiel, offert par Mgr Dubourg et le Comité, à quelque trois cents invités, comporte, discours et hymnes, vibrantes déclarations et morceaux de fanfare.

Enchaînant à ces agapes, le P. Dandin, oratorien, dans la basilique, évoque et rappelle directement et sans périphrases, l'âpre esprit de sacrifice et de mortification de saint Colomban (540-615). Rude figure que ce moine itinérant : d'une façon ou d'une autre, les communications du Congrès l'ont redit et présenté diversement : « Apôtre à l'âme de feu, infatigable marcheur à l'étoile, il rayonne comme un soleil radieux sur tout le haut moyen âge. Sa foi conquérante, sa volonté de fer, son héroïque sainteté ; son art de mettre en valeur toutes les richesses de l'âme humaine, par le silence, la prière, l'effort personnel et l'obéissance, son sens social merveilleux qui, dans chacune des fondations où il ébauchait la cité de son rêve, élevait à côté du monastère où l'on travaille, l'église où l'on prie et l'école où l'on s'instruit ; sa prodigieuse personnalité enfin ont fait de lui, en des siècles encore à demi-barbares, le sauveur de la civilisation. »

Aussi, pour garder son souvenir, sur la place Saint-Pierre, aux abords immédiats de l'abbatale, on inaugure *internationale-*

ment, une statue vivante et vibrante, réaliste même, de saint Colomban, le bouillant apôtre. Ouvre la série le texte italien du syndic de Bobbio..., puis suivent les représentants de l'Autriche, des Etats-Unis, de la Suisse, et M. Robert Schumann, et, enfin le Nonce, dont la causerie familière, improvisée dans sa forme, tranche nettement au milieu de ces textes denses, étudiés à loisir et soigneusement raturés. Comme de coutume, les hymnes officiels font lever la foule et ponctuent chaque discours. Après les paroles de Mgr Roncalli, la musique de Saint-Gall attaque en sourdine, le *Pitié mon Dieu*, d'Aloys Kunc. La marche pontificale de Charles Gounod, hymne officiellement adopté par le Saint-Siège, n'a pas encore trouvé place dans les cartons et les partitions de la fanfare saint-galloise !

Au total, belles journées qui relient le passé au présent, si divers qu'ils soient.

On le sentait tout spécialement dans cette excursion en cars, aux sites premiers de l'habitat colombanien. De la route, à travers les taillis et par un sentier malaisé et pierreux, il était édifiant et méritoire de voir grimper nombre de congressistes, qui tous n'étaient pas jeunes. Ils montaient pèleriner vers ce sommet, à cette caverne rocheuse, où, sur la colline, Colomban venait s'isoler davantage et prier plus proche de Dieu. De ce faite de montagne, la vue est étendue et parcourt tout un ensemble de la chaîne bleue des Vosges. Sur le sommet, un magnifique drapeau irlandais matérialise là encore le lointain passage et le souvenir de Colomban.

Puis, rapidement, les cars nous conduisent à *Annegray*. Là, au croisement de trois vallées, un monticule dénudé conserve l'emplacement de la toute première fondation colombanienne, avant même Luxeuil. Sur un tertre légèrement arrondi, une grande croix de bois marque cette terre sainte qui appartient désormais aux *Amis de Saint Colomban*... Les paysans sont accourus des environs, et chose notable, le maire de l'endroit, un digne et modeste propriétaire, un simple agriculteur, accueille et salue délicatement les Congressistes, en un anglais méritoirement appris durant la dernière guerre. Le *Credo* de Du Mont, termine dans une profession de foi ardente, en plein vent, ces mêmes articles de créance dont Colomban vécut et qu'il apporta en ces lieux. Elle y vit et prospère.

15 août. — En la solennité de l'Assomption, et dans le cadre habituel de la fête : grand'messe, procession, M. Piet transmet sa charge d'Assistant de la Maison-Mère à M. Léon Scamps. Fardeau dont nous devinons tous la pesanteur et quelques-unes des inévitables aspérités. *Honor omnis* : la vieille formule est toujours vraie et partout réalisée. Tout honneur est une charge... Pour ce fardeau, toutefois, les forces ont une limite et il faut parfois savoir se retirer et reposer à temps. Vieux axiomes là encore.

C'est ce qui a été fort sagement réalisé. Coïncidence curieuse et confraternellement soulignée de-ci de-là, avant et après, ce fut le 29 août, en la *Décollation de saint Jean-Baptiste* que M. Jean-Baptiste Piet quitte sereinement la Maison-Mère pour Bordeaux. Les Filles de la Charité de la région profiteront de son zèle, de ses bons conseils, de ses visites canoniques et de son savoir-faire aisé et souriant. Nos souhaits, nos prières, notre gratitude l'accompagnent sur les bords de la Gironde. C'est bien le moins que l'on puisse, que l'on doit faire, après tant de dévouement durant

quinze années, dans ce vigilant service obscur, spécialement difficile dans les sombres mois de la guerre et de l'occupation... Tout cela ne sera pas de si tôt oublié, car Dieu garde le compte de tant de générosité discrète, souriante et active. Inutile d'ajouter que nos prières suivent et épaulent ceux qui recueillent et portent à leur tour cette gerbe de soucis. M. Bergeret assure toujours, avec grand cœur, la fonction de Sous-Assistant.

4 septembre. — Notre Très Honoré Père, en compagnie de M. Dulau, secrétaire général, quitte la Maison-Mère. Au Havre, nos deux voyageurs s'embarquent à bord de l'*Île-de-France*, pour une tournée aux Etats-Unis, depuis longtemps arrêtée. Le programme surchargé promet et des fatigues et tout ensemble des joies sereines : semer le bien et le réconfort sous ses pas. De cette randonnée consolante, disons brièvement que le programme a été heureusement réalisé. Le récit de M. Dulau, qui n'est pas totalement écrit, évoquera dans le prochain numéro des *Annales*, par le menu, quelques aperçus de ces journées et soulignera quelques-uns des consolants résultats de ce périple de trois mois à travers Etats-Unis et Canada.

De son côté, la T.H. Mère, mais pour un peu moins longtemps, s'est trouvée parcourir ces vastes régions où le bien se fait grandement par les enfants de saint Vincent. L'*Echo* a retracé, en sa présentation accorte et souriante, et dans un film agréable, ces journées et cette visite multiforme ; si tout y fut rapide, l'ensemble demeure consolant, à commencer par le Centenaire de la Province des Filles de la Charité, célébré à Emmitsburg.

21 septembre. — En ce jour, à Madagascar, Frère Busseron, solennise sa soixantaine de vocation, et peu après, le 11 octobre, le cinquante et unième anniversaire de son arrivée à Fort-Dauphin, en 1898. Nous nous y unissons par le cœur. En évoquant délicatement ces anciens souvenirs, le bon coadjuteur, ces jours-ci, trouve sans effort, des termes édifiants pour revivre, en toute simplicité, ce passé si rapidement envolé. « *Comme j'ai pleuré, en disant adieu au T.H.P. Fiat, ce 17 août 1898, à seize heures, chez lui ; il me tenait serré dans ses bras, comme un père son enfant, me disant à plusieurs reprises : Surtout écrivez-moi... Il pleurait lui aussi, et quand je me suis mis à genoux pour recevoir sa bénédiction, il se mit à genoux lui aussi, pour me bénir et m'embrasser une dernière fois... Quel souvenir !* »

Et depuis tout un demi-siècle, le frère vit là-bas dans le rayonnement et l'intimité de cette pléiade de vaillants qui reposent dans la terre malgache, et qui, du haut du ciel, prient et intercèdent pour tous ceux qui peinent encore dans ce coin du sud de l'île. Et, à cette occasion, remonte au cœur et aux yeux ce passé dont il a vécu : « *Quel honneur pour moi d'être celui qui entretient le petit cimetière de la mission de Fort-Dauphin, où reposent les durs à la peine, ceux qui savaient tenir, ceux pour qui le sport consistait à abattre des journées de douze heures quand ce n'était pas treize ou quatorze de présence au chantier. Ils sont là !... ; Myr Crouzet, au fond de la petite allée, à sa gauche, le frère Pierre Renaudin, MM. Verrault et Genouville ; à sa droite le frère Joseph Collard (vingt-neuf ans d'Abyssinie... notre premier défunt de Madagascar, MM. Lerouge, Magdalon, Gracia (notre cher Visiteur), le Frère Adgou (un Abyssin)... Un peu en arrière, de chaque côté de l'allée, douze Sœurs et trois ngrégées. Ce qui fait en tout vingt-quatre tombes. J'ai eu l'hon-*

neur de les creuser toutes et d'y descendre les vingt-quatre caillants et vaillants qui reposent là. Le petit enclos est entouré d'une forte haie d'hibiscus gigantes, couverts toute l'année d'une myriade de grands calices d'une impeccable pourpre du plus rutilant effet.

« A temps perdu, je fais la toilette de nos chères tombes : il fait bon travailler là, c'est un livre de méditations comme les humains n'en ont jamais donné et n'en donneront jamais à moudre aux rotatives les plus perfectionnées. »

Et, dans ce tableau l'on revoit le vaillant frère qui, dans son long et obscur dévouement, demeure une leçon pour nous tous, et pour quiconque sait voir et comprendre. Le passé, le présent et l'avenir de l'apostolat malgache ont de quoi entraîner et utiliser les meilleures volontés.

18-27 septembre. — La retraite annuelle ouvre l'année scolaire dans son cadre silencieux de grâces et d'exercices. Parallèlement à notre groupe, une trentaine d'ecclésiastiques professeurs du Collège Stanislas viennent, eux aussi, trois jours avant la rentrée d'octobre, se retremper dans les salutaires pensées, qui, présentées par M. Cartoux, orientent leur vie et leurs efforts. C'est la veillée d'armes traditionnelle.

30 septembre. — M. Clabault fête discrètement sa soixantaine de vocation. Ce jour-là, pure coïncidence, nous avons six évêques à la maison : parmi lesquels nos deux aimables confrères colombiens, Nosseigneurs Botero, deux cousins ; l'un, Francisco-Tulio, auxiliaire de Carthage ; l'autre, Bernardo, évêque de Santa-Marta.

2 octobre. — En ce début du mois lundi, autour de nous, à flots pressés, la rentrée scolaire ramène écoliers et écolières à leurs livres et cahiers. Le branle-bas de cette époque, dans le pays entier, émotionne toujours la jeunesse, apparemment insatiable de vacances. L'école et ses maîtres s'efforcent d'atténuer cette redoutable transition du foyer à l'école. Les véritables pédagogues ont recours à maintes industries pour faire repartir dans la joie l'année nouvelle et saisir le cœur, l'âme entière des enfants.

Parmi ces multiples industries, signalons entre autres, au Berceau, la *Fête des Nouveaux*. Normalement, ils sont parfois un peu dépaysés et endoloris d'avoir quitté papa et maman et le milieu familial, avec toutes ses tendresses câlines et sa tiède quiétude. A ces premiers pas, à ces sensibilités, il faut ménager la transition, hors et loin du nid.

Pour leur prouver qu'ils ont retrouvé une autre famille, des pères et de nombreux frères, on organise sans retard une festivité qui remet toute la maison dans un cadre charmant : séance, chants, etc... Au réfectoire, on réunit les tout jeunes à une table spéciale, ornée et enjolivée. Ils sont cajolés par quelques gâteries supplémentaires et des attentions qui vont au cœur, en passant... par l'estomac. Vieille pédagogie qui se renouvelle sans cesse devant d'annuelles recrues.

En tout repas de midi, où la lecture prend généralement place, la séance se termine par l'audition fructueuse du martyrologe. A la longue, ces pages familiarisent un tantinet avec des noms, des souvenirs, des exemples : graines de résolutions et semences du sens chrétien. Tant de nobles cœurs se sont dépensés et sacrifiés pour leurs frères et pour le Christ. A les suivre, implicitement on s'entraîne...

En ce jour de la *Fête des Nouveaux*, où tout est leçon concrète et sensible, la lecture finale évoque, en marge du martyrologe traditionnel, mais dans son style modernisé, cette page de vie qui vient de s'entr'ouvrir.

Les allusions sont aimablement transparentes, l'attention est éveillée. La graine tombe donc dans un terroir bien préparé. Nous nous trouvons à l'antique Pouy, l'actuel Saint-Vincent-de-Paul, le village natal de Monsieur Vincent, proche Dax, à proximité de la route de Tartas. Nous sommes aussi dans un autre pays, non moins concret, dans une région (universelle, celle-là), que caractérisent bien la paresse et le bavardage (*Pigritia* et *Garrulia*) : ces péchés mignons, ces défauts de l'enfant dont il faut peu à peu le corriger.

Ces benjamins de l'école se voient dans un monde nouveau : pour eux commencent le martyre salutaire et les souffrances inévitables de l'étude. Les bourreaux ce sont évidemment les professeurs. Ils sont là à pied d'œuvre, accourus de divers pays. Ils s'entendent, plus ou moins bien, à torturer leurs tendres victimes : les efforts d'adaptations pédagogiques et les leçons que leur rappelle à eux aussi cette page martyrologique, sont pour les initiés, aisément compris. Il suffit d'écouter dans ce sens d'enrichissement, ces lignes savoureuses, évocatrices de toute une vie, de toute une formation scolaire.

Voici donc le lecteur qui, lentement détaille cette page martyrologique.

Écoutons, nous aussi, ce texte avec une âme toujours jeune, ouverte et compréhensive. Si nous y sommes encore sensibles, si nous en apprécions la valeur, c'est une preuve évidente que nous n'avons pas encore trop vieilli, en revivant de douces émotions scolaires en ce début d'octobre.

Martyrologe romain, le six des nones d'octobre.

A Podium, près d'Acqs en Aquitaine, au troisième mille sur la voie Tarusate, sur les confins de la Pigitine et de la Garrulie, le long martyre de trente-deux petits enfants (ici leurs prénoms).

Ils furent livrés à une douzaine de tortionnaires, venus des régions sauvages des Ardennes, de Belgique, de l'Ibérie, de l'Helvétie, de l'Armorique, de la Wallonie, de la Vasconie et autres régions barbares, qui se relayaient d'heure en heure pour les faire souffrir par des supplices variés, en essayant tantôt par la violence, tantôt par des caresses cauteleuses, de les faire sacrifier aux dieux d'Athènes et de Rome.

On les tint enfermés pendant d'innombrables heures entre quatre murs, dans une affreuse immobilité, mais, par les fenêtres, les anges emportaient leurs âmes dans l'azur et les bourreaux n'avaient plus devant eux que des corps vides. Ils ne s'en aperçurent jamais.

Ils durent subir plusieurs fois par jour des interrogatoires captieux, auxquels ils n'opposaient que le silence le plus courageux ou des réponses innocentes qui déconcertaient l'habileté de leurs juges.

On essaya d'abord de corrompre leur esprit, en leur faisant étudier des livres impies, œuvres de grammairiens subtils ou de mathématiciens obscurs ; mais, préférant leur simplicité aux erreurs d'une vaine science, ils refusèrent de s'en servir ; les livres tombèrent en pièces de leurs mains, se couvrirent bientôt d'une lèpre de taches noires au point qu'ils devinrent inoffensifs et illisibles.

On arrosa leurs tendres corps d'analyse bouillante et on leur versa dans la bouche de grande quantité de latin fondu. Ils sortirent sains et saufs de cette épreuve, et le lendemain il n'en restait nulle trace.

On les précipita dans des puits de science sans fond, avec d'énormes dictionnaires au cou, mais ils surnagèrent toujours ; aucun dictionnaire n'en réchappa. On leur asséna des coups sur la tête pour leur enfoncer des idées aiguës dans le crâne, mais les bourreaux se blessèrent les mains et les idées s'émoussèrent à jamais.

On essaya de leur couper la langue, mais le fer fut impuissant et ils ne cessèrent jamais de s'entretenir pieusement et de s'encourager l'un l'autre, au milieu des tortures, sans qu'on pût parvenir à bout de leur fermer la bouche.

On les enchaina au pied de gros platanes rugueux et balafrés, pour les empêcher de se détendre. Et ce n'était que jalousie de leur agilité gracieuse, de la part de maîtres goutteux, podagres et alourdis.

On essaya de les affamer, en les privant des éléments les plus savoureux de leur repas, malgré tout ils profitaient merveilleusement, tandis que la plupart de leurs bourreaux n'étaient que des squelettes anguleux.

Un des barbares les tenait de longues heures agenouillés sur les graviers de l'asphalte ; mais Dieu ayant permis que la peau de leurs genoux durcisse comme celle des chameaux, ils devenaient insensibles et se riaient de leurs persécuteurs. D'autres les traînaient par les oreilles et par la chevelure. Par une protection spéciale d'en haut, aucun cheveu ne tomba de leur tête, tandis que peu à peu leurs bourreaux perdaient à peu près tous les leurs. L'un d'eux essayait de laisser pousser sa barbe, mais il devenait chauve quand même.

Enfin, après neuf mois de tortures raffinées, le neuvième jour des kalendes d'août, ils furent emportés dans des chars de feu qui les rendirent sains et saufs à leur famille. Mais, désireux de souffrir davantage, ils revinrent spontanément l'année suivante se remettre aux mains des mêmes bourreaux.

Après tant de travaux et de tourments joyeusement supportés, un grand nombre d'entre eux méritèrent d'être placés parmi les apôtres de Jésus-Christ, et ils se dispersèrent plus tard pour étendre le royaume de Dieu dans les diverses contrées de la terre.

Le même jour, et au même lieu, la fête de leurs bourreaux qui, émus de tant d'innocence, se convertirent à la douceur chrétienne, et leur cœur ayant été changé, aimèrent tant leurs victimes qu'ils méritèrent ainsi de partager leur couronne.

Et ailleurs, on fait la fête et la commémoration de beaucoup d'autres petits martyrs bien plus malheureux qu'eux. Tu autem Domine miserere nobis.

22 octobre. — *Dimanche des Missions.* Avec l'Eglise entière, nos pensées, nos prières vont spécialement vers tous les pionniers de l'Evangile, vers ceux qui se trouvent, de par le monde, aux avant-postes de la chrétienté, parmi les nations à conquérir au Christ.

Cette année, une modeste exposition, hâtivement improvisée par les étudiants, nous transporte spécialement vers quelques-unes des missions, confiées à la petite Compagnie ; le champ est suffisamment vaste pour quantité de dévouements. Des photos, ramassées de côté et d'autre, et gentiment épinglées sur des panneaux, rappellent des figures connues ou profitent des scènes exotiques. Des croquis cartographiques balisent et facilitent l'aiterrissage de notre imagination ; ils situent cet ample terrain d'apostolat. D'un autre côté, parmi des souvenirs précieux qui parlent et font choc, le calice de saint François-Xavier est présenté à nos yeux, à nos rêves. Heureuse initiative apostolique.

1^{er} novembre. — En cette solennité de la Toussaint, dans le cadre traditionnel, les yeux et les vœux se portent vers les cieux. Nombre de cœurs pourtant et quantité d'oreilles sont tendues vers la basilique Saint-Pierre : aujourd'hui y est proclamé le dogme de l'Assomption (1). La radio (pour ceux qui en ont, mais ce n'est pas encore le cas de la Maison-Mère), permet de se mettre en contact avec les nombreux reportages de la cérémonie. Au 140 de la rue du Bac, la transmission est reçue devant la Communauté assemblée. Pour le commun des mortels il faut se contenter sagement en quelques journaux ou revues, de descriptions et d'évocations ; c'est suffisant.

Mais voici qu'inopinément, sans les avoir demandées, nous arrivent quelques pages précieuses d'un des innombrables témoins oculaires de ces heures bénies. M. Poyer, étudiant à Rome, qui s'en tient à ce qu'il a vu (quelle sagesse...) a été fort bien inspiré de penser aux *Annales*, qui demeurent l'œuvre de tous. Il nous entraîne à sa suite :

« Peut-être n'y aura-t-il sur la terre de plus belle Toussaint jusqu'à la Toussaint éternelle » : cette phrase de Mgr Fontenelle dans la Croix du 3 novembre 1950, se vérifiera certainement pour bien des personnes qui eurent le privilège d'assister à la définition du dogme de l'Assomption de la Très Sainte Vierge Marie. Ce fut en effet une journée inoubliable.

Depuis un mois, la pensée du grand jour berçait les cœurs, devenait de plus en plus le ressort de la vie romaine. Des entrefilets de l'Osservatore Romano, des conférences nous invitèrent à embellir et nos âmes et la Ville. Ne fallait-il pas faire plus beau que jamais pour évoquer les splendeurs célestes que contemplait de ses yeux de choir la Mère de Dieu ? Plus que tout, le « Congrès international » établit une ambiance mariale. En vérité, il y eut deux congrès : le premier, du 23 au 26 octobre, étudia le côté doctrinal des privilèges de Marie ; le second, les moyens pratiques d'en valoriser le culte. Plus d'une centaine

(1) L'Assomption de la Vierge est seule définie : le lieu de sa mort ne l'est pas. Est-ce Ephèse. On peut le penser... Discrètement, en marge de Panaghia Capouli, chère aux *Annales*, piquons ici quelques vers récents de Maurice Levailant :

*Sourient, dans Ephèse, aux chrétiens ses enfants,
La mère du Seigneur passa quatre-vingts ans,
Et s'endormit un soir, sur un dernier sourire,
Aussi paisiblement qu'un jour suave expire.
On la porta dans un bosquet, non loin des murs,
Près du rustique toit, où, pur entre les purs,
Jean, sans cesse, ajoutant des épis à sa gerbe,
Rompa le pain de vie et dispensait le Verbe.
Le lendemain, suivi du fidèle troupeau,
Jean, dès l'aurore, vint prier sur son tombeau.
O surprise ! la tombe était vide ; la pierre
Qui la couvrait gisait sous un flot de lumière.
Eblouis, vers les airs, ils levèrent les yeux ;
Ils y virent Marie et son corps glorieux.
Jeune et vivante, elle assomptait parmi des anges
Dont les voix et les luths modulaient ses louanges.
Leur chœur la ravissait, guidé par Gabriel...
Quand elle eût disparu dans les hauteurs du Ciel,
— L'Apôtre qui les vit témoigne de ces choses —
Sa tombe se remplit de lys bleus et de roses.*

d'orateurs y prirent la parole ; le Dominicain succédait au Jésuite et, au micro, laissait la place à la bure brune du Capucin, au scapulaire noir du Bénédictin, ou même à la cornette empaillée d'une religieuse. Hors les sessions plénières, chaque nation, chaque famille religieuse tint ses réunions particulières. De nombreux évêques, plusieurs cardinaux vinrent honorer de leur présence les orateurs, tel l'archevêque de Toronto, cardinal Mac Guignan, qui, dans un excellent français, clôtura le Congrès. La section française, dirigée par Myr Gardette, recteur des Facultés de Lyon, était heureuse de posséder en son sein, Myr Harscouet, évêque de Chartres, et président du Comité des Congrès mariaux de France, et le R.P. Jugie, Assomptionniste, à qui le monde catholique devait bien un peu le triomphe du 1^{er} novembre. S'il est difficile d'affirmer que du choc de pensées aussi diverses par l'inspiration aient jailli des lumières nouvelles sur les grandeurs de l'Immaculée, ce fut, du moins en cette neuvaine préparatoire à la définition, un magnifique poème qui s'éleva du centre de la Chrétienté vers le Ciel à la louange de la Mère de Dieu.

Cependant les pèlerins affluent à Rome par dizaines de mille. Espagnols au rire sonore, Italiens pleins de vie, Américains aux allures franches, Canadiens méditatifs, Anglois, Polonais, Allemands, Slovénes, Suisses, Portugais, Français, Noirs, Jaunes, tous se mêlent dans les rues de Rome, en attendant de s'unir demain dans une unanime acclamation. La Maison internationale de la Mission donne une image en raccourci de cette Catholicité ; aux côtés de Myr Sévat, vicaire apostolique de Fort-Dauphin, et de Mgr Krause, évêque de Shuntehfu, des confrères polonais, espagnols, américains, hollandais, français, se trouvent réunis. M. Fugazza, Assistant général de la Congrégation, délégué du T.H.P., viendra honorer de sa présence, l'un de nos repas.

Et les jours passaient, nous rapprochant de plus en plus du 1^{er} novembre. L'autorité diocésaine de Rome avait fixé les modalités de la dernière préparation : triduum de prières, où le chant du Veni Creator dans les cérémonies du soir de chaque église, de chaque chapelle, répondait à l'oraison du Saint-Esprit, impérée pro re gravi, récitée par les prêtres, le matin à la messe ; procession solennelle dans les rues de Rome, l'après-midi du 31, d'une image vénérée de la Vierge, attribuée à saint Luc, et dite « Salus Populi Romani ». Il n'en fallait pas tant pour mettre des cœurs pleins d'amour pour leur Mère, dans l'ambiance de la fête.

Nous voilà enfin au matin du grand jour. Le ciel est serein, tout bleu de ce bleu si pur qu'on ne voit que dans les régions de grand soleil. Mais les Romains n'ont pas attendu que celui-ci se lève ; les pèlerins du Léonien étaient debout dès quatre heures, tout comme nous. Et quand j'arrive sur la place vers six heures quarante, elle est déjà aux trois-quarts pleine, les bonnes places prises ; il va falloir des prodiges d'ingéniosité pour voir quand même. Les réverbères, les statues, les fenêtres accessibles sont déjà occupés ; dans un coin, des jeunes s'efforcent de tromper la surveillance de la police pour prendre les pavés qui leur permettront de se hausser ; d'autres, plus hardis encore, franchissent les barricades qui séparent les privilégiés munis de billets, de ceux qui n'en ont pas. Le clergé a des places réservées sur les marches ; ce n'est guère pratique pour voir la cérémonie ; tout à l'heure, quand Pie XII parviendra à son trône, il occupera les places laissées vides dans l'enceinte réservée au Corps diplomatique et aux invités de marque ; pour l'instant, sa position dominante lui permet d'embrasser toute la place du regard. Elle est maintenant noire de monde. L'on dirait un essaim d'abeilles, bourdonnant, frétilant, mais serré, innombrable. Et l'essaim se concentre de plus en plus, s'enfle, déborde sur la « Via della Conciliazione », la remplit, la dé-

borde à son tour, et s'allonge jusqu'au Château Saint-Ange. A combien de personnes évaluer cette foule ? Les journaux, contrairement à leur habitude, n'ont pas osé donner de chiffres ; trois cent mille semble un minimum. La Basilique Saint-Pierre elle-même est déjà pleine aux trois-quarts ; ceux qui l'emplissent attendront deux, trois et même quatre heures pour certains, que, la cérémonie de la définition achevée, la messe pontificale puisse enfin commencer ; les hauts parleurs leur permettront de suivre ce qui se passe sur le parvis. De toute cette foule, bien peu verront quelque chose ; mais tous battront d'un même cœur, s'uniront dans un même cri de foi au Souverain Pontife parlant « ex Cathedra ».

Un remous dans la foule ; la procession commence au chant de la litanie des Saints. Au-dessus des têtes, on ne voit guère que croix et bannières qui progressent lentement vers la Basilique, ou encore les halberdiers des Suisses, étincelantes au soleil. Mais dans le plan incliné qui permet l'accès du porche de Saint-Pierre, on parvient à distinguer ; c'est le clergé régulier puis séculier qui s'avance ; cela n'intéresse d'ailleurs que médiocrement la foule qui jette les yeux du côté des fenêtres de la Scala Regia, où se distingue, à travers les verres colorés, les flammes tremblotantes des cierges du cortège papal ; c'est celui-ci qu'elle attend ! Pourquoi donc la procession se déploie-t-elle si lentement ? Les chanoines des petites et grandes basiliques sont pourtant bien attrayants avec la torsade de violet qui, s'élançant du bas de leur soutane de même couleur, leur grimpe dans le dos et serpente sur l'hermine blanche de leur camail ! et ces autres, si rouges qu'une voix auprès de moi demande naïvement si ce ne sont pas les cardinaux !

Enfin, voici la Croix papale entre les sept chandeliers ! quelques applaudissements les accueillent, je ne sais pourquoi. Ils précèdent les sous-diacres, les diacres des dixers viles qui assisteront tout à l'heure le Pape à l'autel ; les abbés généraux ou nullius. Un nouvel applaudissement ; ce sont les premiers évêques qui apparaissent. Et c'est le défilé impressionnant des mitres blanches au-dessus des têtes ; il sera long, puisque plus de six cent cinquante cardinaux, archevêques, évêques, tous en aube et chappe blanche, sont présents. La foule avidement regardée ; et pourtant elle ne semble pas encore satisfaite ; plus que tout à l'heure par le défilé des gardes-nobles, tout pimpants dans leur uniforme rouge et leur casque à crinière noire dont les longues mèches leur flottent dans le dos, ou des Suisses aux allures moyennageuses avec leur halberde, leur cuirasse argentée et leur casque au plumet cramoisé ; les yeux se détournent vers la porte de bronze d'où débouche la procession. Que l'attente est longue !

Souhait, voici que dans cette partie de la foule qui fait face à cette porte, des mouchoirs, des chapeaux s'agitent, des cris retentissent : « Viva il Papa ! » Comme un remous la vague des acclamations s'étend, encore bien modestement cependant ; elle ne deviendra tempête que lorsque le Souverain Pontife aura débouché, enfin, sur la place, assis sur la sedia, en mitre et chape blanches ornées de pierres précieuses, sous le dais, entre deux « Flabella » aux plumes d'autruche, entouré de sa garde d'honneur. Alors, qu'importe les trente-six cardinaux qui le précèdent, les centaines d'évêques qui le suivent ! plus rien ne compte plus aux yeux de la foule que le Pape. Le Pape, le chef de l'Eglise, si populaire à Rome, n'est-ce pas aussi pour lui que tant de cœurs se sont réunis aujourd'hui sur la place Saint-Pierre ! Les mouchoirs volent au-dessus des têtes ; les acclamations se multiplient ; tous les regards, de près ou de loin, se braquent sur lui. Et, lui, souriant, aimable, salue, bénit, parle aux officiers espagnols qui font la haie sur son passage, resalue, rebénit et parvient enfin au trône, dressé devant la porte principale de Saint-Pierre. De chaque

côté, sa garde, ses camériers, ses chapelains, les autorités civiles et militaires de la Cité du Vatican l'entourent ; devant lui, les évêques se groupent ; le corps diplomatique, debout, le regarde ; aux côtés de M. Wladimir d'Ormesson, ambassadeur de France près le Saint-Siège, M. Robert Schumann, ministre des Affaires étrangères, est là, représentant sinon la France officielle, du moins celle qui reste fière de son titre de « Fille aînée de l'Eglise » : De Gasperi est venu lui-même, apporter à la Vierge, le salut de l'Italie. Les cardinaux cependant, ont gagné leurs sièges, en chœur devant le trône ; mais déjà, tour à tour, ils se présentent aux pieds de Pie XII, s'agenouillent et baisent, en gage d'obéissance, la main du Saint-Père. Puis Son Eminence le Cardinal Tisserant, vice-doyen du Sacré Collège, s'avance et lit la supplique par laquelle il implore du Souverain Pontife la définition de l'Assomption. Pie XII alors s'agenouille à son tour et entonne le *Veni Creator* ; la Chapelle Sixtine, dirigée par Perosi, le continue, alternant les strophes avec la foule ; il est aujourd'hui davantage un cri de foi en l'assistance de l'Esprit-Saint sur l'Eglise du Christ qu'une demande de lumière, mais acte de foi essentiel, qui précède, qui doit précéder l'autre, celui du dogme que le successeur de saint Pierre va définir dans un instant.

Car le moment est venu de faire celui-ci explicitement et publiquement ; le Souverain Pontife, en effet, s'est rassis sur son trône, mitre en tête ; les cardinaux, les évêques, toute l'assemblée se lève, tête nue. Le silence se fait, impressionnant quand il est porté par une telle multitude. Et de sa voix claire, qu'amplifient les hauts parleurs, que renvoient en écho sonore les murs des palais qu'il a fait construire à l'autre extrémité de la place, Pie XII prononce les paroles essentielles : « Auctoritate Domini Nostri Jesus Christi, Beatorum Apostolorum Petri et Pauli ac nostra, pronuntiamus, declaramus et definimus diviniter revelatum dogma esse : Immaculatam Delparam semper Virginem Mariam expleto terrestribus vitae cursu, fuisse corpus et anima ad caelestem gloriam assumptam. » « Par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux Apôtres Pierre et Paul et la nôtre, nous prononçons, déclarons et définissons divinement révélé, le dogme de l'élévation à la gloire céleste, en corps et en âme, après l'achèvement de sa vie terrestre, de l'Immaculée Mère de Dieu, la toujours Vierge Marie. » Un long applaudissement sanctionne la définition ; des cris où se mêlent le « Viva Maria Assunta ! » et le « Viva il Papa ! » retentissent, tandis que du Janicule une salve de vingt coups de canon salue la Mère de Dieu présente en corps et en âme au Paradis. Le Te Deum qui s'élève alors, vient donner un caractère religieux à ces acclamations. Oui, merci, Seigneur !

Le rite principal est accompli ; il est de foi définie que l'Assomption de la Vierge Marie a été révélée par Dieu ; le Saint-Père tient à dire publiquement son émotion et sa joie ; il le fait au milieu des acclamations qui accueillent les principales pensées de son discours : « Nous disons à tous, s'écrie-t-il, haut les cœurs ! » ; et aux désenchantés de la vie, « aux âmes inquiètes et angoissées », « aux pauvres, aux malades, aux réfugiés, aux persécutés, aux prisonniers », il donne en exemple « l'humble et obscure jeune fille de Nazareth... qui avant vous parcourut le chemin de la pauvreté, de l'exil, du mépris, de la douleur, dont l'âme même fut transpercée par une épée aux pieds de la Croix », « aujourd'hui glorieuse dans le Ciel » — l'on pense au mot de saint Paul : « C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom ! » — Et le Pape de conclure en invitant les enfants de cette Mère des Cieux, tous frères, souligne-t-il, à réciter pieusement avec lui la prière qu'il a lui-même composée pour la circonstance : « O Vierge Immaculée, Mère de Dieu et Mère des hom-

mes... nous croyons enfin que dans la gloire, où vous réglez, vêtue de soleil et couronnée d'étoiles, vous êtes, après Jésus, la joie et le bonheur de tous les anges et de tous les saints... Nous regardons vers vous, notre vie, notre douceur, notre espérance, attirez-nous par la douceur de votre voix, pour nous montrer un jour, après notre exil, Jésus, le fruit de votre sein, ô clemente, ô pieuse, ô douce Vierge Marie. » *La concession de la bénédiction apostolique avec l'indulgence plénière à l'article de la mort, termine le fait religieux, comme l'a qualifié quelqu'un, « le plus important de notre siècle ».*

Marie et le Vicaire du Christ devaient connaître encore bien d'autres triomphes en cette matinée de la Toussaint. Les saints, ils sont bien un peu oubliés, aujourd'hui que l'on fête leur Reine ; mais la gloire de la mère ne fait-elle pas le bonheur des enfants ? Aussi doivent-ils écouter avec charme les cantiques populaires que chante, en langue vulgaire, la foule massée sur la place, tandis que le cortège pontifical pénètre dans la basilique pour la messe papale, au son des trompettes d'argent, qui dominent à grand-peine les vivats des pèlerins réunis là, enfin payés des longues heures passées dans l'attente : tour à tour un cantique italien, français, anglais, espagnol, s'élève de son sein : sur le parvis, barrières renversées, de nombreuses personnes se ruent sur les portes de Saint-Pierre dans l'espérance de pouvoir y pénétrer — une personne paiera de sa vie ces sauvages assauts de la foule que n'arrivent plus à contenir les détachements de police ; il leur sera bientôt permis d'entrer à l'intérieur occuper les places encore libres ; elles ne verront rien, excepté la procession finale ; elles participeront du moins à la messe papale ; la foule restée à l'extérieur, devra se contenter de messes dites en plein air — car c'est fête de précepte aujourd'hui !

Dans le chœur, les tribunes habituellement réservées au Corps diplomatique, sont dévolues cette fois-ci aux seuls évêques. Et devant l'auguste assistance s'accomplissent les rites de la liturgie pontificale, avec l'étonnante sonnerie des trompettes d'argent de la Consécration, qui s'épand de la coupole sur la foule recueillie ; légère comme une brise embaumée qui vient doucement caresser le visage par un beau soir d'été, elle évoque on ne sait quel rivage enchanteur ; aujourd'hui l'esprit, spontanément, donne un nom à ces rives bénies, dans lesquelles Pie XII nous a conviés tout à l'heure de raviver nos espérances ; c'est la douce patrie où règne sur tous les saints la Reine des Cieux !

Cette pensée de la gloire qui couronne toute vie, à l'exemple de celle de Marie, chrétiennement vécue, le Saint-Père a voulu la concrétiser le soir de ce beau jour, en ordonnant l'illumination de la Ville éternelle. Certes, dans la cité moderne ou l'athéisme a droit de vie, le mot d'ordre n'eut pas le même succès que dans la bonne ville de Pie IX. Mais il y eut des îlots de splendeur. La place Saint-Pierre en était le plus important, sinon par la finesse du goût, du moins par l'ampleur des illuminations ; les lignes supérieures de la Colonnade du Bernin étaient soulignées par une double rangée de flammes tremblotantes, — car, paradoxales, les lampes à huile et les bougies supplémentèrent, ce soir-là, les modernes ampoules électriques et les rampes au néon. La basilique elle-même doucement éclairée par la lumière de réflecteurs discrets, dessinait sa magnifique silhouette dans le velours d'un ciel sans nuages. L'ensemble le plus beau était peut-être celui du Château Saint-Ange, dont l'immense croix de feu et les encadrements de torches clignotantes se miraient dans les eaux du Tibre. Le Colisée atignait les siennes sur un fond bleu de Prusse, tandis que les ruines de l'intérieur prenaient un aspect à la fois grandiose et fantastique sous le rouge éclatant dont des réflecteurs les inondaient.

Nos confrères italiens avaient orné, avec beaucoup de goût, une table de la Vierge de la Médaille miraculeuse, sur la terrasse du Léonien. Et c'est dans cette apothéose que s'acheva dans la Ville éternelle, cette Toussaint de l'Année Sainte 1950.

La pensée qui en présida l'ordonnance restera longtemps gravée dans les cœurs qui en furent les heureux témoins. Pie XII nous la tira dans son message du matin ; relisons-en pour terminer les principaux passages ; trouverait-on, en effet, commentaire plus autorisé des leçons de ce grand jour ? « Nous levons les yeux avec confiance de cette terre, dit-il, en ce temps, en cette génération, vers une créature si sublime et nous crions à tous : « Haut les cœurs ! » « L'humble et obscure jeune fille de Nazareth, glorieuse aujourd'hui, réservera des visions plus élevées à tant d'âmes inquiètes et angoissées, du fait d'une ère de bouleversements et de violences, âmes opprimées, non résignées, qui ne croient plus en la bonté de la vie, et qui en acceptent l'immédiat presque comme une contrainte, et elle les reconfortera en leur faisant contempler la destinée et les œuvres réservées à celle, qui, élue par le Seigneur pour devenir la mère du Verbe Incarné, accueillit docilement la parole de Dieu... Levez vos regards vers elle qui, avant vous, parcourût le chemin de la pauvreté, du mépris, de l'exil, de la douleur, dont l'âme même fut transpercée par une épée, aux pieds de la croix et qui fixe aujourd'hui la Lumière éternelle. »

12 novembre. — Journées diocésaines des Enfants de Marie de Paris et de Versailles (11-13 novembre). En ce dimanche matin, l'immense salle Gaumont réunit plusieurs milliers de jeunes filles de la région parisienne et des multiples déléguées d'autres associations du Mouvement. Plusieurs prêtres, nombre de religieuses dirigeantes attestent par leur présence, la vitalité consolante de l'œuvre. Avec aisance et maîtrise souriante, le P. Tricot (M. Trielot, C.M.), anime la réunion : on sent passer, dans les applaudissements de ces cœurs ardents, la preuve sentie de la gratitude pour tant de bien, inlassablement accompli et prodigué. Deux rapports d'ensemble pour Paris et Versailles font rapidement le point sur l'année écoulée et résument quelques enseignements. Enfin, morceau de résistance de la matinée, une série de tableaux scéniques, ravit tous les cœurs : *Notre-Dame de la Route*. La route appelle, c'est la route du devoir quotidien, parfois la route obscure, celle aussi de la souffrance, ce chemin montant qui hisse les âmes et les virilise, à la suite de Notre Dame. Tout fut aisément joué et compris, car le jeu des acteurs portait à coup sûr, épaulé par la perfection de l'outillage théâtral de la salle : ample scène à plusieurs plans, lièrses et faisceaux de lumière, orgue magistralement manié, etc... Tout contribuait à la réussite de ces leçons pratiques, qui, par les yeux, allèrent droit aux cœurs.

Des réunions spécialisées adaptèrent d'autre part ou approfondirent en ce triduum, de tels enseignements : sections des Aînées, des Responsables ou Volontaires, des Directrices, etc... A cinq heures du soir, en la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre bondée, des milliers d'Enfants de Marie assistent et communient à la grand-messe solennelle chantée par M. le chanoine Deleuze, curé de Notre-Dame de la Gare.

Les étudiants et séminaristes de la Mission assurent les cérémonies, et l'exécution du propre de la messe dominicale. Journée d'apostolat, qui souligne et atteste tout ensemble le bien qui inlassablement s'accomplit, à longueur d'année.

17 novembre. — Au matin, à la surprise générale, et à la douleur de tous, on trouve mort en son lit M. Maurice Collard. Sans doute, ces jours-ci, il souffrait ; il avait même eu une syncope, mais ce n'était pas le premier évanouissement ; aussi tenait-il bon malgré tout pour s'occuper de l'annuelle vente de charité en faveur des Missions. Lui-même, tout le premier, ne se rendait pas entièrement compte de la gravité de son état : il était arrivé à la merci du rien qui emporte. Récemment entré dans sa septantaine, émacié, il s'entraînait malgré tout à la besogne, par ces tasses de café noir qui lui donnaient certes le coup de fouet attendu, mais qui, hélas ! surmenaient un cœur depuis longtemps fatigué.

Originaire de Reims où il naissait le 12 septembre 1881, il fréquenté quelque temps le petit séminaire du diocèse, mais bientôt sous le rayonnement des missionnaires lazaristes de Saint-Walfroy, qui lui resta toujours cher, il partit pour le Berceau de Saint-Vincent de Paul. A l'École apostolique, il se montra dès lors ce qu'il fut toujours : apôtre déjà plein d'entrain et d'ailant, soucieux du sort des âmes du purgatoire et fervent de l'Œuvre de Montligeon, ce qui augurait de son zèle et de son apostolat futur pour l'Œuvre de la Sainte-Agonie et de la Sainte-Trinité. Doué d'un réel talent littéraire qui fut plus tard maintes fois mis à contribution, M. Collard développa de suite une facilité qui trouva souvent à s'exercer. C'est à lui, notamment qu'eut recours, M. Praneuf, son collègue au Berceau, musicien toujours en efflorescence et effervescence pour de nombreuses compositions d'occasion et de nombreux cantiques. L'on sait, ou l'on devine, pour un résultat sortable, pour un texte harmonieux, quel travail d'assouplissement et de haute voltige exigent avant de se cristalliser harmonieusement, les temps forts et les temps faibles d'une mélodie en ébullition. M. Praneuf avait en M. Collard, le coopérateur rêvé : ici la musique précédait souvent les paroles. Dans ce même ordre de services, un autre artiste, M. Fernand de la Tombelle, reconnu lui aussi le réel mérite de virtuosité de cette plume, de cet esprit averti, quand il rencontra le parolier de l'*Auréole d'or*, fameuse cantate à saint Vincent, enfin obtenue de l'éminent artiste périgourdin. Mais M. Collard, à la fin du XIX^e siècle, n'en était pas encore là. Reçu au Séminaire interne de Dax le 22 août 1900, il profita tout aussitôt et pleinement du cadre et des beaux exemples de la maison. Souventes fois, il aimait à rappeler cet heureux temps et principalement les anecdotes édifiantes du saint M. Vernière. Il a même jeté sur un carnet quelques observations sur ce Supérieur qui exerça sur tant de générations une si heureuse et si nette influence. Quoique utilisé et adapté partiellement en des pages des *Annales* (1939, p. 281-309), le texte de M. Collard trouve en lui seul sa saveur et mérite ici sa place, au cours de ces lignes d'édification. Laisant parler ses souvenirs et son cœur, cette silhouette de M. Vernière évoque les sept ans passés par M. Collard à Notre-Dame du Pouy et se situe pleinement dans la ligne édifiante des *Annales*, qui jusqu'à 1939, ont gardé le silence sur cette noble figure. Écoutons parler M. Collard et voyons-le revivre dans le rayonnement du saint M. Vernière.

J'ai lu ou entendu dire de certaines personnes vertueuses qu'elles sont mortes « en odeur de sainteté ! » Je crois aussi pouvoir l'affirmer du Père Vernière. Même de son vivant, sa réputation de sainteté était répandue. Quelqu'un disait : « J'ai vu bien des saints hommes dans ma vie, mais à côté du mot « saint », il fallait ajouter le mot

« homme » pour les qualifier : chez eux un reste d'humanité subsistait : quant à M. Vernière, il semble qu'on doive lui appliquer le titre de « saint » tout court ; il ne reste rien de l'homme en lui. »

Quelquefois, il est vrai, il laissait échapper un rapide mouvement de vivacité, mais c'était rapide et combien d'ailleurs il en profitait pour s'abaisser, avec bonheur, car il paraît bien qu'il en était arrivé à ce degré d'humilité qui porte à embrasser avec allégresse les humiliations. M. Dardans, si vertueux lui-même, admirait le ver veur M. Vernière ; sa vénération pour lui était des plus profondes et il disait que ces passagères vivacités étaient permises de Dieu pour donner à M. Vernière l'occasion de s'humilier et de rester humble dans la pratique des plus héroïques vertus. Celui qui, avec M. Dardans, a vu de plus près M. Vernière fut M. Delanghe. S'il y eut entre eux quelques divergences de vues, ce fut sur des questions matérielles. M. Delanghe fut l'organisateur de la maison Notre-Dame du Pouy ; il dirigea les travaux de construction ; or, M. Vernière était absolument étranger à ces sortes de préoccupations : il s'inquiétait bien peu et de la terre et de ce qui était de la terre ; il souffrait de voir des ouvriers dans la maison. Mais, puisque le T. H. Père le voulait, M. Vernière se soumettait. Et M. Delanghe continuait, lui aussi d'avoir pour son Supérieur, et qui devint Visiteur, l'estime respectueuse qu'on accorde aux saints.

La sainteté de M. Vernière transparaisait pour ainsi dire en sa physionomie. Physiquement, il n'était pas beau, mais quand il parlait du Bon Dieu, ou quand il priait, il était plus que beau ; c'était une sorte de transfiguration qui s'opérait, ses traits prenaient une expression vraiment céleste...

Pour s'humilier, il aimait à souligner cette disgrâce physique et il racontait, en riant, que sa mère disait : « Oh ! que mon fils est laid ! »

Mais il ne manquait pas de distinction... au contraire. Quelqu'un l'ayant vu, je ne sais en quelle occasion, n'ayant pas encore revêtu la soutane, disait : « Il m'a semblé voir un marquis du XVII^e siècle. » En culotte, et la tête couronnée de cheveux blancs, tombant un peu à la façon du saint Curé d'Ars, il devait bien donner cette impression. — Mais son attitude, sa façon d'agir et de parler, donnaient vraiment l'idéal de la façon dont doit se comporter « un prêtre ». Il était « d'Eglise » — et tout en lui révélait « l'homme de Dieu ». Cela était si frappant qu'un jour, racontant un fait de sa jeunesse, il vint à dire : « Quand j'étais laïque... » Aussitôt un de ses confrères, l'interrompant par cette réflexion d'une candide spontanéité : « Comment, vous avez été laïque, vous ? » tant on avait peine à s'imaginer M. Vernière autrement qu'ecclésiastique.

La foi de M. Vernière, basée sur une science théologique éminente fut aussi ardente que profonde. Ce savant avait la foi simple du charbonnier. Quand, à l'époque du modernisme, certains étudiants semblèrent inclinés vers l'une ou l'autre des spécieuses erreurs qui tentaient de s'insinuer partout, il sut s'opposer à leur intrusion avec une énergie incomparable. Tel jour, il fit une conférence, où, commençant par rappeler ce qui eut lieu au Concile d'Ephèse, et l'indignation des Pères contre Nestorius, qui voulait enlever à Marie sa divine prérogative de Mère de Dieu, il s'éleva à la plus haute éloquence pour flétrir les audaces modernistes et en mettre en garde la jeunesse à lui confiée... le souvenir nous en est demeuré vivant. Dans l'ardeur de sa défense de l'orthodoxie, il fut vraiment magnifique !

Une autre fois, un étudiant, peu suspect d'idées avancées, avait signalé simplement, dans une répétition d'oraison, en ajoutant d'ailleurs qu'il n'admettait personnellement pas la chose, qu'une opinion

prétendait que le scapulaire du Mont-Carmel n'avait pas été révélé par la Très Sainte Vierge. Il eût fallu entendre M. Vernière protester avec feu, au nom de l'amour que les chrétiens doivent avoir envers Marie, au nom de la tradition, etc...

Tout ce qui atteignait de près ou de loin non seulement la foi, mais les traditions ou croyances du peuple chrétien, le blessait, on peut le dire, à la prunelle de l'œil, plus que cela, à l'endroit le plus sensible de son cœur.

Il avait pour le Pape un culte extraordinaire ; une véritable « dévotion » — selon l'expression du Père Faber. Il savait par cœur les Encycliques de Léon XIII, et récompensait généreusement ceux des étudiants qui venaient lui en réciter une entière. L'établissement du chant grégorien lui fut une souffrance : il aimait la lenteur d'exécution des plains-chants jadis usités en France et qui avaient tant d'années soutenu sa prière ; il était presque scandalisé de la rapidité apportée au chant du majestueux Tantum Ergo... Mais Rome ayant parlé, il immola ses préférences, généreusement et totalement.

Lui qui, tout en aimant la liturgie, voulait les cérémonies et les ornements simples, et dont la ferveur ne nécessitait point pour être excitée, les adjuvants extérieurs, voulut qu'on déployât un luxe inaccoutumé pour le service solennel pour l'âme de Léon XIII ; rien ne lui parut exagéré. C'est lui-même qui indiqua le moyen de fabriquer, au moyen d'un bonnet de coton, une tiare à placer sur le catafalque.

J'ai parlé de sa ferveur... elle émouvait tout le monde. Je ne crois pas qu'il y ait un autre mot pour la qualifier exactement que celui de « séraphique ».

Durant la messe, il était perdu en Dieu ; la manière ardente dont il prononçait les prières donnait de la ferveur. De même, dans la recitation du bréviaire, on le sentait tout à Dieu. Il ne « le bâclait » certes pas et insistait pour qu'on donnât à la recitation de l'Office tout le temps nécessaire.

Un étudiant, M. Lalanne, frappa un jour à sa porte et, croyant avoir entendu la réponse, entra dans sa chambre. M. Vernière était à genoux, les yeux fixés sur le crucifix, immobile... il semblait en extase. L'entrée de l'étudiant ne le tira point de sa prière et celui-ci se retira profondément édifié.

Ceux qui l'ont entendu chanter la dernière leçon des matines de Noël n'ont pu oublier la manière convaincue avec laquelle il rendait la belle argumentation de saint Augustin. Celui-ci n'a pu mieux faire, lorsqu'il prononça son homélie au peuple d'Hippone. Ah ! comme le P. Vernière la clamait énergiquement l'exhortation du docteur africain : *Crede ergo Evangelistae !* — Rien qu'à l'entendre, on sentait la foi grandir en soi, et on était quasi contraint d'émettre un chaleureux acte de foi.

M. Vernière avait au plus haut point des dévotions catholiques : celles de la Congrégation. Sa piété ne s'égarait point en une multitude de pratiques. Il aimait saint Augustin et déplorait que dans le recueil de méditations à notre usage on l'eût oublié. Que dire de sa dévotion pour saint Thomas d'Aquin ! Il avait d'ailleurs un culte spécial pour tous les docteurs ou grands écrivains catholiques : il nous souvient d'une belle répétition d'oraison sur saint Antonin. Il honorait saint Roch d'un culte tout particulier : une des rares gravures de sa chambre était un chromo représentant ce saint dans son pays d'origine.

Quant à ses conférences et répétitions d'oraisons, elles étaient splendides : il est infiniment regrettable que le projet, formé par quelques étudiants, ne se soit pas réalisé, que je sache du moins. Ils

songeaient à s'organiser pour les reproduire. Ces conférences étaient vraiment le trop plein de son cœur débordant d'amour de Dieu. Comme de saint Vincent on pouvait dire qu'on se sentait enflammé en l'entendant. Et ses exposés doctrinaux étaient entre-oupés d'exclamations pieuses ou ardentes, de prières magnifiques. Et tout cela dit dans un langage châtié et sur un ton plein de naturel et de vie. C'était vraiment prenant ! Tel étudiant affirmait que jamais, malgré l'heure tantôt matinale ou tantôt tardive, il n'avait somméillé, tant c'était beau.

Aussi, n'est-il pas étonnant que s'il priait, Dieu l'exauçait ; il était si fervent !

On lui attribua un jour une guérison obtenue au moyen d'une relique du bienheureux Perboyre qu'il avait portée à la personne malade. Il le sut et il s'en excusa publiquement, protestant de son indignité, s'humiliant plus bas que terre ; ce qui d'ailleurs lui arrivait souvent.

Que de fois, faisant remarquer telle ou telle faute, fustigeant tel ou tel défaut, il ajoutait comme saint Vincent : Eh ! moi, misérable, je suis le premier coupable ! Et moi qui donne le mauvais exemple, etc... Et on sentait dans le ton qu'il mettait que ces protestations d'humilité étaient sincères, jaillissant de son cœur.

Un jour, il recommandait le silence. Et il s'humiliait : « Et moi tout le premier, j'y manque en prolongeant la conversation, quand on vient dans ma chambre. » Or, on sait combien il évitait les paroles inutiles ; combien aussi il était strictement fidèle à la règle du silence. Il se faisait scrupule de manquer à cette règle au réfectoire. Et on l'a vu y conduire aimablement un étranger pour qu'il se rafraîchît, mais à le quittait à la porte, afin de ne pas être obligé de tenir conversation, en un lieu où le silence est de rigueur.

Son humilité donna lieu un jour à un singulier quiproquo. On poursuivait l'agrandissement de la maison de Daz. Mgr Delaunoy, évêque d'Aire, lui dit, peut-être malicieusement : « Eh bien ! Monsieur le Supérieur, il paraît que vous continuez à édifier ? » M. Vernière, ne songeant pas aux travaux des maçons, mais prenant le mot tel qu'il s'emploie d'habitude, se mit à s'humilier et à protester énergiquement qu'il n'était qu'un pauvre homme, incapable d'édifier personne.

Un jour, il nous amusa bien. On avait fait pour le Supérieur une espèce de stalle à la salle d'oraison... il considéra la chose quelques instants, puis alla s'agenouiller à côté. Je ne sais comment on le persuada de s'y installer dans la suite : mais, à coup sûr, il s'était regardé indigne de cette distinction.

Il s'estimait incapable de diriger une communauté. Aussi avait-il plusieurs fois sollicité avec insistance d'être déchargé du Supériorat. Les circonstances permirent enfin au T.H.P. Fiat d'accéder à ses sincères et persévérantes prières.

Un jour donc, avant l'examen particulier de midi, il nous parla, à peu près en ces termes : « Messieurs et mes chers frères, remerciez le Bon Dieu avec moi ; il accorde à la maison une très grande grâce. Oui, j'ai un grand bonheur à vous annoncer et dont vous vous réjouirez tous avec moi. » J'avoue que ni moi ni les autres ne se doutaient de ce qui allait suivre et que nous fûmes stupéfaits quand suivit l'annonce que ses instances étant enfin exaucées, M. Delanghe arrivait le lendemain prendre la direction de la maison !

Il restait à Daz, comme Visiteur de la Province d'Aquitaine ; et je crois qu'il ne gêna guère le nouveau Supérieur dans l'exercice de ses fonctions.

M. Vernière fut aussi très, mais très mortifié. Le jour de l'Épiphanie, il était toujours « roi ». Et c'était à son humilité et à sa mortification qu'il le devait. M. Lafosse, alors économe, savait que M. le Vi-

sieur prendrait infailliblement le plus petit morceau de gâteau et y glissait la fève royale... Infailliblement M. Vernière prenait, selon les prévisions, le morceau le moins gros et s'étonnait que le hasard — oh ! non, il ignorait ce mot — que la Providence le désignât toujours.

Il avait la façon chrétienne de dire merci et pour marquer sa reconnaissance pour un service rendu, il disait : « Que Dieu vous le rende ! » Un jour, qu'il avait oublié son parapluie, un jeune élève du Berceau fut chargé de le lui porter... Naturellement, le P. Vernière fit un chateureux « Dieu vous le rende ! » au gamin interloqué, qui fut sur le point de lui répondre : « Mais c'est le vôtre, Monsieur le Visiteur ! »

Je ne sais pas si on l'a jamais vu rechercher quelque plaisir ou quelque satisfaction personnelle. Il fuyait les réjouissances et même autant que possible les congés à Pontchevron.

Il avait une haute estime pour l'austère M. Valette et c'est auprès de lui, à Château-l'Évêque, qu'il allait faire sa retraite. M. Vernière avait aussi conservé un souvenir très édifié de M. Nicolle, qu'il avait connu à Albi, et qu'il considérait comme un saint ; il le dit en public, durant une répétition d'oraison.

Il tint toute sa vie au lever de quatre heures ; il y fut fidèle, malgré l'infirmité de ses jambes, on peut le dire, héroïquement.

Il mangeait à peine, et selon l'expression dont on se servait alors, « comme un petit poulet ».

Plus d'une fois, à cause de ses maux de jambes, il fit des chutes dans les corridors, les escaliers... ou il se relevait de lui-même, ou il acceptait l'aide de quelqu'un, mais n'acceptait point de soins extraordinaires et on le revoyait toujours vaillant aux exercices de communauté !

Un homme semblable devait faire du bien, beaucoup de bien. J'ai entendu dire plus d'une fois que si toutes les visites régulières ne produisent pas tout le fruit qu'on est en droit d'en attendre, celles que faisait M. Vernière étaient toujours bienfaisantes.

Quand on devait aller le trouver, soit pour demander une permission, soit pour s'entretenir d'études avec lui, il recevait aimablement, causait gentiment, et avant de partir vous laissait comme une sorte de bouquet spirituel, une pensée pieuse, un encouragement surnaturel. Il envisageait d'ailleurs tout à ce point de vue surnaturel.

Il possédait quelques ressources qu'il savait intelligemment et pieusement employer. J'ai ouï dire qu'il ne donnait jamais moins de cinquante centimes à un pauvre.

Tous ceux qui l'ont connu ont aimé et vénéré celui qu'on considérait comme un savant et un saint. Le Père « Pécaire », ainsi que quelques-uns le nommaient familièrement, à cause d'une exclamation de son pays, dont il usait dans la conversation, est de ceux qui passent en faisant le bien et qui sont, par leurs vertus cachées le soutien et l'honneur d'une famille religieuse.

En janvier 1905, il tomba gravement malade. Force lui fut de se mettre au lit et de se résigner à se soigner. Un jour, on le trouva levé et consultant des livres, à son bureau. Il avoua qu'il cherchait dans quelle mesure, d'après la théologie, il était obligé de se soigner ; il ne voulait pas la dépasser. Le mal s'aggravant, on jugea opportun de lui accorder ce qu'il réclamait : les derniers sacrements. Il les avait déjà reçus en d'autres maladies et l'on avait remarqué que chaque fois, la réception de l'extrême-onction avait été le point de départ de la guérison.

Cette fois, la scène fut profondément émouvante. On avait décidé de la rendre solennelle et toute la communauté, un cierge à la main, accompagna le Saint-Sacrement à la chambre du malade. Le sacri-

lain, c'était moi) voulut pour cette communion, lui donner une étole de drap d'or ; malgré ses instances, il la refusa absolument et n'accepta qu'une très simple étole blanche : son humilité l'accompagnait jusqu'au bout. Quand arriva Mgr Thomas, il le salua avec respect, et sous la bénédiction de l'évêque, son visage s'irradia, ses yeux prirent une expression de foi que jamais je n'oublierai : cela ne peut se dépeindre. Avant que M. Delanghe ne lui administrât le Saint Viatique, M. Vernière, assis sur son lit, demanda pardon de ses prétendus scandales, des peines qu'il aurait pu faire, et renouela ses vœux, tout cela avec des expressions et un tel feu que les larmes coulaient des yeux des assistants. C'était bien là la préparation d'un saint à la mort. Durant l'administration de l'extrême-onction, non seulement il répondit avec force aux prières liturgiques, mais suivait attentivement les cérémonies et M. Delanghe, ayant prononcé trop rapidement un mot, il insista pour qu'il fût repris.

Les jours suivants, un mieux se fit sentir et alla progressant, si bien qu'on disait couramment que le sacrement des Infirmes avait encore une fois guéri le P. Vernière. Le docteur avait même recouvré bon espoir et dit au malade qu'il guérirait, mais ne pourrait plus reprendre le train ordinaire de la communauté et spécialement ne devrait plus se lever à quatre heures. M. Vernière alors, joignit les mains et ferma les yeux un instant et répondit : « S'il en est ainsi, je mourrai ; je viens de le demander au Bon Dieu. »

Durant les jours qui suivirent, il appelait la mort de ses vœux, témoignant de son désir de partir pour le ciel. Il annonça qu'il mourrait le 17 février, car c'était la fête du bienheureux Clet ; elle tombait un vendredi, jour de la mort de Notre-Seigneur, et il espérait qu'ainsi le samedi la Sainte Vierge viendrait le délivrer du Purgatoire et le conduire au ciel. Il y aurait juste un mois ce jour-là qu'il n'aurait plus célébré la Sainte Messe : la dernière fut le jour de Saint Antoine, 17 janvier [1903].

Malgré l'immense vénération, que tous professaient à l'égard du saint vieillard, le mieux était tel que, sur l'avis du médecin, personne ne croyait à cette prophétie, et tous espéraient qu'il demeurerait encore ici-bas.

Le mercredi 15 février, les étudiants se rendirent au Berceau de Saint-Vincent, pour visiter les objets exposés pour la loterie qui se faisait annuellement en faveur des Missions de Chine. Le Supérieur, M. Serpette, demanda des nouvelles de M. Vernière. Les étudiants lui firent part de son rétablissement et ajoutèrent, en riant, que le convalescent avait annoncé sa mort pour le vendredi suivant. M. Serpette devint alors sérieux et arrêta tous les rires en disant : « Si M. Vernière a demandé cette grâce au Bon Dieu, il sera exaucé. Vous verrez qu'il mourra comme il l'a dit. »

Le jeudi, le mieux grandissait toujours. Entre temps, le digne Visiteur demandait à Notre-Seigneur de l'appeler et achevait de purifier son âme dans les tortures de scrupules, d'inquiétudes morales qu'il confiait au bon Père Andrieux.

Le vendredi matin, fête du bienheureux Clet, brusquement, se déclara une crise d'albuminurie, je crois, et l'après-midi, tandis que la cloche tintait, pendant la bénédiction du Saint-Sacrement, la belle âme de M. Vernière, ainsi qu'il l'avait prédit, s'envolait au ciel.

Durant cinq jours, son corps demeura exposé au parloir, sans trace de décomposition. Il fut l'objet des plus touchantes démonstrations de vénération. On lui fit toucher divers objets de piété, certaines personnes baisaient ses mains ; on lui coupa des cheveux qu'on emportait comme des reliques. Quand on le mit en bière, je constatai moi-même qu'on lui avait enlevé un grand morceau de sa soutane.

On tint à entourer ses funérailles d'un éclat particulier et contre lequel, vivant, il se fût véhémentement récrié. On agit ainsi, non seulement parce qu'il était Visiteur, mais aussi parce qu'autour de sa mémoire flottait comme une auréole de sainteté.

Je connais des confrères et non des moins estimables et des moins pondérés qui sont convaincus que si on l'invoquait, il ferait des miracles. Certains n'ont jamais douté qu'un jour viendrait où Dieu ferait éclater aux yeux de tous les vertus et la gloire de son Serviteur.

Une des dernières paroles qu'il m'adressa fut celle-ci : « Soyez enfant de lumière ! » Je l'ai toujours gardée précieusement dans mon cœur.

Lui, fut toujours une « lumière ardente et luisante ; erat lucerna ardens et lucens ». Dieu veuille que sa flamme puisse atteindre, éclairer et réchauffer des multitudes de cœurs !

Ordonne prêtre à Dax, le 25 mai 1907, M. Collard désirait juvénilement l'Abyssinie. Sa santé, les besoins et la décision du P. Fiat, la Providence en un mot, tout concourut pour son envoi en Colombie. Des trois années qu'il y passa, il conserva d'agréables et édifiants souvenirs, et y puisa maintes historiettes dont il parsemait inlassablement sa conversation. Placé d'abord à Santa Rosa de Cabal, puis en 1908, au Séminaire de Popayan, il fut bientôt contraint par une déficience des yeux à rentrer en France. En guise de repos, il était envoyé au Berceau, il y commençait ses quatre années de délicieux professorat, d'enseignement, de poésie et de vie allègre et ardente.

1914 le mobilisa comme des milliers d'autres, et l'envoya à Bordeaux où son activité se dépensa patriotiquement et humblement dans les délicates fonctions de vagemestre. En 1917, enfin démobilisé, il était envoyé au Séminaire d'Oran : l'année suivante il passait à Alger. Ce fut d'abord une année au Séminaire à Saint-Eugène, puis à la maison des Missions, surtout au service des annexes : ces modestes îlots de chrétientés, disséminés dans les vastes étendues du diocèse algérien, au milieu de populations principalement musulmanes.

Sur cet aspect et ce stade de vie, M. Doucet, qui fut un temps son confrère aux missions diocésaines d'Alger, a rapidement crayonné ces quelques souvenirs.

Son zèle apostolique le faisait-il piaffer comme un cheval de course dans le cloisonnement d'un séminaire ? Le fait est qu'il était déjà placé à la Mission d'Alger, quand j'y arrivai moi-même, en octobre 1921.

Je me rappelle avec précision la première grande mission que nous donnâmes ensemble dans le populaire et populairé quartier de Bab-el-Oued, dans la banlieue algéroise, où Louis Bertrand a situé le héros désopilant de son fameux roman Pépète le bien Aimé. M. Collard, qui était mon aîné par l'âge et la vocation devait normalement diriger la mission. Décontenancé par la foule et le genre bon enfant, mais bruyant et fébrile, des paroissiens qui emplissaient et débordaient l'église Saint-Joseph, l'ancien demanda au plus jeune de prendre les commandes. La simplicité, l'humilité et la confiance avec lesquelles il me fit pareille proposition, m'ont laissé une durable et édifiante émotion.

S'il était moins sensationnel dans les grands sermons du soir, en revanche, il était plus à l'aise dans les méditations du matin et dans les réunions de pieuses confréries. Il était mieux préparé à ce genre d'instruction plus intimes et il y réussissait parfaitement, grâce à la tournure de son âme mystique, à sa profonde et onctueuse piété, et surtout à son évident amour de l'Hostie et de la Vierge.

Son grand mérite aura été de s'offrir généreusement à Mgr Leynaud, archevêque d'Alger, pour l'évangélisation des Annezes, dont il devait devenir le missionnaire vraiment spécialisé. Annezes, ces petites paroisses avec église, ou même ces petits villages et agglomérations de colons, sans aucune chapelle, qui étaient plus ou moins régulièrement desservies à cause de leur peu d'importance ou de leur grand éloignement par les curés qui habitaient la paroisse principale : ces annexes étaient situées à des dizaines et même, tel Bou Saada, à plus d'une centaine de kilomètres, du centre principal.

M. Collard devait d'abord trouver un gîte chez l'habitant, dans une auberge, quand ce n'était pas dans une étroite et peu confortable sacristie. Parfois aussi, il lui fallait trouver un lieu de culte et explorer le pays, afin de découvrir un garage, un dépôt, un hangar qu'il pût transformer en salle de réunion et en chapelle. On devine le matériel complexe et pesant qu'il devait ou dénicher sur place ou véhiculer d'Alger, pour faire une salle accueillante et une chapelle convenablement meublée. Un vrai poème de le voir partir ou venir, ainsi qu'un marchand forain, avec sa chapelle portable, ses malles, ses caisses, ses valises, tout un baluchon hétéroclite, le plus souvent sans voiture, presque toujours escorté de porteurs arabes à l'offût des bons pourboires.

De santé plutôt délicate, malgré les dures fatigues, les conditions pénibles d'habitation et de nourriture, malgré l'accablante chaleur et l'épuisant labeur, il tenait le coup... grâce à la poésie des sites qu'il découvrait et au pittoresque de certaines situations, grâce surtout, j'en suis sûr, à son ardent amour de Dieu et des âmes.

Trop discret pour dire ses succès spirituels, c'est avec bonne humeur et en phrases sautillantes qu'il contait les aventures, variées et nombreuses dont il était le spectateur... ou la victime.

C'est fréquemment que Monseigneur l'Archevêque envoyait ses félicitations et sa bénédiction à celui qu'il appelait « mon cher missionnaire des Annezes ».

Rappelé pour un autre ministère, M. Collard emporta les regrets du clergé et de ses confrères et garda toujours la nostalgie de l'Algérie et de ses annexes.

En 1923, M. Collard était en effet placé à la Maison de Missions de Liège et de là, rayonnait, comme ses confrères, en prédications de tout genre. Il parcourut ainsi nombre de paroisses de Belgique, mais se trouvait aussi fréquemment amené en France, et à Paris, tout spécialement, où le travail ne fait pas défaut. Aussi, comme naturellement, en 1928, il abordait à la Maison-Mère, où le plaçait la cordialité du T.H.P. Verdier, qui avait eu fréquemment recours à son zèle et à son savoir-faire. Prédications encore, retraites, mais surtout l'œuvre du Bienheureux Perboyre, où il recueillit la succession du cher M. Baros, qui avait consacré à cette besogne un dévouement total. Il développa le rayonnement de cette œuvre. Et pour cela que d'activités qui paraissent toutes simples et quasi-inexistantes à ceux qui n'ont jamais mis la main à la pâte ou qui ne se rendent pas compte du labeur que tout cela demande. Il parlait, il écrivait, il entassait même projets sur projets, articles sur articles, et comme nombre de ses pareils, il laisse en ses cartons quantité d'esquisses ou de notes, vains papier informes, linéaments de compositions, qui ne seront jamais réalisées, ni mêmes entreprises.

Le *Bulletin*, les réunions de la Sainte-Agonie, le tran-tran du ministère avec ses imprévus, et d'incessants recours à son zèle et savoir-faire, tout cela grignotait ses journées et ses mois.

Diverses aumôneries qu'il aimait (jadis Saint-Louis-en-Île, puis, surtout, l'orphelinat des garçons de Saint-Louis, au 67, de la rue de Sèvres), le soin spirituel de l'Amicale des Anciens, tout cela s'ajoutait et s'entassait dans sa vie. Malgré tout, souriant, il tenait, il marchait. Saisi les armes à la main, il vient de recevoir la récompense des apôtres, laissant, par ses bons côtés, une de ces leçons, dont il est sage que nous soyions heureux de confraternellement profiter.

19 novembre. — Il y a deux cent quarante ans, au cours d'une mission paroissiale, à Château-Neuf-sur-Loire, au diocèse d'Orléans, mourait M. René Divers. Ce méritant confrère qui eut de fréquents rapports épistolaires avec saint Jean-Baptiste de la Salle possède, en la Bibliothèque de l' Arsenal, une copieuse notice manuscrite (n° 3396, 197 pages). Cet écrit, depuis belle lurette, n'est guère dans le goût de notre temps ; seules les pages qui racontent, avec détails concrets et précisions, les derniers jours de cette vie, conservent pour nous valeur et intérêt, et peuvent, à ce titre, et en ce jour, prendre place en nos *Annales*.

René Divers naquit le 27 janvier 1666, à Ligneuil, diocèse de Tours. Son père, jadis, avait fait une retraite à Saint-Lazare sous la direction de Monsieur Vincent ; il avait alors ressenti des velléités et aspirations de vie religieuse. Mais Monsieur Vincent, tout bien examiné, l'avait sagement orienté vers une vie chrétienne dans le monde et pour le mariage. Neuf enfants vinrent animer ce nouveau foyer qui, bientôt, abandonne la Touraine et s'établit à Vitry-sur-Seine. Ainsi rapproché de Paris, René perdit son père vers l'âge de douze ans, mais put aisément poursuivre ses études littéraires au collège de Clermont, et parcourir ses classes de philosophie d'abord au collège du Plessis, ensuite au collège du Cardinal-Lemoine. Saisi alors d'aspirations cartusiennes, René fit, lui aussi, comme tant d'autres, une retraite à Saint-Lazare... Le 31 janvier 1684, il y est admis au Séminaire interne et y eut comme directeurs d'abord M. Savoie, puis M. Bessière. Frère René y reçut la charge d'*admoniteur*, puis devint *Soin de séminaire*, et prononça ses vœux perpétuels le 2 février 1686. Aux études, son biographe signale que Frère Divers est soigné de bibliothèque, et qu'en octobre 1689, il est placé aux Invalides pour y régenter quelques étudiants « insuffisamment réguliers » qu'on y envoyait de Saint-Lazare. Ordonné prêtre à vingt-trois ans, M. Divers est alors nommé au Grand Séminaire de Poitiers, le 17 mars 1690. De ce stage de professeur de théologie, M. Bourdellon, Supérieur de Poitiers, fait un vif éloge. Le 22 novembre 1695, M. Divers est en effet rappelé aux *Bons-Enfants*, où il arrive, comme professeur et assistant. Dans un esprit apostolique, il s'y adonne à l'étude de l'italien et de l'espagnol, employés, souligne-t-il, par les négociants en pays de missions. Six ans s'écoulent dans cette première maison de la Compagnie. Le 6 octobre 1701, avec M. Philopald, M. Divers part pour Rome : en six jours, ils arrivent à Lyon, descendent le Rhône, s'arrêtent en Avignon. A Marseille, ils prennent place sur une felouque, juchés sur des sacs de blé ; en cabotant, ils arrivent enfin à Rome, et sont reçus à Montecitorio (12 novembre). Ils ont une audience particulière du Pape Clément XI, car M. Divers est habilité en qualité de procureur général près le Saint-Siège. Diverses affaires marquent désormais ses journées : procès, brefs, érections de confréries, indulgences, bénéfices, dispenses, reliques, médailles, permissions de l'Index, etc... Il doit surtout s'occuper de la béatification de

Monsieur Vincent. Mais ces labours, observe son biographe, ne remplissent pas totalement ses journées et ne rassasient pas son zèle. M. Divers prend soin des Ordinauds espagnols, allemands, italiens et français et s'intéresse également à ces prêtres bretons qui, pour des raisons et poursuites de bénéfices en Cour de Rome se trouvaient abusivement nombreux dans les ruelles de la Ville éternelle. Cette position amenait forcément et créait des situations peu édifiantes et peu intéressantes : *britoni bricomi*, disait alors un cinglant jeu de mots. M. Divers eut à cœur de s'occuper efficacement de ces *écumeurs de prébendes et de cures*. Il participa aussi à des prédications que fit naître et qu'accrut une série de tremblements de terre en 1703. Il prend en outre part à des missions : ainsi, au début de 1704, à Civita-Vecchia, sur les galères papales ; et sur la fin de cette même année, à Subiaco, dans les terres abbatiales du cardinal François Barberini, etc... Récusant la charge de Supérieur de Florence, M. Divers poursuivit à Rome diverses tractations et occupations, sur lesquelles le biographe ne souffle mot et glisse discrètement. Rappelé, M. Divers quitte Rome le 14 avril 1708. Passant par Lorette, Gênes, San Remo, Marseille, il arrive à Lyon, le 2 juillet suivant. Enfin, le 10, après trois mois de voyage, il se trouve à Paris. A Saint-Lazare, il reçoit la charge de Préfet d'études : quelque cinq professeurs et une soixantaine d'étudiants. Peu après, il est nommé secrétaire général. Entre temps, il prodigue encore ses prédications aux Ordinauds, aux pensionnaires de la maison, aux Invalides, aux Dames de Saint-Cyr, proche Versailles. M. Divers, note son biographe, gardait une profonde estime pour son Supérieur général, et faisait en sa compagnie nombre de visites. Il était un bel homme, et quoique M. Watel fut, lui aussi d'une belle stature, on le prenait assez fréquemment pour le Supérieur général, ce qui gênait fort M. Divers, et divertissait aimablement M. Watel. Aussi, M. Divers fut-il fort affecté par la mort imprévue et rapide de M. Watel (3 octobre 1710) : il se trouvait alors à Saint-Cyr, en une de ses tournées, comme confesseur extraordinaire. Eux aussi, les jours de M. Divers étaient proches de leur terme. Enfin, avec plaisir, laissons parler son biographe :

[De cette mort de M. Watel], *M. Divers en fut extrêmement affligé, parce qu'il l'aimoit tendrement, et qu'aussi, il en estoit tendrement aimé. Cependant, M. Bonnet qui gouvernoit la Congrégation en qualité de Vicaire général, fut obligé de faire faire, en ce temps-là, une mission dans le diocèse d'Orléans. Comme la mission devoit estre considérable, il falloit aussi pour la faire plusieurs ouvriers de mérite. Il en prit quatre ou cinq qui se trouvèrent dans Saint-Lazare et à Fontainebleau. Mais comme ce nombre n'estoit pas suffisant, M. Bonnet crut estre obligé d'avoir recours à M. Divers pour le prier de se joindre aux autres. Mais comme il avoit de la peine à s'y rendre, à cause que M. Divers estoit attaché à Saint-Lazare par divers emplois, il ne sortit de cette irrésolution qu'environ (98) une heure avant que cette bande de missionnaires aust partir de Saint-Lazare. Alors il prit à quartier M. Divers, qui faisoit oraison avec la Communauté et luy demanda s'il sentoit quelque difficulté à aller dans la mission d'Orléans ? qu'il alloit dire la messe, et qu'ensuite il luy répondit ce que le cœur luy disoit touchant cette proposition. M. Divers prest à tout, luy répondit : que son parti estoit pris, et qu'il n'avoit pas besoin de délibération pour se résoudre à suivre la volonté de son Supérieur. Il alla de ce pas dire la messe, après laquelle il n'eut pas plus tôt fait son action de grâces qu'il partit en la compdgnie de ces messieurs...*

Ils avoient pour chef M. Bobé, ancien directeur de Mission, qui dit dans une de ses lettres en parlant de cette action de M. Divers : aussitôt qu'il eut dit la messe, il partit avec nous de la meilleure grâce du monde, et avec un air si gay et si content que j'en fus charmé. Il a toujours soutenu ses manières aisées et cet (100) air de gayeté de sorte qu'on voyoit bien que son intérieur estoit conforme à son extérieur : ce qui marque la grande force de son esprit et la solidité de sa vertu : car par rapport à plusieurs circonstances, bien d'autres personnes qui eussent esté en sa place auroient eu de la peine à se comporter aussy vertueusement que luy.

Les circonstances dont veut parler icy M. Bobé sont : 1° la liberté que M. Bonnet paroît luy laisser d'aller ou de ne pas aller en mission; 2° la préfecture des études qui exige une exacte résidence dans Saint-Lazare, car on ne gouverne pas absent plus de cinquante ou soixante étudiants ; 3° sa charge de secrétaire de la Congrégation qui l'attachoit encore dans Saint-Lazare, principalement dans un tems où le généralat estant vacant, la présence du secrétaire de la Congrégation estoit nécessaire pour entrer dans la Chambre du Supérieur général où l'on avoit souvent affaire (sic) ; 4° c'estoit humainement parlant ravaler un peu M. Divers que de le rendre inférieur dans une bande de mission, eu égard à ce qu'il avoit esté (101), ce qu'il estoit, et ce qu'il pouvoit estre ; il avoit esté Procureur général en cour de Rome, où il avoit rendu des services considérables à la Congrégation, il avoit été destiné par M. Pierron, pour fonder la maison de Vannes, et puis par M. Watel pour gouverner celles de Florence et de Toulouse. Un grand évêque l'avoit même proposé au Roy pour le faire curé de Versailles. Il estoit actuellement Préfet des études et Secrétaire de la Congrégation : il pouvoit selon le sentiment de quelques personnes estre élu dans la prochaine assemblée pour les premiers emplois de la Congrégation. M. Bobé exprime ce motif par ces paroles qui montrent en même tems son humilité et celle de M. Divers. Ce qui donne un grand relief, dit-il, aux vertus de M. Divers : c'est qu'estant sur le pied qu'il estoit dans la Congrégation, il ait bien voulu aller en mission avec un Directeur de ma sorte et avoir pour moy les mêmes soumissions et les mêmes déférences qu'il auroit pû avoir pour M. le Général même.

(102) Voilà les réflexions trop humaines qu'auroit fait en cette occasion un homme d'une vertu moins solide que M. Divers, mais ce bon serviteur de Dieu avoit l'âme trop grande pour donner entrée ni le moindre accès à ces considérations terrestres ; il sçavoit que son supérieur ne cherchoit que la gloire de Dieu et le salut des âmes. C'est pourquoi, entrant dans ses desseins, il ne balance pas un moment pour aller exposer sa vie à l'intempérie d'un air corrompu par le débordement de la Loire [Loëre, sic] qui avoit desja causé plusieurs maladies et une grande mortalité. Il arriva bientôt avec ses confrères dans le village de Château-Neuf qui estoit le lieu où il devoit faire la mission.

M. Bobé continue à en faire la relation : Nous commençames la mission, dit-il, à Château-Neuf le jour de la Toussaint 1710. Rien de plus doux, de plus agréable et de plus honnête que M. Divers : il faisoit du meilleur cœur du monde tout ce dont je prenois la liberté de le prier, par rapport aux accomodemens, aux prédications (103) et aux autres exercices de la mission. Il se trouva incommodé le 12 novembre dès le matin. Il se fit violence pendant quelque tems, mais enfin le mal fut le plus fort ; c'estoit une fièvre maligne : il en reconnut le danger d'abord, sans néanmoins rien perdre de son repos ny de son air joyeux et content, et on n'entendit jamais de sa bouche la moindre parole de plainte. Il voulut que j'entendisse sa con-

fession, laquelle par sa courte durée, aussy bien que par la légèreté de sa matière, me fit connoistre la grande innocence et la grande pureté de sa vie. Je luy dis après l'avoir confessé que j'estois sensiblement affligé de le voir ainsy mourir hors de Saint-Lazare et en une terre étrangère. A quoy il me répondit fort tranquillement : *Monsieur, c'est toujours la même chose de mourir à Château-Neuf ou à Saint-Lazare !* Il reçut ensuite le saint viatique en des dispositions tout à fait saintes. Mais je ne me souviens pas distinctement s'il avoit encore la connoissance lorsqu'il receut l'extrême-onction. Peu de tems après que son mal l'eut retenu au lit, le pourpre (104) le jetta dans le délire pendant lequel sa langue accoutumée aux saints discours ne dit jamais rien hors de propos, mais il récita continuellement des prières jusqu'au dernier moment de sa vie.

Il mourut le 19 novembre de l'an 1710, le huitième jour de sa maladie. Il fut enterré le lendemain sous la lampe de l'église paroissiale de Château-Neuf, avec un grand concours de peuple, dont il fut universellement regretté. On a mis sur sa fosse une tombe avec une inscription honorable.

M. Divers ne fut pas moins regretté à Saint-Lazare et dans tous les lieux où il estoit connu qu'il l'avoit esté à Château-Neuf. Les étudiants entre autres pleurèrent sa mort — et surtout les quatre italiens qu'il avoit mené postulants à son retour de Rome, dirent qu'ils avoient perdu par sa mort leur ami, leur soutien et leur père.

M. Bonnet, nostre très honoré Père, sentit cette perte autant que personne. Il luy avoit envoyé en poste, de Saint-Lazare, un frère fort habile en médecine pour le soulager. Il l'avoit recommandé (105) aux prières de la Communauté pendant le tems de sa maladie, et il le recommanda aux prières de toute la Congrégation, après sa mort, par une lettre circulaire conçue en ces termes. « Il plait à Nostre Seigneur nous affliger sensiblement, en retirant de ce monde, les personnes qui nous sont les plus chères et les plus utiles à la Compagnie. M. René Divers, prestre de nostre Congrégation, vient de mourir à Château-Neuf, au diocèse d'Orléans, où il estoit en mission. Il y a été attaqué à son arrivée d'une fièvre maligne toute semblable à celle qui nous enleva dernièrement M. Watel, nostre très honoré Père. Il y est mort le 19 de ce mois, muni des sacrements, et dans les plus sincères dispositions de détachement du monde, de pureté d'âme, de confiance en Dieu, et de désir d'aller à luy, jouissant d'une paix profonde et de toutes les autres faveurs qui ont coutume d'accompagner la mort précieuse des serviteurs de Nostre Seigneur. Aussi avoit-il vécu depuis plus de vingt-sept ans qu'il (106) estoit dans nostre Congrégation d'une manière innocente, humble, régulière et édifiante. Il avoit un fort bon esprit et un très bon cœur, une grande probité et un grand fond de simplicité et de droiture, avec un très bon sens et une prudence vraiment chrétienne. Il possédait bien l'esprit de la Congrégation à laquelle il estoit encore en estat de rendre longtems de fort bons services, n'ayant qu'environ quarante-cinq ans — mais Dieu en ayant disposé autrement, son saint nom soit béni. Aidez, Messieurs, à rendre à ce cher défunt les assistances ordinaires, et à obtenir de Dieu la grâce de faire bon usage d'une affliction qui nous est si sensible

Voilà quels furent les sentimens de M. Bonnet, touchant la personne de M. Divers qui passa avec une grande innocence dans le siècle (c'est-à-dire dans le centre de la [107] corruption) les années les plus dangereuses de sa vie qui sont celles de la jeunesse. Il passa aussi le tems de son séminaire avec beaucoup de ferveur, le tems de ses études dans une grande régularité, et tout le reste de sa vie dans les travaux d'une ardente charité et d'un zèle qui fut infatigable. Dieu permettant que sa mort fut semblable à sa vie : il l'avoit toute employée à la

sanctification des âmes. Il mourut comme il avoit vécu, c'est-à-dire en servant ces âmes qu'il avoit toujours si fort chéries. Il eut comme plusieurs grands capitaines, l'honneur de mourir les armes à la main, et d'estre enseveli dans le champ de bataille, c'est-à-dire parmi les travaux d'une mission ou il avoit fait une guerre sainte à une légion entière de démons, et aux passions de (108) plusieurs pécheurs. Il tomba sous la pesanteur de ses lauriers dont les anges luy auront sans doute fait une couronne d'immortalité.

Après cette émouvante évocation des derniers instants de M. Divers, un livre second (p. 109-184), traite de ses vertus : foy, charité envers Dieu et le prochain, religion, dévotions, zèle, simplicité, humilité. De ce dernier chapitre, extrayons un paragraphe caractéristique de cet aperçu sur les vertus remarquées en ce courageux missionnaire :

« Après plus de vingt-six ou de vingt-cinq ans de vocation, il se faisoit un plaisir singulier d'aller laver la vaisselle à la cuisine, de lire souvent au réfectoire pendant la première et la seconde table, de servir la messe, de faire à l'église l'office de choriste, de bêcher la terre du jardin jusqu'à se mettre tout en sueur, de glaner pour les pauvres après la moisson, de ramasser du bois et des pierres dispersées dans le clos de Saint-Lazare, d'arracher les mauvaises herbes des champs, de lier des gerbes de bled, d'aider à les entasser dans la grange, aussi bien que le foin dans les prairies et le bois dans la basse-cour avec nos frères coadjuteurs. Lorsqu'il estoit Préfet de la santé, on luy voyoit quelquefois faire le lit des malades, les déchausser, les mettre dans le lit, leur allumer du feu et leur rendre les services les plus humiliants qu'un valet peut rendre à son maître, etc. »

Après quelques lignes sur sa douceur, sa mortification, patience, ses travaux de bibliothécaire (p. 174-176), l'auteur finit le rappel des vertus par de brèves allusions aux accusations contre M. Divers, portées par des esprits broaillons auprès de Clément XI.

Puis, voulant terminer par un choix de lettres de M. Divers, le biographe en extrait quelques brèves maximes tout en faisant précéder ce florilège de ces étonnantes affirmations, *« elles étoient (les lettres de M. Divers), véritablement très dignes d'estre mises au jour et on ne croit pas beaucoup exagérer en disant qu'elles trouveraient fort bien leur place parmi celles de saint François de Sales. On y sent partout la même douceur, la même dévotion et la même prudence. »*

Hélas ! de cette correspondance, on ne nous donne que des maximes sèches et desséchées telles des fleurs dans un herbier : elles ont perdu leur suc, leur couleur et leur vie. Mais elles dénotent une âme d'un tel prêtre de la mission comme il y en eut tant depuis deux cent cinquante ans !

25 novembre. — Pour le Congrès international — donc cathédrique — qui doit traiter à Rome de l'*aggiornamento*, l'adaptation pourrait-on dire, des Congrégations religieuses, M. Fugazza vient de partir pour les bords du Tibre. A ces réunions, il va représenter le T.H.P., encore en tournée d'Amérique.

Le programme du Congrès est très ample, très chargé, ainsi qu'il se doit dans une réunion de ce genre. La presse, les revues, en parlent ces temps-ci : discours sur discours, rapports sur rapports, suggestions, suggestions.

Pour entrer un tantinet davantage dans l'esprit de religion que veut manifester et vivifier cette réunion internationale, proposons de quelques réflexions de M. Hubert Houfflain, M. le Supérieur des Lazaristes de Dix, dans la *Vie fraternelle*, revue romaine d'été de la Maison, titre de ces journées romaines des con-

sidérations qu'il est toujours bon d'avoir sous les yeux et de faire passer dans la vie religieuse.

Du 26 novembre au 8 décembre 1950 eut lieu à Rome le premier Congrès international des Religieux : une innovation dans l'Eglise : les annales ecclésiastiques et religieuses n'avaient jamais eu à enregistrer un pareil événement.

Pour la première fois, des sociétés dont les membres ont pris comme but de leur vie la perfection évangélique, se réunissaient pour étudier, discuter de la constitution et de la nature de la perfection morale et chrétienne, pour prendre conscience, plus nette si possible, des nécessités impérieuses du labeur évangélique.

Le 8 décembre, à midi, dans la salle des Bénédiction, Sa Sainteté Pie XII, lors de la clôture du Congrès, « comme gage de protection et de lumière et pour parachever et terminer parfaitement le Congrès », était allée porter sa paternelle bénédiction. Mais avant de l'accorder, il avait jugé utile de « donner quelques explications nécessaires sur le concept de la vie religieuse... qui servirait de règle pour diriger pensées et conduite » dans les détails de la vie courante.

✱

La vie chrétienne intégrale, l'union au Christ, par le dépouillement de tout l'humain en soi pour revêtir le Christ, la vie intérieure intense, c'est l'idéal que veut réaliser celui ou celle qui est appelé par Dieu, en entrant en Communauté. Les vœux ne sont pas une fin en soi, mais un moyen de se dégager de tout ce qui, à un titre quelconque, pourrait, plus ou moins entraver la marche vers la perfection totale. Comme l'athlète dans le stade se dépouille pour obtenir la victoire, le religieux se libère de tout ce qui pourrait alourdir sa course.

Il faut avoir l'esprit malade pour découvrir dans l'âme du jeune qui veut aller à Dieu, par la voie ardue des conseils évangéliques, des mobiles aussi peu opérants que la lâcheté, la peur de vivre, la pusillanimité, etc... Sont-ils peu nombreux, ces esprits malades ou faux ? Non, puisque l'écho de leurs discours est parvenu jusqu'au Saint-Père.

« Il y en a qui affirment, dit Pie XII, que l'état religieux, par sa nature et son but... n'est pas autre chose qu'un refuge de salut accordé aux faibles et aux timides, qui, incapables de surmonter les orages de la vie et ne pouvant ou ne voulant en supporter les difficultés par lâcheté, disent adieu au monde et se réfugient dans le port d'un paisible couvent. »

De tels candidats n'ont point leur place dans la vie religieuse. Avant de s'engager au parfait par la pratique des conseils évangéliques, voués plus ou moins solennellement, il faut être capable de témoigner par les faits, d'un catholicisme intégral. Dieu n'appelle pas aux sommets de la perfection ceux que trop d'attaches et de médiocrités engluent dans la vallée. Les couvents ne sont pas des cours de miracles, et les vœux, des béquilles.

« Qu'il s'agisse d'entrer dans les ordres ou d'embrasser l'état religieux, ce projet et la persévérance dans son accomplissement demandent de grandes âmes et une ardeur généreuse à se dévouer. »

✱

Le Christ Jésus, en établissant son Eglise, l'a voulue hiérarchisée et composée exclusivement de clercs et de laïques. Cette distinction est de droit divin : elle est l'œuvre de Dieu, du Christ Rédempteur.

C'est l'Eglise qui a intercalé dans cette hiérarchie divine l'état de vie religieuse qui n'est nullement le privilège exclusif de l'un ou l'autre de ces deux corps qui de droit divin existent dans l'Eglise. »

Par cette création, l'Eglise n'a nullement modifié ni voulu modifier le plan de Dieu : l'Eglise est et restera toujours formée de clercs et de laïques, les uns et les autres pouvant vivre leur sacerdoce ou leur laïcité dans la ligne des commandements ou les sublimer par la pratique des conseils évangéliques.

La vie religieuse ne crée pas un nouveau corps dans la hiérarchie divine de l'Eglise : il n'y a pas un sacerdoce séculier et un sacerdoce régulier : il n'y a qu'un sacerdoce : le sacerdoce du Christ assumé par un clerc séculier ou par un clerc régulier. C'est une erreur dans l'appréciation des bases sur lesquelles le Christ a fondé son Eglise, de croire que la condition particulière du clergé séculier, en tant que séculier, a été établie et consacrée par notre divin Rédempteur, et que « la condition du clergé régulier, toute bonne et légitime qu'elle soit, « étant donné qu'elle découle du clergé séculier, devrait être considérée comme secondaire et auxiliaire... Si l'on y devant les yeux l'ordre établi par le Christ, aucune forme du double clergé ne jouit de la prérogative du droit divin, puisque ce droit ne donne la préférence à l'un plutôt qu'à l'autre, et n'exclut ni l'un ni l'autre. »

« Il arrive souvent que dans les territoires de Mission, tout le clergé, y compris l'évêque, appartiennent à un clergé régulier. Il ne faudrait pas s'imaginer qu'il y a là une chose extraordinaire et anormale et penser que c'est une situation purement provisoire et que, dès que ce sera possible, on devra confier cette administration sacrée au clergé séculier. »

♦♦

Il n'est pas rare d'entendre tomber des lèvres, même sacerdotales, même religieuses, que l'activité dans les œuvres est incompatible avec une vie intérieure, et de qualifier d'activisme le don généreux de soi aux œuvres. On affirme sans plus que les œuvres tuent la vie, que l'action annihile la contemplation, que le don de soi jusqu'à épuisement de ses forces éloigne de Dieu.

A ce compte, l'Evangile a eu tort de nous proposer l'exemple du Maître qui, le soir venu d'une journée besogneuse, était encore à prendre son premier repas, comme aussi de nous rapporter la parole du Maître d'avoir à travailler tant que la lumière du jour brille. Et pour nous, enfants de saint Vincent, il ne pourrait plus être question de méditer sans ferveur et amour la recommandation de notre saint fondateur : « Aimez Dieu, mes frères, aimez Dieu, mais que ce soit aux dépens de vos bras, que ce soit à la sueur de vos visages » (Coste. N. 10. 16). On peut avoir la plus débordante activité avec l'acquisition des richesses de la vie intérieure... L'ardeur au travail et le soin de la vie intérieure... doivent aller de pair... doivent progresser du même pas et au même degré. »

La vie active est source de sainteté par ses exigences. « Plus on s'occupe aux œuvres, et plus il convient qu'augmente la ferveur de la foi, des prières, du dévouement à Dieu, de la pureté de conscience, de l'obéissance, de la patience et de la charité vigilante et active envers Dieu et le prochain. »

Mais, peut-être faut-il chercher dans ce déniement de la vie religieuse, une des causes du métaque de vocations. Dieu a jeté la semence dans les âmes, mais si celle-ci ne germe pas et ne donne pas son fruit, d'en devrions-nous pas chercher la raison dans tels ou tels propos tenus par qui détiennent une parcelle d'autorité dans l'Eglise et qui, dans une aberration inexplicable les expose aux jeunes âmes qui pour leur malheur viennent auprès d'eux chercher la lumière ? « Si l'apôtre de la voie de Dieu attire quelqu'un par des signes certains vers les sommets de la perfection, il ne faut aucunement hésiter à lui

« proposer la libre immolation de sa liberté... le vœu d'obéissance qu'
« l'Eglise, au cours des siècles a expérimenté, apprécié, défini et ap-
« prouvé. Que personne ne soit poussé malgré soi à se donner à cette
« consécration. Mais si quelqu'un le veut, qu'il n'y ait personne pour
« l'en dissuader, encore moins pour l'en détourner. »

*Des vies données à nos seigneurs les malades, aux pauvres gens
des champs, à la formation du clergé, exigent impérieusement un tra-
vail extérieur intense, mais aussi une vie intérieure.*

« Ce que vous demande avec instance l'Eglise, dit Pie XII, c'est
« d'harmoniser votre travail extérieur avec votre vie intérieure et
« d'établir entre ces deux choses un équilibre constant... Que les Or-
« dres et les Congrégations professant la vie active aient devant les
« yeux et pratiquent tout ce qui peut faire briller dans leur travail
« les traits divins et allumer dans les secrets de la conscience pure la
« force du Saint-Esprit. »

(Vie Fraternelle, 1951, p. 1-3.)

26 novembre — Depuis quelques mois, venu de Santorin, M. François Lordon tâche de refaire ses forces chancelantes. Ces jours-ci, il se dispose à rejoindre Salonique, car il sait qu'on l'y attend. Son embarquement doit avoir lieu sous peu. En ce dernier dimanche de novembre, pour rendre un des multiples services qu'assure la maisonnée, il est envoyé dire la messe, à Garnes, dans la riante vallée de Chevreuse, à deux pas de la célèbre abbaye cistercienne des Vaux-de-Cernay. En cette demeure de *Notre-Dame-des-Roses*, en cette annexe de la maison parisienne de Saint-Gervais, quelques Filles de la Charité et trois douzaines d'orphelins. M. Lordon arrive donc sans histoire, ni incident, il est cordialement accueilli. Et voilà que, le lendemain matin, quand on va le chercher pour le conduire à la chapelle, on le trouve placidement assis en son fauteuil : il avait cessé de vivre ! Aisément, on reconstitue la scène. Il était emporté par une crise ultime, car il n'en était pas à la première. Sur le bureau, son agenda, où fidèlement il note, chaque jour, et ceux qu'il voit et ce qu'il lit ou entend, sans oublier d'y joindre ses réflexions personnelles. Fidèle à cette habitude, les dernières lignes de la veille signalent sa suprême lecture : quelques pages de M. Guillon : *Le Portrait de M. Pouget...*

Né à Bayonne, le 29 janvier 1885, M. Lordon fut admis à l'orphelinat de Camp-de-Prats, qui occupe la demeure historique et la propriété familiale de Jean Duvergier de Hauranne, où le célèbre abbé de Saint-Cyran, et Jansénius étudièrent avec frénésie, de 1611 à 1616 (Cf. Orcibal, *Les Origines du Jansénisme*, t. II, p. 139-140, 143-145). Envoyé peu après à l'Ecole apostolique du Berceau de Saint-Vincent, M. Lordon y poursuit brillamment ses études, puisqu'il les conclut (chose rare à cette époque), par un baccalauréat avec mention. Reçu à Dax le 18 juillet 1904, il y était ordonné prêtre le 14 juillet 1912, par Mgr de Cormont. Placé en la province de Turquie, il commence par trois années de Constantinople; puis par diverses périodes, il connaît à plusieurs reprises les maisons de la Province : Cavalla, Santorin, Smyrne et Salonique. C'est là qu'il se préparait à reprendre allègrement sa besogne : car, au fond, malgré l'usure physique, il avait conservé son entrain, sa jeunesse d'esprit.

Cette surprenante mort imprévue et subite, dans une brève halte du chemin, remet en mémoire le mot de saint Vincent : *finir au pied d'une haie, par charité...*

Le mercredi 29, deux camionnettes amènent de Paris une quinzaine de clercs, quelques frères et plusieurs prêtres. C'est à Senlis, dans l'église paroissiale, que M. Bergeret chante la grand-messe d'enterrement, et préside confraternellement ses obsèques... Dans le village, surprise et étonnement devant cette file rapide et cette vingtaine de surplis qui, sous une brume légère, portent et accompagnent en la terre sablonneuse du cimetière, celui qui se dépensa apostoliquement et vécut de longues années parmi les rochers et les pierres de Santorin, dernière maison, suprême champ d'apostolat. *Sit tibi terra levis !*

27 novembre. — En cette fête de la Médaille, le célébrant en l'office pontifical traditionnel au 140, rue du Bac, est Mgr Touzé, un des auxiliaires de l'archevêque de Paris. Mgr Feltin, en effet, descendant du train, en gare de Bourg-en-Bresse, a été récemment victime d'une chute qui le contraint à garder encore la chambre. Aussi Mgr Touzé, toujours aimable et souriant, se fait aujourd'hui une joie d'officier en la chapelle, désormais doucement lumineuse dans le rayonnement onctueux des tubes fluorescents.

Le soir, M. Schilling, venu de Loos, et apostolique prédicateur de la neuvième dilatée, du 27 novembre-8 décembre, nous parle avec profit de la *médiation* de Marie. Aux foules empressées et pieuses, son âme apostolique multiplie et prodigue en ces jours, les fructueux enseignements. La dévotion à la Médaille est un providentiel tremplin pour d'utiles instructions et le rappel des vérités éternelles.

Dans le rayonnement de cette fête, insérons ici, sur demande, des pages écrites par M. Gaetano de Sales, un converti, un fervent de la Médaille. L'auteur de *Sœur Catherine* (toujours en vente), a pu insérer ce texte dans *l'Osservatore romano* du 30 novembre 1950 (n° 27.521). Depuis, ces pages ont été mondialement diffusées en diverses langues, par des publications de l'ancien et du nouveau monde. Témoignage de la gratitude de l'auteur à la *Virge du Globe*, cette communication au Congrès marial international tenu à Rome en octobre 1950 est née dans l'esprit de l'auteur, de son retour à la foi ancestrale. Il ressentit cette grâce en conclusion d'une neuvaine faite à ses intentions, mais à son lit, en la chapelle parisienne de la Médaille miraculeuse. Cette étude est un tribut d'hommage à celle qui est la voie vers la paix universelle dans le Christ.

Et voici le résumé, dressé en français, par l'auteur lui-même : *La Virge du Globe*.

On parle très souvent des apparitions de La Salette, de Lourdes, de Fatima. Beaucoup moins fréquemment de celles de Paris qui pourtant furent les premières, et que l'on fixe habituellement à la date du 27 novembre 1830. Le fait ne doit pas surprendre. La semence est toujours enfouie dans la terre : on ne l'y saurait voir en aucune manière. Nous ne distinguons uniquement que la tige et le fleur qui pousse et s'épanouit sous nos yeux. Toutefois, la graine de Paris renferme déjà en soi, et entièrement, le cycle marial que nous traversons à l'heure actuelle. La tige de La Salette, le bouton de Lourdes, le fleur épanouie de Fatima n'en sont que le développement et l'aboutissement très heureux. L'ombre, le silence, l'oubli dans lesquels ils furent enfantés, vont écarter le voile glorieux de sainte Catherine Labouré, Fille de la Charité, la sainte du silence. Elle eut toute sa vie dans les macérations de ce silence qui est l'âme, les preuves irréfutables de la vérité d'elle des apparitions, puisées dans l'absence émouvant qui nous parle du



FORT-DAUPHIN

La Croix dominant la rade : 25 mètres au-dessus de la mer

En bois de *santal citrin*, 12 mètres 70 de haut, érigée les 9-10 juin 1923, lors du jubilé sacerdotal de Mgr Jacques Crouzet, par les soins de M. Etienne Canitrot (au pied de la Croix).
(Lire *Annales*, 1924, p. 403-408.)



MARCEL COLLARD
Père de la Mission

Né à Boms le 12 septembre 1881
Reçu à Dax le 22 août 1906
Ordonné prêtre à Dax le 25 mai 1907 par Mgr Jacques Thomas
Mort à Paris le 17 novembre 1950

sommet vertigineux de son éloquence spirituelle ; silence héroïque qui fut pour la Sainte un véritable martyre.

Ce martyre s'impose à la méditation. Il est rappelé une seule fois par la Sainte, en une phrase prononcée peu avant sa mort : « Cette statue a été le martyre de ma vie. »

Qu'est-ce donc que cette statue ? Et quel fut ce martyre ? Sainte Catherine Labouré fut favorisée par les apparitions de la Sainte Vierge : en 1830-1831. La médaille dite Miraculeuse, issue de ces apparitions, devient un fait accompli en 1836, quand l'autorité ecclésiastique, en conclusion de l'enquête canonique ordonnée par l'Archevêque de Paris, Mgr de Quélen, l'eut approuvée officiellement. Or, la Sainte vit encore quarante ans après cette année de 1836, puisqu'elle meurt le 31 décembre 1876. Si la Médaille Miraculeuse est l'unique message livré par la Sainte Vierge à la voyante de la rue du Bac, comment expliquer ce martyre qui dure encore quarante ans ? Des deux choses l'une : ou la Sainte ment (et toute sa vie n'est qu'un cri contre l'absurdité de pareille hypothèse), ou le message de la Sainte Vierge ne s'est point épuisé par la confection et la diffusion de la Médaille Miraculeuse.

Cette médaille, d'où tire-t-elle son origine ? Du geste de la Sainte Vierge, alors qu'étendant les bras vers la terre, jaillissent de ses mains, de ses doigts, d'innombrables rayons lumineux, en faisceaux, en torrents, et tels que la terre qui se trouve sous les pieds divins de Marie, en est inondée et noyée comme en une pluie de lumière.

Est-ce là l'unique geste manifesté par la Madone ? Non pas. Un autre le précède, alors que la Sainte Vierge tient entre ses mains un globe qui est le monde entier, « comme si elle offrait à Dieu », en priant pour le monde entier.

Donc, si la Médaille Miraculeuse représente la seconde phase de l'apparition, il manque encore quelque chose qui en représente la première. C'est pourquoi la Sainte prie, supplie, conjure pour que soit faite une statue, celle que l'on a l'habitude de nommer en France la Vierge au Globe, en mémoire et en enseignements perpétuels de la première phase de l'apparition. Mais personne ne comprend cette image qui est une nouveauté. D'où le tourment, le martyre de la Sainte qui voit, l'un après l'autre, s'écouler les jours, les mois, les années, sans que soit réalisée la reproduction visible et accessible à tous du premier geste de la Madone, une telle lacune signifiant que la part la plus importante de la mission confiée à la fille privilégiée de la Charité n'avait pas été accomplie. Quarante années passent ainsi. Et il faut un regard très pénétrant, ce regard d'aigle qu'est le Pape Léon XIII, pour dissiper les cruelles oppositions qui se sont dressées, et pour ranger la statue de la Vierge au Globe sous la protection pontificale.

Ce tourment et ce martyre (qui à un certain moment devinrent pour la Sainte une véritable agonie) s'expliquent d'autant plus que l'on comprend que, du point de vue essentiel de l'apparition, l'importance de la première phase l'emporte de beaucoup sur celle de la seconde, et cela dans le même rapport qui intervient entre la cause et l'effet, entre l'intelligence qui commande et le bras qui exécute, entre le cœur qui est tout impulsion généreuse et le don qui nous est livré par cette généreuse impulsion. Sans la première ne saurait exister la seconde.

Et dans la mesure que l'on approfondit davantage la valeur de ce premier geste, on ne tarde pas à découvrir au moins trois de ces privilèges capitaux, au moins trois de ces grâces dont Marie est « pleine » : pétales qui s'ordonnent harmonieusement autour de l'anthère de cette fleur très pure et très blanche qu'est Marie ; autour

de cette authère qui compose sa grace et sa dignité supérieures : la maternité du Christ Dieu.

Les trois privilèges manifestés dans la première phase de l'apparition sont :

a. L'Immaculée Conception, qui s'est visiblement manifestée pour la première fois à sainte Catherine Labouré, à Paris, avant Lourdes.

Qu'il suffise de rappeler que la Sainte Vierge se montre terrassée sous ses pieds la tête du serpent, et qu'elle apparaît auréolée d'une légende à caractères d'or, laquelle nous enseigne à prier la Madone comme « conçue sans péché » :

b) La Médiation Universelle. Marie elle-même nous manifeste, si je puis dire, plastiquement, qu'elle intervient — par cette offrande et par cette prière à Dieu pour le monde entier, comme aussi par ce torrentiel épanchement lumineux de grâces sur le monde entier — comme médiatrice universelle. Et elle nous confirme d'une manière toute particulière que sa médiation procède selon ces phases mêmes, suivant lesquelles s'accomplit la médiation suprême du Christ, ainsi que l'affirme la théologie vingt fois séculaire de l'Église de saint Irénée jusqu'à nos jours, et comme le résume en maître saint Thomas d'Aquin dans cette formule : 1° satisfaciendo et interpellando : 2° exhibendo, precepta et dona Dei humilibus :

c. La Royauté Universelle. En fait aucune représentation ne pourrait se montrer plus simple et plus accessible à tous les esprits que celle suivant laquelle Marie se présente tenant entre ses mains un globe, à savoir le monde entier, de façon à signifier qu'elle est notre Reine, la Reine de l'Univers, parce que ce qui est entre nos mains, est en notre pouvoir et obéissance et sous notre gouvernement.

La statue de la Vierge au globe est la représentation visible de toutes les méditations et de toutes les royautés, locales, régionales, nationales, continentales, selon lesquelles on invoque et honore Marie dans le monde : de la frioulaine Castelnuovo à Notre-Dame de Lorette qui transvolé du ciel, de la Vierge autonome à Notre-Dame de France, de la Salotte à Lourdes, de Fatima à Nuestra Señora de los desamparados et à la Virgen del Pilar, de Our Lady de Walsingham à Unsere Liebe Frau « Einsiedeln et à la Mère Russkô Semli (Mère de la Terre Russe), de la Sitti Mariam des Arabes, à Pao-Ting-Fou, Reine de la Chine, de Montréal, la cité canadienne de Marie, à Maryland, la terre de Marie aux États-Unis, de Assuacion à Concepcion, de Nossa Senhora des Graças dans l'État brésilien de Minas Geraes, à Santa Maria de los Buenos Aires, à Souleuvre de Carmelo à Lipa des Philippines à Maria, Reine des Missions, dans la plus lointaine terre Océanie : à Notre-Dame de Port-Séid, point de suture entre l'Orient et l'Occident.

La Vierge au globe est l'expression-synthèse de Maria Regina mundi.



Que sainte Catharine Labouré, pour illettrée qu'elle fût, pût comprendre par la hauteur de l'esprit toutes ces choses, c'est ce qui apparaît clairement dans les conclusions de deux de ces si rares écrits qu'elle nous a laissés et qui se complètent admirablement. La première conclusion est celle du récit de cet entretien avec la Sainte Vierge, le récit de la nuit de la Saint-Vincent 1850 : la seconde est celle de la note ou crayon écrite à la main par la Voyante peu avant sa mort afin de préciser les éléments essentiels pour que l'on fasse frayer la statue de la Vierge au globe.

La première dit brièvement ceci : « ... Mon enfant, la Croix sera méprisée : le sang — sera dans la rue (ici la Sainte Vierge ne pouvait

plus parler ; la peine était peinte sur son visage). Mon enfant, me dit-elle, le monde entier sera dans la tristesse »... « Et après, la paix ».

Et voici la seconde : « ...Oh ! qu'il sera beau d'entendre dire Marie est la Reine de l'univers. Ce sera un temps de paix, de joie et de bonheur qui sera long. ...Elle sera portée en bannière et fera le tour du monde. »

Il est plus qu'étonnant que précisément dans l'unique document, destiné au seul objet de faire édifier la statue de la Vierge au Globe, la Voyante conclut que Marie sera portée comme un étendard et « fera le tour du monde ». Evidemment, sous l'effigie d'une statue. N'est-ce pas là une claire allusion à la peregrinatio Mariae ? Et ne nous donne-t-elle pas à penser cette acclamation qui de l'une à l'autre extrémité du monde éclaterait, faisant résonner le nom de Marie, Reine de l'Univers, scellant le départ « d'un temps de paix, de joie et de bonheur », destiné à une longue durée ? Et à quelle époque, cet avènement ? Quand le monde entier aura été plongé dans la tristesse.

L'époque à laquelle devaient commencer ces terribles bouleversements, comment ne pas la faire remonter logiquement à 1870, puisque la Sainte avait « très bien compris : quarante ans », c'est-à-dire quarante ans après 1830 ? 1870 est en effet l'étincelle qui met le feu aux poudres de 1914-1918 et de 1939-1945. Le monde fut-il alors entièrement dans la tristesse ? Non. Le sera-t-il, ou est-il sur le point de l'être ?

En face d'une telle interrogation, l'homme d'étude ne peut qu's'arrêter en s'inclinant devant le mystère de l'avenir, qui est dans les mains de Dieu seul. Toutefois, il est permis à cet homme d'étude de tirer une conséquence consolante postulée aussi par la considération que toutes les autres prédictions de ces documents se sont peu à peu avérées à l'exception, jusqu'ici, de ce « temps de paix ». La conséquence est celle-ci : si du cœur de tous les hommes éclate le plus haut vers les cieux l'acclamation de Marie Reine, cela signifie et présuppose un mouvement d'universelle reconnaissance, parce que, elle, la très sainte et immaculée Mère de Dieu et des hommes, nous aura miséricordieusement sauvés.

3 décembre. — Solennité patronale de la Propagation de la Foi. En cette fête de saint François-Xavier, les œuvres missionnaires et leurs sympathisants se retrouvent à la Madeleine, pour la prière et le souvenir. Le P. Neyrant, premier assistant des Spiritains, rappelle, en son allocution, les besoins et les consolations de l'Afrique Noire, tandis que les chants de la Schola mariale des Scholastiques du Saint-Esprit s'épandent dans le cadre riche et tarabiscoté de la belle église napoléonienne.

5 décembre. — Sur les onze heures du soir, en la gare Saint-Lazare, suivant le programme minuté, le deuxième train-paquebot du Liberté ramène Notre Très Honoré Père et son fidèle compagnon de route, M. Dulau. Les santés sont bonnes. La délégation qui, sur le quai, accueille les voyageurs, profite de rapides échanges de vues et des comprimés d'impressions. Elles sont excellentes. Puis, rapidement, comme si rien n'était, après ces trois mois d'absence, vers minuit, nous réintégrons tous le cadre familial de la Maison-Mère.

17 décembre. — En ce troisième dimanche de l'Avent, M. Desmet célèbre sa cinquantaine de prêtrise. Le 16 décembre 1900, en effet, en la chapelle du Berceau de Saint-Vincent de Paul, des mains de Mgr Geurts, Vicaire apostolique de Young-ping-fou, il recevait le sacerdoce. M. Desmet, depuis plusieurs mois, fai-

sait alors partie du corps professoral de l'École : il devait y poursuivre son heureux dévouement jusqu'en 1919. A cette date, le Séminaire académique de Lille recourait à son zèle, à son savoir : il s'y dépensa jusqu'en 1947. Et voici qu'après un récent triennat à Strasbourg, la Maison-Mère possède M. Desmet, depuis quelques mois, à l'aurore de sa quatrième étape apostolique. Que Dieu la fasse longue et fructueuse !

25 décembre. — Noël. Affluence et offices traditionnels. Pour beaucoup, Noël, religieusement parlant, c'est la messe de minuit. Aussi, pour cette assistance compressée, quel bien de parvenir à la faire prier et chanter ! Pour l'instant, cette année encore, elle écoute et regarde, pieusement d'ailleurs.

31 décembre. — Dans la dernière nuit de 1950, vu l'Année Sainte, à nouveau la messe de minuit est autorisée. Pratiquement, après les offices du dimanche 31, quelques Communautés principalement utilisent cette concession, surtout qu'à s'en tenir aux rubriques spéciales, il faut deux heures de prières en commun. Pour quelques autres raisons aussi, l'assistance est chez nous, relativement modeste, si on la compare à l'envahissement de minuit à Noël. Cette messe marque et salue la rentrée dans la seconde moitié du XX^e siècle. Dieu nous garde !

F. COMBALZIER.

MONSIEUR EDMOND CRAPEZ
1878-1949

Le 11 juillet 1949, dans la chapelle du Séminaire Saint-Vincent, à Gentilly, en présence d'une belle couronne de jeunes et d'anciens, le Supérieur, M. Edmond CRAPEZ, faisait bénir par un jeune prêtre sorti de la maison, une statue de la Vierge Puissante et une autre de sainte Catherine Labouré. Il avait tenu à ériger ces deux images, à l'occasion, pensait-il, de l'année mariale ; mais, en réalité, et dans le dessein de Dieu, afin de laisser dans cette œuvre qu'il aimait, un monument de ce qui a été vraiment l'axe de sa vie : la dévotion à Notre-Dame, et le culte de la Médaille Miraculeuse.

Cette cérémonie devait, aussi bien, être sa dernière joie sur la terre : peu de jours après, le mal qui le minait sourdement allait éclater et le conduire, en quelques semaines, des images de la terre à la réalité du ciel. Pour tous ceux et toutes celles qui, dans nos deux Communautés, l'ont connu et ont, en grand nombre, bénéficié de son dévouement, on voudrait faire revivre ici l'attachante physionomie de ce dévot serviteur de Marie et de ce bon fils de saint Vincent.

I. — ENFANCE : ANNÉES DE FORMATION
(1878-1903)

C'est en plein mois de Marie qu'il naquit, le 18 mai 1878, dans la vieille cité du Quesnoy (Nord). Toute sa vie, il devait rester très attaché à ce petit coin de terre, attentif à recueillir dans ses notes les menus détails que les hasards de l'actualité apportaient à sa connaissance, ou évoquant, avec un sourire ravi, devant quelque compatriote soudain rencontré, le cadre de verdure et les vieux recoins de son cher Le Quesnoy. S'il eût cédé

à de pressantes instances, ou simplement obéi aux attrait de son cœur, il eût pu trouver de multiples occasions d'aller raviver ses souvenirs d'enfance. Mais M. CRAPEZ ne s'écouait pas et sut se refuser la joie, jugée trop naturelle, de ces fréquents retours au pays.

Son père, Edmond Crapez, exerçait la profession d'horloger-bijoutier. C'est donc dans l'entrecroisement, joyeux ou graves, des tics-tacs des montres, des réveils et des pendules que l'enfant devait grandir. Ses familiers aimaient à rapprocher de ces impressions premières, non point certes son culte de la régularité, dû à des raisons autrement profondes, mais son besoin quasi-physique de l'heure précise : souvent, par un geste instinctif, il avait sa montre à la main, et quand parfois l'horloge du Séminaire, qui se faisait vieille, se détraquait, il éprouvait un véritable malaise, jusqu'à ce que mouvement et sonnerie eussent repris leur rythme normal. Nous lui disions alors, pour le taquiner — car, grâce à Dieu, il comprenait la taquinerie, — que c'était le diable qui, jaloux de sa paix, cherchait à la troubler, en faisant des siennes parmi les rouages et les poids.

Sa mère, Jeanne Payen, lui fut enlevée très tôt ; il la perdit, alors qu'il n'avait encore que neuf ans. Nul doute, cependant, qu'elle n'ait eu le temps de lui communiquer ces impressions de vertu et de piété qu'on ne prend bien que sur les genoux d'une mère chrétienne et qui devaient le marquer à tout jamais. Elle était, nous dit-on, la bonté même. Quant au père, il avait une foi profonde et désirait donner ses enfants à Dieu. Près d'eux, une grand-mère maternelle égrenait chaque jour son rosaire à l'intention de la famille et, en particulier, de ses petits-enfants Edmond et Henri, « afin, disait-elle, que vous deveniez un jour des Curés d'Ars ». A distance enfin, une tante, Fille de la Charité, Sœur Payen, qui devait mourir Supérieure à la Villette, suivait avec affection la jeune nichée, et, à la mort de la mère, redoubla de soins pour ses neveux. C'est donc dans une atmosphère de tendresse et de piété que baignera l'enfance d'Edmond et que son âme s'ouvrira à la vie.

En chrétiens attentifs, ses parents le firent baptiser dès le lendemain de sa naissance, le 19 mai 1878. Sur une image où il a noté les grandes dates de son existence, celle-ci figure la première, avec cette mention : « *Le baptême est la plus précieuse perle jetée au fond de l'océan de la vie.* » Chez lui, cette perle allait être conservée avec un soin jaloux, et cette grâce initiale irait s'épanouissant, d'abord dans la tiédeur du foyer familial, puis, quand il fut en âge, à l'école des Frères du Quesnoy.

Ces bons éducateurs ne manquèrent pas de remarquer le petit Edmond, si sage, si appliqué, qui allait sortir de chez eux avec le prix d'excellence et la médaille d'honneur. Plus encore durent-ils être frappés par sa piété, soit dans le train courant de la vie, soit à l'occasion de sa première Communion, qu'il avait faite le 30 mai 1889. Ils le trouvèrent même si enclin aux choses de Dieu qu'ils pensèrent trouver en lui une recrue de choix pour leur Institut. De son côté, porté, par un précoce attrait vers la vie de règle, de travail et de piété, il ne songea pas à chercher plus loin : la vie des Frères s'offrait à son désir, il l'acceptait avec joie.

Déjà date était prise pour présenter le postulant au cher Frère Visiteur, qui l'admettrait au noviciat. Mais, en fait, c'est ailleurs que Dieu avait marqué sa place ; et, comme il arrive, c'est par un incident insignifiant en lui-même que la Providence,

— cette Providence en laquelle M. CRAPEZ eut toujours une foi si vive et si pratique. — l'y achemina. On était en famille, et l'on faisait à haute voix la lecture d'une lettre reçue de « la tante religieuse », Sœur Payen. Or, celle-ci, par manière de souhait, écrivait : « Si quelqu'un de la famille pouvait être prêtre !... » Ce n'était qu'un mot en passant, et bien banal; mais, sans doute, avait-il été jeté sous l'inspiration de Dieu par une âme zélée; et surtout, pour quelqu'un de pur et d'attentif, — et c'était bien le cas, — tout sert de véhicule à la grâce. A ce souhait donc, Edmond tressaillit et, sur-le-champ, jaillirent dans son cœur une certitude et une volonté : « Ce prêtre, ce sera moi... » Il ne devait plus dévier de cette résolution, ni s'en repentir jamais. Sur l'image-souvenir dont il a été parlé, il a écrit : « *Jésus m'a regardé... Il m'a distingué... Il m'a aimé.* » Plus fidèle que le jeune homme de l'Évangile, qu'avait vainement regardé Jésus, il va répondre de toute son âme à l'appel divin.

Pour l'y aider, il trouva, au Quesnoy, un prêtre d'un rare mérite, M. l'Abbé Dubar, qui, dans la suite devait occuper les plus hautes charges du diocèse et devenir, en particulier, Supérieur de ce Grand Séminaire de Cambrai, d'où la persécution avait chassé nos confrères en 1903. Mis au courant des désirs du jeune homme, il se chargea de sa préparation au Petit Séminaire; et le maître était si compétent, l'élève si ouvert et si appliqué, que c'est directement en classe de seconde que, à la rentrée de 1893, Edmond put être présenté. Est-il besoin de dire que M. CRAPEZ garda, jusqu'à sa mort, le plus fidèle et le plus reconnaissant souvenir à ce premier guide de sa vocation sacerdotale ?...

La physionomie du Petit Séminaire de Cambrai, à cette époque, et notamment celle de la classe où arrivait M. CRAPEZ, a été évoquée avec un grand charme, dans un livre plein de finesse et d'âme, *Vous d'Église*, par le chanoine Crépin. « *Ned* » — c'est le diminutif anglais affectueux qu'on donna bientôt à Edmond — y apparaît ce qu'il sera toujours : « un timide, un silencieux », un travailleur aussi; après une année d'adaptation, il s'adjugera les premières places, dans cette classe de cinquante élèves où les bonnes notes ne manquaient pas.

Avec plus de détails encore, un condisciple et compatriote a fait revivre les traits de son aîné, en ces temps lointains, quand, durant les vacances, ils se retrouvaient, avec deux ou trois autres, autour de M. Dubar. Quand ces jeunes gens, en pleine expansion, et dans « un échange d'idées libre et pétillant », lançaient quelque propos aventureux, — Edmond, nous dit le témoin, souriait en silence, puis parfois nous ramenait à la sagesse, avec quelques bonnes paroles qui modéraient nos excès... Nous le jugeons le sage de la bande, très cordial dans son bon sourire et sa forte poignée de mains, très prêt à rendre service et à partager nos jeux; et on nous le montre au jardin, en blouse noire et en culotte mi-partie noire et blanche, interprétant, par un piquant pronostic, le rôle de Maître de Philosophie dans *le Bourgeois Gentilhomme*. Il ne devait, du reste, garder aucune trace du pédantisme de ce personnage, pas plus que de son accoutrement ridicule). « Ce qui me frappa le plus, poursuit son condisciple, c'est son recueillement dans ses démarches vers l'Église et dans les signes de croix bien graves qu'il faisait en promenade, quand on rencontrait un

calvaire ... 1) Ces quelques lignes sont révélatrices : ce grand rhétoricien est déjà une âme intérieure, à la piété profonde et convaincue. Ajoutons que ceux qui ont connu M. CRAPEZ, beaucoup plus tard, retrouvent dans ce portrait des traits qui les ont, à leur tour, frappés : sa cordialité, son sourire réservé devant ce qui choquait ses idées, sa piété eucharistique et ces grands signes de croix que, sur son lit de malade, il fera avec un si profond respect, avant de prendre quelque potion.

De 1893 à 1896, M. CRAPEZ fit donc à Cambrai sa seconde, puis sa rhétorique et sa philosophie, couronnées respectivement par la première et la seconde partie du baccalauréat. Il avait maintenant dix-huit ans ; dans quelle direction allait-il s'orienter ? Jusque-là, selon l'usage cambrésien d'alors, il n'avait été qu'un « abbé » intermittent, c'est-à-dire que, les dimanches et aux jours de communion, il avait revêtu la soutane et le surplis des clercs pour la messe, quitte à redevenir, aussitôt après, pieux laïque comme avant. L'heure était venue pour lui d'être clerc définitivement. Comment et pourquoi le devint-il dans la Congrégation de la Mission ? Tout d'abord, assurément, par un long travail de la grâce, qui lui avait mis au cœur de si bonne heure, comme on l'a vu, l'attrait de la vie religieuse, le désir d'une existence plus totalement donnée, dans le brisement plus complet des liens qui rattachent au siècle, dans le renoncement, la pauvreté, l'obéissance. Après cela, si son idéal prit figure concrète dans la famille de saint Vincent, la tante Fille de la Charité n'y fut pas étrangère : ses prières, son discret enveloppement, peut-être, son exemple surtout, contribuèrent à la naissance de cette résolution. Quel service elle a ainsi rendu à la Communauté !... Seules, les innombrables Filles de la Charité qui ont bénéficié du ministère de M. CRAPEZ, ou, sans le connaître, ont reçu le rayonnement de ses conférences, de ses articles et de ses livres, pourraient le dire.

Un menu fait vint corroborer cette orientation. Au cours d'une mission donnée au Quesnoy par les Lazaristes, l'un des Missionnaires, s'avisa que l'église avait besoin d'un sérieux nettoyage. Sans penser plus loin, il s'arma d'un balai et entra vigoureusement en action. Obscur témoin de cette besogne, M. CRAPEZ en fut frappé ; ce zèle pour la maison de Dieu, cette bonne simplicité du missionnaire qui, sans façon, mettait la main à la pâte, l'édifièrent. Il compara cette attitude à celle du clergé paroissial d'alors, facilement compassé et distant, et plus souvent ganté que les manches retroussées. Plus que jamais, sous l'action secrète de la grâce, qui utilise tout pour ses fins, il se sentit attiré vers la Congrégation de la Mission. Désireux cependant d'étudier sérieusement une question si grave, il demanda à M. Villette, supérieur du grand séminaire de Cambrai, de lui communiquer nos règles. Il fut à jamais séduit par le parfum d'évangélique qui s'en dégage, et que bien des fois, il s'est plu à souligner. En particulier, il y goûta le chapitre II, « des *Maximes évangéliques* », où, plus tard, il montrera avec raison la quintessence de la doctrine de Notre-Seigneur.

Ayant donc sollicité et obtenu son admission au Séminaire interne, il arriva à Paris. Ce fut, comme il se devait, pour une fête de la Sainte Vierge, Notre-Dame des Sept-Douleurs, alors

1) Lettre de M. le Vicaire général Bouchendomme à la cousine de M. CRAPEZ.

célébrée le troisième dimanche de septembre. Après quelques jours de retraite, il était, le 21 septembre 1896, reçu au nombre des Séminaristes de la Congrégation de la Mission. Il apportait à son noviciat les dispositions les plus favorables pour en tirer parti : idéal élevé de vertu, désir de la perfection et de la vie intérieure, générosité pour répondre aux desseins de Dieu. Avouons-le toutefois, il connut un instant de désarroi et se trouva comme dépaycé. Le régime plantureux du Saint-Lazare de ces temps lointains le choqua, lui qui rêvait d'une vie mortifiée. Puis, dans cette grande maison, où il ne connaissait personne, il se sentit d'abord essulé. Son « ange », N.C.F. de Vienne, devenu depuis Mgr de Vienne, était réservé et presque froid ; lui-même était enfoncé dans sa timidité ; ses jeunes frères, peut-être encore imparfaitement initiés aux délicates prévenances de la charité, le laissaient un peu se morfondre dans ses pensées grises... Heureusement, M. Mazaudon se trouva là. Ce vénérable prêtre, entré au Séminaire à cinquante ans, après un fructueux ministère séculier, avait la perspicacité de l'expérience et du cœur. Il avisa le mince abbé replié sur lui-même, l'interpella avec une rondeur cordiale et le fit entrer dans le grand courant de la communauté. La glace était rompue ; elle ne devait plus se reformer : M. CRAPEZ, sans être jamais un expansif, sera toujours très agréable à vivre avec ses confrères.

Sa vie au Séminaire s'écoula sans histoire, à peine marquée par les modestes charges du lieu : sacristain ou « *Soin de Séminaire* ». Mais l'atmosphère de piété, de recueillement, de régularité de ces années bénies était très exactement celle qui lui convenait. Il s'y épanouit donc, sous le seul regard de Dieu, et posa dans son âme ces assises de vertu dont la suite devait montrer l'ampleur et la solidité. En même temps, sous l'excellente impulsion du Directeur, M. Louwyck, il s'adonna, avec ses frères, à des études approfondies et personnelles sur saint Vincent et sur la Congrégation. Nul doute qu'il n'ait pris, à cet exercice, ce goût des travaux précis et fouillés, qu'il gardera toute sa vie. Il en conserva un souvenir reconnaissant et admiratif pour M. Louwyck, et il trouva, dans les notes alors accumulées, une mine que, cinquante ans après, il lui arrivait encore d'exploiter.

Au terme de ses deux années de probation, il aurait dû connaître les saints vœux... Pour des raisons qui nous échappent (peut-être parce qu'il dut attendre d'être libéré des obligations militaires ?...) il ne les prononça pourtant que dix mois plus tard, le 2 juillet 1899, en la fête de la Visitation de Notre-Dame. Il avait alors vingt-et-un ans, l'âge de la fraîcheur d'âme encore et de la fermeté virile déjà. Il s'engagea d'un cœur ardent et généreux dans la voie évangélique, où il devait aller progressant.

A ce moment même, il venait d'être rejoint à Saint-Lazare par son frère Henri, de trois ans plus jeune que lui. Dès lors, il lui fut doublement attaché et par les liens du sang et par ceux de leur commune vocation. De 1906, date où Henri partit pour la Chine, à 1940, où il y mourut, après un fécond apostolat accompli avec optimisme et entrain, M. CRAPEZ resta en communication étroite avec lui, sinon par une correspondance fréquente, du moins, par mille délicatesses très appréciées : envoi de livres et de revues, connaissances de tout ordre, aide multiforme dans les divers postes où se fit le frère aimé, dont il conserva précieusement les lettres pleines d'amour et de cœur.

Passé aux « études », il parcourut le cycle théologique d'alors, qui durait trois ans, avec le sérieux, l'application, la méthode déjà, qui resteront sa marque distinctive. Parallèlement, il exerçait la charge de cérémoniaire, dans ce Saint-Lazare où les grandioses cérémonies se reproduisaient fréquemment et étaient accomplies d'impeccable façon. Il en garda, pour sa vie, le goût de s'acquitter lui-même avec aisance et perfection de toutes les fonctions sacrées. Enfin et surtout, il connut, pendant cette période, la joie sainte et enivrante des grandes ordinations, qui se succédèrent rapidement pour lui : sous-diacre, le 9 juin 1900, diacre à la Noël de la même année, prêtre enfin, le 1^{er} juin 1901. Sa discrétion n'a laissé filtrer jusqu'à nous aucun des sentiments profonds qui l'animèrent en ces jours, pas plus qu'à celui de sa première messe. Mais aucun de ceux qui l'ont connu n'hésitent à penser qu'alors il se livrait tout entier à Dieu, pour être, entre ses mains, l'instrument docile, le prêtre totalement donné que nous le verrons être. Pour être postérieure, l'image-souvenir qu'on a déjà mentionnée, n'en traduit pas moins avec exactitude ses dispositions à cette époque : « *L'esprit de Dieu, y écrit-il, s'est reposé sur moi. Je veux, ma vie entière, être l'hostie immolée à l'amour de Jésus par le Cœur de Marie* ».

Il ne devait pas être appliqué immédiatement au ministère. Les goûts et les aptitudes qu'il avait manifestés au cours de ses études décidèrent les Supérieurs à l'envoyer à Rome prendre ses grades ecclésiastiques. Il passa donc deux années dans la Ville éternelle et il y travailla ferme, à son ordinaire. Quand il en revint, en juillet 1903, il en rapportait une moisson de diplômes : doctorat en théologie, doctorat en philosophie, licence en Droit canon. Il était armé pour faire un brillant professeur de Grand-Séminaire.

II. — LES ANNÉES DE PARIS (1903-1914)

Des Grands séminaires, hélas !... la Congrégation était précisément chassée à ce moment-là par la persécution combiste. La mort dans l'âme, les confrères devaient quitter cette œuvre de choix. Beaucoup s'expatriaient et portaient leur dévouement à l'étranger. Le T.H.P. Fiat pensa un moment leur adjoindre le nouveau docteur. Où l'enverrait-il ? En Chine ? Au Brésil ? Les deux noms semblent être venus sur le lapis. Enfant d'obéissance et de renoncement, M. CRAPEZ attendait, dans l'indifférence surnaturelle, la décision de son Supérieur, prêt, s'il le fallait, à partir au bout du monde... En fait, son obéissance fit commencer et finir son voyage au 95 de la rue de Sèvres, où il était nommé Professeur de Philosophie et Sous-Directeur des Etudiants.

Ce que fut son enseignement, des générations d'étudiants pourraient le dire : fouillé et clair, s'exprimant en tableaux synoptiques où était soulignée l'ossature du manuel et condensée sa substance. Dans ces années fiévreuses, où se faisait un bouillonnement d'idées, pas toujours orthodoxes, il sut se tenir à l'abri des engouements comme des étroitesse. Docile aux directives de l'Eglise et suivant d'ailleurs sa propre pente, il choisit pour guide saint Thomas, à qui il resta, toute sa vie, fortement et presque passionnément attaché. Mais il savait, en même temps, prendre contact avec la pensée moderne, et il faisait bénéficier ses élèves des lectures abondantes et variées qui le tenaient au courant de tout ce qui intéressait la vie de l'esprit. Jusque dans les derniers mois de sa vie, il gardera ce besoin de « s'informer »,

dont témoignent les centaines de coupures sur les sujets les plus disparates, qui gonflent ses dossiers.

Ses fonctions professorales n'absorbaient pas toute son activité. Outre le rôle de Préfet de chœur qu'il assurait et qui n'était pas une sinécure, il exerçait chaque semaine, à la Villette où sa tante était supérieure, un ministère sacerdotal régulier. Surtout, il était de plus en plus demandé au confessionnal, soit par des Filles de la Charité, soit par des personnes du monde. Né pour la direction, il y fut, en effet, rapidement apprécié. Un trait, qui se situe à cette époque, est caractéristique de la façon dont il rayonnait. Une brave fille, domestique dans une grande famille bourgeoise, s'était par hasard adressée à M. CRAPEZ. Lui qui, en homme surnaturel, ne regardait pas aux conditions sociales, mais aux âmes, et s'acquittait de toutes ses fonctions avec le souci de bien faire, traita cette humble avec tant d'égards, avec une sollicitude si sacerdotale, que, ravie, elle alla chanter les louanges de son directeur à ses patrons. Ceux-ci à leur tour, puis plus tard leurs enfants, vinrent au confessionnal de M. CRAPEZ ; quarante ans après, il était encore le guide et l'oracle de la maison.

Nous arrivons à un fait qui fut décisif dans son orientation spirituelle. Comme sous-directeur des étudiants, il devait, à son tour, le jour de promenade, les accompagner à la maison de campagne de Gentilly (Ils s'y rendaient alors en colonne par trois, sous l'œil sarcastique des Parisiens anticléricaux du temps). Or, un jour de 1871, comme il s'appretait à partir ainsi, le T.H.P. Fial le chargea d'une lettre pour M. Rouget, l'un des deux confrères à la retraite qui résidaient en permanence à Gentilly. « Surtout, lui recommanda-t-il, rappez-moi une bonne réponse... » « Je tâcherai, mon Père... » M. Rouget était l'auteur de quelques notices biographiques, et, par sa lettre, le T.H. Père lui demandait s'il ne pourrait pas écrire une vie de la Sœur Catherine Labouré. « *Je suis trop vieux...* » s'exclama-t-il, après lecture ; puis, se tournant vers M. CRAPEZ : « *C'est vous qui devriez vous charger de cela... Enfin, venez tout à l'heure prendre la réponse...* » Ainsi fut fait. Quand, au retour, M. CRAPEZ remit la lettre à M. Rouget et au T.H. Père, celui-ci, après l'avoir parcourue, le reprit à haute voix ; elle suggérait purement et simplement de continuer et massager le travail demandé. « *Eh bien, interrompt le bon Père Fial, écoutez-vous vous en charger ?* » — « *Mon Père...* » — « *C'est bien... Allez voir la T.H. Mère Kieffer ; elle a des documents ; allez au pays de Sœur Catherine... faites pour le mieux...* »

Cette désignation improvisée va marquer la vie de M. CRAPEZ d'un second providentiel. Certes, son âme, si pure et si pieuse aimait déjà tendrement la Sainte Vierge. Mais, à se pencher sur les apparitions de 1830 à entrer dans l'intimité de la Confidente de Marie, il se plongera à corps perdu dans la dévotion mariale. Il deviendra l'homme de la Médaille miraculeuse, le spécialiste légalé de la question, le chanteur inlassable du Cœur Immaculé

2. De la part de M. Rouget, la proposition n'était peut-être pas si à l'écart qu'il paraît. Son cher étudiant à Rome, M. CRAPEZ avait passé par entre ses mains, — quelquefois ennuyeuses, du reste — à Gentilly ; il y voyait souvent, comme sous-directeur, M. Rouget avait donc pu deviner ses connaissances et le mettre en avant en connaissance de cause, quant au Très Honoré Père, il connaissait assurément son professeur de philosophie.

de Marie. Toute la suite de son existence dépend de ce choix du T.H. Père et de l'acceptation filiale par laquelle il y répondit.

Il s'attela à cette besogne comme à toutes les autres : avec activité et avec méthode. Très au courant des exigences de la critique historique, il se documenta avec soin, compara et contrôla les pièces, fit le voyage de Fain-les-Moutiers. Sa compétence en philosophie et en théologie l'aida à parler avec précision et prudence sur un sujet délicat. Aux ressources humaines, il ajouta celles du ciel, et on nous l'a montré, dans l'*Echo de la Maison-Mère* (octobre 1949, p. 263), se rendant à Reuilly pour y prier devant le tombeau de Sœur Catherine, et comprenant là « qu'il recevrait une grâce particulière pour mettre en lumière la voyante de la rue du Bac ». Il n'est pas douteux qu'il n'ait semblablement fait de longues stations dans la Chapelle des Apparitions et qu'il n'ait prié son livre, à mesure qu'il le composait. C'est bien pour-quoi sa « *Vénérable Catherine Labouré* » parue en 1910 chez Lecoffre, dans la collection des « *Saints* » est un monument définitif élevé à la gloire commune de Marie et de sa Confidente. On a pu, depuis, y ajouter des enjolivures, on n'a pas eu à faire plus solide, ni plus édifiant ; et, pendant longtemps et pour des âmes innombrables, il a été le véhicule de choix qui a fait connaître et aimer Notre-Dame de la Médaille Miraculeuse et sainte Catherine Labouré. Il est regrettable que, malgré tirages et traductions, l'éditeur n'ait pas cru devoir le publier à nouveau. M. CRAPEZ en souffrait et il se proposait de confier à une autre maison son travail, remanié et enrichi de tous les détails que quarante ans d'attention éveillée et de méditation avaient ajoutés à sa connaissance du sujet. C'est à quoi il eût vraisemblablement occupé les vacances de 1949, si la maladie et la mort ne l'avaient brusquement arrêté. Du moins, ces trésors n'ont-ils pas été totalement perdus ; car il en a libéralement fait part à quiconque a voulu écrire sur sainte Catherine ou sur la Médaille, et l'a consulté.

En 1913, il ajoutait à ses autres occupations celle de Sous-Directeur du Séminaire à Saint-Lazare. Mais il ne devait pas l'exercer longtemps. Dès l'année suivante, la guerre survenait et entraînait pour lui, comme pour tant d'autres, de sensibles contre-coups. Le personnel de la Maison-Mère s'étant trouvé dispersé ou replié à Dax, M. CRAPEZ fut envoyé dans cette dernière ville, à notre maison de Notre-Dame du Pouy, pour y poursuivre l'enseignement de la philosophie. Deux ou trois feuillets de notes intimes. — les seuls à peu près qu'il ait laissés subsister, — nous permettent de pénétrer un peu dans son âme à ce moment-là. Un jour, nous le saisissons dans la ferveur de sa méditation : « Ce matin, à l'oraison, contemplation, abîmé en Dieu ». Une autre fois, il s'attarde avec complaisance à relever les détails de la maison de Dax qui y révèlent « la maison de la Sainte Vierge », et il exhale ce cri : « Puissé-je, ô Cœur de Marie, te mieux connaître et aimer, te mieux faire connaître et aimer... » S'il récite l'office de la Dédicace, son cœur le ramène, comme l'aiguille aimantée, vers ce pôle de son âme : « *Domus mea domus orationis vocabitur...* Ma maison sera appelée maison de prière ». Cette pensée le reporte vers le *Cœur de Marie* : « *In ea omnis qui petit accipit*. Quiconque y demande reçoit ». Mais surtout, à la date du 8 novembre 1914, cette résolution : « Concrétiser travaux. Le centre : le *Cœur de Marie*, dont je suis et veux être le *Prêtre* ». Ce dernier mot est révélateur d'une pensée qui ira

envahissant de plus en plus son âme, d'un idéal qui sera le moteur secret et puissant de toute son activité sacerdotale. Et voici que, dès le surlendemain, il entrevoit une première réalisation de son dessein : « Je me suis mis à l'œuvre et me sont apparus les premiers linéaments d'un petit *Catéchisme du Cœur de Marie*. Il y a longtemps que je rêve la composition de cet ouvrage... Je vais m'y plonger, m'y délecter, m'y étendre... C'est fait, j'ai commencé cette petite *Somme théologique* du Cœur de Marie... Ce sera une étude de la *Vie surnaturelle* à l'école et dans le Cœur de Marie... Ici, je pourrai consulter la Somme, Suarez, etc... C'est un immense horizon qui s'ouvre devant moi... »

Ce dessein, il allait effectivement le réaliser, et, en 1918, il pourra offrir son œuvre au T.H. Père Verdier, et elle sera pour lui-même, dans la suite, une mine inépuisable dont il monnaiera le métal en cent façons. Mais, pour le mener à bien, il dut faire appel à toute son activité, à toute sa ténacité aussi, car le calme de Dax, sur lequel il avait compté, lui fut soudain refusé : de nouveaux remous l'emportaient dans leur tourbillon.

III. — LES ANNÉES DE GENTILLY (1915-1949)

Dès la fin de 1914, en effet, des questions militaires à régler le ramenaient à Paris et finalement le conduisaient à Gentilly, transformé en infirmier de deuxième classe et affecté comme tel à l'hôpital auxiliaire n° 88 qu'était devenue la maison de campagne de Saint-Lazare. On devine aisément que la métamorphose du professeur en militaire était et resta toujours très imparfaite : le front de l'ecclésiastique faisait, de toute part, éclater le masque du soldat ; la tête trop habituée à la barrette portait mal le képi ; la capote prenait vaguement tournure de soutane et, dans le métro, l'air anormalement recueilli de l'infirmier le dénonçait à tous comme un « curé »... C'est qu'il prenait souvent le métro à présent, le bon M. CRAPEZ... Le premier émoi passé, et la guerre se prolongeant, un maigre lot de séminaristes et d'étudiants était venu de Dax, — et il leur fallait des professeurs. On songea naturellement à M. CRAPEZ pour la philosophie, et, entre deux tournées de salle ou deux rédactions de rapport, il partait donc avec son inséparable serviette, bourrée de notes, de synopses, de revues, sans parler de son *Reinstadler*, le manuel d'alors. Arrivé à Saint-Lazare, il se faufilait dans une chambre, troquait sa capote contre une douillette, puis, souriant et rajustant ses lunettes dans un geste familier, il se présentait devant ses élèves avec la ponctualité des heureux jours de la paix.

Quand celle-ci revint, elle ne ramena pas M. CRAPEZ à Paris. Une nouvelle période de son existence allait s'ouvrir. Elle lui avait été mystérieusement annoncée. Une des âmes qu'il dirigeait, dont les communications, soigneusement conservées par lui, s'échelonnaient de 1917 à 1920, lui fit savoir, dès avril 1917 et dans les mois qui suivirent qu'un petit séminaire, pour jeunes gens et vocations tardives, serait établi à Gentilly, que ce serait à lui qu'en serait confiée la direction et que ce serait l'œuvre « fondamentale » à laquelle il devrait se donner. Dans le même temps, on lui indiquait semblablement qu'il devait préparer une neuvième de la Médaille Miraculeuse car il serait appelé à l'improviste à la prêcher, pour remplacer un confrère défaillant. Cette dernière annonce se vérifia, en novembre 1918. Bientôt après, la première se réalisa à son tour : le T.H. Père Verdier invita, le 20 janvier 1919, M. CRAPEZ à organiser l'école

apostolique de Gentilly, ouverte d'abord pour des vocations tardives, puis également pour le cycle normal des études. Ce n'est pas le lieu de faire l'histoire de cette maison : notons seulement qu'elle resta longtemps simple filiale de Saint-Lazare et que M. CRAPEZ, tout en exerçant la charge d'un supérieur, n'en reçut le titre officiel qu'en 1943, époque où le séminaire prit son existence pleinement autonome. Ce qui nous intéresse davantage ici c'est son comportement dans le gouvernement de cette maison et dans les multiples autres œuvres qui remplirent les trente années qu'il va y passer.

1) M. Crapez et le Séminaire

En homme surnaturel qu'il était, et en bon fils de saint Vincent, M. CRAPEZ ne se considéra jamais comme le maître sans contrôle de sa maison. Il fut, au contraire, très attentif aux indications des Supérieurs majeurs et très docile à les respecter ou à les exécuter, même lorsque les mesures prises pouvaient l'en-traver. Jamais non plus, il ne chercha à peser sur leurs décisions, pour obtenir ou écarter tel ou tel placement. Tout au plus, comme la Règle même y invite, laissa-t-il entendre, et avec quelle discrétion ! un timide désir à ce sujet.

Quant aux confrères qu'il avait sous son autorité, ils ne sentaient guère sa direction. Nous ne savons s'il a jamais donné un ordre au sens rigoureux du mot ; c'est à peine s'il « pria » de faire ceci ou cela ; il préférait encore exposer telle ou telle nécessité à laquelle il fallait parer, puis laissait à la générosité de son interlocuteur le soin de tirer la conclusion. La méthode, peut-être discutable en soi, était si bien en harmonie avec toute sa personne et, par ailleurs, il était si plein de délicatesse pour ses confrères, qu'on se serait reproché de le peiner de ne pas répondre à son attente muette ; en sorte que, finalement, chacun s'empressait pour procurer le bien commun, sans regarder à sa peine. Les gens du métier admettront aisément que c'est un assez beau résultat. Pour ce qui est du train ordinaire de la vie, il était l'affabilité même, à l'occasion la bonté discrète, ingénieuse à aider ou simplement à faire un plaisir, et en tout temps la simplicité et l'aisance dans les rapports.

Avec les nuances qu'impose la nature des choses, il gouvernait de même les enfants et les jeunes gens : moins par voie d'autorité que par la persuasion et par le rayonnement de l'exemple. La vénération qu'il inspirait, sa piété mariale, qui attirait sur son action des grâces surabondantes, tels étaient assurément ses moyens essentiels. Pour n'être pas catalogués dans les traités pédagogiques ils n'en étaient pas moins efficaces et suppléaient à ce qu'un technicien sourcilieux aurait pu trouver à redire dans les méthodes de douceur de M. CRAPEZ. Il n'ignorait pas totalement, du reste, l'art des réprimandes ; mais il se gardait de les faire sèches et mortifiantes, ou d'y procéder par entraînement naturel. C'est que, se gouvernant par les vues de la foi, il traitait avec un souverain respect les âmes et les vocations, et il se fût reproché comme un crime d'avoir brusqué ou blessé quelqu'un. Aussi n'intervenait-il sévèrement qu'après une mûre réflexion et beaucoup de prières. Faite dans ces conditions, la semonce avait chance de porter des fruits. Ses avis, ses pré-dications, ses lectures spirituelles complétaient son action privée et sa vie illustrait le tout. Aucun de ses anciens ne nous démentira, si nous avançons que c'est en lui que leur est apparu l'idéal du prêtre et du fils de saint Vincent et qu'il est, pour eux, un

de ces maîtres de notre jeunesse dont l'exemple, aux heures troubles, est un encouragement, une lumière et un réconfort.

M. CRAPEZ aimait à enseigner. Il apportait aux moindres classes à de jeunes enfants le même souci de préparation minutieuse qu'à ses cours de philosophie. Tel vocabulaire latin dont il s'est servi est criblé de notes, de références, de traductions de la moindre bribe de texte, empruntées aux meilleurs ouvrages. Cependant ce ne fut que par intermittence qu'il put suivre son goût, quand la maladie d'un professeur ou la pénurie de personnel l'y contraignait. De multiples autres occupations devaient, en effet, ses journées. Nous allons tâcher de l'y suivre maintenant.

2. La direction spirituelle

La direction d'abord. Que l'on vint jusqu'à lui à Gentilly, ou que lui-même se rendit à Saint-Lazare ou à la Communauté, régulièrement ou sur rendez-vous, M. CRAPEZ devait satisfaire au désir de très nombreuses âmes, avides de profiter de l'expérience et des lumières d'un homme de Dieu. Le bien qu'il réalisa dans ce ministère intime, Dieu seul le connaît ; mais on peut, avec assurance, l'estimer considérable : c'est une magnifique couronne d'âmes, jetées en Dieu et dans la vie profonde, qui entourera dans l'éternité ce fidèle dispensateur de la grâce.

Là encore, M. CRAPEZ avait un souverain respect des âmes et de l'action de l'Esprit Saint en elles, et il proposait plus qu'il n'imposait, encore qu'il sût, à l'occasion, selon l'expression de l'une de ses dirigées « *prendre son grand air* », et signifier les désirs de Dieu. C'est que, aux âmes qu'il en jugeait capables, il n'hésitait pas à proposer beaucoup. Il en a ainsi orienté un grand nombre vers la vie religieuse, soit chez les Filles de la Charité, soit, selon la grâce propre de chacune scrupuleusement respectée, vers les Instituts les plus divers, tant actifs que contemplatifs. Pour lui, en effet, l'état religieux était un état de perfection et donc un état désirable : il n'en jugeait pas par des considérations humaines, mais, comme le veut saint Vincent, par les règles de l'Évangile, qui y invite les âmes de bonne volonté.

Il savait aussi, nous le verrons mieux tout à l'heure, pousser vers les sommets du renoncement et du sacrifice, soit les âmes religieuses, soit des personnes restées dans le monde : avec la discrétion voulue, mais résolument, il suggérait, le cas échéant, des conditions héroïques à Dieu.

3. Les Syndicats

Des années durant, un ministère profondément différent lui demandait un gros travail. Sa pensée toujours en éveil, très au courant des besoins modernes, attentive aussi aux grands documents pontificaux, s'était arrêtée sur l'importance des Syndicats. De très bonne heure, ses relations étroites avec la Communauté l'avaient amené à s'y intéresser de façon effective, auprès de Sœur Albouy. Finalement, il devint, en 1924, le conféré d'un des *Syndicats féminins de l'Abbaye*, alors transférés au Choeur d'Adi.

Au début, il entreprit de donner aux membres la solide formation qu'il apportait à la fois leur compétence et leur esprit de mission. Il s'attacha à cette besogne et y persévéra jusqu'à son départ, jusqu'à la dissolution de cet organisme, qui le peina, et dont il souffrit. Quelques notes, obl-

gement rédigées par quelques-unes de ses syndiquées (3). à l'inspiration de la Respectable Sœur Roellinger, nous permettent de le suivre dans ce domaine.

La formation se donnait dans des journées mensuelles, dans un Congrès annuel, dans des sessions d'Etudes également annuelles, dans des cercles d'études, des cours suivis, des cours pour les jeunes, des retraites et de recollections, enfin par la revue « *Les Abeilles* », organe du Centre de formation sociale. M. CRAPEZ n'a évidemment pas assuré à lui seul une tâche aussi vaste ; mais, par ses cours, ses allocutions, ses discours d'ouverture ou de clôture, ses prédications, ses plans d'études, ses articles, il en a assumé une part très importante.

Il avait acquis dans ces matières une compétence très sérieuse et il faisait bénéficier ses auditrices des richesses d'une information sans cesse mise à jour, comme aussi des lumières que lui valaient ses solides études philosophiques et théologiques. Il savait éclairer les faits par la doctrine, rattacher les applications pratiques aux grands principes chrétiens et, inversement, montrer les répercussions concrètes que ceux-ci devaient avoir dans les relations sociales et dans l'organisation chrétienne du travail. Aussi ses cours étaient-ils vraiment formateurs et révélerent-ils à beaucoup leur vocation sociale. Actualité, doctrine de fond, note chrétienne, note mariale, s'y enlaçaient harmonieusement, et telles de ses synthèses sur « *Quadragesimo anno* », en 1932, a laissé un souvenir ineffaçable. Ses articles dans « *Les Abeilles* », par exemple, sur l'organisation corporative, en 1935, furent aussi particulièrement goûtés.

Ses auditrices et ses lectrices lui sont restées profondément reconnaissantes. « *J'ai, grâce à lui, dit l'une d'elles, acquis une formation qui m'a servi et me sert partout... C'est lui qui nous a fait étudier à fond « Rerum Novarum » et « Quadragesimo anno »... Il sera toujours pour nous un modèle de sainteté; parler de lui sans parler de la Sainte Vierge est impossible ; car jamais il ne fit un cours ou ne parla, en public ou en privé, sans parler d'Elle et se montrer son fils aimant. Il nous fit aussi beaucoup aimer saint Vincent, dont il est pour nous la véritable image. Nous lui avons donné beaucoup de travail, alors qu'il en avait déjà tant ; puissent les petites actions que nous faisons maintenant grâce à la formation reçue de lui, lui être une douceur de plus dans son paradis qu'il a si bien gagné ici-bas.* » Et cette autre, qui ne manqua pas un seul de ses cours des jeunes : « *Lorsqu'on l'abordait, on avait l'impression d'approcher d'un saint, tant il semblait vivre dans le surnaturel. Et pourtant il savait si bien redescendre sur la terre, pour se mettre à la portée de nos pauvres intelligences... Ce n'était pas seulement avec intérêt que j'aimais suivre ses cours et causeries du deuxième samedi, mais, c'est avec une véritable soif que j'attendais ce jour... On avait nettement notion qu'on allait s'enrichir de quelque chose... Quels horizons nous a ouverts son enseignement à la fois marial et social !... Puisseons-nous avoir répondu à tant de grâces de formation : ce sera le plus grand hommage de reconnaissance que nous puissions rendre à cetui qui a été pour nous un maître et un guide.* »

(3) Mlles Graff, Aubert et Mignot, respectivement anciennes secrétaires, présidente et membre des Syndicats.

Dans un ordre voisin où l'on ne l'aurait d'abord guère attendu, M. CRAPEZ fut l'initiateur avisé et prudent du grand mouvement « *Le Rayon sportif féminin* », et si son nom ne figure plus dans les relations officielles, son collaborateur technique, M. Mathé, proclamait tout récemment que c'est bien à lui que sont dus le lancement et l'organisation de ce groupement, commencé à Gentilly même, avec l'équipe « *Gentiliana* » ; c'est lui encore qui en choisit le nom, voulant faire pénétrer jusqu'à ces questions le souvenir et les grâces de sa chère Médaille. Son intervention et ses initiatives sur ce terrain du sport méritaient d'être relevées ; elles ne sont pas la moindre preuve de la largeur de ses vues et de la sage hardiesse de ses réalisations.

4) *Les Filles de la Charité*

D'un tout autre ordre, plus intime, plus directement sur-naturel, furent les relations de M. CRAPEZ avec la Communauté des Filles de la Charité. Dans son numéro d'octobre 1949, *l'Echo de la Maison-Mère* a déjà évoqué avec bonheur ce qu'elles ont été ; mais nous ne pouvons nous dispenser d'en dire ici quelque chose, au moins brièvement. La Communauté, ses œuvres, ses membres surtout ont, en effet, tenu une très grande place dans les affections et dans les activités de ce bon fils de saint Vincent. Dès les débuts de son ministère sacerdotal et sans interruption jusqu'à la fin de sa vie, il leur a donné le meilleur de lui-même, et la charge de Sous-Directeur dont il fut investi en 1942 ne fit que consacrer de longs états de services.

S'il a peu prêché de retraites aux Sœurs, retenu qu'il était à Gentilly par ses occupations multiples, il les a atteintes de vingt autres manières : conférences aux petites Sœurs, directions nombreuses, poursuivies dans une abondante correspondance, innombrables entretiens privés, articles de *l'Echo*, sans parler de ses visites ponctuelles aux maisons dont il avait le soin plus immédiat. Ses avis judicieux furent précieux aux Supérieures générales successives, qui les sollicitèrent volontiers ; ses conseils guidèrent la conduite de nombreuses Sœurs Servantes, tant pour le gouvernement que pour les œuvres. La Communauté, il l'aimait chèrement ; il admirait les vertus qui y croissent, le bien qu'elle réalise. Quand, devant lui, on venait à formuler quelques critiques, il en souffrait visiblement. Pour sa part, il n'en émettait jamais en public, quitte à exposer en haut-lieu, comme ses fonctions le lui permirent, les desiderata que lui inspirait son amour clairvoyant. C'est ainsi qu'il ne laissa pas ignorer sa réprobation d'une activité fiévreuse, d'une sorte « *d'hérésie des œuvres* », qu'il voyait se glisser çà et là et qui, par un zèle plus agité qu'éclairé, trop humain aussi, sacrifiait les intérêts spirituels des Sœurs à la multiplicité foisonnante des activités extérieures. C'est que toute déféction le peinait, dans cette Compagnie, et cela à proportion qu'il l'aimait davantage. Il savait, du reste, tout mettre au point et éprouvait souvent de grandes consolations dont il ne pouvait se faire, devant les belles choses — actes de vertu ou initiatives heureuses — qui lui étaient révélées.

5) *Les Enfants de Marie*

Avec les Filles de la Charité, les Enfants de Marie ont occupé une place de choix dans le cœur et dans le zèle de M. CRAPEZ. Une note retrouvée dans ses papiers et datée du 12 octo-

bre 1912, semble indiquer qu'une communication surnaturelle, faite à une tierce personne, vint l'orienter vers cette Association, l'inviter à être « *le Prêtre de Marie et le Père des Enfants de Marie* ». En tous cas, il a fait beaucoup pour elles, avec une pureté d'intention, un désintéressement admirables, qui le firent toujours travailler, sans jamais chercher à paraître, uniquement soucieux de bien servir. Pour elles, il a prodigué son temps, sa parole et sa plume, sans compter ; et ce serait un total impressionnant que l'on obtiendrait, si l'on pouvait additionner les articles, les entretiens de toutes sortes, les cours suivis, etc... qu'il a consacrés à leur formation.

Instruit plus que quiconque de tout ce qui les concernait : origines, statut canonique, esprit, il chérissait leur Association comme un don du Cœur de Marie. Il ambitionnait pour elle un épanouissement spirituel très haut et très pur. Peu favorable à tout ce qui n'aurait été qu'agitation ou réclame, il rêvait d'approfondissement. C'est dans ce sens que, très nettement, il orienta « *Les Rayons* », quand, en 1919, il fit repartir sous ce nom et selon une nouvelle formule, les « *Annales des Enfants de Marie* ». Son liminaire-programme est instructif à ce sujet. Instructif aussi le contenu des livraisons : doctrine, apostolat et pratique, informations, documents s'y unissent, pour fournir un aliment substantiel ; la piété s'y fonde solidement sur la vérité, et la vérité s'y épanouit en piété. Quand, après quinze ans, la direction de la Revue passa de Gentilly à la rue du Bac, la collaboration de M. CRAPEZ resta encore très importante, tant pour réviser les articles d'autrui que pour donner les siens propres. Par ailleurs, des cercles, des recollections, des réunions de toutes sortes sollicitaient sans cesse sa présence, sa présidence ou son intervention. Il donnait aussi, chaque troisième dimanche du mois, à la rue du Bac, un cours de mariologie, suivi par de fidèles auditrices. A deux reprises, il eut à s'occuper de la refonte du *Manuel*. Il participa activement à la préparation, puis à la tenue des grandes assises mariales de 1948, où il lut, au début, un rapport magistral sur l'histoire de l'Association, et, à la fin, de l'ambon de Notre-Dame, les conclusions du Congrès. Le succès, faut-il le dire ? l'en avait rempli d'une sainte allégresse : c'était un beau couronnement de quarante ans de dévouement à l'œuvre de Marie. Sa vertu en mit un plus beau encore, quand, au lendemain de ce Congrès, il accepta sans une réflexion, qu'une nouvelle organisation de l'œuvre fit passer à un autre ce titre de Sous-Directeur que, tout ce temps-là, il avait porté et si bien mérité.

6) La Garde d'Honneur

M. CRAPEZ souhaite ardemment de créer, dans le groupement même des Enfants de Marie, une élite plus intime encore et, en quelque sorte, plus mariale : la Garde d'Honneur de la Médaille Miraculeuse. Cette pensée, très profonde chez lui, très chèrement caressée, lui avait été suggérée, autant qu'on en peut juger, comme lui avait été annoncé son rôle au Séminaire Saint-Vincent. De par Jésus et Marie, on le pressait de grouper des âmes totalement dévouées à Marie pour lui rendre « *un culte d'amour, de vénération et de réparation* ». Puis au delà encore, devait s'organiser une « *Garde intime* » avec son choix d'âmes plus spécialement vouées à la réparation envers le Cœur de Marie, surtout pour les âmes consacrées, dont la défection renouvelée, chez la Vierge, la douleur que lui causa la trahison

de Judas. L'on ajoutait que, pour cette œuvre mystique la collaboratrice désignée était là, sous la main : « Mlle Marie ».

Avant de dire quelle fut la suite de ces projets et quoi que l'on puisse, par ailleurs, penser de ces manifestations, qu'il nous soit permis d'ouvrir ici une parenthèse sur cette « Mlle Marie ». Ce sera satisfaire le cœur de M. GRAPEZ qui avait ébauché sur elle, un « *Mémorial* » dont nous allons nous inspirer : ce sera aussi œuvre de justice, car elle a été son bras droit dans son œuvre mariale et dans quantité d'autres.

Antoinette de Viternes qui, par dévotion, prit plus tard le nom de Marie, née à Paris, en 1879, devint la dirigée de M. GRAPEZ, dès 1903. C'était manifestement une âme d'élite et une âme préservée : vers l'âge de neuf ans, elle allait être abordée, dans la campagne, par un triste sire, corrupteur d'enfants, quand le cheval de la ferme vint s'agenouiller devant la petite, comme pour l'inviter à monter sur son dos et l'emporta au galop... Elle ne connut jamais, par la suite, aucune tentation contre la vertu angélique, non par ignorance, mais par don de Dieu. M. GRAPEZ, remarquant qu'il la dirigeait depuis trente-huit ans lorsqu'elle mourut, et rapprochant ce chiffre de celui que saint Vincent nous donne de ses rapports avec sainte Louise de Marillac, n'hésite pas à lui appliquer les paroles de notre Bienheureux Père sur sa collaboratrice : « *Depuis trente-huit ans que tu la connais, qu'as-tu vu en elle ? Il m'est venu quelque petit mouchoir d'imperfection, mais des péchés mortels, ah ! jamais !* » (4).

Cette longue direction avait commencé dans des circonstances qui méritent d'être rapportées. Nous citons le *Mémorial* : « l'été 1903. Devant l'autel de la Très Sainte Vierge, dans le bas-côté de la chapelle de Saint-Lazare, son âme est abîmée dans la prière, à la recherche d'une direction. A la tribune, de l'autre côté, les yeux d'un prêtre tombent sur cette attitude de recueillement, de contemplation, et le prêtre demande à Dieu la grâce de diriger une telle âme, si telle est la volonté divine... » La prière fut exaucée et peu après commença cette direction. Mlle Marie y monta très haut et nous la voyons faire des vœux calqués sur les nôtres et où la promesse de stabilité au service des pauvres est remplacée par celle de « se livrer spontanément au Cœur Immaculé de Marie comme victime pour les âmes consacrées » (5). C'est elle que désignait la voix mystérieuse pour être « la pierre fondamentale » du petit édifice béni.

En fait, ce projet à deux degrés ne s'est qu'imparfaitement réalisé. La *Garde d'Honneur* existe : ses registres d'inscriptions mentionnent des adhésions jusqu'en 1945 ; mais elle ne s'est jamais, semble-t-il, bien articulée sur l'Association des Enfants de Marie, qui paraît avoir été réticente à intégrer ce groupe, jugé sans doute un peu « en marge ». L'idée pouvait cependant séduire, d'offrir, aux âmes désireuses de vivre plus intensément leur consécration à Marie, un cadre où satisfaire leur aspiration (6).

Quant au second degré, la *Garde intime* s'est bornée sans doute, à un petit nombre de personnes atteintes immédiatement

(4) Entretiens N. 716.

(5) Le texte est en latin.

(6) Sur la *Garde d'Honneur*, cf. « Rayons » 1934, p. 69, et *passim* dans « Rayons ».

par la direction de M. CRAPEZ. La mort de Mlle Marie, en 1941, y porta un coup terrible, qui retentit douloureusement dans le cœur de celui-ci. Un confrère se souvient de l'avoir vu, à cette époque, rentrer un soir, à la maison, le dos voûté, l'attitude anéantie... Ce n'était, du reste, qu'affaissement passager sous le poids de la souffrance, et personne ne put se douter de la peine qui le ravageait intérieurement. Mais l'œuvre rêvée était durement touchée. Le modeste centre où elle était installée, la maison Saint-Joseph, dut être abandonné ; tout se dispersa... Si le dessein n'était point de Dieu, qu'importe ! Et s'il l'était, tout pourra revivre, au temps et par les hommes voulus.

7) *Activités diverses*

On reste confondu devant tant d'activités si diverses, menées de front. Encore ne les avons-nous pas toutes mentionnées. Il faudrait y ajouter celles qui n'absorbèrent pas M. CRAPEZ d'une façon aussi complète ou aussi continue. Citons-les avec la quasi-certitude d'en oublier quelqu'une. En premier lieu, la « *Réparation Sacerdotale* », dont il devint Sous-Directeur, en 1929. L'œuvre traversait alors une crise qui la fit mettre quelque peu en sommeil, et la surcharge d'affaires de M. CRAPEZ, puis la guerre, ne lui permirent pas de la ranimer. Il eut également à s'occuper à diverses reprises et avec beaucoup de sympathie et d'affection des « *Petites Sœurs de la Médaille Miraculeuse* » de Saint-Georges de l'Isle, pour lesquelles il eût souhaité un statut répondant à leurs aspirations. Puis, plus épisodiquement, il donna à Gentilly, des conférences renouvelées aux membres du *Groupe Pie X*, pour les vocations ; à l'*Hôpital Saint-Joseph*, des cours de formation sociale aux élèves infirmières ; à l'œuvre *Sainte-Louise de Marillac*, un cours d'apologétique. Chaque année, il prenait part aux journées des *Equipes sociales*, dont il était le prêtre-conseil. (Elles sont nées à Gentilly, sous les yeux du T.H.P. Verdier.) Il appartenait à la section Notre-Dame d'Espérance des *Conférences de Saint-Vincent de Paul*, appliquée à l'aide aux malades et aveugles. Un temps, il eut à s'intéresser au groupe des « *Tala* », qui avait ses réunions chez nous. Enfin, pendant des années, il présida, à la rue du Bac, les exercices du *premier samedi du mois*, à l'organisation desquels il avait lui-même poussé.

8) *Quelques faits saillants*

Ainsi s'écoulèrent trente années de Gentilly. Quelques-unes furent marquées de faits plus saillants, qu'il convient de mentionner rapidement. En 1930, c'est le Centenaire des Apparitions ; grande joie pour lui et occasion d'une série d'articles de l'*Echo*, devenus brochure par la suite : *L'Année Mariale*. Nouvelle grande joie, en 1933, avec la béatification de Sœur Catherine, et voyage à Rome, pour assister aux solennités d'usage.

En 1939, la guerre arrête brusquement la vie du Séminaire : les professeurs sont mobilisés ou dispersés, une partie des élèves repliés sur le Berceau, la maison transformée à nouveau en Hôpital auxiliaire (jamais utilisé, du reste). M. CRAPEZ reste seul, dans un recoin des bâtiments, quand survient la débâcle de juin 1940. Quand on connaît son impressionnabilité, sa pente à craindre le pire, on devine aisément la force d'âme qui lui fut nécessaire pour ne pas se laisser emporter, comme tant d'autres, par la panique générale. Mais, son poste était là,

et le bon capitaine demeura fermement sur sa passerelle, s'abandonnant à Dieu. Un texte émouvant, qui prend tout son relief dans ces tragiques circonstances, nous dit quels furent alors ses sentiments et nous révèle le fond de son âme. « **† M. Lundi, 10 juin 1940.** « In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. **O mon Dieu, de toute éternité, vous avez prévu l'événement extérieur par lequel doit se terminer mon existence terrestre ; il a donc été préparé avec tout l'amour de votre cœur paternel. Quel qu'il soit, je l'accepte avec les sentiments de la plus profonde reconnaissance, d'un total et filial abandon à votre sainte volonté. Recevez-le, Père très Saint, en expiation pour mes fautes, en hommage de complétude et absolue dépendance de la créature à son Créateur, et surtout comme la dernière preuve de mon amour et l'oblation suprême de votre petite hostie. Que votre prêtre, le prêtre des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie, vous l'offre une dernière fois, pour votre gloire, la sanctification des âmes sacerdotales, le Règne universel des deux Cœurs de Jésus et de Marie par la Garde d'Honneur de la Médaille Miraculeuse. O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »**

Cet acte d'amour et d'abandon accompli, il resta paisible dans les murs du Séminaire maintenant désert. Jamais, si l'on excepte la visite sans lendemain, de deux individus fleurant la Gestapo, il ne devait y être troublé, et dès la rentrée de 1940-1941, les classes purent reprendre, et la maison recommencer une vie à peu près normale.

Le 16 novembre 1946, ses enfants de Gentilly profitèrent de l'occasion de sa fête, pour célébrer sa cinquantaine de vocation qui, dans cet après-guerre, n'eut peut-être pas toute l'ampleur qu'elle eût méritée. La présence de M. Robert, Vicaire général, et de M. Payen, Visiteur de France, lui donna cependant un juste éclat, et la chaude affection de tous la rendit douce au cher jubilaire.

L'année 1947 fut marquée pour M. CRAPEZ par un triple fait. Il participa, comme délégué de la Province de France, à l'Assemblée générale de la Congrégation, où, de concert avec M. Robert, il proposa la *Consécration au Cœur Immaculé de Marie*, qui fut lue en commun par tous les Membres de l'Assemblée. Il fit paraître son dernier ouvrage : *Le Message du Cœur Immaculé de Marie à sainte Catherine Labouré*, où il a condensé tout ce que quarante années de réflexions méditatives, qui avaient suggéré de pieuses pensées sur le sujet. Dans le même temps, il achevait un article, encore à paraître, pour l'Encyclopédie mariale du P. de Malnoir : « *Maria* », sur la dévotion à la Sainte Vierge chez *Saint Vincent de Paul et les Lazaristes*.

Cette même année, la canonisation de sa chère sainte, le conduisit à Rome. Hélas ! la fatigue accumulée, les chaleurs exceptionnelles l'accablèrent. Son pèlerinage fut un chemin de croix, et il en revint anéanti. Une leucémie se déclara, qu'un traitement aussi dévoué que prompt réussit à enrayer. Des précautions se seraient dès lors imposées : peut-être un lever plus tardif, certainement des suppressions massives dans ses occupations. Du premier point, il ne voulut pas entendre parler ; sur le second, il eut quelque velléité de jeter du lest, mais finalement garda tout, si même il n'ajouta pas... L'alerte passée, sa vie reprit donc le même rythme qu'auparavant, et

il connut encore, comme on l'a rappelé plus haut, le gros travail et les joies du Congrès marial de 1948.

IV. — LA MALADIE ET LA MORT

A divers signes, cependant, on le sentait touché. Quand, en 1948-49, privé coup sur coup de deux professeurs, il voulut assurer des classes de latin et d'histoire, la surcharge l'accabla. Ce n'est qu'au troisième trimestre cependant qu'il accepta une combinaison qui, pour boiteuse qu'elle fût, le dispensait de ce travail supplémentaire.

Il semblait revigoré, au début des vacances. Il tint même à assister à des réunions où, dans un petit groupe de spécialistes, se débattaient les questions relatives aux religieuses, et il en revint avec sa moisson coutumière de notes. Mais, peu de jours après le départ des élèves, il fléchit soudainement. Quelque temps encore, il essaya de réagir avec une énergie tenace. En vain on le supplia de prendre un peu de repos. Il continua à se rendre au confessionnal, d'où il revenait épuisé ; il continua d'aller en plein midi, dans la chaleur torride de juillet, à ses travaux de la rue du Bac ; il continua à se lever à quatre heures, comme il avait repris l'habitude de le faire, dès qu'il avait su que Saint-Lazare s'y remettait... Un soir enfin, on obtint que, le lendemain, il laissât à un autre le soin d'aller dire la messe matinale chez les Sœurs de Gentilly. Effectivement le lendemain, 27 juillet, il resta au lit, mais ce fut pour ne plus le quitter ; sa tâche était finie.

Il lui restait à souffrir. Il le fit en homme de haute vertu, sans se plaindre. Cependant les douleurs ne lui manquaient pas : incommodités habituelles de la maladie, aggravées par une sensibilité et une délicatesse extrêmes, qui entraînaient pour lui mille gênes et mille soucis ; bientôt un aphte lui envahit tout le palais, desséchant et raccornissant la langue, lui causant une soif inextinguible ; le traitement électrique, extrêmement pénible à endurer, le laissait brisé... Il endurait tout vaillamment, se contentant avant les séances, avant les nuits, de se recommander aux prières de son entourage, « afin que tout se passe bien ». D'autres peines lui venaient de son impuissance : aussi longtemps qu'il put encore lire son courrier, on le vit parfois lever les yeux au ciel, à la fois avec tristesse et abandon, devant l'impossibilité de venir à l'aide des âmes qui recouraient à lui.

On avait espéré dans l'électrothérapie qui, une fois déjà l'avait sauvé, et dans les prières qui montaient nombreuses et ferventes pour lui vers Marie Immaculée. Mais l'heure était venue où Dieu voulait rappeler à Lui le bon serviteur, pour lui donner sa récompense, et il transposait sur un plan plus haut les demandes que nous lui adressions. Les soins les plus dévoués l'avaient entouré, à Gentilly d'abord, de la part de ses confrères, des Sœurs, de son personnel ; à l'Hôpital Saint-Joseph ensuite, où le spécialiste, le docteur Rabreau, malgré les vacances, le suivit de si près, où surtout les Filles de la Charité envelopperont de toutes les délicatesses que pouvait suggérer l'affection filiale, unie à la vénération. Tout fut tenté en vain ; un cancer implacable envahissait l'organisme, et il fallut se rendre à l'évidence : M. CRAPEZ était perdu.

Cette nouvelle consterna. Le T.H. Père le réconforta de sa visite ; la T.H. Mère, qui l'avait connu peu de temps, mais l'avait apprécié, vint, à diverses reprises, à son chevet. De

Saint-Lazare, de la Communauté, d'un peu partout, on en fit autant, sans pouvoir toujours forcer les consignes qu'imposait la prudence. Il accueillait d'un pauvre sourire, d'un geste aimable, de quelques mots... Cependant, il ne se rendait pas compte de son état ; on l'en avertit. Il répondit simplement que, dès le début de sa maladie, il avait envisagé cette éventualité, mais qu'il ne pensait pas que ce fût la fin. Toutefois, plus par soumission que par conviction, il régla quelques affaires d'ordre matériel et accepta de recevoir les derniers sacrements.

Avide d'effacement, il eût voulu que ce fût l'aumônier de l'Hôpital, qui, sans éclat aucun, l'administrât. A grand peine, il consentit que son économe (6 bis) qui, depuis des nuits le veillait, eût la triste consolation de faire lui-même la cérémonie, au petit matin, et que son Assistant, qui avait pu venir comme à la dérobée, y représentât ses confrères du Séminaire. Dans la soirée qui suivit, cependant, il les accueillit tous ; il les remercia, leur demanda pardon, leur recommanda la fidélité et, après avoir ajouté qu'il était dans la paix, il leur donna, sur leur désir, sa bénédiction et, à son tour, voulut recevoir la leur. Ce fut la dernière entrevue commune avec les siens. Le surlendemain, dimanche 4 septembre, après avoir communiqué — d'une demi-hostie avait-il précisé lui-même — il dit à la Sœur Servante qui s'installait à son chevet : « Aujourd'hui sera une journée de silence... » Il ne pensait pas être si près du grand silence de la terre. Vers neuf heures, il cessa de reconnaître et après un quart d'heure environ d'une agonie très douce, il retourna à Dieu, entouré de quelques-unes de ses filles les plus chères et assisté d'un de ses confrères.

Il avait pu être transporté opportunément à Saint-Lazare. On l'y exposa et, plusieurs jours durant, les regrets et la reconnaissance des âmes qu'il avait suivies l'environnèrent de prières et d'hommages muets. Enfin, le 7 septembre, M. Castellan, Sous-Directeur des Filles de la Charité, chanta la messe des funérailles. Le diacre et le sous-diacre respectivement représentèrent Gentilly et l'Association des Enfants de Marie. Le T.H. Père et un grand nombre de confrères, la T.H. Mère et quantité de Filles de la Charité, les séminaristes revenus auprès de Villebon, plusieurs de ses enfants alors dispersés par les vacances, des âmes inconnues enfin, composèrent une assistance recueillie et fervente, telle qu'il convenait à cette âme intérieure. Dans la soirée, le corps fut conduit à notre caveau du cimetière Montparnasse, où M. Payen, Visiteur de France, dit les dernières prières. Quelques jours après, le 13, la Communauté reconnaissante, fit, de son côté, célébrer un office solennel pour celui qui, si longtemps et si bien, s'était dévoué pour elle. A son tour, le Séminaire Saint-Vincent devait, après sa rentrée, rendre un semblable hommage à celui qui l'avait fondé, et, trente ans durant, dirigé et animé.

V. — PORTRAIT MORAL DE M. CRAPEZ

Au cours des funérailles et dans les jours qui suivirent, sur les lèvres ou sous les plumes, ce fut un même cri de regret et d'admiration, d'espoir aussi : « Lui qui a si saintement vécu.

^{6 bis} M. Charles Dellender, mort lui-même le 5 août 1950, et qui se dépensa sans compter, après de M. Crapez.

qui a tant aimé et fait aimer la Sainte Vierge, déjà sans doute il jouit de la récompense, et l'on a plus envie de le prier que de prier pour lui » ; et plusieurs, sans hésiter et plus brièvement : « C'était un saint. » Avant d'arrêter cette notice, nous voudrions, en esquissant un portrait moral de M. CRAPEZ, montrer combien ce sentiment de vénération était justifié.

Essentiellement, M. CRAPEZ fut, dans la force du terme, « un homme de Dieu », pour qui le surnaturel existait et qui y vivait. Comme saint Vincent nous y invite, il ne jugeait pas des choses par impression naturelle, selon des vues humaines, mais à la lumière des principes de l'Évangile, et il agissait et réagissait surnaturellement en toute circonstance. Il était facile de se rendre compte, sans même avoir besoin de le fréquenter longtemps que, selon une heureuse expression, « il vivait au dedans ». Âme très simple, du reste, très lumineuse et très fraîche. Dans sa piété, rien de compliqué, ni de tapageur : les exercices de tout le monde, accomplis très fidèlement ; son oraison quotidienne, jamais manquée pendant plus de cinquante ans, sa messe célébrée avec une lenteur dévote et une profonde absorption en Dieu, sa visite fidèle au Saint-Sacrement, son rosaire ;... mais ici, il nous faut insister.

Si M. CRAPEZ a été un homme de Dieu, il a été aussi et totalement « l'homme de Marie » ou plutôt, comme il l'a dit lui-même, le « *Prêtre de Marie* », avec tout ce que, dans sa pensée, ce titre comprend d'honneur, de renoncement, de zèle et de dévouement. C'est là de beaucoup le trait le plus saillant de sa physionomie, celui qui a frappé tous ceux qui l'ont approché. De cette dévotion, les pages qui précèdent donnent des preuves multiples. Arrêtons-nous ici à quelques détails plus intimes. Son souci de se documenter sur la Très Sainte Vierge était très vif : ouvrages savants, études pratiques, œuvres d'ordre artistique même ; en vérité, « rien de ce qui était marial ne lui était étranger », et c'est à juste titre que le Comité Directeur des Congrès mariaux nationaux, l'avait admis parmi ses membres, au milieu desquels il représentait les Lazaristes et les Filles de la Charité avec distinction. Sa vie privée, comme son action, était imprégnée de piété mariale. « Un prêtre qui récite le Rosaire tous les jours, disait-il à un jeune confrère, en lui citant saint Grignon de Montfort (7), fait plus de bien que plusieurs autres. » Pour sa part, il le disait fidèlement. Quand il avait quelque résolution plus importante à prendre, quelque affaire épineuse à régler, on était sûr, si on allait chez lui, de le trouver debout dans sa chambre, le chapelet aux doigts, à recommander la question à Marie. Que de fois aussi l'a-t-on vu, dans le métro, qu'il devait prendre si souvent, tirer discrètement son chapelet de sa poche et, les yeux mi-clos, son sourire habituel flottant sur ses lèvres, l'air absent au milieu de la cohue, égrener ses Ave... Ses confrères avaient remarqué très souvent sur son bureau, un pauvre livret où il semblait plongé. Après sa mort, ils ont retrouvé le mince volume, un recueil de prières : quelques pages en étaient littéralement

(7) C'est du moins, ce qu'il nous semble, et la citation est approximative.

noircies par un long et fréquent usage : celles où figurait le Petit Office de l'Immaculée Conception » (8).

Le Cœur Immaculé de Marie ! Il a été vraiment le centre de sa vie personnelle, comme celui de ses travaux. Il l'a étudié avec amour, il l'a pris pour modèle et pour guide. Si certaines de ses qualités avaient leur racine dans son tempérament, on peut avancer sans crainte qu'elles n'ont pris leur épanouissement que dans son incessante contemplation de la Très Sainte Vierge. C'est le cas, par exemple, de sa distinction. Elle révélait une âme délicate et « racée » : aucun maniérisme chez lui, aucune vulgarité non plus ; mais une aisance simple et digne, née de l'atmosphère très pure et très élevée où se mouvaient ses pensées. Son esprit d'effacement et d'humilité provenait du même principe profond. Il n'était pas de ces gens dont on a dit qu'« ils déplacent de l'air » ; lui, il ne tenait pas de place et son aspect physique lui-même, son attitude traduisaient cet état d'âme. Mais surtout il semble avoir dû au rayonnement de Marie, sa bénignité, sa douceur, ou, plus exactement encore, sa suavité. On avait envie de lui appliquer le mot de saint Bernard sur la Sainte Vierge : « Quelqu'un qui a tenu longtemps dans la main un fruit bien mûr, reste imprégné de son odeur ; ainsi Marie par rapport à Jésus », disait saint Bernard ; ainsi de M. CRAPEZ par rapport à Marie, oserons-nous dire. De son contact intime avec « la douce Vierge Marie », il était devenu tout suavité ; surchargé d'occupations et économe de son temps, il interrompait cependant son travail, sans impatience, pour ces cent dérangements, parfois futiles, qui assaillent un supérieur. Il accueillait tout le monde avec ce qu'on a si bien appelé « son perpétuel et indulgent sourire », empreinte en quelque sorte physique sur sa physionomie, des dispositions de son âme. A plus forte raison, était-il bon et patient avec ceux qui lui ouvraient leur cœur ; il savait les encourager, les consoler, les reconforter : les âmes en peine pouvaient abuser de ses minutes, elles ne tiraient de lui que ce seul mot, dit affectueusement : « Je prierai pour vous. »

Il est un aspect moins connu, parce que plus intime, de M. CRAPEZ, et de sa dévotion mariale : son esprit de réparation. Nous l'avons vu conduisant les âmes, Mlle Marie, par exemple, jusqu'à s'offrir en victime au Cœur Immaculé de Marie, en réparation pour les âmes consacrées, et c'est l'idéal qu'il proposait au groupement qu'il avait rêvé, de la « *Garde intime* ». A priori, on pourrait dire qu'un tel Directeur ne suggérerait aux autres que ce qu'il pratiquait lui-même. Mais nous avons des indices certains que telle était bien sa disposition propre. Dès 1911, ce mot : « *Vierge de réparation*. » En 1926, il met de côté l'image mortuaire d'un confrère, M. Devisse. Il n'avait pas eu, a notre connaissance, des rapports particulièrement étroits avec lui ; mais un rapprochement explique tout : au verso de cette image figure une gravure que M. CRAPEZ, à quelques semaines

8. Pour le cas où l'avenir reviendrait sur les critiques, parfois violentes et trop peu nuancées, faites contre le livre *Marthe et Marie*, auquel M. CRAPEZ avait donné le « *nihil obstat* », qu'il soit permis de relever, au moins en note, un fait intéressant. Quelqu'un avait, à l'insu de M. CRAPEZ, demandé à la personne de qui est le texte, de solliciter de Notre-Seigneur quelques paroles pour le censeur, inconnu de l'intéressé. Voici la réponse : « *Je l'aime... Ce privilégié de ma Mère... Son Apôtre entre les apôtres... Mon ami... Mon Prêtre... Je l'aime...* »

de là, reprendra pour en faire le Memento de son vingt-cinquième anniversaire d'ordination : c'est cette gravure qui l'a frappé, parce que, évidemment, elle répondait à ses aspirations intimes. Elle représente un prêtre à l'autel : il fait « la petite élévation » ; le Christ, devant lui, détachant de la croix ses deux bras, place une couronne d'épines sur la tête de son prêtre ; au-dessous, trois mots expliquant le symbole : « *Sacerdos et Hostia* » : « Prêtre et Victime ». Sur une autre image, que nous avons déjà utilisée, à la date de 1918, la même pensée, plus développée, accompagne sa date d'ordination : « *Je veux, ma vie entière, être l'Hostie immolée à l'Amour de Jésus par le Cœur de Marie* »... Et, plus loin : « *Vous avez été trouvé digne de souffrir pour Jésus-Christ.* » Relisons enfin les dernières lignes de son acte d'abandon en 1940, tout ce contexte de vie les rend lumineuses : « *Recevez (ma mort) comme l'oblation suprême de votre petite hostie. Que votre prêtre, le prêtre des Saints Cœurs de Jésus et de Marie, vous l'offre une dernière fois, pour votre gloire, la sanctification des âmes sacerdotales, le règne universel des deux Cœurs de Jésus et de Marie, par la Garde d'Honneur de la Médaille Miraculeuse* »... Nous avons là le tréfonds des pensées et des aspirations secrètes de M. CRAPEZ : alliance indissoluble, dans sa dévotion, des Cœurs de Jésus et de Marie, selon la leçon de sa chère Médaille ; souci des âmes sacerdotales, de l'avènement du Règne de Jésus et de Marie ; préoccupation de la Garde d'Honneur... et, comme moyen personnel de contribuer à tout cela, la réparation, le sacrifice.

Autant que ces choses de l'âme sont accessibles du dehors, le sacrifice, M. CRAPEZ ne l'a pas cherché dans des pratiques de pénitence extraordinaires. Mais il en faisait beaucoup de peu visibles. Un menu fait le montrera : des années, il se trouva le commensal d'un confrère friand d'un certain mets ; or, quand, par hasard, ce confrère était absent, M. CRAPEZ prenait normalement de ce plat, qui était salubre pour lui-même ; mais, le reste du temps, c'est-à-dire à peu près toujours, il se servait avec parcimonie. Ce confrère est mort sans s'être jamais douté de ces actes de vertu posés très simplement et très naturellement à son intention.

Mais c'est surtout dans l'accomplissement parfait de ses devoirs d'état que M. CRAPEZ a mis son idéal de pénitence. Lui-même, à son insu, semble s'être expliqué sur ce point, en donnant des conseils aux autres. Il écrit dans son « *Année Mariale* » : Je participerai à la première douleur du Cœur de Marie, non point en me posant, intérieurement ou extérieurement, comme une indiscrete ou présomptueuse victime, mais en aimant Dieu de la bonne manière, *aux dépens de mes bras, à la sueur de mon visage*, en m'essayant tous les jours à la *vie mortifiée* qui doit caractériser toute âme simplement chrétienne, et surtout une Enfant de Marie. » C'est bien ainsi que, pour son compte, il a entendu le sacrifice et il aurait volontiers fait sienne cette page de la *Retraite religieuse* de Bourdaloue (septième jour, première méditation) : « *Quand on me parle de pénitence, on exige de moi une vie austère ; mais à quoi se réduit cette austérité de vie ? Aux observances de ma règle : car il n'y a point, par rapport à moi, de plus solide mortification... Ne donner de nourriture à mon corps, qu'autant que la règle lui en accorde, et que celle que la règle lui accorde ; ne prendre de repos que dans le temps prescrit par la règle et que selon la mesure du temps que la règle a destiné ; n'avoir ni pour mon vêtement, ni pour ma demeure, ni*

pour toutes les autres choses qui servent à mon entretien, que ce qui est conforme à la règle et à la plus étroite rigueur de la règle... Du reste, soutenir avec courage et sans m'épargner, tout le poids de la règle, dans les exercices laborieux où elle m'applique... dans les fonctions et les fatigues de mon emploi, dans tout ce qui regarde mon ministère. Vivre de là sorte, non pas pour un jour, ni pour une semaine, ni pour une année, mais sans interruption et sans relâche, jusqu'à la mort : voilà de ma part tout ce que Dieu attend et de quoi Il se contente ; voilà où je puis me fixer. »

Cette citation est longue, mais qui, des familiers de M. CRAPEZ, n'y retrouve son portrait, tracé par anticipation ? Vie de règle, vie de travail, vie d'implacable fidélité à ses obligations : c'est lui tout entier, et l'éloge n'est pas mince.

Sa régularité était effectivement parfaite : du lever au coucher, en passant par tous les exercices communs, il observait ce que saint Vincent nous a prescrit, et cela sans affectation, sans raideur, mais avec une aisance souriante.

Quant à sa vie de travail, les pages qui précèdent l'ont assez mise en lumière. Son labeur fut constant, ses journées presque minutées ; quant aux vacances, il les ignora purement et simplement. Pour lui, elles n'étaient que l'occasion commode d'écrire un livre, d'établir le plan d'un cours ou d'une série d'articles, de lire quelque ouvrage de fond. Mais ce n'est pas seulement la quantité, qu'il faut admirer chez lui ; c'est aussi la qualité. Il avait honneur de l'a-peu-près. Il lui fallait vérifier sur pièces, pour le moindre travail, le sens précis d'un texte scripturaire, la teneur exacte d'un document pontifical, et ainsi du reste. C'est que la conscience dans le travail est une des formes du devoir et du sacrifice. Il l'a poussée très loin. De là son souci de se documenter, de se tenir au courant, qui l'a suivi jusqu'aux derniers mois de sa vie. Cette habitude, jointe à sa puissance de travail, à sa sage économie du temps, à sa rare intelligence, l'avaient admirablement outillé : il pouvait aborder les sujets les plus divers avec compétence et précision, fournir sur eux une documentation à jour. Ajoutons qu'il était d'une grande largeur de vues, ainsi qu'on a déjà pu le constater. Un de ses collaborateurs des œuvres mariales avouait que, avant de le connaître, il avait craint de trouver dans cet homme âgé, un « éteignoir » ; quelle ne fut pas sa surprise de constater qu'il était le plus empressé à accueillir des suggestions neuves et hardies ! C'est qu'un perpétuel exercice lui avait conservé toute l'agilité de son esprit pénétrant.

À vivre ainsi de règle et de travail, uniquement attentif à la volonté de Dieu, pour l'accomplir ponctuellement, M. CRAPEZ avait acquis une grande maîtrise sur lui-même. C'est ainsi que, sans être un maniaque de l'ordre, il remettait soigneusement en place tout ce qui lui servait dans son travail, laissant toujours un bureau ou, on figurait son seul crucifix. C'est ainsi encore que, toujours actif, il ne fut jamais empressé ni enfiévré. Enfin, il est juste de rattacher, en partie du moins, à cette maîtrise son incomparable discrétion. Si, selon saint Vincent, « le secret est l'âme des affaires de Dieu », M. CRAPEZ fut un fidèle disciple de son Père. On pouvait vivre des années avec lui, et fort confidemment, sans qu'il laissât rien filtrer de ce qui était d'un autre ordre que les occupations que l'on avait en commun avec lui. À plus forte raison avec les gens rencontrés. Un journaliste en

fit l'expérience : en mal de copie et désireux de plaisanter un peu les ecclésiastiques, — un confrère plus exubérant s'en aperçut — il vint demander des renseignements sur la Médaille Miraculeuse ; il ne trouva pas où mordre, et, avec bonne grâce, avoua dans son livre que, sous un accueil très poli et très courtois, il s'était fait finement éconduire (9).

On n'aurait qu'une vue incomplète sur l'esprit surnaturel et l'esprit de sacrifice de M. CRAPEZ, si l'on n'en venait à considérer sa façon de souffrir. Nous ne reviendrons pas sur la force d'âme et la générosité dont il fit preuve dans sa maladie, bien que le comportement sur un lit d'infirmerie ou d'hôpital soit, selon saint Vincent lui-même, une des pierres de touche les plus sûres de la solide vertu et de l'esprit de renoncement. Mais nous voulons parler maintenant de ces mille croix qu'apporte la vie courante.

Pour M. CRAPEZ, elles durent être particulièrement nombreuses et pénibles. Par nature, en effet, il était très sensible, très impressionnable, porté à s'alarmer, à s'inquiéter pour des détails, hésitant aussi, « pas tellement sûr de lui », avouait-il, devant les responsabilités à prendre. Il les prenait cependant, et il marchait sur ses appréhensions ; mais, certainement, ce n'était pas sans en souffrir.

Et puis, il connut les heurts inévitables, plus douloureux pour une âme de la finesse de la sienne. On ne saurait vivre plus de cinquante ans en communauté, exercer pendant trente ans les fonctions de supérieur, s'occuper d'œuvres si délicates et si diverses, sans rencontrer sur sa route beaucoup d'épines. Il faudrait être naïf pour s'imaginer que la vertu de M. CRAPEZ les lui épargna. S'il n'a jamais fait souffrir personne, il est arrivé que d'autres, le plus souvent sans mauvaise intention, du reste, le firent beaucoup souffrir. La faiblesse, dont lui-même parfois s'accusait humblement, lui a été âprement reprochée. Sa façon d'envisager la conduite des œuvres rencontra des contradictions. Il arriva qu'on l'évita de telle ou telle d'entre elles, sans grand ménagement... En toutes ces rencontres, il garda le silence le plus profond ; il ne témoigna aucune rancœur ; il continua de se comporter avec les personnes qui avaient pu le blesser, non seulement avec charité, mais avec cordialité. Devant certaines ingratitude, il se contentait de dire : « *Cela prouve qu'il faut travailler pour Dieu seul...* » Et il travaillait si bien ainsi qu'il reprenait, si on l'en sollicitait, les collaborations d'où il avait été exclu, semblable à ces mules que saint Vincent nous a proposées pour modèle, et qui se laissent atteler et dételé au gré de leurs maîtres.

C'est que, — il en faut revenir là pour finir, — son vrai Maître était Dieu, et son seul souci, celui de faire l'œuvre de Dieu. Son rayonnement venait de là. « Jamais, confiait une personne qui l'avait consulté en vue d'un livre sur sainte Catherine, jamais un prêtre ne m'a parlé comme ce prêtre. » Combien d'âmes pourraient en dire autant !

M. CRAPEZ a fait honneur à la famille de saint Vincent, et il lui laisse un grand exemple et une grande consolation : l'exemple de sa dévotion mariale, de sa régularité, de son labeur, la consolation de constater que, sur l'arbre tricentenaire, toujours, quand on veut vivre de sa sève, s'épanouissent des fleurs de vertu, et mûrissent des fruits de sainteté.

⁹⁾ Paul Hauchecorne : *Les apparitions de la rue du Bac*, 1934, p. 26-27.

L'ŒUVRE DES MISSIONS

EN MARGE DU CONGRÈS MISSIONNAIRE DE JUIN 1950

Dans l'œuvre vincentienne, les Missions sont évidemment de toute première importance : elles sont le point de départ et la raison d'être de la petite Compagnie. Mais la Mission, comme toute chose ici-bas, est entraînée dans l'universelle évolution. La mission doit donc s'adapter au pays, au temps, à la paroisse, à la situation locale. C'est là qu'elle va de soi et demeure acquies. Ainsi, ces missions d'Espagne que célèbrent fort justement les récents numéros des Annales, s'avèrent souvent une très heureuse réussite locale, dont toute âme chrétienne ne peut que se réjouir. Le bien se fait ; tant mieux, qu'il aille, en se développant !

Mais il n'en est pas moins vrai que, pour le meilleur rendement des missions, il est nécessaire, en tout pays, que les spécialistes réfléchissent sur leur travail et sa fructueuse adaptation.

C'est le sens, le but des réunions, des journées-Congrès, où les gens du métier mettent en commun leurs expériences et suggèrent ou proposent des idées, des procédés. Ainsi le Congrès des missionnaires de France, fin juin 1950, assemblait à Paris, et missionnaires séculiers diocésains, et religieux de toute robe et de tout esprit.

Dans ces assises, des ouvriers de la parole apostolique, plusieurs Lazaristes des diverses maisons de missions, prirent part. Et même, sur demande des organisateurs, en toute simplicité, et suivant la formule de ces journées, M. Llobet y présenta un rapport et des expériences sur les missions sous la tente.

De son côté, sans prétendre résumer le Congrès, M. Coudron a spontanément mis par écrit des réflexions sur quelques problèmes soulevés. Voici cette première partie. La seconde considérera la préparation de la mission, sa marche, et les sujets à y traiter. La troisième s'occupera du missionnaire et ce qu'on exige de lui aujourd'hui. Mises sur le chantier, ces deux dernières sections réclament une légère mise au point, que ne facilite guère, l'absence de loisirs relatifs dans les journées et semaines fort remplies du Supérieur des Missionnaires Lazaristes de Toulouse.

PARIS : CONGRÈS MISSIONNAIRE (19-21 juin 1950)

Les 19, 20 et 21 juin 1950 se sont tenues à Paris, sous la présidence du Supérieur des Missionnaires diocésains de Paris, les grandes assises des missionnaires des diocèses de France. Depuis quelques années, nombre de critiques étaient faites aux missions paroissiales. Des articles de revues souvent signés par des auteurs sans autorité, soit qu'ils n'aient jamais prêché eux-mêmes de missions, soit qu'ils n'aient vu que des missions données par des artisans d'occasion, sans expérience du « métier », venus d'œuvres aux préoccupations très diverses, inconsciemment déformés par une spécialisation nécessaire dans la multiplicité des problèmes actuels. Il devenait donc nécessaire que les professionnels s'assemblaient pour mettre en commun leur expérience et démontrer par des faits que si les missions ne sont pas la panacée universelle, qui, par un coup de baguette, va changer la face de l'univers religieux, elles ont cependant leur place et très importante, dans l'œuvre de la « conversion » de nos pratiquants, de l'amélioration de nos bons chrétiens, et sont capables de jeter le trouble dans des âmes aux préjugés tenaces, aux positions solidement assises.

La Mission... Regrettons que le Congrès n'ait pas donné, non une définition (il serait si difficile de définir une œuvre si complexe), mais une description de la Mission paroissiale ! Il nous eût épargné des discussions où les interlocuteurs n'arrivaient pas à s'entendre, tout en parlant le même langage, mais en termes différents.

La Mission n'est ni une semaine liturgique, ni une semaine mariale, ni un ensemble de prédications à des catégories diverses, ni une succession de retraites aux différents groupes paroissiaux ;... elle est un climat d'enthousiasme, de piété, de charité, de simplicité, de confiance, dans lequel vous plongez trois ou quatre semaines durant une paroisse. Vous obtenez ce résultat par vos visites à domiciles, vos contacts directs, avant, pendant la mission ; vos réunions de quartiers, vos conférences sur la place publique ou dans les salles de café, ou dans les cinémas ; vos prédications dans les églises et vos cérémonies... Et dans cette atmosphère, les chrétiens reprennent conscience des obligations de leur foi, ce qui ne voudra jamais dire qu'ils y seront toujours désormais fidèles, il faut compter avec la faiblesse humaine ; des consciences inquiétées s'apaisent et se purifient, sans que nous puissions affirmer que jamais plus elles ne retomberont ; des indifférents et des sympathisants reviennent à la pratique ; quelques hostiles sont ébranlés ; tout cela parce que nous aurons renversé les obstacles qui s'opposaient à l'action de la grâce.

Des chrétiens comprennent mieux les exigences de leur foi et s'engagent dans l'Action Catholique.

Certes, la Mission n'est pas la panacée universelle qui va tout convertir, tout renouveler, faire de tous nos pratiquants des Saints, mais elle demeure d'actualité, et Mgr Fellin, dans sa communication au Congrès le rappela :

« Les missions font toujours du bien... Elles créent un mouvement de masse... Elles remettent en place bien des consciences... Tous ne persévéreront pas ; ils retombent comme nous ; mais quelque chose reste. Et si des curés étaient arrêtés par des considérations matérielles, qu'ils sachent que les missions ne sont pas une charge matérielle, à moins qu'on ne se soit engagé dans des frais trop grands et inutiles. Et elles sont même parfois une bonne affaire financière...

Il faut donner des missions. Le droit canon a ses raisons quand il les impose tous les dix ans.

Pour le bien des paroisses, il faut en donner.

Elles réussissent toujours quand elles sont bien préparées ; bien menées, et que la prédication est adaptée. »

Certains distinguent entre la *mission d'entretien*, qui ne remue que les habitués, et la *mission de conquête*, qui va chercher ceux qui ne viennent pas. Je dois avouer qu'après treize ans de pratique des missions et dans tous les milieux, milieu d'usines, de mines, de pays du Nord, du Centre, du Midi, je ne vois pas encore la nécessité de cette distinction, et j'ajouterais même que je n'en conçois pas l'absolue nécessité, car pour moi une mission doit atteindre au summum possible tous les milieux, même les plus réfractaires, ne serait-ce que par contre-coup.

D'autres distinguent entre la mission à l'église et la mission dans la rue, sur la place publique et dans les cafés.

L'idéal n'est-il pas de remuer nos habitués qui en ont grand besoin pour préparer un milieu d'accueil sympathique à ceux

que nous essaierons de gagner par un contact direct, là où nous les trouverons.

Cette double manœuvre sera possible dans les grands centres où l'on pourra réunir un ensemble de missionnaires aptes à ces méthodes.

Dans ce cas, il faut aussi avoir la préoccupation d'orienter ces âmes que nous atteignons vers l'église, ou l'acheminement doit se faire si l'on veut que notre action ne soit pas éphémère.

Il faut aussi que le clergé résidant puisse continuer les initiatives amorcées, sinon les missionnaires se taillent aisément sur le dos de leurs confrères du clergé paroissial une réputation de gens intelligents, entreprenants, aux initiatives hardies, à la parole vivante, chaude, de « *types à la page* ».

Les paroissiens ne se rendront pas compte qu'il est bien facile de réussir, quand on passe, mais bien plus difficile quand on demeure.

Tout en n'admettant pas la remarque d'un congressiste, qu'il valait mieux, pour un missionnaire n'être pas trop connu avant la mission, pour ménager même cet élément de nouveauté, mon expérience de missionnaire et de Supérieur d'une équipe de dix, me permet d'affirmer que des missionnaires, dont le succès est entier au cours de leurs missions, seraient des curés auxquels nous pourrions d'avance prédire un échec certain, à moins d'une profonde refonte de leur méthode : refonte dont tous ne sont pas capables. Ils sont assez rares, les hommes toujours ouverts à de nouvelles expériences. Pour que le clergé paroissial puisse continuer l'œuvre amorcée par la mission, par lui-même et par les élites, il est nécessaire que toutes les initiatives soient dans l'ordre des possibilités, et du clergé et des élites déjà existantes, ou suscitées par la mission. Or, beaucoup de nos paroisses ne peuvent encore espérer cet apostolat massif. Nous nous trouvons en face d'une mentalité qui, espérons-le, changera ; mais c'est un travail de longue haleine. Le Christ n'a pas même réussi à changer la mentalité de ses apôtres, ces juifs de pure race, en trois ans, et Il était Dieu ! L'œuvre de la conversion et de la transformation des âmes est une œuvre de longue patience, du moins selon les lois normales, et nous n'avons plus nous-mêmes toute la foi nécessaire pour obtenir les miracles. Dans chaque mission nous assistons bien à quelques conversions, qui relèvent du miracle, mais elles sont l'œuvre de la grâce : Dieu est toujours maître de ses dons. La foi est un don de Dieu, nous paraissions l'oublier, et nous agissons comme de simples propagandistes d'une cause humaine.

Un rapporteur du Congrès nous disait : il faut que l'humain disparaisse autant que possible pour que le surnaturel paraisse le plus possible. C'est l'expression de la sagesse dans cette œuvre éminemment divine. Dieu veut bien se servir de nous, mais n'oublions pas que, même après avoir fait tout notre devoir, nous devons encore nous considérer comme des serviteurs inutiles. Travaillons, mettons tout notre talent, toutes nos forces au service du Christ, agissons comme si tout le résultat dépendait de nous ; puis, attendons que Dieu l'emporte dans cette lutte entre Lui et l'âme libre...

Dans tous les cas, il serait, je crois, de mauvaise politique religieuse de reculer les missions jusqu'à ce que dans toutes les paroisses nous ayons ce clergé et ces militants aptes à continuer l'œuvre amorcée.

D'une part, du moins en France, et surtout dans certaines régions, nous nous trouverons encore de longues années en face d'un clergé dont j'admire toujours le dévouement, mais débordé par la multiplicité de ses tâches. Clergé trop peu nombreux, clergé vieilli, clergé trop tenaillé par ses soucis matériels, dont il ne peut dans la situation actuelle se libérer ; on ne peut exiger de tous l'héroïsme et à jet continu.

D'autre part, et c'est bien dans la psychologie humaine, la masse de nos chrétiens a besoin d'être secouée, réveillée dans ses convictions et tant d'autres doivent remettre en ordre une conscience troublée. Sans ces missions ils s'écarteront peu à peu du confessionnal où ils multiplient les sacrilèges, et de la Communion. Bientôt, ils abandonneront mêmes la messe. Nous sommes là encore en face d'un fait.

Dans une communication faite au Congrès, on nous a conseillé d'éviter cette solution de compromis : mission de conquête et mission de conservation ; pour adopter la mission en profondeur. Ne pas chercher le nombre mais viser à former une mentalité plus chrétienne à nos pratiquants...

Nous ne les inquiétons pas assez... Nous ne secouons pas assez leur faculté de sommeil. Les éveiller sur leurs gestes chrétiens..., sur le sens profond des cérémonies... v.g., le baptême qui est devenu païen, occasion de réjouissance...

Une mission bien adaptée et bien menée, tout en traitant les grands problèmes, doit les traiter en fonction d'une mentalité, celle de notre auditoire présent et d'ailleurs la mentalité est-elle tellement diverse de Dunkerque à Perpignan? Nous souffrons partout, dans nos milieux, en majorité pratiquants, comme dans les milieux à minorité pratiquante, d'un manque de compréhension du message chrétien. C'est donc partout que le missionnaire doit se présenter comme le transmetteur exact du message évangélique, dans toute sa rudesse, qui fait d'ailleurs toute sa puissance d'attraction sur toutes les âmes nobles. Si nous ne devons pas décourager les bonnes volontés, mais faibles, nous devons cependant leur montrer les exigences du Christ, sans aucune adulation. Elles n'iront peut-être pas jusqu'au bout, mais du moins pourront être rendues sympathiques à ce message.

Le brassage d'une paroisse, qu'est une mission bien menée permet de faire entendre ce vrai message chrétien à tous : aux pratiquants qui, espérons-le, seront capables de l'entendre et de le comprendre ; aux non pratiquants, qui verront que notre doctrine n'est pas ce qu'ils avaient cru à travers les déformations de tels ou tels pratiquants, mais non imprégnés du sens chrétien.

Ainsi qu'on nous le demandait : la mission doit tenir compte du milieu, des changements accidentels de la mentalité : voir s'il s'agit d'un milieu de chrétienté déjà vivante, j'ai nettement l'impression que ces chrétientés sont encore assez rares ; soit d'un milieu de mission proprement dit ; il eût été très utile de décrire exactement ce qu'on entendait par milieu de mission proprement dit. Dans la plupart de nos paroisses de France, nous rencontrons un milieu mêlé, à part toutefois certaine région de la Creuse, de la Corrèze, pour citer des régions que je connais personnellement.

Nous constatons simplement une prédominance de l'un ou de l'autre dont il faut tenir compte.

Si j'osais esquisser une description d'une mission, je dirais que la mission est un ensemble d'activités apostoliques qui ont

toutes pour but de reposer le problème religieux et chrétien devant toutes les âmes de bonne volonté, par les visites à domicile, qui permettent un contact direct et montrent que nous nous intéressons à tous, par les prospectus que nous nous distribuons, courts et évocateurs, par des affiches, par des réunions de quartiers, dans des cuisines, des salles de café, des salles publiques, des cérémonies paraliturgiques, des instructions données sous forme de gloses, enseignement profond, sur un ton plus familier, et qui comporte fort bien le sourire, *castigat ridendo mores* ; et sous formes de sermons, qui n'ont pas nécessairement une allure solennelle et académique, à style simple, direct, style d'action.

Edouard COUDRON.

MISSION DE LEFOREST (Pas-de-Calais)
5-19 novembre 1950)

Pour mieux comprendre la valeur de cette mission, il est nécessaire évidemment, de faire connaître le milieu dans lequel elle fut prêchée.

Leforest compte cinq mille habitants, dont trois mille deux cents Français environ. Les autres, des Polonais, pour la plupart, n'ont pas été invités, puisqu'ils ont leurs aumôniers, leurs exercices, et même leurs missions séparément.

Cette paroisse tient à la fois : du village, par le nombre assez imposant des fermiers qui l'habitent, et son éloignement des grands centres, comme Douai ; — de la ville, par son allure, sa coquetterie, ses nombreux magasins, qui en font indiscutablement le centre d'attraction de toute la région. Elle tient surtout du pays minier, par ses quatre cités ouvrières qui l'entourent, et ses deux puits d'extraction.

C'est sans contredit des mineurs que Leforest a hérité sa spontanéité, sa générosité, la grande sympathie qu'elle inspire et donne à pleine main. C'est surtout là, croyons-nous, qu'il faut rechercher les causes du succès extraordinaire de cette mission.

A part un noyau de bons chrétiens, Leforest sommeillait plutôt dans l'indifférence. Durant les quelque onze cents visites que nous y avons faites, chose assez rare, nous n'y avons noté aucun accueil froid..., encore moins dédaigneux. C'est donc sur ce terrain très bien préparé par un curé connu et aimé de tous depuis quinze ans qu'il s'y trouve, que la mission allait avoir lieu du 5 au 19 novembre.

Atteindre la masse ! Avant pendant et après la mission de Leforest, comme après tant d'autres, les missionnaires... gardent la ferme conviction de pouvoir non seulement l'atteindre chez elle mais encore de la faire venir à l'église... par les moyens tout ordinaires que procure la mission.

Certes, ils n'auront jamais la prétention d'être les seuls ; ils n'auront surtout jamais la prétention de les atteindre tous.

Qui peut se vanter de cela ? Le Christ Lui-même ne l'a pas voulu. Mais ils ont pourtant le droit de penser, qu'en quinze jours, avec la grâce de Dieu, ils ont atteint toutes les âmes de bonne volonté... Les résultats, qui viendront plus loin, parleront d'eux-mêmes.

Il ne faut pas oublier d'envisager la mission comme un départ et non comme une arrivée. C'est à partir de ce départ, de ce choc psychologique et religieux, que l'on peut réchauffer, relancer, agrandir et développer une paroisse.

Saint Vincent de Paul savait déjà cela il y a trois cents ans lui qui fondait les Séminaires en France, afin que de bons curés puissent continuer l'œuvre amorcée, mais non terminée, des missionnaires.

Aller à la masse ! mais oui, et l'on commença en allant à elle tout de suite. Visites épuisantes dans chaque maison, à chaque porte, avec son programme, son sourire de bienvenue, son mot d'invitation. On est allé à eux d'abord, pour qu'ils comprennent qu'à leur tour ils devraient venir à nous ensuite.

Le bon curé avait, lui aussi, compris le sens de ces visites-éclair, lorsqu'il disait : « Vraiment, c'est indispensable ; je ne pensais pas que l'on puisse faire pareil bien en si peu de temps. » Et il fallait voir, combien les rares oubliés, même incroyants, réclamaient leur visite comme un dû !

Et ils vinrent, ces braves gens... Le premier dimanche, à l'ouverture, ils étaient plus de cinq cents ; le lendemain, sept à huit cents, et le mardi, un millier... L'affluence prenait des proportions inquiétantes, quand on sait que la foule attire la foule. Il fallait agrandir cette église vraiment trop petite... Que faire ? Pas d'autre solution que de construire une grande tribune...

Demandez et vous recevrez... Le mercredi soir une magnifique tribune de deux cents places, occupait le fond de l'église ; tribune rustique, mais solide, construite par les mineurs de Leforest eux-mêmes, avec des bois et charpentes empruntés aux Houillères.

Il est bon que les paroissiens participent eux-mêmes à ces travaux, voient la bonne volonté de tous, voient qu'on ne recule devant rien.

Le foule attire la foule... le lendemain, l'église contenait douze cents personnes, treize cents et plus à certains soirs.

Comment s'entassaient-ils ? Dieu seul le sait. C'est toujours un étonnement, surtout une grande joie pour un prêtre de constater combien nos gens aiment passionnément la vérité chrétienne, combien ils y viennent, reviennent, ramènent du monde. On en connaît qui occupaient des places à l'église deux heures et même deux heures et demie avant l'exercice. Quelqu'un qui a vu un enthousiasme aussi délirant, n'a jamais plus le droit de penser que la Foi est morte chez ces gens-là... Tout au plus sommeille-t-elle un peu.

Car enfin, ils ne sont pas venus « un jour » mais quinze. Non pas une poignée, mais jusqu'à treize cents (sans compter ceux, très nombreux, qui se remplacent pour garder la maison, ou qui ne pouvaient entrer dans l'église).

Car enfin, ils ne sont pas venus pour être flattés ; mais pour entendre des vérités parfois très dures, brutales, à entendre.

On attendra longtemps encore, l'homme génial qui pourra obtenir un pareil résultat avec autre chose que l'Évangile.

Comment les garder... les instruire.

Evidemment, comme toujours, la question s'est encore posée à Leforest. Mais si la vérité évangélique a été capable de susciter un tel emballement, pourquoi ne serait-elle pas tout autant capable de les retenir et de les convaincre ?

Ce qui compte avant tout, c'est de les aimer avec simplicité, de les aimer tels qu'ils sont et non pas tels qu'on voudrait les voir, en des conceptions plus ou moins utopiques. La masse restera toujours la masse, un bon peuple simple... aimant le langage direct, ne s'attachant qu'à ce qu'il comprend.

Nous ne serons de vrais missionnaires que lorsque nous aurons bien compris qu'il faut se mettre tout entier à leur portée. Non pas à leur niveau de langage ou de vie, mais bien, répétons-le, à leur portée.

A leur portée, dans ces causeries, sur les vertus naturelles. Qu'est-ce que l'homme... la femme... les vertus réciproques des époux..., des jeunes gens..., des jeunes filles ? De tous ces mille détails dont la vie est faite. Par ces causeries, le chef de mission entre de plain-pied dans la vie de ce peuple.

Certes, ces gloses, par leur allure souriante, détendue, par les termes « un peu peuple » employés, peuvent parfois choquer certains esprits plus cultivés... c'est toujours au début, jamais à la fin, devant les résultats bouleversants. Ainsi, à Leforest, un des hommes des plus en vue, par sa situation sociale, s'étonnait et se scandalisait même : « Faut-il que le niveau intellectuel de ces gens soit descendu bien bas, pour qu'ils acceptent qu'on leur parle ainsi ! » Et nous avons revu le même homme la veille de notre départ. Il avait compris, il demandait pardon de ses premières impressions : « Vous aviez raison, continuez dans ce sens... Vous êtes dans la vérité, c'est comme cela que vous les avez conquis... que vous avez eu le reste. »

Le reste, c'est-à-dire toutes ces vérités parfois dures qu'on ne peut dire qu'en souriant et qui font tant de bien (nous le savons par des centaines de confidences reçues), c'est-à-dire ces huit cents confessions faites en quinze jours, dont les trois-quarts au moins de retours, et non des moindres.

Cinq cent vingt dames et jeunes filles, contre deux cents à Paques. Deux cent trente-huit hommes contre soixante-dix à Pâques. C'est-à-dire encore treize adultes qui sont revenus régulièrement au catéchisme pour pouvoir communier. Sept mariages régularisés ou en voie de l'être (deux). Le reste, c'est aussi cette moyenne de trois cent cinquante présences (et presque autant de communions) chaque matin à la messe. Et parfois soixante-dix hommes qui, sortant à six heures trente ou six heures quarante, s'en allaient travailler pour sept heures, et cela onze jours de suite.

A signaler qu'aux deux messes du dimanche, on ne comptait, en temps ordinaire, que deux cent quatre-vingts adultes présents.

A leur portée : dans les sermons. Pas de sujets extraordinaires, mais toujours ces grandes vérités si importantes, dans un langage simple, pour qu'ils comprennent. Malheureusement, on n'y parvient pas toujours. Mais, oui, ils sont toujours capables de comprendre et de se laisser émouvoir par les grands sujets, par l'essentiel : la foi, la charité, la mort, l'enfer, le Christ.

Témoin cet homme de Carvin qui, dans le train de Douai n'entend parler que de mission, de sermons, de vérités chrétiennes. Il devine que ces hommes qui discutent tout haut dans les compartiments, sont de Leforest. Pas le moindre respect humain devant cet étranger au milieu d'eux ; ils ignorent pourtant que c'est un bon chrétien, tout heureux de les entendre affirmer : « Il n'y a pas à dire, c'est bien vrai ce qu'on nous dit... C'est beau l'Église... Quand on entend ça, on n'a plus qu'à les suivre. »

A leur portée : dans ces nombreuses fêtes, qu'ils eurent l'occasion de voir et de méditer. L'essentiel, ici encore, c'est curieux qu'on soit obligé de s'en persuader, ce devrait être naturel ; l'essentiel, c'est de se convaincre, que l'on parle à des gens qui sont corps et âmes... On n'atteindra les âmes qu'à travers les corps.

Toutes ces fêtes (cortèges ou tableaux vivants), ont ce but, d'éveiller des milliers de souvenirs dans ces âmes simples et belles,

garder à la mission un caractère profondément humain ; il s'agit de leurs enfants, il en faut pour les yeux comme pour les oreilles ; il faut que tous les sentiments y passent. La joie même débordante, comme dans la fête des sacrements... la tristesse et le souvenir au jour des morts devant ces photos exposées en si grand nombre à Leforest ; le besoin de pardon et de paix comme dans l'enfant prodigue ; le sentiment de la valeur d'une âme comme dans la Passion.

Voilà ce que fut, en résumé, la mission de Leforest. Un magnifique ensemble de quinze jours... où on est obligé de sentir la grâce de Dieu, qui agit à fond, dans cette atmosphère unique d'enthousiasme et de besoin religieux.

La grâce de Dieu qui passe et va même jusqu'à tuer le respect humain. Tel, ce gros homme, revenu à Dieu après si longtemps, et qui criait devant une centaine de personnes, sa joie de s'être confessé le matin.

— Alors, mon père, on les a effacés, les gros péchés, ce matin !

— Eh ! oui, mon brave. il faut parfois faire une bonne lessive !

— Ah ! je comprends..., ça fait du bien.

La grâce de Dieu qui passe, comme l'exprime cette lettre que nous avons notée avec joie et respect dans notre souvenir, car elle nous laisse l'assurance que Dieu bénit et féconde nos faibles efforts.

Chers Pères Missionnaires,

Avant votre départ de Leforest, je viens vous dire toute ma reconnaissance pour cette belle mission ; j'en suis d'autant plus heureuse puisque mon mari a fait tout son devoir de bon chrétien, qu'il avait négligé depuis de longues années. C'est justement pendant que, vendredi matin, en chaire, vous lisiez mon petit papier (intention de mission écrite, et déposée sur l'autel le jour de communion générale), au même moment, mon mari entraît au confessionnal. Ma neuveine avait été entendue par la Très Sainte Vierge. Merci, mon Dieu.

Et ce papa, revenu à Dieu, après longtemps, qui nous écrit sa joie de donner un de ses fils à la Congrégation des Lazaristes : « *Nous garderons de la mission un excellent souvenir et une profonde impression* », et il s'en va communier avec tous les siens, le dimanche, pour remercier Dieu, quand il apprend que son enfant va pouvoir rentrer au Séminaire.

Oui, pour Leforest, nous avons confiance. Le curé est resté derrière, pour continuer l'œuvre. Il ira retrouver ses nombreux malades revenus à Dieu, pour les garder. Il regroupera ses jeunes qui se sont si bien manifestés pendant la mission.

Certes, tous ne tiendront pas. Mais, était-il vraiment inutile de les marquer, une fois dans leur vie, par cet esprit chrétien ?

Si, au dire d'un grand saint, une seule âme mérite bien une vie de lutte et de dévouement, ces dizaines d'âmes qui, à Leforest, resteront fidèles (c'est certain), méritaient bien quinze jours de mission.

LUCIEN NORMAND.

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD

VOYAGE DE M. ANTOINE LOPEZ (janvier-mai 1950)

Accompli au nom et pour la meilleure information du Supérieur général, la visite des diverses Maisons et Provinces s'arête généralement une grâce, une faveur pour le bien des personnes et des œuvres. Elle permet de faire le point, et surtout de rectifier, d'améliorer et de créer ce qui peut et doit l'être. Ces visites existent depuis le temps de saint Vincent : elles sont même de règle... Ainsi, en Amérique du Sud, vient de jour de ce bienfait, la fière Hispanidad : ces pays, de langue espagnole, si diversément évolués malgré le commun vernis hispanique de la conquête et colonisation de jadis. A travers ce magnifique domaine, M. Lopez vient d'accomplir, avec les ressources actuelles et les facilités des voyages aériens, une rapide tournée, un survol de cent vingt-huit jours (22 janvier-30 mai 1950). De ce contact, de ses observations, aimablement, il offre aux Annales quelques notes, quelques précisions sur les Maisons rencontrées en son itinéraire. En dehors de quelques réflexions personnelles, à l'exception de quelques incidents brièvement notés (on les trouverait plus nombreux et même parfois plus appuyés) on trouve surtout en ce JOURNAL le relevé, discrètement habillé du Memento quotidien que généralement le voyageur griffonne, parvenu à l'étape. Evidemment, on pourrait concevoir plus loquace un tel exposé : et certains lecteurs des Annales pourraient désirer plus multipliées les silhouettes des bons ouvriers, rencontrés dans leurs œuvres. Ces diverses maisons, en effet, représentent l'effort et l'activité de générations d'apôtres. Mais, acceptons, prenons avec une vive gratitude et un réel profit ce qui nous est spontanément et si gentiment donné. Notre merci est respectueusement cordial.

Il y a déjà bientôt trente-cinq ans, pour un itinéraire en partie semblable, les Annales ont reproduit, en de longues pages, les copieuses et savoureuses notations de M. François Verdier (Annales 1916, p. 533-557, 780-830 ; 1917, p. 206-245, 452-487, 738-777). Alors, assistant général lui aussi, M. Verdier s'embarquait, en pleine guerre, le 24 avril 1915, à Bordeaux, sur la Flan-dre. Il allait visiter une partie de l'Amérique du Sud : Argentine, Chili, Pérou, Brésil. Il en revenait le 9 décembre suivant. Parcours et relire tranquillement ces cent quatre-vingt-sept pages est un incontestable régal pour tout esprit ouvert et bien fait. Depuis trente-cinq ans, dans ces longs voyages surtout, quelles différences ! L'aviation, après de multiples progrès, est entrée dans l'accoutumance quotidienne.

Sur ce rapide et ample circuit sud-américain, le présent compte rendu, dans ses modestes dimensions, ne manque pas d'intérêt, bien loin de là. Tout d'abord, il indique le passage d'un commissaire et de plus souligne le bien que sa visite a déjà procuré. Pour son avenir, il n'y a qu'à lire (si on le peut) les pages épigraphiques des recues, vieilles et alertes, des étudiants ou apôtres de l'Equateur et de Colombie : Christus, Sordador, le Sémour, Surco (le Sillon), etc... Elles ont consacré à cette visite des pages suggestives et jeunes. Un tel événement fait date et grand plaisir dans l'apparente monotonie quotidienne. Par cette lecture on revit aisément cette arrivée que soulignent s'écarter, disserter et adresses, etc... Tout y dénote des âmes vivantes : et même, ainsi qu'il se doit, l'on attend quelques affir-

mentions audacieuses. Elles n'y manquent pas, dans certaines appréciations, et des résumés sommaires... Ainsi, dans le numéro 106 de Surco, pour fournir une preuve de l'intérêt pris à cette lecture, bornons-nous ici, à une simple remarque d'ordre géographique. Dans l'adresse (discurso) lue à M. Lopez, lors de son passage (27-30 avril) à Santa Rosa de Cabal, le jeune orateur s'inspire justement d'une inscription lue sur un seuil d'entrée : Porta patet sed cor magis : Plus que la porte, s'ouvre notre cœur. « Les yeux fatigués du voyageur la lisaient, déclare-t-on, sur le frontispice vénérable de l'antique abbaye de Muri Gries, dans l'Angleterre du Nord, au nord de l'Angleterre »... Incontestablement la formule se présente fort belle et se prête aisément aux applications, car ce texte traduit une attention hospitalière très chrétienne. On la retrouve ailleurs, c'est bien connu sous des formes approchées, ainsi à Sienné, sur la porte Camollia, Cor magis tibi Sena pandit. Plus largement que cette porte, Sienné l'ouvre son cœur... Très bien, mais au nom de la sercine topographique, l'on doit ici observer que, malgré son assonance saxonne, Muri Gries n'est pas anglais, et se tient fort loin de l'Angleterre. C'est simplement une antique abbaye suisse, actuellement transférée dans le nord de l'Italie. Muri se trouve toujours dans le canton d'Argovie, en Suisse. Expulsée, en 1841, la Communauté bénédictine s'est plus tard réfugiée en territoire italien, aux portes de Bolzano, le Bolzen autrichien d'avant 1914. Dans son gîte actuel, l'abbaye a tenu à conserver et rappeler le souvenir de ses origines suisses : d'où son nom composite Muri-Gries... C'est précisément cette fondation qui, il y a deux ans, vient de fournir l'actuel Abbé-primat de la Confédération bénédictine...

Ceci observé et consigné, félicitons cordialement le jeune complimenteur et laissons la parole à M. Lopez, qui nous entraîne dare dare en Amérique du Sud.

F. C.

Monsieur Notre Très Honoré Père et Supérieur général n'ayant fait l'honneur de me nommer Commissaire extraordinaire à charge de faire la visite canonique des Provinces de l'Amérique du Sud et de l'Amérique Centrale, j'ai quitté la Maison-Mère le 19 janvier 1950, accompagné de notre cher confrère, M. Peters, quatrième assistant général. En un quart d'heure, nous étions à l'aéro-gare des Invalides. Là, après avoir enregistré mon poids, celui de mes bagages et signé ma carte de passager, j'ai pris congé de M. Peters, de la Supérieure de l'Asile San Fernando de Neuilly et de quelques-unes de ses compagnes qui étaient venues me saluer au départ.

Un autocar de la Compagnie d'aviation Air-France m'a transporté à l'aéroport d'Orly, où j'ai eu la bonne fortune, à peine arrivé, de voir tomber une heure durant une abondante neige !

Les formalités du bureau de l'émigration et de la douane étant accomplies, on nous fit prendre place dans l'avion : un avion superbe, type « Constellation », avec air conditionné, Quarante places et deux couchettes. A dix heures et demie, l'avion décolle et le pilote pour nous ménager une température convenable maintient son vol à quatre cents mètres d'altitude. Nous allons comme sur une route asphaltée. A midi et demi, nous arrivâmes à l'aéroport de Madrid où on nous servit un repas excellent. A quatorze heures, départ ; traversée de tout le sud de l'Espagne, du détroit de Gibraltar, à cinq mille mètres d'altitude, et à vingt-trois heures et demie, arrivée à Dakar (Afrique), où

on se repose pendant une demi-heure. A minuit, nous reprenons notre vol pour la traversée de l'Océan Atlantique à cinq mille mètres de hauteur. Mais voici que, vers les deux heures du matin, l'avion est fortement secoué pendant sept minutes — malaise parmi les passagers, dont quelques-uns attrapent le mal de l'air, d'autres même commencent à préparer les engins de sauvetage, en cas de catastrophe possible. C'était un de ces mauvais quarts d'heure que ménagent parfois les voyages en avion. Quant à moi, je n'ai point été incommodé. A neuf heures et demie du matin, nous arrivons à Récife (Pernambuco), où nous avons pris une heure de repos. A dix heures et demie, nous reprenons notre vol, plafonnant toujours à cinq mille mètres, et, sans incident, nous atterrissons, à cinq heures du soir, à Rio de Janeiro (Brésil), pour une demi-heure de répit... A six heures du soir, nous repartons, et à onze heures de la nuit, nous étions à Montevideo. Là, à l'aéroport, m'attendait la première des innombrables et agréables surprises que la Providence me réservait au cours de mon voyage : la présence du Supérieur de notre Maison de Montevideo, accompagné d'un autre confrère. Le premier, je ne le connaissais pas : dans le second, j'eus bientôt fait de retrouver le Père Charles Henri, que je n'avais pas oublié, parce que c'était lui qui, cinquante ans auparavant, m'avait donné les premières leçons de français, à Madrid pendant les récréations des vacances d'été. Après une demi-heure de repos, nous continuons notre voyage pour arriver trois quarts d'heure plus tard à Buenos-Aires, à six heures du soir (heure locale) vers minuit (heure de Paris). Nous avons parcouru plus de dix mille kilomètres.

A l'aéroport de cette ville m'attendaient M. Prat, Visiteur, ainsi que tous les Supérieurs de la Province, et comme je disais au Père Prat que c'était plus qu'une délégation, mais bien un bataillon de missionnaires, il me répondit : Assurément ! car c'est pour recevoir le représentant du Supérieur général que je suis venu avec tous les Supérieurs de la Province... Après les salutations d'usage, et mes remerciements à ces bons confrères, nous avons pris le chemin de la Maison centrale.

Le 21, dans la matinée, je reçus la visite de ma Sœur Visitatrice et de son conseil, visite que j'ai rendue dans la soirée. J'allai aussi voir le Cardinal Copello qui me donna les pouvoirs pour tout son diocèse. La journée se termina avec les confrères.

LUJAN. — Le 22, dans la soirée, accompagné par M. Prat, Visiteur, nous nous rendimes à Lujan, où nous arrivâmes après avoir parcouru soixante-dix kilomètres en automobile. La superbe basilique de style ogival sert d'église paroissiale. Elle a été édifiée par nos confrères, qui continuent d'en prendre un soin diligent. Il y a une grande hôtellerie et un magasin de cierges et d'objets de piété. La résidence est assez spacieuse et bien comprise pour la vie de communauté. Elle compte actuellement onze confrères parmi lesquels certains sont passablement débilés de santé. Tous sont très pris par les nombreux pèlerins qui accourent de tout le pays, en particulier les samedis et dimanches. Ces mêmes jours, deux Pères s'occupent des baptêmes, et deux autres des mariages. Les confessions et les communions sont très nombreuses tous les jours.

Le 23, j'ai commencé la visite et je suis allé saluer l'Evêque du diocèse, Mgr Scrafini. Il m'a donné les pouvoirs, et, le lendemain, est venu bénir et présider notre repas. Le 25, je ter-

minai la visite dans la matinée, et dans la soirée, je rentrai à Buenos-Aires.

MONTEVIDEO. — Le 25, dans la matinée, je pris un avion à deux étages pour Montevideo. En trois quarts d'heure, nous traversâmes le Rio de la Plata, qui a deux cent quatre-vingts kilomètres de large ; voyage très calme et à faible hauteur ; arrivée sans incident à l'aéroport de Montevideo, où je trouve le Supérieur et un autre confrère de la résidence.

L'église paroissiale, de style gothique très sobre, est bien belle, spacieuse et très fréquentée. La Maison est aussi, grande et commode pour la vie de communauté. Les Pères sont au nombre de quatre. Le 27, dans la matinée, je commençai la visite et allai voir Mgr Barbieri, qui m'accorda les pouvoirs. Nous eûmes une journée de chaleur, où le thermomètre marqua 40° à l'ombre. Le 30 au matin, la visite terminée, je rentrai immédiatement à Buenos-Aires en avion.

Paroisse de la Médaille Miraculeuse à BUENOS-AIRES. — Le 30, dans la soirée, j'ai commencé la visite dans cette Maison, où résident trois Pères. L'église paroissiale, de style ogival très sobre, est superbe, fort grande, et très fréquentée par les habitants de ce faubourg, lequel s'accroît toujours, avec la construction de nombreuses maisons d'habitation. La résidence est gracieuse mais trop petite et peu appropriée à la vie de communauté. Le 2 février, je terminai la visite de cette résidence.

ESCOBAR. — Le 2 février, dans la soirée, départ en automobile avec M. Prat, le Visiteur, pour Escobar. Maison de formation, pour la Province ; trente-quatre kilomètres de route ! Je fus reçu par tout le personnel de la résidence. La maison est neuve, jolie, spacieuse, très propre, bien comprise, bâtie dans une propriété de trois hectares, avec vastes cours pour les récréations, bassin de natation, verger et jardin potager.

Le 3, je commençai la visite de cette Maison, dont le personnel se compose de neuf Pères, dix-neuf étudiants, onze séminaristes, deux frères coadjuteurs et quarante apostoliques. Le climat est en général très bon. Malgré l'amplitude des lieux, on comprend facilement qu'il y a trop de monde réuni là, et il faudra distraire quelque portion du personnel, soit les étudiants, soit les séminaristes, ce qui favoriserait en outre la règle de séparation. Les Apostoliques auraient un champ plus vaste, car en Argentine et en particulier dans la province de Cordoba, les vocations affluent, et il faudrait pouvoir recevoir une soixantaine d'enfants afin d'être à même de fournir plus tard à la Province, un bon ravitaillement en personnel.

Le 8 au matin, ayant terminé la visite, je repartis aussitôt pour Buenos-Aires, très satisfait et édifié du bon esprit et de la parfaite discipline de la Maison.

CORDOBA (*Maison de Mission*). — Le 8, au matin, départ en avion pour Cordoba. Trois heures d'un voyage passablement pénible, par suite du balancement de l'appareil. Grâce à Dieu, je ne fus pas incommodé. A l'arrivée, m'attendait M. le Supérieur avec un confrère. La maison est vaste et comprend deux étages avec aussi l'oratoire de la Communauté. En face, se trouve l'église confiée à nos confrères. Le 9, dans la matinée, je commençai la visite et, en plus des quatre prêtres de la résidence, j'en reçus aussi trois autres, destinés à la fondation récente de Salto, fondation spéciale pour les retraites de séculiers. Cette nouvelle maison est à trente-cinq kilomètres de Cordoba.

Le 11, dans la matinée, la visite terminée, je repagai Buenos-Aires par la voie des airs.

Maison Centrale de l'Argentine. — Le 12, dans la matinée, je commençai la visite de cette Maison centrale, qui comprend un personnel de huit Pères remplissant les fonctions de chapelains et de confesseurs des Filles de la Charité. La maison est très grande et bien que la moitié soit louée, il reste encore assez de place pour une vingtaine de personnes. Le 15, je terminai la visite dans la soirée, et le jour suivant je le consacrai à m'acquitter de quelques commissions qu'on m'avait prié de faire, avant mon départ de Paris.

PROVINCE DU PACIFIQUE. — Le 17, je partis en avion pour Santiago du Chili, et ce n'est pas sans grande appréhension que j'entrepris ce voyage, car on m'avait dit que la faiblesse de ma poitrine ne supporterait pas l'altitude de six mille mètres à laquelle l'appareil devait se maintenir pour pouvoir franchir la Cordillère des Andes. Je me recommandai à Dieu, à la Vierge de la Médaille, et pendant ce temps l'avion prenait de la hauteur, d'autant plus vite qu'on approchait des sommets. Les hôtes de l'air (garçons de l'avion), se tenaient prêts, avec en mains des flacons d'oxygène, pour donner du souffle aux passagers qui en manqueraient. Par bonheur, personne n'en manqua. On n'entendait pas une parole, et je me demande si on respirait encore. Avec une indicible émotion, nous contempnions à quinze ou vingt mètres sous l'avion, ces colossales montagnes couvertes de neige et ces insondables précipices, nous rendant compte des redoutables aléas d'un pareil voyage. Grâce à Dieu ! après six heures de vol, j'arrivai sans incident à l'aéroport de Santiago du Chili, où m'attendaient M. Godoy, Visiteur, et un grand nombre de Pères de la Province.

VALPARAISO (*Paroisse*). — Le 18, au matin, avec le Père Godoy, je partis en automobile pour Valparaiso, distant de soixante-dix kilomètres. A mon arrivée, je commençai la visite de cette Maison où résident quatre confrères et un frère coadjuteur. L'église paroissiale est toute petite ; actuellement, on est en train de l'agrandir avec les dons que le zèle supérieur reçoit des fidèles. Les travaux, une fois terminés, on aura une belle église. La maison a deux étages et se trouve assez bien aménagée pour la vie de communauté. Elle aurait cependant besoin de certains aménagements pour la commodité de ses habitants. Nos confrères travaillent beaucoup et bien, ils sont très estimés par le clergé et par leurs paroissiens.

Le 20, dans la matinée, après avoir terminé la visite, j'ai pris, avec le Père Godoy, l'autorail pour Santiago.

Maison Centrale de Santiago du Chili. — Le 21, dans la matinée, j'ai commencé la visite de cette Maison centrale, où sont en résidence le Visiteur et dix autres confrères, dont quatre vaquent aux missions. La maison est très grande, ancienne, et manque de confortable pour ses habitants.

L'église est en bon état, assez vaste, peu fréquentée cependant, mais sa situation en plein centre de la ville.

Le Visiteur et son conseil étant venus me saluer, je leur rendis la visite pour la Maison centrale. Là, toute la communauté et moi-même furent adressées des paroles délicates de bienvenue, auxquelles je répondis par quelques mots de remerciements adressés à M. le Supérieur général. La Maison centrale

de nos Sœurs à Santiago du Chili intrigue fort les autorités religieuses et civiles du pays, car on n'arrive pas à comprendre comment nos Sœurs peuvent arriver à instruire deux mille enfants, les nourrir en partie et entretenir un magnifique dispensaire, et tout cela, *gratuitement*. Malgré les nombreuses investigations auxquelles se livrent les gens, personne n'arrive à savoir quelle est la Providence visible qui soutient toutes ces œuvres de bienfaisance : c'est le secret de Dieu et de la bonne Visitatrice. Chose plus étonnante, cette Visitatrice rêve encore de nouvelles industries de charité, dans cette si grande maison. Tout ce que j'ai vu là est bien admirable ! J'ai fait une visite de courtoisie à Son Excellence Monseigneur le Nonce. Le Cardinal Caro Rodriguez étant absent, je n'ai pu le voir. Le 24, dans la matinée, j'ai terminé la visite de la Maison centrale, et le soir, je suis parti en automobile pour Limache, à trente-quatre kilomètres de Santiago.

LIMACHE (*Ecole Apostolique*). — Le 25, dans la matinée, j'ai commencé la visite de l'Ecole apostolique dirigée par nos confrères. On n'a compté jusqu'ici que neuf élèves seulement. Le bâtiment est en bon état et peut héberger une vingtaine d'enfants. La propriété, d'une superficie de trois hectares, est de toute beauté, la moitié convertie en jardin est louée et fournit le nécessaire pour faire vivre le personnel de la Maison.

Le 27, au matin, je clôturai la visite et retournai dans la soirée à Santiago, par le train. Le 28, de bonne heure, je pris l'avion pour Lima (Pérou), mais une malencontreuse combinaison d'horaire m'obligea à passer la nuit, à Arica. Nos confrères de la Province de Madrid dirigent la paroisse de cette ville. J'en profitai pour jouir de leur aimable compagnie, et pour célébrer le lendemain, la Sainte Messe dans la belle et magnifique église paroissiale de style gothique, construite tout en acier, par le célèbre ingénieur français Gustave Eiffel, le même qui a immortalisé son nom en édifant la fameuse tour inaugurée à Paris en 1889. On m'a raconté que longtemps auparavant, il avait construit à Lima, une église pareille à celle d'Arica, tout en pierres, celle-là, mais que, quelques années plus tard, elle fut détruite par un tremblement de terre, ce que voyant, l'ingénieur, qui voulait perpétuer sa mémoire, en Amérique, entreprit la construction, en acier, de la belle église d'Arica. — église qui a défié tous les séismes, alors que tous les autres édifices de cette petite population s'écroulaient à qui mieux-mieux.

Dans la matinée du 1^{er} mars, je suis parti d'Arica en automobile, accompagné du Père Garro, mon ancien compagnon au Collège de Limpías (Santander), qui m'a quitté à l'aéroport de Taena, où j'ai pris l'avion pour Lima (Pérou). Pendant la demi-heure d'escale à Arequipa, j'ai pu m'entretenir avec les deux confrères qui résident dans cette ville, puis, continuant mon vol, je suis enfin arrivé à Lima, où j'ai été reçu à la descente de l'avion par le Père Moreno, Supérieur de la résidence, et un de ses confrères.

LIMA. — Le 2 mars, dans la matinée, j'ai commencé la visite de cette communauté, qui comprend cinq Pères et un frère coadjuteur.

La Visitatrice et son conseil vinrent me saluer. Je leur rendis leur visite à la Maison centrale. J'allai voir aussi Monseigneur l'auxiliaire du diocèse, Mgr Federico Perez, notre confrère, et le Cardinal Guevara, qui me donna les pouvoirs.

La maison de nos Pères, de construction récente, est très agréable, avec toutes les commodités désirables, mais éloignée de six kilomètres du centre de la ville, ce qui devient un grave inconvénient. Grâce au confort de la résidence et à l'amabilité proverbiale du Père Moreno, j'ai passé là deux jours comme un prince dans son palais. Le 5, dans la matinée, j'ai terminé la visite, et j'ai consacré le reste de la journée, ainsi que le lendemain à converser avec les confrères des Provinces de Madrid et de Barcelone, qui possèdent aussi des résidences dans cette belle ville de Lima. Le 7, dans la matinée, je suis parti en avion pour Guayaquil (Equateur), où, après cinq heures de vol, je suis arrivé sans incident. Là m'attendait le cher Père Loubère, Visiteur de la Province.

GUAYAQUIL. — Le 7, dans la soirée, j'ai commencé la visite de cette Maison, qui comprend quatre Pères, trois y séjournant et le quatrième, détaché comme aumônier du grand hôpital de la ville. La résidence de nos Pères ne saurait être plus misérable ni plus incommode pour une communauté, quelque pauvre qu'elle puisse être. C'est une vieille et sale masure en bois, à deux étages, aux planches disjointes, et rongées par les termites. Ajoutez à cela une chaleur torride, la plaie des moustiques qui envahissent tout, et le jour et la nuit, et vous aurez une idée de mon séjour dans cette demeure. Je m'abstiens, pour ne pas faire de la peine à mes lecteurs, de faire la description des différents locaux, en tout semblables au reste de l'édifice.

La visite terminée, dans la matinée du 9, nous partîmes avec le Père Loubère, en avion pour Quito, où nous arrivâmes après une heure un quart de vol. A l'aéroport, nous attendaient de nombreux confrères, les étudiants, les séminaristes et les enfants de l'Ecole apostolique.

En arrivant à la Maison centrale de Quito, je dis au Père Loubère que je me proposais de consacrer trois semaines aux visites de sa Province. Je le vis à l'instant faire sur un papier des combinaisons sans fin. Après un bon moment, me rendant compte de l'embarras dans lequel je le mettais, je lui demandai s'il n'arrivait pas à savoir par où je devais commencer. Il me répondit en souriant : « *Oh ! non ! car cela ne souffre pas de difficulté. Vous commencerez par où vous voudrez, mais il ne m'est pas possible de faire aboutir mes combinaisons, à moins que votre séjour ne se prolonge !...* » Je m'en étais moi-même aperçu et comme au Père Loubère, on ne saurait rien refuser, j'ajoutai qu'il pouvait disposer d'une semaine en plus pour le travail. Alors, tout heureux, il m'exposa le plan détaillé des visites à faire dans la Province.

Je dois avouer aussi que transporté en cinq quarts d'heure de Guayaquil, qui est au niveau de la mer, à Quito, qui se trouve à deux mille huit cents mètres d'altitude, et pendant la saison des pluies, je fus saisi par un froid intense, n'ayant sur moi que les vêtements légers dont j'étais revêtu il y a trois ans à mon arrivée à Paris, mais les Sœurs de l'hôpital où j'allai célébrer la Sainte Messe le lendemain, me voyant frasi de froid, me donnèrent un superbe tricot de laine, et le Père Loubère, se souvenant sans doute de l'évêque saint Martin, me prêta son manteau. Ainsi, avec des habits d'emprunt, je pus me défendre du froid pendant mon séjour dans la Province de l'Equateur.

QUITO. — *I. Santa-Teresita.* — Le 10, dans la matinée, j'ouvris la visite de cette résidence de trois Pères, onze étudiants, sept séminaristes, un frère coadjuteur et trois postulants. Entre temps, j'allais visiter le Nonce et l'Archevêque, Mgr de la Torre, qui me donna les pouvoirs.

La Visitatrice et son Conseil étant venus me saluer, je leur rendis la politesse à leur Maison centrale. La Maison de formation de Santa-Teresita est très belle, suffisamment grande et bien aménagée pour la vie de communauté. La municipalité, pour percer une rue suivant le plan d'urbanisme, va s'emparer d'une large bande du terrain qui sert de cour de récréation aux étudiants et aux séminaristes. Il faudra donc chercher ailleurs une autre maison de formation.

Le 13, dans la matinée, j'ai clôturé la visite, grandement édifié du bon esprit qui règne dans cette maison de formation.

Le 14, je le consacrai à visiter en automobile, en compagnie des Pères Loubère et Chacon, les villages détruits par le séisme du mois d'août de l'année dernière. Je contemplai avec un frisson de terreur les ruines de la majestueuse cathédrale d'Ambato. Je me rendis encore à l'hôpital de la ville et au collège de nos Sœurs, démoii aussi en grande partie. Je fus stupéfait en entendant raconter l'héroïsme des Sœurs en ces jours d'épouvantable catastrophe, mais mon admiration fut encore plus grande quand je vis la joie avec laquelle ces Sœurs héroïques continuaient à souffrir les incommodités et les grandes privations que la situation présente leur occasionne. Je visitai aussi Pelileo, autre localité dont il ne reste que des décombres.

QUITO IV. — *Petit Séminaire.* — Le 15, dans la matinée, j'ai commencé la visite de cette communauté de sept Pères. Les élèves sont au nombre de cent quatre-vingt-dix. Les bâtiments, bien que vastes, sont encore trop restreints pour tant de monde; en outre, ils sont grandement détériorés à l'intérieur et à l'extérieur, et cela parce que Monseigneur l'Archevêque ne veut pas faire de réparations, préférant les vendre, ainsi que la grande propriété qui les entoure, pour pouvoir ensuite construire un autre séminaire aux abords de la ville. Plaise à Dieu ! pour la commodité de tous que cette vente et cette nouvelle installation se réalisent le plus tôt possible ! Nos confrères travaillent ferme et bien à la formation morale et intellectuelle de leurs élèves.

Le 17, dans la matinée, je clôturai la visite, enchanté du bon ordre qui règne dans ce séminaire.

QUITO III. — *Grand Séminaire.* — Le 18, dans la matinée, j'ai commencé la visite de cette communauté de cinq Pères et d'un frère coadjuteur. Le séminaire compte cent élèves appartenant à différents diocèses. L'édifice, si grand qu'il paraisse, est encore trop petit pour tout ce personnel et a bien besoin de réparations. Il est situé dans une propriété de sept hectares où on cultive des fleurs et légumes, ce qui contribue en grande partie à faire vivre l'établissement. Je constatai avec grande satisfaction qu'une discipline stricte règne tout naturellement dans cette Maison. Après une séance musico-littéraire bien réussie, que m'offrirent les séminaristes, je terminai la visite le 20, dans la soirée.

Le 17, dans la matinée, accompagné du Père Loubère, je me suis rendu en automobile à l'École apostolique de Conocoto, localité située à quinze kilomètres seulement de Quito, et cependant jouissant d'un climat bien plus agréable.

COXOCOTO (Ecole apostolique). — A mon arrivée dans cette Maison, les élèves me donnèrent un court mais joli concert de piano, de violon et de flûtes, suivi d'un petit compliment de bienvenue. Je répondis en leur adressant quelques paroles de remerciement et d'encouragement, et tout de suite, je commençai la visite de la résidence qui comprend cinq Pères. La Maison est pauvre à tous les points de vue. On est en train de lui donner du large pour qu'elle puisse recevoir pour le moins une cinquantaine d'enfants, nombre indispensable pour pouvoir fournir le personnel nécessaire à la Province. Une propriété de trente-six hectares entoure l'établissement, la plus grande partie est convertie en pâturages pour les vaches laitières, le restant est réservé à la culture.

Le 22, dans la soirée, je clôtureai la visite, et, fort bien impressionné du bon esprit qui règne dans cette maison de formation je rentrai à Quito.

IBARRA (Petit Séminaire). — Le 23, dans la matinée en compagnie des Pères Loubère et Chacon, je me suis rendu en automobile à Ibarra, à cent soixante kilomètres de Quito.

A l'entrée du Séminaire nous avons été reçus par les quatre Pères qui dirigent l'établissement et par les soixante-douze séminaristes en uniforme. J'ai ouvert sans tarder la visite et je suis allé saluer l'Evêque du diocèse, Mgr Mosquera.

Le bâtiment est suffisamment grand, avec de vastes cours de récréation, mais il a besoin de réparations et d'améliorations sous tous les rapports. Les confrères, trop peu nombreux, sont accablés de travail.

Le 25, dans la matinée, j'ai clôturé la visite, favorablement impressionné par la bonne discipline qui règne dans cette maison et je suis retourné dans la soirée à Quito.

Maison centrale de l'Equateur. — Le 26, dans la matinée, j'ai commencé la visite de cette communauté comprenant seulement quatre Pères, dont deux résident à Alabache. J'ai reçu aussi deux confrères de Loja.

Comme ce jour-là, Monsieur le Visiteur célébrait ses noces d'argent de vocation, nous nous sommes réunis avec les Supérieurs et un grand nombre de confrères à Santa-Teresita, où on nous a offert une réception splendide. A table on remarquait une place vide réservée au Père Trujillo, Visiteur de Colombie, qui avait annoncé son arrivée pour fêter avec nous le Père Loubère.

Il ne put satisfaire son désir ni les nôtres. Il était bien parti de Colombie en avion mais, débarqué à Ipiales, aux frontières du pays, il avait dû prendre une automobile pour atteindre, à douze kilomètres, Tulcan, première localité de l'Equateur, afin de pouvoir continuer son voyage par les airs. A son arrivée à Tulcan, l'avion qui devait le transporter en quarante minutes à Quito, avait décollé et point d'autre départ avant le mardi de l'autre semaine. Dans ce fâcheux contre-temps, d'accord avec l'autres voyageurs qui, eux aussi, voulaient à tout prix se rendre à Quito, on loua une flamboyante camionnette, espérant bien arriver à destination le dimanche matin ; mais, à cause, sans doute, des mauvais chemins, remplis de fange par suite de pluies récentes, la camionnette resta en panne après avoir parcouru une cinquantaine de kilomètres : impossible de la remettre en marche, et les voyageurs durent se résigner à passer la nuit en rase campagne, blottis dans leur véhicule pour

se préserver du froid et surtout de la pluie, qui ne cessa de tomber à torrent. Finalement à neuf heures du matin de ce dimanche, on réussit, après des efforts inouïs à dépanner la camionnette, mais devant la crainte de ne pouvoir atteindre Quito, les voyageurs décidèrent de retourner à Tulcan. Là, le Père Trujillo célébra la Sainte Messe à onze heures, et y demeura jusqu'au mardi pour attendre mon arrivée. Telle fut l'aventure du Père Trujillo, quand il se disposait à être des nôtres pour fêter le Père Loubère et à m'accompagner le mardi suivant dans mon voyage en avion pour la Colombie. On a bien raison de dire que l'homme propose et Dieu dispose.

Le 27, dans la matinée, je clôturai la visite et je consacrai le reste de la journée à faire les préparatifs de mon voyage en Colombie.

Le 28, dans la matinée, je pris l'avion pour Tulcan, frontière de l'Equateur, où m'attendait le Père Trujillo, si connu parmi nous par sa gaité exubérante et par son optimisme contagieux. A partir de ce moment, il devint mon ange Raphaël, accompagnant et servant avec une sollicitude sans égale un nouveau Tobie dans toutes ses longues pérégrinations à travers la Colombie jusqu'à la fin de la visite.

Après le salut fraternel et la satisfaction qu'il éprouva quand je lui dis que je pensais pouvoir consacrer quatre semaines à sa Province, nous allâmes nous rafraîchir chez les Sœurs de l'endroit et ensuite présenter nos passeports et nos bagages aux bureaux des émigrants et de la douane. Nous nous dirigeâmes enfin en automobile sur Ipiales, première localité de Colombie, où nous dûmes encore faire viser nos passeports et présenter nos bagages. Tout cela demanda beaucoup de temps et comme l'avion qui m'avait amené avait eu aussi beaucoup de retard, il en résulta que l'heure du départ était déjà passée. Heureusement, les bonnes Sœurs d'Ipiales, qui étaient toujours en alerte, obtinrent du pilote de retarder l'envol de quarante minutes. Ainsi, grâce à leur charitable et efficace intervention, nous pûmes partir pour Popayan, vers le milieu de la soirée.

POPAYAN (*Grand et Petit Séminaire*). — Le 29 mars, dans la matinée, j'ai commencé la visite de cette communauté, composée de sept Pères et d'un étudiant en philosophie. Il y a vingt élèves au Grand Séminaire et quatre-vingt-douze au Petit. La maison est spacieuse et on est en train de l'agrandir par la construction d'un nouveau pavillon. Elle est située dans une propriété de cent hectares de superficie, qui sert de pâturage à un nombreux troupeau de vaches laitières. Le panorama est magnifique et le climat idéal. Entre temps, j'ai fait une visite de courtoisie à Monseigneur l'Archevêque Gomez Tamayo. En plus des séminaires, nos confrères dirigent aussi un collège et comme ces Pères devaient incessamment s'absenter pour aller prêcher aux champs, j'ai intercalé la visite de cette maison et lui ai consacré les journées du 30 et 31 mars.

Le 29 mars et le 1^{er} avril, j'ai fait la visite du Séminaire. J'ai constaté avec grande satisfaction sa bonne marche, et je me suis rendu compte que le travail était excessif pour si peu de confrères.

Dans la soirée du 1^{er} avril, je clôturai la visite.

Collège del Pilar. — Le 30 mars, j'ai ouvert la visite de cette Maison où se trouvent quatre confrères. L'édifice est très

grand et comprend deux étages. Les internes sont au nombre de soixante-douze ; il y a deux cent vingt externes et douze professeurs externes. Nos confrères sont chargés de la direction, de l'administration du collège et de la surveillance des élèves.

Dans l'après-midi du 31, je clôture la visite et le 2 avril, je partais en avion pour Cali.

CALI. — Dans la matinée du 3 avril, j'ai commencé la visite de cette communauté de six Pères et de deux frères coadjuteurs. Les Pères s'occupent de la direction et des confessions de nos Sœurs. Par leur âge et leur aspect vénérable, ils sont dignes de représenter l'Ancien Testament. Le Frère Nieva est aveugle depuis longtemps, ce qui ne l'empêche pas de remplir fort bien son office de portier, tout en priant à longueur de journée pour la conversion des pécheurs. Le Frère Llano, par sa jeunesse et son activité, est le seul à représenter le Nouveau Testament. Il s'emploie admirablement bien à la bonne tenue de la maison, tout en tenant affectueusement compagnie à l'aveugle.

En plus du personnel de la résidence, j'ai reçu les Pères Martin Amaya et Marco Tulio Botero, qui servent d'aumôniers à deux hôpitaux, éloignés de la ville.

La maison de nos confrères est très grande, a deux étages, et demeure très bien comprise pour la vie de communauté.

La Visitatrice et son conseil étant venus me saluer, je leur ai rendu la visite à leur Maison centrale, qui est très grande, très belle et presque neuve.

A peine de retour à la résidence de nos Pères, j'ai eu la bonne aubaine de recevoir un paquet assez volumineux que m'envoyait ma Sœur Visitatrice. Au Frère Llano, qui me le remettait, je dis : *« Pour sûr, ce sont des médailles ! Ouvrez-le, et vous aurez votre part ! »* Mais, quelle ne fut pas ma surprise quand je vis que le paquet contenait des boîtes de pastilles contre la toux ! Je me suis souvenu alors que pendant ma visite à la Maison centrale, j'avais toussé un peu et que, sur la demande de ma Sœur Visitatrice, si j'étais enrhumé, j'avais répondu que j'avais cette mauvaise habitude de tousser de temps à autre. Je racontai le fait aux confrères, qui me dirent : *« Vous ne connaissez pas bien cette Visitatrice. Elle agit de même à l'égard de tout le monde. »*

Le bon Père Fourçans, me voyant si légèrement vêtu, car j'avais rendu au Père Loubère le manteau qu'il m'avait prêté, et, prévoyant le froid que je pourrais endurer, soit à Bogota, soit en autres lieux, m'offrit une douillette bien chaude qui me rendit de très bons services. Ainsi, en Colombie comme à l'Equateur, j'ai porté des habits d'emprunt.

Le 5, dans la matinée, j'ai clôturé la visite et, sans tarder, nous avons pris l'avion pour Bogota.

BOGOTA (Maison centrale). — Le 5, mercredi de la Semaine Sainte, à dix heures et demie du matin, nous sommes arrivés à l'aéroport de Bogota, où nous attendaient les Pères, les étudiants, les séminaristes et les frères coadjuteurs de la Maison centrale. Comme je demandais à l'un des confrères si au moins on avait laissé quelque chat pour garder la maison, il me répondit en souriant, que trois frères et les postulants étaient restés à demeure.

Après avoir salué fraternellement cette nombreuse assemblée venue pour nous recevoir, nous sommes partis pour la Maison centrale, distante de cinq kilomètres, les uns en automobile, les autres à bicyclette ou à pied.

A trois heures du soir, j'ai ouvert la visite de cette nombreuse communauté qui comprend six Pères, trente-six étudiants, dix-neuf séminaristes, neuf frères coadjuteurs et sept postulants.

La maison est très grande et les locaux si bien distribués qu'ils suffiraient à eux seuls pour perpétuer la mémoire du Père Pron, le Visiteur précédent, l'homme de vertu éminente et puissant organisateur. C'est lui qui étudia dans tous ses détails le plan de la construction et l'ordonnance de cette belle résidence. L'actuel Visiteur, le Père Trujillo, a ajouté un étage à plus de la moitié de l'ancienne bâtisse, mais les progrès de cette Province sont si rapides qu'il faudra encore agrandir bientôt la maison, à moins qu'on ne préfère loger autre part une portion du personnel, ce qui semble le plus indiqué.

Sur la demande du Visiteur, je célébrai les offices de la Semaine Sainte dans l'église, laquelle pour grande qu'elle soit, est encore insuffisante pour contenir tous les fidèles qui la fréquentent. La communauté occupait le vaste chœur, et la solennité des offices liturgiques me rappelait la Maison-Mère.

Entre temps, dans les moments disponibles, j'ai reçu, le Jeudi Saint, les dix-neuf séminaristes ; le Vendredi Saint et le lendemain, les trente-six étudiants ; le dimanche de Pâques, les neuf frères coadjuteurs, et le lundi, les six Pères.

Durant ces jours, j'ai reçu de nombreuses visites de Sœurs résidant à Bogota ; les obligations de ma charge ne m'ont pas permis de les rendre.

A peine arrivé ici, j'ai ressenti une grande froidure, mais le Père Reyes, ayant eu la charité de me prêter un manteau, je pus assez bien me défendre.

Le 11, dans la matinée, j'ai clôturé la visite, et dans la soirée, je suis parti pour Tunja, en automobile conduit par le Frère Llano : cent soixante-quatre kilomètres de parcours. Vingt kilomètres avant d'arriver, nous avons trouvé plusieurs Pères et les élèves du Grand Séminaire qui venaient à notre rencontre dans un superbe autobus. Après échange de salutations, nous sommes arrivés au Séminaire avec cette brillante escorte.

TUNJA (Grand et Petit Séminaire). — Le 12, dans la matinée, j'ai ouvert la visite de cette communauté de huit Pères, un étudiant et trois frères coadjuteurs. Parmi les Pères se trouve le vénérable confrère Henri Cosyn, tant apprécié par le clergé diocésain, qui a consacré au séminaire les quarante-trois années de professorat que compte dans la Maison, ce Père si méritant. Je suis allé voir Mgr Luque, qui, après m'avoir rendu la visite, m'a fait l'honneur de venir quelques jours plus tard me saluer avant mon départ. L'établissement est un grand édifice à trois étages, comprenant deux corps de bâtiments, qui communiquent entre eux. La partie la plus ancienne est occupée par le Petit Séminaire, l'autre beaucoup plus moderne, par le Grand ; cette dernière partie rappellera toujours le souvenir du Père Pron, qui en a dirigé la construction et l'aménagement avec tant de compétence.

Cinq kilomètres plus loin, le Séminaire possède une propriété d'une étendue considérable ; exploitée sous la direction de trois de nos Frères coadjuteurs, elle est d'un rapport des plus appréciables.

Les séminaristes m'offrirent une jolie séance musico-littéraire. On photographia toute la communauté réunie dans un même groupe, que je garderai comme un précieux et agréable souvenir.

Au Séminaire de Tunja, les confrères sont accablés de besogne. Tout m'a enchanté dans cette maison, à l'exception du froid encore plus vif ici qu'à Bogota.

Le 14, dans la matinée, j'ai clôturé la visite et tout de suite après le déjeuner, nous avons pris la route ; plusieurs Pères et les élèves du Grand Séminaire, en autobus et camionnette loués, nous servirent d'escorte pendant une cinquantaine de kilomètres. Nous avons continué notre voyage jusqu'à San Gil, parcourant ainsi cent quatre-vingt-dix-huit kilomètres à travers des régions désertes, sur des chemins aux nombreux et dangereux tournants. Mais le bon Frère Llano, en conducteur habile, vint facilement à bout de toutes les difficultés de la route. A quarante kilomètres de San Gil nous attendaient deux Pères et le Vicaire général que Monseigneur l'Evêque avait envoyés avec son automobile, pour me saluer, et pour me recevoir en son nom, n'ayant pu venir lui-même pour raison de santé.

SAN GIL (Grand et Petit Séminaire). — Le 15 avril, dans la matinée, j'ai commencé la visite de cette communauté de six Pères et de deux frères coadjuteurs. Je suis allé saluer Monseigneur Ocampo Berrio, qui m'a invité à déjeuner un jour avec lui, au palais.

Le bâtiment du Séminaire est bien petit pour le nombre d'élèves.

Le lendemain de mon arrivée on vit arriver vers minuit notre confrère Mgr Potier, Préfet apostolique d'Arauca, et le Père Catalano. Sachant qu'il ne m'était pas possible de me rendre chez eux, ils s'étaient mis en route dès les sept heures du matin, pour pouvoir profiter, eux aussi, de la visite. Quand, dans la matinée, j'abordai Mgr Potier, je fus douloureusement frappé de son état de santé et je crois bien que ce voyage si long et si fatigant n'a pas peu contribué à abrégé ses jours. Il devait mourir à Bogota, le 2 mai, une quinzaine après notre rencontre.

Les séminaristes de San Gil, le premier soir, me donnèrent un concert, et la veille de mon départ, me gratifièrent d'une autre jolie séance musico-littéraire. On nous photographia en groupe, souvenir que je garde avec satisfaction.

J'ai été fort édifié du bon ordre et de la discipline qui régnaient dans cette maison, bien que la tâche des confrères soit par trop lourde. Les voix des enfants, si pures et si bien timbrées, m'ont ravi.

Le 17, dans la soirée, j'ai clôturé la visite, et le 18, dans la matinée avec Mgr Potier et le Père Catalano, nous sommes partis en automobile pour Tunja prenant une autre route que celle de l'arrivée, route beaucoup plus longue mais meilleure. Nous avons passé la nuit à Tunja et, le lendemain matin, nous avons continué notre chemin sur Bogota.

Le 20, dans la soirée, nous avons pris l'avion pour Garzon, qui est au Sud, à quatre cent quatre-vingt-quatorze kilomètres de distance. A l'aéroport, nous attendaient Monseigneur l'Evêque et plusieurs Pères du Séminaire.

GARZON (*Grand et Petit Séminaire*). — Le 21 avril, dans la matinée, j'ai commencé la visite de cette maison, où se trouvent six Pères et trois étudiants. J'allai saluer Mgr Martinos Madrigal, qui vint un jour présider notre table et nous invita à la sienne dans une autre circonstance.

La partie construite et habitée du Séminaire, par ses dimensions et son style, ressemble plutôt à une forteresse de l'ancien temps, et, quand l'édifice sera terminé, on n'en finira plus de compter ses différences de niveau et ses escaliers.

Actuellement certains services sont très pénibles à assurer et le travail de nos confrères est accablant. Il y a vingt et un grands séminaristes et quatre-vingt-dix petits séminaristes.

En plus du personnel de la Maison, j'ai reçu le Père Jean Londoño, de la résidence de Nataga, et les Pères David Gonzalez et Philippe Arévalo, de la Préfecture de Tierradentro, qui sont venus profiter de la visite, puisqu'il ne m'était pas possible d'aller chez eux.

On a pris la photographie de la Communauté, que je garde avec plaisir.

Satisfait de la bonne discipline qui règne dans la Maison, j'ai clôturé la visite le 24, dans la matinée, pensant partir immédiatement pour Bogota, mais le mauvais temps immobilisa l'avion. Dans la soirée, nous avons pris l'automobile, et après quelques incidents fâcheux, nous sommes arrivés enfin à Neiva, où nous avons passé la nuit. Le 25, dans la matinée, l'avion nous déposait à Bogota. Je consacrai la fin de cette journée et le lendemain à rendre visite à nos Sœurs.

A Bogota, on a pris en photographie, d'abord les Pères, ensuite la communauté tout entière. Les deux groupes sont admirablement bien réussis et je les conserve, eux aussi, avec grand plaisir.

Le 26, dans la soirée, la communauté m'a offert une très belle séance musicale et littéraire. J'ai remercié avec effusion, manifestant ma grande reconnaissance et commentant quelque peu les paroles de saint Augustin : *Vide quantum habebas et quantum debeas*. Considérez par ce que vous recevez, combien grande doit être votre gratitude. J'ai exhorté en particulier les étudiants et les séminaristes à ce devoir de la reconnaissance pour tous les avantages, dont ils jouissaient dans cette maison ; reconnaissance, non seulement envers Dieu, mais aussi à l'égard de leurs supérieurs, qui s'étaient tant dépensés pour la prospérité de la Province, sans oublier jamais le Père Pron, dont le nom devait être toujours prononcé avec vénération. Enfin, je leur ai fait la promesse de transmettre au Très Honoré Père Supérieur général, le témoignage de leur filiale affection, dont ils m'avaient donné tant de preuves.

Le 27, dans la matinée, j'ai pris définitivement congé de cette chère Communauté, qui m'avait tant édifié, et par son bon esprit, et par sa parfaite régularité. Puis, en avion, je suis parti pour Santa Rosa de Cabal, à l'Ouest, à quatre cents kilomètres de distance.

SANTA ROSA DE CABAL (*Ecole apostolique*). — Le 27 avril, j'ai commencé la visite de cette Communauté, composée de six

Pères, un étudiant et deux frères coadjuteurs. La maison a été construite sous la direction du Père Pron, et il suffit de le savoir, pour bien augurer de sa situation, de son amplitude et de la parfaite distribution des locaux dans ses deux étages.

Cette résidence possède, à quelques kilomètres de là, une propriété de deux cents hectares convertie en pâturages pour de nombreux troupeaux.

On a pris en photographie un joli groupe de tout le personnel de la Maison, que je conserve avec plaisir. Les élèves m'offrent aussi une bonne séance récréative.

En plus du personnel de la résidence, j'ai reçu les Pères Auguste Nicolas, Victor Prades, Jean Puyo et Jésus Londono, venus pour profiter de la visite, attendu que je ne pouvais pas me rendre dans leur Maison à Cartago. Faisons remarquer que le Père Victor Prades est le doyen de la Province, sans que les années qui se sont amoncélées sur lui aient pu lui faire perdre son habituelle et expansive gaieté.

Le 30 avril, dans la matinée, j'ai clôturé la visite et après avoir grandement joué du bon ordre qui règne dans cette école apostolique, nous avons pris l'avion pour Barranquilla où nous avons couché, après quatre cent vingt-six kilomètres de parcours.

Le 1^{er} mai, très tôt dans la soirée, nous avons repris l'avion, qui nous a transportés vers l'Est, à Santa Marta. Là, nous avons appris que la veille étaient venus nous attendre Monseigneur l'Evêque, les Pères de la Communauté et les élèves du Séminaire.

SANTA MARTA (Grand et Petit Séminaire). — Le 2 mai, dans la matinée, j'ai commencé la visite de cette Maison de six Pères, un étudiant et deux frères coadjuteurs. Il y avait vingt élèves au Grand Séminaire et cinquante au Petit. Le diocèse possède en outre un autre Petit Séminaire, avec soixante-dix élèves. L'établissement est vaste et bien compris. On se propose de l'agrandir sans tarder. Nos confrères travaillent beaucoup et bien. Le bon ordre et la discipline règnent dans cette Maison. J'ai rendu visite à notre confrère Mgr Bernard Botero, qui a bien voulu nous faire l'honneur de présider un jour notre table, nous invitant ensuite à nous asseoir à la sienne, dans son palais. Durant mon séjour ici, ce confrère m'a entouré de ses plus délicates attentions.

Le 4 mai, dans la matinée, nous avons pris l'avion pour Barranquilla. Là, à l'aéroport, nous attendait notre autre confrère Mgr Tullio Botero, évêque auxiliaire de Cartagena. Après avoir réglé notre itinéraire pour le lendemain (le Père Trujillo, *via* Bogotá, votre serviteur, *via* Panama, à sept cent quatre-vingts kilomètres), nous sommes partis tous les trois, en avion, pour Cartagena. Mgr Botero nous a logés dans son palais et nous a comblés de prévenances. Dans la soirée, en automobile, il nous a fait rendre visite à quelques maisons de nos Sœurs et admirer le *Morro*, l'ancienne forteresse des Espagnols. Le lendemain, dans la matinée, nous avons regagné Barranquilla, car le départ du Père Trujillo était fixé à quinze heures, et le mien une demi-heure plus tôt. A l'aéroport, j'ai pris congé du Père Trujillo ne sachant comment lui manifester ma reconnaissance. Faisant fiève, en effet, de toutes ses occupations, il avait eu la bonté de m'accompagner et de m'assister avec un dévouement sans pareil pendant tous mes nombreux et longs voyages à tra-

vers la Province de Colombie. Puisse Dieu le récompenser pour tant de délicate bonté !

PANAMA. — A l'aéroport de Panama m'attendaient deux Pères qui me conduisirent en automobile au palais de l'Archevêque, notre confrère Mgr Beckmann, lequel, d'accord avec Monsieur le Visiteur, avait décidé de m'héberger parce qu'il n'y avait pas de place à la résidence des Pères.

Je n'ai pas pu commencer la visite le 7 dans la matinée, par suite de l'absence du Père Antoine Conte, le vétéran des innombrables missions du Guatemala et du Salvador. Je l'ai ouverte ce même jour, dans la soirée. La résidence comprend trois Pères. La maison, propriété de l'Evêché, ne se prête guère à la vie de communauté. Elle n'a que quatre mètres de façade et dix de profondeur. Chaque Père habite dans l'un des trois étages. L'église est publique, contiguë à la résidence, de grandeur moyenne : elle paraît délaissée. Aussi, je suis allé célébrer la Sainte-Messe chez les Filles de la Charité, au Collège de la Sainte-Famille.

Le 9, dans la matinée j'ai clôturé la visite et aux premières heures de la soirée, je suis parti en automobile avec le Père Lara pour Santiago de Veraguas, à trois cent cinquante kilomètres de Panama.

SANTIAGO DE VERAGUAS (*Paroisse*). — Le 10, dans la matinée, j'ai ouvert la visite de cette Communauté, qui comprend trois Pères et un frère coadjuteur. La régularité est parfaite dans cette Maison et on est étonné du labeur immense que réalisent nos confrères dans cette paroisse.

Le 12, dans la matinée, j'ai terminé la visite, et l'après-midi, je suis retourné à Panama, en automobile.

Le 13, dans la matinée, j'ai pris congé de Mgr Beckmann, le remerciant chaleureusement de toutes ses délicatesses à mon endroit pendant mon séjour dans sa résidence, et je suis parti en avion pour le Salvador, distant de mille trois cent trente kilomètres.

SAN SALVADOR (*Ecole apostolique*). — A l'aéroport, m'attendaient plusieurs Pères des maisons de San Salvador, de Lobasco et d'Alegria. Le 13, dans la matinée, j'ai ouvert la visite de la résidence de San Salvador, qui comprend quatre Pères. L'édifice est vaste et bien compris. Les confrères travaillent ferme. C'est là que se trouve le Père Jean Thaureaud, depuis la fondation de l'Ecole, il y a vingt-quatre ans, si bien qu'on peut le considérer comme en étant le père. Ce bon confrère est connu et vénéré dans toute la République, comme aussi est célèbre sa motocyclette préhistorique, dont les pétarades du moteur annoncent de bien loin son arrivée, en quelque endroit qu'il aille.

L'Ecole ne compte qu'une quinzaine d'élèves, nombre insuffisant, on le comprend sans peine, pour pouvoir faire subsister la Province. Les Supérieures des Maisons de Sœurs étant venues me saluer, je leur ai rendu la visite.

Le 16, dans la matinée, j'ai clôturé la visite et je suis parti immédiatement en automobile pour Lobasco, à cent quarante kilomètres de distance.

LOBASCO (*Paroisse*). — Le 16, dans la soirée, j'ai commencé la visite de cette communauté, qui comprend seulement trois Pères. La maison est suffisamment grande, comprend un étage. Elle est en outre bien appropriée à la vie de commu-

nauté. L'église est vaste, fort bien tenue et très fréquentée par les fidèles.

Le 19, dans la soirée, j'ai terminé la visite et je suis parti de suite en automobile pour Alegria, à cent soixante kilomètres de distance.

ALEGRIA (*Missions*). — Le 19, dans la soirée, j'ai commencé la visite de cette résidence de quatre Pères.

Deux de ces Pères sont presque toujours absents, occupés au dehors à prêcher des missions ; il arrive même parfois que les deux autres les accompagnent, quand il y a possibilité. La maison est régulière. L'habitation est spacieuse et entourée d'une plantation de café, dont les revenus suffisent aux besoins des missionnaires pendant les vacances.

Le 21, dans la matinée, j'ai clôturé la visite et je suis rentré à Salvador, où m'attendait le Père Kerremans, Visiteur de la Province, tant apprécié en Colombie, où il a passé de nombreuses années.

Le 22, dans la matinée, nous avons pris l'avion pour le Guatemala, trois cents kilomètres de parcours. A l'aéroport, nous avons trouvé plusieurs Pères, ainsi que le vénérable Monsieur Lagrula, ancien Visiteur, et actuellement Directeur des Filles de la Charité.

GUATEMALA (*Maison centrale*). — Le 23, dans la matinée, j'ai commencé la visite de cette nombreuse communauté, composée de douze Pères et de trois frères coadjuteurs. La résidence est très grande et en bon état. Avec le personnel de la Maison, j'ai reçu aussi les quatre Pères de Solola, qui sont venus profiter de la visite, ne pouvant moi-même aller jusqu'à eux.

La Visitatrice est venue me saluer avec son conseil. Je leur ai rendu la visite à leur Maison centrale, où plus de quinze cents enfants sont instruits par les Sœurs. Leur chapelle est fort jolie et très grande.

Le 30 mai, dans la matinée, j'ai clôturé la visite, arrivant ainsi au terme de ma mission officielle de Commissaire extraordinaire.

Le 1^{er} juin, dans la soirée, je partis en avion pour La Havane, distante de deux mille kilomètres, et, là, profitant du mois de repos que le Très Honoré Supérieur général m'avait accordé, je demeurai jusqu'au 19.

Dans la matinée de ce même jour, je partis en avion pour Madrid, à cinq mille cinq cents kilomètres de distance. Le 28, j'arrivai à Saint-Sébastien en auto ; le lendemain, après avoir passé la frontière, je pris le train à Hendaye, et le 30 juin, dans la matinée, j'étais à Paris, sain et sauf, après un si long voyage.

REMARQUES. — J'ai parcouru quelque quarante mille kilomètres, et j'ai fait mon possible pour remplir ma tâche, employant le temps de mon mieux. — ayant en effet commencé en Argentine, le 22 janvier, la première visite, j'ai clôturé la dernière au Guatemala, le 29 mai, ce qui fait cent vingt-huit jours, pendant lesquels j'ai visité trente-trois Maisons, certaines fort éloignées les unes des autres.

Partout, j'ai été reçu avec toutes les marques de la plus grande considération, ce dont je demeure profondément reconnaissant. Dans toutes les circonstances, je me suis rappelé le

proverbe « *l'indigent, même vêtu de soie, reste toujours pauvre* », à savoir que toute cette considération ne s'adressait pas à ma pauvre personne, mais au Très Honoré Supérieur général, dont j'étais le représentant.

Pour aussi parfaite que soit la régulière observance dans toutes nos Provinces, ces visites sont nécessaires pour resserrer de plus en plus les liens de cet esprit de famille, qui doit unir intimement tous les membres de notre Congrégation bien-aimée.

Pendant cette visite, je me suis convaincu, une fois de plus, que les missions et l'enseignement dans les séminaires contribuaient par-dessus tout à conserver le bon esprit dans les Maisons, alors que les chapellenies ne le favorisaient généralement pas.

Paris, le 18 juillet 1950.

(Traduction Gaston Roustain.)

Antoine LOPEZ.

HUBERT MEUFFELS (1871-1949)

(Visiteur de Hollande de 1932 à 1945)

Hubert MEUFFELS naquit à Susteren, dans le Limbourg hollandais, le 20 mars 1871, aîné de quatre enfants, d'une famille foncièrement catholique.

Il fit ses études secondaires à Wernhoutsburg (1884-1889), entra au Séminaire interne de Paris, le 14 août 1889, et y prononça les Saints Vœux le 15 août 1891. Il fut ordonné prêtre le 30 mai 1896, par Mgr Bray, Saint-Flour le posséda sept années durant comme professeur de philosophie et de dogme (1896-1903). Puis, ce fut son long supérieurat de vingt-trois ans à Panningen jusqu'au mois d'août 1926. Une période de cinq années le retint à Tilbourg comme premier Directeur des Filles de la Charité, qui venaient d'être érigées en province indépendante. Enfin, ayant déjà dépassé la soixantaine, il fut nommé Visiteur des Lazaristes de Hollande, poste qu'il occupa jusqu'au mois d'août 1945. Il finit ses jours à la Maison-Mère à Paris, le 23 avril 1949.

Voilà en quelques traits la trame de cette vie, active jusqu'au bout. Pour ne pas dépasser les limites d'une notice normale, j'essaierai d'esquisser sa physionomie d'après mes souvenirs personnels et ce que de-ci de-là j'ai pu glaner à son sujet.

Certes, on reste quelque peu perplexé devant cet homme, qui était « *quelqu'un* » ; qui, par tant de côtés, imposait le respect, attirait par sa bonté, se créait des amitiés durables, et qui, d'autre part, autoritaire, volonté de fer, manquant de souplesse, heurtait parfois et éloignait de lui.

Il imposait le respect par sa piété profonde, peu compliquée : méditation, bréviaire, sainte Messe, quart d'heure d'adoration, chapelet, chemin de Croix, dévotion à la Sainte Vierge, aux Saints de la Petite Compagnie, et de la Hollande, aux défunts, dévotion tout spécialement au devoir de chaque jour, fait par amour de Dieu — l'ordinaire en somme de tout bon prêtre de saint Vincent. Les nouveautés sur ce terrain ne le tentaient guère, pas même les nouveautés légitimes. Les livres qu'il a écrits respirent cette piété.

Il imposait le respect par son zèle pour la régularité. « *La Règle* » sur ses lèvres n'était pas un vain mot. Il fallait l'observer, sans excès, et lui-même y était très fidèle.

Il imposait le respect et l'admiration par son ardeur au travail : devoir d'état avant tout, puis pour les moments libres, « *utiliter occupatus* ». A Wernhout, à Paris, à Saint-Flour, son devoir d'état était l'étude. A Wernhout, parce qu'il était intelligent et étudiait avec ardeur, on lui fit faire rondement ses humanités. Il dut sauter la quatrième, puis, en rhétorique, tout en développant ses propres connaissances, il dut remplacer le professeur de cinquième. Il le fit si bien, qu'on lui demanda de continuer ce service pendant une année encore avant d'entrer au Séminaire interne de Paris. Toute sa vie de plus tard était marquée au coin d'une bonne culture littéraire. A Paris, après son séminaire, il se remit à l'étude, non sans excès, et dut bientôt aller prendre quelques mois de repos à Wernhout pour se remettre des fatigues du surmenage. A Saint-Flour — le temps le plus heureux de sa vie — il sut enthousiasmer ses élèves de philosophie d'abord, puis de dogme, leur communiquant son ardeur, dirigeant nombre d'entre eux ; commençant aussi à écrire dans la *Quinzaine* (1) et dans la *Revue Néo-scholastique* (2), des articles appréciés, cadrant avec ses matières d'enseignement. De ce temps dataient ses nombreuses amitiés avec le clergé du diocèse et ses relations cordiales avec le professeur Mercier, le futur cardinal et primat de Belgique.

A Panningen, son devoir d'état était la conduite de la maison et la formation de futurs missionnaires de saint Vincent. Son gouvernement était sévère. Mais j'en ai entendu, qui après des années lui en rendaient grâce : son école les avait préparés aux épreuves bien plus dures de la vie de plus tard. D'autres en ont souffert. Cependant, il manquait d'excellents principes de vie, sur les traces de saint Vincent : être serviteur ; servir Dieu avec un grand amour ; fidélité à la Règle ; bien et utilement employer son temps ; ne pas être l'esclave de son travail, mais en rester le maître ; simplicité de vie ; modération de ses désirs ; travailler le jour et ne pas dormir la nuit. Tout en sauvegardant le devoir d'état, il trouvait dans sa journée des moments qu'il pouvait consacrer à quelque œuvre utile. Et il nous y encourageait aussi. Cette fois, nous nous souvenons d'un dîner de quelques saints de Hollande en 1907, à l'occasion de la Fête de la France ; en 1908, les *Martyrs* de la Réforme, puis de nombreux amis belges de la Réforme en 1910. En 1905, on lui fit *Sainte Euphrasie de Schiedam* (3). Les *Martyrs de la Réforme* furent traduits dans le Gallois. Les *Saints* (4), et *Les Martyrs de la Réforme* furent traduits dans le Flamand. Tous les deux furent traduits en l'anglais. Entre temps, il publia aussi la courte biographie de *Thomas à Kempis*, jeune diocèse plein de promesses pour l'avenir.

(1) *La Quinzaine*, la Revue, n. 152, p. 521. Hubert Meuffels. 1
F. de la Revue, la Revue, n. 152, p. 521. Hubert Meuffels.

(2) *Revue Néo-scholastique*, n. 124, 1902, 1903, 1904, novembre 1905.
N. de la Revue, n. 124, 1902, 1903, 1904, novembre 1905. La Revue, la langue doit être
soignée, la Revue, n. 124, 1902, 1903, 1904, novembre 1905. *Essai de*

(3) *Sainte Euphrasie de Schiedam*, par Hubert Meuffels.
O.M. Paris, 1905.

(4) *Les Saints*, par Hubert Meuffels. *Madama*, par Hubert Meuffels.
O.M. Paris, 1905.

qui était mort à Panningen, le 18 juillet 1906, et qu'il voulait proposer en exemple à la jeunesse de la Hollande.

Il imposait le respect comme Visiteur, ne craignant pas, bien que sexagénaire et souffrant de varices, d'entreprendre encore de longs voyages pour faire la visite canonique au Brésil en 1934, à Java et dans la Chine du nord en 1935-36, faisant les détours possibles pour rencontrer les confrères hollandais, ou français, anciens de Wernhout et de Panningen, qui travaillaient en d'autres provinces, pour les reconforter d'une bonne visite, et pouvoir rapporter de vive voix leur bon souvenir à leurs familles.

Innombrables sont les lettres qu'il a écrites : lettres de direction, lettres d'amitié, lettres de condoléances, lettres administratives surtout, mais où il ne manquait jamais d'ajouter, avec son écriture *cauéciforme*, les petites nouvelles qu'il avait pour le moment, et les petites attentions qui pouvaient faire plaisir. Il écrivait le matin. Question de principe : « Le matin est le meilleur temps pour le travail de l'esprit. » Alors, on le voyait, la tête tout près du papier, tenant son porte-plume tout près de la plume, de sorte qu'il avait toujours le bout des doigts noirci d'encre, l'esprit tendu, travaillant nerveusement de toute sa personne. A ces moments, il valait mieux ne pas aller frapper à sa porte sans cas d'extrême nécessité, car les jeunes surtout risquaient — il en riait lui-même par après — ils risquaient, dis-je, d'être expédiés un peu vertement à la porte. Mais si on l'avait prévenu, c'était bien. Il y était préparé.

Il était un des premiers à se servir d'une machine à écrire. Il en demanda la permission au Très Honoré Père Fiat, qui lui répondit, avec une charmante malice, faisant allusion à son écriture : « *Bien volontiers nous vous accordons cette permission. Nous serons les premiers à en bénéficier.* »

Il avait l'amour de la Petite Compagnie, et de tout ce qui se rattachait à elle, et il s'efforçait, toujours d'une façon discrète, de la faire connaître. En 1911, il prit l'initiative de notre revue missionnaire, qui existe toujours, le *Sint Vincentius a Paulo*. Début modeste : quatre fois par an une dizaine de pages, donnant des extraits de lettres de nos missionnaires et les petites nouvelles de famille, pour entretenir plus intime le contact avec nos parents et bienfaiteurs. Quand l'occasion se présentait il acceptait volontiers sermons, retraites. Il recherchait les relations avec le clergé séculier, y voyant un moyen de gagner leur sympathie.

Etant Directeur des Filles de la Charité à Tilbourg, il fit paraître la traduction néerlandaise de sa *Sainte Lydwine de Schiedam* (1928). Il donna aussi au clergé de la ville les conférences pour leur récollection mensuelle. Il y sympathisait avec le football, pour gagner les jeunes gens et leur faire du bien. En quoi il réussit pleinement. Un jour, il leur prêcha un triduum. Tout son auditoire était suspendu à ses lèvres. Un des vicaires disait plus tard : « J'en fus émerveillé, tellement il tenait leur attention captive. »

Il aimait à consoler les affligés : pas de deuil auquel il ne prit part. Il avait le culte des morts. Lorsqu'à Panningen les premiers de nos défunts eurent été transportés du cimetière paroissial dans le caveau mortuaire construit tout près de la nouvelle chapelle, il alla chaque matin leur faire l'aumône d'un *De profundis*. Son exemple fut suivi, et la pieuse coutume n'a jamais

cessé depuis. Dans ce caveau repose aussi le vénéré M. Nicolaux, qu'en 1903, il amena avec lui de Saint-Flour, pour soulager le vieillard dans les peines de son exil.

Tout chez lui était rigoureusement réglé. Le matin, il était à sa table de travail, l'après-midi, il sortait, faisait les visites nécessaires ou utiles, le soir, bien souvent, il lisait. « *Rien ne vaut pour moi, écrivait-il un jour, la compagnie d'un bon livre, il anime ma solitude, il enrichit mon bureau, il calme mon ennui, ma douleur, la monotonie de ma vie, mes épreuves de toute sorte. Il me tient lieu de la satisfaction de bien d'autres désirs.* » Il tenait ses affaires, livres, lettres reçues, etc., dans un ordre parfait, lettres classées alphabétiquement. S'il devait en consulter une, il la retrouvait presque à l'instant. Son bureau était toujours propre et net. Les revues, — il en payait quelques-unes de sa propre bourse. — étaient surveillées scrupuleusement, pour qu'aucun numéro ne se perdît, et, à la fin de l'année, il les faisait porter au relieur. Il avait l'œil éveillé et une grande curiosité intellectuelle pour découvrir ce qui pouvait intéresser plus tard. C'est lui qui a recueilli pour autant qu'il y en avait encore, portraits et souvenirs des premiers Lazaristes néerlandais. C'est lui qui conservait les anciens palmarès de Wernhout, reliés ensemble évidemment. Il a laissé plusieurs albums de photos et de cartes postales, vues des endroits où il avait passé, des diverses maisons de la Compagnie, très précieux entre autres pour le souvenir d'autrefois et la vie des étudiants à Panningen. C'est lui qui conservait tous les catalogues du personnel, depuis son ordination sacerdotale, reliés de cinq en cinq années, et rien n'y manquait, pas même les feuilles polycopiées du temps de guerre 1914-1918. De temps en temps il faisait la revue de sa chambre, pour épousseter et ranger sa bibliothèque, pour mieux classer, supprimer, déchirer.

Quant au soin de sa santé, c'était encore le système. Vie régulière, été et hiver mêmes habits, le bain, le bon air. Il sortait dans la cour tous les matins, même au plus rigoureux de l'hiver, pour dire son chapelet, et rentrait parfois tout rouge ou bleu. Et pourtant, il supportait difficilement le froid. Mais il tenait à son système et y aurait volontiers amené les autres. Sauf pour les varices — il en fut incommodé toute sa vie — il jouissait jusque vers l'âge de soixante-dix ans, d'une santé de fer. On disait malicieusement : « *S'il ne lui arrive un accident, il vivra éternellement.* »

Dependant, pas de tableau sans ombre. Il avait un tempérament sensible, nerveux, et comme il me l'avouait un jour lui-même, porteur de la peste. Quelque bon qu'il pût être, quand quelque chose lui déplaisait, en un instant parfois le sang lui montait à la tête, il se ballait les mains fiévreusement, et alors, gare... il disait ce qu'il croyait devoir dire, sans ménagement. Tout le monde le recevait, beaucoup en ont souffert, en ont été froissés. Difficilement aussi il savait faire un échange d'idées. Quand on venait chez lui, il parlait, exposait sa propre façon de voir, et on n'avait qu'à écouter patiemment. On sortait de chez lui, après une heure et plus, la tête fatiguée. Il croyait devoir faire ainsi, par principe : « *C'est l'autorité qui doit donner la ligne de conduite.* » Personne ne niera qu'il avait beaucoup d'expérience, qu'il avait d'excellentes idées, mais il les poursuivait avec une ténacité qui ne lâchait pas. C'était un excès, et cela créait des contrariétés, des éloignements. Ce manque de calme, ce manque

d'une certaine déférence, ont atténué le résultat, le but très élevé, il est vrai, qu'il poursuivait. Souci de sa responsabilité et volonté irrésistible de réaliser ce qu'il croyait nécessaire ou utile, concouraient ensemble. Il supposait beaucoup de surnaturel chez ses sujets pour l'accepter. Dès que sa charge n'était plus en cause, il était tout autre : aimable, prévenant, cherchant à faire plaisir. Et j'ajoute qu'il savait réparer ses brusqueries. Un jour qu'il avait sursauté pour un rien, il venait une demi-heure après, calmé, reconnaître son tort.

Travailleur, il l'a été jusqu'au bout. Soi-disant au repos à la Maison-Mère, il vit bientôt, pénitents du dedans et du dehors venir le trouver, et il se réjouit de « *ce consolant ministère* ». A cause de sa santé débile et à surveiller, il ne sortait que rarement (5). Bon nombre de ses amis, confrères et autres, de passage à Paris, lui rendaient visite. Entre temps, tandis que sa vue allait en diminuant (il ne voyait bientôt plus que d'un œil), il s'adonnait encore avec ardeur à une *Vie de saint Vincent*, presque achevée, puis à une *Vie de Monsieur Fiat*, qu'il vénérât comme un autre Monsieur Vincent. Il avait en son tiroir, une *Vie de Jésus, Fils de l'Homme*, pour laquelle il cherchait un éditeur non catholique. Il espérait qu'ainsi ceux qui ne fréquentent jamais les librairies catholiques se trouveraient confrontés malgré eux avec celui qui était leur Sauveur.

Vers le début du mois d'avril 1949, M. Martin MEUFFELS, Lazariste également, son unique frère encore vivant, et de douze ans plus jeune que lui, récemment revenu du Pérou, venait passer une bonne dizaine de jours en sa compagnie. Ils se revoyaient après une séparation de treize ans. Grande fut la joie. Le 22 au matin, ils se redirent au revoir. Le frère reviendrait après quelque temps. M. Hubert était fort ému. Avait-il quelque pressentiment ? Le cœur supportait-il difficilement une telle émotion ?

Le lendemain, pendant la méditation, le Très Honoré Père, avait à lui parler un moment. M. MEUFFELS en profita pour lui offrir la *Vie de Monsieur Fiat* : « Tenez, mon Père, je l'ai achevée, je vous la présente » (6). Une demi-heure après, il allait, comme de coutume, dire la sainte Messe, sans se douter qu'il n'en viendrait pas au bout. Au *Pater*, le frère qui la lui servait, remarqua qu'il n'avancait pas, mais qu'il se cramponnait à l'autel. Un autre prêtre fut averti. M. MEUFFELS fut mis dans un fauteuil. Il avait déjà perdu connaissance. On le transporta à l'infirmerie et lui administra l'Extrême-Onction. Là, sans être revenu à lui, il s'éteignit le lendemain 23 avril, vers six heures du soir, âgé de soixante-dix-huit ans et un mois, dans la soixantième année de sa vocation, la cinquante-troisième de son sacerdoce. Une mort, telle qu'il l'aurait souhaitée : les armes à la main.

Concluons ces quelques pages. M. MEUFFELS fut un caractère marquant, une volonté poursuivant un haut idéal, attaché corps et âme à la famille de saint Vincent et à ses œuvres. Il a eu sa grande part à l'organisation de ses œuvres en Hollande. Il était une âme bien surnaturelle et sensible. Quelques années avant sa

5) Il souffrait d'une angine de poitrine. Quelques années auparavant une crise aiguë avait mis sa vie en danger et il avait reçu les derniers Sacrements (23 juillet 1944).

6) Publié dans les *Annales*, année 1949-1950. Tome 114-115, p. 3-56.

mort, il écrivait : « *La vie m'a été un don de Dieu mon Créateur et mon Sauveur d'hier, mon soutien d'aujourd'hui, ma récompense de demain, mon Bienfaiteur et mon Père dans le temps et l'éternité. Un « don de Dieu » payé en retour de ma part d'un effort constant de reconnaissance et de bonne volonté.* »

Tel il était au fond de son âme, malgré les côtés moins agréables, qu'en toute sincérité nous avons pris la liberté de signaler en passant. Les faiblesses de l'homme de bonne volonté, et qui n'en a pas ? sont souvent les excès de ses qualités. Nous récoltons le bien de ces dernières, et ce bien sera considérable. Nimègue, ce 8 août 1950.

Cornelle VERWOERD, C.M.

LA ROQUE-GANGES

A LA MÉMOIRE DE MONSIEUR FERNAND PORTAL

Le 1^{er} octobre 1950, la paroisse de La Roque-Aynier, au diocèse de Montpellier, a célébré le souvenir d'un de ses plus illustres fils, M. Fernand PORTAL, prêtre de la Mission. Cette chrétienne paroisse, qui dresse sur les bords de l'Hérault ses remparts et ses rues moyen-âgeuses, en escalade autour d'un château féodal, a donné en un demi-siècle, à la famille de saint Vincent, trois confrères et deux sœurs ; aussi le Très Honoré Père Fiat avait fait don à l'église de La Roque d'une statue de saint Vincent, que le Très Honoré Père Verdier, alors Supérieur du Grand Séminaire de Montpellier, vint bénir en 1902.

Le projet d'un monument commémoratif à élever à M. PORTAL, dans l'église de son village natal, annoncé par Mgr Calvet, dans le journal *La Croix*, reçut approbations et oboles de ses anciens disciples du clergé et de l'Université.

Le dimanche 17 octobre, à 10 heures, Son Excellence, Mgr Duperray, évêque de Montpellier, accompagné de M. le Vicaire général Dufour, de M. Maillé, Supérieur du Grand Séminaire, et de M. Groux, directeur de l'enseignement libre, était reçu sur le porche de l'église par M. le Maire de La Roque, entouré de son conseil municipal, et prenait place au trône pour la grand-messe célébrée par le chœur paroissial. Les prêtres du doyenné et plusieurs ecclésiastiques de Notre-Dame de Prime-Combe remplissaient le chœur.

Après la messe, M. le chanoine Gasque, aumônier du lycée de Nîmes, ancien disciple de M. PORTAL, monta en chaire et retraça la vie et l'œuvre de M. PORTAL. Laissant de côté sa grande idée de fonder les *Falaises*, réservée pour l'après-midi, il s'attacha sur ordre du prêtre et le directeur d'âmes, dans les professions de foi, à l'enseignement des Grands Séminaires de Châlons, de Cahors, de Nîmes, du Quercy-Midi, dans la direction spirituelle des élèves de l'École normale supérieure et la réalisation des œuvres sociales. Après la messe, M. Maillé découvrit la plaque commémorative d'un socle où se détache la noble figure de M. PORTAL et Monseigneur l'Évêque bénit le monument.

A midi, une trentaine de convives, autour de Monseigneur, célébrèrent le banquet et les toasts ; il y a toujours quelque vieux chanoine, plein d'esprit et d'à-propos, pour raconter ses souve-

nirs. Mention fut faite de ceux qui, n'ayant pu venir, s'étaient excusés : les R.P. Avril et Congar, Mgr Calvet, Jean Guillon.

Dans l'après-midi, c'est à Ganges que se continua la journée PORTAL. Ganges, chef-lieu de canton, est à deux kilomètres de La Roque. Les protestants y sont un millier, tandis qu'à La Roque il n'y en a pas. On les avait invités à la réunion publique qui eut lieu aux Halles municipales.

A deux heures, devant un nombreux auditoire, M. le Prieur de La Roque (c'est le titre que de temps immémorial on donne au curé de cette paroisse), après un hommage de remerciement à Monseigneur l'Evêque qui présidait, exposa l'objet de la réunion : sans doute commémorer le souvenir de M. PORTAL, mais surtout faire mieux connaître à ses compatriotes son œuvre et en raviver l'esprit. La Providence avait fait naître M. PORTAL dans un pays de divisions religieuses intenses et séculaires, guerres de religions au XVIII^e siècle, guerre des Camisards à la fin du XVIII^e, et depuis, oppositions politiques. M. PORTAL avait été dans sa jeunesse le témoin de cet antagonisme, de ces préjugés tenaces dans nos basses Cévennes ; il consacra sa vie à ramener à l'unité les frères séparés. Précurseur et conciliateur, il fut souvent à ce double titre incompris et contredit des deux côtés à la fois, peut-être aussi parce que son idée n'était pas encore au point, mais aujourd'hui qu'elle est en marche, indiscutée, il nous reste à nous, ses compatriotes, à la comprendre et à la réaliser. Aux heures pénibles de sa vie, M. PORTAL nous confiait qu'il aimait se rappeler le blason de son pays natal, au rocher d'argent, et surtout sa fière devise : *adversis duro*

Après M. le Prieur, et présenté par lui, M. Pierre Mesnard, professeur de philosophie à la Faculté d'Alger, prit place au micro. L'orateur à la voix puissante et à la parole aisée de conférencier, maître de son sujet, après avoir rappelé qu'il avait bénéficié, à l'Ecole normale supérieure, de la direction et de l'initiation de M. PORTAL, et après avoir campé le portrait de son maître, raconta la providentielle rencontre, à Madère, en 1889, de M. PORTAL et de Lord Halifax, comment ces deux nobles et belles âmes, séparées de croyances, mais animées d'une grande foi et d'une grande piété, se lièrent d'amitié pour la vie et à partir de cette heure cherchèrent ensemble à ramener l'Eglise anglicane à l'Eglise romaine : voyages à Rome et en Angleterre, entrevues avec Léon XIII et les cardinaux d'une part et les évêques anglicans, d'autre part, fondation de la revue anglo-romaine, meetings en Angleterre. Le mouvement était lancé. Les pionniers allèrent-ils trop vite ? Toujours est-il que Léon XIII freina d'abord le mouvement d'union par l'encyclique *Satis Cognitum*, sur l'unité de l'Eglise, puis l'arrêta par la bulle *Apostolicæ curæ* (19 septembre 1896), sur l'invalidité des ordinations anglicanes, mais il en restait quelque chose : le rapprochement et la confrontation des hommes et des doctrines, les travaux scientifiques d'histoire et de théologie. Le cardinal Rampolla, secrétaire d'Etat, écrivait à M. PORTAL, au nom du Saint-Père qu'il pouvait continuer à entretenir de bons rapports avec les Anglicans et à collaborer à la conversion de l'Angleterre.

Le mouvement devait reprendre, en 1921, avec les conversations de Malines. Lord Halifax et M. PORTAL, dans une visite au cardinal Mercier, une des plus hautes autorités ecclésiastiques du moment par sa science, sa vertu et sa conduite pendant la guerre, amorcèrent une série de colloques entre théologiens catholiques et anglicans, que la mort du cardinal en 1926, puis celle peu

après de M. PORTAL et de lord Halifax, interrompirent. Mais le regain d'actualité donné à l'union des Eglises ne fut pas sans lendemain, puisque le Souverain Pontife institua ensuite la Semaine de Prières pour l'unité et que le Saint-Office, permit, sous l'autorité des évêques, les contacts entre théologiens d'églises différentes.

Cette conférence de M. Mesnard, dont nous ne donnons qu'un pâle résumé et encore en omettant les activités de M. PORTAL, entre 1896 et 1921, au Cherche-Midi, à l'École normale, aux œuvres sociales de Javel, impressionna cet auditoire mélangé qui semblait tout ignorer de son éminent compatriote.

Monseigneur l'Evêque clôtura la réunion en insistant sur le besoin d'unité pour ceux qui se réclament du Christ à une heure où le matérialisme athée menace d'envahir le monde, sur le scandale pour l'ouvrier de ces divisions, génératrices de scepticisme et d'indifférence, sur la nécessité pour les catholiques de la prière et surtout d'une vie plus sainte, plus charitable, et par conséquent plus attirante pour nos frères séparés. Et Monseigneur conclut en disant : « Je vous donne rendez-vous pour célébrer, en 1955, le centenaire de la naissance de M. PORTAL, par une journée aussi belle et aussi réconfortante que celle-ci. »

SOUVENIR DE MONSIEUR CELEBRINI (1875-1950)

Il y a quelques années, un prêtre âgé, d'une taille plus grande qu'à l'ordinaire, aux yeux vifs, à l'allure grave et majestueuse, traversait le pont Sainte-Trinité à Florence. Il allait très lentement vers le centre de la ville, posant devant lui son bâton à chaque pas. A l'opposé, arrivait un groupe de jeunes gens qui ricanèrent entre eux en lorgnant vers le prêtre. L'un d'eux de vouloir se moquer de « ce pauvre bougre » en récitant, sur un ton railleur, le *Miserere*. Le prêtre s'arrêta, leva son bâton devant lui, avança la main droite et, en touchant sa joue, il dit en pointant l'index vers le moqueur : « Ma joue est toute de viande à *Te Deum* tandis que la tienne est de cire à *Miserere*. » Ce prêtre, de la bouche duquel était sortie une parole digne du curé Ardotta, n'était autre que M. Celebrini.

Il nous paraît un devoir, une année après sa mort, de rappeler partiellement le souvenir de sa figure, sympathique à tous par ses dons d'intelligence, par sa vaste culture, par ses joyeuses trouvailles, ses bons mots pleins de fraîcheur, et son agréable conversation. Nous avons dit « partiellement » parce que il n'est pas utile à nos lecteurs de connaître tout ce que nous savons de M. Celebrini. M. Celebrini est né à Castelfranco di Sopra, dans le Valdarno, le 31 août 1875. Il aimait à dire qu'il était du pays de saint Philippe Néri : que ses ancêtres étaient parents du père et de la mère du saint ; qu'on retrouvait en lui quelques-unes de ses originalités, son grand-père mourut, paraît-il, du chagrin de ce que le gouvernement d'alors eut augmenté les impôts d'un demi-centime. Son père était un homme pratique, savait vivre dans le monde et s'occupait de commerce. Il se rendait souvent à Florence avec son Angiolino, encore petit garçon, de huit ou neuf ans. « Viens, mon cher, viens, nous allons à Florence. » Angiolino aimait sortir, connaître le monde, se faire des amis de son

âge. Dans les dernières années de sa vie, avec beaucoup de gentillesse et d'émotion, il montrait son portrait d'enfant : « *Regardez Angiolino. Tous disent que je lui ressemble parfaitement, que je n'ai pas du tout changé depuis ce temps-là jusque maintenant, que je suis toujours le polisson d'autrefois.* »

Mais, les plus beaux jours de son enfance, M. Celembrini les passa à Livourne. Là, il fit ses premières friponneries et ses premières escapades. « *Mais, ajoutait-il, toutes innocentes, car Angiolino n'aimait pas les sottises qui n'avaient pas de sens.* » Quand, ensuite, il obtint une place dans l'École Apostolique de Saint-Vincent, grâce à l'intervention de sa bienfaitrice, Sœur Bugliero, « *ma maman m'accompagna à la gare en disant : Angiolino, pense à ton corps, car, pour ton âme, les supérieurs s'en soucient.* » En souvenir, peut-être, de l'avertissement maternel, il avait l'habitude de dire aux Sœurs de la cuisine : « *Mes Sœurs, maman disait que pour faire de la bonne soupe, il faut d'avantage de viande et moins d'Àve Maria.* » Inutile de dire que M. Celembrini fut un des élèves les plus vifs de l'École Apostolique (à Sienne, d'abord, puis à Rome, avec M. Valentini). Au noviciat également, il compromit sa vocation par sa vivacité. « *S'il n'y avait pas eu l'intervention de ce saint homme de M. Biondelli, disait-il, je ne serais pas ici à vous faire ces discours. C'est pourquoi, je vous le répète (il parlait aux jeunes postulants), si vous venez pour vous moquer de moi, vous vous trompez. Vous êtes des bêtes ; pour se moquer de moi, il en faut bien d'autres, bien d'autres.* »

Devenu prêtre, on l'appliqua tantôt à la prédication, tantôt à l'enseignement — emplois qu'il remplissait parfaitement, parce que ni la science, ni la compétence, ni l'aisance de la parole, ni la facilité pour enseigner, ni le sens du devoir ne lui manquaient. Il réussissait, quel que soit son emploi, parce qu'il étudiait, qu'il méditait avant de parler, de prêcher ou d'enseigner. Il avait l'habitude de dire que la parole de Dieu, il ne l'improvisait pas. Un évêque, après l'avoir écouté, en disait merveille en félicitant un de ses confrères : « *Il n'est pas de ceux qui dévergondent la parole de Dieu.* » Un autre évêque, se trouvant à déjeuner, à l'occasion d'une visite pastorale, dans une paroisse où M. Celembrini avait prêché, avec un autre jeune missionnaire, la préparation de la Mission, déclara devant tous les prêtres qui étaient à table : « *Vous autres, Pères, faites un grand bien sans avoir besoin d'emboucher de trompette.* » M. Celembrini n'était pas homme à s'enorgueillir ou à vanter ses qualités. « *Tu as entendu, petit, ce qu'a dit l'évêque : le bien se fait en prêchant comme saint Vincent : de la simplicité et de la dignité pour ne pas gâter la parole de Dieu.* »

Déjà âgé et presque aveugle, il continuait à se tenir à jour en lisant revues, périodiques, brochures, journaux. Son jugement était apprécié dans tous les domaines. Jusque dans le sport, il n'était pas un profane. Pour le cyclisme, c'était un admirateur de Bartali, dont il a souvent serré la main. A Florence, il allait au devant des coureurs et sua sang et eau pour avoir un autographe de Binda. Il fut même porté en triomphe par des admirateurs florentins qui firent le tour de la place Vittorio en le mettant sur leurs épaules et en criant : « *Vive notre prêtre !* » En mission, c'était un bon compagnon, encourageant les jeunes confrères, leur faisant part de sa science et de son expérience, sans jalousie et sans fausse gloire. Ses plans de sermon étaient toujours bien préparés, pratiques, et à la disposition de son confrère. Que de clarté, de précision et de doctrine dans ces pa-

ges maintenant dispersées ! Elles furent très recherchées par plusieurs missionnaires, mais, après la ruine de la maison du quartier Saint-Jacques, très peu nous en est resté. Quand il voyait que son confrère en était tout à fait à ses premières armes et se trouvait embarrassé pour résoudre quelque cas : « *Ne t'en fais pas, disait-il, nous, nous avons l'administration ordinaire de la grâce de Dieu. Le Seigneur, lui, a l'extraordinaire. Et ensuite tout s'arrange.* » De retour à la maison, il ne voulait pas que l'on fit de longs discours sur le succès de la mission, ni même la longue relation écrite habituelle sur le livre des missions. « *Il suffit du strict nécessaire ; le reste compromettrait les fruits ; et, ensuite, contentons-nous d'avoir notre nom écrit dans le ciel.* » Ces phrases et d'autres semblables, prises au vol par divers confrères, suffirent à marquer combien était solide la spiritualité de M. Celebrini, encore que peu apparente. C'est pourquoi nous avons l'espérance, comme lui toujours, d'ailleurs, que le Seigneur n'aura pas tardé à le récompenser. Beaucoup se rappellent encore sa magnifique répétition d'oraison sur le ciel, à l'occasion de la retraite de la communauté. En imaginant le déroulement d'une procession des anges et des saints devant la majesté glorieuse de l'auguste Trinité, M. Celebrini se mettait le dernier, presque en dehors de la procession. Comme le soldat qui, resté en arrière de la marche, rejoint le dernier la caserne, « *Enfin, le dernier de tous, boitant, avec sa canne, un homme, un missionnaire, Angiolino ! Et les bienheureux, les anges diront : Oh ! Angiolino, Angiolino lui aussi est au paradis, lui aussi est sauvé.* » Qu'il soit sauvé, qu'il soit au paradis, nous en avons la confiance à cause de sa patience pour accepter les souffrances et les douleurs de sa longue maladie, et accueillir avec sérénité « sa sœur la mort ».

Une année après sa mort, il nous semble le voir encore passer dans les corridors de la maison, en récitant à voix haute le rosaire, en marquant le pas au rythme de sa canne.

— *Comment allez-vous, Monsieur Celebrini ?*

— *Je suis lourd... je n'y vois guère... Qui es-tu ?*

— *Vous ne reconnaissez pas ma voix ?*

— *Eh ! parbleu, comme tu vois, je suis un lourdaud...*

— *Mais votre esprit est toujours jeune, toujours frais.*

— *Baillleur, pourquoi te moques-tu de moi ? Ecoute, petit, accompagne-moi jusque-là et nous causerons...*

Et nous, maintenant, en passant dans la cour ou sur la terrasse de la *Casa Pia*, en tournant nos regards vers le cimetière de la *Miséricorde*, où repose son corps, nous pensons à lui en chantant un *Requiem*. Nous pensons à son esprit et nous nous le représentons en colloque avec l'un de ces nobles esprits avec lesquels il eut à faire ou à discuter pour rendre plus agréable la conversation, plus fraternelle l'agape commune des jours de fêtes, colloques semblables, peut-être, aux dialogues des Morts de l'Éternel, souviens-toi, lecteur ! Ah ! s'il nous était permis de participer à quelqu'un de ces colloques et de le retransmettre aux vivants, que de belles choses nous serions heureux d'entendre !

Quelque chose de frais, de jeune, de joyeux nous vient au cœur devant sa tombe. Ce sont ses souvenirs d'enfant, ses troubles, sa bonne humeur toujours vive, que nous rappelons souvent en l'honneur. Aussi nous a-t-il plu d'évoquer M. CELEBRINI parce qu'alors il nous était particulièrement cher. Nous avons

un peu désobéi à sa consigne de ne rien écrire de lui après sa mort, parce que, disait-il : « *Il est facile de louer les morts et de leur attribuer des qualités et des vertus qu'ils n'ont pas eues.* » Que M. CELEBRINI nous pardonne si, dans un souci de charité, nous avons manqué à la consigne. Nous sommes certains, pourtant de n'avoir pas exagéré mais d'avoir simplement montré la vérité.

Sienné, septembre 1950.

Gl. Gl. VA.

(Traduction Balézo-Bustarret des *Annali*, 1950.)

MONSIEUR JEAN ROQUE

Prêtre de la Mission de Saint-Vincent de Paul

Spontanément, dans la délicatesse de son âme, M. Maurice Legendre vient de rendre à M. Paul Roque, le remarquable témoignage que les Annales sont heureuses d'offrir à l'édification générale. Un noble esprit, un grand cœur, sait déceler, dans la simplicité de la vie de chaque jour, les âmes de choix : il se fait en outre un devoir d'apporter son témoignage.

Depuis une quarantaine d'années, M. Maurice Legendre se penche, avec amour et intelligente compréhension, sur le rayonnement de l'Espagne. Directeur à Madrid, de la Casa Velasquez, l'équivalent en la péninsule ibérique de la Villa Médicis de Rome, M. Legendre préside à l'illustre maison qui abrite à Madrid quelques jeunes et futures célébrités, assemblées et unies dans la connaissance et l'étude du monde hispanique. On sait que la France envoie là, sur titres et pratiquement sur concours sélectif, quelques travailleurs intellectuels qui, grâce à une bourse, peuvent pendant plusieurs années, se livrer, sans soucis matériels, à l'approfondissement d'un thème espagnol : art, musique, archives, littérature, histoire, philologie, etc...

M. Legendre qui aime grandement l'Espagne, et a écrit plusieurs volumes sur ce noble pays, est un ancien élève de l'École normale supérieure de Paris. A ce titre, il fut alors un des plus fidèles disciples de M. Pouget, en compagnie d'autres survivants tels MM. Chevalier, Guillon, etc... ..

Membre du Conseil administratif de Saint-Louis-des-Français, M. Legendre, à ce titre, connut intimement M. Roque, envoyé comme Vicaire de M. André Azénar, qui, depuis 1931, en demeure le précieux et dévoué Recteur.

M. Roque, à ses côtés, se dépensa et consacra ses onze dernières années de vie. Il naquit à Sommières (Gard), le 1^{er} juin 1887. Après des études classiques commencées à Prime-Combe, poursuivies à Lyon (Montée du Chemin-Neuf), et achevées à Wernhout, M. Roque fut admis, le 2 août 1905 au Séminaire interne à Paris. Le 14 juillet 1912, Mgr Allgeyer lui conférait en la Maison-Mère, l'ordination sacerdotale. Placé à Wernhout, il n'y resta qu'une année scolaire. En 1913, il partait pour Santiago du Chili. Dès l'année suivante, la mobilisation et la guerre de 1914, le ramenaient en France. En 1919 il était nommé au collège d'Ardouane, dont, en 1928, il devenait le Supérieur. En 1935, envoyé comme professeur à Cuvry, il en repartait en 1939, pour Madrid, sa suprême étape. Vicaire, professeur, hellénisant averti (Cf. Annales, t. 108-109, p. 309-310), il y consacrait et affinait ces qualités que met délicatement en valeur le témoignage de M. Legendre. Ces lignes, par delà le travail et les besognes quotidiennes, soulignent le

reflet d'un esprit et d'une âme. Il n'y a rien à ajouter à ces paragraphes denses et avertis : on s'en voudrait surtout de les diluer par un commentaire pâleux.

F. C.

Simplicité et douceur : ces deux traits définissent la physiologie de ce digne fils de saint Vincent de Paul. Voisin de M. ROQUE, qui, en sa qualité d'aumônier de l'Hôpital Saint-Louis-des-Français, vivait à deux minutes de la Casa Velazquez, j'ai mieux que personne connu le bienfait de ces qualités qui faisaient penser à une source intarissable et, dans son abondance, toujours calme. Je peux donc porter témoignage, et je le dois, d'autant plus que, dans son extrême humilité, celui qui les possédait à un degré supérieur paraissait n'en pas même avoir conscience.

J'ai fait à plusieurs reprises l'expérience de m'entretenir, au sortir d'une messe où il avait prêché, avec un des fidèles qui l'entendaient pour la première fois : la plupart, en rendant hommage à sa clarté, à son onction, ne s'étaient pas rendu compte de l'extraordinaire qualité de son homélie. M. ROQUE était un type accompli de *l'humaniste chrétien*. Il n'était pas seulement un très bon latiniste ; sa culture grecque raffinée donnait à sa parole une élégance précise, exemple de tout vain ornement, qui s'accordait admirablement avec l'idéal de simplicité populaire que « Monsieur Vincent » proposait aux prédicateurs. Tout le monde profitait également de la riche substance d'une homélie de M. ROQUE, mais ceux-là seuls qui avaient une assez forte culture goûtaient ce que sa simplicité supposait d'humanisme raffiné.

Sa propre culture s'étendait à tout et il était du siècle de « Monsieur Vincent », non seulement par ses qualités sacerdotales, mais par l'ampleur de son horizon d'« honnête homme ». Il avait une perspicacité extrême pour découvrir dans une revue dans un journal, ou pour saisir au vol à la radio le petit fait révélateur, l'anecdote qui en disent plus que de longs développements, ou pour dégager l'idée que son promoteur avait enveloppée de prudentes précautions, au risque de la rendre insaisissable pour le lecteur rapide, qui est légion.

En somme, ses qualités d'intelligence et de cœur faisaient qu'il mettait autant de zèle et d'habileté à découvrir le mérite des autres qu'à dissimuler le sien.

S'il avait fallu une forte culture pour porter à un tel point d'élégance et de perfection une simplicité sans doute naturelle en lui, je ne saurais dire si sa douceur était l'épanouissement d'une qualité naturelle ou un triomphe de la volonté chrétienne ; mais cette douceur, elle aussi, était si parfaite, que la seule nature ne pouvait suffire à l'expliquer. Je n'ai jamais entendu M. ROQUE se plaindre ni des hommes, ni des circonstances, bien que, au temps de sa santé, sa tâche, ou plutôt ses tâches, fussent lourdes, et que, lorsque cette santé déclina progressivement, la mort apparût à son horizon avec une impitoyable et pesante insistance.

Sa tâche était double : à ses fonctions d'aumônier de l'Hôpital Saint-Louis-des-Français, qui eussent suffi à accaparer une activité normale, s'ajoutaient ses cours de religion et de langues anciennes, d'autant plus fatigants qu'ils exigeaient de fréquents déplacements, en un climat qui est souvent rude.

Mais, c'est que le clergé français n'est pas assez nombreux pour l'importance qu'a prise la colonie française de Madrid, gros-

sie d'amis espagnols qui aiment la spiritualité française et particulièrement celle de la Mission de Saint-Vincent de Paul. Il serait assurément de l'intérêt de la France de mieux utiliser, pour son rayonnement en Espagne, son admirable clergé.

On pense bien que le mal qui devait emporter M. ROQUE avant de se déclarer, minait sourdement tout son organisme, et rendait plus épuisant l'excès de son travail. Il ne se plaignait pas ; il regrettait seulement de l'unique point de vue de l'intérêt général, qu'il n'y eût pas assez d'ouvriers pour la moisson.

Lorsque l'anémie pernicieuse se déclara après son long travail de sape, M. ROQUE ne se fit pas d'illusion. Même si le dénouement eût été immédiat, il était prêt. Mais la mort l'assiégea avec un raffinement de cruauté, comme une proie sûre dont elle faisait durer l'agonie.

Il était plus fort qu'elle. Il profitait de cette temporisation pour augmenter ses mérites devant Dieu ; il se soumettait avec une patience exemplaire aux innombrables piqûres, injections, transfusions de sang, et il entretenait en lui la vertu d'espérance avec tout ce que ce mot de vertu comporte de valeur et de courage. Et il n'eut point d'agonie : autre terme que cet humaniste comprenait, comme celui de vertu, en son véritable sens : l'agonie est essentiellement un combat, un combat qui est, pour la plupart, désespéré. M. ROQUE ne combattit pas ; il se soumettait raisonnablement au traitement qui pouvait lui permettre de reprendre un jour son service, mais il offrait simplement sa vie à Dieu, si Dieu estimait que son service était terminé ici-bas. Point d'agonie donc, pas même au dernier moment. Les témoins l'ont vu s'éteindre, purement et simplement.

Quelle bonté suppose le peu que nous venons de dire ! Et ce n'est là qu'un des aspects de sa bonté. Et non le plus profond : le plus profond reste le secret de ceux qu'il a réconfortés au confessionnal. Dieu le révélera en temps opportun, car « *il n'y a rien de secret qui ne doive être découvert, ni rien de caché qui ne doive être connu* » (S. Luc, XII).

Tout cela, c'est la tradition directe de « Monsieur Vincent ». Ajoutons que M. ROQUE avait connu M. Pouget, un de ces géants du monde spirituel, dont presque toute l'œuvre est encore cachée, si grand que soit ce qu'on en connaît. M. ROQUE était de ceux qui avaient pu voir ce qui est encore caché pour beaucoup. Il parlait de M. Pouget avec émotion. Nous sommes certains que ce souvenir sacré est intervenu dans la patience, dans la confiance, dans le courage et dans la sérénité de M. ROQUE, dans la vie et dans la mort.

Et, pour reprendre une expression familière du langage si simple qu'aimait M. Pouget, vieux paysan, dont la spiritualité donnait aux moindres paroles une résonnance grandiose, nous pensons que M. ROQUE est aujourd'hui « *en bonne place* ».

Madrid, 1950.

Maurice LEGENDRE,
Directeur de la Casa Vêtasquez.

BAVINCHOVE (Nord)

DEUX MISSIONNAIRES LAZARISTES :

MM. VASSEUR (1851-1893) et HUBRECHT (1883-1949)

Sous le titre de Bienfaisants souvenirs, dans la Semaine religieuse de Lille (11 février 1951, p. 57-59), la plume du Vicaire général Mgr Charles Delannoy évoque et rappelle la figure de deux missionnaires lazaristes, oncle et neveu, tous deux décédés en Chine du Nord. C'est un témoin oculaire qui s'en tient à ce qu'il sait personnellement, sans majoration intempestive, et dans une sercine compréhension, devant tant de générosités. Il a été professeur d'Alphonse HUBRECHT, mort à Pékin, le 1^{er} juin 1949 : il rapporte l'admiration, l'aurole qui, dans la famille, entoure justement le souvenir et les prouesses apostoliques de l'oncle, M. Omer-Casimir-Amand VASSEUR, un vrai saint. (Voir la notice des Annales, t. LXI, p. 344-376). Né, lui aussi, à Bavinchove, le 7 octobre 1851, Omer fut reçu à Paris le 26 septembre 1871 : il fit ses vœux au Grand Séminaire de Carcassonne, le 27 septembre 1873. Ordonné prêtre, le 10 juin 1876, il arriva à Changhaï, le 27 août suivant et commença sans retard son apostolat dans le Vicariat de Tcheng-ting-fou. C'est là qu'il meurt, admiré et aimé (22 avril 1893).

Un numéro de la *Semaine Religieuse* a signalé dans ses « Echos » la mort, à Pékin, d'un missionnaire Lazariste, originaire de la Flandre, le Père HUBRECHT, « qu'une audacieuse évasion avait soustrait à la persécution communiste ».

Ces simples « citations à l'ordre du Diocèse », rédigées en un sobre style de Martyrologe, sont pour ceux-mêmes qui n'ont pas connu ces généreux pionniers de l'Évangile — en même temps que l'occasion d'un pieux *memento* — un rappel à l'esprit apostolique, inséparable de l'esprit chrétien.

Elles font surtout revivre de salutaires émotions chez ceux qui ont vu naître et se développer ces vocations exceptionnelles, et ceux qui furent les disciples du Père HUBRECHT, pendant les six années qu'il a passées au Petit Séminaire d'Hazebrouck se rappelleront avec complaisance les débuts de cette féconde carrière et la circonstance qui en détermina l'orientation.

**

La classe de seconde en l'année 1900 était exceptionnelle, par le nombre d'abord — elle comptait quarante et un élèves — mais surtout par les qualités solides de ces aspirants au sacerdoce et leur persévérance : sur ces quarante et un élèves, trois, et des meilleurs, moururent en cours d'études, trente-deux arrivèrent à la prêtrise, parmi lesquels on compte six missionnaires. Dix-huit si j'ai bien compté, sont encore en vie, et si ces lignes leur tombent sous les yeux, ils se souviendront du changement — on n'ose pas dire conversion — accompli chez leur camarade d'alors qui jusque-là ne semblait pas trancher tellement sur la moyenne.

La mort d'un condisciple, survenue inopinément pendant le congé du nouvel an, en fut le point de départ. Toute la classe assista aux funérailles à Sercus. Le deuil de toute cette petite paroisse de campagne, ce cercueil emportant un jeune homme de dix-huit ans qui donnait les plus belles espérances, impressionnèrent vivement Alphonse HUBRECHT. Le retour au Séminaire se

fit pour lui dans une silencieuse méditation dont Dieu seul connaît les résolutions qu'elle fit naître.

Ce que tous purent remarquer, ce fut une transformation complète. Bon élève jusque là, mais prenant quelques libertés avec la règle et le travail, Alphonse n'était plus reconnaissable. Sans rien perdre de son égalité d'humeur et de l'heureux caractère qui le faisait aimer de tous, il manifesta dans sa piété, son application, sa serviabilité, des qualités d'âme peu communes. On avait l'impression qu'un travail intérieur s'accomplissait en lui qui présageait un bel avenir.



Il avait du reste de qui tenir. Il appartenait à l'une de ses familles profondément chrétiennes, pourvoyeuses du sacerdoce et des Communautés religieuses, dont la Flandre s'enorgueillissait et qui, si humbles fussent-elles, acquéraient du fait de ces vocations des titres de noblesse, se traduisant par une application honorifique du père et de la mère d'un prêtre : *Heer-Vader Vrouw-Moeder !*

On peut lire dans le cimetière de Bavinchove, sur l'humble tombe de la famille Hubrecht, cette énumération impressionnante : deux Filles de la Charité décédées l'une à Louvain, l'autre à Héverlé, un Religieux Rédemptoriste décédé à Santiago, une Religieuse Ursuline décédée à Aire-sur-la-Lys, un Missionnaire Lazariste, le Père VASSEUR, décédé en Chine, un clerc minoré décédé en cours d'études.

On y relève aussi les noms de deux instituteurs communaux : le père de cette belle famille « Clerc d'église et Maître d'école » et l'un de ses fils qui lui succéda dans les mêmes fonctions. Ils n'étaient pas rares alors, ces instituteurs officiels, vénérés presque à l'égal de leur curé, et qui voulaient que leurs élèves retrouvent à l'école l'atmosphère qu'ils respiraient dans leurs foyers chrétiens. Heureux quand quelques-uns d'entre eux, souvent les meilleurs, quittaient l'école pour le Petit Séminaire ; plus fiers encore quand leurs propres fils prenaient le même chemin ! On en compta jusqu'à vingt-quatre dans les années 1900-1902.

L'aïeule de cette admirable famille, qui survécut à presque tous ses enfants, s'éteignit doucement, à l'âge de quatre-vingt-seize ans, après avoir envoyé à son fils missionnaire sa bénédiction, selon l'usage des mères de prêtres qui, en Flandre, continuent à bénir leur fils après son Ordination, avant de recevoir sa bénédiction sacerdotale. On a conservé cette lettre. Il y était dit :

« Je viens vous donner, quand il plaira au Seigneur, rendez-vous dans le Ciel, en compagnie de Notre-Seigneur et de sa Sainte Mère... Je vous envoie ma bénédiction. Qu'elle soit pour vous un sujet de consolation et de bonheur durant les jours qu'il vous reste à passer ici-bas. Gagnez encore beaucoup d'âmes à Dieu, baptisez encore beaucoup de petits païens afin que je vous voie entrer au Paradis escorté d'une nombreuse phalange de chrétiens sauvés par votre entremise. Adieu, mon bien cher Omer, je vous embrasse avec affection et vous dis au revoir dans la bienheureuse éternité... »



Le destinataire de cette lettre, le Père Omer VASSEUR, dont nous avons souligné le nom inscrit sur la tombe familiale, était

le saint de la famille. Il a laissé dans le district de Chine qu'il évangélisait un souvenir ineffaçable. On a gardé les lettres qu'il envoyait au pensionnat d'Aire-sur-la-Lys où sa sœur était religieuse, en réponse aux envois qui parlaient de cette maison pour les orphelines de Tchang-Tin-Fou ; celles aussi où la Sœur Gherlain — originaire de notre diocèse et Supérieure de cet orphelinat — disait sa vénération pour leur saint aumônier. Ces lettres, recueillies avec soin dans un registre, faisaient le tour de la famille et Alphonse les recevait au Petit Séminaire où il n'était pas le seul à en bénéficier.

On ne s'étonnera pas qu'elles fissent croître en son cœur, déjà touché par l'appel divin, le désir de marcher sur les traces de son saint oncle — et qui sait ? — d'aller le remplacer dans le poste où il venait de mourir en odeur de sainteté.

Ce désir devait se réaliser. Le Père HUBRECHT, ordonné prêtre chez les Lazaristes en 1909 [le 5 juin, à Paris, par Mgr de Courmont], devait aussitôt sa première Messe célébrée à Bavinchove s'embarquer pour la Chine où après quelques années de professorat au séminaire de Chala, il allait occuper le poste de Tchang-Tin-Fou. Il y trouva la chambre du Père VASSEUR transformée en chapelle et alla prier sur sa tombe toujours couverte de fleurs. Il devait y retrouver aussi plus tard deux illustres anciens du Petit Séminaire : Mgr Faveau et Mgr Ferrant, ainsi que son compatriote et condisciple, Mgr Montaigne, dont il allait devenir le secrétaire particulier. « Il dirige notre division apostolique, écrit-il de lui, et le fait avec la ténacité, la modération et la honnêteté qui sont les qualités de notre bonne Flandre française. »

Nous ne suivrons pas le Père HUBRECHT dans les épisodes de sa vie de Missionnaire, ne voulant utiliser dans ces notes que des souvenirs personnels. Sa famille religieuse a publié de lui dans son Bulletin des Missions plusieurs articles remarquables, notamment sur le « *Médecin Missionnaire* », sur « *Le Clergé indigène et les Lazaristes en Chine* ». On a de lui aussi un volume de luxe en même temps que de solide érudition, intitulé : *Grandeur et prestige de Pékin*, écrit à l'époque où il fut directeur du Collège français de cette ville.

Quant aux lettres nombreuses envoyées à ses amis et où il décrit d'une façon toujours enjouée les épisodes de ses courses apostoliques, les oppositions qu'il rencontrait, les soucis que lui donnaient ses écoles, ses Catéchistes, ses succès aussi et ses consolations elles portent toutes le cachet de cette incomparable et noble œuvre qui a enchanté notre enfance et notre jeunesse, depuis les *Annales de la Sainte-Enfance et de la Propagation de la Foi*. Inoubliables récits des multiples Bulletins missionnaires dont on ne se fatigue pas d'admirer l'héroïque banalité.

Le séjour du Père HUBRECHT en Chine, qui se prolongea pendant quarante années, ne fut interrompu que par deux voyages en Europe.

Une première fois il accompagna au Chapitre général des Pères de la Mission, son Vicaire apostolique, Mgr Fabrégues. Voyage fatigant et de courte durée ; voyage tragique aussi, puisque l'événement qu'il accompagnait mourut en cours de route dans un compartiment du Transsibérien.

Le second voyage, en 1932, fut d'une plus longue durée. On revit le Père à Bavinchove. On le revit, on l'entendit au Petit Séminaire. Et puis, alors qu'on espérait l'y revoir encore, on

apprit tout à coup, que, devant la date fixée pour son retour en Chine, il avait brusquement fait ses adieux à la France et aux siens.

On sut plus tard, par un confident de ses pensées, que, sentant se resserrer autour de lui, et dans son cœur, tant de liens qu'il avait su briser dans l'élan du premier départ, il avait redouté de ne pouvoir, en prolongeant son séjour, être assez maître de son cœur, d'être entraîné peut-être à chercher et à trouver des raisons pour envisager et demander un ministère en France. Devinant et redoutant la tentation, il brisa les liens en train de se reformer et fit promptement les préparatifs d'un suprême départ.

On lit de ces traits-là dans la Vie des Saints.

Ch. DELANNOY.

LETTRE DE SAINT VINCENT DE PAUL A JEAN DEHORGNY
(10 septembre 1648)

La fameuse et importante lettre de saint Vincent à M. Dehorgny, sur la Fréquente Communion, d'Antoine Arnauld, fut rapidement écrite de la ferme et maison de campagne d'Orsigny, le 10 septembre 1648. (Voir sur cette propriété la trop brève note topographique de Coste, t. II, p. 486, et surtout le copieux dossier des Archives nationales S 6590, dossier 3 ; S 6679, dossier 2 ; et les huit cartons S 6680 à 6687 et S 6721.)

Le susdit autographe vincentien « sur les erreurs de Monsieur Arnauld », a passé des héritiers de Mlle d'Haussonville à la bibliothèque du Séminaire Saint-Jean à Camarillo, en Californie. Pour son édition, en 1921 (t. III, p. 362-374), Pierre Coste n'a pu avoir en mains l'original ; il l'a vu, depuis la parution de son volume. Ayant reçu en 1951, de l'aimable courtoisie de Mme la comtesse Estelle Doheny, les photostats de ce précieux autographe (déposé actuellement en Amérique, à l'Edward Laurence Doheny Memorial Library), nous donnons ici, ligne par ligne, ce texte vénérable, en faisant observer que la première page de la lettre a été jadis égarée. On est obligé, pour le début la première page), de s'en tenir au texte donné par l'édition Coste : soigneux et remarquable travail de reconstitution d'un texte d'après une copie du XVII^e-XVIII^e siècle, conservée aux Archives départementales du Vaucluse (D 296) et l'imprimé que, dès mars 1726, donnaient de cette lettre les Mémoires de Trévoux (o.c.p. 418).

Pour apprécier les corrections de lecture qu'impose inéluctablement l'original, et pour les quelques rares notes historiques de ce texte surtout dogmatique, il faut ici patiemment avoir sous les yeux les pages 364-374 du tome III, édition Coste : un trésor toujours mis à notre disposition, et qu'on est heureux d'enrichir, sur quelques menus points.

F. C.

P.S. — La graphie pbre est classique et traditionnelle = prêtres. — Vincent, de même, écrit : et ou &... (comme nous le faisons encore parfois). — Antien, antienne = ancien, ancienne, etc...

...Vous me dictes en second lieu qu'il est faux que Mr. Arnauld avoit voulu introduire l'usage de faire la poenitence avant l'absolu[ti]on pour les gros pécheurs. Je respondz que Mr. Ar[nauld] ne veut pas seulement introduire la poenitence avant l'absolution pour les gros pécheurs, mais il en fait une loy générale pour tous ceuz qui sont coupables d'un péché mortel, ce qui se voit par ces paroles tirées de la 2me partie, ch[apitre] 8 : « Qui ne voit combien ce Pape juge nécessaire que le pécheur face poenitence de ses péchés, no[n] seulement avant que de communier, mais mesme avant que de recevoir l'absolution. » et un peu plus bas il adjouste, ces paroles ne nous monstrent-elles pas clairement que selon les règles g[énéra]les que ce grand Pape a données a toute l'Eglise, après les avoir apprises dans la perpétuelle tradition de la mesme Eglise l'ordre que les prbrés doivent garder dans l'exécution de la puissance que le Sauveur leur a donnée de lier et de deslier les ames c'est de n'absoudre les pécheurs, qu'après les avoir laissés dans les gémissemens et dans les larmes et leur avoir fait accomplir une poenitence proportionnée à la qualité de leurs péchés. Il faut estre aveuglé pour ne pas cognoistre par ces paroles et par beaucoup d'autres qui suivent, que Mr. A[rnauld] croit qu'il est nécessaire de différer l'absolu[ti]on pour tous les péchés mortels jusqu'à l'accomplissement de la poenitence ; et en effet n'ay-je pas veu [l]a[r]r[e] pratiquer cela par Mr. de St. Cyrin et le fait-on pas encore à l'égard de ceux qui se livrent entièrement à leur conduite, cependant ceste opinion est une hérésie manifeste.

Pour ce qui est de l'absolu[ti]on déclaratoire, vous me dictes qu'il n'a point besoing que [de] son premier livre pour faire voir le contraire & m'alléguez trois ou quatre autoritez pour cela. Je respondz que ce n'est pas de merveille que Mr. Arnauld] parle quelquefois comme les autres catholiques, il ne

(fait en cela qu'imiter Calvin qui ne trente fois qu'il face Dieu auteur du péché, quoy qu'il face ailleurs tous ces effortz pour establir ceste maxime detestable que tous les catholiques luy attribuent. Tous les novateurs en font de mesme. Ilz serment des contradictions dans leurs livres, affin que si l'on les reprend sur quelque point, ilz puissent s'eschaper en disant qu'ilz ont ailleurs le contraire ; j'ay ouï

(page 1 verso) de feu Mr. de St. Cyrin que s'il avoit dict des vérités dans une chambre à des personnes qui en seroient capables, que passant en une autre on il en trouveroit d'autres qui ne le seroient pas, qu'il leur dit le contraire, que N[ost]re Seig[neur] en usait de la sorte et reconvenoit qu'on fect de mesme. Comment est ce que Mr. Arnauld] peut soutenir serieusement que l'absolu[ti]on efface vé-

ritablement les péchés, puisqu'il enseigne comme je viens de monstrier que le plus ne doit point donner l'absolu[ti]on au pécheur qu'après l'accomplissement de sa poenitence, & que la raison principale pour laquelle il veut qu'on observe cest ordre, est affin de donner temps au pécheur d'expiër ses crimes, par une satisfaction faite par luy-mesme. Il le prouve amplement dans le chap[itre] II de la seconde partie. Un homme judicieux qui veut qu'on expie des péchez par un sacrifice salutaire avant que de recevoir l'absolu[ti]on peut-il croire serieusement que les péchez soient expiez par l'absolu[ti]on.

Mais me dictes que pour ce que M. A[rnauld] dit que l'Eglise retient dans le coeur le désir que les pécheurs fassent poenitence selon les reigles antiennes et que Mr. A[rnauld] a dict

que la pratique ancienne & nouvelle de l'église sont toutes deux bonnes mais que l'ancienne est meilleure, & qu'elle estant une bonne mère qui ne respire que le plus grand bien de ses enfans, leur désire tousjours le meilleur au moultz dans le coeur. Je respondz qu'il ne faut point confondre la discipline ecclésiastique avecq des désordres qui se peuvent rencontrer. Tout le monde blasme ces désordres, les casuistes ne cessent de s'en plaindre et de les remarquer afin qu'on les cognoisse, mais c'est un abus de dire, que ne point pratiquer la poenitence de Mr. Ar[nauld], ce soit un relachement que l'église tollère avecq regret. Nous n'avons pas grande assurance de la pratique d'orient dont vous pariez, mais nous ne savons que par toute l'europe on pratique les sacremens en la maniere que M. [Ar[nauld]

condempne, et que le pape et tous les évesques approuvent la coustume de donner l'absolu[ti]on après la confession, et de ne [point] faire poenitence publique ; que pour des péchés publics ; n'est-ce pas un aveuglement insupportable, de préférer en une chose de telle conséquence, les pensées d'un jeune homme, qui n'avoit aucune expérience dans la conduite des ames lorsqu'il a escript, a la pratique universelle de toute la xpriété [chrétienté]. Si la pratique de la poe- [nitence,

(page 2 recto)

des poenitences publiques a duré en Alemaigne jusques au temps de Luther, comme vous dictes, ce n'a esté que pour les péchés publics, et personne ne trouve mauvais que ceste poenitence soit restablie partout, puisque le concile de Trente l'ordonne expresse- [m[ent]!

Et quel raport a l'ordonnance de St. Ignace que vous m'alleguez aussi, avecq la conduite de ceux qui esloignent tout le monde de la communion, non pour huit ou dix jours, mais pour cinq ou six mois, no[n] seulement des grandz pécheurs, mais des [bonnes

religieuses qui vivent en une grande pureté, comme nous avons appris de l'espitre de Mr. de Langres à Mr. de St. Malo, ce n'est pas s'arrester à des pointilles, que de remarquer des désordres si notables, & qui ne tendent qu'à la ruine entière de la ste Communion. Et tant est fait que des gens de bien doivent mettre en pratique ces maximes si pernitieuses qu'ilz ont juste sujet de les mespriser et de concevoir mauvaise opinion de ceux qui les autorisent. S. Charles n'avoit garde de les approuver puisqu'il ne recommande rien tant dans ces conciles & dans ses actes que la fréquente communion et qu'il ordonne plusieurs fois de griesves peines contre tous les prédicateurs qui destournent les fideles directement ou ind[irecte]ment de la fréquente communion, & jamais l'on ne trouvera qu'il aie establi la poenitence publique, ou l'esloignement de la commu[ni]on pour toute sorte de péchés mortels, ni qu'il ait voulu qu'on mit trois ou quatre mois entre la confession & l'absolu[ti]on, comme il se pratique très souvent & pour des péchez ordinaires par ces nouveaux réformateurs ; de sorte qu'encore qu'il y puisse avoir de l'excez a donner facilement l'absolu[ti]on à toutes sortes de pécheurs, qui est ce que St Charles déplore, il ne faut pas conclure de là, que ce grand S[ain]t approuvat les extrémitéz, les extrémitéz [sic] dans lesquelles Mr. Ar[nauld] s'est [jetté;

puisqu'elles sont entièrement opposées à quantité d'ordonnances qu'il a faictes.

Quant à ce qu'on attribue
au livre de la fréquente communion de retirer le monde
(page 2 verso)
de la fréquente hantise des S[ain]tz Sacremens, je vous respondz
qu'il est véritable que ce livre destourne tout le monde puissamment
[de la

hantise fréquente de la S[ain]te confession & de
la S[ain]té Communion, quoy qu'il face semblant pour mieux couvrir
son jeu d'estre fort esloigné de ce desseing; en effet ne loue-
[t]il pas hautement dans sa préface, page 36, la piété de ceux
qui voudroient différer leur communion jusqu'à la fin de leur
vie, comme s'estimant indignes de s'approcher du corps de Jesus
[Christ, et

n'assure[nt] il pas qu'on satisfait plus à Dieu par ceste humilité que
par toutes sortes de bonnes œuvres : ne dict-il pas au
contraire dans le ch[ap]itre II de la 3 partie, que c'est parler indi-
[gne]ment

du Roy du ciel, que de dire qu'il soit honoré par nos commu[ni]ons
& et que J.C. ne peut recevoir que de la honte & de l'outrage
par nos fréquentes communions, qui se font, selon les maximes
du Père Molina, chartreux, qu'il combat par tout so[n] livre
soubz l'apparence d'un escript fait à plaisir, de plus aiant prouvé
par St Denys dans le ch[ap]itre 4 de la première partie, que ceux
qui communient doivent estre entièrement purifiés des images qui leur
restent de leur vie passée, par un amour divin pur et sans aucun
mélange, qu'ilz doivent estre parfaitement unis à Dieu seul
entièrement parfaitez et entièrement irréprochables; tant s'en
faut qu'il aie aucunement adoucy ces paroles si hautes et si
esloignées de nostre faiblesse, que les aiant données toutes
crues, il a toujours soustenu dans son l[iv]re de la fréquente
Communion, qu'elles contenoient les dispo[siti]ons qui sont nécessaires
pour communier dignement : cela estant, comment se peut-il f[ai]re
qu'un homme qui concidère ces maximes et ce procéder de M. Ar-
[nauld]

puisse s'imaginer qu'il souhaite avecq vérité que tous les fideles
communient fort souvent. Il est certain au contraire, qu'on ne
scauroit tenir ces maximes pour véritables, qu'en mesme temps
l'on ne se trouve très éloigné de fréquenter les sacremens
Et pour moy, j'advoue franchement que si je faisais autant
d'estat du livre de M. Ar[nauld] que vous en faictes, no[n] seule-
[ment]

(page 3 recto)
je renoncerois pour tousjours à la Messe et à la sainte Communion
par esprit d'humilité, mais mesme j'aurois de l'horreur du
Sacrement, estant véritable qu'il le représente à l'esgard de
ceux qui communient avecq les dispo[siti]ons ordinaires que l'Eglise
approuve, comme un piège de Sathan & comme un venin
qui empoisonne les âmes & qui ne traicte de rien moingt
tous ceux qui en approchent en cest estat, que de chiens, des
pourceaux & des antéchrist, & quand on fermeroit les
yeux à toute autre concidéra[t]ion, pour remarquer seulem[en]t
ce qu'il dict en plusieurs endroitz des dispo[siti]ons admirables
sans lesquelles il ne veut point qu'on communie, se trouveroit-
il homme sur la terre, qui eut si bonne opinion de sa vertu
qu'il se creut en estat de pouvoir communier dignem[ent]; cela
n'appartient qu'à M. Ar[nauld], qui après avoir mis ces dispositions
à un si haut point, qu'un s[ain]t Paul eut appréhendé de communier
ne laisse pas de se vanter par plusieurs fois dans son

apologie, qu'il dict la messe tous les jours ; en quoy son humilité est autant admirable, qu'on doit estimer sa charité & la bonne opinion qu'il a de tant de sages directeurs, tant séculiers que réguliers, et de tant de vertueux poenitens qui practiquent la dévotion, dont les uns & les autres servent de subject à ses invectives ordinaires, au reste j'estime que c'est une hérésie de dire que ce soit un grand acte de vertu de vouloir différer la communion jusques à la mort, puisque l'église nous commande de communier tous les ans ; c'est aussi une Hérésie de préférer cette humilité prétendue à toute sorte de bonnes œuvres, estant visible, que pour le moingt, le martyre est beaucoup plus excellent, comme aussi de dire absolument, que Dieu n'est point honoré par nos co[m]muni[on]s & qu'il n'en reçoit que de la honte et de l'outrage.

Comme cest autheur esloigne tout le monde de la communion, il ne tiendra pas à luy que toutes les Eglises

(page 3 verso)

ne demeurent sans messes pour ce qu'ayant veu ce que dict le vénérable Bienheureux que ceux qui laissent de célébrer ce s[ain]t Sacrifice sans quelque légitime empêchem[ent] privent la S[ain]te [Trinité]

de louange & de gloire, les anges de réjouissance, les pécheurs de pardon, les justes de secours & de grâce les âmes qui sont en purgatoire de rafraichissem[ent], l'Eglise des faveurs spirituelles de J.C. et eux mesmes de medecine, & de remede. Il ne fait point de scrupule d'apliquer tous ces effortz admirables aux mérites d'un pbre, qui se retire de l'autel par esprit de poenitence, comme on voit dans le ch[apitre] 40 de la première partie, il parle mesme plus avantageusem[ent] de ceste poenitence, plus advantage[usement] censément que du sacrifice de la Messe, Or qui ne voit que ce discours est très puissant pour persuader à tous les pbres, de négliger de dire la Messe, puisqu'on gaigne autant sans la dire, qu'en la disant, et qu'on peut dire mesme selon les maximes de Mr. A[nauld] qu'on gaigne davantage, car il relève l'éloignem[ent] de la communion, beaucoup pardessus la communion. il faut aussi qu'il estime plus excellent l'esloignem[ent] de la messe, que la messe mesme.

Et la merveille de tout cecy est que ce nouveau réformateur n'esloigne les pbres & les laïques de l'autel sinon soubz ce beau prétexte de f[air]e poenitence, mais pour sçavoir en quoy, il met cest grande poenitence, qu'il estime si avantageuse aux âmes, il paroist en paroles expresse dans la préface pag[e] 18, que toutes les rigueurs de l'antienne poenitence, il n'en garde quasi autre chose que la séparation du corps du Filz de Dieu, qui est la la (sic) partie la plus importante selon les Pères, parce-qu'elle représente la privation de la béatitude

(page 4 recto)

& la plus aisée selon les hommes, parce que tout le monde en est susceptible ; M. Ar[nau]d pourroit-il monstrier plus ouvertement que son livre n'a esté fait qu'à dessaing de ruiner la messe & la communion, puisqu'il emploie tout[e] l'antiquité pour nous prêcher la poenitence (dont jamais je n'ai veu faire un seul acte à

L'autheur de ceste doctrine ni à ceux qui l'assistoient à l'introduire) & qu'après toutes ces fanfares il se contente qu'on ne communique point ; certes ceux qui lisent son livre, & qui ne remarquent pas ce desseinz sont du nombre de ceux dont parle le prophète, *oculos habent & no[n] videbunt*, & je ne comprends pas comment, vous, Monsieur, pouvez accuser les adversaires de Mr. Ar[naud] de ruiner la poenitence, puisqu'on se plaint au contraire avecq raison de ce que cest autheur a fait des effortz extraordinaires pour prouver qu'il estoyt nécessaire de f[air]e de longues & rigoureuses poenitences avant que de communier, & de recevoir l'absolu[ti]on & qu'en mesme temps il a déclaré en paroles expressees affin que personne n'en prétende cause d'ignorance) qu'il ne réserve autre chose de l'antien[ne] poenitence que l'esloignement de l'autel.

Voilà, Monsieur, la réponse que je fais à vostre lettre avecq tant d'empressement] que je n'ay pas le loisir de la relire ; je m'en vas en ce moment célébrer la s[ain]te messe affin qu'il plaise à Dieu de vous faire cognoistre les véritéz que je vous dis, & pour lesquelles je suis prest à donner ma vie ; j'aurois beaucoup d'autres choses à vous dire sur ce subject

(page 4 verso)

Si j'en avois le loisir. Je prie nostre Seigneur J.C. qu'il les vous die luy mesme. Je vous prie de ne me pas faire réponse sur ce subject, si vous persévérez en ces opinions qui suis en l'amour de N[ost]re Seig[neur].

Monsieur

votre très humble serviteur,
Vincens DEPAUL, *i.p.d.t.M.*

P.S. — Vous ne serez plus m[aitr]e et administrateur de St Esprit de Toul si ce parlement ne recoit l'évoca[ti]on au Conseil du Roy de [vostre proces

contre Mrs. Thierry et Planeveaux (1) dont le dernier a obtenu permission de prendre procession. Or qu'il admette nostre évoca[ti]on, celui qui fait la charge de premier président demande que le Parlement ne la veut point admettre, l'aïant refusée pour la 2 fois & deslîvré ladite évoca[ti]on pour le meingtz l'advocat général a fait cela ; de sorte que s'ilz ne recoivent ceste dernière c'en est fait. Je m'en va mander que l'on s'ave ce qu'on pourra des m[e]ubies, ilz on[t] prin le temps de la révolte quasi générale de nos parlemens ; enfin si nous ne sommes condempnés avant que ma lettre arrive, cela ne scauroit tarder huit jours après la mort de domini.

(1) MM. Thierry et Planeveaux (cf. Coste, III, 373, et IV, 14) disputaient à la Congrégation de la Mission, le bénéfice de Saint-Esprit de Toul (cf. *ibidem* I, p. 426, note 1 ; et t. XIV *sub verbo* : Toul) à partir des trois cartons : *Archives nationales*, S 6712-6714.

Vincent de Paul. *Quittance donnée en Brevet* (18 décembre 1644).

Au Séminaire Saint-Jean, à Camarillo, en Californie, dans la bibliothèque offerte par l'étonnante générosité de Mme la Comtesse Doheny — *Edward M. Doheny Memorial Library* — parmi les autographes, se trouve au n° 1221, un modeste bout de parchemin, attestation signée par Vincent de Paul et légalement contresignée par deux notaires : Charles de Henaut, logé rue Saint-Antoine devant Saint-Paul, notaire du 23 mai 1634 au 11 août 1676, et André Guyon, notaire établi rue Vieille-du-Temple, où il instrumenta du 13 août 1618 au 27 février 1668.

De ces huit lignes : *quittance donnée en brevet*, voici le texte où Vincent retient toujours la qualité de *principal* du Collège des Bons-Enfants.

Venerable et discrète personne Vincent de Paul pbre, Supérieur général des pbres de la dicte Mission, et principal du collège des bons enfants, confesse avoir receu de noble homme m(ait)re (en blanc) con(seill)er du Roy, receveur et payeur des rentes assignez sur le clergé de france, la somme de dix-sept livres dix sols pour ung quartier escheu le dernier jour de décembre mil six cent trente-trois à cause de soixante-dix livres de rente constituées par la ville de Paris le trentiesme décembre mil cinq cent soixante-douze à prendre sur ledit clergé. Dont quit(tanc)e... promettant..., obligeant..., renonçant...

Fait et passé ès estude l'an mil six cent quarante-quatre le dix-huitiesme décembre avant midy et a signé

Ch. DE HENAUT, GUYON.

VINCENS DEPAUL.

Un reçu signé par saint Vincent de Paul (4 juin 1657)

Reconnaissante, la mère d'une malade soignée à l'hôpital Saint-Joseph de Paris, a offert, en septembre 1950, aux Filles de la Charité, un souvenir de famille.

C'est, soigneusement encadré, un reçu signé par saint Vincent de Paul. En voici le texte :

Je soussigné Vincens Depaul, Supérieur général de la Congrégation de la Mission, établie à Saint-Lazare lez Paris, confesse avoir receu de noble homme M(essi)re (nom effacé) con(seill)er du Roy et receveur du domaine de Paris, la quantité de huit septiers de bled froment, mesure de Paris, pour le terme escheu au jour et feste de l'Ascension, dernier passé, à cause de deux muids de bled froment que lad. maison de Saint-Lazare a droit de prendre par chacun an sur ledit domaine aux termes acoustumez dont je quitte le dit sieur (nom effacé) et tous autres.

Fait audit Saint-Lazare, le quatriesme jour de juin mil six cent cinquante-sept.

VINCENS DEPAUL.

Molière et saint Vincent de Paul. A propos de la lettre 2325 (édition Coste, t. VI, p. 378-379).

Dans l'*Éducation nationale* du 8 février 1951, Georges Mongrédién soulève le problème : *Comment jouait-on la tragédie au grand siècle ?* Il souligne comme caractéristiques bien connues de deux Compagnies rivales, le ton déclamatoire, *élevé* de l'Hôtel de Bourgogne et le ton naturel, « voix médiocre et parler familier » de la troupe de Molière. Cette Compagnie venait d'arriver de province et s'établissait à Paris, en octobre 1658.

Volontiers, M. Mongrédién trouverait donc dans une lettre de Monsieur Vincent à un de ses confrères, une attestation de l'influence et de la nouveauté du ton adopté par Molière.

On m'a averti que vous faites de trop grands efforts en parlant au peuple et que cela vous affaiblit beaucoup. Au nom de Dieu, Monsieur, ménagez votre santé et modérez votre parole et vos sentiments. Je vous ai dit autrefois que Notre Seigneur bénit les discours qu'on fait en parlant d'un ton commun et familier parce qu'il a lui-même enseigné et prêché de la sorte, et que, cette manière de parler étant naturelle, elle est aussi plus aisée que l'autre qui est forcée, et le peuple la goûte mieux et en profite davantage. Croiriez-vous, Monsieur, que les comédiens ayant reconnu cela, ont changé leur manière de parler et ne récitent plus leurs vers avec un ton élevé, comme ils faisaient autrefois ? Mais ils le font avec une voix médiocre et comme parlant familièrement à ceux qui les écoutent. C'était un personnage qui a été de cette condition, lequel me le disait ces jours passés. Or, si le désir de plaire davantage au monde a pu gagner cela sur l'esprit de ces acteurs de théâtre, quel sujet de confusion serait-ce aux prédicateurs de Jésus-Christ, si l'affection et le zèle de procurer le salut des âmes n'avaient pas le même pouvoir sur eux.

Rien, dans le texte, ne s'oppose à la susdite conclusion de M. Mongrédién, car l'édition Coste, reproduisant l'édition d'Abelly en y renvoyant, a placé *quelque part* et sans date, cet extrait suggestif. Ce fragment de la correspondance de saint Vincent, ainsi compris et daté, pourrait fort bien être de 1659 ou 1660, il permettrait de retrouver la trace de *Molière chez saint Vincent de Paul*.

SAINT VINCENT DE PAUL. ET LE PERE FREMON

Parmi les nombreux souvenirs du rayonnement de l'œuvre multiforme de saint Vincent de Paul, on trouve trace de quelques-uns de ses efforts pour épauler la réforme de Grandmont. Le *Monsieur Vincent*, t. II, p. 441-443, de Pierre Coste, y a consacré deux pages. Dans cette œuvre d'ensemble, elles résument le manuscrit (1) cité de Pierre Legay sur la vie du Révérend Père

(1) Paris, Bib. nat. 19682, f. 155-160. *Histoire de la Réforme de Grandmont*. Tome premier, contenant la vie du Très Révérend Père Charles Frémond, et tout ce qui s'est passé dans la Réforme depuis son établissement, jusqu'à la mort du vénérable réformateur, composée par fr. Pierre Legay, religieux de la Réforme, 1718. Ce travail est dédié à dom Pierre René François de la Guérinière, abbé de Grandmont.

Frémont (*sic*). Or cette biographie de 1718 résume (elle le proclame sans ambage) la vie, elle aussi manuscrite, du P. Jean-Baptiste Rochias (+ à Vieuxpont le 21 octobre 1704), un religieux qui avait connu et suivi de près la rude existence du P. FRÉMON. Une copie de ce dernier ouvrage, achetée en 1897 à la succession Tandeau de Marsac, a été acquise par la Bibliothèque municipale de Limoges (in-4° de 117 pages). En 1910, le manuscrit a été publié *in-extenso*, avec ses difficultés et déficiences de lecture, par le chanoine A. Lecler, spécialiste de l'Ordre de Grandmont. Cette publication constitue le tome XI de la *Société des Archives historiques du Limousin* ; elle a été inconnue de M. Coste (2).

Aussi, croyons-nous utile, à titre documentaire, d'insérer intégralement, dans nos *Annales*, deux chapitres qui se réfèrent dans cette biographie, aux rapports et relations qui unirent les bonnes volontés conjuguées de Monsieur Vincent et du Père FRÉMON.

Le texte, qui a été édité en 1910 représente non l'original, mais une copie, établie peu après la béatification du fondateur de la Mission, donc après les 13-21 août 1729.

On y remarque l'entrevue de juillet 1651 entre nos deux saints personnages et la mention de quelques lettres vincentiennes dont est ici donnée, non en son entier, celle du 2 juillet 1652. L'édition Coste (t. IV, p. 309), l'a donnée, et meilleure et plus complète, d'après le Registre n° 2.

Charles FRÉMON (non Frémont), naquit à Tours sur la fin de mai 1611. Le 27 janvier 1631, il fait profession à Bois-Rayer, proche Tours (Grandmont-lez-Tours). Ordonné prêtre à Angers le 22 septembre 1635, il est mandé en janvier suivant, à la maison-mère de Grandmont, comme maître des novices. En 1639, il est constitué prieur par le R.P. Georges Barny (élu en 1635, mort en juillet 1654). En 1641, dom FRÉMON est à Paris, supérieur dans ce collège Mignon que les *Bonshommes*, à la vie austère tenaient à Paris, proche l'Université, don que leur avait fait en 1584, le roi Henri III. Cf. *Topographie historique du vieux Paris, Région occidentale de l'Université*, 1887, p. 482-486.

En 1643, FRÉMON assiste au chapitre général de Grandmont et revient à l'abbaye-mère en 1650, 1657, 1666 et 1671.

Poussé par des désirs de réforme, il parvient peu à peu à l'établir à Epoisse, Thiers, Bussy, Chavanon-en-Auvergne, Notre-Dame de l'Ouye et Vieuxpont.

Le 5 novembre 1678, son frère Alexandre Frémont, supérieur de Rouen, est élu quarante-cinquième Abbé général de Grandmont. Charles est à nouveau et pour un an à Grandmont ; il y est établi prieur. Il y revient, en 1687, à l'occasion de la mort de son frère et lui-même, le dimanche 13 novembre 1689, à cinq heures du soir, s'éteint à Thiers, chef-lieu de la Réforme, à l'âge de soixante-dix-huit ans cinq mois et près de quinze jours. Il est inhumé dans l'église, et « sur une grande pierre de taille, peu

(2) Vie du R. P. Charles Frémont, réformateur de l'Ordre de Grandmont, et premier Vicaire général de Religieux réformés du même Ordre, par J.-B. Rochias, religieux de son observance, publiée par M. le Chanoine A. Lecler. Limoges, 1910.

Société des Archives historiques du Limousin, 1^{re} série. Archives anciennes, tome XI (viii-432 pages), Bib. nat., 8° LK2 3657 (XI).

digne de celui en l'honneur de qui on la dressait », on gravait (3) cette épitaphe en distiques latins :

ANTE TUI TUMULUM. JESU, TUMULANDUS AMORIS,
COENOBIAARCHA FREMON CAROLUS ILLE FUIT,
TE JUGITER VIVENS ORAVERAT IPSE RECLUSUS :
ORAVIT MORIENS, MORTUUS ORAT ADHUC.
ORDINIS INSTAURATOR ERAT, NEG NON DOMUS HUIJUS
RECTOR ET ERECTOR VIXERAT, HIC OBIIT
Die XIII novembris MDCLXXXIX anno aetatis suae
LXXIX, relig. LX,

sacerdotii sui LV, ab Observantia stricta XLVIII a domo hac stabilita XXXVII.

En 1705, en relevant le pavé de l'église de Thiers, on grava cette épitaphe (4) du P. FRÉMON, due à son successeur Jean-François Lefébure :

D. O. M.
VIRO CANDIDISSIMO
MIRAE HUMILITATIS AC PRUDENTIAE
DILECTO DEO ET HOMINIBUS
VENERABILI PATRI CAROLO FREMON TURONENSI
ALTERI STEPHANO
PIO, BENIGNO, VERI RECTIQUE AMANTISSIMO
ANTIQUIORI REGULAE, QUAM SCRIPTIS ELUCIDAVIT ET
POST MULTOS EXANTLATOS LABORES IPSA ETIAM VITAE
DISCRIMINE ENEMPLO ET FUSIS AD DEUM PRECIBUS
BONA CUM ABBATUM VENIA IN ORDINE RESTITUIT.
ADDICTISSIMO
QUI EREMITICAM PAUPERTATEM AD ULTIMUM RETINUIT
SUISQUE MORIENS RELIQUIT
FRATRUM GRANDIMONTENSIIUM STRICTIORIS OBSERVANTIAE PATRI
HUIJUS MONASTERII INSTITUTORI ET PRIMO SUPERIORI
MOERENTES FILII POSUERE,
HOC SVAE PIETATIS MONUMENTUM
DUM ECCLESIAE CHORUM LAPIDIBUS STERNERENT
CIRCA FESTUM PASCHAE 1705
OBIIT 13 NOVEMBRIS, THIERNI, 1689
AETATIS SVAE 79

(3) On signale que le graveur mit par erreur 89 ans ; en fait, il avait 78 ans 5 mois et environ 15 jours.

Voici une adaptation française :

*Ce grand Charles Frémon, supérieur sans exemple,
N'a-t-il pas mérité son tombeau dans le temple.
L'église avait été sa fréquente maison,
Estant mort, qu'il y soit. De voir qu'on l'y contemple
Ne l'y croirait-on pas encore en oraison ?*

(4) Épitaphe à la mémoire du P. Frémon :

*Paupertatis amor, probitas, constantia, fervor,
Et pietatis apex nunc obiere simul.
Nam jacet ecce Frémon virtutum culmine clarus,
Nil brevius dici, nil potuit melius.
Quod nunquam in curis consumpserit inanibus aevum
Semper amare Deum, velle suum fuerat.
Quod jugiter Christi castis amplexibus haesit
Mors sibi jam fuerat vivere vita mori.
Corpus terra caput sed mens requiescit Olympo,
Fama perennis erat, gestaque sancta canet.
Hoc tumulo pietas et gratia conditur omnis
Hic tumulus cumulus jam pietatis erit.*

Ch. XXVI. — *On offre au Père FRÉMON un prieuré de l'Ordre. Il le refuse, se réservant seulement le droit d'y établir sa réforme.*

Le prieuré de Saint-Michel, au diocèse de Lodève, qui appartenait à l'Ordre de Grandmont, venant à vaquer par la mort du prieur titulaire, le vicomte du Bosc, proche des terres duquel ce bénéfice est situé, partit aussitôt pour Paris, espérant par le moyen de ses amis et surtout à la recommandation du duc d'Arpajon [195] obtenir de la reine ce prieuré pour un de ses enfants. L'affaire fut proposée au Conseil. Le Bienheureux Vincent de Paul, Général de la Mission et Supérieur de la Mission de Saint-Lazare de Paris, à qui une sainteté reconnue vient de mériter les [lez] honneurs de la béatification, était pour lors du Conseil. Ayant entendu parler de ce bénéfice qui était de l'Ordre de Grandmont (1) et rappelant [196] dans son mémoire le P. Frémon, dont il connaissait la vertu et le mérite, trouvant par là une occasion favorable de servir sa réforme, conseilla à la Reine d'y nommer ce Père, assurant Sa Majesté qu'elle ne pouvait choisir un religieux qui en fut plus digne. Il lui représenta qu'il avait déjà commencé une réforme dans son Ordre, et que ce serait lui donner le moyen de l'étendre. La Reine, qui avait beaucoup de vertu [197] acquiesça volontiers au conseil de ce bienheureux et nomma au bénéfice le Père Frémon, malgré les sollicitations de plusieurs personnes de la Cour qui lui demandaient ce prieuré pour le vicomte du Bosc. Le bienheureux Vincent, qui ne cherchait que les occasions de procurer la gloire de Dieu, embrassa celle-ci avec joie, et écrivit aussitôt au P. Frémon, le 1^{er} juillet 1651, pour le prier de rentrer au plus tôt à Paris, sans rien spécifier de plus, où sa présence était nécessaire pour le bien de son Ordre, et l'avantage particulier de sa réforme. Le P. Frémon ayant reçu cette lettre, eut recours à la prière pour reconnaître la volonté de Dieu sur ce qu'elle contenait et partit en diligence pour Paris, où, étant arrivé, il alla aussitôt trouver le bienheureux Vincent, avec qui il s'entretint longtemps des choses spirituelles qui regardaient la perfection et qui allaient à la gloire du Seigneur. Le bienheureux Vincent connu dans cet entretien quel était le mérite du P. Frémon, et rempli d'admiration pour sa vertu, il se jeta à ses pieds, le conjurant de lui donner sa bénédiction. Le P. Frémon, surpris au delà de ce qu'on peut dire de l'humilité de ce grand serviteur de Dieu, se prosterna aussi de son côté, en lui demandant à son tour sa bénédiction. L'humilité de ces deux serviteurs de Dieu fut la matière d'une pieuse contestation qui s'éleva entre eux. Le bienheureux Vincent, pressant le P. Frémon de lui accorder la grâce qu'il lui demandait, et le Père lui représentant que cela ne convenait pas à un pauvre religieux comme lui, rempli de défauts, surtout à l'égard d'un homme qu'il respectait comme un apôtre. Cette innocente dispute dura assez longtemps, et on peut assurer qu'ils remportèrent tous deux la victoire, leur humilité n'ayant pu jamais les déterminer à s'accorder mutuellement cette satisfaction.

S'étant relevé, le bienheureux Vincent offrit au P. Frémon, de la part de la Reine, le prieuré de Saint-Michel, mais il le re-[198]fusa pour plusieurs raisons, dont la principale était son humilité, qui ne lui permettait d'accepter un prieuré titulaire, qui put le tirer de son état de religieux et lui acquérir la moindre autorité sur ses frères. Il en ajouta d'autres, comme l'amour qu'il avait pour la paix, et qui lui fait appréhender entièrement tout ce qui pouvait l'alléger. Cette crainte

(1) Note sur Saint-Michel de Lodève, commune de Saint-Privat, près de Lodève, p. 195-196.

n'était pas sans fondement, au sujet de ce bénéfice, car M. du Boscquet, évêque de Lodève, et qui le fut depuis de Montpellier, et qui se trouvait présent à cet entretien et avait beaucoup d'estime pour lui, l'assura que s'il acceptait ce prieuré, il n'en pourrait jouir tranquillement, et que les religieux qu'il y mettrait, seraient pareillement inquiétés, étant voisins d'un seigneur fort puissant, le vicomte du Bosc, qui, irrité du refus qu'on lui avait fait, n'épargnerait rien pour les obliger d'en sortir, en un mot, que sa réforme, au lieu d'y trouver son avantage, y recevrait un grand désavantage. Mais, que s'il voulait céder le titre au fils de ce seigneur, à condition d'y introduire sa réforme et de lui payer une pension, il aurait la consolation de voir une Communauté florissante et fort à son aise, qui serait sous la protection de ce seigneur, qui ne pourrait la leur refuser par devoir de reconnaissance. Les raisons de ce prélat firent beaucoup d'impression sur l'esprit du P. Frémon, et le déterminèrent entièrement à accepter ce parti, comme il ne voulait point se charger du titre de ce bénéfice par un sentiment d'humilité, et considérant d'ailleurs qu'il ne pourrait y résider sans abandonner la maison de Thiers, où sa présence était encore absolument nécessaire, ne pouvant plus consentir à envoyer si loin des religieux qui seraient continuellement aux prises avec ce vicomte, et dans une espèce d'impossibilité d'y pratiquer exactement leurs règles, dont une des principales était de vivre en paix avec tout le monde pour jouir plus facilement de cette tranquillité nécessaire [199] à un homme qui cherche Dieu dans la prière. Toutes ces réflexions faites, il remercia le bienheureux Vincent de sa bonne volonté, l'assurant qu'il ne pouvait accepter ses offres. Sur quoi le Bienheureux le pressa de ne laisser aller ce bénéfice sans se réserver une pension, et de donner son consentement pour qu'on obligea le titulaire qui en serait pourvu, d'y établir la réforme. Le Père se rendit volontiers à cette dernière proposition, mais il ne voulut jamais entendre parler de pension pour lui-même, quoique le vicomte du Bosc lui offrit telle qu'il la souhaiterait, et qu'il la toucherait partout où il serait. Il demanda seulement une pension de cent écus pour ses religieux, avec un tiers du revenu du prieuré pour leur entretien. Ce que le seigneur lui accorda volontiers, ne pouvant assez admirer le détachement qu'il faisait paraître, et depuis ce temps-là il eut en singulière vénération. Le bienheureux Vincent et l'évêque de Lodève se chargeraient d'obtenir le consentement du Général (2) sans lequel le P. Frémon ne pouvait agir.

CHAPITRE XXVII

Le P. Frémon reçoit un religieux pour sa réforme. — Lettres du bienheureux Vincent de Paul à l'abbé de Grandmont au sujet de l'établissement de ses religieux dans le prieuré de Saint-Michel.

Le P. Frémon ne manquait pas de maisons pour sa réforme, mais il n'avait point de religieux pour les remplir, et le temps n'était pas encore venu dans lequel Dieu devait multiplier cette *petite Compagnie* par un grand nombre de sujets, qui ont depuis étendu la réforme en plusieurs endroits. Il lui en envoyait cependant de [200] temps en temps, quelques-uns, ce qui lui servait pour commencer les établissements qu'on lui offrait. Il refusa un ecclésiastique de Paris, célèbre prédicateur, ne voulant pas enfouir ses talents, en lui représentant le bien qu'il était en état de faire dans le monde. Peu de temps après son re-

(2) Antoine de Chevaroche, élu [en 1654], en concurrence avec Etienne Talin, dont l'élection fut cassée par le Grand Conseil, mort en 1677.

tour de Paris, il donna l'habit à un ermite de Rome, prêtre, qui s'appelait Bernard Molare, le 4 octobre 1651 ; il lui fit faire profession le 6 octobre de l'année suivante. Ce religieux lui rendit depuis de grands services et lui servit beaucoup pour l'établissement de sa réforme dans le prieuré de Saint-Michel, ce qu'il n'aurait pu faire sans lui, n'ayant personne qu'il put y envoyer ; c'était un prêtre recommandable par sa vertu et sa prudence, qui donna tout ce qu'il avait, entre autres choses sa bibliothèque, dont la maison avait grand besoin. Il donna encore l'habit à un jeune homme de Thiers. C'est alors qu'il écrivit à M. l'Evêque de Lodève et au bienheureux Vincent, qui le pressaient fort de commencer cet établissement, qu'il n'attendait pour cela que la permission de son Général, sans le consentement duquel il n'avait ni le pouvoir ni la volonté de rien entreprendre. Car, quoique le Général lui eut donné tout pouvoir de faire tout ce qu'il jugerait à propos pour le bien de la réforme, il crut néanmoins que la soumission que doit un inférieur à son supérieur l'obligeait à ne rien entreprendre d'extraordinaire, sans en avoir informé son Général. Le bienheureux Vincent, qui craignait que ce retardement en vint de quelque fâcheuse disposition de cet abbé contre le P. Frémon, lui en fit écrire de la part de la Cour de Paris ; et il accompagna cette lettre d'une autre qu'il écrivit lui-même. L'Evêque de Lodève lui écrivit encore de Moulins, en Bourgogne, le 21 décembre 1651. il lui mandait qu'il avait écrit de Tours à son Général et aussi au bienheureux Vincent, afin qu'il pressât le Général de lui envoyer au plutôt le vicariat qu'il lui avait demandé. La lettre du bienheureux Vincent était conçue en ces termes : Mon Révérend Père, la raison pour laquelle Sa Majesté a écrit à Votre Révérence, est que cela fut ainsi résolu dans le Conseil des Affaires ecclésiastiques, lorsque ayant vaqué un prieuré de votre Ordre au diocèse de Lodève, on considéra un de vos bons religieux, le P. Charles Frémon, pour une pension, à condition d'y rétablir l'ancienne régularité, ainsi qu'il l'a fait en quelques-unes de vos maisons, laquelle pension passerait de lui à ses successeurs en l'observance de cette règle, de quoi ayant fait rapport à la Reine, Sa Majesté en témoigna une grande joie et nous commanda de tenir la main à l'exécution. Il y a sujet d'espérer, mon Révérendissime Père, que le bon Dieu se servira de vous pour relever un Ordre si saint que le vôtre, qui a été très célèbre en l'Eglise, et à bénédiction à ce royaume, puisque sous votre gouvernement, il commence à répandre la même odeur qu'il a répandue en sa première façon de vie, de laquelle les gens de bien souhaitent le rétablissement. Le Roi y veut contribuer et il semble que c'est le dessein de Dieu, en tant qu'il vous a donné ce bon religieux, comme un instrument fort propre duquel Votre Révérence peut se servir, ce qu'elle fera très utilement, si elle a agréable de lui donner son grand vicariat pour régir les maisons d'Époisse, de Thiers et de Saint-Michel de Lodève, avec pouvoir d'y recevoir des novices et profès, selon l'ancienne observance, le tout sous votre autorité et sainte conduite. Je ne doute pas que Votre Révérence ne réponde aux intentions de Sa Majesté en chose si raisonnable, qui tend à la gloire de Dieu et à la manutention d'un corps dont vous êtes le chef, et sur lequel Notre-Seigneur infusera par vous et vos ministres son esprit religieux pour y régner dans les siècles à venir, et par ce moyen rendra votre personne et votre zèle recommandables à la postérité, outre le mérite que Votre Révérence en aura devant Dieu.

Si ces lettres eurent quelque bon effet pour ce qu'avait projeté le bienheureux Vincent, elles en eurent aussi de fâcheux, car elles indisposèrent celui à qui elles étaient adressées, contre le P. Frémon. Son abbé crut que c'était par ses intrigues qu'il les avait obtenues et

il en fit paraître son mécontentement dans une lettre fort vive qu'il lui écrivit à ce sujet, se plaignant amèrement de ce qu'il employait l'autorité du Roi pour leur faire des demandes qui étaient au-delà de commandements. Le P. Frémon, cependant, n'avait aucune part à ces lettres, elles avaient été expédiées à son insu. Mais l'abbé de Grandmont en jugeait autrement. Plein de ses préventions, il ne chercha plus qu'à humilier le P. Charles et à lui rogner les ongles, comme il disait lui-même, craignant qu'il n'en demeura pas là, et qu'il ne se servit de l'amitié du fondateur de la Mission [202] pour obtenir tout ce qu'il voudrait de la Reine, indépendamment de son autorité. Il lui en fit de sévères reproches et changea entièrement à son égard. Il ne lui écrivit même plus depuis cette époque qu'une lettre de compliments vagues, dont il semblait même ne pouvoir se dispenser par droit de bienveillance, pour répondre aux honnêtetés qu'il avait reçues de deux chanoines de Thiers qui lui allèrent rendre visite au Collège de Grandmont. Plus ces jugements étaient désavantageux au P. Frémon, plus ils étaient éloignés de son caractère puisque sa maxime fondamentale était de conduire l'ouvrage de sa réforme qu'il regardait comme l'œuvre de Dieu, par les voies toutes simples, sans jamais se servir de l'autorité ni de la violence pour faire réussir ses desseins, à ne rien entreprendre que du consentement de son Général, qu'il regardait comme l'interprète des volontés du Seigneur, et dont les paroles étaient pour lui autant d'oracles qu'il écoutait avec respect. Aussi ne fit-il jamais rien contre ses intentions. On ne le vit jamais employer le crédit que sa vertu lui avait acquis auprès des grands pour étendre sa réforme, comme il avait pu faire en plusieurs rencontres. Jamais on ne le vit entreprendre rien de lui-même sans avoir auparavant consulté ses supérieurs, et par leurs avis ; mais il remettait tous ses intérêts entre les mains de la divine Providence. Il s'y abandonnait tout entier, plus content de n'avoir qu'une seule maison de sa réforme en suivant cette route, que d'en avoir plusieurs en se servant des moyens opposés.

Quoique l'abbé de Grandmont lui fit de grands reproches de sa conduite dans la lettre qu'il lui écrivit, il ne laissait pas de lui envoyer une permission, ou plutôt un ordre exprès de répondre aux intentions de Sa Majesté, et de s'établir dans le prieuré de Saint-Michel de Lodève. Aussitôt qu'il eut reçu cet ordre [203], il se mit en chemin pour Lodève, où il ne fut pas plutôt arrivé qu'il écrivit de là à M. l'Évêque de Lodève, qui était pour lors à Tours, l'avertissant qu'il profitait de l'avis qu'il lui avait donné, et qu'il venait sous son bon plaisir réformer le prieuré de Saint-Michel qui était dans son diocèse, qu'il aurait bien souhaité lui communiquer de vive voix ses petites affaires et prendre conseil sur bien des choses. Ce prélat lui répondit le 25 du mois suivant, qu'il était très fâché de ne s'être pas trouvé à Lodève lorsqu'il y est arrivé, étant dans les dispositions de servir en tout ce qu'il pourrait, et surtout dans ce qui regardait l'établissement de sa réforme dans son diocèse, qu'il regardait comme une source de bénédiction pour son troupeau. Le P. Frémon attendit près d'un mois le retour du vicomte du Bose, qui était absent pour quelque temps. Il logea pendant ce temps là dans le prieuré de Saint-Michel, employant les jours entiers à la prière, n'ayant pas d'autres livres qu'un vieux missel qu'il rencontra par hasard et dont il se servait pour se consoler de la privation où il était de ses chers disciples, et dans une maison qui menaçait ruine de tout côté, entièrement délabrée. Dès que le vicomte fut de retour, il traita avec lui, au nom de son fils, en présence de l'évêque, et outre le traité fait à Paris ; le 23 juillet 1651 ils convinrent ensemble de ce qui était nécessaire pour la subsistance des religieux qui devaient habiter dans ce prieuré. Le prieur ou son

père lui fourniraient les livres et les ornements de l'église, les meubles et les ustensiles nécessaires tant au dortoir qu'au réfectoire et à la cuisine. Les religieux donnaient ensuite des bâtiments, jardins et vergers, le tout bien fermé, et le prieur fournirait de plus trente livres de cire pour le luminaire et le chauffage.

Traité du P. Frémon, avec le vicomte du Bosc, pour le prieuré de Saint-Michel :

Je promets au R.P. Charles Frémon, religieux de l'Ordre de Grandmont [204]. Supérieur de la maison d'Espoisse, de lui faire payer annuellement par Christophe de Clermont, mon fils, prieur nommé par le Roi au prieuré conventuel dudit Ordre, au diocèse de Lodève, pour pension accordée dans le Brevet, la somme de 300 livres, pour chaque an, en deux termes égaux, dont le premier sera à Notre-Dame d'aôut prochaine, et l'autre six mois après, et, en outre, en par-dessus, je promets comme tuteur de mondit fils, de lui faire payer encore la quantité de treize septiers de blé, trois muids de bon vin et une boutade d'huile, le tout mesure de Lodève, porté et rendu audit couvent dudit Grandmont aux Pères dudit prieuré, et pour ce qui regarde le logement, ameublement et autres petites choses, nous en demeurerons d'accord étant dans le pays avec ledit Frémon, et lui passerons acte public par devant notaire conformément à ce que M. l'Evêque de Lodève trouvera bon et conformément à l'arrêté que nous avons fait avec ledit Pere religieux, le tout sans que les dits Religieux soient obligés à aucune charge dudit prieuré, ni autre, attendu que tout ce que dessus n'est que pour la nourriture des Religieux.

En foi de quoi j'ai signé cette présente promesse, ce 23 juillet 1651.

DE CLERMONT DU BOSC.

Quand le P. Frémon eut ainsi tout réglé, il s'en retourna aussitôt à Thiers, d'où il envoya le 15 avril de l'année suivante 1652, à Saint-Michel de Lodève, deux religieux, le P. Augustin Durand, et le novice convers, qui en partit peu après conservant toujours pour la réforme une grande estime. Ils y portèrent la réforme et y travaillèrent avec tant de succès que cette maison est devenue en peu de temps une des meilleures de la réforme.

ACTES DU SAINT-SIÈGE

FACULTÉ — AD SEPTENNIIUM — DE BÉNIR ET INDULGENCIER
LES CRUCIFIX DES FILLES DE LA CHARITÉ
(4 septembre 1950)

4918/50. — Sacra Paenitentiarum Apostolica (Sectio de Indulgentiis).

Beatissime Pater, Superior generalis Congregationis Missionis ad pedes Sanctitatis Tuae provolutus humillime petit prorogationem gratiae concessae per Rescriptum 483/42, datum die 27 octobris 1942, qua sacerdotibus praedictae Congregationis ad excipiendas Filiarum Caritatis S. Vincentii a Paulo confessiones adprobatis, facultatem ad septennium tribuebatur benedicendi crucifixos iisdem Sororibus tradendos, eisque applicandi Indulgentiam plenariam in mortis articulo lucrandam.

Et Deus, etc...

Die 4 septembris 1950, Sacra Paenitentiari Apostolica vi facultatum a Ssmo D.N. Pio Pp. XII sibi tributarum, benigne annuit pro petita prorogatione ad aliud septennium servato tenore concessionis in supplici libello memoratae.

Contrariis quibuscumque non obstantibus

Pro Regente :

Federici CESARE.
S[erafino] DE ANGELIS, subst.

BIBLIOGRAPHIE

André Dobin, prêtre de la Mission. *En prière avec Monsieur Vincent*. Paris, Librairie Saint-Vincent-de-Paul, 11, rue Rousselet ; 80 pages, 12×18,5 cm. (135 fr.).

« Chez Vincent de Paul, l'action n'est ni un divertissement ni une stérile recherche de soi, c'est une expression de la sainteté, une manière de se donner à Dieu et de l'aimer véritablement. »

Vivre de Dieu et s'entretenir avec lui, c'est l'oraison. Sur ce point vital, notre auteur, avec minutie et acribie, a fiché et regroupé nombre d'enseignements et de formules vincentiennes. Puis, par un piquetage attentif de la route, il nous mène sur les pas et gestes de Vincent dont le sillage s'ouvre large devant nous et sans rien d'étriqué.

Mais d'abord, de brèves indications sur la préhistoire de l'oraison précédent et introduisent quelques lignes sur la naissance et le développement de l'oraison méthodique. Dans l'ensemble de richesses traditionnelles, Vincent de Paul fit un choix pratique : dosage heureux d'oraison méthodique et affective.

Sur tous ces points, au cours de ce volume dense et clair, le cheminement de la pensée est nettement facilité par le balisage pédagogique des pages 5-7 de la table des matières.

Ce livret a dès lors sa place indiquée dans un coin du sac que rapidement boucle toute Filie de la Charité, avant de partir pour les jours providentiels de la retraite annuelle ; il se glisse de même discrètement dans le prie-Dieu, afin de nous imprégner de cette doctrine vincentienne, au cours même de l'oraison quotidienne. On y fera sûrement des découvertes. Ce sera tout profit pour le mieux-être des enfants ou disciples du charitable Patriarche, en prière avec *Monsieur Vincent*.

F. C.

J. CALVET. *Güte ohne grenzen. Das Leben des heiligen Vinzenz von Paul*. Luzern, 1950, Verlag Räber et Cie, 343 pages (13,5×20,5 cm.).

Sous un titre évocateur, la Suisse nous fournit une heureuse traduction allemande de l'agréable biographie vincentienne, écrite par Mgr Jean Calvet. (Voir *Annales*, t. 112-113, p. 511.)

L'ouvrage a reçu un accueil sympathique mérité : son cadre d'ensemble rehausse nettement pour beaucoup la valeur de cet alerte volume. Il enrichit sûrement la série déjà copieuse des vies de saint Vincent de Paul ; 1581-1660, souligne heureusement la feuille de garde de la présentation helvétique de Mgr Calvet.

Signalons que reprenant nettement *par la bande* un bref compte rendu d'ordre historique du présent ouvrage, la *Revue d'Histoire ecclésiastique* de Louvain, 1950, p. 688-706, a donné sur *saint Vincent de Paul et Abelly* une étude du Père Pierre Debonnie, rédemptoriste, qui depuis nombre d'années, multiplie ses interventions d'historien sur plusieurs faits vincentiens, et qui, ici, résume et assemble de justes et pertinentes observations.

D'un autre côté, les réflexions longuement méditées que M. Dodin a confiées à la *Revue d'Histoire de l'Eglise de France* (1950, p. 78-84), témoignent de l'attention et des inévitables critiques qu'a soulevées cette nouvelle vie de saint Vincent de Paul. Tout cela ne diminue en rien (bien au contraire), l'estime d'ensemble assurée à ce travail, caressé depuis nombre d'années et préparé par diverses publications et études.

F. C.

San Vicente de Paul. *Biografía y selección de escritos... por los Padres José Herrera... Veremundo Pardo, C.M.* Madrid, MCML, Biblioteca de autores cristianos. XII-908 (15×19,5 cm.).

Volume 63 de la B.A.C. (Bibliothèque d'Auteurs Chrétiens), ce *Saint Vincent de Paul* se présente dans le cadre sympathique de la collection : classique papier bible, et dès lors pages nombreuses sous un volume restreint, typographie aérée et agréable, etc... Cet extérieur évoque (arrière les comparaisons étroites) de semblables séries, littéraires ou historiques, de divers pays : v.g. la *Pléiade* et quelques autres...

En cette collection espagnole d'auteurs chrétiens, on s'attendrait surtout à parcourir, à savourer des *écrits vincentiens* : et pourtant nous n'avons ici que deux cent soixante-dix pages de textes (621-891), contre six cents de biographie. La proportion des deux parties eût nettement gagné à être largement inversée, pour le bien général de l'œuvre et du candide lecteur.

Cette biographie, parfois âpre dans sa présentation, si on ne peut la scruter et la soupeser assez longuement dans le cadre « fraternel et irénique des *Annales* », on ne doit pas pour autant faire ni oublier le nombre et le côté délicat de certains problèmes et qui sont ici soulevés et accentués comme à plaisir. Le papier, lui, supporte tout... et la plume oratoire d'un chaud tempérament « à la personnalité si violente, à la saveur si forte » (*Revue d'Histoire ecclésiastique* de Louvain 1950, p. 912) s'en donne ici à cœur joie. Mais vraiment est-ce sage ? Est-ce surtout digne de l'histoire et de l'hagiographie qui a uniquement besoin de la seraine vérité. (Cf. *ibidem* RHE 1950, p. 688-706).

Des preuves, des spécimens ? En voici *quelques-uns seulement*. Sur le seuil même de la biographie, le chapitre initial *Sangre hispanica* fournirait, en de multiples points, tout un programme de méthodologie à éviter. On n'en croit pas ses yeux, à contempler ce défilé de tels arguments. Et pourtant, même en Espagne, nous savons qu'il y a certes nombre d'esprits dégagés de passions outrancières, pour envisager sainement et sans conformisme déplaisant ces questions et ces problèmes.

A évoquer d'autres points d'histoire vincentienne, on a la désagréable sensation de ressasser des redites déplacées. Et pourtant, là encore, il faut un tantinet parler, et ne pas trop paraître approuver par un silence découragé... Pour la *nième* fois redisons que, dans la question de la naissance, ce n'est pas un historien (Pierre Coste dans l'espèce), ce sont les témoignages mêmes de saint Vincent qui, pris dans leur ensemble, imposent la

conclusion : 1581 et le mois d'avril. Le 24 est *traditionnellement* admissible, il cadre bien, il est donc à retenir, à ce titre. Dès lors on ne comprend guère, p. 17 « 1581 ou 1576, 24 avril, S. Vincent naît à Pouy, aux environs de Dax ». Ce 1576 est nettement de trop, il est à *biffer* ! Et voici que dans cette même ligne, le lieu de la naissance de Vincent ramène longuement (hélas ! pour l'histoire) la thèse espagnole bien connue de Tamarite de Litera. Aux yeux de l'historien (même de modeste format), savoureux et débile amoncellement de raisonnements et de déductions.

Pour l'ordination sacerdotale de saint Vincent, Coste a publié (t. XIII, p. 7), les *lettres d'ordination* ; Abelly, dès 1664, l'avait déjà dit : elle eut lieu le *samedi 23 septembre 1600*. Et ici, pour ce même événement, nous avons, p. 18, le *20 septembre 1600*, p. 51, le *23 mai 1600*, et p. 81, enfin, *1599* !...

Pas bien loin de Pouy, c'est encore et toujours cette *ensorceléuse lettre* de la captivité, cette *misérable lettre où il est question de la Turquie*, comme écrivait Vincent lui-même. Sur ce point, l'historien est toujours heureux de lire intégralement cet autographe, heureusement parvenu jusqu'à nous ; de savourer cette page magistrale de Vincent : chef-d'œuvre épistolaire, éternellement jeune et attirant. Puis, placidement, sans hausser le ton, l'histoire se doit de signaler la controverse qui a mis en jeu et ici soulevé un des plus délicats problèmes de critique interne. Tout en respectant et conservant ces dires vincentiens, la solution est loisible à tout historien, à ses risques et périls, car la intervient et demeure sous-jacente toute une préalable formation et toute une tournure d'esprit. Et de ce traitement historique, Vincent, en Afrique, ne sort certes pas diminué ; tout au contraire, s'il est bien compris !

Pourquoi, page 127, aligner de telles affirmations sur la parenté de Louise de Marillac ? Coste, là encore, a dit ce qu'en sait l'histoire : la mère de Louise ne fut certainement pas Marguerite le Camus.

Page 139, la façon de lire et comprendre la datation de l'année de l'Incarnation est élémentairement classique dans tous les *Manuels de Diplomatique*, même espagnols. Le *scrittore* de la Vaticane qui, en 1925, a méritoirement rappelé cette façon de lire et comprendre, n'est pas Nacini, mais Giovanni Mazzini qui, en 1950, est encore en fonctions à la Bibliothèque vaticane.

Pour l'habit, p. 161, un savoureux renvoi à Herrera (Cf. *Annales*, t. 114-115, p. 126) nous confirme que les missionnaires espagnols sont depuis longtemps les plus attachés à la primitive tradition, *mas apegados a la primitiva tradición*.

Page 256, pour les Filles de la Charité, le couplet sur le T.H.P. Etienne fait partie de toute une littérature et une série de jugements dont les nuances ne brillent guère par la sérénité et l'objectivité. A propos de cette figure et de ce nom fort vénérable, plusieurs fois cité, il est loisible au premier venu de faire une savoureuse constatation, en parcourant l'index qui, p. 893-898, prétend relever les noms cités. Hélas ! quantité y sont omis. M. Etienne, vu son importance, n'aurait pas dû l'être, alors qu'on trouve dans cette liste, un Combes, fourvoyé page 420, dans un refrain sur son œuvre du xx^e siècle, qu'on admire de trouver mentionné dans une biographie vincentienne. Qui donc, sinon un esprit fort mal fait, voudrait voir évoquer aux environs de la page 597 ou *Negrin* ou la *Passionaria* ?

Page 256, guerre suggestive à la candide palabra : *corneta*, la cornette. A l'origine, et encore actuellement, elle n'a rien de

réservé aux Sœurs de saint Vincent, mais c'est un étendard qu'elles ont universellement magnifié et répandu, quasi accaparé. On veut la mort de ce vocable, on lui préfère la *toca*, son frère jumeau, apparenté à la tocque, au placide et antique toquois des paysannes d'Île de France et d'ailleurs... Les lois de la sémantique dominant nos ressentiments : sont-ils d'autre part justifiés ?

Mais pourquoi poursuivre cette revue, cette fastidieuse collection ? Il vaut mieux reconnaître loyalement, le méritoire labeur ici accompli, malgré des points qui accrochent.

L'Espagne aurait pu aisément trouver un travail mieux émondé, plus sérieux pour sa B.A.C. ; et saint Vincent méritait un effort constructif de soigneuse présentation. Il eut suffi de suivre sagement l'ensemble des données historiques qu'on proclame *acquises* et *entassées* (p. 12-13), dans le labeur de Pierre Coste. L'habillement, la présentation est autre chose. Si les souhaits pouvoient ici rejoindre ceux des vaillants auteurs, on se plaindrait à rêver d'une présentation digne des lecteurs hispanisants et du Patriarche de la Charité qui, paternellement, sourit de toutes nos petites et les regrette. Il est toujours loisible de construire des châteaux en Espagne : ce charmant pays, cette patrie de tant de nobles cœurs et de si belles âmes...

P. S. — L'on sait généralement, mais il faut le redire, que de 1927 à 1932, sous la direction et par les soins de Mgr Ballesster, ont été traduits et publiés, *intégralement en espagnol*, les quatre tomes des conférences de saint Vincent de Paul. C'est le même texte et format, et la même disposition que l'édition française donnée par Pierre Coste. Ces volumes (respectivement de xxxii-719 ; 740 ; xxii-471 ; 509 pages) sont toujours en vente à Paris, 95, rue de Sèvres.

F. C.

N. DE ROOY, pr. *Monsieur Vincent, het epos der monselijke goedheid*. St-Gravenhage. N. V. Uitgeversmij Pax. MCMXXIX, 415 pages (13,5×20,5 cm.).

De cette vie néerlandaise de saint Vincent de Paul, sous la plume de M. Colsen, les *Annales* (i. 114-115, p. 252-261), ont longuement parlé. On enregistre ici bibliographiquement ce volume, dont la typographie aérée et la présentation maintiennent les nobles traditions de l'imprimerie si active aux Pays-Bas.

F. C.

Peter DORFLER. *Vinzenz von Paul Ein bildnis*. München un Keampfen, Kösel-Verlag, 1951, 140 pages (11×19 cm.).

Spécialement écrit pour les spectateurs du film *Monsieur Vincent*, ce portrait évoque pour eux et complète la vie et l'œuvre du héros de la charité. Les habitués du cinéma trouveront donc dans ces pages alertes et vivantes de quoi étoffer leurs connaissances sur le temps et les activités de saint Vincent de Paul. Le film ne peut évidemment tout dire ; il progresse et marche d'autre part dans la ligne et la pensée de l'auteur du scénario. Au dialogue personnel d'Anouilh et à la simplification voulue des images, il y a besoin d'ajouter : ne serait-ce qu'accentuer la vie profonde du saint, et montrer aussi l'homme de Dieu dans son œuvre pour les âmes ; car c'est ce ressort caché qui vivifie l'activité charitable et humaine de Vincent.

Bien que publié sans la moindre note (c'est ici inutile), ce portrait est solidement basé sur les travaux et les volumes de

Coste et de Leibrand, que Mgr Dörfler cite et utilise heureusement : parsemé ici et là d'expressions françaises caractéristiques, et nettement vincentiennes.

Journées nationales d'études de l'Union Nationale des Congrégations d'action hospitalière et sociale. Mai 1950, Paris, 175, boulevard Saint-Germain, Secrétariat National des Œuvres catholiques sanitaires et sociales, 156 pages (18×23 cm.).

En marge du *Bulletin d'information* où sont publiées les Conférences *spécialisées*, ce Recueil d'ordre général fournit une douzaine de conférences, cours ou entretiens adressés aux quelque treize cents religieuses, présentes à Paris aux quatre journées d'études des 6-9 mai 1950. Les problèmes traités sont divers et tous d'importance : vie intérieure et apostolique, les problèmes moraux que posent la science et les mœurs présentes ; la sociologie et le milieu de travail, etc... Les conférenciers, à des titres divers, s'avèrent familiers avec les questions traitées : évêques, séculiers, religieux, laïcs. Pages 151-156, un tableau par départements rappelle les *principales* congrégations représentées aux journées d'études. Pacifique armée de la charité, convoquée à l'école de la doctrine chrétienne, approfondie et éclaircie.

M.-Th. LOUIS-LEFEBVRE. *Le silence de Catherine Labouré.* Paris, 1956. Desclée de Brouwer, 216 pages (11,5×19 cm.).

Écrit en toute piété, ce volume l'a été aussi d'une plume habile et nettement exercée. Un esprit averti a utilisé au mieux et artistement sorti les éléments de cette vie simple, d'apparence banale, marquée de silence obstiné, et surtout auréolée de visions dont le rayonnement s'est depuis propagé et a tout transfiguré autour de cette cornette de l'humble Sœur de l'hospice d'Enghien.

Respectueusement dédié à la mémoire de M. Crapez qui encouragea l'auteur et l'éclaira de son érudition, cet ouvrage, d'une lecture charmante, prend place dans la littérature du sujet et contribuera à son tour à l'étonnante réussite du silence de Catherine Labouré (1806-1876), et surtout de cette Médaille, céleste cadeau à des multitudes de cœurs et de vies oppressées.

F. C.

Vicente JIMENEZ, C. M. *Perpetua primavera del amor. El camino mejor. Las Hijas de la Caridad.*

En trente-deux pages, brochure de propagande (19×14,5 cm.), pour attirer des âmes de jeunes filles cherchant leur voie, en leur présente, en l'éternel printemps de l'amour, le meilleur chemin, les Filles de la Charité.

Dans ce but, en un mélange de littérature, de ton oratoire (voir le *jugement universel*, évoqué p. 27-28), quelques bribes d'histoire vincentienne esquissent la vie des Filles de la Charité. Il n'est pas jusqu'à un croquis cartographique (d'une technique plutôt embrouillée), qui ne profile, p. 16-17, les maisons des Filles de la Charité en Espagne : trois cent soixante-deux hôpitaux, deux cent quatre-vingt-quatorze centres d'enseignement et trois cent seize de bienfaisance. Ces chiffres sont impressionnants. Dans ce même sens, p. 13, on aligne intrépidement cinquante mille Filles de la Charité dans le monde. Plût au Ciel !

Centenary Record of St Mary's College : Hammersmith (1850-1925), Strawberry Hill (1925-1950). VIII-184 pages (18×24 cm.).

Sur un papier couché et artistement illustré, nous tenons ici un incontestable modèle (1) de monographie pour commémorer utilement un centenaire. Il est vrai que rares sont les maisons au passé et à l'œuvre si riches, si efficaces. Cette école normale anglaise pour former des instituteurs catholiques, fondée par le cardinal Wiseman et Jean-Marie de Lamennais est confiée, depuis 1899, à la province lazariste d'Irlande. Les *Annales* (t. 114-115, p. 329-332), ont donné un très bref survol sur ces cent ans; dans le présent volume, le côté historique défile, largement drapé dans un texte sérieux, dense, tout ensemble agréable.

Pour nous en tenir à l'aspect vincentien de l'Institution, on trouve évoqués et caractérisés les principalats des supérieurs lazaristes de la maison et tout ensemble leur digne portrait : William Byrne (1899-1909), Andrew Moynihan (1909-1912), Edward Sheehy (1912-1917), John Campbell (1917-1921), J. J. Doyle (1921-1930), Vincent Mc Carthy (1930-1941), G. S. Shannon (1941-1948) et, depuis 1948, K.P. Cronin.

La vie intime et les divers aspects de cette école normale : le cadre, l'atmosphère, les activités spirituelles, le sport, etc., sont d'autre part heureusement saisis. On sent passer, en de vivants reflets, le sérieux de la formation intellectuelle de la maison. En 1950, le corps professoral, p. 92, ne comprend pas moins de vingt-trois professeurs, sans compter les *lecteurs*, comme Charles Siffrid, p. 95, etc... L'Angleterre catholique peut être fière de telle Institution. Il suffit pour cela de contempler, p. 138-182, les noms des centaines d'élèves qui, sortis de cette maison, ont réalisé, à leurs postes de dévouement, une somme de bien impossible à évaluer ! *Proficiat indesinenter.*

F. C.

F. DIEBOLD, Prêtre de la Mission, Diplômé des Hautes Etudes. *Un village lorrain : Wittring-sur-Sarre (première partie)*. Metz, 1950, 62 pages. Collection historique : *Monographies lorraines, créée par l'abbé J. Touba, et continuée par H.-Ch. Hiegel, professeur au lycée de Sarreguemines*. Fascicule 34. x-62 p. (15×21,5 cm.).

Il demeure très heureux pour l'Histoire que les savantes et patientes notes sur Wittring, amassées par le Lazariste Jean Parrang (†21 janvier 1942), et l'abbé J. Touba (†7 mars 1940), aient été confiées aux bons soins de notre confrère, M. Etienne Diebold. Son ardeur au travail, le classement et la poursuite de toutes ces recherches, lui permettent de publier sans retard la première partie d'une docte et dense notice sur Wittring : son cher pays natal.

Ce fascicule regarde l'histoire d'*avant* 1789 : les origines (fin du XIII^e siècle), les seigneurs, le château, la communauté, la paroisse de Wittring.

De nombreux détails, précis et menus, reconstituent partiellement la vie concrète du village où les infimes notations nous font entrer dans tout un passé de vies humbles, tissé d'incidentes suggestifs.

Tous ces noms propres, qui apparaissent et se bousculent, dans une marche d'apparence confuse et grouillante, recouvrent

(1) Un seul reproche, ou mieux un seul regret : pas de table des matières du volume ! Les pages 183-184 qui sont en blanc, étaient tout indiquées pour cet aperçu d'ensemble de la richesse du volume.

des générations aux prises avec les mille riens coutumiers de l'existence. C'est là « l'écho et miroir d'une plus grande histoire », celle des personnages illustres, des faits importants, et des courants généraux qui déterminent et précisent, dans des vues d'ensemble, généralement familières aux historiens, la courbe de la vie de l'humanité, mais dans des monographies, on s'occupe du menu, de la piétaille, de nous tous, quoi... d'où l'intérêt très humain de ces études et travaux solidement établis.

F. C.

Albert GRATIEUX. *L'Amitié au service de l'Union. — Lord Halifax et l'Abbé Portal*. Paris, 1951, Bonne Presse, 306 pages.

Centré sur deux importants moments de leur vie, soigneusement étudiés, ce volume nous offre l'essentiel de la double biographie de Lord Halifax (1839-1935), et du lazariste Fernand Portal (1855-1925). L'objectif et la perspective de cette attrayante présentation d'Albert Gratieux se trouve en effet, dans une profonde et totale amitié ; compénétration de nobles esprits et de grands cœurs au service d'une cause : l'union, la réunion compréhensive de deux Eglises. Pour qui aime et suit de telles pensées et de si magnifiques efforts, cette lecture s'avère on ne peut plus attirante et pleine d'enseignements.

Ancien élève de Monsieur Portal, lors de son année de professorat au Grand Séminaire de Châlons-sur-Marne (1896-1897), l'auteur se montre ici fidèle disciple de son maître et prend une part effective à la largeur de vues du fils de Vincent de Paul : modeste et ardent tout ensemble.

Dans ce livre, comme dans ces vies, trois moments, trois parties s'enchaînent et providentiellement s'entraînent. La *Campagne anglo-romaine* s'ouvre d'abord dans le cadre reposant et les entretiens de Madère (fin décembre 1889 et 1890). L'idée (nous la voyons vivre dans ces pages, s'accroître et progresse par toute une habile et infatigable orchestration de discours, publications, lettres, travaux et relations de tout genre ; elle se concrétise, entre autres manifestations dans les trois tomes massifs et l'ample travail des cinquante et un fascicules hebdomadaires de la *Revue Anglo-Romaine* (1^{er} décembre 1895-fin 1896). Cette Campagne pourtant se termine et avorte en apparence par l'encyclique « *Satis cognitum* » (29 juin 1896), due à la plume du cardinal Mazella, que secondaient les efforts et les appréhensions du cardinal Vaughan et de nombre d'anglo-catholiques. Le mouvement se terre et s'enfouit par suite de la lettre de Léon XIII sur les ordinations anglicanes (18 septembre 1896).

Après ces coups de massue, ce furent pour M. Portal les années d'attente : deuxième partie de sa vie. Elle s'ouvrit en 1896 par l'interlude silencieux de l'année scolaire au Grand Séminaire de Châlons-sur-Marne, que suivirent deux ans de supériorat au Grand Séminaire de Nice (1897-1899). Enfin, dans la prise en charge et la direction du Séminaire Saint-Vincent-de-Paul à Paris, rue du Cherche-Midi (1899-1908), il trouve l'occasion d'ouvrir pratiquement un centre, un cercle très actif d'études religieuses. Dans ce sens et suivant la caractéristique de son zèle entreprenant et averti, M. Portal met aussitôt en train et dirige successivement deux vivantes revues qui s'enchaînent et s'éclaircissent : *les Petites Annales de Saint-Vincent de Paul* (15 janvier 1900-15 décembre 1903), et la *Revue Catholique des Eglises* (25 janvier 1904-25 décembre 1908). Diriger de telles publica-

tions, si riches d'idées, même sans paraître y rien écrire, demeure une âpre besogne, un constant souci, une incessante intervention dans l'enfantement de chacun des numéros. Ce fut en définitive une réussite de coordonner de telles collaborations en faveur des préoccupations apostoliques qui lui demeurèrent toujours chères.

En 1908, sous la vague de réaction anti-moderniste qui sévissait alors » (p. 152), M. Portal sentit à nouveau souffler l'orage. Il doit quitter la direction du Cherche-Midi : il sait disparaître simplement, dignement, et trouve au 14, rue de Grenelle, le site rêvé pour ses œuvres et son incoercible rayonnement. Là, encore et toujours, visites, contacts, interventions de diverses personnalités, malgré des difficultés et quelques incompréhensions que ne doivent pas faire oublier ici des résumés par trop idylliques. M. Portal s'occupe alors de quelques Normaliens qu'il groupe et réunit ; avec Mme Gallice, un grand cœur, il fonde et dirige l'œuvre de Javel, ébauche des futures « Dames de l'Union ».. Activités inlassables, que vinrent en partie saper ou du moins éprouver les calamités généralisées de la guerre 1914-1918.

Toute cette série de contrariétés ne pouvait pourtant abattre la force d'âme de M. Portal ; il allait toujours son chemin. De son côté, la Providence le préparait invisiblement à ce qu'il ignorait encore : l'ultime sommet de sa vie, les *conversations de Malines* (troisième partie du volume). Ces nobles et palpitants dialogues entre anglicans et catholiques compréhensifs, eurent lieu sous la direction du cardinal Mercier « *le grand sympathique* », et sous les yeux aussi de son futur successeur, Mgr Van Roey. Préparées, écrites, étudiées, établies sur mémoires longuement médités, les quatre premières séances se tinrent à l'évêché de Malines, les 6-8 décembre 1921, 14-15 mars 1923, 7-9 novembre 1923 et 19-21 mai 1925. A cette dernière date, le cardinal Mercier était mort le 23 janvier précédent, et M. Portal devait le suivre dans la tombe le 20 juin suivant. Ces disparitions n'arrêtèrent pas pour autant ce vivant mouvement qui vit enfin une ultime conférence les 11-12 octobre 1926. Ce sont là tout autant de germes, des semences d'avenir qui n'ont pas encore porté tout leur fruit, et prennent rang dans cette irrésistible suite d'efforts et d'études, qui, sous des noms divers (œcuménisme ou autres), élargissent inlassablement les esprits et les cœurs assoiffés d'unité.

Survivant des artisans passagers de cette œuvre et animateur intrépide de ce double mouvement, Lord Halifax, magnifique vieillard, s'éteint à son tour le 19 février 1934, pour reposer dans l'humble église d'Hickleton. De son côté, son ami Portal, après un bref passage au caveau parisien de Montparnasse, est transféré dans la modeste chapelle du Christ-Rédempteur, aux Corbières, au-dessus d'Aix-les-Bains, dominant l'horizon du lac du Bourget.

Complétant le volume que la mort de M. Hemmer a malheureusement laissé inachevé (*Annales*, t. 112-113, p. 329), paraissant après l'étude de Jacques Bivort de La Saudée (*Annales*, t. 114-115, p. 127-128), cette présentation de l'œuvre et des efforts profondément chrétiens de Lord Halifax et de l'abbé Portal, retrace heureusement (quoique sans index des noms), toute une magnifique page, un splendide chapitre, écrit à la gloire et à l'efficacité de « *l'Amitié au service de l'Union* ».

F. C.

Luis CASTAGNOLA. C.M. *Ensaio em torno de um servico de estatistica vicentina*. (Revista ecclesiastica brasileira, juin 1950, p. 384-407.)

La statistique a ses fervents, parfois ses fanatiques. Malgré tout, elle conserve son incontestable utilité, parfois même sa nécessité. Au service d'une statistique vincentienne, M. Castagnola, professeur de philosophie à Curitiba, trace à la Congrégation de la Mission, aux Filles de la Charité, aux Dames de la Charité, tout un programme dont le schéma se profile intrépide p. 397-404. Maintes curiosités de ce questionnaire nécessiteraient tout un bataillon de statisticiens. Cet essai de la R.E.B. demeure suggestif, bien qu'il laisse rêveur en certains points. *Exoriare aliquis...*

Hipolito SANCHO DE SOPRANIS : *Semblanzas misioneras El hermano Pedro de la Concepcion, martir en Argel y su obra hospitalaria*, dans *Missionaria Hispanica*, 1949, N° 17, p. 209-276.

Robert RICARD : *Pedro de la Concepcion, martyr à Alger (1667)*, dans *Al Andalus*, 1950, p. 65-77.

Se basant sur une riche documentation, conservée principalement à Cadix, M. Sancho a réussi à faire revivre, avec une remarquable érudition, cette gloire espagnole et franciscaine, le martyr Pedro de la Concepcion († 19 juin 1667). Pedro Garrido, baptisé le 22 juillet 1611 à Porcuna, se rend, dès 1623, à Cadix, pour y commercer et naviguer sur la flotte des Indes. Le 13 juillet 1631, il épouse Margarita de Torres o Negron : il en a deux filles : Josefa et Isabel (1632 et 1633) et un garçon Luis en 1635... Vie ardemment chrétienne. Aussi le 29 novembre 1648, il prend à Cadix l'habit de tertiaire franciscain, le 8 décembre 1649, il émet sa profession et devient *Pedro de la Concepcion*. Après deux ans de vie érémitique aux environs de Ximena, il se sent une vocation hospitalière, puis, plus tard, se prend d'affection et de dévouement pour les esclaves en terres barbaresques.

Pour eux, il multiplie démarches, voyages et générosités. En 1662, enfin, il se rend en Alger pour la rédemption, assistance et secours des captifs. A cette œuvre, il s'adonne, charitablement empressé. Le 5 juin 1667, en faveur de l'hôpital des esclaves d'Alger, il dresse son testament, le 10 il y ajoute un codicille puis, après son acte de sainte folie du 17 juin, longuement prémédité, il est brûlé vif, victime de son ardente foi.

Sur l'important travail de son ami M. Sancho, M. Ricard, professeur en Sorbonne, tente un essai d'explication sur le cas énigmatique de ce Pierre de la Concepcion, intervenant en la grande mosquée d'Alger, lors de la prière solennelle du vendredi 17 juin 1667. En pleine réunion cultuelle musulmane, il s'introduit, hardiment, escalade brusquement le *mimbar* (chaire à prêcher), brandit un crucifix et presse la nombreuse assemblée d'embrasser la religion du Christ. Saisi, houspillé, comme l'on pense, il est condamné au bûcher ; et Pierre de la Concepcion qui maintient le sens de son acte héroïque, est exécuté, deux jours après, le dimanche 19 juin 1667.

Type rare d'un franciscanisme ici souligné, ce bouillant martyr devient, dans d'autres publications, un agrégé de l'Ordre de la Trinité et Rédemption des captifs.

Il fut en tout cas l'ami et l'édification du frère jazariste Jean-Armand Dubourdieu, pour lors consul de France en Alger.

Voir *Mémoires de la Congrégation de la Mission, Algérie*, 1864, t. I, p. 288-292. Dans un *Recueil de la vie et martyre du Vénéral frère Pierre de la Conception* (ms. 52 bis de Cadix). M. Sancho reconnaît même une biographie écrite par le frère lazariste. Tout cela intéresse donc l'histoire de la Mission en terre africaine et prend place, en outre, dans l'histoire de Jean le Vacher, l'héroïque Vicaire apostolique. (Cf. Lucien Misermont : *Jean le Vacher*, p. 117-119.)

F. C.

R.P. Eugenio MASSET, de la Congregacion de la Mision : *Flori-legio de pedagogia y metodologia catequisticas*. Guayaquil, 1942, VIII-180 pages.

L'instruction chrétienne de l'enfant (3-95), l'éducation chrétienne de l'enfant (99-134), le catéchiste (137-163) : trois parties où notre confrère prodigue les conseils, et le résultat des expériences quasi universelles de la pédagogie catéchistique. Pour adapter localement ces préceptes, deux appendices fournissent, pour l'Equateur, quelques données spéciales à utiliser pour les indigènes et le Montuvio. Mgr de Guayaquil félicite l'auteur d'avoir donné à l'Equateur, sa patrie d'adoption, le premier livre véritablement scientifique sur la matière. Bel épanouissement de l'enseignement de l'ancien professeur de philosophie au Grand Séminaire de Quito.

Eugenio MASSET. C.M. : *Para misos catechismos evangelicos*, 2^a edicion, Quito, 1943, XXVIII-360 pages.

La doctrine, la créance à faire passer dans l'âme des enfants, exige une méthode, un sens pédagogique, un langage qui doivent nettement s'adapter aux divers pas, aux multiples catégories d'élèves. Il y a ainsi l'auditoire des tout petits, celui de la première communion ; on rencontre l'enseignement du Credo, des commandements, des sacrements, de la vie chrétienne avec son épanouissement normal dans l'Action Catholique. C'est ce que redisent pertinemment ces pages brèves et denses, toutes en suggestions. La littérature catéchistique est surabondante. Des répertoires imprimés par plusieurs centres signalent plusieurs milliers de ces volumes, divers en mérites et tendances. Et sagement ces bibliographies ne prétendent ni tout connaître ni tout enregistrer. Dans cette foule, M. Masset prend rang. Vibrent chez l'auteur un sens, un amour de la pédagogie catéchistique qui s'avère vincentien, car le catéchisme (avec ou sans nom) est à la base et prend une place obligatoire dans toute mission digne de ce grand nom.

Charles-F. JEAN : *Grammaire hébraïque élémentaire, suivie de notions d'araméen biblique*. Troisième édition entièrement refondue. Paris, Letouzey, 1950, 216 pages.

La première édition, en 1943, comprenait 174 pages ; elle fut, ainsi que la seconde, rapidement enlevée. Succès caractérisé. La troisième, recomposée en 1950, comporte 216 pages. A les comparer patiemment, on constate le soin de la revision, et tout ensemble le souci de se maintenir dans le plan rêvé : fournir malgré tout une grammaire élémentaire, pour « de grands jeunes gens, laïques ou ecclésiastiques ». Inutile de redire que l'esprit scientifique est partout strictement sous-jacent, comme on le constate à parcourir les divers ouvrages du

Secrétaire de l'Institut d'études sémitiques de l'Université de Paris, tout comme à suivre, ici encore, l'enseignement du professeur honoraire à l'École nationale du Louvre.

A propos de cette grammaire, voici le jugement que l'on trouve (p. 54), dans Henri Fleisch : *Introduction à l'étude des langues sémitiques. Eléments de bibliographie*, Paris, Maisonneuve, 1947. Cette appréciation porte sur la première édition, la troisième a depuis remédié à quelques critiques et desiderata exprimés : « La science de l'auteur est grande, mais la présentation pédagogique laisse à désirer : ce n'est pas encore la grammaire hébraïque élémentaire définitive tant souhaitée pour des commençants, bien que ce soit, et de beaucoup, la meilleure que nous possédions actuellement en français. »

De cette quadruple assertion, la première et la dernière sont incontestées. Quant aux deux autres, elles veulent souligner le côté dense, tendu et ardu des règles de cette grammaire, où chaque formule résume une étude. Tout cela demande, surtout chez les débutants, un effort soutenu qui est exigé, en outre, de tous les usagers. Ils y reconnaissent un maître.

F. C.

Archives royales de Mari. Tome II. Lettres diverses transcrites et traduites par Charles-F. JEAN. Paris, Imprimerie nationale, 1950, iv.-244 p.

Parmi les textes découverts sur l'emplacement de Mari, ville du Moyen Euphrate, les archives royales font l'objet de la présente collection. En voici le tome II. Une introduction rappelle brièvement la valeur et l'importance de ces *lettres diverses* : il y en a ici cent quarante et une. Les pages paires portent la méritoire transcription, et les impaires donnent la traduction française. Travail de savant pour spécialistes : est-il besoin de le dire ? Un sommaire permet, p. 1-19, de se diriger dans cette collection de tablettes. Des notes, p. 235-239, éclairent ou rectifient certains essais de traduction, que seuls peuvent apprécier les érudits et collègues de l'auteur.

Hubert VERHAEREN, C.M. Mission catholique des Lazaristes à Pékin. *Catologue de la Bibliothèque du Pétang*. Pékin, Imprimerie des Lazaristes. *Section française*, 1944, vii.-191 colonnes ; *Section latine*, 1947, 197-920 colonnes ; *Langues diverses*, 1948, 921-1206 colonnes. *Introduction et Index*, 1949, xl et colonnes 1209-1334 (4 fascicules 20×27,5 cm.)

A Pékin, dans la résidence lazarisite du Pétang, sont actuellement conservés, en un local spécialement aménagé, quelque 5.133 volumes anciens, qui ont survécu à de multiples incidents.

Cette collection, sur laquelle veillent plusieurs organismes savants, demeure précieuse à des titres divers : valeur de certains ouvrages, souvenir de leurs propriétaires de jadis : jésuites portugais du Nangtang et du Tongtang, jésuites français du Pétang et missionnaires propagandistes du Sitang. A ces fonds s'ajoutent les résidus de trois autres bibliothèques qu'ont laissées, soit Mgr Mezzabarba, légat papal de Clément XI (en 1720-1721), soit deux évêques de Pékin : Polycarpe de Souza et Alexandre de Gouvea (1785-1808).

Quasi tous les missionnaires, depuis Ricci (1601) ont apporté avec eux au moins quelques livres utiles et généralement sans

grande valeur bibliographique ; mais d'autres apôtres ont eu à cœur d'amener des collections plus massives et plus savantes. Ainsi le jésuite douaisien Trigault ramène, en 1618-1620, plusieurs centaines d'ouvrages : dons de son parent, l'abbé Jean de Saint-Laurent, ou prélèvements dans le fonds constitué à Rome par le droit de dépouille sur la succession des évêques espagnols : 629 de ces volumes (757 ouvrages) sont parvenus jusqu'à nous.

De cet ensemble, de cette bibliothèque composite du Pétang, M. Verhaeren a dressé un soigneux catalogue qui, par suite de subventions et d'attentions officielles, a pu être totalement imprimé. A se pencher sur les multiples problèmes d'identification que pose une collection de ce genre, seuls les spécialistes apprécient ce méritoire labeur et les recherches délicates qu'il impose. Ce labeur qui, généralement, requiert une vaste documentation rassemblée dans les grands centres de bibliographie, est nettement rendu plus méritoire quand on se trouve loin de ces instruments de travail. Dès lors, malgré quelques creux inévitables, et pour le soin apporté à ce passionnant résultat de catalogage, redisons à notre confrère M. Verhaeren la vive admiration et les félicitations des gens du métier.

F. C.

*La Iglesia de Espana en el Peru. Coleccion de Documentos para la historia de la Iglesia en el Peru, que se encuentran en varios archivos. Seccion primera : Archivo general de Indias... Publicacion dirigida por Monsenor Emilio Lisson Charves de la Congregacion de la Mision (Paules), arzobispo titular de Methymna, dimisionario de Lima (Peru) con la colaboracion del paleografo D. Manuel Ballesteros. 1943-1946, Sevilla, quatre volumes : 22 fascicules. — Tome I, fascicule 1 : *Catologo de los Documentos para la historia de la Iglesia en el Peru que se encuentran en el Archivo general de Indias de Sevilla*, 258 pages, xvi^e siècle : 948 documents, plus quelque 21 bis ; xvii^e siècle : 949-2518, plus quelque 4 bis ; xviii^e siècle jusqu'en 1824 : 2519-4533. *Indice onomastico* [1-17] (260-278 p.). — Fascicule 2 : 133 p. : 3 : 126 p. ; 4 : 127-238 p. ; table 239-248. — Tome II, fascicule 5 : 1-131 p. ; 6 : 133-253 ; 7 : 255-382 ; 8 : 383-521 ; 9 : 531 (sic)-663 ; 10 : 665-827, table : 829-845. — Tome III, fascicule 1 : 1-107 ; 12 : 109-236 ; 13 : 237-347 ; 14 : 349-467 ; 15 : 469-578 ; 16 : 579-678, table, 679-689. — Tome IV : fascicule 17 : 1-119 ; 18 : 121-244 ; 19 : 245-359 ; 20 : 361-483 ; 21 : 485-591 ; 22 : 593-688, table, 689-717.*

Ce titre ample, cette analyse bibliographique, caractérisent et soulignent suffisamment la précieuse et remarquable publication de Mgr Lisson. Utilisant apostoliquement ses loisirs forcés, notre digne confrère, archevêque démissionnaire de Lima, assure depuis plusieurs années des tournées de confirmation en divers diocèses d'Espagne : Séville, Grenade, etc... Il a en outre résolu de chercher et de publier divers documents qui intéressent l'histoire de l'Eglise au Pérou. D'où ces quatre premiers volumes qui représentent sensiblement la moitié de sa riche documentation péruvienne, fournie par l'*Archivo general de Indias* de Séville. *L'Archivo general de Indias* (Guide international des Archives, Paris, 1934, p. 72-73), doit son origine à la concentration faite à Simancas, sur l'ordre de l'Empereur Char-

les V, de tous les documents concernant les affaires des Indes qui se trouvaient dispersés dans les diverses archives des dépendances du Conseil des Indes. Par ordre de Philippe II et de ses successeurs, les documents concernant les Indes continuèrent à être apportés aux archives de Simancas, à l'exception des papiers qui constituaient l'Archivo de la Escribania de Camararas (Archives de la Chancellerie des Chambres) du Conseil des Indes, des documents de la Casa de Contratacion (ancienne Bourse) de Cadix et de ceux du Consulat de Séville. On peut dire, par conséquent, qu'à l'exception de ces fonds, Simancas renferma alors, non seulement la totalité des documents se référant à l'histoire des découvertes et des entreprises espagnoles au delà des mers, mais encore les données les plus précieuses sur la vie des différentes populations qui occupent aujourd'hui les territoires du Nouveau Monde.

En 1781, le roi Charles III ordonna le transfert à la casa Lonja (ancienne Bourse) de Séville de tous les papiers des Indes qui se trouvaient à Simancas; ils y furent transportés en 1785 et pendant les années suivantes jusqu'au début du XIX^e siècle. Les documents qui se trouvaient alors aux Archives de la Casa de Contratacion de Cadix vinrent bientôt les y rejoindre. C'est ainsi que les Archives générales des Indes furent constituées à Séville; ces Archives depuis lors se sont encore enrichies de nouveaux apports de documents provenant de l'ancien Ministère des Colonies (Ultramar)... De ces papiers, nombreux sont les catalogues déjà publiés; en voir une liste *ibidem* p. 82-84.

En tenant au Pérou, Mgr Lisson met à la disposition de l'histoire, des textes chronologiquement publiés.

Quatre sections sont prévues: la première, donnera les documents provenant de Séville, la seconde, ceux des Archives vaticanes, la troisième les papiers des archives ecclésiastiques du Pérou, et la quatrième, quelques pièces de diverses archives d'Europe et d'Amérique.

La première série des quatre volumes actuellement achevés s'ouvre par un catalogue des documents fournis par Séville, de 1522 à 1824, 258 pages, suivies d'un index onomastique.

Puis, sans note, suivent les textes. Ils intéressent et redonnent l'œuvre de l'Église d'Espagne au Pérou. Providentiellement en effet, ce furent les Rois d'Espagne qui, en leur conscience, travaillèrent à l'expansion de la foi dans le nouveau monde. Espagnols dès lors furent les prélats, les missionnaires, le clergé, les colons et, si tout n'y fut pas parfait, le nouveau monde proclame et reconnaît sa dépendance temporelle et spirituelle de l'Espagne.

Magnifique travail documentaire dont on ne peut que féliciter chaudement Mgr Lisson, et l'encourager en cet admirable labeur. Il a déjà sa récompense par l'exhumation de tant de faits, qui font revivre le passé du Pérou.

F. C.

Celestial Honeymoon. The life of sister Catherine Buschman of the daughters of Charity of St Vincent de Paul, by Elizabeth J. Weber... New-York, Benzinger Brothers, 1950, VIII-167 pages.

Après quelques mois d'une lune de miel, jeune veuve, Doct^hée Buschman entra chez les Filles de la Charité, à Emmits-

burg ; providentiellement, la visite d'un évêque chinois porta en son âme, le *coup de foudre* apostolique. Quittant New-York le 11 avril 1896, Sœur Blanche vint à Paris, et le 4 septembre suivant quittait la rue du Bac, pour le nouveau terrain d'apostolat de ses rêves. Sœur Buschman s'y dépensa trente ans durant ; à Pékin (Hôpital Saint-Michel), et à Shanghai (Hospice Saint-Joseph). C'est là que le 9 décembre 1926, elle allait recevoir la récompense d'une vie de charité. Elle était née le 1^{er} janvier 1867, aux Etats-Unis, à Martinsburg (West Virginia). La vie missionnaire de Sœur Buschmann, de cette Fille de la Charité, fut une *céleste lune de miel*, prolongée et ardente. Cette biographie américaine fait revivre, noble et simple, cette vie de générosité pour la Chine et les pauvres. F. C.

A propos du Père Lebbe. — Les *Annales*, t. 112-113, page 336, ont signalé, en leur temps, le copieux et ardent ouvrage de Léopold Levaux sur le Père Lebbe. Toute une littérature, en divers pays, a fleuri sur cette publication et à son propos. Signalons que vient de paraître, en 1951, la deuxième partie de Henri Garnier, *Introduction à la vie réelle du Père Lebbe*. En vente chez l'auteur, 5, rue de Lorraine, Dijon (c. c. Dijon 457-56). Cette seconde brochure (la première, en 1948, comptait quarante-huit pages), paraît sur cinquante pages (15,5 sur 24 cm.), avec préface posthume de Mgr Jarlin, et une étude sur M. Lou Tseng-Tsiang. Elles sont en vente, cent francs pièce, à l'adresse sus-indiquée.

BERCEAU DE SAINT-VINCENT DE PAUL

LE MARIAGE DU VIEUX CHÊNE DE SAINT-VINCENT DE PAUL

Une chaumière et un cœur. Combien cette fade image prend de grandeur aux yeux du pèlerin qui, suivant l'ancien chemin de Compostelle, devenu route nationale, découvre, à une lieue de Dax, l'humble maison de Ranquine, berceau de *Monsieur Vincent*, du grand saint dont le cœur était une flamme qui réchauffe encore tant de malheureux sans foyer !

Elle est toujours debout, cette vieille maison, et toujours ombragée du chêne, déjà creux au xvi^e siècle, où le petit Vincent avait niché une image de la Vierge. Quel âge a-t-il au juste, ce vieil arbre ? Nul ne le saura jamais, car son tronc n'est plus qu'un croissant de lune, et les cernes de son centre sont depuis longtemps retournés en poussière. Il est du moins certain que sa naissance est antérieure au xv^e siècle, et il est possible qu'elle remonte au xiii^e. Notre vieux chêne n'a point l'aspect d'un chétif vieillard. Le diamètre de ce qu'il en reste est d'une dimension exceptionnelle : 3 mètres 40 ! Sa cime est énorme ; chaque année, il fait un accroissement normal et donne une abondante glandée, et c'est lui qui, de tout le canton, met le premier ses feuilles.

Ce très vénérable doyen est l'un des arbres les plus remarquables de France, et il en est peut-être le plus précieux du point de vue historique. Tout de même, ce vieux roi de nos forêts ne peut aller qu'en déclinant, et il est temps de lui préparer un successeur. Il faut dès maintenant planter en son voisinage un jeune chêne, qui soit bien de sa race, lui serve de dauphin, et — *le roi est mort, vive le roi !* — le remplace quand son heure aura sonné.

Il semble tout facile de faire germer à cet effet un gland de notre vieux arbre. Mais la chose n'est pas si simple. Il faut savoir qu'en réalité le chêne a des fleurs femelles et des fleurs mâles bien distinctes, et qu'on ne peut savoir si tel gland a comme père le chêne qui le porte ou s'il n'a pas été abatardi par le pollen d'un chêne voisin.

Pour transmettre à notre dauphin toute la noblesse de sa race, et aussi toute sa prodigieuse vitalité, il faut donc prendre la précaution d'enfermer un groupe de branches dans un ballon de toile qui s'opposera aux galants du dehors et ne sera enlevé qu'une fois passée la période des amours.

C'est un mariage, en somme, qu'il faut préparer, auquel ne manquera pas la robe de toile blanche ! Et il a semblé à propos de transformer cette opération de pure technique en une cérémonie officielle.

Il y a juste cent ans, en effet, que fut posée la première pierre du couvent que les Lazaristes ont édifié autour du berceau de leur fondateur.

Cet ordre prépare, à l'occasion de ce centenaire, de solennelles cérémonies, prévues pour le dimanche 8 avril 1951, et il a paru opportun que le mariage du vieux chêne, traité à la manière dont on fête, par exemple, le lancement d'un navire, soit une des attractions du programme de la journée.

Il aura lieu à 15 h. 30 et sera béni par Sa Grandeur Mgr [Mathieu] l'Evêque de Dax, en présence des deux témoins que requiert tout mariage. Des cortèges et divertissements folkloriques et historiques prolongeront cette fête qui, tout le laisse prévoir, attirera une foule nombreuse.

Un procès-verbal — un acte de mariage, peut-on dire — sera dressé de la cérémonie et sera rédigé en latin, puisque le vieux chêne est d'Eglise, et en gascon, puisqu'il est des Landes. Il sera signé des témoins et ses reproductions imprimées accompagneront plus tard les glands ou les palmes qui seront envoyés aux quatre coins du monde dans les œuvres fondées par saint Vincent, ou seront vendus aux particuliers au profit du couvent.

Les personnes qui s'intéressent à cette manifestation pourront s'adresser à M. Druhen, conservateur honoraire des eaux et forêts, à Dax, à qui revient l'initiative de ce projet accueilli avec intérêt par les populations landaises toujours fières de « Monsieur Vincent ».

(Journal *Sud-Ouest*, vendredi 23 mars 1951.)

ROME

ROME. — MONTE CITORIO

Toute église, pour peu qu'elle soit antique, tourne, peu à peu et lentement, au musée. Toiles, marbres, inscriptions, souvenirs divers s'y accumulent et entassent, en attendant de périodiques nettoyages. Plaise au Ciel que la Sagesse, alors, y trouve toujours son compte.

Ainsi, dans l'ancienne église romaine de la Mission, à *Monte Clitorio*, dédiée à la Sainte-Trinité, plusieurs inscriptions commémoraient jadis les bienfaiteurs de la Congrégation.

Ces vénérables textes lapidaires gisent, relevés et reproduits, dans des collections assez connues des érudits. Telle, pour Rome, la série

des volumes in-folio, où Vincenzo Forcella a récolté et groupé nombre de ces majestueuses inscriptions, qui, un tout bref instant, intriguent et attirent les regards sommaires des touristes pressés et généralement mal avertis.

Dans l'église de la Mission, à Monte Citorio, on trouvait donc jadis onze inscriptions, suivant les relevés de Vincenzo Forcella : *Iscrizioni delle Chiese e d'altri edifici di Roma dal secolo XI fino ai giorni nostri raccolte e pubblicate da Vincenzo Forcella*. Vol. XII, Roma, 1878, pp. 67-73 : SS. *Trinita della Missione*.

N° 117 : En 1700, un éloge du pape Innocent XII, grand bienfaiteur de la maison ;

N° 118 et 121 : Eloges, gravés en 1725 et 1744, de la duchesse d'Aiguillon (1604-†17 avril 1675), fondatrice de Monte Citorio ;

N° 119 : Le Cardinal Giacomo Lanfredini qui meurt en 1741, après avoir payé la réfection de l'église ;

N° 120 : Mgr Ferdinand Maria di Rossi (14 juillet 1743) consacre l'église ;

N° 122 : Mgr Jean Andreas, arch. Tyri (†16 janvier 1761) ;

N° 123 : Mgr Benoit Ferraja, C.M., mort à Paris XIII Kal. jan. 1812 (22 déc. 1812) ;

N° 124 : Cœur de Mgr Ferraja (1818) ;

N° 125 : Souvenir des fêtes qui, en 1837, marquent le premier centenaire de la Canonisation de saint Vincent de Paul ;

N° 126 : Cardinal Tosti, bienfaiteur (1842) ;

N° 127 : Mgr Rosati.

Insérons ici, à titre documentaire, cette dernière épitaphe, après avoir donné quelques lignes par lesquelles Forcella évoque, *op. cit.*, p. 67, l'ensemble de l'église de la Mission :

...Innocenzo XII fu prodigo benefattore verso questa casa, e nel 1700 si ebbe per gratitudine un' epigrafe di elogio con soma il suo busto in marmo.

Nel XVIII secolo, la Chiesa fu rimessa a nuovo col disegni di della Torre, sacerdote della stessa Congregazione. Una iscrizione che si legge al disopra della porta maggiore nell' interno della Chiesa ci dice che fu rifatta a spese del Cardinal Giacomo Lanfredini, il quale n'aveva già fatte altre opere d'ingrandimento e che morendo nel 1741 istituì sua erede questa casa di Missionari. Il 14 luglio del 1743 ne fu fatta solenne cerimonia la consacrazione da Monsignor Vicegerente Ferdinando Maria di Rossi e Pio VII fissò la dedica al 17 novembre. La Chiesa a tre navate con sette altari compreso il maggiore, non presenta lusso di marmi, ma è molto ben tenuta, ed officiata dalla menzionata Congregazione dei Sacerdoti missionari.

Épitaphe de Mgr Rosati (†25 septembre 1843)
(*nel pavimento della nave sinistra avanti la seconda cappella*)

H.S.E. JOSEPHUS. ROSATI. DOMO. SORA. SACERD. VINCENZIANUS
VIR. ANTIQUAE. VIRTUTIS. SUMMÆ. RELIGIONIS. SINGULARIS.
[MODESTIÆ

STRENUUS. CHRISTIANI. NOMINIS. PER. AMERICAM. PROPAGATOR
A. PIO. VII. P.M. TENAGRENS. EPISCOPUS. DICTUS. NOVÆQ.
[AURELIÆ. ADMINISTRATOR

A. LEONE. XII. P.M. S. LUDOVICI. ANTISTES. RENUNCIATUS
SACRIS. EXPEDITIONIBUS. GRAVISSIMISQ. MUNERIBUS. IN.
[EXEMPLUM. PERFUNCTUS

A. GREGORIO. XVI. P.M. PLURIMI HABITUS
ATQUE. AB. EQ. LEGATUS. ITERUM. IN. S. DOMINICI. REGIONES
ITER. AGRESSUS. VI. MORBI. INTERCEPTUS. ROMAM. REDIIT
SANCTEQ. OBIT. INTER. SODALES. SUOS. VII. KAL. OCT. A.
[MDCCCXLIII. ÆT. LIV. M.VIII.D.XI

NICOLAUS. ROSATI. CUM. LACRIMIS. P. FRATRI INCOMPARABILI

LA FILLE DE LA CHARITÉ

Avez-vous jamais vu *Mes Filles de la Charité* ? dit Dieu,
Les vraies !... *Celles de saint Vincent de Paul* ?
Celles qui portent une *cornette blanche*,
Celles qui n'ont jamais pu tout à fait avoir l'air *bonnes sœurs*,
Celles que j'ai faites pour *voir*, pour essayer si ça *pouvait se faire*.
Les avez-vous jamais vues ?
Ce n'est pas qu'elles soient mieux que les autres ! Non !
Mais elles sont *autrement*.
Elles ont des défauts, beaucoup de défauts !
Mais ces défauts-là ne me font pas de peine, dit Dieu,
Il n'y a que le péché qui me fasse de la peine !
Elles ont beaucoup de défauts,
Mais elles ne font pas beaucoup de péchés !
Bien sûr... Elles pourraient être plus douces, plus compassées,
Cérémonieuses... plus affables... plus disciplinées.
Mais j'en ai d'autres qui ont tout cela :
Mes *Bénédictines*... si liturgiques,
Mes *Clarisses*... si pauvres,
Mes *Visitandines*... si douces,
Mes *Carmélites*... si recueillies,
Et toutes les autres... qui sont si *bien* !
Mes Filles de la Charité, elles sont *tout droit* et tout d'une pièce.
Et c'est cela que j'aime, dit Dieu, il ne faut pas me les changer.
J'aime le regard de leurs yeux... il est si beau...
Il est tout droit lui-aussi, si droit qu'il ne s'abaisse pas,
Mais si net et si pur dans sa ligne
Que les yeux des hommes s'abaissent devant lui.
Il est beau quand il prie : Il va droit à ma Mère
Ou droit à Moi qui suis au tabernacle.
Parfois aussi il se voile... et, passant par l'âme,
S'en vient droit au Ciel me frapper en plein cœur.
Alors, Dieu dit, je me sens faible comme un petit enfant.
Et les grâces s'échappent de Moi toutes seules :
Ne me demandez pas quelques grâces, ça c'est mon secret
Et vous ne le saurez qu'au Ciel !
Mais les Pauvres le savent bien... eux
Et les malades ! Et les enfants ! Et les pécheurs !
Ce que j'aime aussi, dit Dieu,
C'est qu'elles savent me trouver *partout où je suis*.
J'ai beau me cacher, me voiler, me déguiser
Il y a toujours, partout, une de mes Filles de la Charité pour me servir.
M'avez-vous vu dans leurs bras ?
Quand je suis un petit que sa mère abandonne
Mais qui donc les a dit rudes, mes Filles de la Charité ?
Elles ont alors un tel visage que je revis mon Bethléem !
Et qui donc, dites-moi, panse mes plaies, lave mes ulcères ?
Essuie de sa main fraîche, les sueurs de mes fièvres ?
Respire allègrement l'odeur de mes cancers ?
Soutient mes pas d'infirmes ou de vieillards
Réjouit mes vieux ans de son jeune sourire
Et quand je suis fou, dit Dieu, ou idiot ?
Il n'y a plus qu'elles... pour essuyer ma bave et m'aimer !
Me respecter encore et me pleurer, quand je suis mort.
O ma Fille de la Charité, on dit ta voix dure,
Parce qu'elle ne roucoule pas !
Mais qu'elle est belle, ta voix claire, dissipant mes ignorances d'enfant !
Qu'elle est bonne, ta voix brève, montrant à ma jeunesse
L'écueil à éviter, le chemin raide à monter !
Et que de fois, de mes berceaux d'enfants à mes lits d'agonie,
Ai-je pu savourer la gamme de tes douceurs cachées.
O ma Fille de la Charité, on dit ta main brusque,
Parce qu'elle ne caresse pas !

Mais qu'elle est belle ta main, rouge et crevaassée,
Préparant mes repas d'affamés !
Qu'elle est preste et légère ta main souillée de pus.
Qui calme tous mes maux, comme une main de mère !
O ma Fille de la Charité, on dit ton cœur sans profondeur,
Parce qu'il ne s'épanche pas !...
Qui donc a dit cela ? Qui donc peut se targuer d'être jamais entré
Dans un vrai cœur de Fille de la Charité ?
S'ils n'y sont point admis ! Que donc en savent-ils ?
Il n'y a que moi, dit Dieu, qui sache
Ce qu'il y a au fin fond de ce cœur,
Et ce que je trouve en ce jardin fermé !
Mes Filles de la Charité, dit Dieu
Elles sont *tout droit* — tout d'une pièce !
Il ne faut pas me les changer !
Si je ne les avais, il me faudrait les inventer.

Sœur G..., *Fille de la Charité*, avril 1948.
D'après *La Vie Fraternelle*, Dax, janvier-février 1950.

NÉCROLOGIE

MONSIEUR JEAN-BAPTISTE WANG, ÉVÊQUE
(mort à Ankuo, le 21 février 1951)

Issu d'une vieille famille catholique, M. Jean-Baptiste Wang naquit le 6 juin 1884, à Talikochwang (Tsin Yuan Hsien). Après des études solides et sérieuses au Petit Séminaire de Pékin, il fut admis dans la Congrégation de la Mission à Kashing, le 27 août 1908, et ordonné prêtre à Chala, par Mgr Fabrégues, le 18 mars 1911. Mgr Wang fut d'abord employé en son vicariat d'origine : vicaire à Notre-Dame de Tonglu, curé au Shufu, puis professeur au Petit Séminaire, où il produisit sur ses élèves une profonde empreinte. Directeur de l'école des catéchistes de Ming Tao, il fut, en 1933, préposé à la direction du Petit Séminaire de Paotingfu. Le 1^{er} octobre 1936, il était nommé administrateur apostolique du Vicariat d'Ankuo, et l'année suivante, il devenait le deuxième Vicaire apostolique : homme de vie intérieure, de grande humilité, de profonde simplicité, calme et silencieux, homme de devoir.

Le 24 février 1938, en la cathédrale de Pékin, il recevait la consécration épiscopale des mains de Mgr Melchior Suen, premier vicaire apostolique d'Ankuo, qu'assistaient ses deux autres confrères, Mgr Montaigne, de Pékin, et Mgr Chow, de Paotingfu. (Cf. B.C.P., 1938, p. 121-124.)

Peu après ce sacre, en la fête de saint Mathias, survenait la guerre japonaise, qui ménageait sans retard au nouveau pasteur force tribulations et dangers de tout genre. Courageux et tenace, Mgr Wang demeura parmi ses fidèles, dévoué à ses prêtres et aux chrétiens, dont il avait pris la charge le 1^{er} mars 1938. Jusqu'à sa mort, il se montra bon pasteur, menant une vie extrêmement pauvre. Le 19 février 1951, subitement, il fut atteint par une grave maladie, et deux jours après, le 21, sur les huit heures du matin, il s'éteignait, après avoir pieusement reçu les derniers sacrements.

L'internonce apostolique de Chine, Mgr Antoine Ribéri, dans une récente circulaire latine annonçait ainsi cette perte : *Parmi les tribulations dont actuellement souffre l'Eglise, Mgr Jean-*

Baptiste Wang vient de fournir un admirable exemple de fidélité à son devoir d'état. Sans bruit, humble à son accoutumée, mais fermement, il résista à tous les conseils et suggestions de la prudence humaine et aux attaques de ses adversaires. Avec courage, il demeura fidèle à son poste. Avec une patience digne de louanges, il endura nombre de tribulations et de passe-droits que, dans l'état actuel des choses, lui ménagea son courage, en présence de son devoir pastoral. Généreusement, il accepta tout ce qui lui était imposé pour pouvoir demeurer parmi ses ouailles et les reconforter de son zèle apostolique. Pour subvenir à ses propres besoins et gagner sa vie, il dut, pendant de nombreux jours, filer du coton et s'adonner à la fabrication de boîtes d'allumettes. En 1950, le jour-même de Pâques, sur la dénonciation de quelques chrétiens accourus pour solenniser cette fête, pour une légère infraction à une prescription, il fut condamné à balayer publiquement quelques rues de la cité. Après avoir patiemment subi cette humiliante condamnation, il retourna sans façon à l'orphelinat où il habitait depuis qu'il avait été expulsé de sa résidence, et là offrit le saint sacrifice de la messe.

Depuis son ancien et premier ministère à Paotingfu, Mgr Wang jouissait de la réputation d'une véritable sainteté. Sa tranquillité d'âme, sa parfaite soumission à la divine volonté portaient nettement de l'ordinaire. Durant les treize années de sa charge épiscopale, Mgr Wang fut aux prises avec d'incessantes et vives difficultés, destruction de nombre maisons d'œuvres et de la plus grande partie des édifices du culte en son Vicariat. Mais au milieu de toutes ces épreuves, il resta fidèle à l'accomplissement de son devoir. Daigne Dieu accorder sans retard à son fidèle serviteur, la récompense assurée à de tels serviteurs. »

A une telle citation à l'ordre du jour de l'apostolat, qu'ajouter qui reflète mieux la vie de l'excellent fils de saint Vincent de Paul, très attaché à la Petite Compagnie, et d'une parfaite régularité. De si nobles exemples et tant de simplicité dans l'héroïsme sont un gage de confiance pour le sort chrétien de la Chine. Que le Tout-Puissant multiplie, en ce grand pays, beaucoup de tels apôtres et de tels pasteurs. *Fiat !*

Missionnaires

1950

41. Deblander (Charles), prêtre, déc. à Paris, 5 août 1950 : 50, 30.
42. Spiegl (Charles), prêtre, déc. à Graz, 12 août 1950 : 76, 57.
43. Mc Hugh (Martin), clerc, déc. à Perryville, 15 août 1950 : 25, 7.
44. Andrade (François), prêtre, déc. à Fortaleza, 29 juillet 1950 : 28, 14.
45. Calzada (Siro), prêtre, déc. à Baracaldo, 6 août 1950 : 59, 43.
46. Roque (Jean-Marie), prêtre, déc. à Madrid, 27 août 1950 : 63, 45.
47. Enzsol (Joseph), prêtre, décédé à Győr, 24 août 1950 : 37, 19.
48. Bianchi (Louis), prêtre, déc. à Milan, 21 août 1950 : 29, 11.
49. Castelli (Ange), prêtre, déc. à Plaisance, 12 septembre 1950 : 56, 37.
50. Dudek (Stanislas), prêtre, déc. à Wrocław, 7 septemb. 1950 : 79, 63.
51. Skrzydeński (Antoine), prêtre, déc. à Cracovie, 15 sept. 1950 : 67, 59.
52. Mgr Marina (Alcide-Joseph), archev., déc. à Rome, 17 sept. : 63, 44.
53. Sellman (Edouard), prêtre, déc. à Greensboro, 31 août : 51, 31.
54. Theunissen (Joseph), prêtre, déc. à Yingtan, 1^{er} sept. 1950 : 63, 42.
55. Kelly (Jean), prêtre, déc. à Dublin, 28 février 1950 : 80, 60.
56. O'Sullivan (Patrice), coadj., déc. à Castleknock, 6 mars 1950 : 92, 70.
57. O'Gorman (Patrice), prêtre, déc. à Blackrock, 3 sept. 1950 : 80, 57.
58. Donovan (Thomas), prêtre, déc. à Dublin, 8 septemb. 1950 : 57, 37.
59. Cancellario (François), prêtre, déc. Naples, 7 octob. 1950 : 77, 60.

60. Teli'en (Stanislas), pr., déc. empr. à *Chengtingfu*, sept 1950 ; 57, 39.
61. Siciliano (Paul), coadjuteur, déc. *Bisceglie*, 20 octob. 1950 ; 54, 36.
62. Quinn (Patrice), prêtre, décedé à *Blackrock*, 9 janvier 1950 ; 82, 58.
63. Windels (André), prêtre, déc. à *Courtrai*, 15 novembre 1950 ; 48, 30.
64. Collard (Maurice), prêtre, déc. à *Paris*, 17 novembre 1950 ; 69, 50.
65. Lopez-Casas (Pierre), prêtre, déc. à *Madrid*, 5 novemb. 1950 ; 65, 49.
66. Tchao (Joseph), prêtre, déc. à *Ningpo*, nov. 1950 ; 60, 41.
67. Lordon (François), prêtre, déc. à *Garnes*, 26 nov. 1950 ; 65, 46.
68. Roqueta (Charles), prêtre, déc. *Santiago de Cuba*, 9 nov. ; 71, 51.
69. Plaza (Polycarpe), pr., déc. à *Santiago de Cuba*, 30 oct. ; 55, 38.
70. Hallay (André), coadj., déc. à *Hardpuszta*, le 23 nov. 1950 ; 74, 52.
71. Rouchon Jean), prêtre, déc. à *Kiukiang*, déc. 1950 ; 66, 48.
72. Maestrojuan (Etienne), prêtre, déc. à *La Havane*, 12 déc. ; 57, 41.
73. Tchao (Jacques), prêtre, déc. à *Chekiatchoang*, 16 sept. 1950 ; 44, 21.
74. Nangie (Joseph), prêtre, déc. à *Germantown*, 9 déc. 1950 ; 53, 30.
75. Conroy (Pierre), prêtre, déc. à *Niagara*, 10 déc. 1950 ; 81, 61.
76. Heibach (Jean), coadjuteur, déc. à *Lippstadt*, 11 déc. 1950 ; 79, 44.
77. Martinez (Jean), prêtre, déc. à *Normandy*, 15 octob. 1950 ; 81, 63.
78. Ducei (Joseph), prêtre, déc. à *Saùlio*, 26 décembre 1950 ; 75, 60.
79. Marcos (Venancio), prêtre, déc. à *Mohana*, 18 décemb. 1950 ; 51, 35.

1951

1. Saccardi (François), prêtre, déc. à *Como*, 8 janvier 1951 ; 74, 55.
2. Sullivan (Joseph), prêtre, déc. à *Baltimore*, 9 janvier 1951 ; 65, 46.
3. Rogers François), prêtre, déc. à *Bangor*, 13 janvier 1951 ; 60, 37.
4. Garcia-Arnaiz (Félix), prêtre, déc. à *Madrid*, 23 janvier 1951 ; 60, 44.
5. Henry (Théodore), coadj., déc. à *Paris*, 9 février 1951 ; 81, 58.
6. Szymanski (Bronislas), prêtre, déc. à *Varsovie*, 6 février 1951 ; 63, 27.
7. Pampliega (Bienvenu), prêtre, déc. à *Melilla*, 3 février 1951 ; 41, 23.
8. Harris (Henri), prêtre, déc. à *Baltimore*, 10 février 1951 ; 57, 37.
9. Santiago (Laurent), coadj., déc. à *Madrid*, 20 février 1951 ; 71, 46.
10. Reeh (Edouard), prêtre, déc. à *Salzburg*, 2 mars 1951 ; 88, 61.
11. Romito (Vincent), prêtre, déc. à *Naples*, 4 mars 1951 ; 75, 40.
12. Panelli (Lucien), prêtre, déc. à *Quito*, le 4 mars 1951 ; 31-13.
13. Mgr Zayia (Abel), archev., déc. à *Rezaich*, le 17 mars 1951 ; 80, 62.
14. Louvion (Henri), coadj., déc. à *Paris*, le 19 mars 1951 ; 75, 51.
15. Mgr Wang (Jean-Bapt.), évêque, déc. à *Ankwo*, 21 févr. 1951 ; 62, 42.
16. Romero (Thomas), prêtre, déc. à *Séville*, le 11 mars 1951 ; 62, 46.
17. Gorman (Thomas), prêtre, déc. à *Brooklyn*, le 16 mars 1951 ; 69, 49.
18. Kuchar (François), pr., déc. à *Trencin (Slov.)*, 7 fév. 1951 ; 72, 54.
19. Arata (Sauveur), prêtre, déc. à *Sienna*, 29 mars 1951 ; 67, 28.
20. Franek (Wenceslas), coadj., déc. à *Vienne*, 29 mars 1951 ; 90, 70.

Soeurs

- Starecka (Faustine), Maison Centrale, *Varsovie* ; 63, 43.
 Franta (Jeanne), Maison de Charité, *Pinkafeld* (Autriche) ; 78, 59.
 Semenic (Marie), Hôpital, *Villach* (Autriche) ; 58, 36.
 Munyen (Florence), Sanat. de Paul, *New Orléans (E.-U.)* ; 88, 58.
 Trejos (Tulia), Dispensaire, *Tulna* (Colombie) ; 54, 32.
 Perlaza (Julia), Ecole St-Augustin, *Popayan* (Colombie) ; 77, 54.
 Munoz (Bertilde), Ecole, *Chaparral* (Colombie) ; 59, 31.
 Calégo (Joséphine), Ecole, *Cerrite* (Colombie) ; 74, 53.
 Granjon (Marie), Maison de Charité, *Clichy* ; 87, 67.
 Girard (Germaine), Préventorium « L'Angelus », *Marseille* ; 55, 33.
 Seguret (Marie), Hôpital, *Fontenay-le-Comte* ; 86, 67.
 Petelkowa (Bauja), Maison Principale, *Paris* ; 75, 43.
 Jones (Emilie), Hôpital, *Port-Saïd* (Egypte) ; 86, 59.
 Mirabella (Maria), Asile « Charitas », *Trapani* (Italie) ; 79, 52.
 Alzate (Rosa), Ecole, *Arauzazu* (Colombie) ; 66, 37.
 Radiguer (Camille), Maison Saint-Honoré, *Amiens* ; 82, 54.
 Devoldre (Aimée), Hospice, *Longuy* ; 74, 51.
 Mainadier (Andrelina), Hôpital général, *Montpellier* ; 83, 61.
 Gout (Joséphine), Maison de Charité, *Clichy* ; 75, 54.

- Riskallah (Emilie), Miséricorde, *Damas* ; 80, 55.
 Enriquez (Pilar), Collège, *Tolède* (Espagne) ; 82, 50.
 Rainford (Sarah), Priory, *Mill-Hill*, Londres ; 81, 54.
 Matek (Catherine), *Turciansky Syaty Martin* (Slovaquie) ; 35, 17.
 Piotrowska (Antoinette), Orphelinat, *Zduny* (Pologne) ; 56, 29.
 Wilhem (Cécile), Maison des Récollets, *Metz* ; 64, 33.
 Blandeau (Thérèse), Hospice, *Gimont* ; 90, 70.
 Holtz (Marie), Ecole apostolique, *Curry* ; 77, 52.
 Lama (Letizia), Ecole « La Salute », *Naples* ; 90, 71.
 Amante (Blanche), Orphelinat Saint-Joseph, *Portici* (Italie) ; 78, 45.
 Russo (Rosalie), Insitüt Saint-Vincent, *Palerme* (Italie) ; 75, 53.
 Arzoz (Perfecta), Asile Denia, *Chamartin de la Rosa* (Espagne) ; 71, 52.
 Mendieta (Agustina), Hôpital municipal, *Vigo* (Espagne) ; 72, 54.
 Igartuz (Petra), Hôpital de la Princesse, *Madrid* ; 69, 47.
 Feyver (Antonia), Hôpital de Damas, *Ponce* (Porto-Rico) ; 81, 55.
 Del Rio (Maria), Hôpital provincial, *Almeria* (Espagne) ; 87, 67.
 Clausius (Marie), Orphelinat Saint-Joseph, *Metz* ; 69, 42.
 Fontanelli (Léonide), *Monistero-Sienne* (Italie) ; 89, 70.
 Mengarelli (Marie), *Monistero-Sienne* (Italie) ; 76, 54.
 Mirabella (Maria), Asile, *Trapani* (Italie) ; 79, 52.
 Bianco (Teodora), Maison de Retraite, *Marigliano* (Italie) ; 92, 75.
 Bianco (Catherine), Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 81, 61.
 Vassarotto (Marguerite), Maison Centrale, *Turin* ; 59, 36.
 Spiegl (Rosina), Maison Centrale, *Salzbourg* (Autriche) ; 74, 44.
 Lupi (Angèle), Institut des Aveugles, *Gènes* (Italie) ; 76, 53.
 Braga (Erneste), Maison Centrale, *Turin* ; 61, 41.
 O'Mahony (Marg.), Immac. Concept., *Mount Prospect*, Dublin ; 83, 60.
 McAuliffe (Mary), Hôpital Ste-Marie, *Lanark* (Ecosse) ; 40, 13.
 McDougal Marimion (C.), Hôpital de Paul, *Saint-Louis* (E.-U.) ; 68, 48.
 Welsh (Bridget), Hôpital Sainte-Marie, *Saginaw* (Etats-Unis) ; 70, 25.
 Vallejos (Justine), Miséricorde, *Santiago* (Chili) ; 79, 53.
 Cros (Marie), Hospice, *Belmont* ; 71, 48.
 Rigaux (Marie), Maison Ste-Geneviève, *L'Hay* ; 76, 55.
 Fouque (Claudine), Maison de Charité, *Clichy* ; 72, 51.
 Vielle (Marie), Maison de Charité, *Châtillon-sous-Bagneux* ; 77, 51.
 Laveau (Henriette), Maison St-Projet, *Bordeaux* ; 38, 11.
 Astruc (Rosalie), Hôpital, *Pouancé* ; 60, 38.
 Lannoye (Eudoxie), Maison St-Vincent, *Bruges* (Belgique) ; 93, 66.
 Stour (Malaké), Miséricorde, *Damas* (Syrie) ; 86, 60.
 Schilling (Agnes), Maison Centrale, *Cologne* ; 87, 63.
 Hoyer (Maria), Maison Centrale, *Cologne* ; 53, 25.
 Schernegg (Marie), Hospice, *Hainburg* (Autriche) ; 49, 22.
 Furman (Joseph), Maison de Retraite, *Dull* (Autriche) ; 82, 56.
 Gritsch (Josephine), Hôpital général, *Graz* (Autriche) ; 27, 5.
 Hojnik (Julie), Maison Centrale, *Graz* (Autriche) ; 72, 48.
 Driaja (Agnès), Hospice, *Kirchstetten* (Autriche) ; 76, 58.
 Baez (Magdalena), Léproserie, *Quito* (Equateur) ; 35, 12.
 Hammond (Catherine), Maison Centrale, *Emmitsburg* (E.-U.) ; 74, 36.
 Giraldo-Marin (Maria), Dispensaire, *Tulua* (Colombie) ; 76, 50.
 Teste (Céline), Orphelinat, *Ferney* ; 81, 58.
 Lahure (Aline), Hôpital général, *Clermont-Ferrand* ; 62, 33.
 de Buman (Marie-Louise), Providence, *Fribourg* (Suisse) ; 74, 51.
 Faton (Laurentine), Maison St-Marcel, *Paris* ; 77, 52.
 Huguierre (Josephine), Maison de Charité, *Clichy* ; 77, 52.
 Dufrenne (Angèle), Maison Centrale, *Beyrouth* ; 75, 51.
 Delespinasee (Anne-Marie), Miséricorde, *Alexandrie* (Egypte) ; 86, 58.
 Giraud (Marie), Orphelinat, *Arequipa* (Pérou) ; 76, 50.
 Sacy (Rachel), Maison Ste-Agnès, *Jemappe* (Belgique) ; 59, 37.
 Plety (Anne-Marie), Incurables, *Gora Kátwaria* (Pologne) ; 28, 8.
 Wytyk (Catherine), Hôpital, *Newy-Sacz* (Pologne) ; 85, 60.
 Messina (Caroline), Maison de Retraite, *Marigliano* (Italie) ; 82, 56.
 Martinelli (Joseph), Maison Centrale, *Naples* ; 69, 50.
 Rodriguez (Rosalie), Ec. Imm. Conception, *Sévilla* (Espagne) ; 79, 54.
 San Emeterio (Juana), Maison Centrale, *La Havane* (Cuba) ; 62, 44.

- Toro (Demetria), Foyer Cantabro, *Santander* (Espagne); 71, 50.
 Pastor (Petra), Sanatorium *Santa Marina, Bilbao* (Espagne); 63, 43.
 Maiza (Anastasia), Résidence provinciale, *Zamora* (Espagne); 82, 63.
 Moreno (Felipa), Hôpital militaire, *Valencia* (Espagne); 74, 57.
 Molères (Candida), Hôpital militaire, *Burgos* (Espagne); 77, 55.
 Camble (Margaret), Maison St-Vincent, *Dumfries* (Ecosse); 67, 41.
 Aristizabal (Henriette), Hôpital du 2 de Mai, *Lima* (Pérou); 71, 44.
 Clavel (Antonia), Maison de Charité, *Charenton*; 79, 55.
 Boulanger (Louise), Orphelinat, *Puellemontier*; 82, 54.
 Bessonnet (Anne), Hôpital St-Joseph, *Santiago* (Chili); 73, 51.
 Rodriguez (Jeanne), Hôpital St-Vincent, *Santiago* (Chili); 56, 34.
 Dunn (Mary-Ann), Asile Ste-Marie, *Natchez* (E.-U.); 87, 54.
 Krüger (Hélène), Maison de Retraite, *Scherenberg* (Autriche); 77, 45.
 Palorito (Marie), Conser. Maschile, *Fermo* (Italie); 48, 28.
 Pad'illi (Dominica), Hôpital, *Arezzo* (Italie); 67, 43.
 David (Jeanne), Maison Principale, *Paris*; 77, 49.
 De Leotoing (Germaine), Maison de Charité, *Clichy*; 75, 53.
 Touge (Alexandrine), Maison St-Michel, *El-Biar* (Algérie); 80, 57.
 Charroin (Marie), Hôpital, *Trujillo* (Pérou); 85, 61.
 LeFevre (Ida), Maison de la Providence, *Bruzelles*; 51, 22.
 Walsh (Teresa), North Infirmary, *Cork* (Irlande); 64, 25.
 Sannino (Annunziata), Maison de Retraite, *Marigliano* (Italie); 70, 49.
 Biggi (Clelia), Hôpital, *Cera* (Italie); 73, 54.
 Bukavec (Maria), Maison Centrale, *Raka* (Yougoslavie); 70, 47.
 Czerwinska (Françoise), Maison Centrale, *Varsovie*; 81, 55.
 Barbero (Maria), Asile, *Alcala de Henares* (Espagne); 67, 43.
 Albas (Maria), Bienfaisance, *Valencia* (Espagne); 81, 59.
 Gaston (Josefa), Hôpital, *Astudillo* (Espagne); 63, 47.
 Gonzalez (Maria), Aliénés, *Toledo* (Espagne); 40, 17.
 Lopez (Florence), Maison Ste-Louise, *Rafelbuñol* (Espagne); 79, 58.
 Elduayen (Catalina), Hôpital militaire, *Logrono* (Espagne); 49, 21.
 Ichaso (Mercedes), Bienfaisance, *Valmaseda* (Espagne); 65, 33.
 Bassols (Sabina), Aliénés, *Zaldívar* (Espagne); 79, 51.
 Aidanondo (Juliana), Hôpital provincial, *Badajoz* (Espagne); 53, 30.
 Vilalta (Antonia), Aliénés, *Cordoba* (Espagne); 80, 47.
 Morales (Maximina), Maison St-Nicolas, *Valdemoro* (Espagne); 22, 3.
 Rocha (Marie), Hospice, *Santiago* (Chili); 63, 41.
 Coulon (Marguerite), Hôpital, *Flers*; 76, 51.
 Voiland (Anne-Marie), Hospice, *Bray-sur-Somme*; 71, 43.
 Robineau (Hyacinthe), Hôpital, *Alexandrie* (Egypte); 89, 60.
 Grilli (Annunziata), Monistero, *Sienna* (Italie); 83, 61.
 Severini (Assunta), Monistero, *Sienna* (Italie); 74, 53.
 Farese (Rosa), Orphelinat, *Portici* (Italie); 69, 50.
 Carella (Anna), Maison Centrale, *Naples* (Italie); 62, 39.
 Godenir (Maria), Maison de Béthanie, *Bruzelles*; 65, 41.
 Stein (Maria), Maison St-Joseph, *Kommern* (Allemagne); 82, 52.
 Previtali (Agnese), Hospice de l'Addolorata, *Rome*; 59, 37.
 Jesenovec (Maria), dans sa famille, *St-Jost nad Vrhniko* (Youg.); 44, 13.
 Zamiar (Marie), Hôpital, *Katowice* (Pologne); 38, 12.
 Binias (Jeanne), Hôpital, *Wagrowiec* (Pologne); 37, 14.
 Walich (Léocadie), Maison Centrale, *Chelmno*; 82, 55.
 Mueller (Helen), Hôpital St-Paul, *Dallas* (Etats-Unis); 64, 45.
 Moore (Margaret), Villa Ste-Louise, *Normandy* (Etats-Unis); 87, 54.
 Quinan (Katherine), Hôpital Carney, *Boston* (Etats-Unis); 53, 32.
 Manghan (Joanna), Maison Centrale, *Emmitsburg* (Etats-Unis); 88, 66.
 Rodrigues (Mathilde), Santa Casa, *Rio de Janeiro*; 73, 44.
 Maina (Caroline), Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie); 56, 37.
 Capra (Marie), Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie); 71, 49.
 Agus (Marie-Louise), Hospice St-Vincent, *Gagliari* (Italie); 52, 25.
 Martin (Marie), Maison de Ch. N.-D. Blancs-Manteaux, *Paris*; 88, 57.
 Hermet (Marie), Hôpital-Hospice, *St-Valéry-en-Caux*; 85, 57.
 Corteel (Marie), Maison de Charité, *Clichy*; 75, 54.
 Walzing (Marie), Hôpital, *Riom*; 75, 54.
 Leard (Mélanie), Hôpital, *Avignon*; 70, 47.

- Récamier (Marie), Hospice St-Vincent, *Jérusalem*; 81, 56.
Lanata (Elisab.), Maison Ste-Louise, *Magdalena del Mar* (Pérou); 77, 59.
Janssen (Marie), Mais. Ste-Louise, *Magdalena del Mar* (Pérou); 77, 54.
Bruges (Marie), Puericultorio, *Magdalena del Mar* (Pérou); 76, 52.
Trià (Giordine), Hôpital de la Paix, *Istanbul* (Turquie); 77, 50.
Petroni (Jeanne), Hospice, *Rimini* (Italie); 66, 46.
Martina (Lidia), Maison Centrale, *Turin*; 61, 41.
Lombardo (Liberia), Instit. Marie Immaculée, *Tarente* (Italie); 73, 47.
Landry (Marie), Hôtel-Dieu, *New-Orleans* (Etats-Unis); 46, 30.
Kemp (Cora), Hôpital De Paul, *Saint-Louis* (Etats-Unis); 61, 35.
Straub (Frances), Ece Techn. Ste-Philomène, *Saint-Louis* (E-U.); 92, 62.
Santiago (Maria), Maison Centrale, *Guatemala*; 75, 49.
Rojas (Virginia), Hôpital, *San José de Costa-Rica*; 80, 49.
Moreira (Agnès), Maison de Charité, *Montolieu*; 77, 47.
Loiseau (Rose), Maison Principale, *Paris*; 67, 38.
Desfoux (Aimée), Hôpital Saint-André, *Bordeaux*; 73, 48.
Massard (Amélie), Asile St-Vincent, *La Tezze*; 74, 48.
Fournier (Eugénie), Hôpital San José, *Santiago* (Chili); 67, 51.
Salloom (Marie), Maison Centrale, *Beyrouth*; 96, 68.
Farrelly (Brigid), Maison Ste-Thérèse, *Salford* (Angleterre); 76, 48.
Abels (Sibilla), Maison Centrale, *Cologne*; 59, 28.
Allione (Luisa), Conservatorio *Torlonia, Rome*; 71, 51.
Purot (Pélagie), Maison Centrale, *Cracovie*; 58, 38.
Tucker (Grace), Sanatorium De Paul, *New Orleans* (E.-U.); 86, 52.
Zambonino (Soledad), Aliénés, *Guayaquil* (Equateur); 72, 38.
Giseard (Marguerite), Maison St-Martin, *Troyes*; 73, 53.
Rozière (Marie), Maison St-Nicolas des Champs, *Paris*; 83, 61.
Beaulieu (Marie), Ouvroir, *La Ciotat*; 71, 49.
Diliberto (Grace), Orphelinat, *Aruggina* (Italie); 77, 46.
Pustisek (Marie), Maison Centrale, *Salzburg*; 83, 45.
Bianchi (Thérèse), Collège N.-D. de Lujan, *Argentine*; 71, 52.
Fernandez (Mercedes), Maison Centrale, *Guatemala*; 73, 43.
Barcenila (Ramona), Hôpital San Carlos, *Madrid*; 91, 66.
Casas (Maria), Maison Ste-Louise, *Rafelbunol* (Espagne); 73, 47.
Santana (Candelaria), Bienfaisance, *Las Palmas* (Canaries); 87, 66.
Arizeuren (Clalina), Hôpital, *Sanguessa* (Espagne); 71, 49.
Corominas (Maria), Asile Busquets, *Tarrasa* (Espagne); 52, 25.
Barbero (Maria), Hôpital San Lazaro, *Rincon* (Cuba); 87, 70.
Millan (Lorenza), Hôpital, *Talavera de la Reina* (Espagne); 75, 56.
Girard (Marie), Maison de Charité, *Montolieu*; 83, 54.
Evain (Jeanne), Maison Saint-Médard, *Paris*; 65, 39.
Piot (Thérèse), Maison St-François-Xavier, *Paris*; 48, 14.
Ribot (Paule), Hôpital, *Sentis*; 68, 45.
Roux (Clémence), Hôpital, *Vichy*; 86, 41.
Bonnafeux (Marie), Maison de Charité, *Montolieu*; 78, 51.
Ravoux (Marie), Ecole Militaire enfantine, *La Boissière*; 78, 52.
Bolacchi (Marie), Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie); 39, 18.
Torassa (Hélène), Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie); 77, 53.
Naretti (Marie), Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie); 91, 70.
Konig (Véronique), Maison Centrale, *Graz* (Autriche); 80, 46.
Wappel (Thérèse), Maison de Retraite, *Dull* (Autriche); 70, 48.
Knapp (Marie), Hôpital, *Oberwart* (Autriche); 72, 47.
Gerla (Marianne), Maison de Retraite, *Dull* (Autriche); 72, 41.
Herbst (Juliana), Hôpital général, *Graz* (Autriche); 77, 54.
Krajnc (Maria), Hôpital, *Vojnik* (Yougoslavie); 61, 38.
Chacon (Alexandrine), Hôpital Loayza, *Lima* (Pérou); 91, 59.
Mention (Bathilde), Maison de Charité, *Saint-Quentin*; 79, 58.
Jesih (Marie), Maison d'Accueil, *Charville*; 57, 20.
Lhomme (Odile), Hospice, *Arnèke*; 78, 53.
Bouvron (Marthe), Hôpital, *Rambouillet*; 48, 17.
Smets (Antoinette), Maison St-Joseph, *Gand* (Belgique); 75, 54.
Griffin (Ellen), Collège St-Patrick, *Maynooth*; 60, 33.
Moore (Mary), Fairview, *Dublin*; 72, 41.
Mallon (Brigget), Immaculée-Conception, *Dublin*; 70, 50.

- Petrelli (Maria), Hôpital, *Ostra* (Italie); 60, 37.
Marchi (Anne), Maison Centrale, *Sienne* (Italie); 45, 18.
Ronchini (Marie), Maison Centrale, *Sienne* (Italie); 80, 63.
Zudoli (Henriette), Hôpital Gassi Tassi, *Lucca* (Italie); 82, 61.
Flausbury (Edith), Maison Centrale, *Emmitsburg*; 52, 33.
Zetelle (Joachimena), Maison Centrale, *Emmitsburg*; 101, 79.
Hamm (Marie), de *Paris* (pl. Jeanne-d'Arc), déc. Hôp. St-Michel; 65, 45.
Vankerchoven (Josèphe), Maison Centrale, *Ans-les-Liège*; 85, 24.
Gregorcis (Maria), dans sa famille, *Zabukocja* (Yougoslavie); 53, 29.
Hurley (Mary), Hôpital de Paul, *Saint-Louis* (Etats-Unis); 49, 23.
Becker (Louisa), Hôpital Ste-Marie, *Milwaukee* (Etats-Unis); 83, 65.
Benoit (Sophie), Hôpital du 2 de Mai, *Lima* (Pérou); 74, 52.
Zajara (Rafaela), Collège, *San Antonio de los Baños* (Cuba); 69, 45.
Domeno (Primitiva), Maternité, *Barcelone* (Espagne); 67, 46.
Iraola (Francisca), Maison St-Nicolas, *Valdemoro* (Espagne); 86, 63.
Guicochea (Margarita), Collège N.-D. de la Merci, *Madrid*; 72, 44.
Perez de Turiso (Engracia), Maison St-Vincent, *Madruga* (Cuba); 64, 43.
Baro (Andresa), Hôpital Vera de *Bidasoa* (Espagne); 36, 8.
Crespo (Antonia), Collège San José, *Andujar* (Espagne); 81, 62.
Sanchez (Maria), Ecole, *San Pedro de Nos* (Espagne); 80, 60.
Castro (Isolina), Résidence Provinciale, *Oviedo* (Espagne); 79, 57.
Audiat (Marguerite), Asile, *Drancy*; 83, 57.
Leflon (Zoé), Hôpital, *Nogent-sur-Seine*; 88, 63.
Brassier (Thérèse), Hôpital, *Pont-Saint-Esprit*; 67, 42.
Manceel (Augustine), Hôpital, *Tourcoing* (de Lille, *Wazemmes*); 74, 50.
Dubourg (Marie), Maison de Charité Ste-Madeleine, *Paris*; 86, 66.
Murtin (Thérèse), Hôpital, *Uzès*; 86, 65.
Serres (Marie), Providence, *Revel*; 80, 57.
Marty (Mathilde), Asile, *Athée*; 83, 56.
Iobstl (Joséphine), Hôpital général, *Graz* (Autriche); 78, 61.
Usen (Marieta), Maison Centrale, *Raka* (Yougoslavie); 88, 68.
Bialik (Victoria), Maison Centrale, *Cracovie*; 80, 53.
Allegrezza (Françoise), Maison de Retraite, *Marigliano* (Italie); 78, 54.
Dionisi (Iginia), Asile, *San Benedetto del Tronto* (Italie); 75, 51.
Boggio (Marie), Hôpital, *Sarzanà* (Italie); 56, 30.
Meshane (Anna), Hôpital St-Vincent, *Kansas-City* (Etats-Unis); 81, 47.
Luz (Maria), Maison Centrale, *Rio de Janeiro*; 34, 12.
Argaud (Mathilde), Maison de Charité, *Château-l'Evêque*; 82, 56.
Compagnon (Antoinette), Hôpital, *Damas* (Syrie); 86, 62.
Lacroix (Marie), Maison de Charité, *Clichy*; 84, 62.
Raynaud (Marie), Hôpital, *Vichy*; 78, 53.
Maurubia (Maria), Collège Marie-Christine, *Madrid*; 83, 54.
Guerra (Maria), Maison Centrale, *La Havane* (Cuba); 69, 39.
Masso (Teresa), Maison Ste-Louise, *Rafelbunol* (Espagne); 73, 51.
Puig (Josefa), Maternité, *Madrid*; 68, 48.
Vian (Leonor), Maison St-Nicolas, *Valdemoro* (Espagne); 83, 58.
Echeverria (Sandalia), Hôpital Provincial, *Cadix* (Espagne); 69, 48.
Diaz Otaza (Caridad), Inter. San Antonio, *Las Palmas* (Canaries); 76, 52.
Urdin (Eduvigis), Hôpital provincial, *Cacares* (Espagne); 56, 37.
Iribarren (Maria), Gran Hospital Real, *Santiago* (Espagne); 82, 57.
Capanaga (Josefina), Hôpital Provincial, *San Sebastian*; 40, 22.
Del Moral (Antera), Aliénés, *Zaldívar* (Espagne); 72, 51.
Lindemann (Johanna), Maison St-Vincent, *Dusseldorf-Derendorf*; 65, 34.
Wendtner (Catherine), Asile St-Antoine, *Vienne* (Autriche); 78, 59.
Hildebrand (Françoise), Hôpital général, *Graz* (Autriche); 80, 57.
Kapola (Julie), Hospice, *Graz* (Autriche); 70, 41.
Pezdevsek (Maria), dans sa famille, *Zadvar* (Yougoslavie); 85, 57.
Dondon (Jeanne), Maison de la Providence, *Le Coteau*; 91, 73.
Jourdain (Clara), Maison de Charité, *Roubaix*; 79, 56.
Manfrino (Marie), Maison de Charité, *Clichy*; 78, 55.
Cosnard (Marie), Maison de Charité, *Château-l'Evêque*; 85, 58.
Poirié (Charlotte), Maison de Charité, *Château-l'Evêque*; 63, 40.
Montagne (Julie), Hospice, *Hesdin*; 80, 53.
Duchamp (Marie), Hospice, *Quito* (Equateur); 59, 38.

- Granda (Mercedes), Hôpital, *Cuenca* (Equateur); 77, 54.
Judge (Alice), Maison Centrale, *Emmitsburg*; 77, 50.
Fischer (Elisabeth), Maison Centrale, *Cologne*; 73, 51.
Knein (Luise), Maison Saint-Joseph, *Kulstett* (Allemagne); 68, 44.
Ernert (Wilhelmine), Hôpital Ste-Marie, *Frauenthal* (Allem.); 76, 48.
Goldgruber (Marie), Maison Centrale, *Salzburg* (Autriche); 59, 39.
Ricca (Marie), Inst. Lattanti, *Mantova* (Italie); 72, 53.
Hynes (Jane), Maison St-Vincent, Carlisle Place, *Londres*; 79, 51.
Sembely (Marie), Maison de Charité, *Montolieu*; 75, 55.
Daniel (Anne-Marie), Asile d'Aliénés, *Rennes*; 70, 44.
Gascon (Maria), Ouvroir de la Ste-Famille, *Barcelone*; 83, 63.
Martinez (Segunda), Asile, *Santander* (Espagne); 76, 50.
Ruhnau (Maria), Maison Centrale, *Cologne*; 71, 52.
Nash (Louisa), Maison St-Vincent, Blandford Street, *Londres*; 91, 62.
McCarthy (Catherine), Maison Ste-Brigitte, *Dublin*; 55, 28.
Gonza (Rozina), Maison Centrale, *Raka* (Yougoslavie); 43, 23.
Bielinska (Marie), Maison Centrale, *Varsovie*; 77, 49.
Knorr (Marie), Maison Centrale, *Emmitsburg*; 62, 37.
Clunan (Mary), Hôtel-Dieu, *El Paso* (Etats-Unis); 84, 54.
Honein (Linda), Hôpital, *Alexandrie* (Egypte), 34, 9.
Raffy (Catherine), Maison de Charité, *Château-l'Evêque*; 86, 63.
Gauthey (Jeanne), Maison de Charité, *Clichy*; 64, 34.
Corcket (Renée), Maison de Charité, *Clichy*; 57, 26.
D'Harcourt (Marie), Maison Centrale, *Naples*; 71, 47.
De Douzon (Eliane), Maison Centrale, *Beyrouth*; 66, 44.
Darjo (Amélie), Puericultorio, *Magdalena del Mar* (Pérou); 71, 51.
Klam (Albertine), Maison Ste-Marie, *Helsingor* (Danemark); 75, 48.
Samulowska (Barbe), Hôpital général, *Guatemala*; 85, 66.
Doyle (Bridget); Hôpital St-Joseph, *St-Joseph* (Etats-Unis); 60, 32.
Samek (Maria), Internat de filles, *Vienne* (Autriche); 76, 51.
Brunicardi (Teresa), Institut St-Jean, *Boston Spa* (Angleterre); 72, 45.
Pawelska (Stéphanie), Maison Centrale, *Varsovie*; 69, 48.
Maurel (Pascaline), Hôpital général, *Montpellier*; 82, 61.
Lenzen (Margareta), Maison St-Joseph, *Hardt-M.-Gladbach*; 94, 68.
Nieborowski (Gertrud), Maison St-Joseph, *Hardt-M.-Gladbach*; 77, 54.
Platek (Marianne), Maison des Incurables, *Cracovie* (Pologne); 76, 51.
Quirico (Herminie), Ouvroir St-Vincent, *Savona* (Italie); 57, 36.
Brenna (Angèle), Maison Centrale, *Turin*; 57, 32.
Anglesio (Marie), Hôpital Gradenigo, *Turin*; 83, 60.
De Candia (Camille), Hôpital civil, *Bari* (Italie); 75, 49.
Aimi (Pauline), Maison Centrale, *Turin*; 62, 38.
Spina (Marie), *Monistero-Sienne* (Italie); 77, 57.
Vannuccini (Bruna), Maison Centrale, *Sienne*; 34, 13.
Martinucci (Marie), Hôpital Galli Tassi, *Lucca* (Italie); 56, 37.
Ramirez (Feliza), Hôpital, *Lujan* (Rép. Argentine); 82, 62.
Lecerche (Aline), Hôpital St-Joseph, *Paris*; 77, 48.
Millot (Josephine), Maison de Charité, St-Médard, *Paris*; 76, 53.
Gely (Marie), Maison Principale, *Paris* (de Ste-Clotilde); 70, 44.
Marais (Suzanne), Maison de Charité, *Châtenay*; 43, 21.
Gatusse (Marie), Hôpital des Enfants Assistés, *Bordeaux*; 78, 51.
François (Pauline), Maison Centrale, *Istanbul* (Turquie); 83, 54.
Saingery (Marie), Maison du Sacré-Cœur, *Kashing* (Chine); 76, 50.
Tchang (Suzanne), Maison Centrale, *Shanghai* (Chine); 55, 32.
Khayat (Aminée), Maison Centrale, *Beyrouth*; 70, 45.
Goens (Anne-Marie), Home Gobert, *Andrimont* (Belgique); 56, 34.
Fiore (Marie-Rose), Maison Centrale, *Naples*; 45, 17.
Adessa (Grazia), Institut, *Triggiano* (Italie); 84, 61.
Savino (Séraphine), Institut St-Augustin, *Aversa* (Italie); 62, 40.
Pignataro (Thérèse), Sanatorium S. *Lorenzo Colli* (Italie); 28, 9.
Travi (Marie), Hôpital St-Jean, *Turin*; 71, 50.
Codeleoncini (Clementina), Maison de l'Immaculée, *Luserna*; 79, 55.
Varetto (Elvira), Hôpital civil, *Sampierdarena* (Italie); 64, 43.
Capocchi (Sira), Maison de Retraite, *Monistero-Sienne*; 81, 39.
Paez (Aura-Maria), Hôpital naval, *Cartagene* (Colombie); 47, 20.

- Gomes (Noemie), Hôpital, *Paraguacu* (Brésil); 35, 14.
 Diard (Marie-Thérèse), Hôpital, *Riom*; 75, 48.
 Bernard (Marie), Maison de Charité, *Montolieu*; 87, 58.
 Berges (Angèle), Hôpital, *Pau*; 75, 52.
 Iannace (Concetta), Maison Centrale, *Naples*; 51, 23.
 Bujons (Gertrude), Orphelinat Rivas, *Barcelone* (Espagne); 77, 40.
 Kawlewska (Joseph), Maison Centrale, *Cracovie*; 79, 61.
 Flemming (Teresa), Maison Ste-Marie, *Liverpool*; 83, 64.
 Boyle (Teresa), Home St-Joseph, *Sheffield*; 77, 54.
 Montels (Julie), d'*Elaucourt*, déc. Hôp. St-Joseph, Paris; 78, 49.
 Abadie (Anne), Hospice, *Cormeilles-en-Parisis*; 78, 55.
 Gross (Katharina), Maison St-Joseph, *Hardt-M.-Glabbach*; 68, 44.
 Rathay (Louise), Hospice, *Andrimont* (Belgique); 50, 28.
 Zwonetzek (Thérèse), Asile St-Antoine, *Vienne* (Autriche); 67, 38.
 Owsnicka (Rogumila), Maison Centrale, *Chelmo*; 77, 51.
 Rozynska (Léocadie), Hôpital de la Transfiguration, *Poznan*; 53, 30.
 Jarmulska (Honorine), Maison Centrale, *Varsovie*; 71, 51.
 Pruszkak (Anne), Hôpital, *Swiecie* (Pologne); 62, 42.
 Abreu (Maria), Santa Casa, *Sao Joao del Rei* (Brésil); 30, 4.
 Buritica (Maria), Ecole Boyaca, *Pereira* (Colombie); 85, 57.
 Guterres (Angela), Maison de Charité, *Osaka* (Japon); 44, 20.
 Saralegui (Maria), Maison Ste-Louise, *Rafelbunol* (Espagne); 81, 61.
 Cruz (Félisa), Collège de la Médaille, *La Orotava* (Canaries); 55, 34.
 Perez (Teresa), Maison Ste-Louise, *Rafelbunol* (Espagne); 68, 46.
 Blasco (Teodosia), Ecole de la Ste-Famille, *San Sebastian* (Esp.); 79, 63.
 Nunez (Maria), Collège N.-D. de la Merel, *Cordoba*; 79, 61.
 Feijoo (Elisa), Ecole de la Ste-Famille, *San Sebastian* (Esp.); 74, 49.
 Beitia (Fernanda), Aliénés, *Zaldivar* (Espagne); 46, 25.
 Gonzalez (Josefa), Maternité, *Cordoba* (Espagne); 84, 65.
 Diaz de Cerio (Eufrasia), Hôpital militaire, *Valencia* (Espagne); 62, 37.
 Turplin (Alphonsine), Maison de Charité, *Clichy*; 90, 67.
 Louchova (Maria), Maison de Charité, *Herblay*; 70, 50.
 Ortiz (Inès), Ecole, *Olatato* (Espagne); 33, 42.
 Heras (Feliciana), Maison Centrale, *Madrid*; 58, 33.
 Arce (Basilia), Internat Ste-Thérèse, *Jaen* (Espagne); 55, 32.
 Olalde (Maria), Maison St-Nicolas, *Valdemoro* (Espagne); 76, 54.
 Manzanal (Enequina), Hôpital Provincial, *Badajoz* (Espagne); 46, 27.
 Solon (Paulina), Hôpital St-Thomas, *Matlabou* (Philippines); 71, 54.
 Itza (Angela), Bienfaisance, *Segovia* (Espagne); 76, 52.
 Constanzo (Maria), Foyer, *Jerez de la Frontera* (Espagne); 81, 54.
 De Aramburu (Maria), Hôpital Provincial, *Léon* (Espagne); 68, 32.
 Quiros (Amalia), Bienfaisance, *La Havane* (Cuba); 73, 49.
 Cortave (Florenca), Inst. de Rééduc., *Carabanchel* (Madrid); 55, 33.
 Varona (Paulina), Aliénés, *Gerona* (Espagne); 73, 54.

HUSSEIN-DEY (ALGER)

CENTENAIRE DE LA MAISON DES FILLES DE LA CHARITÉ

Février 1851. Cent ans ont passé depuis que les Filles de la Charité se sont installées à Hussein-Dey. C'est en effet, à cette date que le maire de la petite commune, voulant favoriser les enfants de la laborieuse population de Mahonnais qui se livrait à la culture maraîchère, au quartier de Nouvel-Ambert, loua une maison dont il voulait, avec l'aide des sœurs, faire une école.

Première école. — Il soumit son idée à Sœur Montsarrat, Supérieure de la Sainte-Enfance à Kouba, chargée de l'exécution. Celle-ci désigna deux de ses compagnes qui, chaque jour,

venaient faire la classe et, le soir venu, regagnaient la communauté. Mais ce voyage entre Nouvel-Amberl et Kouba était pénible, surtout par mauvais temps, d'autant plus qu'il n'y avait pas alors de moyen de locomotion.

En 1860, l'école fut rapprochée d'Hussein-Dey et les sœurs furent installées dans un local plus vaste qui existe encore place de l'Eglise. L'école s'enrichit d'une nouvelle classe, s'ajoutant à la première et à l'école maternelle existantes. Elle eut pour supérieure Sœur Croquet.

Pendant une période de vingt ans, la petite communauté, composée de quatre, puis de six membres, connut une ère de prospérité. Son œuvre principale était l'instruction et l'éducation des filles à l'école communale, car les Sœurs étaient logées et rétribuées par la commune. Mais les Filles de la Charité ne se bornèrent pas seulement à cette tâche et elles étendirent peu à peu leur action. C'est ainsi qu'un ouvroir reçut les fillettes sortant de l'école : on leur enseigna la couture, la lingerie. L'Association des Enfants de Marie prit naissance à ce moment et devint bientôt florissante. La Confrérie des Dames de la Charité fut également instituée et une Sœur fut consacrée à la visite des pauvres à domicile.

Chassées... mais vite secourues. — 1880 fut une date fatale pour ces institutions. L'époque du laïcisme officiel naissait. On chassa des écoles communales les maîtres et maîtresses appartenant à une communauté religieuse. En remerciant les Filles de la Charité pour les immenses services qu'elles avaient rendus, le maire d'Hussein-Dey, M. Pacau, leur fit savoir l'obligation dans laquelle il se trouvait de se priver de leur concours.

Mais afin de donner aux Sœurs un abri et leur permettre d'ouvrir une école libre, il leur loua pour huit cents francs par an, une maison dont il était propriétaire. Cette solution provisoire ne dura heureusement pas car la Providence n'abandonna pas les Sœurs qui se virent offrir par Mlles Parnet une maison de campagne que leur avait léguée leur oncle, M. Joseph Parnet. Cette maison était située dans le vaste et riche domaine sur lequel a été édifié depuis l'hôpital Parnet, en souvenir du donateur.

Les Sœurs s'installèrent donc aussitôt à la villa Parnet et, sous la direction de la Sœur Duret, supérieure, ouvrirent une école libre dans un local de louage appelé alors Maison Coste-dot. Cet immeuble, transformé en pharmacie, occupe aujourd'hui le n° 70 de la rue de Constantine.

Quel contraste entre cette école et la villa, entre la maison « d'en bas » et la maison « d'en haut » comme on les appelait alors. Les classes étaient pauvres avec un mobilier misérable : la villa, au contraire, était pourvue d'un luxe écrasant. Mais ce luxe auquel furent astreintes malgré elles, les Sœurs, ne surprima pas pour autant les difficultés de la vie pratique, les fatigues et les privations.

Œuvre des Dames pensionnaires — C'est, pendant le séjour à la villa Parnet, qui dura quinze ans, que commença l'œuvre des Dames pensionnaires, établies aujourd'hui à la « *Maison Saint-Louis* ». L'idée de cette entreprise est due à Sœur Duret qui pensa ainsi augmenter ses ressources et soutenir ses œuvres. Consultés, les Supérieurs approuvèrent cette initiative et la Sœur Barbe, Visitatrice, conseilla de donner asile gratuitement à quelques pauvres, pour que Dieu bénit l'œuvre. Les

premiers pensionnaires furent M. et Mme Feuille et leur fille. Au bout d'un an, Sœur Duret était sans ressources. Mais la vaillante supérieure était femme de courage et de tête, elle sut faire face à la mauvaise fortune. Elle loua la propriété à un jardinier de métier en se réservant les fleurs et une belle allée d'orangers pour la maison.

Dieu leur ménagea aussi de secourables bienfaiteurs. M. Demiautte, Supérieur du Séminaire de Kouba, fournissait le vin nécessaire à la petite famille. A l'époque des vendanges, il les invitait à venir faire leur provision de raisins. Les Pères Trappistes se montraient également largement charitables à leur égard.

Mais plus encore que le souci du pain matériel, la Sœur Duret avait celui de procurer le pain de l'âme à ses compagnes et à ses dames pensionnaires. Elle fit couvrir une cour qui devint ainsi une chapelle qu'elle orna de son mieux. Mgr Dusserre, archevêque d'Alger, vint lui-même bénir cette chapelle et prodiguer ses encouragements aux Sœurs. Dès lors, un directeur du Séminaire de Kouba vint y dire la sainte messe et y exercer les autres fonctions du ministère sacerdotal.

Avec les économies que, par un vrai tour de force, Sœur Duret réussit à faire en dix ans, elle conçut le projet d'installer son école libre au centre de la ville, dans un lieu plus commode et plus proche de l'église. Elle s'adressa à M. Narbonne père qui lui vendit pour un bon prix une maison sise au n° 43 de la rue de Constantine. Les classes y furent installées et c'est là qu'elles sont encore aujourd'hui. Mais à cette époque c'étaient les Sœurs elles-mêmes qui faisaient la classe. En 1893, la totalité de la somme due à M. Narbonne était payée.

Sur ces entrefaites, Mlle Louise Parnet vint à mourir. Il fallut songer à l'avenir car, à la mort de sa sœur, le domaine de Parnet devait revenir à la commune d'Hussein-Dey. Que deviendrait alors l'œuvre des Dames pensionnaires ?

Création de la « Maison Saint-Louis ». — Sœur Duret pensa aussitôt à construire une maison spécialement pour elles et, malgré son âge avancé — soixante-neuf ans — elle entreprit de mettre son projet à exécution.

Avec un emprunt qu'elle fit au Crédit Foncier, elle acheta à M. Narbonne un premier lot de terrain de trois mille mètres carrés contigu à la maison d'école. De nombreux bienfaiteurs se manifestèrent et lui apportèrent leur aide.

Le 16 juillet 1893, le premier coup de pioche était donné, en la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. M. Favier, curé d'Hussein-Dey, bénit la première pierre. On vit alors Sœur Duret déployer une activité débordante, s'occupant elle-même de trouver les matériaux, payant les ouvriers et les encourageant, surveillant les travaux. On disait d'elle : « *Elle a la tête d'un ministre.* »

Bien que le domaine devint la propriété de la commune d'Hussein-Dey, du fait du décès de la seconde des demoiselles Parnet qui survint au cours de l'année 1893, les Filles de la Charité et leurs pensionnaires purent y rester jusqu'à l'achèvement de la bâtisse en construction. Celle-ci fut terminée en mars 1894, et, en mémoire de Mlle Louise Parnet, elle fut appelée « *Maison Saint-Louis* ». Les dames pensionnaires y furent installées et furent bientôt au nombre de trente-cinq, chiffre actuel. De nouvelles acquisitions de terrain amenèrent la cons-

titution du domaine actuel de la « *Maison Saint-Louis* » qui comporte un beau jardin avec des arbres.

Grâce au don important que fit en quittant la maison en 1896, une dame pensionnaire, Mme Le Breton, une gracieuse chapelle put être bâtie. C'est celle que l'on peut voir encore aujourd'hui entre la maison des Sœurs et celle des Dames, en communication par une passerelle extérieure. Sœur Duret acheta une grande statue de l'Immaculée qu'elle fit placer dans le jardin, afin qu'elle fût gardienne de la maison.

En 1906, Dieu rappela à lui Sœur Duret qui avait eu la consolation de voir grandir et prospérer ses œuvres. Elle était âgée de quatre-vingt-deux ans, dont vingt-neuf années passées à Hussein-Dey.

A sa mort, la maison comprenait, outre l'œuvre des Dames, une école maternelle, quatre classes et un ouvroir externe de jeunes filles. L'Association des Enfants de Marie était florissante et une Sœur visitait les pauvres à domicile. Tout allait pour le mieux sous la sage direction de la Sœur Laurent qui fut plus tard Visitatrice de la province.

Une violente bourrasque de persécution religieuse arrêta, soudain ce bel essor. En 1910, la Supérieure reçut de la Préfecture d'Alger, l'ordre de fermer les classes et de renvoyer les dames. Le premier de ces ordres dut être exécuté mais l'œuvre des Dames put être sauvée.

En 1921, la Sœur Boutin, alors Supérieure, ouvrit une école libre dans l'ancien local des classes fermées depuis 1910. Cette école fonctionne aujourd'hui avec deux institutrices chrétiennes, mais elle n'a pas retrouvé la prospérité d'autrefois. A cette école, ont été ajoutés les patronages et les catéchismes des filles.

La Pouponnière. — En 1939, au début de la guerre, M. Soulié, curé d'Hussein-Dey, eut l'idée de créer une « pouponnière » en faveur des petits enfants des soldats mobilisés. Il y appela les Filles de la Charité. Cette œuvre, éminemment sociale, recueillit aussitôt les plus vives et les plus efficaces sympathies.

Après avoir campé dans les jardins du presbytère, cette pouponnière est devenu un magnifique bâtiment construit dans le jardin de la « *Maison Saint-Louis* ». Il compte à l'heure actuelle plus de cent quatre-vingts enfants de quinze jours à six ans. On y applique les méthodes d'instruction et d'éducation les plus modernes et c'est certainement le bâtiment le plus beau du genre en Afrique du Nord et l'un des premiers de France. Il est dirigé par une équipe de Filles de la Charité secondées par un personnel choisi de jardinières d'enfants et d'éducatrices.

Tel est le bilan de l'activité débordante des Filles de la Charité depuis leur arrivée à Hussein-Dey. Dimanche, les religieuses de Saint-Vincent de Paul fêteront ce centenaire, non pas par des manifestations publiques, mais en union avec Dieu qu'elles honoreront encore plus ce jour-là. De nombreux hussein-déens ne manqueront pas de prier avec elles, en signe de reconnaissance pour tous leurs bienfaits.

D.-J. PEREZ.

(*Dépêche quotidienne d'Alger*, jeudi 8 février 1951.)

AU JOUR LE JOUR (1951)

1^{er} janvier 1951. — La première grand-messe de l'an nouveau et du second versant du XX^e siècle est célébrée, à la Maison-Mère, par M. Vanstenkiste, sous-directeur du séminaire interne et tout ensemble professeur d'Écriture sainte. Cette prière nous met dans le climat traditionnel du premier jour de l'an. Les vœux, la circulaire font aussi partie des rites traditionnels de cette aurore de l'an neuf. Sectionné en plusieurs séances de lecture, lors de la Conférence hebdomadaire du vendredi, le *tour d'horizon* auquel nous invitent les pages du T.H. Père, nous met en présence des événements de l'an dernier. Comme cet aperçu est sous la main d'un chacun, il est déplacé et inutile de le reprendre ici : il est aisé de reprendre à volonté ce voyage circulaire qui, comme toujours, mêle joies et deuils.

7 janvier. — En cette solennité dominicale de l'Épiphanie, M. Desmet célèbre la grand-messe. Notre vénéré jubilaire (voir plus haut, p. 35-36), offre à Dieu, au nom de toute la famille, prière et gratitude, ces éternels présents des âmes reconnaissantes.

16 janvier. — Mgr Sévat, vicaire apostolique de Fort-Dauphin, achève les quelques mois de son repos et séjour en France : il reprend la route de la Grande Ile, apportant avec lui le trésor de trois jeunes qui, cette année, vont renforcer et un tout petit peu augmenter l'équipe missionnaire de là-bas ; préparant de la sorte le dédoublement du vaste Vicariat (cent soixante-cinq mille cinq cent vingt kilomètres carrés), dont on parle depuis nombre d'années. M. André Jourdan, un vétéran, est aussi du voyage. Aujourd'hui, à Marseille, nos cinq confrères (Elie Dupont, Albert Chagot, Pierre Willemet), prennent place à bord du *Compiègne*, ample et agréable vaisseau des *Messageries Maritimes* :

*Oncques ne sors du Compiègne
Qu'avec plaisir tu n'y reviegne .*

Voyage et itinéraire bien connus : après Djibouti, voici le cap Gardafui, et la récente épave du *Dobra* qui sombra en juillet 1950 ; puis, c'est Majunga, et l'excellent accueil de Mgr Batiot, vicaire apostolique spiritain ; voici Nossy-Bé, l'île aux parfums, aux essences d'ylang-ylang, la terre aux oranges amères. Ces riches cultures qui font le bonheur et la fortune de beaucoup, ont été encouragées par un saint et savant missionnaire, le Père Rambaud qui, de nombreuses années, se pencha sur les désertités de la vie, sur les lépreux, et fut la providence de cette contrée ; il devait mourir, en novembre 1949, à l'île Maurice. Les Pères Capucins poursuivent le travail de pénétration et d'apostolat dans ce pays enchanteur. Escala à Diego-Suarez, en son immense rade : accueil cordial de Mgr Wolf, vicaire apostolique. Puis, la navigation longe la côte est de Madagascar sur quelque treize cents kilomètres. A Tamatave, le *Compiègne* pique sur la Réunion et Maurice. Arrivés le 12 février à seize heures, nos confrères se transfèrent à bord du *Taurus* qui, arrive le 13 sur les huit heures. A six heures du matin, le 15, c'est l'arrivée en rade de Fort-Dauphin, en vue du Christ, érigé par M. Canitrot, en 1923. Hélas !

les désastres d'un récent cyclone atténuaient ou nuançaient la joie de se trouver arrivés. Mais la vie, la vie missionnaire surtout, n'est-elle pas un infatigable effort, un acte de courage ? Quelle leçon !

25 janvier. — *Le sermon de Folleville en 1617, la Mission sous la tente en 1951 !* Comme nous le rappelé annuellement le souvenir de 1617, les Missions demeurent la fin principale des enfants de saint Vincent, bien que la direction des séminaires ne lui doive pas être sacrifiée. Il faut accomplir l'une et l'autre : ces deux œuvres s'épaulent mutuellement.

Les Missions, chez nous, comme toute chose ici-bas, évoluent, tout en restant dans la ligne vinctienne de leur esprit. Elles *doivent* donc changer extérieurement d'aspect, car elles ont à chercher intelligemment le véritable bien des âmes. Les Missions dès lors, ne sont pas les mêmes, ni identiques, au Portugal, en Italie, en Irlande et ailleurs ; dans un pays donné, et pour leur meilleure efficacité, elles doivent pourtant convenir à la paroisse, à sa température.

Parmi ces récentes modalités, la formule *Mission sous la tente, des forains du bon Dieu*, est une réussite, un essai spécial adapté à une situation complexe qu'il n'est permis de juger et d'apprécier qu'à ceux qui savent, qui voient et qui peuvent dominer de haut des situations exceptionnelles. Grands dieux, pas de comparaison, pas de ces jugements simplistes, dont les données ne nous sont pas connues...

C'est le sens des pertinentes remarques de M. René Philiatraud, qui évoquent les missions dans nos campagnes d'autrefois, à la suite de *Monsieur Vincent*, et des équipes de jadis.

Ces observations nous aident à comprendre la conférence familière, en style direct, (très personnel) et suggestives à souhait, adressée à Paris aux Dames de la Charité, au cours d'une de leurs réunions, rue de Sèvres.

S'échappant pour quelques heures de son labeur apostolique, M. Edouard Rocher (un des artisans des *Missions sous la tente*) est venu exposer à ces charitables dames de la grande ville, l'apostolat vinctien exercé aux portes de la ville, dans la banlieue. Vivant et familier, en style et en souvenirs qui ne doivent effaroucher personne, ce témoignage a sa place toute marquée dans les *Annales*.

Il témoigne d'un effort dans la compréhension et l'adaptation de l'amour de certaines âmes de notre temps.

Au cours de cette année 1951, M. l'abbé Galopin, curé de Pont-à-Vendin (Pas-de-Calais), a pu voir ces artisans à l'œuvre chez lui. Après expérience, il témoigne fièrement et fortement (8 octobre 1951) : *Je connaissais les Forains du bon Dieu qui prêchent des missions sous la tente et qui sillonnent la banlieue de Paris, depuis quatre ans. Ils viennent de donner dans ma paroisse, essentiellement ouvrière, une mission du 9 au 30 septembre dernier. J'ai vu et j'ai vécu cette mission assez originale... Les Forains du bon Dieu, chez moi comme ailleurs, n'ont prêché que l'Evangile, avec toutes ses exigences, pour tous les chrétiens. Je vous prie de croire que la Religion du Christ, telle qu'elle a été prêchée par ces missionnaires, est loin d'être une religion à bon marché... Pour moi qui ai vu, je puis porter un témoignage authentique et vrai : les Forains du bon Dieu ne sont pas des missionnaires de l'Eglise en marche arrière, mais bien plutôt des précurseurs de l'Eglise en marche*

avant. *Chez moi s'est réalisée la parole du Christ : pauperes evangelizantur. J'en suis très heureux. Les résultats suivent... »* Le témoignage porte...

Il faut noter et souligner que la *Mission sous la tente*, même pour ses artisans, demeure une exception : elle s'impose seulement dans un cadre donné, quand l'église est spécialement insuffisante ou trop lointaine ; cela arrive à la périphérie de quelques cités *tentaculaires* : et ce ministère réclame, pour réussir, vocation et tempérament adaptés. Ne jugeons pas sur des mots ou des attitudes, séparés de leur contexte : estimons et admirons les vrais missionnaires et, à cette occasion, prions pour eux, pour leurs épuisants travaux.

LES MISSIONS DANS LES CAMPAGNES... AUTREFOIS

... Au temps où saint Vincent de Paul conçut l'Œuvre des Missions, les villes étaient abondamment pourvues de prêtres. On y rencontrait à côté des membres du clergé séculier des religieux de tous les ordres...

Mais qui prenait le coche et s'en allait hors des murs trouvait un changement dans les campagnes ; là commençait la grande misère des prêtres, plus rares, ou des clochers abandonnés ; quelle tentation pour Monsieur Vincent d'envoyer ses premiers compagnons dans ces champs désolés ! Il y céda et à tel point que dans les commencements il ne voulut point d'autre entreprise pour son nouvel Institut.

La plupart du temps on commençait par un gros travail de défrichage, mais c'était avec une tactique ferme et précise que l'on entraînait dans ces broussailles.

Quelques jours avant l'ouverture des exercices un missionnaire allait au lieu prévu. En son sac il portait les lettres signées de l'évêque, les présentait au curé et demandait son consentement.

S'il acceptait, le même prêtre ou un autre venait dans la paroisse un jour de fête ou un dimanche ; on le voyait gravir les marches de la chaire, le matin et le soir ; que disait-il ? La grande nouvelle, celle qui intéresse toujours l'homme, qu'il soit paysan de la plus rustique contrée ou citadin de la ville la plus poticée, lorsqu'on la lui annonce sans fable et sans arrangements, mais tout droitement et dans sa pureté éternelle, telle que l'homme l'attend et que Jésus-Christ la prêche... Or, justement, ces nouveaux missionnaires avaient pour consigne d'y aller tout bonnement et simplement, à la vieille manière qui fut celle de Paul, celle des vrais apôtres, celle du premier et de l'unique Maître, ils n'allaient donc pas chercher midi là où il n'est pas et, ayant à sauver des âmes, ils leur parlaient d'abord de leur salut, c'est la bonne charpente en dehors de quoi Monsieur Vincent estimait que tout le reste est fioriture, vite oubliée, vite passée. Aussi, dès ce premier soir, le missionnaire jouait-il parfaitement son rôle. Ceux qui l'écoutaient, dès l'abord, savaient toute la grâce de la Mission, et qu'ils ont une âme, et que c'est là l'unique affaire, et qu'il faudrait sans doute songer à y mettre bon ordre. Après quoi on se séparait, en souhaitant et en se promettant un prochain au revoir. Ce qui ne tardait pas.

Un beau matin, au bruit de ses sonnailles qui faisaient enrouler les moineaux du chemin et accourir les commères sur le pas des portes, au cahot de ses roues portant boue ou poussière de tant de pays évangélisés, la charrette des Missionnaires faisait son entrée dans le village. Les paysans travaillant à leurs

terres l'avaient déjà vue passer ; les enfants la suivaient en gambadant, de telle sorte que la cloche qui sonnerait tout à l'heure le début de la Mission n'aurait presque plus rien à faire : tout le monde savait déjà que la Mission allait commencer.

Vous allez me demander ce qu'il y avait sur cette charrette...

Si vous voulez savoir, ou du moins le deviner un peu, vous n'avez qu'à aller voir l'arrivée des « Missionnaires sous la tente », les « Forains du Bon Dieu », comme ils s'appellent eux-mêmes, lorsque l'équipe de Loos (Nord), débarqua à Stains, Aubervilliers, Saint-Denis, Malakoff, L'Hay-les-Roses, La Courneuve, dans la banlieue parisienne. Allez vous placer à ce coin de rue, sur ce terrain vague où ils vont annoncer à leur tour l'Évangile, je vous promets un beau spectacle, et pas banal, et qui pour beaucoup a dû être le premier sermon... Vous ouvrirez de grands yeux.

Mais derrière tout ce pittoresque, sachez que c'est la même tradition qui demeure...

Le camion a remplacé la charrette aux sonnaillles retentissantes ; la tente, qui fait penser à celle d'un cirque, se dresse à la place de l'église devenue aujourd'hui trop petite à cause du nombre des habitants ; des cloches et des cantiques sonnent dans les haut-parleurs ; et pourtant, toute cette modernité recouvre toujours la même âme ; c'est toujours le même message, toujours la même éloquence simple, directe, prenante, bouleversante, et tel enfin que doit être l'Évangile après être passé par l'âme de Monsieur Vincent.

Jadis, au XVII^e siècle, la voiture des missionnaires venait de Paris et s'en allait vers la province ; aujourd'hui, elle a simplement renversé la direction. Son point de départ est dans le Nord de la France. Quand elle approche des portes de la capitale, elle a traversé la Picardie et l'Artois, elle arrive de plus loin. Ce matin, elle a quitté Loos, près de Lille, en Flandre, et la maison qui l'abritait pendant qu'elle était au repos, aura bientôt cent ans.

Vieille maison au cœur très large, ouverte depuis 1857 à toutes les provinces du Nord, comment son cœur s'est-il encore plus dilaté, comment a-t-elle regardé par-dessus les collines d'Artois et celles de Picardie, par-dessus toute la forêt de Senlis, pour apercevoir tout là-bas les hautes maisons et les terrains vagues, pour entendre aussi l'appel vers Dieu qui montait de toutes ces banlieues surpeuplées ?

C'est la magnifique histoire que va vous raconter l'un des seize missionnaires de cette équipe.

Entre plusieurs visites à des malades ou à des « durs », et le sermon de ce soir qu'il prépare, près de la fameuse tente bien installée sur son terrain vague, et qui frissonne déjà au bon vent de l'espérance, le sourire aux lèvres et l'entrain au cœur, il commence pour vous son récit.

Écoutez l'histoire de la Mission sous la tente.

I. — Comment on y a pensé ?

Je suis arrivé à Loos en 1938. Il y avait là, comme Supérieur, le Père Bévière, un vrai enfant de saint Vincent, qui avait été missionnaire en Amérique du Sud. Un jour, comme je rentrais de Mission, il me dit :

— Alors, vous êtes content ?

— Oui... Mais j'ai pensé à une chose... J'ai deux sœurs, qui

sont Filles de la Charité dans la banlieue parisienne, et je me demande pourquoi les Lazaristes ne sont pas dans cette banlieue de Paris ?

M. Bévère me répondit avec un soupir :

— J'aurais bien voulu prendre cette Œuvre, mais je ne puis être partout, et maintenant, je suis trop âgé pour prendre cette Mission.

Quelque temps après, le Père Bévère rendait sa belle âme à Dieu, le 6 juin 1946, il avait soixante-dix ans.

Au mois d'août de la même année, je vins à Paris passer trois semaines de repos à Châtillon et à L'Hay-les-Roses, A côté de notre maison de L'Hay-les-Roses, il y a « La Source », habitée par les Bénédictins. Je me trouvais là le 14 août lorsque le Père Bernardet vint me trouver et me dit :

— Mon Père, ne pourriez-vous pas prêcher demain, 15 août ?

Je commence par lui répondre :

— Vous exagérez, j'ai besoin de repos et je ne suis pas venu pour prêcher ; d'ailleurs, M. le Curé est là...

— Mais, mon Père, nous, nous prêchons toute l'année, cela changera un peu...

Bref, je finis par accepter, mais je ne parlerai qu'à une seule messe, celle de neuf heures, la principale.

Je parlai donc le lendemain à cette messe de neuf heures. Je dois vous dire qu'à L'Hay-les-Roses, il y a neuf mille habitants sur la paroisse. Je fais donc mon sermon et, en sortant de la chaire, je me rends au confessionnal. Après les confessions, je sors du confessionnal et je me mets à compter les présences. C'est une habitude chez nous, missionnaires, pour voir un peu la « température » de la paroisse. Il y avait là, en tout et pour tout, quatre-vingt-douze personnes, et c'était la messe principale d'une paroisse de neuf mille âmes.

L'après-midi, je retourne à « La Source », et je me promène dans le petit bois, tout en réfléchissant : « Cette église de L'Hay, me disais-je, contient deux cent quarante et quelques chaises... S'il fallait prêcher une Mission dans le pays où mettrions-nous les gens ? si toutefois ils viennent... On pourrait peut-être prolonger le porche par des bâches, mais ce n'est guère pratique, car les gens n'y verront rien, et puis, comment se tiendraient-ils ? » Et, tout d'un coup, voilà que je pense à un cirque, et je me dis : « Voilà ce qu'il faut, les gens n'auront pas peur d'y venir, et on pourrait le faire aussi grand qu'on voudrait... » L'idée était née.

Je remonte au dispensaire voir ma sœur, Sœur Angèle, et je lui raconte l'affaire. Elle commença par rire, bien sûr, me demandant déjà combien j'aurais de trapèzes... Puis, mais alors, cette fois, sans rire : « Mais dis donc ce n'est pas si bête que ça, les gens viendront tous là-dedans, il ne faut pas lâcher ça. »

Ces quelques semaines de repos passées, je retourne à Loos et je vais voir le Père Roussel, le successeur de M. Bévère, notre nouveau et actuel Supérieur, et je lui énonce l'affaire. Il me regarde et me dit :

— Oui... Oui... Ah ! ça, Père Rocher, ne lâchez pas ça, c'est une trouvaille.

Je vois ensuite le Père Vincent, lui raconte également l'affaire, et le voilà aussi emballé. Mais, « motus »... nous sommes déjà trois à connaître l'affaire, c'est suffisant.

Septembre 1946. on repart en mission, comme de coutume. Cette idée nous préoccupait, il fallait trouver des bâches à louer. De mission en mission, nous cherchons, et voici qu'en mai 1947. nous sommes à Lumbres. La mission ne marchait pas mal avec le Père Porte et, dans le courant de la deuxième semaine, je me promenais avec le petit vicaire qui me dit soudain :

— Ça marche, mais ça m'étonne que vous n'ayez pas encore trouvé quelque chose pour tous ces gens qui ne viendront pas parce qu'ils ont peur de venir dans une église.

Je ressentis un choc, le regardai et lui dis : Allons à l'église.

Je l'entraînai, et là, je lui dis :

— Vous êtes un homme ?

Il me regarda, un peu interloqué :

— Ou...

— Vous pouvez garder un secret ?

— Oui.

— Eh bien, voilà, tout à l'heure vous avez touché une affaire qui me tient au cœur, vous êtes le premier à qui je l'en dis...

Je lui expose mon plan. Il me répond :

— Je suis le premier ? Et vous cherchez cette affaire depuis septembre ?

Il tomba alors à genoux pendant une minute, puis reprit :

— Mon Père, j'avais la foi, mais maintenant je vois... C'est formidable, je suis le premier à savoir l'affaire... Eh bien ! il y a un cirque ici, plié, il a tout juste servi quatre fois. Ce cirque peut contenir huit cents personnes. Le propriétaire est socialiste, c'est M. Banelle, peut-être pourrait-il vous le louer.

— Eh bien ! vous lui en parlerez quand nous serons partis.

II. — Première expérience

Quinze jours plus tard, je passe par Lumbres et je vois M. Banelle. Il me parle de sa tente qui représente un gros capital... Enfin, il est d'accord pour cinquante mille francs de location pour trois semaines. Nous étions aux environs du 20 juillet 1947.

Le 29 juillet, avec le Père Rousset, je vais voir le Cardinal Liénart. Il n'a pas réfléchi longtemps :

— Mon Père, mais c'est très bien... J'irai vous voir... Je vous bénis des deux mains.

Le Cardinal nous bénit, mon Supérieur et moi, et, le 30, je vais voir M. le Curé de Lesennes, qui accepte de se prêter à l'expérience avec sa paroisse, pour la première Mission sous la tente.

.... On commence les travaux le 11 août 1947. M. Banelle vient avec tout son matériel. Je me trouvais là avec le Père Vincent. Je dis à M. Banelle :

— Pendant que vous montez la tente, on va faire les visites.

Car, dans nos missions traditionnelles, nous faisons les visites de tous les habitants. Je dis donc au Père Vincent :

— Restez là ce matin, regardez bien comment ils vont monter ça, et moi, je resterai cet après-midi.

C'est ainsi que nous avons pu voir le montage. Deux hommes vinrent se proposer ensuite pour monter une chaire. Deux électriciens nous installèrent la lumière.

Le 2 septembre, commencèrent les exercices de la Mission.

Le matin, à la messe, nous comptons les présences, car ordinairement, nous comptons, pour le premier soir, sur la moitié

des présences aux messes. Le matin, il y avait trois cent quatre-vingt-une personnes, et nous comptons donc sur une moyenne de cent soixante-dix personnes pour l'ouverture, le soir. Or, pour ce premier essai, nous avons commencé avec trois cent vingt personnes. Le 11 septembre, il y en avait six cents. Le Cardinal vint et nous dit :

— Mon Père, je connais Lesennes, je suis venu à la Mission de 1938. il y a exactement le double de personnes... Ne lâchez pas l'affaire.

— Mais, Eminence, il faut que nous achetions une tente... Et où trouver l'argent ?

Les résultats de cette première Mission furent assez concluants : avant la Mission, trois cent quarante personnes faisaient leurs Pâques et nous avions six cent vingt communions. Nous quittons la paroisse avec sept cent trente présences à la messe, au lieu de deux cent quatre-vingt-une.

Evidemment, les communistes de l'endroit ont réagi, ils ont lancé une charge à coup de tuiles sur les toiles. Finalement, certains sont venus à la Mission, et quatre d'entre eux se sont engagés dans les rangs de l'Action Catholique.

III. — Vers la banlieue. Réalisations

La Mission terminée, je vais voir le Père Rousset et lui dis :

— Il faut lancer l'affaire, il faut aller à Paris voir ces Messieurs.

Le Père Rousset va à Paris. Il revient avec toutes les autorisations. Mais ce sont les fonds qui manquent.

— Paris accepte, me dit-il, c'est tout ce qu'il nous faut.

On réunit l'équipe : les Pères Vincent, Porte et Julien. Nous ferons donc la banlieue de Paris. Le père Vincent cherche le matériel, le Père Julien sera l'économiste, et moi, je cherche la clientèle.

Je me trouve à Paris pour Noël 1947, et je vais dans la banlieue Nord, à Stains, où il y a une maison de Filles de la Charité, dont je connais la Supérieure, la Mère Tibessart, qui me dit :

— Ce n'est pas difficile, M. le Curé va accepter votre Mission.

— Bon ! c'est entendu, nous arriverons le 31 mai.

— Monsieur le Curé, l'abbé Colombier, me dit :

— Vous faites des visites ?

— Oui.

— Ici, c'est impossible.

— C'est ce que nous verrons.

Il nous fallait cinq cent trente mille francs, je vais trouver une maison amie qui me prête deux cent mille francs sans intérêt. Je suis revenu de Paris à Lille la main sur le portefeuille. Je n'avais jamais eu autant d'argent sur moi.

J'arrive à Loos et je dis au Père Vincent :

— Voilà !

— Bon ! c'est ce qui manque pour l'instant.

Et il va chez M. Boon, le fabricant.

Nous arrivons à Stains le 31 mai. Un industriel du Nord nous motorise. Nous avons une tente de quinze cents places.

M. le Curé nous dit :

— Ici, mon Père, il ne faut pas faire de visites, vous n'êtes plus dans le Nord.

— Et pourquoi ?

— D'abord parce que les gens ne sont pas là, ils sont au travail, ou bien, s'ils sont là, certains vous mettront dehors.

— Nous irons.

Il faut vous dire qu'à Stains, il y a dix-huit mille habitants, dont douze mille sur la paroisse, où nous sommes. M. le Curé nous donne un plan que nous partageons en quatre, et le lendemain matin, après une prière à la chapelle des Sœurs, chez lesquelles nous logions, nous prenons chacun notre direction.

Je commence ma tournée. La première maison que j'ai à visiter est un café, et il est neuf heures et quart. J'entre avec mes programmes :

— Bonjour, Messieurs, ça va ?

— Oui...

C'était plutôt un grognement qu'une réponse.

— C'est vous le patron ? Ce n'est pas grave, je viens de Lille, nous sommes quatre missionnaires, nous allons monter une tente, un cirque ; les saures, c'est nous... Au revoir.

Je distribue quelques programmes et, partout où je passe, c'est le même refrain.

Retour à midi. On nous avait dit : « Ah ! mon Père, vous allez être blessés... On va vous faire du mal... » On se compte : un, deux, trois, quatre... il ne manque personne.

Nous arrivons chez les Sœurs :

— Tout le monde est là, pas de blessures, on ne nous a rien fait, et même on n'a pas été si mal reçus que ça.

En général, les refus étaient plutôt polis, quelques personnes nous disaient : « Ça ne m'intéresse pas... », et c'est tout. La moyenne fut de neuf cent quatre-vingts visites pour chacun d'entre nous.

Montage de la tente le jeudi. Ce jour-là, les gosses n'ont pas de classe, ils viennent, ils regardent et, le soir, ils vont tout raconter chez eux : « Tu sais, papa, les Curés, ils ont monté un cirque... » Je ne peux évidemment pas tout raconter en détail.

Premier travail, montage des mâts de dix mètres de long, en acier. Le premier nous donne du mal ; mais, pour le deuxième, on avait déjà un peu de technique. Le premier mât monté avec deux filins, en voulant retendre un filin pour le mettre un peu plus droit, voilà le mât qui tombe... enfin, il est monté, puis l'autre, puis la tente... Tout est fini le 5 juin au soir.

Le 6 juin, ouverture de la Mission. Nous nous habillons pour célébrer la messe, dans la sacristie de l'église qui, pour douze mille âmes, contient à peine cinq cents places, en se tassant. Le Père Vincent s'approche de moi et me dit :

— C'est le 6 juin, aujourd'hui.

Il y avait deux ans, jour pour jour, que le Père Bévère était mort. Il avait tant souhaité cette œuvre... Coïncidence, Providence... Deux ans après, nous ouvrirons la première Mission en banlieue.

Ouverture de la tente à huit heures et demie, le soir. Nous lançons le pick-up, carillons... Ça s'entend à quatre kilomètres. Nous n'avions pas serré les bancs, pour le premier soir, il y avait environ cinq ou six cents places assises. C'est le Père Julien qui devait donner le premier sermon.

A huit heures vingt-cinq, il y avait là vingt-deux dames, et

encore, elles venaient toutes de chez les Sœurs. Le Père Julien me dit :

— Croyez-vous que je vais prêcher là-devant ?

Le Père Vincent monte en chaire :

— Mes frères, on va prier en attendant que tout le monde arrive.

On commence une première dizaine de chapelet, quelques personnes arrivent... une deuxième dizaine de chapelet et, à la fin de cette deuxième dizaine, il y avait environ six cents personnes sous la tente. Le deuxième soir, il y en avait huit cents, le troisième douze cents, le vendredi dix-huits cents, dont plus de trois cents dehors.

Le 15 juin, le Cardinal Suhard vint, on me dit :

— Il faut avertir la police, on va le tuer...

Le Cardinal est venu, revêtu de ses plus beaux ornements, et on ne l'a pas tué. Il y avait, ce soir-là, deux mille deux cents personnes, dont sept à huit cents en dehors de la tente.

Cette soirée fut vraiment pour nous une expérience, je ne pouvais plus parler, on se serait dit en pleine chrétienté. Dans une maison à proximité, l'année précédente, le Cardinal était venu en noir, et les gens avaient dit : « Pour nous, il est en noir ». Averti par cette réflexion, il venait à Stains, dans son plus beau.

J'ai fait le sermon d'usage, puis, à son tour, il monta en chaire et fut écouté avec respect. Pourtant, puisqu'il n'y avait que cinq cents chrétiens à Stains, il faut croire que mille sept cents étaient venus pour le tuer ! Il ne pouvait plus sortir ni trouver sa voiture. En partant, il dit au père Vincent :

— Comment s'appellent les Pères ? Il faut rester dans la banlieue.

La Mission s'est terminée avec, pendant la dernière semaine, deux mille cinq cents à trois mille personnes. Le matin, il y avait quatre cents personnes à la messe et trois cents communions les trois derniers jours.

Le soir, les gens prenaient les chaises à l'église, les apportaient sous la tente et les ramenaient ensuite à l'église, pour la messe du matin.

Quelques faits intéressants :

Une dame vient voir le Père Porte pour son mariage. On va au confessionnal, le Père interroge...

— Bien, Père, on n'est pas mariés à l'église.

— Et votre mari...

— Il est là... Eh ! Jules... viens ici...

Et les voilà tous deux dans le confessionnal en train de s'expliquer, tout simplement Le Père Porte les emmène à la Sacristie, et là, tout s'arrange.

Un matin, au confessionnal, c'est mon tour, un Monsieur me dit :

— Mon Père, je ne me suis pas confessé depuis ma première communion...

— Mais vous n'êtes pas de tel pays ? de telle ville ?

— Si, mon Père.

— Eh bien ! moi aussi...

— Mon Père, je suis bouleversé..., quelle coïncidence...

Je l'ai confessé, je l'ai regardé sortir, il a fait sa communion et a communiqué ensuite tous les matins.

Une femme vient trouver le Père Porte :

— Mon Père, je voudrais me marier à l'église, mais mon homme ne veut rien savoir.

— Dites-lui de venir.

Il vient. On ne lui demande pas de se faire baptiser, mais au moins qu'il reste fidèle :

— Je veux bien vous marier, mais il faut rester fidèle à votre femme toute votre vie.

— Je réfléchirai.

Deux jours après, il revient, il prend le Père Porte par le bras :

— Mon Père, ça y est, j'ai réfléchi depuis deux jours, vos réflexions m'ont plu, je trouve que vous avez raison. Moi, je suis communiste, vous m'avez laissé libre. Chez nous, on ne nous parle pas comme ça, on nous fait marcher malgré nous. Eh bien ! je veux tout faire, je veux être baptisé.

Pendant quinze jours, il est venu au catéchisme, puis il a été baptisé et marié.

A la fin de la Mission, on distribue des souvenirs. Aux hommes, on donne un grand crucifix. Il y avait deux cent soixante-douze hommes à la Messe. Tout d'abord, chant du Credo, court sermon, puis ils récitent le Notre-Père :

— Pesez bien tous les mots, parce que ça va vous engager, allez-y tous ensemble... plus fort... Et maintenant, vous allez réalliser ce que vous venez de dire : « Pardonnez-nous comme nous pardonnons à notre prochain. » Le Christ a dit : « Avant de venir me voir à l'autel, réconciliez-vous avec votre frère et après, vous viendrez me voir. » Vous voulez communier, eh bien ! nous allons tous faire ce que faisaient les premiers chrétiens. Le Père va recevoir le baiser de paix du prêtre à l'autel, vous le donner, et vous allez tous vous le passer, et ensuite vous communierez.

C'est à ce moment que l'on voit des hommes pleurer. Ils s'embrassent tous, et de bon cœur.

Après la communion, distribution du crucifix par M. le Curé qui les donne aux hommes qui le baisent, le prennent, retournent à leur place.

— Et maintenant, prenez votre crucifix, regardez-le bien en face ; vous voyez, celui-là, il n'a pas fait de grands discours, il n'a pas fait tuer les autres, c'est lui qui s'est fait tuer, dans cet état, pour nous. Laissez vos crucifix et dites après moi : « Je renonce à mes péchés d'hier et je m'attache à Jésus-Christ pour toujours... » Et puis, ce crucifix, on ne vous le donne pas pour que vous le mettiez dans la poche...

Quand ils sont sortis sur la place, à la fin de la messe, un homme qui vendait l'Humanité rencontre deux cent soixante-douze hommes qui tenaient leur crucifix bien haut.

Un de ces hommes, qui devait rentrer chez lui à bicyclette, vient me trouver :

— Mon Père, vous avez dit qu'il ne fallait pas mettre le crucifix dans sa poche ; mais voilà, je dois rentrer en vélo, et c'est difficile de le tenir à la main. J'ai peur de le casser, puis-je le mettre à l'intérieur de ma veste ?

Résultats : deux cent soixante douze hommes ont communiqué, au lieu de soixante-dix. Huit cent cinquante dames et jeunes filles au lieu de quatre cent vingt.

L'année suivante, Mission à l'Avenir, chapelle de secours de Stains, six mille paroissiens. Chaque jour, on compte de douze cents à seize cents présences.

Une petite fille de sept ans rentre chez elle et dit à ses parents :

— Je veux me marier.

— Pourquoi ?

— Parce que le Père, il a dit comme ça qu'il ne fallait pas rester ensemble sans se marier, il fallait régulariser sa situation...

Le Cardinal vint à Stains au cours de la deuxième Mission, il y avait ce soir-là deux mille personnes.

Aux communions : cent quatre-vingts hommes, au lieu de quarante ; trois cent cinquante dames au lieu de cent quatre-vingt-dix.

Après l'Avenir, nous allons à la Mutualité de Saint-Denis. Le Cardinal nous avait dit : « Je ne manquerai pas d'y aller ! » Hélas ! il meurt dix jours après sa visite à Stains.

Dans cette paroisse de la Mutualité, il y a huit mille cinq cents personnes inscrites à la paroisse. Le jour de la Pentecôte, cent cinquante-deux présences aux messes. Sur environ deux mille neuf cents visites que nous faisons, nous sommes rejetés environ soixante fois ; mais là encore, on ne nous a pas touchés. En moyenne, mille cinq cents personnes nous la tente.

Là, nous avons fait un essai. On dit que les Missions, ça ne tient pas. La tente une fois démontée, on a réuni les gens. D'abord les hommes, le lendemain, puis le surlendemain, les femmes. Quatre-vingt-douze hommes sont revenus et se sont engagés dans l'Action Catholique. Soixante ont donné leur nom. Tous les mois, il y a encore trente ou trente-cinq hommes qui se réunissent.

Les femmes, nous en avons eu trois cents. Une centaine au moins se réunissent tous les mois.

Le premier vendredi du mois, depuis la Mission, à la Mutualité, messe le matin, avec une moyenne de quatre-vingt-dix à cent vingt communions.

Ces réunions et communions durent depuis un an et demi. Quant aux messes du dimanche, l'assistance a triplé.

Abril-mai 1950. La Courneuve, Saint-Lucien, huit mille cinq cents habitants. Visites assez sympathiques. Aux messes du dimanche, six cent cinquante présences.

A l'ouverture de la Mission, quatre cent quarante ; le lundi, cinq cent cinquante ; le mardi, six cent quarante ; le mercredi, troisième soir, une tempête s'abat sur la région, c'est le 26 avril. La tente se gonfle ou se courbe sous les rafales, mais tient bon. Le soir, pluie torrentielle. Nous n'avons pas envie de sonner, ce serait trop demander à ces gens, et voici qu'on frappe encore le portail d'entrée. Ce sont ces braves gens qui arrivent et qui veulent vite entrer pour se mettre à l'abri.

Huit cents personnes sont là, cherchant à éviter les mares d'eau. Nous n'avons pas encore eu le temps de creuser des rigoles autour de l'installation.

Aux deux dernières semaines, une moyenne de deux mille personnes chaque soir.

Il y eut quelques incidents : des pierres lancées sur la toile pendant deux ou trois soirs ; un poste de T.S.F. tout proche qui criait au maximum. Mais, en quelques jours, tout cela disparut

et certains coupables venaient sous la tente.

A Aubervilliers, même enthousiasme. Sur douze mille personnes invitées à domicile, nous en avons de deux mille cinq cents à trois mille. Un fait suffit pour prouver que vraiment nous atteignons la masse. Au début de la troisième semaine, une petite baraque s'installe à l'entrée de la cour où nous étions.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

— Monsieur l'abbé, nous venons faire notre commerce ; vous avez la clientèle qui va d'habitude au cinéma et à qui nous vendons des bonbons à l'entrée, alors on la suit.

Ces vendeurs ne sont pas revenus toute la semaine, car les gens ne pensaient guère à leurs bonbons.

Terminons par trois remarques essentielles :

1° La tente permet d'avoir une assistance quatre et cinq fois plus nombreuse qu'à l'église. Ainsi, à Stains, où l'église peut contenir cinq cents personnes, nous en avons deux mille cinq cents à deux mille huit cents sous la tente. A l'« Avenir », au lieu de trois cent cinquante à la chapelle, mille six cents étaient sous la tente. A la Courneuve, même proportion.

2° La tente a un autre avantage. Les paroisses trop fortes pour une seule mission, comme Aubervilliers, Malakoff, qui comptent trente-deux mille habitants, sont divisées en quartiers de dix à douze mille. On plante la tente au milieu du quartier, si possible, quartier qui peut ainsi profiter de sa Mission. A Aubervilliers, par exemple, trois Missions seront données en trois ans, dans trois quartiers de dix mille à douze mille âmes.

3° Il faut voir ces gens, curieux d'abord, surpris parfois pour certains qui croyaient venir à un véritable cirque, et se trouvent devant des « curés » en surplus... Mais leur étonnement ne les empêche pas d'entendre la parole de Dieu et de revenir le lendemain pour écouter le message du Christ. Si vous saviez comme c'est empoignant de voir ces gens, tous tendus vers la chaire.

Chaque soir, à la fin de l'exercice, après la « Fête du jour », il y a salut du Très Saint Sacrement, comme à l'église, car nous considérons la tente comme un « attrait » pour faire venir les gens, et un « tremplin » pour les ramener à leur église paroissiale.

En ce moment, dix-sept missions sont retenues dans la banlieue parisienne et dix dans le Nord et le Pas-de-Calais.

Devant ces demandes, nous avons d'abord agrandi la tente de trois cents places et commandé une deuxième tente de deux mille deux cents places. Cette année, deux équipes de quatre Pères chacune s'en iront, après Pâques, au secours de ces pauvres gens : Malakoff, Aubervilliers, l'Hay-les-Roses, seront missionnés d'avril à juin.

IV. — Et maintenant ?

Un point noir, qui, grâce à Dieu, et à la générosité des chrétiens, diminue peu à peu, c'est le paiement de tout le matériel. Le prix de la première tente est finalement passé de cinq cent trente mille francs à neuf cent dix mille francs avec l'agrandissement. La deuxième tente revient à un million quatre cent quatre mille francs. Ces prix ne concernent évidemment que les toiles. Ajoutez à cela les mâts, filins, cordages, palans, électricité, lumière, amplification, ventilation, bancs... A ce sujet, nul ne saura les soucis et démarches des Pères Vincent et Julien

pour trouver ce matériel en temps voulu. Heureusement, des générosités inappréciables les ont aidés, à commencer par notre collaborateur et ami, Gustave, notre ingénieur-radio.

Pour en finir avec tous ces paiements, nous avons pris un numéro de C.P., c'est un peu notre numéro de loterie. Le voici : Lille, C.C.P. 1067-89 : M. Edouard Rocher, 2, rue du Bazinghien, Loos (Nord).

Merci et assurances de nos prières à tous nos bienfaiteurs.

27 janvier. — A l'Institut Catholique de Paris (Institut des Etudes sociales), M. François Stawarski soutient sa thèse : *La famille chinoise face à l'Occident*. Dix-huit ans d'apostolat en Chine (dont dix ans de guerre), ont permis à notre confrère d'apprécier à sa valeur la piété filiale chez les Chinois dans leur conception de la vie. Depuis l'avènement de la République en 1912, dans quelle évolution l'influence de l'Occident entraîne-t-elle la famille chinoise ? C'est à cette question que répondent les quelque 300 pages dactylographiées du présent mémoire. Elles attestent de multiples efforts devant ce problème sociologique, avec tout ce que cela comporte de mises au point et de labeurs, couronnés en ce jour par cette séance d'apparat, conclusion de plusieurs mois de scolarité et d'études. La bibliographie à elle seule témoigne d'un climat d'élargissement et de compréhension. Les professeurs qui ont suivi et étonné le manuscrit, trouvent toujours (c'est la règle du jeu) matière à objections qui sont dans la note des exercices scolaires et de leur couronnement.

Il suffit de le noter ici, comme un petit événement de ce jour, digne de confraternelles félicitations.

9 février. — A l'infirmerie, s'éteint Fr. Théodore Henry qui, devant les progrès inquiétants de la maladie, a été amené de Gentilly, hier dans la journée. Il s'y trouvait depuis 1919 : son caractère calme, son dévouement caché et silencieux, se trouvent déjà nettement dépeints dans la lettre que, il y a quelque soixante ans, le recteur de Domalain, M. Meignaul, envoyait à M. Louwyck, alors directeur du séminaire interne à Paris.

« Domalain, 30 août 1891. Monsieur le Directeur. J'ai conduit à Rennes un jeune homme de ma paroisse qui demande à entrer comme frère dans votre Congrégation. Le Père Glau était absent, et il m'écrivit de m'adresser à vous pour faire admettre mon protégé. C'est un très bon jeune homme, d'un caractère très doux et d'une grande piété. Il appartient au reste à une excellente famille. Sa santé est bonne sans être extraordinaire. Il est exempt du service militaire, faute de taille. Il prétend bien ne point grandir jusqu'à complète exemption. Il a, je crois, tout ce qui peut faire espérer une bonne vocation. Ses parents sont cultivateurs et peuvent faire quelques petits sacrifices pour lui... »

Né le 8 décembre 1869 à Domalain, Henry y fut baptisé le lendemain et y fit sa première communion à dix ans. Élève chez les Frères des Ecoles chrétiennes, il s'adonna par après au travail des champs, chez ses parents. Le 3 octobre 1891, il était reçu à Paris ; le 16 avril suivant, il prenait l'habit de frère coadjuteur. En 1893, envoyé à Musinens, il y émit ses vœux le 20 avril 1894, en présence de M. Courtade. En 1896, c'était Lyon, puis Rome, enfin Girgenti en 1908. La guerre de 1914 le ramène en France, à Paris. Depuis lors, le travail, le silence, la piété marquèrent des journées passées sans histoire dans le rayonnement discret de M. Crapez (voir plus haut, pp. 36-59). Cette simple constatation suppose et requiert les vertus d'un bon

frère : c'est la leçon que Fr. Henry, après tant d'autres belles âmes, nous laisse pour notre plus grand bien.

7 mars. — Le Très Honoré Père passe quelques jours en Belgique, du 7 au 13 courant. Voici quelques notes recueillies sur ce déplacement.

Accompagné de M. Peters, le Très Honoré Père quitte Paris (gare du Nord), par le rapide de quatorze heures. Quatre heures plus tard, à Bruxelles (gare du Midi), de nombreuses cornettes sont là pour accueillir leurs honorables visiteurs et témoigner la joie générale de les savoir en Belgique pour quelques jours.

Peu d'instantes après, la réception à Louvain était, comme il convient à des jeunes, cordiale et enthousiaste. Après la bénédiction du Saint-Sacrement, au souper, comme les instants sont comptés, la lecture habituelle cède la place aux discours et aux chants de bienvenue (anglais, français, flamand).

Dès le lendemain, à la messe du Très Honoré Père, dans la chapelle de la rue du Canal, assistance et communion de nombreuses Sœurs accourues de la ville et des environs : la famille se réunit et s'assemble autour du Père, dans la prière et la confraternité vincentienne.

Dès huit heures, départ. Premier arrêt à *Westerloo*, hospice de vieillards et magnifiques écoles. Plus de six cents enfants attendent, guirlande magnifique et fleurs vivantes... qui encadrent l'entrée de la maison où les Sœurs, filialement émues, sont groupées, toutes reconnaissantes de la faveur d'une telle visite, la première dont jouit la maison. Après un arrêt dans la salle de communauté, c'est la traversée dans les salles des infirmes pour une bénédiction et un mot du Très Honoré Père. Puis, en route pour *Baelen-Vèthe*, maison récemment ouverte, déjà remplie de malades et d'infirmes, dispensaire et crèche, orphelins et orphelines. Tout proche de là une autre maison à *Baelen-Usines*, cité ouvrière construite par la *Société de la Vieille-Montagne*. Le Directeur général vient sans retard saluer le Très Honoré Père, lui dire son bonheur de posséder les Filles de la Charité et tout ensemble lui exprimer sa vive reconnaissance pour tous les services rendus aux ouvriers et à leurs familles. C'était à cette heure la sortie des classes de la matinée. Après avoir salué les augustes visiteurs et reçu la bénédiction du Très Honoré Père, des centaines d'enfants disparaissent en un instant car chaque élève enfourche sa bicyclette qui porte souvent sur son cadre deux ou trois sœurs ou frères. Joie d'un repas et de quelques instants de conversation, et à deux heures départ pour *Anvers* : première visite de la soirée en la crèche de Bethléem : poupons, classes, orphelinat, dispensaire, visite des pauvres malades. La Sœur servante est tout heureuse de montrer sa maison nouvellement restaurée et aménagée ; après avoir monté et descendu bien des escaliers, arpenté de longs corridors, voici la brève réunion en la salle de Communauté.

C'est ensuite la visite à la maison *Notre-Dame* : procureur pour le Congo. L'installation évoque la cour et l'office des Missions à la Maison-Mère en la rue du Bac : caisses, envois, expéditions ; générosité et fatigues compensées par la joie apportée aux partants et à tous les chers missionnaires de là-bas, sur la terre africaine. On ne peut s'empêcher de songer à la bonne Sœur Lagache qui aurait été si heureuse d'accueillir le Très Honoré Père, mais déjà le Seigneur lui a accordé la récompense éternelle méritée par son infatigable et souriant dévouement. Tout

en gardant au cœur le soin et l'amour du Congo, la maison cumule le service des pauvres malades, les patronages et catéchismes de la paroisse ; un ouvroir et un homme spécial pour les religieuses de toute guimpe désireuses d'acquérir les diplômes, actuellement requis pour soigner les malades et les maladies dans la brousse coloniale. La charité doit être sage et avertie, éclairée et efficiente. Sur le chemin du retour, vers Louvain, un arrêt à Hoboken ; orphelinat de cent cinquante enfants, tous en âge scolaire ; maison parfaitement aménagée avec tout ce que, de nos jours, l'hygiène et les autres exigences modernes se plaisent à réclamer pour le mieux-être des moindres bambins.

Le 9 mars, sur les huit heures et demie, départ de Louvain en direction de Gand. Durant la nuit la neige a rafraîchi la température et a plaqué çà et là quelques taches blanches sur la terre noire et glissante. C'est l'heure où les ouvriers se rendent rapidement vers leur travail ou leur chantier.

Voici bientôt la Flandre orientale, grasse et plantureuse, fertile en hommes courageux. Aux premiers rayons du soleil, la neige fond et découvre la moisson d'or : celle du lin. C'est l'époque du *rouissage* : encore quelques mois, et ces tiges dorées seront transformées et tissées en délicates nappes de table, en serviettes, en solides draps de lit, etc... Rapidement Gand et la tour de Saint-Bavon viennent vers l'auto !... A dix heures exactement, sous l'aspersion des notes claires et harmonieuses du beffroi, nous voici aux portes de la cathédrale, mondialement célèbre par le splendide et classique retable de l'*Agneau mystique*. Toute proche, la maison des Sœurs nous ouvre ses portes ; de nombreuses jeunes filles attendent, comme toujours, sagement rangées ; la joie rayonne sur tous les visages : les Sœurs surtout sont heureuses de voir leur Père pour la première fois. A celles de Saint-Bavon se sont adjointes les Sœurs du *Hambeau des Capucins*. Visite rapide des classes et de la salle de gymnastique avec tous les agrès qu'exigent actuellement les prescriptions du Service de Santé. A côté de cette vaste maison, le home de la Protection de la Jeune Fille abrite une cinquantaine de pensionnaires qui, tout comme à Saint-Cyr, respirent ici la paix, la piété. Le programme des visites mène ensuite à *Saint-Joseph* et à l'*Ecole Saint-Vincent*, où depuis cent ans, dans l'humilité et le renoncement, les Sœurs travaillent et s'adonnent à l'instruction des enfants d'ouvriers.

A midi, la halte est prévue pour la maison *Saint-Jean-Baptiste*. Là, depuis trois ans, sous la direction d'un architecte en cornette, les ouvriers manient truelle et marteau. Tout respirent de netteté et de propreté, tout dénote un goût remarquable. A deux heures, départ pour *Oostaker*, le village flamand où une magnifique basilique rappelle Pierre de Ruder, l'illustre miraculé de Notre-Dame de Lourdes. Non loin de ce lieu de pèlerinage, une nouvelle construction des plus modernes attend une centaine de petits orphelins. Dans les bâtisses où passe la fortune entière d'un grand bienfaiteur, M. Mertens, tout se présente spacieux, clair et gai. Saint-Vincent eût charitablement envié ces locaux pour y abriter les petits malheureux de son temps qu'accueillait inlassablement son grand cœur. A quatre heures et demi, départ pour Bruges : bref arrêt à *Melle*. Dans un site admirable, la colonie rend à des petites filles débiles la plus appréciable des fortunes : la santé. Quatre Sœurs se dépensent à cette œuvre : la bénédiction et la joie de cette visite sont un réconfort pour leur cœur et leur vie de dévouement.

Voici enfin Bruges et ses splendeurs touristiques : mais aujourd'hui, il ne s'agit pas de cela, dans cette randonnée. L'école *Saint-Vincent* bénéficie la première du passage du Très Honoré Père. Dans cette maison, toutes les Sœurs, sans exception aucune, font la classe : une cuisinière leur prépare le repas de midi ; et le soir, il suffit de réchauffer les restes. Près de deux cents enfants apprennent ce qui fera d'elles d'honnêtes femmes de ménage et de chrétiennes mères de famille. Quel bel emploi de ces forces ! Enfin, pour terminer la journée, sur la *Place de la Vigne*, la maison de Marie Immaculée.

Après la visite d'usage à la belle chapelle de la maison, c'est sans retard la réunion à la salle de récréation des orphelins : leurs chants expriment les sentiments de tous ces petits cœurs d'enfants. Tout à l'heure, dans leurs rêves se profileront et la silhouette aimable de leurs honorables visiteurs, et tout ensemble la table copieusement garnie de succulents gâteaux. La messe du samedi réunit les Sœurs des trois maisons des Sœurs de Bruges. Peu après, au cours d'un pèlerinage en la chapelle du Saint-Sang, le Très Honoré Père, avec l'insigne relique, donne la bénédiction aux quelques privilégiés qui l'accompagnent : splendeur du reliquaire en or, émaux et bijoux rutilants, peintures, tapisseries des Gobelins, etc... Le Saint-Sang, ainsi vénéré, protège toujours Bruges et demeure sa gloire.

À la maison des *Saints-Anges*, cent cinquante jeunes filles sont réunies. Après un délicat compliment en un excellent anglais, c'est une curiosité du pays : costumée en Brugeoise, une jeune fille donne une démonstration du métier à dentelles. Sur un coussin, ses doigts, avec une extraordinaire agilité, font voltiger des douzaines de fuseaux, et sous ce travail de fée, se déroule la splendeur d'une magnifique dentelle.

De Bruges à Ostende, il n'y a pas loin. L'air marin tonifie les poumons : tout proches de la route, quelques canaux servent à la réparation des bateaux. Le ciel est bas, et cache aujourd'hui l'immensité des flots. Non loin du quai des Pêcheurs, proche l'église *Saint-Pierre*, une crèche abrite une vingtaine de bébés. Visite et bénédiction de ces bienheureux innocents.

À onze heures, arrivée inopinée à la *rue Longue* : avance d'une demi-heure sur le programme. Désastre ! le petit monde n'est pas en place : émoi vite apaisé. Sœur Mélis, malgré les difficultés de la marche, tient à faire les honneurs de sa maison aux œuvres multiples : classes, orphelinat, dispensaire, homes pour jeunes filles ou femmes. La maison a un rayonnement célèbre dans tout Ostende, par ses mariages chrétiens et son aide aux marins...

Tout proche, *Maria Kerk* est un sana en construction, en reconstruction plutôt, car la guerre a ici détruit, en bordure de la mer, une vaste demeure. Quel beau travail, que de dévouements, là encore, en perspective !... En attendant l'achèvement de cette reconstruction, les *allongés* sont provisoirement hébergés à *Wenduyne*, où nous conduit le programme final de cette journée.

Rentré à Louvain, le lendemain matin amène le départ pour Liège, pour Ans, où nous convie la gratitude de toute la Province belge, désireuse de souligner la soixantaine de vocation de Sœur Visitatrice, de Sœur Baptizet. Ses précédents anniversaires (noces d'or en 1941, vingt-cinq ans de Belgique en 1948) avaient passé dans le silence et la discrétion qu'expliquaient la situation d'alors... Toutes les Sœurs désiraient profiter enfin de cette

circonstance pour lui exprimer leur filial attachement, leur respectueuse affection et leur vive reconnaissance. M. Genoud, le respectable Père Directeur de la Province, organise cette manifestation qui contente les plus exigeantes. La Très Honorée Mère, fatiguée de son voyage d'Amérique, délègue Sœur Hémard, son Assistante, pour la remplacer. Toutes les Sœurs Servantes de la Province avaient été convoquées avec une de leurs compagnes.

Une retraite s'était terminée à Ans, le samedi matin 10. Quelques Sœurs désignées restèrent sur place pour les solennités prévues... Toute la journée du dimanche arrivèrent d'autres invitées. A neuf heures, le Très Honoré Père est là pour une brève réception à la chapelle, et quelques mots. Tout aussitôt, suivant le programme, il repart pour le préventorium de *Stoumont*.

Entre temps, les Sœurs surviennent continuellement, tandis que plantes, bouquets, fleurs, ne cessent d'affluer, envoyés par des amis de la Communauté, bienfaiteurs, fournisseurs, paroissiens d'Ans, riches ou pauvres, tous heureux de fêter la Vénérée Jubilaire, dont on se plaît à aimer la bonté sereine et la simplicité souriante... Télégrammes et lettres sont aussi de la partie.

Le lundi 12 mars est jour de fête ; le Très Honoré Père célèbre la messe et distribue la communion aux nombreuses Sœurs qui remplissent la chapelle. Les maisons de Liège même et des environs ont sagement établi un roulement pour permettre la participation du plus grand nombre à quelqu'un des moments de cette journée d'actions de grâces. La chapelle se présente rajeunie sous la fraîcheur de sa nouvelle peinture, sa décoration artistique, les fleurs, les palmiers élancés, des bandières, tout a pris un air de fête, jusqu'aux statues elles-mêmes.

La grand'messe est chantée par le Père Directeur de la Province, qu'assistent Monsieur le Visiteur et Monsieur le Supérieur de Bruxelles. Monsieur le Curé d'Ans est présent, accompagné de nombreux missionnaires.

Après la grand'messe, la salle de retraite reçoit la séance des vœux jubilaires. Le Très Honoré Père préside, ayant à sa droite l'héroïne du jour. A sa gauche, M. Peters, ancien Directeur et Visiteur de la Province. Etaient aussi présents, M. Menu, Visiteur, M. Desmet qui venait de prêcher la retraite, M. Vester, directeur des Sœurs de Hollande ; et ces Messieurs de Liège, Visé et Bruxelles, ainsi que le curé d'Ans, paroisse de la Maison centrale.

Ouvrant la séance, M. Genoud, Directeur, prend la parole.

Monsieur et Très Honoré Père,

Nous sommes très heureux et très honorés de vous accueillir dans notre Maison Centrale, pour fêter les noces de diamant de notre Respectable Sœur Visitatrice. Votre présence à elle seule nous prouve la paternelle sollicitude que vous portez à la vénérée Jubilaire et à toute la Province de Belgique.

Vous venez de faire un voyage triomphal à travers toute l'Amérique, partout les mêmes sentiments s'exprimaient sous une forme ou sous une autre : « Tank you very much, Father » ou bien « tank you for you kindness » à notre tour de vous dire : « Merci, mon Très Honoré Père, de toute la joie que vous nous procurez. »

La Belgique sait que si vous l'honorez ainsi d'une visite très appréciée, elle le doit à celui qui vous assiste de tout le poids de sa longue expérience et dont d'aucuns disent que son cœur est

en Belgique ; nous ne voulons pas les contredire et nous sommes instinctivement portés à recourir toujours à ses bons offices. Nous vous incitons, mon Très Honoré Père, à tendre toujours une oreille attentive quand cet avocat vous parlera de la Belgique : il ne vous en dira que du bien.

Ma Respectable Sœur Assistante,

Notre joie aurait été complète si dans cette circonstance nous avions pu jouir de la présence de notre Très Honorée Mère. Ses forces très ébranlées par ses multiples voyages ne lui ont pas permis de participer à cette fête. Nous savons cependant qu'elle s'associe à nos hommages et à nos vœux et nous la remercions d'avoir eu la délicate attention de vous avoir députée à cette fin; nous vous incitons à l'assurer de nos prières filiales pour obtenir du Ciel une guérison complète.

Ma Respectable Sœur Visitatrice,

Le saint Roi David, touché de reconnaissance au souvenir de tout ce qu'il doit à la miséricorde divine, s'écrie dans un de ses Psaumes : « Quid retribuam Domino pro omnibus quae retribuit mihi : Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé ? »

Il me semble, Ma Chère Sœur Visitatrice, que ces paroles sont aussi les vôtres et qu'elles expriment parfaitement les sentiments qui vous animent en ce jour où vous fêtez vos soixante ans de vie religieuse. Vous eussiez aimé dire votre « Merci » dans l'intimité, dans le cœur à cœur avec Notre-Seigneur. Que d'instances auprès de votre pauvre Directeur pour obtenir le silence sur cet anniversaire ! J'ai failli vous obéir, désireux de ne pas vous contrister. Je n'avais pas compté avec l'intervention divine. Comme bon nombre de paroissiens d'Ans, je me suis fait un devoir de suivre la Mission qui vient de déverser sur toute la contrée des grâces abondantes. Je crois même avoir été subjugué par la parole éloquentes des éminents prédicateurs ou plutôt Dieu lui-même s'est fait entendre impérieusement par eux :

« Tes père et Mère honoreras...

Tes Supérieurs pareillement. »

Développant tout le contenu de ce commandement, l'orateur s'adressant aux enfants : « Ne manquez pas, leur dit-il, de marquer les anniversaires de vos parents par quelque marque spéciale d'affection, par quelques petits cadeaux. »

N'êtes-vous pas la Supérieure de toute la Province, mieux encore, n'êtes-vous pas leur mère ? Fort de ces injonctions divines, je me permets d'affronter votre courroux qui n'a rien de redoutable, pour éviter celui de vos nombreuses Filles, qui pourrait l'être davantage.

Laissez donc se taire votre humilité effarouchée devant ces démonstrations affectueuses, et permettez-nous de remercier le Ciel avec vous.

Il vous a donné une preuve manifeste de sa prédilection quand, le 11 mars 1891, il lui a plu de vous distinguer du monde pour vous attacher à son service. Vous avez, non sans un serrement de cœur, quitté un père et une mère tendrement aimés, pour vous mettre à l'école du grand apôtre de la Charité, saint Vincent de Paul. Une sympathie irrésistible vous attirait vers ce petit père des Landes qui donne avec joie les trente sous péniblement gagnés, toute sa fortune, au pauvre mendiant loqueteux, gisant au bord de la route, et qui ouvre son sac de fa-

rine devant l'indigent affamé. Vous avez vu cet enfant devenir le héros de la charité : c'est sous sa bannière que se réaliseront mieux qu'ailleurs les aspirations de votre cœur. Lorsque au séminaire, on vous fit connaître toutes les ressources de générosité qui se cachaient dans cet apôtre des humbles, plus d'hésitation : « Oui, je servirai Dieu dans les pauvres. » Et ce fut à l'école de ce grand Saint que vous a été inoculé, si je puis ainsi parler, le besoin de vous dépenser à la cause de l'indigent. Elle est restée gravée dans votre esprit et plus encore dans votre cœur, cette admirable exhortation de saint Vincent à ses premières filles : « Oh ! que vous êtes heureuses que Dieu vous ait destinées à un si grand et si saint emploi ! Oh ! mes filles, que vous devez estimer votre condition, puisque tous les jours et à toutes les heures, vous avez l'occasion de pratiquer la Charité ! »

Votre vocation, vous l'avez toujours ainsi comprise. Oui, vous étiez heureuse, dans l'ardeur de vos vingt ans, de savoir que désormais, toutes vos forces, toutes les ressources de votre intelligence s'orienteraient vers le soulagement de l'humanité souffrante. Caritas Christi urget nos, La Charité du Christ nous presse, telle est la devise de votre Compagnie : elle sera la vôtre.

Votre bonheur est encore augmenté par le fait que votre formation s'effectue dans des lieux témoins de faveurs célestes. Dans la chapelle de la rue du Bac, Catherine Labouré avait eu le privilège insigne de s'entretenir avec la Reine des Cieux. La Sainte Vierge avait exprimé le désir qu'on vienne prier au pied de cet autel ; que de nombreuses grâces seraient accordées. Avec quelle ferveur, ma Respectable Sœur, n'avez-vous pas prié devant cette magnifique statue de la Vierge Immaculée pendant toute l'année de votre formation ! C'est, je n'en doute pas, une des grâces tout particulièrement remarquables pour laquelle vous remerciez Dieu en ce moment. Vos soixante ans de labeurs ne seraient-ils pas le fruit de ces prières ? Votre noviciat fut fervent : notre Directeur de Séminaire avait coutume de nous dire : « Si vous êtes de bons séminaristes, vous serez de bons prêtres. » On peut, sans crainte de se tromper, dire que si les fruits sont bons, l'arbre est bon. Or, les fruits, nous les connaissons, vous ne pouvez faire mentir la parole évangélique.

De Paris, qui vous a vu naître, vous irez, joyeuse, porter votre dévouement à Valenciennes, élever, éduquer les enfants des ouvriers, leur faire connaître et aimer Celui que vous aimez vous-même. Pendant plus de dix ans, de 1891 à 1902, vous consacrerez votre activité, dans la joie toujours, à former ces jeunes âmes au travail et à la vertu. Premières années qui vous mettent en contact avec la brutalité de la vie car l'ennemi, devant ce champ magnifique que vous cultivez, rugit de colère et trouve dans les lois iniques d'un ministre athée un élément de destruction qui s'acharne sur vos œuvres si prospères. Devant la force, vous serez contrainte de remettre à d'autres mains ces plantes que Dieu vous avait confiées.

Vous irez dans les montagnes de la Lozère respirer un air plus pur sous un ciel plus serein. Votre cœur si grand se donne sans compter à la nouvelle tâche.

Vous vivrez l'enseignement de l'apôtre saint Jean : « Celui qui n'aime pas son frère qu'il a sous les yeux, comment peut-il dire qu'il aime Dieu qu'il ne voit pas ? » Pour vous, c'est une

joie d'avoir l'orphelin en partage. De votre postulat à l'hôpital militaire, vous avez gardé des vaillants soldats de France une âme conquérante et vous trouverez à côté de l'orphelinat une école apostolique où tout en veillant sur la santé des séminaristes, vous développerez dans leur âme le désir des missions : un de ceux que vous avez protégés versera son sang en Chine : un Père Bertrand ; un autre, actuellement en Indochine, se dépense auprès des Sœurs annamites, un Père Bringer ; un troisième tient tête à l'orage, un Père Tichit, Visiteur de la Chine du Nord.

Après la jeunesse, votre bonté se penchera sur l'âge à son déclin. De 1919 à 1923, Château-l'Evêque verra en vous le rayon de soleil qui réchauffe les cœurs brisés par d'intimes blessures, le bon Samaritain de toutes ces Filles de la Charité, courbées sous le poids des fatigues et des ans ; leur véritable mère toujours attentive à leur requête : nouvel aspect de la charité réclamant un dévouement réel et une abnégation peu commune.

La jeunesse, la vicillesse ont admiré votre activité indéfectible : Dieu va ouvrir des horizons nouveaux à votre ardeur. Caritas Christi urget nos. Il faut quitter la France pour un pays valeureux, toujours prêt à vibrer au souffle de l'honneur, la noble Belgique. 1923-1951. Un quart de siècle !... Comment le résumer... Cette magnifique phalange de Sœurs représente toutes les œuvres et toutes les maisons sur lesquelles, depuis si longtemps, vous déversez, en même temps que votre inlassable bonté, vos si judicieuses directives.

Toutes les Sœurs Servantes sont là, groupées autour de vous. Le Congo lointain est aussi représenté — pour vous dire du plus profond de leur cœur : « Merci, merci mille fois de toutes vos bontés, de tout votre dévouement. » Et les missionnaires, bénéficiaires eux aussi de tant de sollicitude, s'associent fraternellement à cet hommage de gratitude. Monsieur le Visiteur m'a fait un devoir de vous exprimer ce que tous voudraient vous dire. Dans ce concert unanime, aucune voix discordante.

N'avons-nous pas raison, ma Respectable Sœur, de nous écrier avec David : Que rendrons-nous au Seigneur pour toutes les grâces reçues ? Oui, votre cœur est rempli de reconnaissance pour tout ce que Dieu a fait pour vous ; le nôtre est rempli de reconnaissance pour tout ce que Dieu a fait par vous : d'un côté comme de l'autre, c'est à Lui que revient tout honneur et toute gloire.

Du haut du Ciel, saint Vincent vous envoie son fils bien-aimé et son successeur, Notre Très Honoré Père Monsieur Slettery, pour vous bénir en son nom ; il reconnaît en vous une de ses filles très chères. Tous nous vous disons : Heureux et saint anniversaire !

Sur cette page d'histoire, après ce rappel de la vie de la vénérable jubilaire, M. le Curé d'Ans offrit à son tour l'hommage de toute la paroisse dont Sœur Baptizet est un peu la mère, par tout le bien que réalisent ses filles auprès des malades et des enfants. Il souligne que la vénérée jubilaire s'intéresse à toutes les détresses, qu'elle apporte toujours aide et assistance à qui s'adresse à son bon cœur. Monsieur le Curé aime enfin à noter la reconnaissance de tous ceux qui, au temps lugubre des robots, ont trouvé sécurité et réconfort dans les caves et abris de la Maison Centrale et qui conservent comme un titre de fierté le surnom de *gens des caves*.

De tels bienfaits auréolent toute une vie et redisent la gratitude générale pour la charitable cornette des Sœurs de saint Vincent de Paul.

Sur ces mots sentis, le Très Honoré Père clôture la séance et dans sa brève allocution dégage à son tour quelques leçons de cette solennité.

*Ma chère Sœur Visitatrice,
Mes Très Chères Sœurs,*

Je suis heureux de me retrouver au milieu de vous une fois de plus avec le cher Monsieur Peters, votre ancien Directeur ; heureux parce que le successeur de saint Vincent est toujours ravi de visiter une partie de son immense héritage, de se trouver parmi quelques-unes de ses filles. Il est content de les voir à l'œuvre, d'admirer leur travail, de constater qu'au milieu de leurs œuvres, elles gardent l'esprit de saint Vincent, leur force et leur soutien. Je vois qu'en Belgique, les chères Filles de la Charité ont comme ailleurs le culte des pauvres, des enfants, des malades, des vieillards.

Mais ma joie est encore plus grande de venir aujourd'hui au milieu de vous, mes Très Chères Sœurs, pour m'associer à votre fête qui, étant celle de votre chère Sœur Visitatrice, est la vôtre, car je sais combien vous lui êtes unies et combien vous l'aimez. Je ne voudrais pas blesser votre modestie, ma Très Chère Sœur, mais vous me permettez de dire tout haut ce que vos filles pensent tout bas. Tout le monde n'a pas le bonheur de pouvoir célébrer sa soixantaine de vocation, ses noces religieuses de diamant ; mais ce qui est plus remarquable, c'est l'exemple que vous avez donné et que vous donnez à toutes vos compagnes par l'amour de votre vocation, le dévouement à son service dans la petite Compagnie pour le maintien et l'essor des œuvres cincentiennes en Belgique et au Congo, le culte que vous avez toujours eu pour vos vénérés Supérieurs, et l'unité de vues que vous avez maintenue avec vos directeurs, qu'ils s'appellent le cher Monsieur Peters, ou le cher Monsieur Genoud, votre Respectable Directeur actuel.

Dans la vie religieuse, voyez-vous, mes Très Chères Sœurs, nous jouissons de nombreux avantages spirituels et matériels ; nous recevons beaucoup de la Communauté religieuse à laquelle nous appartenons. La vie religieuse est une marche vers la perfection totale ; elle exige de nous bien des sacrifices qui « demandent de grandes âmes et une ardeur généreuse à se dévouer ». Bénissons Dieu de nous avoir appelés dans la famille de saint Vincent, qui a donné des saints très authentiques à l'Eglise de Dieu, et qui nous permet, dans le cadre de sa spiritualité, de sa règle et de ses œuvres, de donner un grand épanouissement à notre vie. A l'occasion de cette journée toute d'action de grâces pour tous les bienfaits que Dieu a voulu répandre par la famille de saint Vincent en Belgique, et notamment par ma Sœur Visitatrice, raffermissons notre joie d'appartenir à Dieu, promettons-Lui encore une plus grande fidélité et une plus fervente sainteté au service des pauvres, notre lot dans l'Eglise. Nous serons heureux de goûter dans l'arrière-saison de notre vie des joies printanières, de nous lancer toujours plus en avant tout en nous disant, jetant un regard furtif vers le passé : « Tout est grâce », même en pensant aux sacrifices que Dieu nous a permis de faire pour son amour et pour son plus grand règne dans notre âme et dans les âmes qui nous aurons

été confiées. Pour cela ce matin, dans le Saint Sacrifice de la Messe que j'ai célébré pour ma Sœur Visitatrice, j'ai demandé beaucoup de bénédictions particulières pour elle et pour toute la double famille de saint Vincent en Belgique.

Sur ces sentiments, le Très Honoré Père donne lecture de la bénédiction du Saint-Père, écoutée debout, suivant le rituel de semblables communiqués ; et la journée se poursuit et s'achève dans cette atmosphère de paix, de gratitude et de généreux entraînement pour les œuvres de la vocation.

19 mars. — En ce jour, à l'infirmerie de la Maison Mère, le frère Henri Louvion voit se terminer ses souffrances et son stage ici-bas : il s'en va, il monte vers le Père lui qui, sur nos toits, jusqu'à ces dernières années, grimpaît allégrement et qui, sans vertige, circulait dans les étroits cheneaux de nos gouttières. Il laisse là définitivement ses échelles et abandonne ses pinceaux qui prodiguèrent les couches de peinture dans les chambres que successivement rendaient disponibles un décès ou une mutation. Né le 16 janvier 1876 à Saint-Aubert (Nord), il fut d'abord tisserand chez ses parents. « Pieux, docile et tenace, laborieux », tel le caractérise (6 novembre 1898) son curé, M. Sackebant, oncle de l'actuel supérieur du Grand séminaire de Troyes. Après trois ans de Paris, frère Louvion est placé à la maison de Loos-missions qu'il suivit peu après dans son repliement à Rongy (Belgique). Vie toute simple, sans histoire, sans grande distraction : les missionnaires sont souvent absents, quasi continuellement saisis par leur labeur.

La guerre de 1914 le ramène pour quelque vingt-cinq ans, aux occupations de Paris. Puis ce fut un séjour à Lyon où était supérieur M. René Lebacqz jadis missionnaire à Rongy. Enfin, trois ans de Toursaint, et quelques mois à Felleville utilisèrent les suprêmes efforts et les manifestations d'un labeur simple et modeste.

24 mars, Samedi saint. — Le T.H.P. est parti pour Dax, afin d'assister aux ordinations sacerdotales. Pour la première fois, ces cérémonies de la prêtrise prendront place dans le nouvel office de la vigile pascale qu'un récent décret vient enfin de rétablir, après plusieurs siècles, dans la nuit même de Pâques. Renouvelé en quelques détails, le rite comprend plusieurs modifications, bénédiction retouchée du feu nouveau et du cierge pascal : symbole du Christ ressuscité ; réduction à quatre des antiques lectures prophétiques, rénovation des promesses du baptême et autres changements qui tendent à revaloriser la grande nuit de la résurrection du Seigneur. Quant aux ordinations sacerdotales conférées dans la nuit et au début du saint jour de Pâques, la cérémonie comporte en fait la concélébration de la messe avec l'évêque ordinand.

Par une concession spéciale, au matin même de Pâques, quelques heures après, l'Église vient de concéder aux jeunes ordonnés la célébration d'une autre messe, celle que l'on nomme d'ordinaire la première messe : celle que l'on dit, seul, pour la première fois.

Tout concourt à rendre plus marquantes, plus sensibles, la joie de cette nuit bienheureuse et de ce jour trois fois saint.

À Paris, comme en maintes communautés ou paroisses, avec joie nous célébrons de nuit la vigile pascale, suivant les prescriptions du récent décret du 9 février dernier. M. Eyler, directeur du séminaire interne, commente du haut de la chaire le

nouvelles rubriques et cérémonies ; et unissant les cœurs, fait heureusement participer les fidèles aux chants et prières communautaires de l'Eglise.

Au jour de Pâques, après la grand'messe chantée céans, quelques clercs de la Mission (une douzaine) s'en vont rapidement à *Saint-Gervais* pour assurer à onze heures la messe pascale télévisée et participer là encore aux chants et cérémonies d'une troisième grand'messe pascale. Préparés et dûment stylés par l'abbé Julien David, un des animateurs des séances religieuses de la télévision, ils sont sous la vive lumière d'une demi-douzaine de puissants phares dont un dispositif empêche que soit aveuglante la clarté nécessaire pour toute transmission. En la chapelle de la Vierge, à Saint-Gervais, la messe est donc chantée, célébrée. Il faut alors se ressouvenir que l'on n'est pas seulement entendu, mais vu : apostolat de l'exemple, sens du sacré qui doit imprégner toute attitude. Comme on s'en doute, tout un appareillage et toute une installation de fils et transmissions, permet d'envoyer du clocher de l'Eglise directement, à travers l'espace, vers la tour Eiffel qui retransmet à son tour. Bref, toute la technique merveilleuse de la télévision qui à domicile permet de voir et d'entendre à travers les murs et malgré la distance, technique et liturgie !

2 avril. — En ce lundi de Quasimodo, fête de l'Annonciation, à Notre-Dame de Paris, a lieu le sacre de Mgr Stourm, le nouvel évêque d'Amiens. Nos clercs de la Mission assurent à la cathédrale les chants liturgiques de la cérémonie : toujours belle dans un tel décor et relevée cette fois par une exceptionnelle assistance épiscopale.

En effet, durant ces trois jours (du 2 au 4) se tient à Paris la réunion plénière de l'épiscopat de toute la France : une bonne centaine d'Evêques y prennent part : à savoir 4 cardinaux, 21 archevêques et 81 évêques. La question de l'enseignement libre, celle de la pastorale des sacrements occupent, pour autant qu'on le sait, ces assises épiscopales et provoquent rapports et conclusions pratiques. Mentions ici, pour mémoire, que, à la Maison-Mère, nous logeons quinze évêques : à savoir, le cardinal Roques, archevêque de Rennes ; Mgr Chollet, archevêque de Cambrai ; Mgr Guerry, son coadjuteur, secrétaire de la Commission épiscopale ; Mgr Martin, archevêque de Rouen ; Mgr Gounot, archevêque de Carthage ; Mgr Llobet, archevêque d'Avignon ; Mgr Petit, évêque de Verdun ; Mgr Mathieu, évêque de Dax ; Mgr Théas, évêque de Tarbes et Lourdes ; Mgr Duperray, évêque de Montpellier ; Mgr Petiolley, évêque de Mende ; Mgr Guiller, évêque de Pamiers ; Mgr Dutoit, ancien évêque d'Arras ; Mgr Puéch, auxiliaire d'Albi ; Mgr Perrin, auxiliaire de Carthage. Il faut joindre à ces hôtes fort vénérables quelques-uns de leurs secrétaires, sans oublier les conducteurs d'autos épiscopales qui logent céans, tout comme leurs voitures.

La maison (est-il besoin de le dire) continue son trantran ordinaire ; chacun vague à sa besogne, à son devoir d'état. N'est-ce pas un heureux signe et une heureuse formule ? Chacun tout à son labeur !

3 avril. — Au 140, rue du Bac, en la chapelle de la Communauté, M. Jean-Marie Bonjean nous donne la conférence traditionnelle de Saint-Joseph, en cette fête renvoyée au 19 mars.

On peut la relire, pratique et soigneusement bâtie, dans l'*Echo de la Maison Mère* de juin 1951. En ce même jour, 3 avril

au C.P.L. (*Centre de Pastorale Liturgique*) à Vanves, au prieuré bénédictin Sainte-Bathilde, notre confrère de Nice, M. Diebold, est invité devant un auditoire restreint de techniciens à donner une communication, un rapport sur les *Statuts synodaux* ; sujet dans lequel il est passé maître. C'est un profit de l'entendre sur ce thème, comme sur maints autres !

8 avril. — Au Berceau de Saint-Vincent-de-Paul, en cette solennité de la Translation des Reliques de saint Vincent, se réunit annuellement la Commission de l'Œuvre : c'est la fête de la maison. Cette année a eu lieu, comme prévu, et parmi d'autres réjouissances marquantes, le *Mariage du vieux chêne de Saint Vincent*. Les *Annales* ont déjà parlé, dans le numéro précédent (pp. 129-130) du sens de cette cérémonie qui veut assurer des glands non abâtardis de l'arbre vénérable qui a vu passer et prier Vincent de Paul, enfant.

Au soir de ce jour, la plume et le cœur d'un diplômé de *Comillas*, évoquaient à qui mieux mieux le sens des cérémonies de ce jour. Devant ces lignes, à qui donner la palme ? Aux sentiments ou à la langue ? Douce, honorable incertitude.

Contemporain du bon roi Saint Louis, planté aux abords du chemin qui conduisait les pèlerins de France au sanctuaire de Compostelle, le chêne qui signalait aux passants la maison de Ranquines, garde toujours, malgré les siècles, les incendies, les ouragans, la même opulente frondaison de ses temps de jeunesse.

D'après une pieuse tradition, il fut le premier témoin de la piété mariale du petit père Vincent de Paul, et contempla dans un frémissement de joie le geste de cet humble berger qui offrait le montant de ses économies à un pauvre affamé de la lande.

Vraisemblablement planté aux environs du XII^e siècle, le chêne qui ombrage Ranquines est entré dans l'histoire dans le sillage glorieux de Monsieur Vincent. Et sans doute il aurait péri sous les morsures incessantes des touristes dévôts du grand Saint, si un soldat retraité, habitant les alentours, ne s'était établi en zélé gardien de l'arbre vénérable. Une commission se chargea par la suite de le protéger avec plus d'efficacité en dressant une palissade autour du tronc. Ce n'était pas encore suffisant : il fallut recourir à la construction d'une barrière en ciment et d'une haute grille en fer qui sauvegarda notre arbre du pieux vandalisme des collectionneurs de souvenirs. Depuis quelques années la Commission des Beaux Arts s'inquiétait du sort du chêne et le classait parmi les monuments historiques de la région. A partir de ce moment les techniciens s'intéressèrent plus particulièrement à lui. C'est à M. Druhen, inspecteur des Eaux et Forêts, que revient la gloire de lui avoir fixé un âge en utilisant d'ailleurs une méthode aussi ingénieuse que sûre. Il était facile d'établir la grosseur habituelle d'un chêne de cent ans. Avec ce point de repère, il ne restait plus qu'à préciser la progression de croissance normale constatée sur la largeur du tronc. Le tronç d'un chêne, pour atteindre les quatre mètres de diamètre qu'on mesure le nôtre, n'aurait pas eu besoin de moins de sept siècles. Mais comme toute a ici-bas une fin, il fallait, d'après les hommes compétents, assurer au vieil arbre une descendance non abâtardie, exempte de toute contamination. On en vint ainsi à parler du mariage du chêne de saint Vincent. Au moment de la floraison, on entoura quelques branches d'une toile qui empêcherait le pollen des arbres voisins de souiller la germination du nôtre. On fit coïncider la solennité de cet acte avec la fête annuelle d-

l'Œuvre du Berceau qui ramène tous les ans parmi nous l'évêque du diocèse.

Et c'est dans la plénitude de ses atours printaniers que le vieux chêne contempla donc les foules accourant à lui de toute part en cette soirée du 8 avril 1951. Il était question de mariage. L'intéressé ne paraissait pas s'en émouvoir outre mesure. Sous la caresse du vent océan la ramure chantait sa joie de revivre et balançait sans aucun ménagement la blanche robe dont on l'avait parée... Il est vrai que, malgré ses cinquante mètres carrés de toile, elle parvenait à recouvrir à peine quelques branches.

L'intention qui avait groupé ces milliers de personnes autour du doyen des chênes de France, autour du premier ami de Monsieur Vincent, était bonne et l'empressement avec lequel accoururent ce jour-là les foules vers l'esplanade qui réunit la maison natale, le monument national et le vieil arbre a démontré que les gens savent encore s'intéresser à des choses qui en valent la peine. M. Druhen, animateur de la fête, recevait, en cette après-midi dominicale, une éloquente réponse à son désir d'assurer perpétuité à l'arbre vénérable. Et comme le chêne est d'Eglise, il fallait donner à la fête toute la splendeur des solennités liturgiques ; et comme le chêne est gascon, il fallait ajouter au programme du jour la joie extérieure des manifestations populaires, nulle part mieux placées qu'à l'occasion d'un mariage.

Les cérémonies religieuses groupèrent autour de S. Exc. Mgr Mathieu, évêque d'Aire et de Dax, une assistance nombreuse et choisie. Le frémissement des blanches coractes, la note sombre des soutanes missionnaires assurait la perpétuelle présence de la double famille de saint Vincent auprès du Berceau de leur Père. Et le soir tout le monde comprit la belle leçon de spiritualité vinciennienne que le cœur d'un prêtre landais, M. l'abbé Pousade, sut adapter aux besoins des âmes.

On avait parlé d'humilité et, de nouveau, au sortir de l'église, les foules se trouvaient rassemblées autour d'un chêne gigantesque. C'est d'une toute petite semence qu'était sorti ce roi de la forêt... Une éloquente leçon de choses !!! Dans leur naïveté, les foules s'attendaient à une cérémonie grandiose ou pour le moins non dépourvue d'originalité. En fait, elle fut toute simple, comme il convenait d'ailleurs à un acte placé sous l'égide de Monsieur Vincent.

Le mariage se fit, comme il se devait, sous le regard des hommes d'Eglise, et il n'y manqua point la présence des témoins que requiert semblable cérémonie. Il y en eut de choix : l'un, descendant d'une sœur de Monsieur Vincent, M. Dufort, maire de la commune, qui est fier d'avoir donné à la France et au monde l'un de ses plus illustres fils et à l'Eglise un grand saint. Un autre, un Lazariste, M. Pierre, Directeur de l'Œuvre du Berceau, dont le perpétuel sourire tempère la malice gasconne à un tel point qu'il n'y laisse plus de place que pour la bonté.

Et lorsque les paroles liturgiques furent prononcées, on écouta le timbre d'une voix tout emplie des harmoniques du terroir donnant lecture du procès-verbal de l'acte mémorable.

Il était juste, puisque tout était fait pour assurer une descendance au chêne ancestral, de se livrer à la liesse des manifestations folkloriques. Landais et Basques rivalisèrent de grâce et d'adresse dans l'exécution des danses millénaires.

Mais c'était encore à la parole facile et enjouée de Mgr Mathieu qu'il appartenait de dégager le sens spirituel de la fête. Il dressa le parallélisme entre le désir d'assurer à ce chêne une

perpétuelle fécondité et le souci de Monsieur Vincent d'assurer la continuité de son action bienfaisante à travers ses fils, Prêtres de la Mission et Filles de la Charité, par la fondation des Séminaires de la rue du Bac et de Saint-Lazare. Et l'appel du grand évêque aux familles chrétiennes se fit pressant pour assurer la relève des Missionnaires qui tombent épuisés à la tâche sous toutes les latitudes du globe.

Le silence revint dans le paisible domaine de Ranquines. Je retournai à la place dire un dernier bonsoir au vieux chêne, le doyen des chênes de France ! J'écoutai le chant de sa ramure au vent calme du soir. Dans les hauteurs il me semblait que la frondaïson se penchait avec amour sur les murs qui abritent les Apostoliques d'aujourd'hui, Missionnaires de demain. J'essayai de comprendre la leçon que dégageait de la journée la philosophie presque millénaire du vieil arbre.

« Les gens croient que je vais mourir. Et c'est pourquoi ils veulent m'assurer une descendance authentique... Ce n'est pas la première fois que je vois les hommes songer à ma fin prochaine. Il y a quelques années, en 1814, lors de l'invasion des Alliés, on crut que mon heure dernière était venue et tout le monde fut surpris de constater mon désir de survivre... Je connus une deuxième fois l'épreuve du feu pour assurer la tranquillité des passants : on redoutait les nids de frelons qui profitaient de ma bienveillance hospitalière ! Je n'étais point coupable, mais j'acceptai l'épreuve avec humilité... Puis ce fut l'ouragan qui essaya de briser l'éternelle jeunesse de mon élan vers le ciel ! Il y a quelques années encore, le 14 juillet 1947, j'ai failli brûler : et cette fois j'aurais préféré disparaître plutôt que de voir les pauvres, orphelins et vieillards, les grands amis du bon Monsieur Vincent, chassés de leur maison par les flammes dévastatrices... Voyez le dôme découronné de cette chapelle... »

Je sentais que le vieux chêne éprouvait le désir de se communiquer dans la nostalgie de ce déclin d'une journée glorieuse. « Ils craignent de me voir disparaître ! ajoutait-il. Ce n'est pas nouveau ! Il y a près d'un siècle, le Directeur de l'Œuvre, un Lazariste, M. Lacour, résigné à me voir partir, écrivait à son Supérieur Général, M. Boré : « Il nous restera le tronc et les racines que l'on nous dit souvent symboliser l'humilité et la simplicité. Espérons que si le chêne de saint Vincent disparaît, son Berceau trouvera dans ces deux vertus comme une sève sacrée qui lui fera porter les fruits de bonnes œuvres pour la gloire de Dieu. » « ...Les hommes veulent capter ma puissance créatrice, mais je sèmerai toujours à tout vent. C'est ainsi que l'on fait sous les murs de cette maison que je contemple depuis trois quarts de siècle et où se forgent les cœurs des Missionnaires de demain... » La crinière léonine du grand arbre s'agita une dernière fois, sous la caresse du vent. Puis le chêne sembla se recueillir. C'était l'heure où le petit père landais faisait sa prière du soir..

Célestin Buhigas.

De cette cérémonie les professeurs humanistes de l'École avaient donc dressé en langue latine, un savoureux Procès-verbal que les *Annales* se doivent de conserver avec joie.

Anno Domini MDCCCLII
ante diem VI idus aprilis
Pio XII Summo Pontifice

Vincentio Aureolo Rei Publicae Gallorum Summo Magistro

*coram Exmo et Rmo Clemente Tarbellorum Antistite
Wedasto Petro Cunarum S. Vincentii Rectore
et stipato virorum coetu Podii undique terrarum collecto
ut venerabili quercui culgo dictae S. Vincentii
omnium Galliae roborum augustissimo et veterrimo
sed jamdiu per octo saecula
procellis defesso atque confecto
certa et genuina proles subderetur
opera navata est a Curatore fluviorum silvarumque
ut duo ejus rami
velario centum quinquaginta cubitos amplo
accurate circumtuderentur
câ mente ut spurio ignobilium quercuum vicinarum genitali
pulvere ventorum vel apium alis vecto
amborum ramorum flores
furto inseminari non possent.
Similis cura atque idem diligens discrimen
nobilissimis eorundem ramorum glandibus colligendis
tempore opportuno adhibebitur.
Testes fuerunt atque infra subscripserunt :
Johannes Dufort Podii aedilium Collegii Princeps
necnon stirpe sororis S. Vincentii a Paulo oriundus
Michael Druhen fluvii silvisque
in sinibus Tarbellorum Praefectus.*

Notre confrère M. Theobald Lalanne, une célébrité dans le monde des spécialistes du gascon, a transposé cette pièce dans le dialecte que parlait saint Vincent dans son enfance. Ce texte est en parler noir. Vincent enfant aurait pleinement compris cette page : à son intention et pour ses yeux perçants et avertis, glissons ces lignes gasconnes :

BERBAU

*En l'an de graci mil naou cens cinquante un, lou houeuil
abriou, Pie douzde qu'ère pape à Rome ; Bizèns Oriouou, présidèn
de le République à Paris ; Monseignur Mathiu, abcusque de Dax,
et Moussu Pierre, supèriur de la Capère de Pouy.*

*Un grand pailhat de yèn que s'ère amassat debath lou cassou
de Sèn Bizèns de Paul, lou mé bieulh et lou mé tilhut de tous
lous cassous de France, mé terriblemeun coussouat et scgoutit
per sept cens ans d'aygades et de bentorres. Chèts ha'ou affroun,
que calé toutun pensa à balha'ou un hilhot, mé pas dous panats,
de queuts qu'y gn'a deya trop.*

*Labeutz, lou Counsèrbatur dous arrious et dous bos qu'n
aprigat treus branques dou Cassou dap treus grans linseuous ;
pramoun outemeun lous cassous bezins, dap lou bèn et les brèspes,
que l'aoureun esbarreyat de le sou proube mascle ou trubès de
les sous ehous, et que l'y aoureun f...t bastardots, coum arribe
tout an entre cassous bezins.*

*Mé tard, que heran ugn'aoute hèste et ugn'aout berbau, entu
amassa aquere glan, plan de segu bertudère mercé aous linseuous.*

*Lous pairins de le hèste qu'èren : Lou Maire de Pouy, Moussu
Duhort, petit arrehilh de le so de Sèn Bizèns, et Moussu Druhen.
Counsèrbatur dous arrious et dous bos de le countrade.*

Le parler noir de ce procès-verbal est bien celui dont se servait Vincent de son enfance en son pays natal. Écoutons là-dessus la pertinente leçon philologique que nous transmet la *Liberté du Sud-Ouest* (18 avril 1951) sur la langue dont se ser-

vaient, il y a quatre cents ans, les parents du jeune Vincent et qui fut le dialecte de saint Vincent en son enfance.

On nous a demandé aussi pourquoi ce texte avait été rédigé en « parler noir » et non dans la phonétique du « parler clair », plus commune en Gascogne ; et si l'on peut savoir quel patois parlait le petit père Vincent. Nous avons interviewé le géographe de l'Atlas linguistique de France pour la Gascogne maritime, le Père Lalanne, professeur au Berceau de Saint-Vincent-de-Paul. Voici les renseignements obtenus :

a) Le « parler noir », « leu parla neugue », comme disent les usagers, est une variante du gascon qui, pour le dialectologue, ne diffère du gascon commun, ou « parler clair » que par une seule caractéristique essentielle, mais elle est de taille : quand le « clair » dit « hémne », « péthe » (femme, robe), le « noir » dit « heumne », « peulhe » ; et le fait se répète en moyenne pour un mot sur trois. On peut même rencontrer des séries désastreuses de ce genre : « Le peulhe de le heumne q'ous neugue », avec dix « eu » ou « e » consécutifs. C'est le noircissement total, la décoloration maxima des voyelles. Le Gersois dirait, sans un seul « e », mais avec cinq « é », trois « o », deux « a » : « La pétho dé la hemno es negro. » Reconnaissons humblement que c'est plus musical.

En termes techniques nous nous excusons du pédantisme, il sera bref, la loi de cette caractéristique s'énonce comme suit : Tout « e » latin long et accentué, « pellis », « femina », donne « é », « è » en gascon (« péthe », « hémne ») mais se transforme en « eu » dans la région « noire » : « peulhe », « heumne ». Mais « heste » n'y deviendrait jamais « heuste » parce que bref en latin. La loi est infailible, et nos paysans ne s'y trompent jamais, tout comme s'ils connaissaient mieux la prosodie latine qu'un professeur de Faculté.

b) Quel est le domaine de cette variante phonétique ? Il est très défini. C'est une poche enorme creusée à partir du littoral, dans la forêt landaise, et qui mesure 100 kilomètres de long sur 20 à 80 de large. Sa frontière s'articule à celle du basque entre Urt et Labastide-Clairence, se glisse entre Labatut et Pouillon, frôle les faubourgs sud-est de Dax et de Tartas, passe à l'est de Sabres et de Sore, hésite seulement à la charnière de Saint-Symphorien, d'où elle s'oriente nettement vers l'Océan, qu'elle atteint au sud d'Arcachon après avoir mordu à peine sur la forêt girondine.

À l'extrémité sud, le départ est faussé. Labastide-Clairence devrait être du « parler noir » comme Urt, son voisin, mais au XIV^e siècle, pour la peupler, on y transporta d'office (déjà !) un grand nombre de familles de Rabastens-de-Bigorre. Elles gardent encore leur prononciation aberrante.

Puis la ligne de démarcation se glisse entre les fermes avec fantaisie, mais avec une continuité remarquable. Entre Labatut et Pouillon, la propriété de Mouhê comprend trois fermes contiguës avec aire commune. Or, deux sont du « parler clair », l'autre du « parler noir », depuis toujours. Et quand un ménage est mixte, la frontière est hémithalame.

St-Symphorien devrait être du « parler clair », mais à la fin du XIX^e siècle, de très nombreuses familles non-landaises, dans leur migration vers « la Ribère » (la Garonne) s'y sont fixées et ont contaminé notablement le dialecte original.

c) Ce golfe linguistique landais est remarquable parce qu'il n'est commandé par aucune ville importante ; Bayonne, Dax, Tartas, loin de se situer vers son centre, se blotissent timidement à quatre ou cinq kilomètres de sa bordure. Or, les dialectologues supposent généralement que ce sont les capitales, ou centres directeurs, qui créent et propagent l'évolution dialectale. Hélas ! notre « parler noir » ne leur doit rien. Au contraire, nos centres (Dax, Tartas) ont subi cette déformation partielle de l'ouest, se sont laissés submerger par la vague maritime, et leur prétendue influence a été impuissante à pousser ensuite le phénomène à plus de cinq kilomètres vers le sud-est. D'autres poches semblables,

dans la forêt gasconne, en pleine brousse, nous amènent à la même conclusion.

On pouvait s'y attendre : les 100.000 usagers de la campagne modeste et enrichissaient la langue et l'imposaient aux quatre ou cinq mille citadins des villes du moyen-âge parqués dans leurs mesquines murailles ; ils leur apportaient en même temps dans leurs chapons et leurs foies de canard les mots qui les désignaient. La loi est renversée quand la langue supérieure est imposée par un vainqueur étranger ou un pouvoir central envahissant. Les Romains ou les officiels de l'Île-de-France occupent d'abord les centres, et c'est de là qu'ils étendent leur influence et leur langage. Mais, plus qu'une évolution dialectale, c'est un coup d'État politique.)

d) Mais comment savoir si Dax — et le Pouy de notre Saint-Vincent — parlait déjà « noir » au XVII^e siècle ou si le « noircissement » s'est produit plus tard ? Dax possède un registre des délibérations de ses jurats au XIV^e siècle et une copie du même, faite quatre-vingts ans plus tard (« Livre noir » et « Livre rouge »). Malheureusement, l'absence d'un système d'accentuation régulier ne nous permet pas de savoir si « e » se prononçait « é-è » ou « eu ». Mais nous ne pouvons confondre l'article féminin du « parler clair » « ia » avec « le » caractéristique du « parler noir ». Or, le premier secrétaire écrit toujours — c'est-à-dire des milliers de fois — « le » (baque) ; quatre-vingts ans plus tard, le deuxième secrétaire fait alterner dans la plus grande anarchie « le » et « la ». L'explication la plus plausible est que le premier écrivait dans son propre dialecte dacquois en « noir ». Le deuxième devait être étranger ; certains faits le dénoncent comme de la région d'Hagetmau. Dès lors, quand il recopiait les yeux sur le premier texte, il écrivait « le » à la dacquoise, et quand il reproduisait de mémoire les fins de lignes, il écrivait « la », suivant sa vieille habitude.

La distinction entre « parler noir » et « parler clair » existait donc au XVII^e siècle. La région de Dax était déjà « noire » et les bergers de Pouy parlaient « noir ».

8 avril : Translation des reliques de saint Vincent. — Suivant le programme, Mgr Feltin, archevêque de Paris, officie dans le cadre et suivant les rites si souvent décrits ou évoqués dans les *Annales*. Ils le seront de nombreuses années encore, car ils sont toujours émouvants pour les cœurs bien nés. C'est le Père, c'est la charité qui sont là sous nos yeux. C'est la leçon vivante que dégagent ses restes précieux toujours imprégnés de dévouement et d'amour de la vocation.

C'est cet apostolat, ce sens missionnaire qu'après vêpres, souligne le Père Destombes, assistant des Missions étrangères de Paris. Cela demeure d'éternelle actualité.

Très Honoré Père,
Mes frères,

Il est des vies auxquelles l'éloge humain ne peut s'égalier : vies trop en profondeur pour qu'on en puisse — en peu de mots ou en beaucoup — produire toute la richesse, trop remplies d'œuvres pour qu'on puisse les résumer, trop multiples d'aspects pour qu'on en puisse manifester tout l'éclat.

La vie de saint Vincent de Paul est de celles-là. Mais puisqu'il vous a plu, Très Honoré Père, de faire appel à un prêtre des Missions Étrangères pour exalter aujourd'hui l'illustre fondateur de votre Congrégation, permettez-lui de présenter à cette Assemblée le missionnaire que fut Monsieur Vincent.

A qui relit l'histoire du XVII^e siècle, il pourrait sembler tout naturel que Monsieur Vincent ait tourné ses regards, ses pensées et son activité vers les missions lointaines. C'était l'époque de « l'éveil missionnaire de la France », l'époque où se pu-

blait un mémoire intitulé : « Qu'il y a apparence que le temps des Missions Etrangères est venu », l'époque où Monsieur Vincent, non sans humour, constatait : « ayant plu à Dieu donner une approbation universelle aux Missions, partout chacun commence à y prendre goût, et plusieurs à y travailler. »

Cependant, ce serait méconnaître le sérieux et solide fondement de la vocation missionnaire de Monsieur Vincent que de l'attribuer à la certu du courant à la mode dans l'élite française qui réalisait enfin ses responsabilités à l'égard du salut des infidèles.

Monsieur Vincent avait ses raisons personnelles de penser à l'établissement de l'Eglise en terres infidèles et, loin de suivre le courant, il le dirigeait plutôt, il en intensifiait la puissance.

Car, prêtre, il se sentait « coupable du sang de Jésus-Christ », s'il le laissait « inutile faute d'application » ; il « tenait pour certain de n'être pas véritablement chrétien, s'il n'était pas prêt de tout perdre et de donner même sa vie pour l'honneur et la gloire de Jésus-Christ ».

Prêtre, il avait conscience de l'universelle apostolicité de son sacerdoce, le sacerdoce même de Jésus-Christ, venu au monde pour annoncer le royaume de Dieu. Il avait conscience aussi « du pouvoir qu'a le Pape d'envoyer ad gentes et de l'obligation qu'ont d'obéir au Pape tous les ecclésiastiques de l'Eglise dans ce cas-là ».

Et puis, il aimait l'Eglise et, devant les tristesses de celle-ci en Europe, il avait éprouvé « beaucoup d'affection et de dévotion à la Propagation de l'Eglise en pays infidèles par l'appréhension que Dieu l'anéantisse peu à peu de deçà. »

Dans son humilité, il ne voyait pas que par ses missions des campagnes, par sa réformation du clergé, son influence judicieuse dans le choix des Evêques, il préparait un merveilleux essor de l'Eglise de France. Non, il ne voyait pas son œuvre et murmurait : « Que savons-nous si Dieu ne veut pas transférer l'Eglise chez les infidèles ? » Toutefois, comme s'il espérait, en dépit des apparences qu'un tel malheur serait écarté, il ajoutait : « Quand Dieu n'aurait pas ce dessein, ne devons-nous pas contribuer à l'extension de l'Eglise ? »

L'Eglise ! Elle était vraiment pour lui le royaume de Dieu, de ce Dieu dont l'amour et le souci de la gloire ne lui laissent pas de repos. Comment dès lors, les frontières territoriales de la France et de l'Europe, auraient-elles pu fixer celles de son zèle ? C'est par toute la terre que le vrai Dieu doit être connu, adoré, aimé, et l'on comprend le geste du fondateur de la Congrégation, « offrant à Dieu sa Compagnie pour aller là où Sa Sainteté le Pape l'ordonnera ».

Ce geste n'était qu'un symbole, il allait être une réalité. Personnellement, Monsieur Vincent n'eut pas le privilège de quitter la France pour se consacrer aux Missions à travers le monde. Mais quel désir il en avait ! un désir qui confinait à une sainte jalousie.

« Messieurs, écrivait-il un jour à ses fils de Madagascar, le ciel et la terre regardent avec plaisir le partage heureux qui vous est échu. Je pense qu'il n'y a aucun ange, ni aucun saint dans le ciel qui ne vous envie ce bonheur et, quoique je sois le plus abominable des pécheurs, je vous avoue néanmoins que s'il m'était permis, je vous l'envierais moi-même. »

Ce désir, Monsieur Vincent l'entretint jusqu'au soir de sa vie. Qu'il est beau, le vicillard usé par les travaux et le don d'

soi, rêvant de mourir à la peine, « auprès d'un buisson, en évangélisant quelque village » et confiant à un de ses fils : « Quelque vieux et caduc comme je suis, je ne dois pas laisser de me tenir dans cette disposition de m'en aller aux Indes pour y gagner des âmes à Dieu, dussé-je mourir sur le chemin. »

Il n'alla pas aux Indes. Dieu le retint à Saint-Lazare, où il formerait des apôtres qui iraient, eux, à travers le monde, animés de son esprit et de sa flamme, prêcher le nom de Dieu, « montrer la beauté de notre sainte Religion ».

Est-ce téméraire de ranger, à côté de ses fils authentiques, les missionnaires de la rue du Bac ? Sans oser revendiquer une parenté directe, ils reconnaissent volontiers ce qu'ils doivent à Monsieur Vincent, pour leur existence et leur esprit...

Quand le projet d'envoyer des Vicaires apostoliques en Extrême-Orient fut conçu, Monsieur Vincent ne crut pas devoir proposer « sa chétive Compagnie » pour l'apostolat hors de France. Il n'avait pas coutume de devancer la Providence. Pour son compte personnel, il la suivait toujours, mais, il l'aiderait au besoin quand il s'agissait des autres.

C'est ainsi que de tout son pouvoir, de toute sa ferveur, il plaida par suppliques adressées à la Sacrée Congrégation de la Propagande, la cause des Vicaires apostoliques, et particulièrement celle d'un confrère de la Compagnie du Saint-Sacrement, d'un membre de la Conférence des Mardis, François Pallu, qui fut, en effet, agréé et devint le fondateur de la Société des Missions Étrangères.

Celui-ci, qui avait bénéficié du meilleur de l'expérience, de la foi et du cœur de Monsieur Vincent, voulut voir ses propres fils à l'école des fils de son Maître. Dans une lettre datée d'Alep, il insistait sur la formation des futurs missionnaires laissés à Paris : « Liez-vous écrivait-il, avec les Pères de la Mission, plutôt qu'à aucun autre... ils ont un certain esprit qui est plus proportionné à ceux qui prétendent aux Missions. »

Cet esprit, c'était l'esprit de Monsieur Vincent lui-même ; il s'était manifesté dans les missions des campagnes en France; il commençait à se révéler dans les Missions de Madagascar et de Barbarie ; il était tout entier dans l'âme du Saint et nous le retrouvons aujourd'hui à la fois reçu par ses nombreux disciples et consigné dans de précieux documents. Les uns et les autres, chacun à leur façon, nous donnent la vraie physionomie du missionnaire et la méthode de travail missionnaire, selon saint Vincent de Paul.

Notons-le d'abord, pour le Saint, n'est pas missionnaire qui-conque en prend ou en porte le nom.

De son temps déjà, « tout le monde » voulait se parer de ce nom, « parce que la miséricorde de Dieu a eu pour agréable de lui donner quelque réputation ».

De cette usurpation résultaient de fâcheuses confusions, mais, le Saint, sans s'alarmer de ce mal inévitable, en profitait pour dire aux siens : « il vaut mieux tâcher de se distinguer des autres par l'usage des vertus qui font un vrai missionnaire. »

A la vérité, le titre importe peu, mais bien les vertus et celles-ci supposent à l'origine un appel de Dieu et un envoi officiel par l'Église, en un mot, une vocation.

Cette vocation, « accomplissement dans le temps d'un dessein éternel » est « un don du ciel » à accueillir sans orgueil ni vanité. « Votre cœur a-t-il la honte et la confusion convenables pour recevoir une telle grâce ? » écrit Monsieur Vincent à l'un

de ses fils qu'il envoie à Madagascar. « Seule l'humilité est capable de la porter » ; mais qu'elle ne dégénère pas en pusillanimité ou crainte ! « Le parfait abandon de tout ce que vous êtes et pouvez être, dans l'exubérante confiance en votre Souverain Créateur, doit suivre ! »

L'exubérante confiance ! comme ce sentiment suppose non seulement la foi en Dieu, « en qui nous pouvons tout, principalement dans l'occasion car, quand on est dans l'occasion, on se sent un homme tout nouveau », mais la certitude d'avoir été choisi et appelé par Dieu !

Saint Vincent reçut cette confiance exubérante. Autour de lui, il dut en rappeler parfois les raisons, lorsque les hommes et les éléments semblaient se liguier contre les ouvriers apostoliques et leurs œuvres.

C'est Dieu, répétait-il alors avec véhémence, c'est Dieu qui a appelé nos confrères en ce pays-là... C'est « Monsieur le Nonce, de l'autorité de la Sacrée Congrégation de la Propagande de laquelle Notre Saint Père le Pape est chef, qui a choisi la Compagnie pour aller servir Dieu à Madagascar... Et qui en doute ? N'est-ce pas là une vraie vocation ? »

L'appel de Dieu, confirmé par celui de l'Eglise, voilà, selon Vincent, le point de départ de toute vocation missionnaire, car il ne s'agit pas d'action humaine à entreprendre mais d'une activité proprement divine.

« Dieu veut être votre premier et votre second dans cet ouvrage apostolique pour montrer que l'établissement de la foi est son affaire propre et non pas l'œuvre des hommes. »

Saint Vincent ne dénie pas, pour autant, le concours de l'instrument humain. Au contraire, il réclame de lui, par fidélité à l'appel, « générosité et grandeur de courage ». « Il vous faut, écrit-il, la foi d'Abraham, la charité de saint Paul, le désir de vous consumer tout entier pour Dieu comme saint François-Xavier. »

En écrivant ces mots, le Saint pressentait-il toutes les tribulations et adversités qui marqueraient la fondation de la mission lointaine ? Toujours est-il que les premiers missionnaires vécurent à la lettre les vicissitudes du Père des croyants. Comme lui, ils quittèrent leur famille, leur patrie, pour obéir en esprit de foi, sans savoir où ils allaient. « Fide obedivit... exiit nesciens quo iret ». Comme lui, ils emportaient la promesse d'une fécondité spirituelle, mais qu'elle fut lente à se réaliser ! Et quand enfin, elle se réalisa, ils assistèrent, eux aussi, à sa destruction. Cependant, comme le patriarche, ils crurent toujours — contra spem in spem — que Dieu était assez puissant pour ressusciter des morts. Ni les délais, ni les retards, ni les apparences contraires n'eurent raison de leur foi en la fidélité divine. Et Vincent pouvait les désigner : « Voilà des missionnaires, de vrais missionnaires. »

A côté de la foi d'Abraham, saint Vincent voulait voir la charité de Paul, qui rendrait leur « cœur grand, vaste et ample » d'humanité, avec je ne sais quelle philanthropie qui inclinait l'apôtre vers les hommes, leurs misères, leurs détresses et le rendrait ingénieux à les secourir. La charité qui amplifie le cœur de l'apôtre n'est autre qu'un immense amour de Dieu.

C'est cet amour qui, selon les mots de Vincent, donnera « amplitude d'entendement pour connaître bien la grandeur, l'étendue de la bonté et de la puissance de Dieu, pour connaî-

tre jusqu'où s'étend l'obligation de Le servir, de Le glorifier de toutes manières possibles. »

C'est cet amour qui donnera « amplitude de volonté pour embrasser toutes les occasions de procurer la gloire de Dieu. »

On le voit, l'apostolat missionnaire, dans la pensée de saint Vincent, est essentiellement une conséquence de la sincérité vivante d'un grand amour de Dieu. L'apostolat ne part pas des hommes, il part de Dieu ; il ne va pas à Dieu par les hommes ; il va aux hommes par Dieu ; il aime les hommes mais en Dieu et cherche à faire aimer Dieu de toute la charité dont l'humanité entière est surnaturellement capable.

Ainsi, l'amour de Dieu est le grand motif de l'activité missionnaire. Son point d'application est, certes, humain, mais son principe et sa fin doivent rester divins.

C'est pourquoi dans tous ses entretiens et lettres, saint Vincent, malgré la compassion qu'il éprouve pour ceux qui sont encore dans les ténèbres de la mort, ne parle que du « service de Dieu », de la « gloire à procurer à Dieu ».

Une telle conception de l'apostolat missionnaire implique évidemment le sacrifice total de l'apôtre. L'ouvrier ne compte pas, il est au service de la Majesté divine ; il doit se consumer pour elle.

Saint Vincent n'était pas homme à cacher cette vérité ou à l'édulcorer. Au premier missionnaire envoyé à Madagascar, il écrit : « La Compagnie a été choisie pour aller servir Dieu en cette île et elle a jeté les yeux sur vous comme sur la meilleure hostie qu'elle ait pour en faire hommage à notre Souverain Créateur ».

Dans le monde on imagine volontiers le missionnaire comme un grand actif ; saint Vincent nous le présente comme une hostie, une victime dont le sacrifice procurera gloire à Dieu et salut aux hommes. C'est que saint Vincent ne détache jamais ses yeux du premier missionnaire qui a glorifié son Père et racheté le monde par son sacrifice, et il ne conçoit pas de rédemption possible en dehors de l'imitation de Jésus-Christ, victime de son sacerdoce et de sa mission rédemptrice.

Quand l'adversité survient à ses missionnaires, le Saint ne s'émeut pas : il rappelle seulement la loi de la rédemption.

« Dieu vous traite comme Il a traité son Fils. Il l'a envoyé au monde établir son Eglise par la Passion et il semble qu'Il ne veut introduire la foi à Madagascar que par votre souffrance. »

François Pallu, en recommandant aux siens l'esprit de saint Vincent, l'estimait « proportionné aux Missions parce que la nature n'y a pas de place ». Il aurait pu reprendre le mot même de saint Vincent, s'il l'avait connu : cet esprit exprime au naif l'esprit de Jésus-Christ ».

Mais, saint Vincent, en inculquant l'esprit de Jésus-Christ à ses missionnaires comme le seul vrai, le seul efficace pour réaliser la vocation missionnaire n'oubliait pas que l'activité apostolique s'exerça sur des hommes.

C'est toute une méthode d'apostolat qu'il enseigne au gré des circonstances ; elle n'a rien perdu de son actualité, tant l'esprit des Saints, conforme à celui de Jésus-Christ, inspire des solutions qui valent pour tous les temps.

Cette méthode s'inspire d'une vue optimiste des sujets sur lesquels elle va s'exercer, et d'une expérience clairvoyante des âmes.

Les infidèles ne sont pas si pervers qu'ils « ne portent encore en eux les marques que Dieu leur a laissées de soi-même » ; elles sont comme autant de pierres d'attente du christianisme qui va les relever.

Le missionnaire s'attachera donc à « leur faire reconnaître ces marques divines et cela, non par des raisons de subtile théologie, mais par des raisons prises de la nature. Car, insiste le Saint, il faut commencer par là. »

Le missionnaire, par un sentiment de respect de leurs attitudes et comportements, se gardera bien de s'amuser des naïvetés de ceux à qui il apporte la vérité de Dieu. Il « s'assujettira aux lois du pays, hors la religion. Encore, évitera-t-il de dire aucune chose pour la mépriser. »

Bref, le missionnaire s'adaptera. Et pour s'adapter pleinement, il ne s'appliquera « pendant quelque temps à autre chose qu'à l'étude de la langue. Faites état, dit-il, que vous êtes devenu enfant et que vous apprenez à parler, dans cet état, laissez-vous gouverner par vos aînés qui vous tiendront lieu de Pères. »

Après quoi, le missionnaire pourra enseigner la parole de Dieu. « Celle-ci est appropriée aux cœurs qui doivent la recevoir ». Que l'apôtre ne la dénature donc pas par de vains ornements ! « les vérités ont plus d'efficace sous l'ornement naturel de la simplicité ».

Qu'il recourre cependant aux moyens qui « lient l'imagination ». « Les images de nos mystères servent merveilleusement à faire comprendre à ces bonnes gens ce qu'on veut leur apprendre et ils se plaisent à en voir ».

Qu'enfin, le « capital de votre étude, après avoir travaillé à vivre en odeur de suavité et de bon exemple, soit de faire connaître les vérités de la foi. » Il requiert donc un double témoignage : celui de la vie et celui de la Parole.

Quel portrait de missionnaire et quel programme d'action ! En vous les exposant, mes frères, il a pu sembler à plusieurs que j'oubliais le Saint qui les avait tracés. Mais non, la physiologie missionnaire que saint Vincent voulait reproduire en ses fils, c'était, sans qu'il s'en doutât, la sienne propre ; le programme d'action qu'il leur suggérait, c'était le sien ou plutôt celui de son Divin Maître Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il imitait en tous points ?

Par l'esprit missionnaire dont il imprégna ses fils, Vincent de Paul fut un grand missionnaire. Cet esprit, Dieu merci, n'est pas mort avec lui ; il continue, il se propage, tout comme son activité missionnaire ne se clôt pas avec son existence terrestre, mais se perpétue par ses fils et ses filles très chers.

Et ce soir, reprenant la prière de saint Vincent, « demandons à Dieu qu'Il donne cet esprit, ce cœur qui nous fasse aller partout, ce cœur du Fils de Dieu qui nous dispose à aller comme Il irait et, comme Il serait allé si sa Sagesse éternelle eût jugé à propos de travailler pour la conversion des pauvres nations. Partout ce feu divin, ce feu d'amour, de crainte de Dieu ; partout le monde : en Barbarie, aux Indes, au Japon... Ah ! demandons bien tous à Dieu cet esprit qui nous porte partout. » Ainsi soit-il !

3 mai. — Invention ou découverte de la vraie Croix. — Cette fête liturgique ramène nos pensées et nos cœurs vers Jérusalem, vers cette ville où les événements politiques et les différends ta-

pageurs entre arabes et juifs attirent l'attention mondiale. Par suite d'une toute récente histoire politique, l'antique Palestine a été bizarrement sectionnée en un État arabe : la Transjordanie, et un État juif, qui a ramené officiellement l'antique appellation d'*Israël*. Dans un tracé compliqué, la frontière soigneusement gardée soulève des incidents. Dans ce foyer où couve l'incendie, écrit M. Joseph Alouan, se trouvent des enfants de saint Vincent : la cornette des Filles de la Charité y parle toujours de paix et de dévouement. Le grand hospice de Saint-Vincent redit cette leçon pratique de bonté. Véritable arche de Noé pour toutes les misères humaines, il contient, en cette année 1951, quelque quatre-vingts orphelines, trente vieillards, soixante vieilles, trente infirmes, trente bébés, soixante aveugles, vingt fous ou folles, vingt idiots ou idiotes.

L'hospice de Saint-Vincent a aussi en charge son annexe de Béthanie, en zone arabe (orphelinat de quatre-vingts garçons, et quelques infirmes), et d'Aïn Karem. Tout cela remonte à 1886 : en pareil jour, le 3 mai, Sœur Léonie Sion arrivait avec trois compagnes, préoccupées de savoir par quelles œuvres elles devaient débiter à Jérusalem. Un *effendi* dont le fils était malade depuis deux mois, ayant entendu parler de l'arrivée des Sœurs qu'on présentait comme de *grands médecins venus de Paris*, vint aussitôt les prier d'aller voir l'enfant. Sœur Sion prit avec elle une compagne, et chemin faisant, elle suppliait Dieu de bénir cette première visite aux malades. Le petit être, épuisé par une fièvre brûlante, semblait condamné. Sœur Sion prescrivit une potion qu'elle composa elle-même, avec tout son cœur et son savoir professionnel. Mais sa charité comptait plus sur le secours divin que sur ses remèdes et ses propres lumières. Huit jours plus tard l'enfant était guéri. Cet épisode inattendu fit du bruit. La guérison d'un autre malade, quasi mourant, le fils du cheik Youssef, et rendu à la vie mit la joie dans tous les cœurs et fit bénir les Filles de Monsieur Vincent. L'œuvre des visites à domicile était fondée... Depuis, les autres activités des Sœurs suivirent : enfants trouvés, orphelinat de garçons et de filles, dispensaire, hospice de vieillards et de vieilles, aliénés, infirmes, crèche, catéchismes, etc...

En 1887, les Filles de la Charité ouvrirent à Bethléem un hôpital de cent lits avec un orphelinat qui, depuis, a été remplacé par une crèche, pour quelque cinquante bébés avec l'obligatoire dispensaire et visite des pauvres malades à domicile. Actuellement il y a là cinquante employés et dix-sept Sœurs.

En 1890, commence à Haïffa le pensionnat-orphelinat : un des meilleurs établissements scolaires du pays et qui, avant les événements et troubles, abritait plus de treize cents élèves, quelque soixante orphelines.

En 1898, c'est la fondation de l'hôpital français de Nazareth avec ses cent lits, dispensaire, visite et crèche : quarante employés et douze Sœurs.

En 1930, la Mère Récamier achète un vaste terrain à Béthanie ; elle y fait bâtir une grande maison pour quatre-vingts orphelines et une douzaine d'infirmes. Cette fondation, avec sept Sœurs, est aussi devenue la maison des retraites annuelles.

De leur côté, quelques Lazaristes sont aussi présents en Terre Sainte. Depuis 1894, la province de Cologne, mandatée par la Société allemande pour les Lieux Saints, assurait à Jérusalem le service religieux d'un pensionnat pour jeunes filles ; à Haïffa,

celui d'un hôpital : à Tabgah, sur le lac de Tibériade, elle gérait une hôtellerie pour pèlerins.

De son côté, la Province de France ouvrit en 1904 une maison à Jérusalem dont le premier Supérieur fut François Bourzeix, ancien curé de Saint-Louis de Vichy. On acheta du Consulat d'Allemagne la pension William, ancienne léproserie, qui est actuellement la maison de la rue Mamillah. Les premiers Lazaristes assurèrent le service spirituel des Filles de la Charité et donnèrent des retraites dans diverses maisons religieuses. En 1905, commença une école apostolique qui dura jusqu'en 1914, mais les événements contraignirent alors à fermer la maison. Comme les recrues *apostoliques* venaient pratiquement du Liban, on jugea préférable de rapprocher cette école de son centre d'approvisionnement. Un don et le dévouement intrépide de M. Heudre créèrent Furn-el-Chebak, proche Beyrouth. De son côté, la maison de Jérusalem, modestement rouverte après la guerre de 1914-1919, fut pillée, en 1947. En juin 1950, elle subit les méfaits de l'incendie, qui dévora la maison voisine, du moulin Shtaklef : la moitié de la toiture et les fenêtres du côté est de notre maison participèrent à ce désastre regrettable. Le travail, pourtant, continue... » Floreat !

10 mai. — M. Payen, supérieur du Grand séminaire de Beauvais revient de Reims où il a pris part à une réunion de dix supérieurs de Grands séminaires diocésains de la province ecclésiastique. Echanges de vues.

16 mai. — A 9 heures du soir en l'église paroissiale de Saint-Sulpice, à l'occasion du Congrès pour religieuses, une paratiturgie retrace et exalte devant une assistance compacte de toute robe et de toute coiffure, la beauté et les devoirs de la vocation à la vie religieuse.

22 mai. — Il y a cent cinquante ans, à Mondovi, le 22 mai 1801, naissait le futur Lazariste Marc-Antoine Durando, dont la cause de béatification a été introduite.

Les *Annales* (il est loisible et recommandé de les relire parfois) ont, à diverses reprises, parlé de ce saint prêtre de la Mission, mort le 10 décembre 1880. Parmi les œuvres de son zèle, les *Annali* de nos confrères de Rome, rappelaient, ces jours-ci, l'œuvre des *Nazaréennes*. C'est une communauté dont il est bon de connaître l'existence, car son recrutement spécial, relativement à l'origine familiale des postulantes, correspond à des situations de famille dont il faut avoir une délicate compréhension.

Fondation. — *La communauté des Sœurs de Nazareth (dites communément les Nazaréennes) a été fondée le 21 novembre 1865 par le serviteur de Dieu, Marc-Antonio Durando, prêtre de la Congrégation de la Mission, Supérieur de la Maison de Turin (Italie), pendant cinquante ans, et Visiteur de la Province de Piémont.*

Dans son ministère, le Père Durando rencontrait souvent des jeunes filles qui, par le défaut d'une naissance légitime, ne pouvaient être reçues dans une Communauté religieuse, pour se consacrer au service de Dieu.

Avec son génie organisateur et son zèle apostolique dépassant les temps et la promulgation du nouveau Code du Droit Canonique, le Père Durando eut l'idée de fonder une nouvelle communauté dans l'Eglise, où les jeunes filles illégitimes pou-

caient être reçues, si elles avaient la vocation à la vie religieuse.

Aidé par la Vénérable Louise Borgiotti, le Père Durando dirigea les premières Sœurs, les disposant à tous les sacrifices et à savoir utiliser les infirmités corporelles des malades pour les conduire à Dieu. Pour cela, il leur donna des Règles très sages, qui jusqu'ici ont donné de bons résultats et ont contribué à l'esprit surnaturel des Sœurs Nazaréennes.

But. — A l'époque où vivait le Père Durando, il n'y avait pas à Turin ni ailleurs, une communauté religieuse faisant profession d'assister à leur domicile les malades de condition aisée.

Tel est donc le but de la communauté des Sœurs de Nazareth : 1° d'assister à domicile les malades : pendant le jour les veiller, s'il le faut pendant la nuit, et après leur mort, et : 2° éduquer les enfants pauvres, qui n'ont personne pour s'occuper d'eux.

Il va de soi que le but principal est de travailler à leur perfection, en honorant la Passion de Notre-Seigneur, et en s'efforçant de la faire honorer par les autres.

Direction. — Le Père Durando a dirigé personnellement la communauté jusqu'à sa mort (1880). Par sa volonté, la communauté passa sous la direction immédiate du Supérieur de la Mission à Turin, avec le consentement du Supérieur Général, comme il est dit dans le Diplôme d'Affiliation à la Compagnie des Filles de la Charité, accordée aux Sœurs Nazaréennes par le Très Honoré Père Fiat, le 19 juillet 1901.

Conditions d'admission. — La communauté des Sœurs Nazaréennes ne demande aux postulantes que la bonne volonté de marcher sur les traces de leur fondateur ; d'être disposées à assister les malades à domicile et dans les cliniques ; et d'élever chrétiennement les enfants pauvres, sans famille. Avec une bonne santé et sans nul défaut physique, elles doivent avoir une conduite exemplaire ; si elles donnent des marques d'une vraie vocation, on les reçoit parmi les Aspirantes, où elles se préparent par l'étude et la vie cachée, à entrer au Noviciat, âgées de dix-huit ans au moins, de vingt-huit au plus.

Adresse. — Suore Nazzarene, Corso Peschiera, 12, Torino (Italie).

Nature de la Communauté. — Les Sœurs Nazaréennes ont une Règle propre à leur Institut ; après six mois de postulat et cinq mois de noviciat, elles font des vœux annuels ordinaires de pureté, chasteté et obéissance, et le quatrième vœu de charité, l'après le but de l'Institut.

Après huit ans de vocation, elles font le vœu d'honorer d'une manière particulière la Passion de Notre-Seigneur.

(*Annali della Missione*, mai-juin 1951, p. 184-186.)

27 mai. — Procession du Saint Sacrement à la rue du Bac, après la grand-messe au 95 de la rue de Sèvres. Notons que le soir après les Vêpres chantées à la maison, les cleres participent encore, dans les jardins de l'hôpital Saint-Joseph, à une seconde procession du Saint Sacrement. *Lauda... cane... ora*. Jour du Seigneur bien rempli certes du souvenir et des bienfaits de Dieu.

3 juin. — Aujourd'hui, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, la Société Nationale d'Encouragement au Bien procède à son annuelle distribution de récompenses. Le programme de la séance est chargé : la lecture du long palmarès risquant

de paraître monotone, on l'a encadrée dans un riche programme musical et chorégraphique, auquel la *Batterie-Fanfare de la Garde Républicaine*, et divers artistes (Opéra, Opéra-Comique et Comédie Française) ont prêté leur gracieux concours.

Au début, nous entendons l'hymne beylical. C'est qu'en effet, M. le Ministre de la Santé publique de la Régence tunisienne figure au premier rang de l'assistance. Il recevra la médaille d'or de la Société et remerciera dans un français très pur de l'honneur qui lui est fait, ajoutant quelques mots heureux et délicats sur l'amitié franco-tunisienne. Le directeur général de la Société d'Encouragement au Bien, M. Gustave Kass, prononce une émouvant discours. Il rappelle qu'il ne faut pas chercher le vrai visage de la France dans les journaux qui racontent avec force détails, soulignés par des photographies, les exploits de quelques criminels, ni dans les lieux où l'on s'amuse et dont la clientèle n'est pas en majorité française. La vraie France, on va en avoir un aperçu dans l'évocation de tant d'actes généreux, parfois héroïques, signalés à la Société, qui s'excuse de ne pouvoir les récompenser comme elle le voudrait. Comme ils sont émouvants, en effet, ces actes de dévouement ! Sauveteurs qui ont risqué leur vie pour arracher des victimes à l'eau ou aux flammes. Familles déjà chargées d'enfants qui ont adopté jusqu'à cinq ou six orphelins. Jeunes femmes renonçant à fonder un foyer pour se consacrer à des parents incurables. Vieux serviteurs conservant une admirable fidélité à des maîtres tombés dans la misère. On sent ses yeux se mouiller de larmes, et l'on rougit de soi à l'énumération, faite en toute simplicité, de gestes de cette nature.

La « *couronne civique* » est la récompense suprême accordée par la Société d'Encouragement au Bien. Deux couronnes furent distribuées dans cette séance d'aujourd'hui. L'une des personnes ainsi distinguées put recevoir personnellement sa récompense. C'était Mlle Suzanne Fouché, dont l'on connaît l'incroyable force d'âme, l'admirable dévouement aux malades de nos sanas qu'elle s'efforce après leur guérison de readapter à la vie, enfin les ouvrages consacrés à la souffrance dont elle parle avec l'autorité de l'expérience et où s'exprime une âme si profondément chrétienne. L'assistance lui fit une longue ovation bien méritée. La deuxième couronne fut décernée à notre confrère, Monseigneur Gounot, archevêque de Carthage. M. Kass, en quelques mots très justes, évoqua sa physionomie morale et fit l'éloge de son inlassable charité. En l'absence du titulaire, c'est Monseigneur Arquillière, professeur à l'Institut Catholique de Paris, qui reçut la couronne destinée à l'archevêque de Carthage. Par ses applaudissements nourris l'assistance montra qu'elle faisait pleinement siens les sentiments si délicatement traduits par le directeur général de la Société.

De telles manifestations sont un bain d'optimisme. Après avoir lu, dans la presse quotidienne, tant de faits qui laisseraient croire à un fléchissement désespéré de la vie morale dans notre pays, il est reconfortant et juste d'apprendre que si le bien ne fait pas de bruit, il n'en existe pas moins, et qu'il y a, grâce à Dieu, dans la France d'aujourd'hui, comme aux siècles passés, des âmes, et en grand nombre, dont la générosité, le plus souvent d'inspiration chrétienne, compense largement les misères morales que par loyauté nous soulignons bruyamment nous-mêmes et qui servent de base aux jugements sommaires, et dès lors injustes de l'étranger qui ignore et même ne sait pas voir.

Une appréciation d'ensemble est délicate et comporte nombre d'éléments. Voici tout un revers de la médaille : un beau côté. Il tonifie la confiance...

19 juin. — Mgr de Vienne arrive de Rome, expulsé de Chine comme tant d'autres sœurs et missionnaires. Il nous raconte quelques souvenirs et quelques faits, très objectivement, sans la moindre acrimonie. Il conserve toujours au cœur l'amour de ses chers diocésains pour lesquels, comme tant d'autres ouvriers apostoliques, il s'est dépensé sans compter, durant plus de cinquante ans. On comprend, on admire cette noble attitude d'âme. Dans le silence de sa retraite, Mgr prie pour la Chine et son avenir chrétien.

En ce même jour, à Albi, M. Dulau, secrétaire général et ancien directeur au Grand séminaire, assiste aux fêtes jubilaires des cinquante ans de sacerdoce de Mgr Moussaron, archevêque. Le séminaire et le diocèse sont à la joie et aux sentiments que l'on devine dans les trophes saphiques du commensal de nos confrères d'Albi, M. Gustave Combès, un fervent de Saint-Augustin et qui se baigne chaque jour dans les eaux des lettres latines. Après les strophes consacrées jadis à M. Castamagne voici, en parallèle, la vie versifiée de Mgr Jean-Joseph Moussaron, archevêque d'Albi (1901-1951) :

<i>Hac die lacti jubilemus omnes ;</i>	<i>Agnitus Romae meritisque fulgens</i>
<i>Pontifex noster decimum peregit</i>	<i>Postea sacra tegitur corona</i>
<i>Splendide vitae Domino sacratae</i>	<i>Praesulis supplex obiens suprema</i>
<i>Nobile lustrum.</i>	<i>Munia Christi.</i>
<i>Vultus in terris Baïsa rigatis</i>	<i>Sed ibi longe celebrem propagans</i>
<i>Nomini Joseph adhibet Joannis</i>	<i>Copiam fandi varias in oras,</i>
<i>Jamque spes magnas, teneris in</i>	<i>Urbium movit Patriae priorem</i>
<i>Clarius affert.</i>	<i>[annis,</i>
	<i>Ore venusto.</i>
<i>Praeditus raro studiis amore</i>	<i>Post gregis Pastor merito dicatus</i>
<i>In scholis omnes superat sodales</i>	<i>Quercini, pandit studium regendi</i>
<i>Litteras graecas nitide revolvens</i>	<i>Ac simul curam vegetam docendi</i>
<i>Atque latinas.</i>	<i>Cuspide firma.</i>
<i>Sed Dei motu juvenis profana</i>	<i>Albiae demum populos gubernans</i>
<i>Firmiter spernit seligitque sacra</i>	<i>Imperat caute monitu quieto,</i>
<i>sub jugo Christi veniens ovanter</i>	<i>Semper urbanus, facilis, solutus</i>
<i>Corde sereno.</i>	<i>Omnibus actis.</i>
<i>Presbyter factus docuit magister</i>	<i>Nantius Christi trepidans et almus</i>
<i>quo prius tudo fuerat scholaris.</i>	<i>Perlegit cunctas nimio labore</i>
<i>Post brevi junctus parochio fideles</i>	<i>Subditas terras, jaciens in arvis</i>
<i>Ducere discit.</i>	<i>Semina sancta.</i>
<i>Hic statim puro rutilans nitore</i>	<i>Impigre clero vigilans egeno</i>
<i>Allicit mentes animo benigno</i>	<i>Omnium pascens Operum calorem</i>
<i>Et, potens verbo, valido lepore</i>	<i>Litteris, factis liquidisque jussis</i>
<i>Pectora prendit.</i>	<i>Multa creavit.</i>
<i>Dein suo felix parochio subivit</i>	<i>Ah ! Deus, nostris precibus faveto :</i>
<i>Et prior cleri regionis amplae</i>	<i>Pontifex noster peragat beatus</i>
<i>Per gradus fama viguit volante</i>	<i>Labiles annos viridis senectae</i>
<i>Fortibus alis.</i>	<i>Lumine plenos.</i>

23 juin. — En ce jour, à Louvain, notre confrère, M. Vincent Walckiers soutient sa thèse de doctorat en droit canonique : *L'exemption de la Congrégation de la Mission : son origine et son développement dans le cadre de l'exemption des Instituts religieux cléricaux*, xx-301 pages.

Travail de plusieurs années, consacrées aux recherches et à l'élaboration de ce monument. Les trois cent vingt pages de ce volume étudiant et mettent en valeur ce gros problème de

droit. Son exposé technique ne peut décentement prendre place, ni se résumer ici. Disons brièvement et nettement que l'ensemble témoigne d'un labeur et d'une réussite que vient enfin couronner, en ce jour, la séance terminale de ce doctorat en droit canon.

Aux *Halles Universitaires*, la scène est quotidienne en cette fin d'année scolaire. Les professeurs en tenue : toge, épitoge, robe, bonnet, suivent le candidat que précèdent, en costume un tantinet moyennageux, deux bedeaux de l'Université, portant sur l'épaule, la masse ouvragée de la faculté. L'heure solennelle est enfin arrivée. Le cortège gravit lentement le majestueux escalier d'honneur. Quelques amis et connaissances du candidat, recueillis et joyeux tout ensemble, escortent l'équipe professorale : le *tram*, dans l'argot des étudiants. La salle est vaste, de nobles proportions, les gradins sont faits pour un auditoire des grands jours. Aujourd'hui, et en toute semblable circonstance, l'assistance est relativement modeste : c'est d'ailleurs celle de tels actes universitaires de couronnement d'études. La séance est chronométrée, car d'autres sessions sont prévues et l'horaire est chargé. Avec M. Léonard Péters, qui fut jadis Visiteur de Belgique, on y voit plusieurs confrères de la Province, quelques étudiants ou condisciples de Louvain. Les figures ont toutes un air de fête.

La séance débute par un exposé latin du récipiendaire. Gentiment linéée, cette pièce s'ouvre par des éloges rituels et sur des témoignages de gratitude, bien sentis, à l'endroit des professeurs : MM. Monin, Wagnon, Onclin, Fransen, ces illustres maîtres, sans oublier Monseigneur Van Heve, décédé, ont bien voulu donner leurs soins et leur attention !

Le travail qui, à cette heure, est ici présenté aux suffrages du jury, a été longuement, soigneusement suivi en sa lente élaboration et ses divers stages par des maîtres en droit. On est en pays connu : on survole donc le sujet et successivement trois professeurs, suivant les rubriques et la technique du jeu de l'école, attaquent ici ou là tel ou tel menu détail.

Maître de lui et parant à propos, l'examiné répond judicieusement mais non sans subir parfois des objections grondeuses qui s'enchaînent, des instances, des difficultés nouvelles, véritables *peaux d'oranges*, lancées sous les pas du candidat. L'attention s'impose : il faut rester sur ses gardes. Pendant plusieurs quarts d'heure les arguments voltigent. Enfin, la mêlée se termine par l'accord des parties et sur les félicitations des lutteurs, car, même si l'on n'est pas du même avis, la même question souvent comporte plusieurs solutions également probables : elles rentrent dans tout un système... ou toute une théorie d'école.

Outre la thèse proprement dite, qui reste un travail de longue haleine, l'usage universitaire de Louvain comporte aujourd'hui un livret de vingt propositions qui sont imprimées depuis plusieurs semaines. Ce sont des assertions, des propositions rédigées par le candidat : points de détail connexes ou non avec le sujet de sa grosse étude, sur lesquels ses inquisitions ou réflexions de chercheur ont réalisé quelques menues découvertes ou veulent attirer l'attention sur un aspect spécial du problème. Il est loisible à tout membre de l'assistance d'argumenter à son tour. En fait, aujourd'hui, le Père Berg, Jésuite, professeur au scolasticat d'Eegenhoven, et qui a suivi les études de notre confrère et l'élaboration de son travail, demande et reçoit la

parole. Sur un point controversé, (le chroniqueur n'a pas noté lequel), le professeur jésuite échange quelques passes d'armes. Ce fut au fleuret (1) moucheté. L'attaque et la riposte furent brèves et concluantes : le récipiendaire se campait bien sur son opinion et la défendait honnêtement. On respirait enfin.

Après cette séance, le jury remit à plus tard la proclamation de sa décision finale, mais l'issue ne faisait de doute pour personne.

Aussi les félicitations et des professeurs et des assistants permettent à un chacun de dire leur bravo rituel à celui qui a enfin surmonté ces longs mois, ces années de scolarité, et devient désormais docteur en droit canon de l'Université de Louvain.

Ces jours-ci, également à Louvain, mais dans le secteur philosophique, un autre de nos confrères des Etats-Unis occidentaux, M. Thomas Connolly, était lui aussi couronné par l'Université, qui reconnaissait de la sorte quatre années d'efforts et de patience souriante. *Labor improbus omnia vincit.*

Aussi, en ce 16 juin, au 88, rue du Canal, un dîner d'adieu réunissait autour des lauréats, les confrères de la Maison et de la Province, et un jeune maître de Louvain, M. Fernand Van Steenberghe. D'autres professeurs invités s'étaient vus contraints de récuser l'invitation, car ces ultimes jours de l'année scolaire sont rudes et chargés, et pour les élèves et pour les professeurs, accablés d'examens et de diplômes.

Le dîner fut charmant (l'on s'en doute) : quelques mots de M. Menu, de M. Connolly, et de M. van Steenberghe dirent fort bien les amabilités de circonstance et dégagèrent opportunément les leçons de l'effort, la beauté du travail et de la formation intellectuelle dans l'amour et le culte de la vérité. Dans la salle, délicatement ornée par les étudiants de Louvain (ils étaient aussi de la fête), du haut de son cadre d'honneur, Monsieur Vincent présidait ces agapes et souriait : il reconnaissait ses fils et leur redisait encore, comme jadis : *Quoique tous les prêtres soient obligés d'être savants, néanmoins nous y sommes particulièrement obligés, à raison des emplois et exercices auxquels la Providence de Dieu nous a appelés, tels que sont les ordinands, la direction des séminaires ecclésiastiques et les missions, encore bien que l'expérience fasse voir que ceux qui parlent le plus familièrement et le plus populairement réussissent le mieux. Et de fait, mes frères avons-nous jamais vu que ceux qui se piquent de bien prêcher aient fait bien du fruit ? Il faut pourtant de la science. Ceux qui sont savants et humbles sont le trésor de la Compagnie, comme bons et pieux docteurs sont le trésor de l'Eglise... Il faut de la science, mes frères, et malheur à ceux qui n'emploient pas bien leur temps. Mais crai-*

(1) Pour les techniciens que cela intéresse, voici pourtant le thème de l'intervention du P. Bergh. Dans son exposé et sa thèse, M. Walckiers soutient que, dans certains cas, les supérieurs des Congrégations ou Instituts de droit pontifical, non exempts, exercent un pouvoir de juridiction authentique, sans pour autant devenir les *Ordinaires* de leurs sujets. De son côté, le P. Bergh pensait que tous les cas susdits peuvent se ramener à l'exercice du simple droit dominant... Sur échange et enchaînement de raisonnements et après réflexions subséquentes, nous croyons savoir que le P. Bergh incline actuellement vers la thèse Walckiers. Simple spécimen du sens des fines discussions académiques en matière canonique...

gnons et, si j'ose le dire, tremblons, et tremblons mille fois plus que je ne saurais le dire, car ceux qui ont de l'esprit ont bien à craindre : scientia inflat, et ceux qui n'en ont point c'est encore pis, s'ils ne s'humilient.

(S. Vincent, t. XI, p. 126-128.)

24 juin. — Retirée depuis plusieurs années à Cachan, dans la banlieue parisienne, la T.H.M. Lebrun qui fut supérieure de la Communauté des Filles de la Charité de 1928 à 1934, termine, ce matin, sa méritoire existence ici-bas. Lors de la messe d'enterrement au 140, rue du Bac, les confrères de la maison mère s'unissent à de ferventes prières pour cette âme d'apôtre si compréhensive, si douce et si ferme tout ensemble.

10 juillet. — En ce jour, au Berceau de Saint-Vincent de Paul, après un triduum de cordiales festivités, l'Amicale des Anciens Elèves tient sa vingt-troisième réunion. Il y a bientôt cent ans, le 6 août 1851, on posait la première pierre de l'actuelle chapelle de l'Œuvre. En cette année centenaire, après l'incendie des 14-15 juillet 1947 (voir *Annales*, t. 112-113, p. 45-54, et p. 114-115, p. 282-284), après quatre années de soucis et de travaux, se termine l'essentiel de la reconstruction. Pour des particuliers laissés à eux-mêmes, c'est un véritable record, vu les difficultés sans nombre de cet après-guerre, vu la pénurie du matériel, vu les réglementations et les entraves « bien intentionnées »... Grâce à des générosités françaises et américaines, grâce surtout aux dons de nombreuses Filles de la Charité, toutes se ressouvenant du Berceau de leur père, saint Vincent de Paul, la remise en état a marché d'un pas allégre et avisé.

La cuisine a été logée en un bâtiment à part : installée avec le dernier cri de la technique électrique (nous sommes ici proche des Pyrénées, grosses fournisseuses de courant). Dans sa simplicité, elle est d'une propreté et d'une aisance ravissante. Une pressée sur un bouton, et les marmites ventruées montent, descendent, pivotent, se dandinent, s'inclinent docilement et sans nulle fatigue pour les cuisinières, toujours sur la brèche. On sait que, même en dehors des retraites de Soeurs, l'œuvre se doit de nourrir chaque jour quelque trois cents boucles, jeunes et impérieusement voraces pour la plus grande part. Les services et dépendances de la cuisine, établis au sous-sol sont intelligemment compris : là sont heureusement aménagés dépense, frigidaire (fraternellement payé par les confrères des États-Unis), vaisselle, dépôt de matériel, etc...

Devant une telle réussite, on en vient naturellement à remercier la Providence qui, après ce bouleversant incendie, a su, tout bien disposer pour cette mise à neuf. Les peines et le savoir-faire des artisans de cette œuvre sont désormais heureusement récompensés. C'est la conclusion qui saute aux yeux, devant ce qui est fait et ce qui reste encore à parachever... *L'ave-nue Saint-Pierre* proclame gentiment cette gratitude avisée.

Parallèlement à la cuisine, à quelque dix mètres, se trouve le bâtiment central, l'hospice pour vieux et vieilles : de ce pavillon, après le feu, il ne restait qu'une carcasse éventrée, totalement sinistrée. Il est remis en état et là encore, sagement modernisé. Au lieu des antiques salles de vieillards, voici des boxes individuels, simples malgré tout, car nous sommes au pays de la pauvreté. Ils permettent toutefois une certaine intimité, une réserve pour des gens qui, de par leur passé et leur

âge, ne sont pas habitués ni préparés à une totale vie commune. Ces cellules sont d'autre part, comme il convient, d'un accès facile pour les soins, la propreté et l'entretien. La charité refléurait donc discrète, surnaturelle, délicate, vincentienne en un mot.

L'orphelinat des jeunes filles, brûlé, lui aussi, a repris forme sous un habit nouveau, dans la coupe et l'architecture de jadis : réminiscences du xv^e siècle.

La Communauté des Sœurs est une nouveauté, aménagée de toutes pièces : cette construction était due, et en projet depuis de nombreux lustres. Jadis dispersées de-ci de-là, dans quelques coins de l'Œuvre, les Sœurs ont enfin trouvé un abri à elles, un siège social, dans une formule de notre temps. Les occupantes ont lieu d'être ravies : toutes proches de la maison natale de saint Vincent (quel salutaire rappel des origines), ses bonnes filles ont une installation adaptée aux besoins de notre époque : aération, chambrettes, salle de communauté, etc., tout a profité de ce minimum de mieux-être au service du dévouement quotidien.

Point central des constructions, le dôme de la chapelle qui s'effondra sous l'incendie de sa charpente, reprend vie lui aussi, chaque jour davantage. La calotte de ciment vient d'être coulée, il y a quelques semaines à peine ; la charpente de chêne qui supportera le zinc de la coupole et de la lanterne est en cours d'exécution.

Dans ce cadre d'un Berceau, renaissant de ses poutres calcinées, dans cette atmosphère débutante d'une résurrection, voici revenus quelques-uns des anciens de la maison. On reconstitue aisément la scène : on revit l'atmosphère de ce recouvrement. En ce point nous voilà sur la fin d'un honnête dîner ou d'un déjeuner, comme l'on voudra. C'est l'heure sacrosainte et émouvante des discours, devant les cendres d'un passé que l'on tisoime, sous ces flambées d'étincelles qui s'échappe d'une récente histoire que l'on secoue avec joie : elles fument encore dans une odeur qui pince le cœur.

A ce moment, M. René Philliatraud est l'orateur du jour. Survant la rubrique de l'ordonnateur du festin, il se lève enfin. Et voici que, cédant à son heureuse facilité, parmi ces verres alignés, ce sont des vers qui s'échappent de ses mains frémissantes.

Après la traditionnelle et classique piste d'envoi, *une invocation à la muse*, ce sont des souvenirs qui fusent allégres et se profilent d'une silhouette toujours jeune. L'homme retourne avec joie vers son Berceau, vers ce nid dont les charmes, en tout temps et en tout lieu, demeurent ensorceleurs, comme l'ont été des jeunes années, ce monde que plus tard l'on s'avoue un tantinet irréel, premier contact avec une vie consciente. C'est M. Serpette, le vénéré et dévoué Supérieur du Berceau, mort en 1912, et dont le corps repose dans le caveau, sous le chœur de la chapelle. C'est M. Degland, le saint apiculteur, dont longuement et délicatement les *Annales* ont récemment parlé sous la plume de M. Jean-Baptiste Lasserre. C'est M. Bouchet, un autre professeur, amoureux du grand air et fervent du grec, avec lequel l'avait familiarisé un long séjour à Smyrne, en ce temps-là de langue hellène... Vers ces professeurs, vers tous ces dévoués, l'âme monte la gratitude du souvenir et de leurs bienfaits. Chaque jour désormais mieux compris.

Ce sont, délicatement saisis, eux aussi, en leur dévouement et générosité inlassable, quelques frères coadjuteurs d'alors : Frères Mesquita et Nunez, médecins de verrous, batteurs d'enclume, sculpteurs d'acier, princes en ferronnerie, ayant au cœur le simple et seul désir de servir le bon Dieu ».

C'est le frère Valentin, l'intrépide boulanger. Ce sont d'autres modestes serviteurs, heureusement saisis au passage dans une figurine évocatrice.

Puis, dans le cadre de la chapelle, c'est M. Praneuf et son talent d'organiste ; c'est Buglose qu'ont si bien caractérisé les strophes du cantique de M. Camitrot, jadis professeur et depuis rentré de Madagascar, etc...

C'est la vie de jadis, simple et candide, satisfaisante et pleine. Et, de nos jours, dans cet auditoire d'anciens, voici la prière de ceux qui, devant leurs enfants, sentent les saisir à la gorge, et les piquer au cœur les années de jadis et des perspectives entrevues :

*Vous sommes prêts [Seigneur] à vous donner
Les enfants que vous voulez nous prendre...*

Et sur ce thème de la relève, c'est l'avenir assuré. Le Berceau ne doit pas mourir...

Comment résumer de telles pages ? Les voici en leur charme et perfection souriante, telle qu'en ce jour elles s'envoient là-bas, dans le modeste réfectoire à la table familiale de l'Amicale du Berceau.

De Paris, les initiés en suivent les ondulations ravissantes : même pour des gens du dehors, un chacun reconnaît leur valeur délicatement humaine.

*Dès ce premier début et sans m'être attardé,
Messieurs, très humblement et sans fard, je m'accuse
D'avoir quelques instants honteusement cédé*

Aux charmes de la Muse !

*Je confesse cela tristement... et ce n'est
Ni la faute à Rousseau, ni la faute à Voltaire,
Le coupable est d'abord le vin que nous versait
Une main généreuse emplissant mon cratère.
C'est la faute surtout à notre cœur qui tremble
A tout ce qui de nous s'éveille et s'émuant
De trop de souvenirs qui surgissent ensemble
Voudrait ouvrir son aile et devenir un chant...
C'est très beau, mais il faut penser à l'auditoire
Et que le doux ronron d'un rythmique discours
Risquer de l'endormir ; surtout au réfectoire,
Les chants les plus aimés sont les chants les plus courts.*

Je fus donc invoquer la Muse laconique :

*« O Déesse, lui dis-je, en mon humble supplique,
« Reine du bref parler au front silencieux,
« Entr'ouvre un court instant ton cœur sentencieux ;
« Puisque je suis assis au trépied prophétique,
« Souffle-moi dans l'esprit quelque vers synthétique,
« Quelque chose de pas plus long
« Qu'une sentence de Solon. »*

*La Muse alors fronçant son sourcil lapidaire
Me dicta pour les ans et la postérité*

Le seul vers monolithe en sa brièveté :

« Le Berceau a cent ans ; il est donc centenaire ».

*Evidemment, c'était concis, sans bavardage,
Ramassé, résumé, portatif, sans rejet...*

*Mais peut-être, on pourrait s'étendre davantage...
Théophraste aurait dit : « Etoffe le sujet. »
Et puis cela sentait encor Monsieur Prudhomme.
J'ai donc dans l'encrier retrempé mon roseau
Et tenté quelques vers moins indignes du Dôme,
De la chère Maison, de vous, et du Berceau.
Le Berceau dont le nom seul évoque toute enfance,
Une main dont le lent mouvement recommence
Le même bercement également rythmé
Jusqu'à ce que l'enfant s'endorme ou soit calmé :
Lorsque l'on va vieillir, quand la tête est chenue,
Quand déjà la lueur de nos jours diminue,
Quand la vie et les soins et la mort et les ans
Rendent le cœur inquiet et les pas plus pesants,
D'un geste naturel à l'homme en son aurore,
Pour oublier la vie et nous bercer encore,
Vers ce passé béni, nous allons de nouveau
Et nous mettons tous nos soucis dans ce berceau.*

*Souvenirs, souvenirs surgissant du jeune âge :
Le bon Père Serpette au nombreux cousinage,
Dont le corps vénéré reposant sous le chœur
Est resté dans ces lieux tant chéris de son cœur...
Le saint Monsieur Degland, d'abord assez austère,
Si pauvre et détaché des honneurs de la terre,
Mais portant en lui tant de ciel,
Comme aux réduits fermés et toujours symétriques,
D'alvéoles géométriques,*

*La bonne abeille enclôt la douceur de son miel.
Le bon Père Bouchet, mort si subitement,
Dont la classe et le grec ne furent jamais tristes,
Quand il nous enseignait le trésor des aoristes
Et dont l'esprit était un vrai redoublement.
Chers Maîtres vénérés, les premiers sur le livre,*

*Où Dieu met ses amis,
Qui, dès leurs jeunes ans, n'ont cessé de le suivre,
Fidèles serviteurs qui dans le paradis
Sont maintenant servis.*

*Notre cœur bien souvent reçoit le vieux chemin
Qui mène au cimetière,
Notre cœur bien souvent reçoit le clair matin
Où nous chantions pour eux la dernière prière :
Le vent passant rendait le psaume plus tremblant
Tandis que nous suivions leur cercueil de bois blanc.*

Nous leur devons ce que la terre

Doit au semeur,

Ce que donne à son légataire

Celui qui meurt...

Nous leur devons ce que le jour

Doit à l'aurore ;

Nous leur devons bien plus encore :

Tout leur amour.

Et tant de veilles bienfaisantes

Tout ce qu'il faut,

Pour que des âmes commençantes

Montent plus haut.

Nous leur devons classes, études,

Récréations.

*Et le trésor des habitudes
Que nous avons...
Nous leur devons la tâche obscure
Toujours suivie...
Tout ce qui tue et ce qui dure,
Toute une vie...
Morts ou vivants, il est des choses
Qu'on flétrirait,
Si autrement qu'à bouches closes
On les disait...
Morts ou vivants, loin dans l'espace
Ou près d'ici,
Nous leur murmurons à voix basse,
Notre Merci...*

*Il ne conviendrait pas qu'ici l'on oublie
Le cher frère Nunez et frère Mesquita :
Chacun des deux était prince en ferronnerie,
Sculpteur d'acier, frappant pendant toute la vie
Et le bois que l'on taille et le plomb que l'on tord...
Quand une girouette avait perdu le Nord,
Monlant lui redonner le sens précis des choses,
Batteurs d'enclume, ayant, sans chercher d'autres causes
Tout en soufflant leur forge ou rougeoyait le feu,
Le simple et seul désir de servir le Bon Dieu.
Ces deux familiers du zinc de nos toitures,
Médecins des verrous, firent tant de serrures,
Tant de trousseaux de clefs, que le Divin Portier
En homme qui connaît des longtemps le métier,
Quand il dut recevoir leurs âmes fraternelles
Avec respect, ouvrit les portes éternelles...
Le frère Valentin, de chétive stature
Mais grand expert dans l'art de cuire le bon pain,
Et triomphant dans la méture ;
A certains jours marqués, pour les fêtes, sa main
Coiffait d'un bonnet d'or en croûtes savoureuses
La brioche gonflée en sa pâte moelleuse.
Levé souvent de bon matin,
Il fut toujours dans le pétrin.
Mais jamais pour sa part il n'y mit l'économe :
C'était une grande âme en un tout petit homme,
Notre cher frère Valentin...
Permettez-moi de joindre encore quelques noms
Dont nous nous souvenons...
Louis, le vieux cocher, qui consolait sa route
Du fréquent réconfort d'une petite goutte...
Et Monsieur Duvigneau,
Qui savait la peinture autant qu'un homme de France
Et couvrit le Berceau,
Des joyeuses couleurs de la verte espérance...
François, digne et prudent au fond de sa dépense,
Distribuant la soupe et les haricots verts
Et concentrant sa vigilance
Sur le destin partout si bref des camemberts ;
Le Frère Stakeo qui faisait œuvre pie
En ne laissant jamais nos assiettes à sec,
Large dispensateur de la chaude bouillie*

Et brandissant sa louche en nous citant du grec... (1).

*Nous étions les petits siréliens
Nous commençons nos premiers thèmes
Ou notre première version
Non sans y laisser quelques tâches
Et nous mettrons quelques moustaches
Sur les portraits de Cicéron.
Maintenant que l'âge chemine
Et que s'avance la saison
Que l'ombre au pied de la colline
S'allonge plus que de raison,
Dans un moment de souvenance
Revenus aux jardins d'enfance,
Pour l'offrir à notre Maison
Nous cueillerons « Rosa » « la Rose »,
Depuis tant de siècles éclos
Au seuil de la déclinaison...*

*Chapelle où nous allions aux messes du matin.
L'orgue chantait là-haut gravement un prélude ;
Le vieux maître évoquait l'âme de Buxtehude
Celle de Franck, de Bach, même de Beethoven...
Et c'était comme un porche aux guirlandes sonores
Dont les fleurs agitées se répandant sur nous
Composaient un concert dans les neiges aurores.
Si beau que nous n'avions qu'à nous mettre à genoux.
L'office commençait, célébré par le Père,
Tout parlait d'unisson : la même piété
Nous groupait fortement dans la même prière
Comme les mêmes grains que rassemble un été...
Nous accordions nos voix pour les mêmes cantiques
Vers les sources eucharistiques
Nous montions en priant notre Père des cieux ;
Le Sacrifice unique et l'identique Messe
Fusionnaient plus encor notre même jeunesse
Et nous avions le même autel devant les yeux.
Avant que l'heure sonne
Où chacun vers son but doit prendre son chemin
La table sainte même était une couronne
Autour du même Dieu présent au même pain...
Buglose, les sillons, le carillon, l'aurore,
La terre en son matin fraîchement s'évapore,*

(1) Le Frère *Stakéo* *soun soun*, notons-le ici pour l'Histoire. n'est qu'un surnom attribué au Frère coadjuteur da Silva Jean-Vincent dont pratiquement nul élève ne savait le nom. Arrivé à quelque soixante ans au Berceau, ce bon frère était alors handicapé par une sommaire connaissance du français. En présence d'une jeunesse turbulente, il s'écriait quelque chose comme *sta quieto*, du calme, d'où le sobriquet *Stakéo*. Ce bon frère était né le 27 octobre 1851 à Villa de Rei, au diocèse de Portalegre. Reçu à Bemfica le 20 août 1890, il y émit ses vœux en présence de M. Senicourt. La Révolution portugaise de septembre-octobre 1910 les amenait tous deux au Berceau. Le frère s'y dépensa avec le sourire et la généreuse simplicité jusqu'à sa mort, le 11 février 1924. Trois ans plus tôt, le 3 février 1921, il avait vivement ressenti la mort de son père spirituel, le saint prêtre M. Senicourt, dont un asthme très prononcé signalait l'arrivée à une jeunesse sans pitié. Sans la moindre intention d'irrévérence, les jeunes l'avaient baptisé *l'Express* N° 12. Haec olim...

Heure où les pins coiffés de fine et blanche brume
Ont l'air dans la lande qui fume
D'une procession de vierges s'avancant
Vers la Mère du Tout Puissant.

Buglose, le cantique aux encensoirs étonnants
Qui sut emprisonner les carillons sonnants,
Les anges d'or chantant dans les joies matinales
Et le dernier sommeil qui rapproche des cieux
Et la Vierge qui vient pour nous ouvrir les yeux
Aux espérances triomphales.

Le cantique si beau dans sa simplicité
Que le Maître pieux auquel il fut dicté
Semble l'avoir reçu des mains de Notre Dame
Et n'eût qu'à répéter ce chef-d'œuvre en son ame,
Et pour louer la Vierge en leur éternité
Les beaux anges chanteurs, au ciel l'ont adopté.
Retours de promenades à travers la pinède ;
Souvenirs, souvenirs : bien souvent nous songeons
A la fleur d'or que le printemps met aux ajoncs...
Au beau soleil du soir qui là-bas nous précède ;
Cris ou chansons dans l'air qui remplit nos poumons...
Déjà le soir venant préparait ses ténèbres ;
L'heure sombre laissait glisser du haut des monts
Le tapis solennel de ses ombres célestes.
Au souffle des beaux soirs, les chênes bruissants...
Les aiguilles des pins aux arbres arrachées
Réflétaient sous nos pas en leurs blondes jonchées
La gloire des soleils et des jours finissants...
Des oiseaux regagnaient leur nid, et c'était l'heure
Où les corps sainement fatigués tout un jour
Et les âmes aussi trouvaient à leur retour
Le toit plus accueillant et la Maison meilleure.
Soirs d'Ave Maria sous l'arbre millénaire
La voix que nous aimions et maintenant se tait
Entonnait à plein cœur la naïve prière

Et la Lande chantait,
Tandis que tout là-haut le Seigneur allumait
En l'honneur de sa Mère

Le bouquet marial des étoiles de Mai...
Nous entendions parfois depuis notre dortoir
La hulotte

Dont le cri monotone attriste tout le soir
Et grelotte ;

Il y avait aussi quand reviennent les fleurs
Les rainettes,

Les crapauds des marais et qui jouaient de leurs
Clarinettes ;

Puis, attardées encor entre chien et loup
Des cigales

Pour annoncer la nuit donnaient un dernier coup
De cymbales ;

Et cela composait un étrange quintette
A la brune

Qui semblait un grand rère et se payer la tête
De la lune...

Souvenirs, souvenirs, la petite Maison :
Tout un parfum de charité y reste et rôde
Pour être plus intime et pour être plus chaude

Elle a baissé son toit bien bas sur l'horizon.
La petite maison est tout près de la route
Et cela fut voulu de la sorte sans doute,
Afin que les passants aient bien moins de chemin
Pour entrer sous son toit ou demander du pain...
La petite maison regarde vers le Nord
C'est par là qu'autrefois elle le vit partir
Pour voir, car elle semble ignorer qu'il est mort
Si le petit accent ne va pas revenir...
Notre Seigneur a dit dans l'Écriture :

« On reconnaît l'arbre à son fruit. »

L'arbre est grand : il étend la paix de sa ramure
Aussi loin que le soleil luit...
Aussi loin qu'il fait jour et que la terre est ronde
Aussi loin que le monde est monde,
Le chêne large et vert peut compter un enfant,
Incisibles rameaux dont Dieu seul sait le nombre
Et qui recouvrent de leur ombre
Même les cèdres du Liban...

Là-bas, dans la grande île, où vit tant d'espérance,
La plupart sont bien nés en France ;
Il y en a du Nord, de l'Est, de Paris... mais
Plus d'un parle malgache avec l'accent landais.
Et de l'autre côté de la verte Atlantique
Plus d'un dans les pampas et le jour au déclin
Veille sur son village avec la pose antique
D'un vieux père du Marensin.

D'autres, que vous voyez sur les jonques de Chine,
Descendant les fleuves bleus dans le soir gris
Maniant l'aviron dans le jour qui décline,
Retrouvent tout heureux les vieux gestes appris
Il y a de cela des jours et plus d'un jour
À l'heure où l'Occident et le soleil se fanent
Lorsque leur jeune troupe avec Monsieur Lalanne
Remontait en radeaux la barre de l'Adour...
Dans cette chambre où vient le soir par la fenêtre,
Ils sont tous là, le père et la mère et leurs fils ;
Au mur est accroché le Cœur du divin Maître,
À la place d'honneur préside un Crucifix ;
On n'a pas oublié d'y joindre Notre Dame
Qui sourit aux enfants en tenant un beau lys...
C'est le soir : le couchant amenuise sa flamme :
Ils sont tous là, le père et la mère et les fils...
Avec recueillement, la prière commence ;
Et le premier de tous, le père s'est signé...
On rend grâces à Dieu pour le jour, et l'on pense
À ceux qui sont partis vers leur éternité...
Petits enfants, ce soir, qui faites la prière,

À l'heure où la nuit vient,
Sachez qu'en la faisant avec vous, votre Père
À son tour se souvient
Des prières du soir qu'on faisait à Ranquines
Et c'est pour vous donner
Le respect du Seigneur et des choses divines
Qu'il ne faut oublier...

Et je sais bien que dans leur cœur
Se formule une autre demande
C'est la plus belle et la plus grande

Quand ils s'adressent au Seigneur :
« Si vous nous faites cet honneur,
« Nous sommes prêts à vous le rendre,
« Pour vous servir et vous aimer
« Nous sommes prêts à vous donner
« L'enfant que vous voudrez nous prendre... »
Voilà les fruits, l'arbre était bon.
L'avenir au passé répond...
Dans l'extension de ses ramures
On entend murmurer toutes les nations
Et de nouvelles floraisons
Remplaceront les moissons mûres...
Un soir, cette Maison fut pourtant ravagée.
Vous savez tous l'histoire...
On pouvait croire alors pour bien longtemps signée,
La grande page noire...
Pourtant l'Alleluia se prépare à nos cloches
Les jours de nos Pâques sont proches
Sur des Vendredis Saints qui decaient tout détruire,
Le nouveau Dôme va reluire
Dans le matin et le soleil
Au vieux Dôme toujours pareil.
Pour Celui dont tout le souci
Sut mettre ainsi pierre sur pierre
Nous n'insisterons pas et nous dirons merci
En y forgeant l'élan d'une chaude prière.
Un nouveau siècle recommence
Ce soir nous fêtons la semence
Des ans nouveaux qui vont mûrir
Les enfants succèdent aux pères,
En lustres encor plus prospères,
Le Berceau ne doit pas mourir...
Appuyé du secours divin,
Malgré les vents et les tonnerres,
Et que cela fasse à la fin
Des centaines de centaines.
Berceau, Chère Maison, avant que je t'oublie,
L'Adour ira prendre son cours en Italie ;
Sur son tronc vermoulu depuis longtemps penché,
Dépouillé de ses glands, le Chêne aura séché.
Les temps bouleversés changeront leurs usages ;
Les cerfs iront en l'air chercher leurs pâturages,
Le Jurançon sera de la petite bière,
Et les Landais boiront de l'eau...
Cela dit, levons notre verre,
Au centenaire du Berceau.

14 juillet. — *Saint Vincent de Paul, Ministre de la Justice.*
Un concours-referendum a été proposé, en janvier 1951, aux lecteurs de l'Almanach du Combattant : Si vous aviez le pouvoir de faire revivre vingt noms illustres de notre histoire de France (depuis le règne d'Henri IV) lesquels choisiriez-vous pour constituer, en 1951, notre équipe ministérielle, et quels postes leur confieriez-vous dans ce gouvernement de la France ?

Quelque six cents lecteurs, suivant leurs idées et conceptions, ont manifesté leurs désirs, leurs suffrages, et constitué le ministère souhaité. La presse publie cette liste avec de savoureux commentaires.

Pour le portefeuille de la *Justice* on assiste (comme pour les autres d'ailleurs) à un fort curieux éparpillement des voix. Trente noms furent cités : Henri IV, Barthou, Cambacérés, Montesquieu, Sully-Prudhomme (?), Saint Louis, d'Aguesseau... Mais, candidat de la grande majorité, *Vincent de Paul* l'emporta hautement sur tous ses concurrents ou ces apparentés. Vivant symbole : chacun sent que la paix sociale doit se baser sur la justice et que la charité vient couronner et parfaire les rugosités de l'édifice. Et le nom et l'œuvre de Vincent de Paul, c'est cela : *Justice et Charité...* tout ensemble.

19 juillet, *Saint Vincent de Paul*. — Mgr Roncalli officie. Peu après sa grand'messe, le Nonce apostolique entretient la Communauté avec le charme et la souriante bonhomie qu'on lui connaît. Le soir, après vêpres, M. Duhour, supérieur du Grand séminaire de Nice, entraîne nos pensées et nos cœurs aux souvenirs et leçons du zèle de saint Vincent : I, *zèle éclairé par la vision de Dieu et le sentiment de sa présence* ; II, *zèle fort et constant par la certitude de l'appui divin* ; III, *zèle nourri substantiellement et stimulé par l'amour de Dieu. A l'exemple de saint Vincent, apaisons la grande faim du monde actuel : la faim de Dieu.*

26 juillet. — « M. Robert Schuman, Ministre des Affaires étrangères, tient en ce jour, à remettre lui-même la rosette d'officier de la Légion d'honneur à Mgr Jean de Vienne, évêque de Tientsin, la croix de chevalier à M. Joseph Molinari et à sœur de Bizenont, longtemps supérieure de l'hôpital Saint-Michel de Pékin et la *Médaille de la reconnaissance française* à sœur Duchesne, qui s'est tant dépensée à Tientsin.

« Comme témoins de cette cérémonie : M. Jacques de Vienne, frère de Mgr, M. Léon Scamps, M. Georges Feria et sœur Gasnier, Officière de la Communauté.

« A midi moins dix, toute cette assistance est réunie dans le bureau de M. Cattand, ancien consul de Tientsin, actuellement chargé des affaires d'Asie au Ministère des Affaires étrangères. S'y trouvent aussi M. le baron Beyens, directeur d'Asie-Océanie, M. de Margerie, ancien ambassadeur à Pékin, et le docteur Bertrand, ancien médecin-chef de l'hôpital Saint-Michel de Pékin.

« Avec beaucoup de courtoisie, à l'heure fixée, M. Schuman accueille les récipiendaires dans le bureau du Ministre, dont les murs sont tapissés de Gobelins (scènes de la vie d'Henri IV). M. le ministre souligne que son département ne dispose que d'un trop faible contingent de décorations et que nombre de missionnaires, tous même, auraient mérité d'être décorés.

« Dans leur brièveté et concision, les nominations et citations du *Journal officiel* résumant des années de dévouement et de générosité, justifient l'actuelle cérémonie. Ainsi le numéro du 11 juillet 1951, p. 7348, porte la promotion au grade d'officier : *Mgr de Vienne de Hautefeuille (Jean), Vicaire apostolique de Tientsin, chevalier du 7 août 1931. Jadis, le Journal officiel du 11 août 1931, p. 8752 contenait : Mgr de Vienne de Hautefeuille (Jean), Vicaire apostolique du Tchéli maritime à Tientsin : trente ans d'activité et de dévouement en Chine. Depuis lors, vingt autres années d'apostoliques exploits sont venues s'ajouter à cet héroïque bilan.*

« Quant à notre confrère M. Molinari, nommé au grade de chevalier, la même page 7348, du *J.O.* du 11 juillet 1951, mentionne : *R.P. Molinari (Joseph), curé de la paroisse française*

Saint-Louis à Tientsin : cinquante ans de service. A consacré quarante-huit ans de sa vie à la propagande et à la culture française en Chine.

« Quant à sœur de Bizemont, le *Journal officiel* du 2 mars 1951, p. 2121, mentionne parmi les croix de Chevalier de la Légion d'honneur : *Révérènde sœur de Bizemont (Marie-Thérèse-Lucile), supérieure de l'hôpital Saint-Michel de Pékin, plus de quarante-cinq ans de services.*

« Après lecture de ces citations, c'est la phrase rituelle : *Au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, Mgr Jean de Vienne de Hautefeuille, je vous décore de la Légion d'honneur, au grade d'officier, suivie de l'accolade traditionnelle. Il en est de même des autres récipiendaires.*

« Ces rites accomplis, M. Schuman s'entretient de divers sujets. Il parle de sa chère Lorraine, de la maison de Cuvry où il présida la distribution des prix en 1939 : il se souvient de M. André Rivals, le supérieur d'alors, récemment nommé Visiteur du Levant. Aimablement, M. Schuman qui est bibliophile et amateur d'autographes (il en a de saint Vincent) rappelle et souligne que M. Rivals lui fit jadis cadeau d'une collection des Œuvres de Saint Vincent... puis sur plusieurs autres souvenirs et paroles affables, c'est le serrement de mains et le souvenir d'une âme noble et d'un esprit averti. »

Ajoutons ici — sans prétendre en rien établir un palmarès — que les mêmes pages du *Journal officiel* où se lisent les textes cités plus haut, renferment aussi nombre d'autres promotions de la *Légion d'honneur* des enfants de Saint-Vincent de Paul. Les quelque dix mille pages mensuelles du *Journal officiel* fourniraient dans ce genre une cueillette copieuse : il n'en peut être question. Toutefois, ramenons ici ces quelques brindilles rencontrées en une course rapide à travers les récentes et riantes colonnes de l'*Officiel* :

Légion d'honneur, au grade de chevalier :

R.P. Euzet (Etienne-Fulcrand-Joseph), supérieur de la Mission des Lazaristes et aumônier des Filles de la Charité à Izmir (Turquie) : cinquante-six ans de service. (*J.O.*, 2 mars 1951, p. 2121.)

Mme Dorigny (Céline-Marthe), supérieure de la Communauté des sœurs de Saint-Vincent de Paul, infirmière à l'Hôpital Sainte-Marthe à Avignon (Vaucluse) : quarante-trois ans de services civils et de dévouement. (*J.O.*, 17 mai 1951, p. 5118.)

Mme Antoinette Graff, en religion sœur Joseph, supérieure des Filles de Saint-Vincent de Paul à Valmontone (province de Rome), Italie : cinquante ans de dévouement dont quarante-sept en Italie ; Mme Catherine Rabatel, en religion sœur Catherine, Fille de la Charité, chargée du dispensaire des indigents à Istanbul (Turquie) : trente-huit ans de dévouement. (*J.O.*, 11 juillet 1951, p. 7348.)

5 août. — A Fort-Dauphin, s'éteint frère Busseron qui, le 21 septembre 1950, (voir *Annales*, pp. 6-7) fêtait sa soixantaine de vocation et évoquait alors, dans des lignes ravissantes, ses cinquante et un ans de présence à Madagascar. Depuis, le bon frère a ajouté encore quelque onze mois de travail et de prière.

Le Vicariat de Fort-Dauphin possède de la besogne pour toutes les bonnes volontés de ses ouvriers et pour bien d'autres encore. Ainsi l'on sait qu'à Fort-Dauphin même les terrasse-

ments pour le futur collègue catholique battent actuellement leur plein : là encore, il faudra songer sous peu à bâtir pour une nouvelle paroisse : église, école, presbytère. D'après les récents plans d'urbanisme, les indigènes sont établis pour leur mieux-être hors de la ville déjà engorgée et qu'il faut remodeler. La vieille cathédrale Saint-Vincent-de-Paul (en bois, notons-le) est pratiquement destinée à devenir plus tard quasi une chapelle de secours. Ainsi va la vie. Ankazoabo, Ampanihy, Manakara, Farafangana, entre autres ont à aménager des constructions nouvelles : école, église. A Tuléar, le collège, avec ses cinq frères canadiens du Sacré-Cœur a ses locaux bondés : plus de trois cents élèves de toutes races, langues, et tribus, etc...

Mais si tout ce travail actuel, occupe surabondamment les bonnes volontés et les possibilités, il ne permet pas d'oublier les artisans et le labeur des ouvriers de la première heure. Aussi, quelques semaines après la mort du Fr. Busseron, M. Canitrot, ancien missionnaire de Madagascar, apprenant ce décès, laissait courir et sa plume et son cœur et se penchait avec gratitude sur cette physionomie du bon frère de la Mission en terre malgache, et lui consacrait cette méditation et cet hommage :

5 août 1951. — *En ce seizième dimanche après la Pentecôte 2 septembre 1951), entre les fêtes de nos Bienheureux Guébré Michaël, François et Gruyer, célébrant la messe pour le repos de l'âme du frère Félix Busseron, décédé à Fort-Dauphin, j'ai lu à la Communion : « O Dieu qui m'avez instruit dès ma jeunesse et jusqu'à la vieillesse et les cheveux blancs, ô Dieu, ne m'abandonnez pas ! » (Ps. 70). Quel meilleur texte pour commémorer le vieux serviteur du Seigneur que fut durant soixante-quinze ans le frère Félix !*

Dans « l'Île Rouge », une photo de la mission de Fort-Dauphin, en 1907. Photo où trois frères de l'époque : à gauche, Jean Hodgou, Pierre Renaudin, Félix Busseron fraternellement associés à Mgr Crouzet et aux vénérables Vertault, Dinka, etc... Nos excellents frères Jean, Pierre, Félix lointains déjà et disparus !

Frère Jean Hodgou venait d'Abyssinie ; frère Pierre Renaudin était né en Bretagne ; frère Félix Busseron, originaire des environs de Montluçon, avait étudié à la mission de Vichy avec les camarades Giraud et Thureaud. Était-il arrivé à Fort-Dauphin en 1897 ? Il revint à Madagascar en décembre 1906 et prit logement dans la case des frères entre frère Jean et frère Pierre, au centre, où il remisait ses instruments de travail, ses cuirs et ses ballots de toile et de drap, car il avait appris à la Maison-Mère les métiers de tailleur et de cordonnier. Tout frère de la Mission ne doit-il pas être un bon ouvrier ?

Cuirs et draps sentent l'échoppe, la vie sédentaire... ce jeune frère aurait excellé à tailler et à coudre. Son humeur le poussait à la vie au grand air. Il descendit de lui-même dans un puits !

Fort-Dauphin, pas plus que la Mission, n'avait alors d'eau potable. Tous les matins les boko, porteurs d'eau, allaient remplir leurs seaux dans les ruisseaux qui descendent en gazouillant du Bezavana (le nuageux pic Saint-Louis) quand ils ne puisaient pas l'eau douteuse, mais proche des marigots d'Esotdky et d'Elandrano où les lavandières rinçaient leurs lessives. Au centre de la Mission, entre les classes et le jardin, le frère Félix creusa donc le sable et les grès grossiers, tandis que le frère Pierre fabriquait avec ses charpentiers des caissons de bois qui suivaient

les travaux du puisatier infatigable. Ainsi, dès le début, s'affirmait son tempérament tenace, volontaire.

Frère Félix, frère Pierre étaient des « durs », dirait-on de nos jours ; frs à la peine, durs au travail. Allait-on trouver de l'eau potable, dans cette presque île aride, sablonneuse ? quelques semaines, la nappe parut, au niveau de l'Océan, à 21 mètres : eau légèrement magnésienne et atténuée par ses 21 degrés ; mais intarissable. C'était un succès, un bienfait pour tous. Sous l'appentis qui abritait le puits, la grosse pompe claqua bientôt à longueur de journée. Tout Fort-Dauphin, camp de la Coloniale, milice, hôpital, villa blanche, village, tous venaient au puits, avec seaux et barriques.

Avec l'eau abondante, le jardin prit aussitôt carrure et vigueur. Que de légumes : salades, choux, haricots, carottes, etc., ont approvisionné dès lors les tables des habitants !

A ce compte, direz-vous, frère Félix était plus jardinier que cordonnier et tailleur ? Sans doute ! Il ravitaillait la ville et les hôtels. Les hôtels, c'étaient les bateaux côtiers ou les cargos du large. C'est pourquoi, commandants, commissaires, cuisiniers, cambusiers de tout bord connaissaient frère Félix et souvent ne connaissaient que lui seul. Aussi ce bon frère avait-il affrété une large pirogue, la Jeanne-d'Arc qui cabotait de la plage au bateau.

Le jardin de la Mission, c'était, dis-je, un département avec sa pompe puissante, ses tuyaux d'arrosage, ses clients incessants, ses bœufs... car les bœufs eux-mêmes affluaient aux confins de la Mission, à charge, en les hébergeant dans un large parc, palissadé solidement, de passer la nuit et de fournir tout le fumier dont ils étaient capables. (Les bouchers de la cité étaient fort aises d'avoir leurs bêtes bien gardées, sous leurs yeux et leurs couteaux...)

Dire que, à la Mission, on n'a jamais disserté sur les mérites des tailleurs et cordonniers et comparé leur rendement à ceux des jardiniers ? « Primum vivere deinde... » et c'était ce « deinde », vous l'imaginez, qui l'emportait haut la main... un jardin en toute saison, même en été et à Madagascar, on ne lâche pas ça pour un soulier, serait-il de satin (sœurs et confrères chaussent des espadrilles moins reluisantes). Pourtant, il avait la main habile à tirer le ligneul et à bâtir une soutane ! Aussi, quand les jours de pluie jetaient l'interdit sur le jardin, la machine à coudre reprenait son rapide mouvement et promettait des chaussures à tous les pieds.

Frère Félix était le plus jeune des trois frères et le dernier venu. Il avait de qui tenir. Frère Pierre et frère Jean lui donnaient l'exemple quotidien : même amour de la vocation, du dévouement, constance dans la simplicité et la pauvreté. Et quelle frugalité sur la table de Fort-Dauphin en ces années premières du siècle ! On n'était pas riche et on économisait pour maintenir les écoles ! Temps passés, temps heureux ! Les restrictions en ceinturant les reins, ne dilatent-elles pas les cœurs ?

« Frère Félix ! » entendait-on souvent au cours des jours chauds... C'était la voix puissante de Mgr Cruzet. Et, aussi rapide que jadis le frère Pierre, le frère Félix accourait rendre les services demandés. Parfois, c'était un bonheur : il accompagnait, le jeudi, Sa Grandeur chasseresse au Vimany-be ou au Vinany-kely. Il est bon de se délasser, n'est-ce pas ? Courlis, bécassines, cailles royales (ou cho-chos), canards, râles, hérons atteignaient la cuisine de frère Jean... C'était un bon fusil, le frère Félix qui donnait des points à celui de Monseigneur qui était un maître.

En terminant l'éloge du dévoué frère Pierre Renaudin, Mgr Crouzet écrit à peu près ceci : « Alors, dites-vous, ce bon frère n'avait que des qualités ? Il avait aussi quelques défauts, il était homme... mais durant notre vie, on nous trouve tant de défauts qu'il est bon que, à notre mort, on reconnaisse aussi un peu nos qualités. »

Dira-t-on, du reste, assez les qualités d'un bon frère ? « Laboraverunt manus istae », écrivait saint Paul en tissant les sparteries qui le faisaient vivre pauvrement. Or, le frère de la Mission est un travailleur : ses mains ne se lassent guère. Coadjuteur, il aide à tout faire. C'est l'aide pratique, toujours prêt. Charpentiers, menuisiers, maçons, jardiniers... en un tournemain, ils ont réparé une auto, aussi bien que construit une charrette, bâti une case, édifié une église. Sur la brèche, partout... et quel dévouement dans la maladie, quels soins dans la souffrance...

« Monseigneur Crouzet, dites-le... ces bons frères vous ont tant aimé, tant soigné ! ! »

15 août. — Exceptionnellement, durant cette période de vacances, nous avons aujourd'hui les offices au chœur : grand-messe et vêpres. Les clercs rentrent de Villebon pour assurer chants et cérémonies, en cette première fête de l'Assomption, survenant après la proclamation dogmatique de ce privilège marial. Nouvel office, nouveaux textes et dès lors nouvelles mélodies. Nouvelles, doit ici s'entendre de leur adaptation au formulaire récent (pour les psaumes, la traduction est empruntée à la version de Pie XII). Sur ces paroles nouvelles, le texte musical est emprunté, lui, aux anciennes mélodies qui gisent, inemployées, dans nombre de manuscrits, pour des textes qui ne sont plus utilisés. Cette adaptation, cette *contonisation* (pour employer le terme technique) est un art pour lequel travaillent quelques spécialistes, entre autres trois ou quatre artisans de la Paléographie grégorienne de Solesmes.

A ce mystère de l'Assomption, la famille de saint Vincent fut de tout temps dévote : la consécration à la Vierge, en ce matin de l'Assomption remonte aux lendemains de la mort de saint Vincent, lors de la décision de M. Alméras, le 27 juillet 1662. Mais bien auparavant la fête était chère à nos premiers confrères, voir les 81 strophes enflammées et fort littéraires de Jacques de la Fosse publiées dans *Annales*, t. 101, pp. 1005-1009.

20-24 août. — Après deux retraites sacerdotales collectives du diocèse de Meaux, la maison reçoit un contingent de prêtres du diocèse d'Evreux qu'évangélise l'abbé Courtois. Apôtre aux activités multiformes, il reçoit précisément et nous présente ces jours-ci son dernier-né, son dernier ouvrage : une *vie illustrée* de saint Vincent, illustration de Rigot, parfaite en son genre et dans son optique de pédagogie pour enfants.

Durant ces vacances scolaires, plusieurs autres groupes se réunissent céans pour leurs exercices annuels : entre autres durant la retraite annuelle de la maison (18-27 septembre), le groupe d'une trentaine de professeurs ecclésiastiques du collège Stanislas de Paris.

2 septembre. — *Lépreux et léproserie*. — En cette fête de Saint-Lazare, que solennisent certaines églises, c'est l'ami de Jésus, le frère de Marthe et Marie. Mais le patron de l'antique maison de Saint-Lazare, celui qui nous a donné le nom de Lazaristes, c'est comme pour tous les lazarets ou léproseries, le La-

zare de la parole évangélique, celui dont les chiens venaient lécher ulcères et plaies. La lèpre, tout en étant en nette régression, n'a pas pour autant totalement disparu. Ainsi, parmi les léproseries qui se dépensent encore dans le monde entier au service de ces pauvres bannis du commerce des hommes, mentionnons ici simplement celles que dirigent ou desservent le dévouement, la charité patiente des Filles de la Charité de saint Vincent de Paul. *En Espagne* : Séville, Hôpital Saint-Lazare ; *Santiago de Compostelle*, Léproserie Saint-Lazare ; *Grenade*, Hôpital Saint-Lazare ; *Tafira*, aux îles Canaries. *Au Portugal* : *Tocha*, Hospital-Colonia, Rovisco Paes ; *Aux Etats-Unis* : *Carville* (Louisiane), U.S. Marine Hospital ; dans l'île de *Cuba*, à *Rincon* (La Havana) ; à *l'Equateur*, Léproserie de *Verdecruz* ; au *Paraguay*, Léproserie de *Sapucay* ; au *Brésil*, Hôpital Frei Antonio à *Rio* ; *Colonia d'Itanhaya*, à *Vitoria* ; la *Colonia Santa Marta*, à *Goiana* ; la *Colonia do Bonfim*, à *Sao Luiz* ; à *Madagascar*, dans le Vicariat apostolique de Fort-Dauphin, les léproseries d'*Ompasy* près Fort-Dauphin, et celle d'*Ombatoaho* à Farafangana : en *Indochine*, la léproserie de *Djiring*, et celle de *Kontum* (toutes deux en Annam).

22 septembre. — Parti de Tientsin depuis nombre de semaines, M. Desrumaux, expulsé de Chine comme tant d'autres, arrive enfin à Paris. Ordonné prêtre, à Paris, le 4 juin 1898 par notre confrère Mgr Jacques Thomas, M. Desrumaux parvenait à Shanghai le 14 septembre suivant et peu après débarquait à Tientsin. Il fut peu après, supérieur à Chala de 1910 à 1930 et tout ensemble visiteur de Chine-nord jusqu'en 1946. Après Chala, M. Desrumaux fut placé à la direction de la procure de Tientsin depuis 1930. Il s'est donc dépensé en cette maison depuis nombre d'années et il en connaît bien l'histoire. A l'entendre, on évoque tout un passé de services et de dévouements. Voici en bref quelque quatre-vingt-dix ans de la *Procure de Tientsin* :

Il est difficile de préciser l'année où fut érigée une Procure à Tientsin. Ce qui est certain, c'est que le missionnaire en résidence en cette ville, s'occupait non seulement des chrétiens mais aussi des missionnaires de passage, leur rendant tous les services dont ils pouvaient avoir besoin.

Après l'expédition anglo-française (1861), et durant leur séjour à Tientsin, les troupes françaises demandèrent avec instance au Vicaire Apostolique de Pékin, qu'il leur donnât un prêtre français, en résidence habituelle à Tientsin. Mgr Mouly, comprenant l'importance qu'allait acquérir ce port nouvellement ouvert au commerce européen, et persuadé de la nécessité d'y fonder des établissements religieux, se hâta de faire droit à la demande qui lui était faite. Dès 1861, il envoya M. Léon Talmier (10 août 1862) pour remplacer M. Tsiou, en qualité de Procureur et préparer en même temps les voies à un prochain établissement des Filles de la Charité.

Aidé de M. Trèves, officier de marine, qui remplissait alors les fonctions de Consul de France à Tientsin, il obtint, du Haut-Commissaire à Tientsin des cinq ports du nord de la Chine, en location à perpétuité, un terrain pour l'établissement de la Mission Catholique. C'était un pavillon impérial qui avait nom Wang Hai Loo, il était situé à la jonction du Pé-Ho et du Canal Impérial. C'est le terrain que la Mission de Tientsin possède encore et sur lequel se trouvent l'église Notre-Dame des Victoires, une résidence de missionnaires et des écoles.

Tientsin, situé à environ 50 kilomètres de la mer, est le port le plus important du nord de la Chine. C'est là que convergent plusieurs fleuves qui amènent de l'intérieur les produits du pays; à qui commence le Grand Canal que suivent les jonques apportant le riz des provinces du Sud.

Le Procureur, en plus des chrétiens dont il avait la charge, avait pour fonction de recevoir les missionnaires, de dédouaner les objets venant d'Europe, de les expédier à l'intérieur, de traiter avec les boutiques pour expédier aux missions les sommes ou secours qu'elles recevaient de Shanghai. A cette date — 1861 — ces missions étaient les Lazaristes à Pékin et à Tchengtingfou, les Pères Franciscains du Shansi et du Shantung, les Missionnaires de Scheut pour la Mongolie et les Pères des Missions Etrangères de Mandchourie; plus tard, en 1869 les Missionnaires de Milan au Honan.

Nous voilà arrivés à 1870; le 21 juin de cette année, M. Cherrier et son Confrère, M. Ou, dix Filles de la Charité, le Consul de France et plusieurs autres personnes furent massacrés, l'église fut incendiée, ainsi que la résidence: il ne restait que des ruines.

Des difficultés ayant surgi, il fut décidé qu'on ne relèverait aucun des établissements détruits (église, résidence, maison des Sœurs) et que ces établissements seraient transférés sur la Concession française, alors déserte.

En 1871-1872, M. Favier, nommé Procureur à Tientsin, construisit l'église et la résidence Saint-Louis.

Le missionnaire, nommé à ce poste, continua ce qui se faisait au Wang Hai Loo: soin des chrétiens et charge de la Procure.

Ce missionnaire — procureur — relevait directement de la Mission de Pékin; c'est au Procureur de cette Mission que, trimestriellement, il transmettait le relevé des recettes et dépenses effectuées tant pour la Mission de Pékin que pour les autres Missions dont il a été fait mention plus haut. Cet état de choses persista jusqu'en 1912.

Pendant ce laps de temps, des Missions, ayant quelques ressources disponibles, jugèrent à propos de les placer en biens fonciers: acheter des terrains, construire des maisons de rapport, etc., ce fut le procureur qui eut à s'occuper de tout. La tâche devenait vraiment trop lourde: une paroisse, des affaires à traiter, des constructions à faire, les missionnaires qui arrivaient de plus en plus nombreux, on songea à diviser le travail.

Après avoir pris l'avis de ses Consultants, le Visiteur en écrivit au T.H. Père Fiat et à M. Villette. Il demandait l'érection d'une maison, avec son supérieur: celui-ci n'aurait pas d'autre fonction que de gérer la procure. La demande fut acceptée et en 1913 on fit l'acquisition d'une propriété: terrain et immeubles, où la procure fut installée. Jusque-là, la Procure avait nom: Procure des Lazaristes et des Missions Catholiques du Nord, on l'appela simplement Procure des Lazaristes. M. François Schraffen fut nommé supérieur et procureur.

La propriété achetée en 1913 comportait une maison d'habitation et une chapelle qui avait servi à une mission protestante: dans cet édifice, on aménagea une petite chapelle, un réfectoire et des chambres. C'était vraiment peu et lors de la mobilisation, en 1914, quand les missionnaires arrivèrent de tous les côtés, on fut très gêné. On songea alors à construire une procure plus grande, utilisant les matériaux qu'on avait sous la main. La permission fut accordée, les plans approuvés, et, en 1919-1920, on construisit la procure actuelle.

En 1920, le T.H. Père Verdier fit de cette maison de la procure la résidence du Visiteur de la province de Chine Septentrionale. Ce fut là que se tinrent les Assemblées provinciales de 1925, 1931, 1933, 1939 et 1947.

L'arrivée de nombreux missionnaires fit que plusieurs Sociétés, qui comme on l'a dit, passaient par la procure, s'établirent à Tientsin, où elles ouvrirent une maison. Ce furent en 1921 les Missionnaires de Scheut, en 1930, les Pères Franciscains, et, quelques années plus tard, les Missionnaires de Milan eurent aussi leur procure.

En cette année 1951, la Procure a la gestion des biens de la Congrégation à Pékin et à Tientsin, de ceux des diocèses Lazaristes de Chengtingfu, Shuntehfu, Yungpingfu et Ankwo, des diocèses séculiers de Paotingfu, Chao Hsien et Fenyang (Hansi) : tout naturellement elle est constamment en relations d'affaires avec les procures ci-dessus mentionnées.

En résumé, la Procure de Tientsin, tant pour le temps où elle resta dépendante de la Mission de Pékin que depuis qu'elle est devenue procure indépendante, n'eut jamais d'autre fin que de venir en aide aux Missions et aux missionnaires. Elle s'est constamment retranchée dans les attributions qui furent les siennes. Elle eut ses peines, ses difficultés, mais elle eut aussi ses consolations, n'y aurait-il que celle d'avoir contribué pour sa petite part, au développement du règne de Dieu en Chine.

5 octobre. — A Kouba, après quarante ans d'interruption, le grand séminaire d'Alger est à nouveau rendu à son antique destination. (Cf. *Annales* 1938, pp. 777-793 et 1939, pp. 522-549.) Ses deux ailes de 73 mètres offrent près de 200 chambres; avec ses 5 hectares, sa situation reste merveilleuse face à la baie d'Alger. La coupole de son église, sert d'amer, de point de visée aux bateaux qui, du large, rentrent au port. On ramène aujourd'hui dans le caveau de cette chapelle les restes du Père Girard, fondateur et premier supérieur de ce séminaire algérois de Kouba. Mort à Constantine, le 19 avril 1879, ramené à Alger et inhumé le 1^{er} mai suivant, au milieu de la nef de cette chapelle, le corps de ce vénérable confrère avait été transféré le 9 juillet 1908 dans le cimetière communal de Kouba, dans le caveau des Lazaristes. Le vendredi 5 octobre, à 17 h. 30, le Père Girard reprend à nouveau sa place et son sommeil dans cette église qu'il a tant aimée et bâtie. Présidée par Mgr l'archevêque d'Alger, la cérémonie a lieu devant une nombreuse assistance de prêtres et de sœurs (Filles de la Charité et Sœurs blanches). Un *Miserere* et un *Libera* encadrèrent les paroles sorties du cœur de Mgr Leynaud qui conserve (c'est bien connu) très vivace, le culte du cardinal Lavigerie et du Père Girard : deux grandes âmes. On le sent aisément à la flamme du discours et à l'évocation d'un passé toujours vivant. C'est là, dans cette même chapelle, au côté du Père Girard que Mgr désire lui-même, quand l'heure sera venue, venir lui aussi dormir son suprême sommeil. *Kouba ! Kouba !* : c'est le séminaire de jadis et de demain... c'est le cœur du diocèse ! On en est convaincu en écoutant l'éloge du bon Père Girard par Mgr Leynaud.

C'est encore pour nous, un jour de deuil, mais combien adouci par l'immense consolation que nous éprouvons, ce soir. Il y a aujourd'hui exactement soixante-douze ans et cinq mois, tous les fils et filles de Saint Vincent de Paul d'Alger et de Mustapha, cinquante prêtres, accourus de toutes les paroisses, les élèves du séminaire et de très nombreux fidèles, entouraient, comme ce soir, le cercueil du bon Père Girard.

fondateur et premier supérieur de ce Séminaire. Ce seul souvenir ne suffit-il pas pour nous pénétrer de la plus profonde émotion ?

Vous le savez, mes frères, Dieu l'avait rappelé à lui, le 19 avril 1879, dans son dernier voyage à Constantine ; le lundi 28, sa dépouille mortelle arrivait à Alger. Le jeudi, Mgr Lavigerie qui, à l'exemple de Mgr Pavy, avait pour lui une grande vénération et la plus haute reconnaissance, due aux services exceptionnels qu'il avait rendus au diocèse, voulut chanter lui-même solennellement à la cathédrale la messe des morts, et, le soir, toute la paroisse venait au devant du bon Père qu'elle aimait depuis plus de trente ans. C'est le lendemain, vendredi 2 mai, comme je viens de le rappeler, que son corps fut déposé dans ce même caveau d'où la piété filiale le retira, aux tristes jours de 1908, et que nous avons la suprême consolation de lui rendre, ce soir, grâce à la bienveillance des autorités françaises et aux bons offices de la municipalité de Kouba.

Vénéré et cher Père Girard, n'êtes-vous pas heureux, vous aussi, de vous retrouver, dans cette chapelle, témoin de vos ferventes prières, de vos vertus, de votre activité apostolique ? N'est-ce pas ici, en effet, que vous avez établi les premiers séminaristes et formé ces générations de prêtres français qui nous ont laissé l'exemple d'une vie toute de dévouement et de charité ? N'est-ce pas ici que vous avez voulu faire une œuvre éminemment algérienne et française, quelques fois même sans être assez bien compris ?

Vénéré et saint Père Girard, n'est-ce pas ici que vous avez dirigé, encouragé, édifié vos frères et sœurs en Saint-Vincent de Paul ? Voyez-les encore aujourd'hui : tous leurs cœurs sont unis, comme les nôtres, à votre sainte âme qui tressaille maintenant dans l'action de grâce et dans la joie éternelle...

Mais pourquoi continuer mon humble discours, au lieu de vous faire entendre la voix de mes grands prédécesseurs ? Mgr Pavy, qui l'avait vu à l'œuvre, lui écrivait en effet le 20 mars 1863 : Mon cher Père, je n'ai pas besoin de vous répéter que je vous vénère et vous aime avec tous les sentiments d'un fils respectueux et reconnaissant.

Et Mgr Lavigerie lui-même annonçait ainsi sa mort : Le clergé de l'Algérie veut de perdre celui à qui il donnait, si justement, le nom de Père et que, depuis tant d'années, il regardait comme son modèle... Monsieur Joseph Girard n'est plus... Successivement prêtre du diocèse de Paris, durant les jours mauvais qui susciterent les passions ameutées contre l'Eglise, missionnaire de cette Société vénérable qui a reçu de saint Vincent de Paul son esprit de régularité, d'abnégation et de dévouement, il trouva enfin sur notre terre africaine, un théâtre digne de son zèle apostolique. Lorsqu'il y vint, il y a près de quarante ans, prendre place auprès de l'Evêque dont l'âme ardente et sainte avait accepté, sans rien calculer jamais que le devoir de son amour pour Dieu, la mission de relever tant de ruines, tout était difficultés, obstacles, périls, augmentés bientôt par des amertumes et des ruines nouvelles. Il ne se laissa pas néanmoins abattre un seul jour, et soutenu, comme il le disait lui-même avec grâce, par la plus aimable des vertus, par l'espérance que Dieu réservait à l'Algérie pour la dédommager des maux du présent, il a travaillé à rendre chrétienne cette terre devenue française, avec quelle persévérance et quel amour ! vous le savez...

Mais l'œuvre capitale à laquelle il a consacré vraiment les forces de sa vie, à laquelle appartenaient encore les prières et les vœux de sa vieillesse, c'est, comme je l'ai déjà dit, l'œuvre de la formation du clergé, de ce séminaire humblement établi d'abord dans une sombre maison d'Alger, et qu'il a laissé, tout entouré d'air et de lumière, dominant à la fois la ville, les champs, les montagnes, comme le symbole et la source d'une lumière et d'un air plus purs, de consolation, de vie pour les âmes...

Aussi ai-je demandé avec instance que ses restes mortels restassent au milieu de nous. C'est dans la chapelle du séminaire de Kouba, élevée par ses soins, qu'il va rentrer pour y dormir son dernier sommeil. Les élèves du sanctuaire trouveront, près de cette tombe dont on leur racontera l'histoire, les leçons dont ils ont besoin pour se former à la

vertu ; et nous-mêmes, lorsque nous serons réunis pour les pieux exercices auxquels il n'a pas manqué une seule fois, durant le cours de son long ministère en Algérie, nous nous rappellerons, en relisant son nom sur la pierre qui couvrira ses restes, ses enseignements et ses exemples. (Circulaire de Mgr Lavigerie, 24 avril 1879.)

Bon et vénéré Monsieur Girard, vous avez disparu d'au milieu de nous, et c'est vainement que l'affection de vos Fils vous avait donné le nom de Père éternel, par lequel ils exprimaient leur vœu de vous garder sans fin sur la terre. Mais vous vivrez du moins, éternellement, dans le souvenir reconnaissant et dans le cœur du clergé de l'Algérie.

Ses évêques se rappelleront votre utile et long ministère si étroitement mêlé au leur, votre sagesse et le dévouement plein de respect religieux dont vous entouriez leur autorité. Vos fils dans le sacerdoce n'oublieront pas la figure vénérable de leur père, et ils auront à cœur d'augmenter encore votre couronne, en cultivant les vertus qu'ils doivent, après Dieu, à vos leçons et à vos exemples.

Tous aujourd'hui, nous nous unissons par la pensée au pied du trône de Celui qui juge les justes. mêmes, lui demandant pour vous, en retour du bien que vous avez fait, la miséricorde, la paix et la gloire du Ciel. Et vous, à votre tour, vous ne laisserez pas vos fils orphelins ; et vous nous obliendrez la force de rester, comme vous, fidèles jusqu'à la fin ! Vénéré Père Girard, il vous eût été sans doute très agréable de prévoir qu'un jour, nous serions réunis, ici, autour de votre tombe, nous les prêtres de cette Algérie chrétienne et française, à la résurrection spirituelle de laquelle vous avez tant œuvré ; vous, ses fils et filles de Saint Vincent de Paul, ses frères et ses sœurs, accourus si nombreux.

Vous dormirez désormais votre dernier sommeil dans cette chapelle qui est vôtre ; chaque jour, les jeunes lévites, en lisant votre nom sur la dalle, se souviendront de vos bienfaits et de votre zèle. Mais que dis-je, non ! vous ne dormez pas ; en cette année jubilaire qui marquera, dans l'histoire de l'Algérie, le retour des séminaristes sous ces voûtes et dans ces couloirs, vous continuerez à étendre sur nous tous votre protection paternelle. Père Girard, ce soir, tous ensemble nous prions pour vous, assurés qu'à votre tour, vous prierez pour nous.

Au revoir... à bientôt... au Ciel !

10 octobre. — Depuis de longs mois, notre confrère M. André Girard était confié aux bons soins de l'infirmerie. Après trois jours de paisible agonie, il s'éteint, dans la nuit de ce mercredi. A la conférence hebdomadaire du vendredi 12, M. Georges Bonnet, sur cette tombe refermée le matin même, nous entretint, suivant l'usage, des vertus remarquées en notre cher défunt. Voici le texte de ce qui nous a été dit avec cœur et délicatesse, dans un égal souci de la vérité et tout ensemble de l'édification :

Il était parisien et aimait à dire qu'il avait vu le jour le 26 mars 1884 dans le VI^e arrondissement à la rue de l'Ancienne Comédie, dans le prolongement de la rue Mazarine. Une petite sœur lui fut ravie par un stupide accident. Ses parents le mirent en pension à l'orphelinat de Reuilly : il y vécut heureux et y connut de solides amitiés : le père du curé actuel de Sartrouville lui fut toujours fidèle et M. Girard eut le bonheur plus tard de conduire au sacerdoce et à la vie religieuse son fils et ses deux filles. Les parents de M. Girard ne souriaient pas au désir de vie sacerdotale de leur enfant ; il dut triompher de leurs hésitations puisque nous le trouvons au petit séminaire Saint-Aquilin d'Evreux quelques années plus tard. Comment tourna-t-il ses yeux vers les Lazaristes ? Nous n'en savons rien ; en tout cas, en 1902, l'évêque d'Evreux lui donna la permission d'entrer à Saint-Lazare. Il perdit vers cette époque sa mère et dans une boutade digne de lui qu'il répétait volontiers, il lui déclara alors : « Si tu viens à me quitter, maman, j'en porterai le deuil toute ma vie »

« et j'ai tenu parole », disait-il, en montrant sa soutane. Le séminariste, André Girard revenait à Paris : chétif, plutôt maigre, il fit sans heurts sa première année de séminaire ; puis incorporé au service militaire, il gagna la garnison de Lisieux. L'année se passa fort bien si l'on en juge par les lettres testimoniales données par M. le Supérieur du Grand séminaire de Bayeux. Au questionnaire précis et combien détaillé envoyé par Saint-Lazare, le supérieur répond toujours « Qui » :

— Ses rapports avec M. le Directeur sont-ils couvenables ?

Oui.

— A-t-il soin de lui demander la permission quand il sort ou va en congé ? Oui.

— Se confesse-t-il tous les huit jours ? Oui.

— Communique-t-il fréquemment ? Oui.

— Fait-il sa lecture spirituelle ? Oui.

A Lisieux, il se lia d'amitié spirituelle avec la Révérende Mère Agnès de Jésus ; il obtint d'elle les portraits non retouchés de sa sœur novice, professe, malade, mourante, Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Au cours de sa vie de missionnaire, il se recommandera de temps à autre aux prières du Carmel de Lisieux, de Mère Agnès de Jésus et sollicitera les grâces de la sainte de la Normandie. La caserne terminée, frère Girard revint au bercail et se livra aux études : période plutôt dure, car il n'aima jamais la spéculation, et le travail intellectuel lui parut toujours un peu ardu. Ses notes ne furent jamais brillantes, mais on remarque chez lui une habileté pratique qui ne se démentira jamais. Il persévéra calmement et finalement, après les étapes normales des saints vœux et des ordinations, il reçut l'ordination sacerdotale le 16 juillet 1911, des mains de Mgr Pincau des Missions étrangères de Paris. Placé à Zeitenlik (Turquie), il y resta un an avec M. Cazot et devint ensuite missionnaire à Liège, où M. Vandamme était Visiteur. Ce sont ses premières armes de missionnaire, puis celles de la guerre. Démobilisé, il poursuit son ministère, se dévoue ici et là, pour sauver des Français traqués par les Allemands, notamment il fera passer en Hollande, avec un dévouement digne de tous éloges, le frère d'un des nôtres. En 1917, nous savons qu'il donna une bonne conférence sur Saint Vincent, qui venait en bonne place dans une série d'autres consacrées à des grands saints, sous le patronage de la Ligue de la Défense de la Foi ; il implorait en terminant la bienveillance de saint Vincent sur l'héroïque cité liégeoise bien meurtrie non loin de laquelle reposaient alors les reliques de notre Bienheureux Père. De 1921 à 1928, M. Girard devint missionnaire en France : à Limoux, à Lyon comme résidences successives ; il prêcha des retraites, donna des missions ; c'est ainsi qu'il se constitua un album de cartes postales sur tous les petits pays où il était allé porter la parole de Dieu. Nous le voyons au grand séminaire d'Albi pour une retraite d'ordination et au cours d'une mission dans le Tarn, l'un des curés chez qui il alla, le salua comme « le Lacordaire des Campagnes et le Bossuet des paysans ». Il fit ensuite un an de professorat à Antoura au Liban sous M. Sarloutte, ce qui lui valut la grande joie d'aller faire un pèlerinage aux Lieux Saints et regagna la bonne cité de Liège après avoir subi une première atteinte d'hydropisie. Le docteur Abonneau, remplaçant intérimaire du légendaire docteur Ferrand de notre infirmerie, le sauva de justesse. M. Girard lui voua une grande reconnaissance et en 1947, lorsque le docteur Abonneau, devenu moine à l'Abbaye d'Hautecombe, reçut l'ordination sacer-

dotale, M. Girard tint, avec la permission de ses supérieurs, à représenter Saint-Lazare et imposer les mains à cet émule de saint Luc. Ce furent ensuite des apparitions successives en France au cours de ses travaux apostoliques, puis la guerre éclata. M. Girard aurait bien voulu s'engager comme aumônier militaire, mais la Providence ne le permit pas. Au milieu d'une retraite, la débâcle de 1940 le surprit ; par chemin de fer, par bateau et par d'autres moyens de fortune, il gagna Granville, Rennes et enfin Paris où il se mit à la disposition de ses supérieurs. C'est à Saint-Lazare, « à Paname » comme il disait, qu'il vécut les dernières onze années de sa vie, missionnaire haut le pied, prédicateur de carêmes, de retraites de première communion, de jeunes filles, orateur des sermons de charité, héraut de Notre-Dame de Boulogne, lors du Grand Retour, tour à tour aumônier intérimaire de Laënnec et de la prison du Cherche-Midi et toujours confesseur bénévole au fond de notre chapelle.

Au physique, c'était un bel homme d'une grande prestance, soigné dans sa tenue, toujours propre, « sans trou, ni tache », rasé quotidiennement de frais, à la voix claire, bien timbrée, prenante, à l'élocution très nette, au ton très naturel, au verbe haut et fort.

Pieux, il avait une grande dévotion pour saint Vincent dont il donna un beau panégyrique — « c'est mon chant du cygne », disait-il — à Saint-Lazare même. Il reste filialement dévôt à la Sainte Vierge, et emportait avec lui dans ses déplacements les méditations du Père Mott dont il avait des exemplaires portatifs.

Homme de Communauté, il savait être très hospitalier pour les confrères de passage, de quelque province qu'ils fussent ; il s'intéressait à leurs œuvres, écoutait leurs récits, les secondait de son mieux dans leurs difficultés, donnait aux jeunes des conseils ; que de fois, il a su se faire quémendeur et distributeur pour Madagascar, la Chine ou d'autres missions lointaines ; à tel missionnaire de Chine, il envoya toute une malle d'ornements, de livres et d'objets de piété qu'il avait constitués pièce par pièce ; pour tel autre, il suscita une bienfaitrice insigne et mobilisa toute une classe d'une religieuse où les enfants — âmes bien vaillantes — se cotisaient, rivalisant de zèle apostolique pour grossir les colis. Quelle joie fut pour lui l'an dernier d'amener Mgr Sévat dans cette classe et l'entendre dire la gratitude des missionnaires, car « qui aide l'apôtre aura la récompense de l'apôtre ». Enfin toute sa vie, timbre par timbre, M. Girard constitua une copieuse et splendide collection destinée à être vendue pour le Vicariat de Fort-Dauphin.

Prédicateur, il sut l'être sérieusement, apprenant par cœur tous ses sermons clairs et fort bien divisés, les adaptant aux auditoires, passant du genre badin au mode austère ; mimant ses anecdotes à l'occasion : tout cela produisait des effets et conquérait les âmes.

Prêtre et confesseur, il fut bon et très bon : que de démarches, de visites, de lettres il s'imposa pour donner des nouvelles de malades, de prisonniers ; que de gestes charitables il fit, qui ont montré éloquemment qu'il avait l'amour du pauvre ; s'il avait la manie du « recueillement » (il conservait toutes choses avec une fidélité parfois digne d'ironie qui d'ailleurs était souvent décochée par ses intimes), elle savait être dispensatrice et M. Girard soulageait à l'occasion des malades et des vieillards. Au fond de la chapelle de la Maison Mère, il se fit apôtre au confessionnal et se montra aussi assidu que MM. Delpy, Nicolas Peters,

Hottin et Meuffels lorsqu'il ne put sortir au dehors pour prêcher. Il faisait encore des visites trimestrielles de sœurs, assez péniblement d'ailleurs, et ce fut au cours de l'une d'elles qu'un camion l'accrocha ; il eut le bras cassé, dut se soumettre à deux opérations successives. Son corps déjà miné par l'artério-sclérose et l'urée ne put réagir aussi vigoureusement qu'autrefois et M. Girard se réfugia à l'infirmerie. Ce fut l'épreuve de purification et de détachement. Déjà sérieusement il s'était préparé puisqu'il avait envisagé plusieurs années auparavant la mort : témoin ces trente-deux lettres, entièrement écrites de sa main depuis cinq ou six ans, où il se faisait un devoir d'annoncer à ses parents, amis, sœurs et pénitentes son décès, ce qui dans sa singularité témoigne d'un souci surnaturel de se ménager des prières dans l'au-delà. Ainsi Dieu l'amena tout doucement, par paliers, au seuil de l'éternité ; il se laissa faire, accepta toutes les servitudes pénibles de la maladie et malgré tout resta le confrère jovial et gouailleur des meilleurs jours jusqu'aux dernières semaines. « Je m'abandonne entre les mains de Dieu ; il ne m'a jamais abandonné jusqu'ici, il continuera. » « Je suis détaché de tout maintenant. » C'est ainsi que préparé par Dieu, soigné par nos bonnes Filles de la Charité et nos chers frères de l'infirmerie, il alla, espérons-le, dans la Mission du ciel après avoir fait partie de celle de la terre.

« C'est un immense trésor qu'un prêtre bon, partout où il se trouve », déclara un jour le pape Pie X dans une exhortation au clergé. M. Louis-André Girard a été un missionnaire et un prêtre bon. Puisse la bonté de Dieu lui avoir ouvert grandement les portes du Paradis.

20 octobre. — Bien qu'ailité depuis quelques heures seulement, le-Frère Plassard, à la surprise générale, est emporté par une crise. Depuis nombre de semaines, vaincu par la maladie, le frère avait perdu pratiquement la notion du temps et des contingences d'ici-bas ; mais il conservait son profond esprit religieux, son sens de la prière. Avec cela, il nous laisse à tous ce réel et édifiant amour du travail que souligne, en quelques minutes d'entretien, M. Robert, lors de la conférence hebdomadaire. Auparavant, le frère Gros, qui connaissait le frère Plassard depuis quarante-cinq ans et qui fut de longues années son compagnon de travail au secrétariat, nous avait dit l'essentiel de la vie et tout ensemble nous avait montré les vertus de ce bon frère.

Jean-Marie Plassard était né le 18 juin 1876 à Saint-Chamond dans le diocèse de Lyon, « d'une famille patriarcale », lit-on dans les renseignements envoyés à l'appui de sa demande de réception. C'était une famille d'ouvriers et il y a aussi dans les renseignements, à propos de la santé du jeune homme cette phrase qui en dit long : « Tempérament délicat. Hélas ! on a eu jaim souvent. »

Après ses études primaires, Jean-Marie dut travailler. On le présente comme ouvrier relieur, bien au courant de son métier. On dit que sa conduite a toujours été excellente ; que tous les jours à 5 h. 30, avant son travail, il se trouve à l'Eglise. Il fut réformé pour faiblesse de constitution et n'eut pas, de ce fait, à faire du service militaire. Il resta ainsi dans sa famille jusqu'à l'âge de 25 ans.

Au mois de novembre 1901, il se mit en relation avec M. de Bussy, Supérieur à Valfleury, et par son intermédiaire demanda

à entrer dans la Congrégation en qualité de frère coadjuteur. On lui fit savoir qu'il était admis le 5 décembre 1901 et le 19 janvier 1902, il commençait son postulat. Il prit l'habit le 28 juin de la même année et fit les vœux le 29 juin 1904. Durant son postulat et son séminaire, il fut employé dans différents offices, puis finalement à la couture. Voici les notes que lui donne M. Schuchardt, directeur des Frères, à l'appui de sa demande des Saints Vœux : « *On est bien content de lui. Il est bien consciencieux. Il remplit bien les offices qu'on lui confie. Il est plein de bonne volonté. Il aime la solitude et le silence.* »

En 1910, le frère Plassard est envoyé à Aoste, en Italie, au service de Mgr Tasso, évêque Lazariste, qui huit ans durant avait vécu à la Maison-Mère en qualité d'Assistant général.

Il obtenait du T.H.P. Fiat un confrère pour lui servir de secrétaire et un frère coadjuteur. Le frère Plassard reste à Aoste quatre ans. Dans l'intimité il en parlait avec plaisir. On constatait qu'il y avait été bien heureux et que Mgr Tasso était satisfait de ses services. Il se plaisait à raconter combien Mgr Tasso était simple et vertueux. En 1914, la guerre l'arracha aux douceurs du Val d'Aoste. Il fut mobilisé dans le service auxiliaire.

Après la guerre, en 1919, le frère Plassard rejoignit la Maison-Mère et il était question de le replacer à Aoste, mais sur ces entrefaites, Mgr Tasso mourait le 24 août 1919. Le frère Plassard en eut bien du chagrin ; il aurait tant aimé redevenir Valdotaïn.

A défaut des charmes d'Aoste, on le remit à l'office de la couture où il se dévoua à la satisfaction générale. Après le décès du bon frère Lardet, au mois de mars 1922, le frère Plassard fut placé à l'office du Secrétariat où il s'est dépensé pendant vingt-neuf ans, on peut dire jusqu'à sa mort.

Le frère Plassard était un de ces hommes qui gagnent à être connus et vus de près. A ceux qui ne vivaient pas avec lui, qui ne le connaissaient pas intimement, il produisait l'effet d'être un tantinet sauvage, peu affable. De fait, il chérissait la solitude, il n'aimait pas perdre son temps en conversations inutiles, il était toujours ou paraissait toujours fort pressé (frère *Pressard*, plaisantait-on gentiment).

Dès lors, son accueil ne semblait pas toujours empreint d'amabilité ; ses réponses sortaient brusques et brèves et on comprenait aisément qu'il ne fallait pas le déranger. Sur ce point, son extrême nervosité l'excuse beaucoup. D'ailleurs, à côté de ces menus défauts — et qui n'en a pas ? — il avait de réelles qualités et pratiquait de bien belles vertus. Parmi ses qualités, son habileté, son savoir faire, sa dextérité, le soin extrême qu'il avait de penser aux mille détails, de préparer, de prévoir tout ce qui était nécessaire dans chaque circonstance. Quand le T.H. Père Verdier partait pour son annuelle saison de Bourbon-l'Archambault, il n'avait pas à se préoccuper de ses bagages. Le frère Plassard prévoyait et préparait toutes choses : il ne manquait jamais rien. Quand le frère Plassard était chargé d'un travail quelconque, on pouvait être sûr que ce serait fait, bien et vite. Il n'aimait pas traîner, lambiner : tout chez lui, s'exécutait promptement et rapidement. Il avait horreur d'être en retard pour n'importe quoi. C'était un laborieux ; il savait ce qu'est gagner sa vie à la sueur de son front. De son temps, il n'y avait pas encore les lois sociales qui limitent et réglementent les heures de travail. Les journées étaient longues ; il avait été formé à cette rude école. Aussi, il n'hésitait pas à donner un bon

coup de collier quand les circonstances l'exigeaient. Evidemment, en ces dernières années, ses forces avaient diminué ; il n'avait plus la même activité. Mais quand il était en bonne santé, il ne perdait pas une minute de son temps, et son temps était toujours utilement et consciencieusement employé. Son exactitude à remplir consciencieusement tout ce que l'obéissance lui demandait était remarquable. M. Léon Forestier, Assistant de la Maison-Mère avait jadis confié au frère Plassard le soin d'allumer et d'éteindre les becs de gaz dans les couloirs de la maison et dans les salles communes.

Dans ces temps « lointains », il n'y avait pas encore l'électricité dans la maison ; le gaz régnait en maître dans les corridors, les salles communes et la chapelle. Ce n'était certes pas une sinécure pour celui qui était chargé d'allumer et d'éteindre au moment voulu. Il fallut que ce ne fût ni trop tôt, ni trop tard ; soit pour ne pas manquer à la pauvreté, soit pour ne pas laisser la maison dans l'obscurité. Le frère Plassard remplissait cet office à la perfection : et M. Forestier ne se privait pas de le féliciter et lui témoigner élogieusement son entière satisfaction.

Le frère Plassard avait bon cœur, malgré les apparences contraires. Il était fidèle dans ses amitiés. A ceux qu'il connaissait particulièrement, il ne manquait jamais d'offrir ses vœux pour leur fête ou le nouvel an. Il était pour sa part fort sensible quand on cherchait à lui faire plaisir, et si l'on pouvait lui rendre quelque service, il s'en montrait reconnaissant.

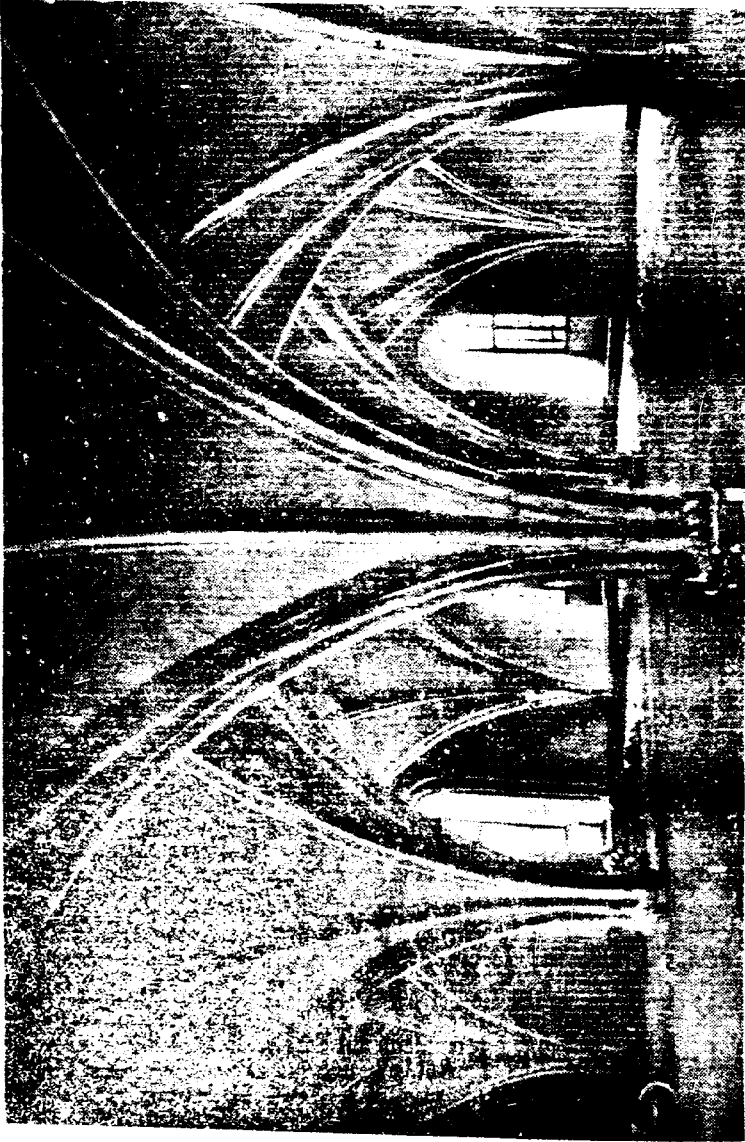
Il était foncièrement pieux. Il faisait régulièrement la lecture spirituelle, le quart d'heure d'adoration du Saint Sacrement, le chemin de la Croix. Il devait réciter sans doute plus d'un chapelet par jour ; en tout cas, il était très fidèle à assister le soir à la chapelle à celui qu'on récite publiquement. Très exact à tous les exercices communs, il arrivait toujours parmi les premiers.

Son esprit de pauvreté et d'économie était remarquable. Il s'ingéniait à utiliser toutes choses pour le mieux. Il a certainement réalisé de grandes économies. Il économisait tant qu'il pouvait la lumière électrique. Dans les journées sombres d'hiver, il disait : « On n'y voit rien. » Et cependant, il se privait d'allumer par esprit d'économie.

Sur bien d'autres vertus, il a donné de beaux exemples, réalisant ce que saint Vincent a dit : un bon Frère est un trésor. On peut appliquer cette parole au frère Plassard. Dieu veuille nous donner beaucoup de vocations de ce calibre-là !

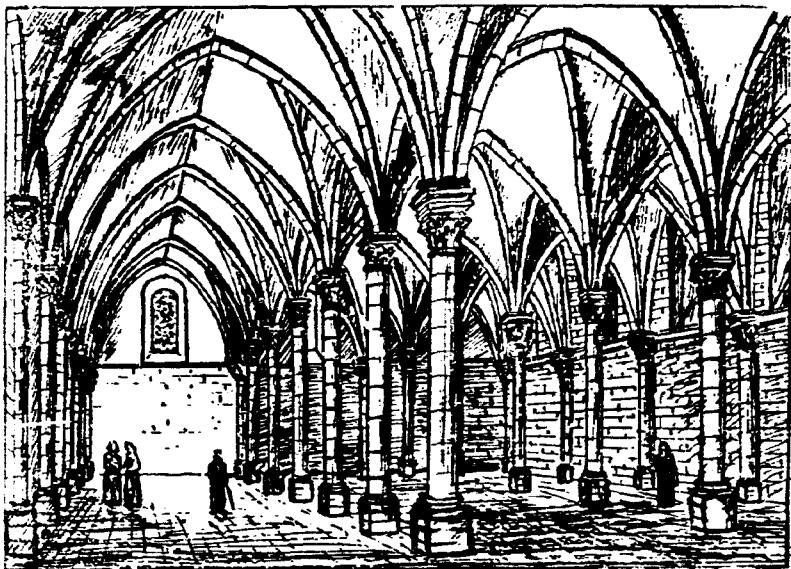
21 octobre. — A l'occasion de la *Journée des Missions*, l'ingéniosité juvénile des étudiants de la maison-mère nous convie dans leur salle de récréation à une exposition sur le thème : apostolat. Des croquis de style moderne ; une présentation attirante, sobre et moderne de facture ; des formules aux arêtes vives, c'est : l'appel, la formation du corps, de l'esprit, de l'âme, les champs qui s'ouvrent à toute générosité. L'on y sent des yeux qui ont vu et savent interpréter une technique adaptée de l'étalage et de l'affiche. Tout cela évoque la vie de demain...
Spes messis in semine !

28 octobre. — Au Mans, en ce dimanche du Christ Roi, après 160 ans d'interruption, l'antique église de la *Mission* est rendue au culte et devient le nouveau centre de la paroisse Sainte-Jeanne-d'Arc. Vu ce passé de la Congrégation et sur les souvenirs de saint Vincent, le T.H.P. Slattery est gracieusement invité à



LE MANS — Eglise de la Mission — Voutes non-fougueses.

cette cérémonie par M. le chanoine Briand, l'actuel curé et l'une des chevilles ouvrières de cette belle journée. Ne pouvant se rendre au Mans, le T.H.P. y délégué son représentant qui peut redire pour les *Annales* quelques-unes de ses visions et évoquer cette inauguration. Le magnifique édifice, ainsi redonné à la vie culturelle date de la fin du XII^e siècle ; en une conception habile, ces pierres ont donc été assemblées, près de 300 ans avant la découverte de l'Amérique (12 octobre 1492). Cette superbe construction, providentiellement conservée en toutes ses œuvres vives, fait l'admiration des architectes et des monuments historiques qui, l'ayant classée, viennent de la restaurer soigneuse-



LE MANS — Ensemble de l'église de la Mission à la fin du dégageant des colonnes.

ment et de la redonner au culte catholique. Il y a eu effet cinq mois à peine, le 5 mai 1951, l'Association diocésaine a pu passer, avec la Municipalité du Mans, un bail emphytéotique qui rend l'église de Coëffort à son affectation antérieure. C'est dans ce sanctuaire que, durant près de cent cinquante ans (de 1645 à la Révolution), les Lazaristes, nos confrères, ont vécu et travaillé : centre de missions et séminaire diocésain. C'est là que saint Vincent, nous le savons pertinemment, a séjourné en mars 1649, alors que la Fronde le contraignait à quitter Paris. C'est à cette maison que ses lettres sont venues, nombreuses, apporter bien des conseils et même quelques paternelles réprimandes. Tel cet économe du Mans, Mathurin Gentil, auquel le 9 novembre 1649, huit mois après son passage, Vincent écrit dans sa savoureuse manière gasconne, pleine de charité et agrémentée du fin sourire que l'on devine aisément :

« Monsieur, j'ai nouvelles d'une de nos maisons que la mauvaise nourriture qu'on y donne fait de mauvais effets dans les corps et les esprits, en sorte que si la personne qui a le soin de

la dépense et qui, pensant épargner, se porte à cet excès de ménagerie, ne fait un meilleur ordinaire, après l'avertissement que je lui en fais et la lettre que je lui en écris, je serai contraint d'en mettre un autre à sa place, qui donne raisonnablement de quoi sustenter la famille, comme l'on fait à Saint-Lazare et ailleurs ; car, faute de cela, plusieurs en sont indisposés. Je vous dis ceci, Monsieur, à cause que vous êtes en pareil office, et afin que vous ayez soin s'il vous plaît d'éviter semblables inconvénients, tâchant de donner de bon pain, bonne viande et de ne pas vendre le meilleur vin pour en donner de pire, ni exposer la communauté aux plaintes d'un avaro traitement. J'ai été si touché de celles qu'on m'a faites de la maison dont je parle que j'appréhende grandement que d'autres ne donnent un même sujet d'affliction : j'espère que ce ne sera pas de votre côté ; je vous y prie d'y faire attention. »

Huit mois avant cette lettre, Vincent avait séjourné au Mans, dont il est fréquemment question en ce qui nous est conservé de sa correspondance. C'est dans ces bâtiments encore conservés que des générations se sont dépensées ; en cette mission qui demeure toujours connue sous le nom de *La Mission : place, rue de la Mission*, et même l'enseigne actuelle d'une maison de confection qui arbore : *Mission-Tissus*.

Il y avait donc, en ce 28 octobre, fête et joie en ces parages : le temps d'automne était au beau. Sur les 10 heures, la police, nombre de paroissiens attendaient sur la place la venue des personnalités et de quelques invités. L'assistance sera relativement réduite, car cette première tranche de travaux a d'abord mis en état seulement trois travées de l'édifice (les 3/7). L'espace est donc encore mesuré, malgré les 28 mètres de large de l'édifice (il aura en son achèvement ses 50 mètres de long). Pas de bancs à cette heure, aujourd'hui quelques fauteuils et chaises pour les autorités et les privilégiés. En tête, MM. Letourneau, Ministre d'Etat auprès des Nations-Unies, Gaubert, député de la Sarthe, Chapallain, sénateur-maire du Mans, d'Argenlieu, sénateur, Trouillé, préfet de la Sarthe, l'architecte en chef et des services des Monuments historiques, etc...

Mgr Grente, archevêque-évêque du Mans, arrive, accueilli par les chanoines et le clergé. Il est rayonnant et étonnamment alerte malgré ses quatre-vingts ans (il est né le 5 mai 1872).

Au terme de vingt-cinq ans d'efforts, tractations, démarches, et aspirations enfin réalisées, on comprend qu'il soit particulièrement souriant et joyeux.

Son auxiliaire, Mgr Chevalier, sacré il y a une quinzaine à peine, va célébrer la première messe et sceller ainsi un nouvel et consolant état de choses. La foule se presse, bien qu'il faille pour cette cérémonie posséder et montrer sa carte d'invitation individuelle : c'est dire l'allégresse de tout un quartier qui, trente ans durant, vient de se contenter, comme lieu de culte d'une ancienne salle de cinéma. On regardait toujours vers la *Mission* : c'était la consigne et le point de mire de tous les cœurs et des yeux fixés vers ce toit qui, dans son arête unie de 50 mètres, domine nettement les constructions avoisinantes.

Cette salle d'hôpital, sœur de l'hôpital Saint-Jean d'Angers ou de celui de Caen, fait partie de tout un ensemble de constructions expiatriées élevées par Henri II de Plantagenet, roi d'Angleterre, après le meurtre de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry (29 décembre 1170). On sait qu'Henri était né au

Mans en 1133 : duc de Normandie et d'Aquitaine, comte d'Anjou et du Maine, il était fils de Geoffroy Plantagenet. L'Hôpital ou Hôtel-Dieu de Coëffort fut donc fondé, vers 1180, à l'entrée sud de la ville du Mans, sur le lieu même où une tradition d'étymologie fantaisiste voulait que l'arrière-garde de l'armée d'Henri, ait remporté une grande victoire : de là serait venu le nom de *Queuc forte, cauda fortis, Coëffort...*

Après plus de 350 ans de services et d'histoire charitable que racontent entre autres quelques pages des dix volumes de dom Piolin (*Histoire de l'Eglise du Mans*), en 1645, les prêtres de Coëffort convertirent la vaste salle des malades en église. Entre temps, un concordat fut conclu, le 26 février 1645, entre Vincent de Paul et Martin Lucas, abbé commendataire de Saint-Hilaire de Carcassonne et prévôt de l'Eglise collégiale de Notre-Dame de Coëffort. L'œuvre mancelle devenait maison et bien de la Congrégation de la Mission. Le 18 novembre 1645, un décret notarié de l'évêque du Mans établissait en Notre-Dame de Coëffort son séminaire diocésain.

Cette maison du Mans, d'après un concordat du 26 janvier 1645 (relevons ce simple détail d'un savoureux réalisme très vincenlien), devait fournir à la maison Saint-Lazare de Paris... 70 chapons gras (Arc. Nat. S 6707).

Au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, les prêtres de la Mission construisirent les bâtiments du séminaire qui logent actuellement l'*Ecole technique* du Mans. Lors des troubles révolutionnaires, la maison devint *prison de la Mission* pour les ecclésiastiques insermentés du département. Ils y passèrent et souffrirent nombreux. Signalons ici sans plus, deux *martyrs* lazaristes du séminaire du Mans : MM. Jean Guibaud (cf. *Annales*, t. 90, p. 43) et François-Léonard Martelet (*ibid.* t. 63, pp. 475-476 ; t. 73, pp. 674-678 ; t. 90, pp. 46-47). Ils prièrent dans ces murs qui aujourd'hui, en 1951, nous réunissent et tout ensemble nous réjouissent... Ces souvenirs glorieux s'auroient dans ce joyau architectural qui paraît sous nos yeux : voûtes élancées, piliers légers, colonnes minces et élégantes ; les parois ont été habilement percées de fenêtres aux XVII-XVIII^e siècles : elles prodiguent une clarté que des vitraux ultérieurs rendront plus recueillie, plus intime et plus *sacrée*...

Un Christ majestueux domine déjà l'autel et garnit le fond provisoire de l'église. Une authentique pièce de bois habilement ouvree ne ferait pas mieux que ce plâtre artistiquement travaillé et peint. Dans ce sanctuaire, ainsi rendu à la vie, tout est à meubler, le bon goût des usagers et les conseils des Monuments historiques y veilleront.

Dans la nuit tombée, à 20 heures, une cérémonie, plus strictement paroissiale, réunit les braves gens du quartier. Une procession aux flambeaux part de l'église provisoire et accompagne au chant des cantiques que renforcent les hauts-parleurs, une Vierge antique, magnifique travail de bois sculpté du XVI^e siècle, heureusement retrouvée. Remise en état, elle devient Notre-Dame de Coëffort : c'est la Vierge courageuse aux pieds de la croix. Portée sur des épaules robustes, Notre Dame prend possession de sa nouvelle demeure. A son arrivée à la *Mission*, M. le Curé salue la Madone et, dans une prière litanique dialoguée, lui confie tous les intérêts concrets de la paroisse et de l'Eglise. Au salut, un bref et vibrant sermon de M. le chanoine Sevin, aumônier du Lycée, montre les fondements et les bases

solides d'une dévotion à la Vierge, celle qui toute bonne, est accoutumée à se pencher vers nos incessantes misères. Cette attitude maternelle, comme le traduit savoureusement une expression des bords de la Méditerranée, fait de la Vierge, la *bossue*, celle toujours inclinée vers nos humaines souffrances...

22 novembre. — Invité par les Sœurs d'Arles pour les fêtes du Centenaire de leurs maison, Notre Très Honoré Père part ce soir pour Marseille, accompagné de Monsieur Bonnet. Le vendredi matin, il célèbre la messe à la « Petite Œuvre » devant une belle délégation de cent quatre-vingt-dix Sœurs, des vingt-deux maisons de la ville et de nombreuses Enfants de Marie, en tenue. A l'issue du petit déjeuner, rapidement, le Très Honoré Père salue les jeunes filles de la maison (près de quatre cents), lauréates du Concours des *Rayons*, les félicite ; puis va porter ses encouragements à la maison des *Anges Gardiens*, où environ trois cents petits garçons reçoivent éducation et instruction, auprès du tombeau de l'abbé Fouques, le *Vincent de Paul* de Marseille. Quatre enfants de cette maison sont prêtres. Comme quatorze Filles de la Charité ont été formées par M. le Curé de Saint-Joseph, si bienveillant pour les jeunes. Un dîner à Tour-sainte avec Mgr Delay lui fournit la preuve que Sœurs et confrères jouissent de la confiance de la hiérarchie. L'après-midi est consacrée à la *Mazarade*, où les Sœurs s'occupent surtout d'œuvres sociales auprès du personnel et des ouvriers de l'usine Roca. Belles sont ces œuvres, empreintes du plus pur esprit vincen-tien : florissantes, elles s'entraident les unes les autres, et gardent le cachet du terroir, les traditions provençales sous les yeux maternels de Notre-Dame de la Garde, si chère au cœur de tout Marseillais. Après une courte halte chez Sœur Visitatrice, non sans un coup d'œil admiratif sur le Vieux Port et la Corniche, Notre Très Honoré Père gagne en automobile Arles, où il parvient sans trop de peine, malgré çà et là des ralentissements dûs aux inondations qui ravagent quelques points de la vallée du Rhône et la Camargue, entière. Une séance folklorique durant la soirée du vendredi montre combien les Sœurs sont aimées à Arles, puisque, clergé, municipalité et population ont contribué d'un cœur unanime, à qui-mieux-mieux, à la réussite des fêtes du Centenaire. Une descendante des « *De Barras* », de retour de Québec, vient à Arles et admire toutes les œuvres des Sœurs ! Elles défilent sous ses yeux émerveillés dans la maison de ses ancêtres. C'est le thème du jeu scénique, dû à un professeur de quatre-vingt-six ans, à l'âme encore très jeune. Harmonie municipale, danses du pays exécutées avec grâce et majesté au son des tambourins, par les Arlésiennes, en tenue de « *Mireille* », chansons du jour, gavottes et menuets, défilé de « *grands chapeaux* » aux décorations toutes Arlésiennes (c'est le surnom des Filles de la Charité de 1851) : tout contribue à donner à cette soirée le ton artistique et provincial qui se devait. D'ailleurs, Mgr de Proven-chères, dans une allocution pleine de finesse et de saveur, tint à dire tout haut la reconnaissance d'Arles aux Filles de la Charité et la fit remonter à saint Vincent, en passant par le Très Honoré Père. Le lendemain, les cérémonies pieuses figurèrent au programme et suivies d'un dîner où toutes les personnalités se coudoyèrent : archevêque, clergé, municipalité, docteurs, amis, et d'une visite enrichissante de la ville d'Arles, petite Rome — ne contient-elle pas des merveilles d'art qui ravissent humanistes et chrétiens et attestent sa valeur passée ? Vestiges de l'an-

cien Palais de Constantin, théâtre antique, arènes, église et abbaye Saint-Césaire, musée lapidaire, musée arlaten et par-dessus tout la primatiale Sainte-Trophime, célèbre église romane (XI^e et XII^e siècle), et gothique (chœur du XV^e siècle), au portail biblique très évocateur, où le Très Honoré Père eut la joie d'assister à l'Office Pontifical, le dimanche : « Messe en musique avec orchestre » de Fofiron, bénédiction papale (privilege annuel de l'église d'Arles), éloquent panegyrique donné par M. Charles Philiaud, Supérieur de Prime-Combe ; visite, avec M. Mailhé, du musée arlaten, fort riche en souvenirs provençaux, et du cloître Sainte-Trophime, des XII^e, XIV^e, XV^e siècles. Belles journées réconfortantes, évocatrices de tout un dévouement séculaire.

27 novembre. — *Fête de la Médaille*. — A 8 heures, au 140, rue du Bac, grand-messe pontificale célébrée par Mgr Feltin, archevêque de Paris. Heureuse innovation : les Sœurs garnissent tout d'abord, le double étage des tribunes ; des fidèles remplissent bancs et allées de la nef ; dès lors, nombreuses sont les communions. Le soir, à la Conférence, la parole enflammée de M. Lignie, récemment installé Supérieur de Rennes, nous souhaite d'être, par toutes nos activités, des *médailles vivantes*. Chaque jour, jusqu'au 8 décembre, la foule envahit littéralement tribunes et nef de la blanche chapelle, baignant dans les effluves de la douce fluorescence.

C'est une véritable mission, ou M. Lignie se prodigue. Aussi, devant cette affluence, chaque année croissante, le souci des âmes fait-il envisager, et des confessions et une messe au cours de la matinée... Cela viendra... Peu après cette octave, on inaugure un chapelet public, quotidiennement assuré par des dames zélatrices, et suivi d'un salut, sur les seize heures de chaque journée.

31 décembre. — Au *Sacré-Cœur de Montmartre*, le recteur de la Basilique nationale, Mgr Aubé, invite les *clercs de Saint-Lazare* pour alterner avec un bon millier d'hommes adorateurs. En juin, pour la fête du Sacré-Cœur, c'est le chœur des Spiritains. Ce soir, à vingt et une heures et demie, voici d'abord, les trois nocturnes de la fête. L'assistance n'est pas un instant passive. Une brochure, distribuée à tous, donne le texte latin, la notation musicale et un commentaire en français. La piété est ainsi soutenue ; elle est éveillée par les mots et les conseils qu'adresse le zèle de Mgr Aubé. Les répons et les lectures de l'office sont assurés par les clercs : faux-bourdon sont alors moins austères et plus aisés que les âpres mélodies grégoriennes. Vers vingt-trois heures, après une prière dialoguée, adaptée et vibrante, voici avec les drapeaux des Associations, la procession du Saint-Sacrement. Puis l'archevêque de Paris célèbre une messe basse. Minuit sonne. C'est l'an nouveau offert au Seigneur dans la prière et la ferveur que scelle la communion générale.

La foule se retire. Les clercs, eux, rentrent au *Foyer du Sacré-Cœur* pour un léger réveillon, et quelques heures de repos. Dans la basilique, la prière continue, assurée par une autre équipe de volontaires. De tels foyers de ferveur sont des paratonnerres et tout ensemble, des centres d'énergie spirituelle.

Que Dieu protège ceux qui l'aiment, le prient et le servent de tout leur cœur !

Fernand COMBALUZIER.

PARIS

LE CONGRÈS DES MISSIONNAIRES LAZARISTES DE FRANCE

(11-13 août 1951)

Préparée et attendue au moins depuis un an, cette réunion des délégués de missionnaires missionnants (1) a enfin eu lieu à Paris, en cette mi-août 1951. Inutile de redire l'importance de ces assises qui groupent des *gens du métier* : ils savent ce dont ils parlent et ils échangent leurs expériences et leurs idées, et surtout ils *se voient*. En tout Congrès, c'est ce dernier point qui reste souvent ce qu'il y a de plus suggestif et de plus apprécié. Les rapports écrits demeurent solides et compétents, mais les conversations, les échanges de vues vont au delà, ils procurent maints avantages que connaissent et estiment les usagers de ces réunions. Au total elles ne sont certes pas et uniquement des *parlottes* (2). Sur cette réunion de missionnaires lazaristes de France en 1951, voici quelques notes de deux observateurs admis à cette assemblée.

Le texte intégral des rapports de ce Congrès (120 pages) a été peu après ronéotypé par les étudiants à Villebon, et tiré à 80 exemplaires. Distribué à tous les missionnaires missionnants de France, ce volume est destiné à leur servir de thème à réflexions apostoliques car il n'y a pas de recettes toutes faites et qui s'appliquent automatiquement et partout de la même façon. Divers sont les terrains où tombe la semence, et divers aussi les ouvriers dans le champ du Seigneur.

F. C.

PROGRAMME DU CONGRÈS DES MISSIONS LAZARISTES

(communiqué aux maisons de missionnaires de France au début de 1951)

PREMIER JOUR

Le matin : Ouverture par le Président :

I. BUT DU CONGRÈS. — De quoi s'agit-il ?

1° De travailler à l'avancement du Règne de Dieu et au salut des âmes, selon l'esprit de Saint Vincent

(1) Voici les noms des Membres du Congrès : MM. les Visiteurs : Henri Mailhé (*Provence*) ; Pierre Payen (*Ile-de-France*) ; Arthur Verhas (*Algérie*) ; Marcel Milleville (*Picardie*) ; André Delobel (*Aquitaine*). — MM. les Supérieurs : Emile Neveu (*Toursainte*) ; Gabriel Doucet (*Rennes*) ; Joseph Muscat (*Tunis*) ; Pierre Moulin (*Le Bouscat*) ; Jean Meunier (*Limoux*) ; Léon Rouanet (*Tours*) ; Jean Rousset (*Loos*) ; Edouard Coudron (*Toulouse*) ; Pierre Soustrouge (*Lyon*). — MM. les Confrères : Edouard Abadie (*Paris*) ; Jean-Joseph Pommier (*Le Bouscat*) ; Pierre Morcrette (*Alger*) ; Bernard Becauvène (*Toulouse*) ; Gérard Poymiro (*Le Bouscat*) ; Emile Planhou (*Tunis*) ; Louis Ozanne (*Limoux*) ; Georges Porte (*Loos*) ; Robert Camus (*Toulouse*) ; Jean Contassot (*Limoux*) ; René Arnaud (*Toursainte*) ; Julien Vandenterghem (*Loos*) ; Alexandre Leclair (*Rennes*) ; Jules Rayssiguier (*Lyon*) ; Louis Buffet (*Rennes*) ; Roger Labarthe (*Tours*) ; Paul Pister (*Lyon*) ; Pierre Causse (*Toulouse*) ; Johannès Rivière (*Le Bouscat*).

(2) Rapprochons ici la réunion des délégués des confrères lazaristes s'occupant des Grands séminaires de France, tenue à Paris en 1949. (Voir *Annales*, t. 114-115, pp. 143-149.)

- 2° En évitant de rechercher son propre succès, celui de notre Maison ou de la Congrégation.
- 3° Echange de vues en toute franchise, simplicité, audace et fraternité.

Premier rapport :

II. LES MISSIONS

1° *Généralités :*

- a) Définition.
- b) Les différentes sortes de Missions.
 - Missions « modernes ».
 - Missions liturgiques.
 - Missions régionales (à l'instar du Bassin de Briey).
 - Missions générales (de toute une ville ou de tout un décanat).
 - Missions paroissiales :
 - différentes formules.
 - la nôtre.

Deuxième rapport :

2° *Nos Missions paroissiales :*

- a) Préparation éloignée.
 - Question du recrutement des futurs missionnaires.
 - Question de leur formation (Petit Séminaire, Noviciat, Etudes).
 - Opportunité de l'établissement de nos Ecoles Apostoliques dans les régions où puisse « rendre » le recrutement.
 - Des qualités du futur Missionnaire : santé morale et physique, jugement, voix, degré de capacité, etc...
 - Du jeune Missionnaire : Comment le former, l'encourager, faciliter ses débuts, lui éviter le découragement.
- b) Préparation prochaine.
 - Enquête sur l'état religieux de la paroisse : Qui doit la faire ? (Missionnaire ? Curé ?) Statistiques : Leur emploi ; leur interprétation ; leur exactitude...
 - La « pré-mission » :
 - Prières publiques et rappel en chaire par le Curé.
 - Mise en alerte des Mouvements paroissiaux.
 - Affiches, tracts, etc...
 - Visites et réunions de quartiers.

Troisième rapport :

- c) Préparation immédiate.
 - Importance d'un programme clair et attrayant.
 - Visites à domicile.
 - Appel pressant aux Messes du 1^{er} dimanche.
 - Division équitable des quartiers.

III. LA MISSION PROPREMENT DITE

Quatrième rapport :

1° *Généralités :*

- Relations des Missionnaires : entre eux... Chef de Mission et « seconds ».

- Avec le clergé paroissial.
- Avec les diverses Communautés.
- Avec les laïques : du tact nécessaire avec ces derniers pour les questions de places, etc...
- De la prudence dans les conversations au presbytère.
- Répartition du travail entre les Missionnaires :
Partage des sujets de sermons, fêtes, etc...
Analyse du travail missionnaire...
Faut-il, comme le préconisent certains, ne s'occuper que des brebis perdues et délaisser les fidèles ?

Cinquième rapport :

2° *Marche de la Mission :*

A. — Le soir :

- Atmosphère : musique, cloches, lumières, micro
Question de la diffusion à l'extérieur.
Prière (chapelet).
- Les cantiques de Mission : leur choix — que penser de leur « archaïsme » (v.g. « Je n'ai qu'une âme ») ? Leur place dans la mission — temps à leur accorder.
- Les fêtes : divers genres — qualités — temps à consacrer : a) à leur préparation ; b) à leur exécution.

Sixième rapport .

- Les « Avis » : clarté et rapidité.
- Les « Gloses » : instructives, attrayantes, mesurées quant au temps, etc... ; y éviter de ne parler qu'à la première personne ; de parler politique ; de prendre à partie telle catégorie sociale ; de faire excessivement de la sociologie ; d'engager des controverses avec les diverses sectes...
- Les sermons : qualités : clarté, simplicité, mesure, solidité ? Que penser d'un recueil ?
- Les derniers avis et le « mot de la fin » : le tout doit être rapide, ne pas revenir sur le sujet du sermon.

Septième rapport :

B. — Le matin :

- La Messe de Neuvaine : Sa préparation (décoration de l'autel, invitation pressante aux fidèles...)
- Le « triduum » suivant la Neuvaine.
- Question de l'horaire le plus favorable : à quel point de vue se placer pour le déterminer ?
- La Messe :
Le Saint-Sacrifice simplement commenté.
La « haute-liturgie ».
Les chants.
Les confessions pendant la Messe :
— leur valeur.
— leur intérêt.
Les Messes de Communion générale.
La Messe d'action de grâce.
— L'instruction du matin : temps à y consacrer.

Huitième rapport :

IV. LES ENFANTS

- 1° *Généralités :*
Importance de cet apostolat; importance de leur rôle pendant la mission.
- 2° *La Mission des enfants :*
Instructions ; Réunions de midi ; Histoires ; Préparation des fêtes ; Récompenses : images, concours.
La Messe de Mission des enfants et leur Messe de Communion générale ; Souvenirs de Mission.

V. DIVERSES QUESTIONS (au cours de la Mission)

Neuvième rapport :

- 1° Relations avec les externes : invitations à dîner, etc...
- 2° Les « parloirs » : (prudence de saint Vincent ; ce qu'en dit le Directeur).
- 3° L'instruction des catéchumènes : d'un catéchisme populaire.
- 4° Brochures et fascicules divers.
- 5° Les souvenirs de Mission.
- 6° Les visites de malades et vieillards.
- 7° Le financement des frais de Mission.
- 8° La clôture de la Mission : cérémonie, sermon, dernières consignes.

VI. APRÈS LA MISSION

Dixième rapport :

- 1° La Mission n'est-elle qu'un feu de paille, sans effet pour l'avenir de la paroisse ?
— Pourquoi en est-il parfois ainsi ?
— A qui incombe le soin d'exploiter les fruits de la Mission ? Exemples de Missions où ces fruits ont été intelligemment et diligemment exploités. Part de Missionnaires dans ce soin.
- 2° Quelques moyens d'assurer la durée des effets de la Mission :
 - a) Messe « de Mission » v.g. le premier vendredi de chaque mois.
 - b) Mouvements de spiritualité : Enfants de Marie, confréries et organisations charitables, « Louisettes ».
 - c) Mouvements d'Action Catholique : Ligue, J.O.C., etc...
 - d) Intérêt d'éliminer l'antagonisme entre ces divers mouvements. (Unus est Christus !)
 - e) Eventuellement : lettres d'encouragement des Missionnaires à la Paroisse.
 - f) De la nécessité de s'abstenir rigoureusement de visites aux paroissiens et de correspondre avec eux après la Mission.
 - g) Du retour de Mission : opportunité ; époque où le situer.

VII. DIVERS

Onzième rapport :

- 1° Du Directoire de Mission : modifications souhaitées.
- 2° D'une collection à jour de nos pouvoirs et privilèges.

- 3° De quelques nouveautés intéressantes : « journée des malades », baiser de paix entre les hommes, au jour de leur communion générale.
- 4° Des conférences contradictoires et des conférences dialoguées.
- 5° Des fêtes à effet : processions et tableaux vivants, etc...
- 6° De la propagation de la Médaille miraculeuse.
- 7° D'une Direction générale de nos Missions, v.g. par un ancien Missionnaire, consultant auprès du Grand Conseil.

VIII. CLÔTURE

De quelques expériences.
Conclusions et vœux.

LES SEANCES DU CONGRES MISSIONNAIRE

(11 août - 13 août 1951)

Le Congrès des Missionnaires Missionnants s'est ouvert à 15 heures dans la Salle des Œuvres, le samedi 11 août 1951.

En quelques phrases brèves et simples, le P. Slattery exprime sa joie de recevoir à Saint-Lazare, pour le Congrès, les missionnaires, ceux qu'il connaissait et ceux dont il est heureux de faire la connaissance. Il souligne que les missionnaires missionnants sont des privilégiés et l'objet d'une « sainte jalousie » de la part des confrères appelés aux autres fonctions de la Petite Compagnie. Il note les besoins du recrutement que facilite le ministère des Missions. Et après s'être excusé de ne pouvoir participer à toutes les réunions, le Très Honoré Père laisse M. Scamps présider le Congrès.

Sans perdre de temps, les Congressistes se mettent au travail, et six commissions sont constituées. Chaque section, sous la responsabilité d'un Visiteur ou d'un Supérieur de maison, est chargée de rédiger son rapport. Ce texte rassemble les réponses apportées par chaque maison au questionnaire établi depuis plusieurs mois. Lus en séances générales, ces textes y seront l'objet d'une discussion et de mise au point.

De ce Congrès des Missions, il ne faudra pas attendre des résultats immédiats, et du nouveau. Cette réunion aura un double but : 1° fournir aux missionnaires des différentes maisons et provinces l'occasion d'une rencontre fraternelle et d'échanges de réflexions qui pourront être profitables ; 2° avoir une vue d'ensemble des questions et des problèmes actuels qui se posent en établissant un programme d'études. D'autres Congrès, dont le suivant est prévu dans trois ans, traiteront chaque question en particulier et apporteront, s'il est nécessaire, au régime des missions les modifications qui se seront révélées souhaitables.

DIMANCHE 12 AOUT

Dimanche, jour du Seigneur, jour de labour ! ce jour-là en effet, les six premiers rapports furent lus et discutés. En voici l'essentiel :

Premier rapport :

M. Doucet ouvrit la séance du matin en posant la question : Y a-t-il des missions lazaristes en France ? Peut-on parler chez nous d'une vraie technique à l'égard des difficultés actuelles ?

En plus de « rites » bien à nous, il y a tout un esprit de la Mission lazariste. Et d'abord, qu'est-ce que la Mission ? : c'est un apostolat extraordinaire et temporaire accomplis par des prêtres spécialisés et mandatés, pour les fidèles d'une paroisse en vue de leur conversion et de leur sanctification, par les prédications et les autres moyens utiles qui complètent la prédication.

La mission doit rester populaire, classique en ses prédications, adaptée quant à ses fêtes... Cependant, il est un fait qu'on ne peut éluder : en quelques endroits, la mission classique semble ne pas atteindre son double but. Pour ces cas d'espèce il faudrait peut-être se réduire à la retraite paroissiale et surtout à la mission régionale, grâce à elle on atteint en dehors de la paroisse ce qui fait obstacle à l'œuvre de Dieu.

M. Labarthe, secrétaire, souleva la question de la mission liturgique. On se mit d'accord en disant qu'elle serait un cadre original donné à la mission classique, laquelle doit durer normalement trois semaines.

Deuxième rapport :

Recrutement et formation des futurs missionnaires : l'une des tâches les plus urgentes incombant au missionnaire, nous dit M. Coudron. Il semble que la meilleure méthode soit de rendre service aux curés, on ne nous permettra le recrutement que dans la mesure où nous serons utiles, savoir pour cela « avaler quelques couleuvres », se montrer serviables, s'incruster dans une région où nous serons connus, parce que nous y aurons travaillé. Au séminaire interne et aux études, tous doivent avoir l'esprit missionnaire, même ceux qui ne se destinent pas aux missions. Que chaque maison de mission soit capable d'assurer la formation des jeunes qu'elle accueille, qu'elle leur assure d'abord assez de temps pour travailler sérieusement, les encourageant dans les difficultés inévitables dans les premiers temps.

Ce qu'on désire voir surtout chez le jeune missionnaire, c'est une bonne santé, l'intelligence et le jugement bien mariés, une forte volonté, de la sociabilité, une piété profonde et simple, un zèle ardent.

En quoi consiste la préparation prochaine de la mission ? En voici une description à grands traits. D'abord créer « *la psychose* » de la Mission, c'est l'œuvre du clergé ; longtemps à l'avance prier et faire prier pour sa réussite car c'est avant tout une œuvre divine. Que les missionnaires surtout ne déçoivent pas l'enthousiasme né de cette préparation. Au clergé et aux militants d'A.C., demander de faire une enquête détaillée sur la situation religieuse et topographique de la paroisse.

M. Causse, secrétaire. — L'assemblée, se mit d'accord pour organiser dans nos écoles apostoliques des croisades de prières et de sacrifices au profit des missions paroissiales, et aussi pour faire en sorte que chaque maison de mission devienne « école normale » où les jeunes confrères recevraient une formation sérieuse, pour cela et aussi pour faire vivre la maison, il y faut un minimum d'au moins huit confrères, on souhaite qu'il y ait aussi quelques prêtres âgés capables encore de rendre service aux curés, ce serait encore une manière efficace de travailler à notre recrutement.

Troisième rapport :

Préparation immédiate de la Mission.

Au début de l'après-midi, M. Soustrougue nous parle, d'une manière claire et attrayante, du programme de la Mission... pro-

gramme qui lui aussi doit être clair, attrayant et assez précis, l'intérêt porté à la mission en dépend.

Dans les visites à domicile interviennent prudence et jugement du missionnaire. Jamais on ne saura apprécier assez les avantages de cette pratique « si les visites sont bien faites, la mission est achevée ».

Travail pénible certes mais pas inutile si on évite les paroles oiseuses, le genre commis-voyageur, le gros rire, la discutailerie.

En un mot soigner plus que tout les premiers contacts, surtout avec ceux qui sont les collaborateurs naturels du missionnaire, enfants, personnes d'œuvre, maîtres et maîtresses d'école libre, et jusqu'au menuisier et à l'électricien.

M. Rivière, secrétaire. — L'assemblée insista beaucoup sur le côté captivant du programme... lequel en cas d'absence sera glissé sous la porte avec cette mention : « cette invitation a été apportée par le missionnaire ». En visite « ni chaise, ni verre... », ni argent, on peut parfois accepter la chaise s'il y a du bien à faire. La visite est encore un moyen discret de connaître malades et vieillards.

Quatrième rapport :

Une condition essentielle pour assurer le succès de la mission, accepter de faire œuvre commune, nous dit M. Vandenterghem, faire confiance aux confrères et avoir leur confiance surtout si dans l'équipe il y a des jeunes.

Nos relations avec le clergé local doivent être marquées aussi du caractère de la franchise et de la compréhension mutuelles... Sur toutes choses, nos points de vue diffèrent, le curé « connaît ses brebis », le missionnaire connaît surtout la foule, d'où parfois quelque inquiétude, quelque méfiance de la part du premier. Le missionnaire rendra confiance au pasteur, le fera entrer dans ses vues, sans avoir l'air de lui faire la leçon. La mission terminée, il y aura deux amis de plus sur la terre.

Avec nos gens, beaucoup de charité... patiente et universelle : tous sont des enfants chéris du Bon Dieu, même les plus espiègles, pas de ces distinctions entre « brebis perdues » et fidèles.

M. Rasséguier, secrétaire. — L'assemblée insista beaucoup sur le préjugé bienveillant que les missionnaires devaient avoir en faveur du clergé local et cela dès le début, tout en maintenant fermement le but de la Mission.

Cinquième rapport :

Il faut que l'exercice du soir soit une joyeuse réunion de famille, affirme un vieux routier de la Mission, M. Moulin. Ne pas hésiter à se servir des cloches, c'est la première musique que les paroissiens entendront. En entrant dans l'église, il faut qu'on se soit frappé par la belle décoration du sanctuaire.

Faut-il diffuser la cérémonie à l'extérieur ? C'est délicat. *on ne fait pas boire un âne qui n'a pas soif*. A l'intérieur de l'Église, lumière abondante, pas de coins d'ombre propice au chahut.

Commencer par la prière, c'est capital, et le sermon lui-même devra aboutir à maintenir cette atmosphère pieuse. Les cantiques faciles, simples, connus de tous ont le double avantage d'être une prière commune et un sermon.

Pas de mission sans fêtes. Elles attirent les non pratiquants qui s'instruisent de façon agréable et même... se convertissent.

Utiliser souvent les enfants pour attirer les familles, exclusion de nos fêtes le ridicule, la vulgarité, les jeux de lumière trop compliqués, il y faut de la discrétion car elles ne doivent pas distraire du sermon figurants et assistants, ni accaparer le missionnaire qui ne pourrait donner alors qu'un pauvre sermon en regard d'une fête magnifique... une « croûte » dans un cadre ciselé !

M. Pister, secrétaire. — L'assemblée demande de se conformer aux coutumes locales quant aux sonneries de cloche, de commencer à l'heure l'exercice du soir, de mettre une différence entre films et projections expliquées, ces dernières cependant ne devant pas remplacer le sermon.

Sixième rapport :

En fin de séance, M. Rousset pose le grave problème de la *Prédication* et d'abord *de son efficacité*. Pourquoi la parole de Dieu qui possède une vitalité réelle produit-elle, au moins apparemment, si peu de résultats ? Serait-ce comme le prétendent certains, parce qu'on s'entête à prêcher certaines vérités trop dures ? Ce serait une grave erreur de le croire, en tout cas, ce n'est pas chez saint Paul que l'on apprendra à édulcorer la vérité. Devant la vérité, il y a ceux qui se ferment, il y a le petit nombre ou l'exiguïté des lieux, il y a nous les missionnaires, on s'attend à voir en nous des hommes... qui vivent ce qu'ils enseignent.

Le chef de mission assure les avis et les gloses, toutes choses très délicates, ce n'est pas le moment d'entamer le couplet contre telle ou telle catégorie sociale. Dans le sermon — la pièce maîtresse — seront exposées les grandes vérités, avec beaucoup de clarté, de simplicité, de solidité dans le fond et dans la forme. Il faut du travail bien fait surtout pour les plus frustrés. Et pour clôturer l'exercice, un cordial bonsoir suffit. Tout le reste est désormais de l'inutile, de l'insipide « rabiote ».

M. Arnaud, secrétaire. — L'assemblée se mit d'accord pour définir ainsi la glose : une causerie familière qui a surtout pour but d'attirer l'attention des fidèles sur la gravité de leurs devoirs les plus impérieux et de les préparer ainsi à un bon examen de conscience, lequel montrera la nécessité d'une bonne confession. Il faut conserver à la glose sa forme familière, humoristique, on lui réserve surtout les sujets de morale. *Castigat ridendo mores* !

LUNDI 13 AOÛT

La journée du lundi 13 août a été marquée par la même intensité de travail, mais le ton des rapports a été en général plus détendu.

Septième rapport :

M. Rouanet, supérieur de Tours, dans le septième rapport — qu'il craignait de voir revêtu des qualités de l'épée de Charlemagne : *plat, froid et long* — a parlé de l'exercice du matin en mission : la messe et le sermon qui l'accompagne.

La messe : La messe, dont l'heure est fixée sur avis du curé, ou mieux, après referendum paroissial, doit être une prière commune qui réunit toute la paroisse : les ouvriers, en tenue de travail au besoin, et les autres. Il s'agit d'une prière commune et non d'une assistance plus ou moins passive. Pas de « haute liturgie », alors, mais une participation plus directe des fidèles à la messe, par un commentaire fait en phrases très brèves, expliquant et dirigeant la prière des fidèles, par le chant de can-

tiques appropriés et sus par tous, par la récitation en commun des prières de la messe dans un livre que chacun trouvera sur sa chaise et qu'il laissera en partant. Les fidèles pourront ainsi apprendre à répondre aux prières du prêtre, et après le départ des missionnaires les messes pourront continuer de cette façon intéressante.

Ou bien les commentaires, un peu plus longs, mais sans en arriver à supprimer la participation active des fidèles à l'office, serviront à préparer la messe du dimanche, la messe de communion générale, les triduum, les neuvaines (soigner la décoration de l'autel) et comporteront une explication adaptée des ornements, des rites et des prières de la messe.

Mais ce n'est pas aux missionnaires de former les fidèles à la liturgie, c'est aux curés.

Malgré les inconvénients que cela présente, les missionnaires devront confesser pendant la messe. L'Eglise l'autorise ; beaucoup de gens ne pourraient pas le faire à un autre moment ; mais surtout, un « bon pasteur » ne se pardonnerait pas de perdre à tout jamais, en se montrant trop exigeant sur ce point, une « brebis » désemparée et qui ne reviendrait peut-être plus.

Le sermon : Il sera toujours instructif et portera sur des sujets généraux : la grâce, la vie chrétienne... à moins que, ayant affaire à un auditoire particulier, le missionnaire sache qu'il sera plus utile de traiter tel sujet particulier. Mais le sermon sera toujours bref, ne dépassant jamais quinze minutes.

Les missionnaires rappelleront avec profit aux fidèles le devoir de l'Action de Grâce à laquelle ils les formeront autant que possible.

La messe pour les défunts de la paroisse, célébrée en plusieurs endroits, a donné d'excellents résultats. Les fidèles en retirent une idée plus juste de la vie de l'Eglise ; et pour une mission, les suffrages des Ames du Purgatoire ne sont pas à dédaigner.

Le Congrès (secrétaire : M. Rivière) a rappelé que la neuvaine célébrée dans nos missions devait être la neuvaine à Notre-Dame de la Médaille Miraculeuse. Ce patrimoine de notre double famille n'est peut-être pas assez mis en valeur. L'exemple de nos confrères des Etats-Unis et d'Espagne prouve que la propagande en faveur de la Médaille Miraculeuse obtient des succès extraordinaires.

Huitième rapport :

M. Porte a présenté le huitième rapport : la *mission des enfants*. Qui mieux que lui pouvait parler des enfants, de leurs besoins, mais surtout des mille moyens de les attirer, de les intéresser, de les faire revenir, d'en faire de petits missionnaires qui se répandent à travers quartiers et villages comme une volée de moineaux — les moineaux de saint François — chantant le Chant de la Mission, attirant vers la tente du Bon Dieu camarades et parents, faisant de la mission, par leur tapage et leurs courses, un véritable événement ? Qui mieux que lui pouvait faire un cours pratique de psychologie et de pédagogie enfantines ? Il est impossible de résumer ce rapport présenté d'une façon vivante et concrète ; mais les Congressistes auront retenu cependant qu'il n'est pas facile de faire la mission des enfants : on n'improvise rien dans ce domaine ; le succès dépend d'une longue et minutieuse préparation, d'une technique qui ne s'apprend pas en un jour.

Une histoire ne se raconte qu'après en avoir étudié le texte et la mimique ; (puiser les histoires dans *Cœurs Vaillants, Amcs Vaillantes, Friponnet*, et dans des recueils conçus spécialement pour cela). Une fête d'enfants suppose un carnet dans lequel on a noté avec soin et à l'avance, non seulement le nombre et la place des personnages, le nombre des robes et des autres accessoires, mais encore le nombre des épingles et des bouts de ficelle qu'il faut. Les images qu'on distribue doivent présenter une grande variété de dessins, de coloris, mais aussi de format.

Mais le plus dur sera de faire entrer quelques idées religieuses (l'âme, le péché, la conscience, les devoirs à l'égard des parents...) dans ces cervelles de moineaux au moyen des histoires qu'on raconte, des petites fêtes qu'on organise, des concours de dessin, de la messe du jeudi qu'on prépare en apprenant des chants, de la Journée des Vocations, où les enfants verront défiler tous les représentants de la hiérarchie de l'Eglise, depuis le petit enfant de chœur jusqu'au « petit-pape ».

Que les enfants conservent surtout de la mission l'impression d'une grande fête qui a marqué dans leur souvenir et où ils aimeront revenir quand ils seront grands.

Le Congrès (secrétaire : M. Raysségnier) a insisté pour que les missionnaires s'intéressent aux vocations chez les enfants, surtout à l'occasion des confessions. Ils ne pourront pas orienter eux-mêmes les enfants vers les petits séminaires et les écoles apostoliques parce qu'ils ne restent pas assez longtemps dans la paroisse et ne connaissent pas assez bien les familles, sauf certains cas particuliers ; mais ils devront signaler aux curés les enfants qui présentent des signes de vocation.

Neuvième et onzième rapports :

Les neuvième et onzième rapports, présentés par M. Muscat, supérieur de Tunis, et M. Ozanne, assistant de Limoux, portaient sur un certain nombre de questions pratiques : *relations avec les externs*, paroires, instructions des catéchumènes, revues et fascicules, souvenirs de mission, visite des malades et des vieillards, financement et tarifs de la mission, clôture de la mission, directoire, pouvoirs et privilèges, nouveautés à introduire, conférences contradictoires et conférences dialoguées, etc...

Pour certaines de ces questions, il y a à s'en tenir évidemment au Directoire que l'on appliquera et adaptera avec bon sens et après avis des curés, aux circonstances de lieux, de temps et de personnes de la mission.

Quelques points cependant ont fait l'objet soit d'un rappel par le Congrès (secrétaires : MM. Rivière et Causse), soit d'une mise au point, soit d'un désir :

— Les missionnaires devront tenir ferme à la pratique de ne pas accepter d'invitation, à moins qu'ils soient obligés de loger et de manger chez l'habitant ; mais alors ils veilleront à être sobres... (M. Rivière).

— Ce n'est pas aux missionnaires d'instruire et de baptiser les catéchumènes, quand il s'en rencontre, mais aux curés (sauf cas d'espèces). Les missionnaires peuvent seulement commencer leur instruction. (M. Rivière).

— La vente des fascicules et des revues pendant les missions — certains n'y sont pas favorables — se fera par des intermédiaires, membres de l'Action Catholique ou autres. Les gens doivent savoir que les missionnaires n'en retirent aucun profit. (M. Rivière).

— La visite des malades et des vieillards est, de l'avis de tous, une « obligation sacrée ». Quand ce sera possible, on organisera même une réunion pour les malades transportables. (M. Muscat).

— L'emploi des conférences contradictoires et des conférences dialoguées ne doit pas être inconsidérément généralisé. On pourra en faire dans les milieux où elles seront utiles, mais elles demandent une grande préparation. De plus, la permission de l'évêque est toujours exigée. (M. Ozanne).

— Les missionnaires ont exprimé le désir que le directoire soit « rajeuni » et révisé, au moins sur certains points. C'est à l'étude.

— Ils voudraient aussi voir publier la liste des pouvoirs et privilèges des missionnaires.

— Mais surtout les maisons peu nombreuses et qui se sentent isolées souhaitent la création d'une Direction Générale des Missions, organisme qui établirait un lien entre les différentes maisons, qui ferait participer chaque maison des idées et des expériences des autres.

Dixième rapport :

M. Neveu, supérieur de Toursainte, a fait le dixième rapport, sur les *moyens d'assurer les fruits de la mission*, rapport lu par M. Doucet.

Qu'on ne s'étonne pas, d'abord, qu'il faille s'en préoccuper. Une mission, pas plus qu'une retraite ecclésiastique, n'est définitive. Il faudra la recommencer au bout d'un certain temps. Le Droit-Canon lui-même le demande. Mais en attendant, il faut essayer de faire durer les bons effets de la mission. Ce travail incombe normalement aux cures, mais les missionnaires doivent aider les curés. Comment ?

M. Neveu déconseille la correspondance publique des missionnaires à la paroisse, genre épîtres apostoliques, et proscrit, à la suite du directoire, la correspondance à des particuliers et les visites.

Il y a d'autres moyens : pèlerinages paroissiaux à un sanctuaire, et d'autres mouvements utiles à la paroisse, surtout des mouvements d'école catholique, et qui fonctionneront même après le départ des missionnaires. La pratique actuelle de l'Église le conseille et l'utilise fortement.

Mais le moyen le plus efficace est le « retour de mission ». Il se fait généralement un an après la mission, pas trop tôt, ni trop tard, pour qu'il ne soit pas une nouvelle mission. Le retour pourra être prêté par les mêmes missionnaires ou par d'autres : la formule pourra varier suivant les circonstances ; mais, pour qu'on puisse en espérer quelque succès, il devra ressusciter l'atmosphère de la mission.

Le Clergé secretaire : M. Labarthe) a rappelé, parmi les mouvements à créer utiles à une paroisse, celui des Dames de la Charité. C'est une œuvre bien vincentienne et qui n'a rien perdu de son actualité. La formule créée par saint Vincent n'a pas vieilli : les besoins sont toujours les mêmes et la manière discrète d'un de ces confrères reste la formule la plus acceptable. Bien entendu, pour la création de ces mouvements, il faudra tenir compte du désir des curés et des possibilités de personnel de chaque endroit.

Prié par le Très Honoré Père de venir dire quelques mots au Congrès, M. Triclot est arrivé à temps pour rappeler un autre mouvement utile très instamment recommandé par le pape Pie XII, celui des *Enfants de Marie*.

L'Association des Enfants de Marie, parfois en quelque discredit, mérite une plus juste considération. Il y a, depuis plusieurs années, de gros efforts d'installation et d'adaptation. C'est certainement à l'heure actuelle la plus moderne des Congrégations mariales. Beaucoup d'évêques qui auparavant étaient prévenus contre elle, ont changé d'avis et insistent au contraire pour qu'elle soit instaurée dans leur diocèse.

M. Triclot a rappelé que la Très Sainte Vierge a confié d'une façon toute spéciale à notre Compagnie le soin de répandre cette dévotion. Les missionnaires, sans vouloir supplanter les responsables diocésains du mouvement, sans même être très documentés sur le fonctionnement et la technique de l'Association, doivent se préoccuper au cours des missions de susciter la dévotion mariale en présentant la Vierge « comme l'idéal parfait et pratique de la jeune fille et de la femme ». S'il existe des Enfants de Marie dans la paroisse, on pourra les réunir et leur adresser quelques paroles d'encouragement. S'il n'en existe pas, les missionnaires se rendront compte de l'utilité du mouvement et des possibilités de l'endroit, et mettront la paroisse en liaison avec la *Permanence Mariale* (140, rue du Bac), qui se chargera de tout. Sur cent cinquante petites sœurs du Séminaire, en novembre 1950, il y avait cent quarante-cinq Enfants de Marie, nous a dit M. Triclot. Cela donne à réfléchir...

Avec le onzième rapport, les séances laborieuses du Congrès prenaient fin. L'auteur de tout bien est à remercier, les contacts entre missionnaires auraient seuls justifié ces journées de fructueuses rencontres. Les rapports, les échanges de vue ont souligné l'importance et la vitalité de l'*Œuvre des Missions* qu'il faut toujours adapter aux pays à notre temps. Puisqu'il y a évolution, un fond demeure. La parole de Dieu garde son éternelle valeur et sa perpétuelle jeunesse. Aux semeurs en particulier, de préparer le terrain et les semailles pour des moissons toujours plus abondantes.

(Notes Feseuille et Vernier).

Loos-MISSIONS

Tableau récapitulatif des travaux de la Maison

Au cours de 1949, il a été donné :

- 15 missions, représentant 1.853 jours d'activité ;
- 28 retours de mission, représentant 252 jours d'activité ;
- 25 neuvaines, représentant 250 jours d'activité ;
- 62 adorations, représentant 310 jours d'activité ;
- 31 retraites de communion, représentant 155 jours d'activité ;
- 1 retraite de dames, représentant 5 jours d'activité ;
- 22 retraites de jeunes filles, représentant 110 jours d'activité ;
- 1 retraite de petit séminaire, représentant 5 jours d'activité ;
- 3 retraites d'hommes, représentant 15 jours d'activité ;
- 1 retraite au Séminaire interne (Paris), représentant 8 jours d'activité.

Au total : 2.963 jours d'activité.

N.-B. — Dix maisons de Filles de la Charité ont été visitées en 1949, lors des confessions des Quatre-Temps.

Loos, 1^{er} décembre 1950.

Jean ROUSSER, Supérieur.

ÉTATS-UNIS

VOYAGE DU TRÈS HONORÉ PÈRE SLATTERY
(4 septembre-5 décembre 1950)

Au cours de l'année 1950, les Filles de la Charité des États-Unis devaient célébrer le premier centenaire d'un événement d'importance capitale dans leur histoire : la réunion à la famille de saint Vincent d'une partie de la communauté religieuse fondée par Madame Seton. Une telle solennité appelait à Emmitsburg, où elle aurait lieu, la présence de la Supérieure des Filles de la Charité et celle du Supérieur général de la Mission, sixième successeur de Monsieur Etienne par l'autorité de qui se fit cette réunion. La présence du Très Honoré Père SLATTERY était d'autant plus vivement souhaitée que, originaire de Baltimore, il a passé toute sa vie religieuse jusqu'à sa venue en France, sauf les deux années de son séjour à Rome, dans la province orientale des États-Unis, sur le territoire de laquelle se trouve Emmitsburg. D'ailleurs, par une coïncidence très heureuse, cette année 1950 était aussi celle de son premier centenaire pour la paroisse de l'*Immaculée-Conception* à Baltimore, paroisse natale de Monsieur le Supérieur général.

Le voyage de la Très Honorée Mère Blanchot a trouvé son chroniqueur tout désigné en Sister Mary Basil, devenue secrétaire de langue anglaise au Secrétariat de la Communauté après avoir vécu toute sa vie religieuse dans la province orientale des Filles de la Charité aux États-Unis, et tout particulièrement à Emmitsburg, dont elle fut l'élève au Collège Saint-Joseph. On a pu lire dans *l'Echo de la Maison-Mère* les pages vivantes et bien documentées de ce récit. La tâche du Secrétaire général qui accompagna le Très Honoré Père dans son voyage aux États-Unis est moins facile. Désireux de faire plaisir au plus grand nombre possible de ses enfants, en les voyant chez eux, Monsieur le Supérieur général avait, en effet, résolu de visiter toutes les maisons de ses confrères et la plupart des maisons des Filles de la Charité dans les deux Provinces des États-Unis. Comme nous ne pouvions passer que deux mois et demi dans cet immense pays, il ne nous fut pas possible de demeurer plus d'un jour, en moyenne, dans chaque localité. Ce programme si chargé avait son intérêt, mais il ne nous permettait pas de prolonger notre séjour en un pays que nous aurions voulu, et comme cela eût été bien utile, nous l'aurions voulu, dans certains endroits plus importants. Mais, autre motif, nous dûmes prendre une vue d'ensemble des maisons de la grande famille de saint Vincent et de parcourir les États-Unis dans tous les sens, de New-York à San-Francisco, de Chicago à la Nouvelle-Orléans.

Il ne saurait être question, évidemment, de consacrer une notice à chaque très belle et grande des maisons que nous avons visitées. Les linéaires dans lesquels doit se tenir ce récit ne le permettraient pas. Puis, cela eût été assez fastidieux. Rien ne ressemble à un récit d'un voyage que d'être comme un établissement du même genre, du moins pour les visiteurs du dehors. Je devrai donc me contenter d'évoquer les maisons où nous avons fait halte, même en passant, pour révéler un peu plus sur celles que distingue un caractère particulier ou auxquelles se rattache quelque intérêt de nature à intéresser l'ensemble des lecteurs.

Ce n'est pas sans regret que j'abrège ainsi. Confrères et Sœurs peuvent être certains que, de toutes leurs maisons, nous gardons un souvenir délicieux. Partout l'accueil fait au Supérieur général fut empreint d'une joie filiale qui n'empêchait pas le respect dû au successeur de saint Vincent, mais lui conservait un cachet de charmante simplicité. De son côté, le Secrétaire général fut très sensible aux attentions délicates dont on l'entoura. Dans toutes les maisons de Sœurs, le drapeau tricolore s'alliait aux « *Stars and Stripes* » sur les murs des salles ou dans les mains des enfants et des infirmières. Parfois, la « *Marseillaise* » retentissait à notre arrivée, ou il m'était donné d'entendre avec une surprise émue quelque vieille chanson française. Et il était si bon de se retrouver tout de suite en famille par la communion au même esprit, la pratique des mêmes exercices, y compris, chez les confrères, la récitation des mêmes prières vocales et la lecture du même texte des méditations, le tout traduit en un anglais qui rendait fort bien toutes les nuances de l'original.

Il va sans dire que les réflexions suggérées par ce voyage, dans les divers domaines de la vie civile et religieuse, se donnent pour de simples impressions. Ce n'est point parce qu'on a consacré dix semaines à parcourir un pays aussi vaste que les Etats-Unis que l'on peut prétendre le connaître. D'autant que notre programme si chargé ne nous permettait guère de prendre contact qu'avec la double famille de saint Vincent et les personnalités ecclésiastiques. Il reste que grâce à des lectures préalables maints détails sont notés plus facilement et qu'on en saisit mieux le caractère révélateur. En revenant ensuite aux livres déjà lus, on comprend mieux le bien-fondé d'un jugement, tandis qu'on peut trouver certaines appréciations trop hâtives, trop généralisantes ou pas assez impartiales. Qu'il me soit permis de dire en toute simplicité que le souvenir que j'ai emporté des Etats-Unis est des plus agréables. Comme tous les pays, ils peuvent avoir leurs lacunes, leurs défauts qui sont, le plus souvent, la rançon de qualités trop accusées. Mais ils donnent l'impression d'une nation extraordinairement puissante, laborieuse, généreuse, en qui la vie religieuse imprègne profondément les habitudes de pensée et le comportement pratique, d'une nation aux possibilités illimitées de développement dans tous les domaines.

DU DÉPART DE PARIS AUX FÊTES DU CENTENAIRE A EMMITSBURG

C'est le 4 septembre 1950, à 15 h. 30, que nous quittons la Maison-Mère, en compagnie de MM. Scamps, Fugazza, Peters et Combaluzier. A la gare Saint-Lazare, M. Lopez et deux confrères espagnols nous attendaient. On cause avant le départ du train-paquebot qui s'ébranle exactement à l'heure prévue. Les formalités de douane s'accomplissent dans le train, et les employés qui en sont chargés font preuve de beaucoup de tact et de prévenances. Nous voici bientôt sur le quai du Havre. Nous descendons du train face aux deux grands transatlantiques, dont l'un, l'*Île-de-France*, va nous conduire aux Etats-Unis, l'autre, le *Liberté*, nous ramènera en France dans trois mois. Ce sont deux magnifiques paquebots. En première classe, les tapisseries, les meubles, les statues, les objets d'arts mineurs qui decorent salle à manger, salon, théâtre, sont dignes des maisons les plus luxueuses. Mais dans la classe « cabine » elle-même, qui sera la nôtre, on joint d'un confort appréciable. Ce qui nous intéresse le plus, c'est que l'un et l'autre de ces deux bateaux possèdent une chapelle proprement dite, exclusivement réservée au culte et où l'on peut

garder la sainte réserve. Celle de l'*Île-de-France* contient deux autels. Au-dessus de l'autel principal, un beau christ d'albâtre, presque de grandeur naturelle, sert de vitrail. A droite et à gauche, deux panneaux en bois sculpté et doré représentant Marie et Marie. A l'autel de moindres dimensions, qui se trouve près de la porte d'entrée, une belle statue de la Vierge-Mère. La chapelle possède en outre une sacristie, un confessionnal, un chemin de croix. Le garçon qui fait fonction de sacristain s'acquitte de son emploi avec beaucoup de soin et dans un esprit religieux manifeste. Le seul ennui est que les chapelles sont situées dans la partie du paquebot réservée aux passagers de première classe. Pour s'y rendre, à l'heure matinale où nous célébrions la sainte messe, il nous fallut, les premiers jours, faire un long détour et déranger bien des gens. Tout s'arrangea quand on nous eût donné une clé permettant de pénétrer dans le domaine des premières classes par une porte voisine de notre cabine, et d'être ainsi tout près de la chapelle.

La seule escale de notre voyage fut un arrêt dans le port de Plymouth, arrêté plus long qu'il n'était prévu. Arrivés devant Plymouth à dix heures du matin, nous ne repartions que vers dix-huit heures, à cause du retard d'un train qui nous amenait des voyageurs. Le 6 au matin, la mer commence à s'agiter. Bon nombre de passagers sont malades, et l'exercice de sauvetage qui avait été annoncé pour l'après-midi est renvoyé en raison du mauvais temps. Les enfants semblent mieux résister que les grandes personnes au mal de mer. On les entend prendre bruyamment leurs ébats à la piscine toute proche de notre cabine où dans les coursives. Le lendemain matin le calme est revenu. Au salon de lecture j'entends une dame dire à sa voisine qu'elle en est à sa septième traversée de l'Atlantique, et que c'est la première fois qu'elle souffre du mal de mer. Il y a de quoi consoler l'amour-propre de ceux qui l'ont eu comme elle, et dont la seule ressource fut de se coucher en attendant la fin.

Le dimanche 10 septembre, une messe avec musique est célébrée dans la salle de théâtre. Environ deux cents personnes y assistent, et leur attitude est très religieuse. Mais je regrette que le célébrant n'ait rien dit aux fidèles, et que nul ne les ait fait chanter. Il y a évidemment la difficulté de la diversité des langues. Mais on aurait pu recourir à l'anglais qui est, certainement, la langue de la majorité des passagers. Puis, il y a la ressource du latin, et on aurait pu chanter le *Credo* ou quelque motet ou *Saint-Sacrement*. Du moins, le petit groupe de musiciens (violoniste, violoncelliste et pianiste), a-t-il joué des morceaux d'une admirable nouveauté et religieux.

Nous devions arriver à New-York le lundi 11, de très bonne heure. Il serait indiscret de prier notre sacristain d'ouvrir la chapelle et de faire réparer assez tôt pour que nous puissions célébrer la sainte messe avant l'entrée dans le port. Heureusement, nous avons pris avec nous une chapelle portative, il nous est donc possible de lire nos deux messes avant que ne commencent les formalités qui doivent précéder le débarquement. Quand nous sommes sur le pont, après avoir pris le petit déjeuner, je ne pourrais vous offrir d'un beau spectacle. Hélas ! un épais brouillard ne nous laisse rien voir, pas même la gigantesque stupa de la Liberté, ni les gratte-ciel de Manhattan, pourtant très proches. Avant de descendre à terre, tout passager doit saisir la consigne de son passeport et l'inspection de ses baga-

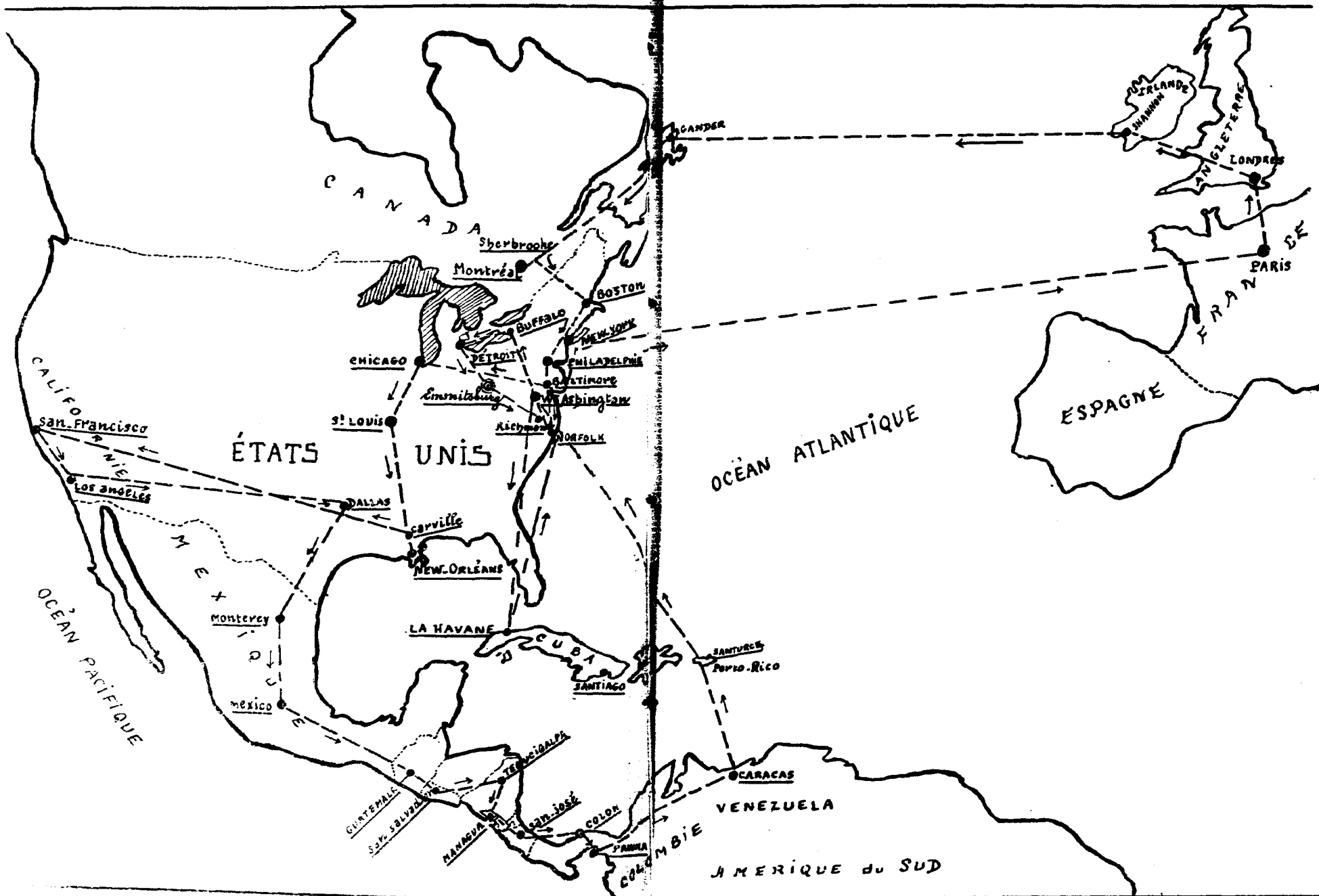
ges. Ces formalités risquent de nous retenir jusque vers midi. Heureusement nos confrères ont pensé à tout. Ils ont des amis dans la place, et tout s'arrange pour nous en quelques minutes. Mais, avant de quitter le bateau, le Très Honoré Père est interviewé par des journalistes qui s'informent du but de sa visite, de la durée de son séjour aux Etats-Unis, de l'itinéraire de son voyage, de l'état des deux Communautés dont il est le Supérieur général, etc... Et il faudra se soumettre aux mêmes questions à l'arrivée dans les principales villes que nous visiterons. J'admire la bonne grâce souriante avec laquelle le Très Honoré Père se prête aux exigences de la curiosité professionnelle « *Omnibus omnia factus* ». Ce sont ensuite les photographes qui nous mitraillent sans pitié et nous éblouissent des éclairs de magnésium de leurs appareils. Enfin, nous voilà libres !

J'allais oublier de dire qu'un nombre imposant de nos confrères des deux Provinces, ayant à leur tête, leurs Visiteurs, M.M. Leary et Stakelum, étaient montés à bord pour offrir leurs hommages au Très Honoré Père et nous souhaiter la bienvenue. Nous les retrouverons plus tard dans leur maison respective, et je serai très heureux de faire plus ample connaissance. Mais dès ce premier contact je suis conquis par cette franche cordialité, par tant de simplicité et de serviabilité. On sent nos confrères, heureux et fiers de retrouver en qualité de successeur de saint Vincent celui en qui tous saluent un compatriote et qui fut pour la plupart un Directeur de Séminaire interne, un Supérieur et un Visiteur aimé et vénéré.

Nous ne ferons que traverser New-York pour aujourd'hui. De puissantes autos nous emmènent vers Philadelphie où se trouve, au quartier de Germantown, la résidence du Visiteur de la Province orientale des Etats-Unis. Un long tunnel, qui passe sous le Hudson River, limite occidentale de la ville de New-York, nous fait déboucher dans l'Etat de New-Jersey. Pendant deux heures et demie nous traversons une région de prairies et de bois. La route est bordée de gracieux cottages où rentrent chaque soir les nombreux ouvriers qui vont travailler à New-York et dans les grandes cités avoisinantes. Je suis frappé par le nombre des stations d'essence qu'explique une circulation automobile d'exceptionnelle intensité. Dans la traversée d'un village, mes yeux sont attirés pour la première fois par une enseigne que je rencontrerai souvent dans la suite : « *Funeral Home* » (1).

Après avoir traversé l'Etat de New Jersey, nous voici en Pennsylvanie. Philadelphie est de beaucoup la ville la plus peuplée de cet Etat, puisqu'elle compte près de deux millions d'habitants, ce qui la place, sous ce rapport, au quatrième rang des villes des Etats-Unis. Mais elle n'est pas la capitale de l'Etat

(1) Il serait inexact de dire, comme je l'ai lu quelque part, qu'aussitôt après leur mort, tous les défunts, aux Etats-Unis, sont portés au « *Funeral Home* ». La coutume générale est plutôt celle de nos pays, où on les garde chez eux jusqu'au départ pour l'église et le cimetière. Cependant, un assez grand nombre de morts, aux Etats-Unis, sont amenés, aussitôt après le décès, dans cet édifice. On les y embaume, et ils demeurent exposés dans une chambre près de laquelle se trouvent des salons où les parents reçoivent les condoléances. C'est aussi au « *Funeral Home* » que se fait habituellement, dans ce cas, le service religieux pour les non-catholiques.



Le Voyage de la T.H.M. BLANCHOT (septembre-Décembre 1950) - Schéma d'itinéraire
voir Echo de la Maison-Mère, 1950.

de Pensylvanie. Ce titre revient à Harrisburg, dont la population n'atteint pourtant pas cent mille âmes. Philadelphie est située à l'angle sud-est du rectangle que dessine l'Etat, sur la rive droite de la Delaware. La maison centrale de la Province orientale se trouve à l'extrémité de la partie occidentale de la ville, sur un plateau qui la domine. Elle occupe un vaste espace délimité par quatre sections de rues. Le bâtiment principal longe l'« *East Chelton Avenue* ». Quand on l'a traversé dans le sens de la largeur, on débouche dans un joli parc. Parallèlement à cet édifice, il y a la maison qui abrite le Séminaire interne, et tout à côté le musée des missions. A angle droit avec le bâtiment principal, il y a d'un côté la chapelle domestique, et de l'autre, la chapelle destinée au public. Précisément, c'est aujourd'hui lundi, jour consacré chaque semaine aux exercices de la « *Neucaïne* » dont j'ai si souvent entendu parler. Ces exercices durent chacun en moyenne une demi-heure, et tous les lundis il y en a bien une quinzaine à la suite dans la chapelle publique de notre maison de Germantown. Ils comportent des prières, des chants, une courte prédication sur la Sainte Vierge, le tout terminé par la bénédiction du Saint-Sacrement. J'assiste à deux ou trois de ces réunions, et j'avoue en avoir été profondément touché. Chaque fois la chapelle est pleine, ce qui fait une assistance d'environ un millier de personnes à toutes les réunions, et dans cette assistance il y a autant de jeunes gens et d'hommes que de femmes et de jeunes filles. Leur tenue est non seulement digne mais religieuse ; ils prient et chantent avec une évidente conviction. Pendant tout le temps de l'exercice, les confessionnaux ne desemplissent pas. Adossés en ligne au mur, les pénitents s'avancent progressivement vers le confessionnal, sans qu'il se produise la moindre housculade. Et, avant que les fidèles qui viennent d'assister à l'exercice soient tous sortis de la chapelle, les nouveaux arrivants commencent à l'emplir. C'est tout au long de la journée l'atmosphère d'une de nos réunions les plus ferventes de missions... et cela recommence tous les lundis !

12 septembre. — Ce matin, nous assistons dans la belle église de *l'Immaculée-Conception*, confiée à la Congrégation, à la messe que notre confrère, M. John Ryan, de la maison de Cristobal Panama, célèbre à l'occasion des noces d'or de ses parents, paroissiens de céans et grands bienfaiteurs des œuvres. Avant la messe, le célébrant adresse à ses chers parents une allocution bien sentie. Puis on relit le contrat de mariage, et l'anneau nuptial des jubilaires est de nouveau béni.

Nous nous rendons ensuite au palais archiépiscopal. Le cardinal Dougherty nous reçoit dans son bureau où il nous garde plus d'une demi-heure. Malgré ses quatre-vingt-cinq ans, il est étonnamment alerte, et de très joyeuse humeur. Il aime raconter des histoires humoristiques, dont il est le premier à rire puissamment. Mais il sait passer sans effort du plaisant au sérieux : et je suis heureux de l'entendre dire au Très Honoré Père sa reconnaissance pour tout le bien que nos confrères font dans son archidiocèse. Nous reverrons le cardinal dans la chapelle de Germantown le 27 novembre, toujours aussi plein de vie. Rien ne laissait prévoir alors que six mois plus tard il mourrait, sans maladie, quelques heures après avoir célébré la sainte messe.

Le soir, nous sommes les hôtes de l'un des deux évêques auxiliaires de Philadelphie. Monseigneur Lamb. Avant le repas, il nous fait les honneurs de la belle église, dédiée à Saint-François-de-Sales, communiquant avec son presbytère, car il est aussi curé de la paroisse. C'est une église de style byzantin, décorée, selon les exigences de cet art, de splendides mosaïques. Après le souper, Monseigneur Lamb nous conduit dans son salon où l'entretien se prolonge jusqu'après dix heures. Homme charmant et causeur très intéressant, l'évêque auxiliaire nous parle naturellement de l'archidiocèse de Philadelphie, mais il évoque aussi des souvenirs de ses voyages en Amérique centrale et en Amérique du Sud. Monseigneur Lamb nous parle de la fille unique d'un industriel richissime qui s'est faite religieuse tout récemment. Il nous dit son admiration devant le dévouement dont font preuve les Congrégations de femmes vouées aux œuvres charitables. Il se trouvait à Rome lors du pèlerinage africain, et il a été profondément ému par la foi et la piété des chrétiens noirs... Mais il faut rentrer à la maison. Et gracieusement, notre interlocuteur appelle un de ses vicaires, qui vient de prendre son doctorat en droit canon à l'Université catholique de Washington, et le prie de nous conduire à Germantown dans une belle voiture dont on vient de faire cadeau à Monseigneur Lamb.

La journée du 13 est consacrée à la maison des étudiants de la Province orientale, sise à *Northampton*. M. Bennet Lewis, Assistant de la maison et professeur de morale, vient nous chercher en auto. Nous faisons halte chez le second évêque auxiliaire de Philadelphie, Monseigneur Mac Cormick, qui est aussi le neveu du cardinal Dougherty. Curé de l'église Saint-Etienne, il nous la fait visiter. Son accueil est d'une charmante simplicité. Il commence par me dire quelques mots en français et m'assure qu'il serait très heureux de passer quelque temps en France pour se perfectionner dans la connaissance et la pratique de notre langue. Nous repartons pour Northampton. Hélas ! Le soleil ne se montrera pas de la journée ; et la pluie tombe fréquemment et avec abondance. La propriété dans laquelle se trouve la maison d'étude est très vaste. L'édifice, dont le Très Honoré Père posa la première pierre quand il était Visiteur de la Province n'est pas encore tout à fait achevé, du moins pour ce qui concerne l'ornementation de la chapelle. Il est ample et bien compris. Beau réfectoire : salles de classe spacieuses, bien aérées, bien éclairées, bien équipées, chambres pourvues des installations que demande l'hygiène moderne. La chapelle est un bijou ; j'en admire les beaux vitraux et le riche ciborium. Il reste à faire le pavage, à recouvrir les murs de bois de chêne. Ce sera magnifique, un fois terminé. Comme l'avaient déjà fait les séminaristes de Germantown, les étudiants de Northampton nous offrent une séance très réussie. L'exécution des chants est parfaite, notamment celle de l'*Ave Maria* de Vittoria. Félicitations aux étudiants et à leur professeur de chant. M. Wieland, secrétaire du Visiteur, qui réside à Germantown mais se rend à Northampton pour les classes de musique et de chant grégorien. Le Très Honoré Père répond longuement à l'adresse du doyen des étudiants. On le sent particulièrement heureux, et il laisse parler son cœur. Comme aux séminaristes, il recommande aux étudiants l'étude de saint Vincent et l'imitation de ses vertus, surtout de l'amour du pauvre. Il se montre très paternel avec les Filles de la Charité qui assurent les

divers exercices de la maison, et dont l'ingénieur et cordial dévouement est si apprécié de tous. Nous sommes ramenés à Germantown par M. Taggart, professeur d'Écriture sainte, qui est tout heureux de parler d'Écriture sainte et de pays bibliques.

14 septembre. — Tandis que le Très Honoré Père visite des maisons de Sœurs, je parcours Philadelphie en compagnie de M. Wieland. Dans un grand magasin qui rappelle le *Bon Marché*, je ne suis pas peu surpris de trouver un des orgues les plus puissants du monde, probablement le plus riche : six claviers manuels de quatre cent cinquante jeux. Ce n'est pas chose banale de voir les clients du magasin *Wanamaker* faire leurs emplettes au son de l'orgue. L'organiste nous accueille très aimablement et nous fait les honneurs de ce magnifique instrument successivement enrichi par les propriétaires du magasin. Marcel Dupré, le prestigieux organiste de Saint-Sulpice, y a donné maints concerts, et je puis parcourir le gros album, fait d'articles de journaux à la gloire du grand musicien. Le soir, nous visitons le *Planetarium*, où j'entends une intéressante conférence sur les étoiles. Le ciel étoilé s'étalait sur la face interne de la coupole qui coiffait la salle où nous étions réunis. Le conférencier, grâce à un riche clavier de manettes faisait se mouvoir étoiles et planètes pendant son exposé. Nous visitons ensuite le *City Hall* et un bâtiment où se voit la *Liberty Bell*, et la salle où fut signée la Déclaration d'Indépendance (4 juillet 1776).

15 septembre. — Départ pour Baltimore. Nous y serons les hôtes de ceux de nos confrères à qui est confiée la paroisse de l'Immaculée. Cette paroisse va célébrer son centenaire pendant notre séjour aux États-Unis. Mais ce n'est pas sans tristesse qu'on apprend son déclin progressif. Le quartier est, en effet, de plus en plus envahi par les Noirs. Comme peu d'entre eux sont catholiques et qu'ici, comme partout, l'arrivée des hommes de couleur a pour résultat automatique l'émigration des Blancs, le nombre des fidèles de cette paroisse, jadis, l'une des plus importantes de Baltimore, diminue de plus en plus. On se prépare, cependant, à solenniser avec éclat ce centenaire. A cette occasion, de grands travaux de réparations ont été entrepris à l'église, que remplissent presque en entier des échafaudages métalliques.

La soirée est consacrée presque complètement à la visite de plusieurs maisons de Sœurs. La ville de Baltimore, à elle seule, en compte treize. On y trouve toutes les œuvres, ou à peu près, des Filles de la Charité aux États-Unis : hôpitaux, écoles élémentaires et secondaires, maisons d'enfants, asiles de vieillards.

Le régime des hôpitaux dans lesquels les Filles de la Charité s'adonnent au soin des malades sont la propriété de leur Gouvernement. C'est, évidemment, une lourde charge d'avoir à assurer la direction matérielle de ces vastes établissements dont le plus grand nombre se doublent d'une florissante école d'infirmières. Une de ces Supérieures ne me disait-elle pas qu'elle avait une feuille mensuelle de paiements de l'ordre de quatre ou cinq millions de francs ? Cette situation leur vaut, il est vrai, une totale liberté au point de vue religieux. Il faut d'ailleurs souligner tout de suite que dans les quelques hôpitaux dont l'administration est laïque les Sœurs jouissent d'une liberté

presque égale dans leur apostolat auprès de malades. Même dans ces maisons, grâce à de hauts-parleurs, les prières du matin et du soir se font entendre dans les chambres de malades ; et tout le monde, même les protestants, le trouve fort bien. Le respect humain ne gêne personne dans l'expression de ses sentiments religieux. Dans les nombreux hôpitaux que j'ai visités, il y avait régulièrement dans un couloir ou sur un palier un groupe de Jésus agonisant et de l'ange consolateur ; bien souvent, j'ai vu malades ou infirmières, s'agenouiller et prier un instant devant ce groupe. Inutile de dire que tous ces hôpitaux sont supérieurement équipés. Presque tous, d'ailleurs sont en voie d'agrandissement ou d'amélioration. Et il y a lieu de noter que si les établissements d'enseignement libre ne reçoivent aucun subside officiel, les travaux exécutés dans les hôpitaux privés, même confessionnels, bénéficient le plus souvent de la part des municipalités ou de l'Etat, de contributions importantes. Un petit détail pratique. Il arrive souvent, au long du jour, qu'on ait besoin de parler à un docteur, à une Sœur ou à une infirmière. Au lieu de perdre son temps à les chercher dans ces grands hôpitaux, on s'adresse à la téléphoniste du central de la maison, qui, par le moyen des hauts-parleurs qu'on voit dans tous les corridors, fait savoir à l'intéressé qu'on a besoin de lui. Il se rend au premier téléphone et sait aussitôt ce qu'on désire de lui et où il doit se rendre, le cas échéant.

J'ai dit que ces hôpitaux se doublent le plus souvent d'une importante école d'infirmières. La bonne grâce jointe à la tenue très digne de ces jeunes filles produit la meilleure impression. Un très grand nombre sont à la communion quotidienne, et leurs chants contribuent de façon appréciable à la beauté des offices. Même dans les régions des États-Unis où à cause du faible pourcentage de catholiques, c'est le tout petit nombre des infirmières qui appartient à notre religion, elle nous ont fait un accueil tout empreint de respectueuse cordialité.

Un très grand nombre de Filles de la Charité, aux États-Unis s'adonnent à l'enseignement dans les écoles : écoles paroissiales, écoles techniques et collèges. Dans les écoles paroissiales qui leur sont confiées, elles se conforment à l'usage général qui est de recevoir dans les mêmes classes garçons et filles. Ces écoles catholiques mixtes dirigées par des Sœurs, ne manquent pas de surprendre tout d'abord. Mais on apprend avec satisfaction que cette méthode de coéducation n'offre aucun inconvénient appréciable. On s'en convainc aisément à voir ces enfants, de dix à quinze ans, répartis en sept ou huit classes, faire preuve de si bonne tenue, soit dans les locaux scolaires où chacun a d'ailleurs son pupitre individuel, soit dans la cour de récréation où filles et garçons prennent habituellement leurs ébats séparément. Mais on aurait peine à s'imaginer dans nos régions, de grands garçons de quinze ans se laissant conduire par des religieuses et faisant preuve à leur égard de ce respect et de cette docilité que j'ai constatés chez les *boys* des États-Unis.

Il ne faut pas oublier de mentionner les *Maisons d'enfants*. Ici encore, comme dans les hôpitaux, pourrait-on ne pas admirer avec un brin d'envie, la richesse de l'installation ? Quelle abondance de jouets les plus divers mis à la disposition des tout-petits ! Et comme l'ameublement et la décoration des locaux où ils mangent et font leur sieste est de nature à les épanouir ! Aussi ces bébés respirent-ils la joie de vivre. Il fallait les voir

se ruent sur nous, nous tendre les bras, nous offrir leurs jouets. Ravis de se faire lever aussi haut que possible, ils auraient volontiers continué pendant des heures ce jeu auquel nous ne pouvions parfois mettre fin sans provoquer de bruyantes larmes.

C'est seulement dans une dizaine de jours que se célébrera le triduum en l'honneur de Mère Seton. Mais dès maintenant nous faisons une première visite à Emmitsburg pour saluer la Visitatrice des Filles de la Charité de la Province orientale et les Sœurs de la maison centrale. Deux heures d'auto nous y conduisent par une belle route bordée de bois et de prairies. Le soleil brille à notre départ de Baltimore. Mais bientôt le ciel se couvre et il pleut. Heureusement la pluie a cessé de tomber quand nous arrivons à *Saint-Joseph*. Le long de la vaste allée qui, de la route, conduit à la chapelle, notre voiture passe entre deux rangées de grandes jeunes filles, deux cents environ, la plupart vêtues de la toge noire et coiffées du bonnet universitaire. C'est que les Filles de la Charité dirigent à Emmitsburg un établissement que son programmes d'études apparente à nos Facultés. Nous retrouverons ces demoiselles à l'occasion des fêtes du triduum qui lui devront une bonne partie de leur éclat.

Après le chant du *Magnificat* à la chapelle, réception à la chambre de communauté. Successivement, une petite Sœur du Séminaire (elle s'appelle « *Slattery* » !) puis une Sœur à l'habit, offrent au Très Honoré Père leurs respectueux hommages et leurs souhaits de bienvenue. C'est ensuite le tour des étudiantes de nous recevoir dans le splendide « *Auditorium* » du Collège *Saint-Joseph*. L'une d'entre elles, dans une allocution bien sentie, dit sa reconnaissance et celle de ses compagnes, pour ce qu'elles reçoivent des Filles de la Charité. Au nom de toutes, elle promet que leur vie entière s'inspirera de cet amour du pauvre qui a immortalisé le nom de saint Vincent.

Mais il nous tarde d'aller prier sur la tombe de Mère Seton et de visiter la maison nommée « *White House* » (Maison Blanche) où s'écoulerent les dernières années, et la *Stone House* (Maison de pierre), où elle commença son œuvre. Quel parfum de piété, de générosité, d'évangélique pauvreté on respire en ces lieux ! Comme on comprend que cette âme se soit éprise d'adoration pour la personne, la doctrine et l'œuvre de saint Vincent de Paul et qu'elle ait voulu vivre de son esprit, bien avant la fusion officielle d'une partie de ses filles avec la Compagnie des Filles de la Charité ! Les divers bâtiments de *Saint-Joseph* d'Emmitsburg sont dispersés dans un vaste parc aux arbres majestueux. Nous visitons quelques-uns des pavillons. Celui de l'école ménagère où les étudiantes s'ajournent à tour de rôle pour se former à leurs futurs devoirs de maîtresse de maison est muni des installations les plus modernes : fours électriques, frigidaires, etc... Le home des étudiantes a le charme d'une vraie maison de famille. La bibliothèque fournit aux élèves tout ce qui peut aider à compléter leur formation intellectuelle et artistique. Les sports ont, naturellement, leur place à *Saint-Joseph*, depuis le tir à l'arc, le tennis, le basket-ball jusqu'aux ébats nautiques dans une splendide piscine. Très moderne aussi, dans le domaine réservé aux Sœurs, l'installation du secrétariat de la Province. Le Secrétaire général de la Mission ne peut se défendre d'un sentiment d'envie dans ces salles spacieuses et largement aérées, devant ces fichiers qui fournissent immédiatement sur toutes les Sœurs de la Province, les

renseignements d'ordre intellectuel, médical ou professionnel dont l'administration a si souvent besoin.

Le soir du 16 septembre, nous sommes les hôtes de nos confrères qui dirigent à Emmitsburg la paroisse de *Saint-Joseph*. L'un d'eux, Monsieur Burgio, est le Vice-Postulateur de la cause de Mère Seton. Il me fait les honneurs de ses dossiers et de ses archives, et je suis émerveillé de la puissance d'organisation et de l'activité ordonnée que cela suppose. A Emmitsburg encore, les Filles de la Charité ont une école paroissiale et un collège régional. Le chiffre des protestants de la ville est à peu près égal à celui des catholiques. Mais ils se divisent, dans cette petite ville, en cinq sectes ou « *dénominations* ». Cette variété, ce pullulement des sectes protestantes est une des choses qui frappent tout de suite l'attention de qui voyage pour la première fois aux Etats-Unis. Dans une même rue, on voit deux ou trois églises de « *dénomination* » différente. C'est qu'il y a aux Etats-Unis deux cent quarante-trois sectes protestantes, aux noms souvent curieux qui renchérisse les uns sur les autres, sans parler des organisations religieuses telles que les « *Saints du dernier jour* », les « *Adventistes* », les « *Quakers* », les « *Christian Scientists* », etc., etc...

17 septembre. — Je célèbre la sainte messe dans la chapelle de *White House*, contiguë à la pièce dans laquelle Mère Seton rendit le dernier soupir, et je me sens ému et humilié, en évoquant le souvenir des saints prêtres qui, avant moi, y ont offert le saint sacrifice. Dans la matinée, nous faisons une rapide visite au Collège Sainte-Marie qui se trouve au flanc d'une colline, à quelque deux kilomètres de Saint-Joseph. Nous n'avons malheureusement pas le temps de visiter aussi le Grand Séminaire régional qui n'en est séparé que par la chapelle et qui reçoit de Sainte-Marie un assez grand nombre de vocations. Pourtant, l'éducation qu'on donne à Sainte-Marie n'a rien d'un vase clos. Un détail suffit à le montrer : les étudiantes de Saint-Joseph reçoivent à certains jours les grands collégiens de Sainte-Marie, et elles jouent parfois avec eux des pièces mixtes.

Dès le début de l'après-midi, nous partons pour Washington. Dans la capitale des Etats-Unis nous serons les hôtes de nos confrères de la Province occidentale. C'est que la comtesse Doheny, insigne bienfaitrice de la Congrégation, que nous rencontrerons à Los Angeles, a fait construire tout près de l'Université catholique, une maison de dimensions modestes, mais parfaitement adaptée à son but, où descendent les étudiants de la Province occidentale qui viennent préparer leurs grades canoniques. L'Université catholique comprend un grand nombre de beaux bâtiments séparés les uns des autres par de vertes pelouses. Tout près de la maison de nos confrères, mon regard est attiré par les premières assises d'une magnifique basilique nationale, dont la construction a été interrompue, mais qui possède une grandiose crypte, vaste comme une cathédrale. Le culte y est célébré régulièrement. Elle possède une splendide mosaïque exécutée par les spécialistes du Vatican, qui reproduit l'Immaculée Conception de la Vierge, par Murillo. Aux abords de l'Université, les divers ordres religieux ont, eux aussi, leur maison d'études. On me signale, au passage, celle des Dominicains, qui a belle allure.

Les Filles de la Charité possèdent à Washington cinq maisons. L'une d'entre elles demande à être spécialement signalée.

C'est celle qu'on appelle « *U.S. Soldiers' Home Hospital* ». Les Etats-Unis ont, en effet, offert une belle maison de retraite aux soldats volontaires et blessés. Ils ont une magnifique propriété avec terres cultivées, prairies, élevage de gros et de petit bétail, etc. Travaillent pour leur profit personnel, ceux qui sont en état de le faire, et qui le veulent. L'Etat demande aux Filles de la Charité de les soigner dans leurs maladies.

A midi, nous sommes les hôtes de l'Archevêque de Washington, Monseigneur O'Boyle, qui fut l'animateur du « *National Catholic Welfare* », et que le gouvernement français décorait. Il y a quelques mois, en reconnaissance de tout ce que la générosité des catholiques américains a fait pour notre pays depuis la fin de la guerre par le moyen de cette belle organisation charitable. Dans l'après-midi, notre confrère, M. William Cortelyou, professeur, redevenu étudiant pour préparer une thèse de sciences sociales, me fait faire une très agréable promenade en auto à travers la capitale. Nous allons d'abord visiter la curieuse église des Franciscains dont l'intérieur évoque maints sanctuaires de Palestine, tandis que dans la crypte ont été reconstitués certains aspects des catacombes romaines. Nous parcourons ensuite les principales avenues de la ville dont le plan fut tracé par un Français, le major Pierre-Charles l'Enfant. Nous entrons à la Bibliothèque du Congrès. Puis, traversant le Potomac, nous poussons jusqu'aux abords du célèbre « *Pentagone* », dont il est souvent question dans les journaux depuis le début de la guerre de Corée. C'est que l'immense bâtiment aux cinq façades (d'où son nom de « *Pentagone* ») groupe les services généraux de l'armée des Etats-Unis. Il abrite trente-cinq mille personnes, civils et militaires, la population d'une ville moyenne de chez nous. Nous passons près de *White House*, le palais présidentiel, où l'on procède actuellement à de grands travaux de réfection, et qui, quelques semaines plus tard, allait être le témoin d'une tentative d'assassinat dirigée contre le président Truman. Visite rapide aux monuments de Lincoln et de Jefferson. Nous étions passés hier près de la villa habitée par le Délégué apostolique, Monseigneur Cicognani. Mais le délégué était en villégiature, à Seattle, je crois. Nous verrons aux fêtes du triduum. Le soir, M. Cortelyou nous reconduit à Baltimore. Dès le lendemain matin, nous regagnons Philadelphie et nous nous préparons à partir le soir-même pour St.-Louis.

Dans les villes que nous venons de parcourir, j'ai trouvé des gracieuses les maisons en retrait sur la rue, précédées d'une petite pelouse bien verte, surélevées de quelques degrés, et auxquelles on accède par un porche vitré. Ceci est surtout le cas des quartiers de banlieue. A l'intérieur des villes, la multitude des poteaux-réclames, perpendiculaires à la façade des maisons et violemment éclairés la nuit, n'est pas d'un effet très esthétique. Une chose frappe aussi tout de suite l'attention dans toutes les villes : le grand nombre de parcs d'auto-occupation. Ils se suivent quelquefois à moins de cent mètres et sont remplis de voitures de belle apparence, le plus souvent à peu près neuves. C'est que les Américains changent fréquemment d'auto. Et comme on compte une auto en moyenne pour trois ou quatre habitants des Etats-Unis, il y a là l'occasion d'un trafic considérable et fructueux. On s'en aperçoit, notamment, en voyant circuler sur les routes des camions, spécialement aménagés dans ce but, qui transportent quatre ou cinq

voitures neuves, en deux rangées superposées. Ce grand nombre d'autos pose un difficile problème de circulation dans les villes. Le sens de la discipline dont les chauffeurs font preuve, aide à sa solution. Je les ai vu, sauf de très rares exceptions, observer exactement les directives données aux automobilistes par les panneaux de signalisation et par les lignes peintes sur la chaussée, et ralentir à tous les croisements de routes. Malgré tout, il n'est pas facile de circuler en auto dans les grandes villes à certaines heures. On avance, cinq ou six voitures de front, à très faible allure et avec de nombreux et longs arrêts. Si l'on est pressé, mieux vaut prendre le métro, s'il y en a, ou aller tout bonnement à pied.

19 septembre. — C'est seulement au début de novembre que nous commencerons la visite des maisons de la Province occidentale. Mais le Très Honoré Père veut, sans attendre cette date, aller saluer les autorités provinciales chez elles et visiter nos maisons de formation. Nous partons donc pour Saint-Louis (Missouri). M. Leary nous accompagnera jusqu'à Indianapolis qui appartient déjà à la Province occidentale des Filles de la Charité, et où M. Stakelum viendra nous souhaiter la bienvenue. C'est le premier des longs voyages de nuit que nous allons faire aux États-Unis. Grâce à la générosité de nos hôtes ces voyages se feront dans des conditions qui nous permettront de dormir comme dans notre chambre et d'arriver à destination, frais et dispos. Nous pensions ne nous arrêter à Indianapolis que le temps de célébrer la sainte messe chez les Sœurs. Mais notre train a une heure de retard. M. Stakelum, qui nous accueille à la gare d'Indianapolis, décide facilement le Très Honoré Père à passer toute la journée dans cette ville. Une nouvelle étape de nuit nous conduira, demain matin, à Saint-Louis. Les Sœurs et les infirmières du *St Vincent's Hospital* nous font un accueil chaleureux. Après le dîner, visite rapide de la ville. A six heures du soir, nous sommes les hôtes de l'Archevêque, Monseigneur Schulte. Il nous reçoit très cordialement. Nous causons longuement de son diocèse et de la France. Je suis frappé et édifié de la confiance que ce prélat met dans la dévotion au Rosaire pour le développement de la vie religieuse de son diocèse. Départ pour Saint-Louis à vingt-deux heures trente. Nous arrivons le lendemain matin, avec encore une heure de retard. Aussitôt, nous gagnons, dans la banlieue de la ville, le village de *Normandy* où se trouve la maison centrale des Filles de la Charité. Nous célébrons la sainte messe dans leur belle chapelle, au chant de cantiques et de motets exécutés avec beaucoup d'art et de piété. Après le déjeuner, réunion à la salle de communauté où les Sœurs offrent au Très Honoré Père leurs hommages et souhaits de bienvenue. Puis, nous visitons les maisons des confrères de Saint-Louis, à l'exception des Séminaires, dont la visite est renvoyée à samedi prochain. Deux de ces maisons attirent spécialement mon attention. La première est celle dont les confrères s'occupent des Missions à l'étranger. Près de la porte, une inscription en chinois salue très gracieusement ceux qui sortent : « Partez lentement, et revenez promptement. » Ici, comme dans la Province orientale, nos confrères ont su admirablement intéresser les fidèles à la cause des missions et procurent aux missionnaires un secours appréciable d'ordre financier et d'ordre spirituel. L'autre maison est le Bureau d'informations religieuses. Elle rend de précieux services aux catho-

liques et aux non-catholiques désireux de se renseigner plus complètement sur tout ce qui concerne la religion. J'admire l'équipement de cette œuvre et notamment les nombreuses machines qui permettent d'accélérer la réponse aux questions de tout ordre posées quotidiennement par des milliers de correspondants. Ce désir de s'instruire des choses religieuses est un des traits les plus caractéristiques et les plus encourageants du protestantisme contemporain aux États-Unis. Dans la plupart de nos maisons il y a toujours quelques confrères en train de catéchiser des protestants qui se préparent à entrer dans l'Église catholique.

Dans les vieux quartiers de la ville, sur les bords du Mississippi, j'évoque avec émotion les origines de Saint-Louis où les Français jouèrent un rôle si important. Et la vieille cathédrale, heureusement conservée, parle plus à l'âme que la somptueuse basilique construite récemment et que nous visiterons à notre retour. En effet, après avoir dîné à la résidence où demeurent M. Stakelum et le Procureur provincial, M. Cyril Le Fevre, nous partons en auto pour Perryville où se trouvent le Séminaire interne et la maison des étudiants de la Province occidentale. Les étudiants sont une soixantaine, et il y a cinquante séminaristes. De plus, on compte sept séminaristes coadjuteurs et quatre postulants. Séminaristes et étudiants sont logés dans deux bâtiments neufs qui se font face et dont la construction a été rendue possible par la munificence de la comtesse Doheny qui a, de plus, donné une somme importante pour la célébration de messes. Au rez-de-chaussée de la maison des étudiants, nous visitons le musée consacré aux missions de Chine et dédié à la mémoire de Monseigneur Sheehan. Après le souper, les jeunes gens souhaitent la bienvenue au Très Honoré Père et ils proclament leur attachement à la maison et à la Province. M. Stakelum reprend ce thème, et avec beaucoup de cœur il exhorte séminaristes et étudiants à donner dans la mesure où ils reçoivent et à se montrer dignes de leurs aînés. Le Très Honoré Père dit sa joie d'être à Perryville. Il remercie de l'accueil qui lui est fait et donne ses consignes aux étudiants. La séance comporte une partie musicale, et je constate avec plaisir que la polyphonie de la belle époque est en honneur ici, comme à Germantown et à Northampton.

21 septembre. — Je célèbre la sainte messe dans l'ancienne église paroissiale qui fait corps avec le bâtiment central de la maison des confrères. Le souvenir de Monseigneur de Andrais y est conservé par une dalle dans la chapelle de la Médaille Miraculeuse. On se reconnaît tout de suite dans une église de la Congrégation. Les chapelles latérales, en effet, sont couvertes de tableaux consacrés à saint Vincent et aux saints et bienheureux de sa double famille. Cette église sert encore pour les offices paroissiaux, concurremment avec la nouvelle, plus centrale. Ce matin, une messe y est dite pour une équipe de footballeurs qui va prendre part à une compétition dans les environs.

Avant de partir pour Cape Girardeau, nous nous arrêtons quelques instants chez les Sœurs, qui ont, dans le bourg de Perryville, une école paroissiale et une *High School*, ce qui fait un effectif d'environ huit cents élèves. Elles ont la délicate attention de mêler à leurs chants deux ou trois chansons françaises qui doivent être un héritage du xvii^e ou du xviii^e siècle.

A Perryville encore, nous visitons la maison de nos confrères, qui sert de presbytère à la paroisse dont ils ont la charge, et où se trouvent le bureau du centre de la dévotion à la Médaille miraculeuse pour la Province. Je m'aperçois, à ce propos, que je n'ai encore rien dit, et je m'en excuse, de ce qui a été fait en ce domaine par la Province orientale. A cette œuvre, M. Joseph Skelly a, pour toujours, attaché son nom. Elle est située dans la même avenue de Philadelphie que la maison centrale de Germantown, et à quelques minutes d'elle. Ses splendides développements sont une belle illustration de la parabole évangélique du grain de sénévé. Elle occupe, maintenant un magnifique immeuble et dans ses différents services travaillent une bonne soixantaine d'employées. Avec les machines perfectionnées d'une maison d'éditions on y admire des tableaux et des objets d'art religieux qui en font un vrai musée. Elle renferme, en outre, une jolie chapelle où le Très Honoré Père adressa une allocution au personnel lors de la visite que nous y avons faite peu après notre arrivée à Germantown. Comment, ainsi secondée dans nos deux Provinces, la dévotion à la Médaille Miraculeuse ne ferait-elle pas de rapides progrès ? Dieu veuille qu'un recrutement plus abondant de nos maisons de formation permette de consacrer, de même en France, aux œuvres mariales les confrères que demanderait leur plein essor !

Nous voici à *Cape Girardeau*, où se trouve l'École apostolique de la Province occidentale. Elle n'est séparée que par une route du Mississippi que nous retrouverons à La Nouvelle-Orléans, plus majestueux encore, mais qui est déjà ici d'une largeur impressionnante. Les élèves nous accueillent à la chapelle par le chant du *Magnificat*. Le Très Honoré Père leur adresse une allocution dont le thème lui est fourni par les lettres dont se compose le mot « priest » (prêtre) et qui sont l'initiale du nom des six vertus qui devront caractériser toute leur vie sacerdotale. Visite de la maison où rien n'est oublié de ce qui peut contribuer à réaliser la devise « *mens sana in corpore sano* ». L'École apostolique, aux Etats-Unis, comme dans nos autres Provinces, devient de plus en plus la source principale de notre recrutement. C'est particulièrement vrai pour la Province orientale où les confrères ne s'occupent de la formation du clergé diocésain que dans une seule de leurs maisons, à Niagara Falls. Mais les Séminaires confiés à la Province occidentale ne peuvent lui valoir beaucoup de vocations ; car, dans tous les diocèses, le clergé séculier est en nombre insuffisant. Il est fort heureux que les trois Universités dirigées par nos confrères des Etats-Unis leur fournissent un pourcentage assez considérable de vocations, vocations d'autant plus appréciables qu'elles sont, cela se comprend, plus mûries, plus personnelles et surtout plus méritoires.

Après le repas, nous visitons l'église paroissiale dirigée par nos confrères, puis une école pour enfants noirs installée dans la crypte d'une chapelle. Les religieuses qui dirigent cette école sont très touchées de notre geste, et les petits enfants semblent flattés de cette attention. Le curé, notre confrère, et les Sœurs rendent témoignage de la piété et de l'application à l'étude de ces garçons et des filles.

Au retour, peu après avoir dépassé Perryville, nous franchissons le Mississippi pour regagner Saint-Louis, en remontant le fleuve sur sa rive orientale. Le pont sur lequel nous passons pour cela, pont en acier et en ciment, en remplace un qui, il y

a quelques années, fut enlevé comme un fétu de paille par une de ces tornades qui se déchainent parfois avec une violence formidable dans les plaines du *Middle West*.

22 septembre. — Dans la matinée, nous visitons le Petit Séminaire de Saint-Louis, dirigé comme le Grand, par nos confrères. C'est un bel édifice, dont la construction a coûté, me dit-on, deux millions de dollars, soit dans les sept cents millions de francs. Mais c'est encore peu de chose à côté du Grand Séminaire, le célèbre « *Kenrick Seminary* », où nous allons prendre le repas de midi. Magnifique construction dans une splendide propriété, le « *Kenrick Seminary* », demeuré si cher au regretté Père Souvay, qui a laissé là-bas un souvenir impérissable, reçoit ses élèves de tous les diocèses de la Province ecclésiastique. Son Supérieur, M. Thomas Cahill, nous introduit auprès de l'Archevêque de Saint-Louis, que j'avais eu l'honneur de recevoir à la Maison-Mère, il y a quelques mois, pendant une absence du Très Honoré Père, Monseigneur Ritter et ses deux auxiliaires, NN. SS. Cody et Halmring, nous font un accueil très cordial. Dans l'immense réfectoire où nous prenons notre repas, les seminaristes sont groupés par petites tables de cinq ou six. Dans son toast, l'archevêque dit au Très Honoré Père en termes délicats et bien sentis, sa reconnaissance pour le dévouement avec lequel nos confrères travaillent à la formation des élèves du *Kenrick Seminary*.

Dans l'après-midi, mon cher ancien condisciple de Rome, Monsieur William-M. Brennan, professeur de dogme au *Kenrick Seminary*, me fait compléter ma visite de Saint-Louis. J'admire la nouvelle cathédrale, magnifique édifice de style byzantin, toute décorée de mosaïques. C'est d'une richesse inouïe. L'archiprêtre nous en fait aimablement les honneurs. Et si je suis tenté de sourire en l'entendant me dire à plusieurs reprises : « Vous ne trouverez rien de pareil ailleurs », je dois reconnaître qu'il a quelque peu raison. Il souligne que tout s'est fait au fur et à mesure que les fonds arrivaient. C'est tout à l'éloge de l'ancien archevêque de Saint-Louis, Monseigneur Gleason. Il posa la première pierre de l'édifice le 18 octobre 1908 et avait la joie de consacrer la nouvelle cathédrale dix-huit ans plus tard, le 29 juin 1926. Créé cardinal le 18 février 1943, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, il mourait quelques jours plus tard à Dublin, le 9 mars. Le 16 du même mois, il était inhumé dans la cathédrale de Saint-Louis.

M. Brennan me conduit à la *High School Labouré*. Deux ou trois Sœurs s'y expriment convenablement en français, et elles sont tout heureuses de converser avec moi dans cette langue. La maison n'ayant que des élèves externes, les Sœurs s'approprient de la fin de l'après-midi à huit heures trente du matin. C'est la bonne formule. J'admire entre autres, le magnifique gymnase de l'école et le réfectoire où les élèves venues de loin prennent leur repas de midi. Belles salles de classe, bien équipées de tableaux, de collections, d'instruments divers. Ces *High Schools* sont très précieuses pour la conservation de la foi et la formation à la piété. Sans elles, des milliers de jeunes filles seraient obligées de parfaire leur culture humaine dans les écoles protestantes ou sans aucune religion. Leur maintien vaut bien les lourds sacrifices qu'il exige.

Le Très Honoré Père et moi nous rendons pour souper au *St Vincent's Sanitarium*, établissement de psychiatrie

très réputé et où l'on fait des cures remarquables. Parmi ses pensionnaires, il y a un certain nombre de prêtres, dont quelques-uns, moins malades, sont autorisés à célébrer la sainte messe. Les Filles de la Charité se dévouent avec bonheur au soulagement d'une misère si digne de compassion et qui enouvaît tout particulièrement le cœur de saint Vincent.

24 septembre. — Nous passons la matinée de ce dimanche à la maison Marillac. Au début de l'après-midi, M. John Cronin, l'actif et souriant Directeur des Sœurs de la Province occidentale, nous emmène faire une rapide visite aux Filles de la Charité d'Alton. Pour nous y rendre, nous remontons le Mississipi sur sa rive droite, jusqu'au point où il reçoit le Missouri. Nous traversons ce dernier, puis, aussitôt après, le Mississipi, et nous voici chez les Sœurs d'Alton, ravies de cette visite inespérée du Très Honoré Père. De retour à Saint-Louis, nous faisons une rapide apparition dans les quelques maisons de Sœurs que nous n'avions pas encore visitées, et nous voici de nouveau à Marillac. Au souper que va suivre notre départ, les Sœurs ont convié un grand nombre de confrères. Après le repas, nous prenons notre récréation avec les Sœurs. Une fois de plus, je suis charmé de cette simplicité qui allie si parfaitement la cordialité et la dignité. On se sent vraiment en famille.

25 septembre. — Partis de Saint-Louis à vingt heures trente, nous arrivons à Columbus (Ohio), à six heures trente du matin. Le Supérieur de Groveport, Monsieur Joseph Lawler, et un de ses confrères, nous attendent sur le quai de la gare. M. Leary arrive quelques instants après nous. Rapidement, nous franchissons les quelques kilomètres qui séparent Columbus de Groveport. Dans cette dernière ville, nos confrères ont une résidence de missions, et ils assurent aussi le service religieux des catholiques de l'endroit, environ soixante-dix familles. En cette saison de l'année, les missions ont déjà repris, et nous ne pourrions voir que trois des confrères de Groveport. Leur maison est très agréable, bâtie en pierres sans enduit, et bien isolée entre parc et jardin. Après le petit déjeuner, nous allons faire visite à l'évêque de Columbus, Monseigneur Ready. L'accueil est très cordial. Monseigneur aurait volontiers été notre hôte à dîner, mais il doit partir dans quelques instants pour assister à l'installation du nouvel archevêque de Cincinnati, son métropolitain. Nous allons ensuite saluer le Supérieur du Petit Séminaire qui dînera avec nous. C'est un homme puissant (il nous accuse lui-même en souriant trois cents livres). Mais l'intelligence n'est nullement gênée par ce physique exceptionnel. Ce prélat est très cultivé, et il a publié plusieurs ouvrages remarquables de philosophie. La bonne grâce souriante dont il ne cesse de faire preuve m'a charmé.

Nous ne quitterons Groveport qu'assez tard dans la soirée. Cela nous vaut quelques heures de temps libre, d'autant plus appréciées qu'elles sont rares. Je les passe en partie dans la chambre d'un confrère qui est en tournée de missions. Ce doit être un homme charmant et heureux de vivre. Les murs de l'appartement sont tapissés de photographies des membres de sa famille (individus et groupes). C'est un trait que j'ai souvent noté dans la chambre de nos confrères des Etats-Unis, et j'en étais heureux et édifié. Le don total de soi à Dieu et aux âmes ne doit diminuer en rien la tendresse que nous avons pour les nôtres ; il l'affine seulement et la rend plus profonde. Aux pho-

tographies se mêlent des chromos, des caricatures. Au-dessus d'une double rangée de pipes, attestant que leur propriétaire est un grand fumeur, une inscription détaille les méfaits du tabac et conclut comme il fallait s'y attendre : Malgré tout, je l'aime, « *I like it* ». Celui qui habite céans doit être aussi un fervent du sport ; car dans un coin de sa chambre, j'aperçois un carquois garni de crosses de golf.

26 septembre. — Nous arrivons à Harrisburg vers six heures du matin. Nous sommes accueillis sur le quai de la gare par le curé sur la paroisse de qui les Filles de la Charité ont une école. La Supérieure en est Sœur Lucille Morgan, qui a passé quelque temps au Secrétariat de la Maison-Mère, et est d'autant plus heureuse de parler de Paris. Visite à l'évêque d'Harrisburg, Monseigneur Leach, qui, après nous avoir très aimablement accueilli, met son auto à notre disposition pour le trajet qui sépare cette ville d'Emmitsburg. En cours de route, nous longeons le champ de bataille de Gettysburg. C'est ici qu'en juillet 1863 l'armée du général George Meade battit les soldats de l'armée de Virginie, commandés par Robert E. Lee, au cours de la bataille la plus importante de la guerre civile. C'est ici que, le 19 novembre suivant, Abraham Lincoln, prononça le fameux discours que tous les écoliers des Etats-Unis savent par cœur. Le champ de bataille est couvert de monuments (au nombre de deux mille trois cent quatre-vingt-huit), statues, stèles, pierres tombales, qui glorifient les héros de cette journée où l'armée du Nord perdit vingt-trois mille hommes, et celle du Sud vingt-huit mille (1).

La Très Honorée Mère nous a précédés à Emmitsburg. Elle attend l'arrivée du Très Honoré Père pour se rendre à Baltimore d'où elle rentrera ce soir ; car, c'est demain matin que doit commencer le triduum du Centenaire.

27-29 septembre. — LE TRIDUUM D'EMMITSBURG

Chacun des jours du triduum sera marqué par une grand-messe pontificale. Celle d'aujourd'hui, 27 septembre, est chantée par Monseigneur O'Boyle, Archevêque de Washington. Chant grégorien et polyphonie sont exécutés par les Grands Séminaristes de Baltimore. C'est le jour anniversaire de la mort de saint Vincent, et j'entends avec émotion, si loin de la Maison-Mère, le « *Paupres Sion* ». Le reste du propre de la messe est psalmodié, à l'exception de la Communion, chantée, elle aussi, en grégorien. Après l'évangile, le discours de circonstance est donné par M. Macdonald, Provincial des Sulpiciens. Il convenait que les Sulpiciens fussent de la fête puisque Mère Seton et ses premières filles durent tant aux fils de Monsieur Olier, et qu'ils furent pour beaucoup dans la fusion dont nous célébrons le centenaire.

Pour le repas de midi, les invités se réunissent dans le réfectoire des étudiantes du *Collège Saint-Joseph*. On y voit, no-

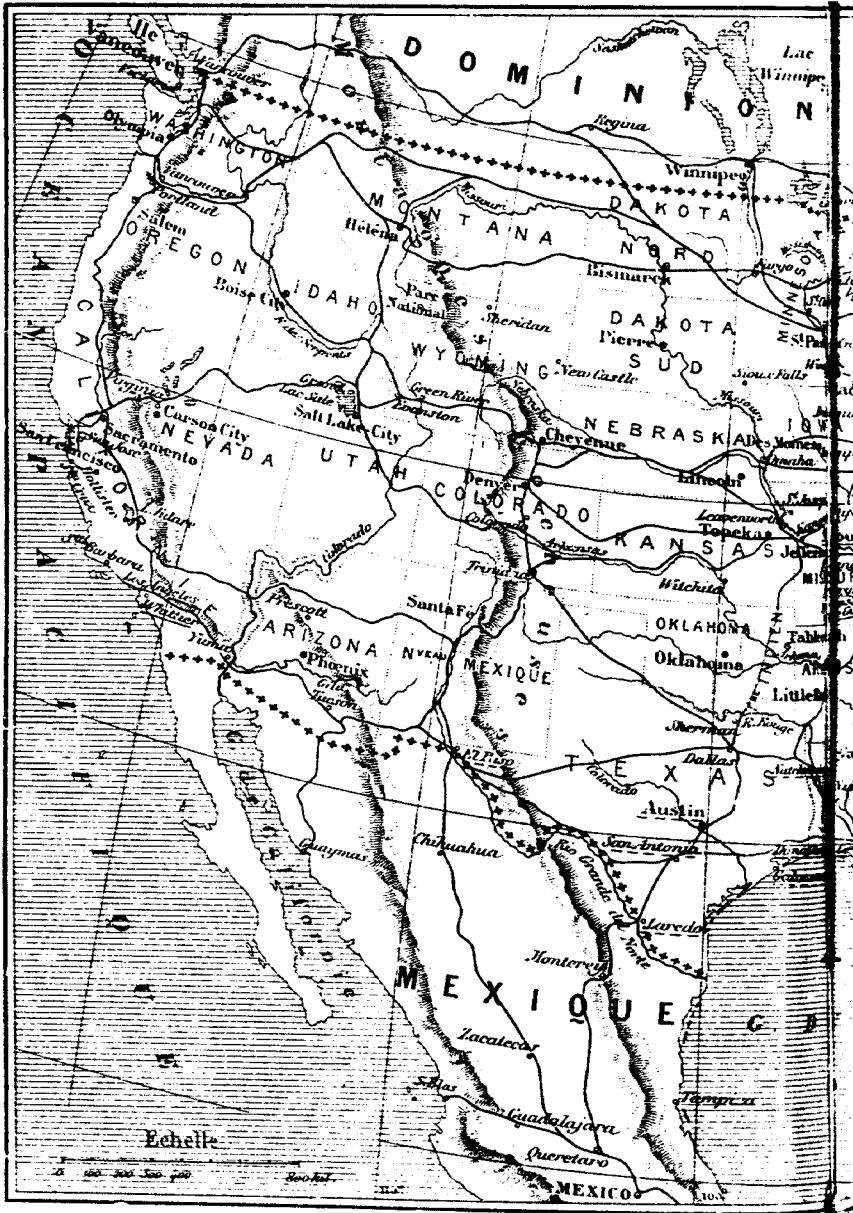
(1) Emmitsburg n'est pas loin de ce champ de bataille. Comment les Filles de la Charité qui s'y trouvaient alors seraient-elles demeurées insensibles à tant de souffrances ? Et n'est-ce pas, depuis le temps de saint Vincent, une de leurs œuvres de prédilection que de voler au secours des blessés de guerre ? On les vit donc prodiguer leur dévouement à tous ceux qui étaient tombés sur le champ de bataille de Gettysburg, proclamant une fois de plus par leur exemple que la Charité du Christ ne connaît point de partis.

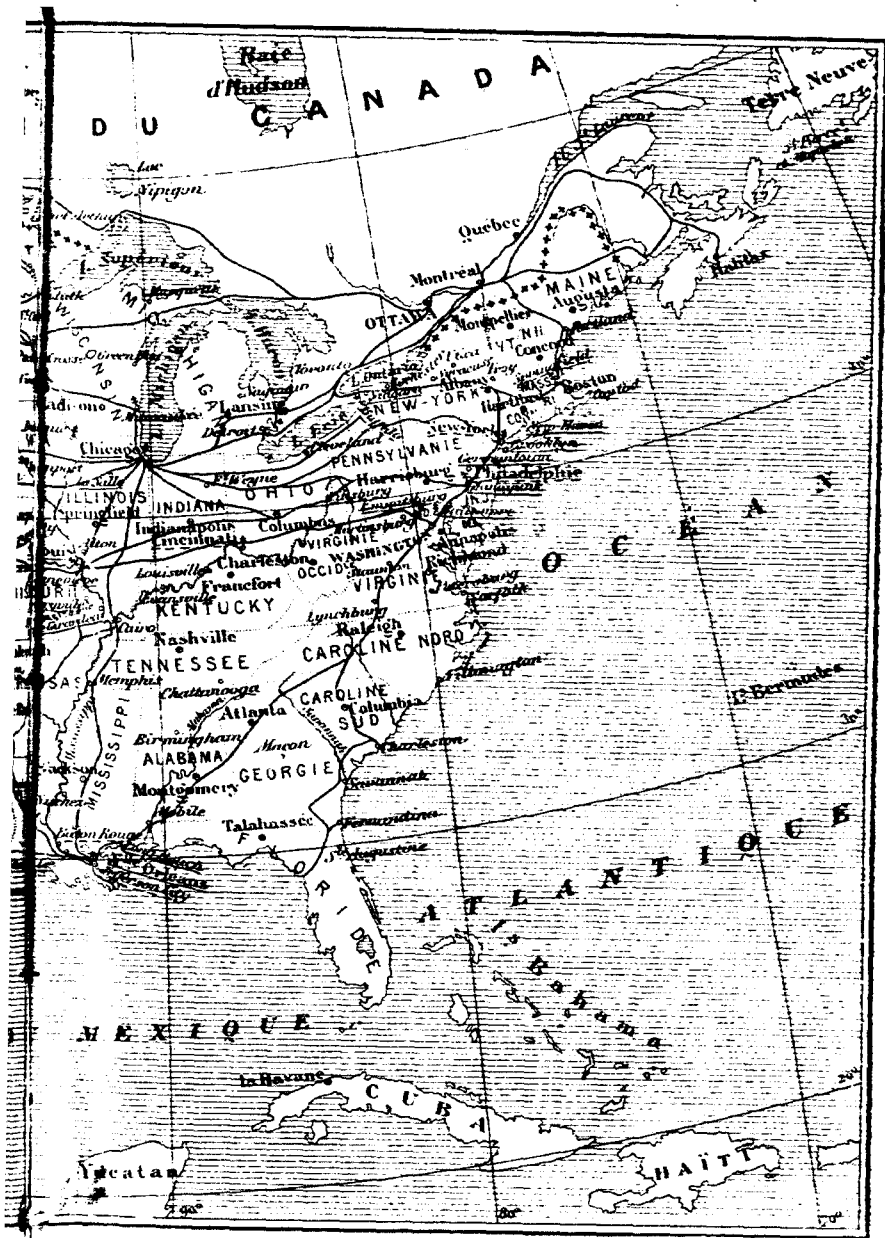
tamment, des membres des diverses communautés qui se rattachent à Mère Seton. Car, dans une belle pensée d'union fraternelle et de piété filiale pour leur commune Mère, les Filles de la Charité les ont invitées aux fêtes du triduum. Et c'est d'une belle édification de les voir, au cours de ces journées, s'entretenir ensemble de façon si cordiale.

A deux heures trente, on se groupe dans le vaste espace précédant le bâtiment qui porte le nom du Père Verdier, pour l'inauguration de la statue de Mère Seton. Après l'exécution d'un hymne par les étudiantes, l'une d'entre elles, qui appartient à la famille des Filicchi, fait tomber le voile recouvrant la statue qui a été sculptée dans un bloc de marbre blanc d'Italie. Mère Seton apparaît, de grandeur naturelle, tenant dans sa main droite le livre de la Règle, tandis que de la main gauche elle égrène un chapelet. Vue de profil, elle semble un peu austère. Mais, de face, son visage s'éclaire d'un discret sourire. L'œuvre est bien faite pour inspirer une affectueuse vénération. Monseigneur Mc Namara, évêque auxiliaire de Washington, prend alors la parole. On voudrait pouvoir donner ici « in extenso » ce très beau panégyrique prononcé avec une émotion qu'une voix bien timbrée et nuancée rendait encore plus prenante. Monseigneur Mc Namara est un spécialiste de Mère Seton, et il préside la Conférence de ses Filles. Connaissant à fond le sujet dont il parle, il souligne la force d'âme et le zèle de son héroïne. De façon très heureuse, il la compare à Abraham, notamment quand il rappelle que Mère Seton offrit à Dieu la vie d'un enfant chéri pour obtenir la conversion de son père. En terminant, il émet le vœu que les Etats-Unis comptent en grand nombre des femmes qui s'inspirent de l'exemple de cette grande âme.

Nous gagnons ensuite l'« Auditorium » pour le « *Centenary Pageant* ». Dans une série ininterrompue de tableaux vivants, que commente le dialogue d'étudiantes richement costumées, nous voyons évoquer la fondation des Filles de la Charité par saint Vincent de Paul, l'histoire de Mère Seton et les négociations qui aboutirent à l'union de 1850. De beaux effets de lumière mettent en valeur costumes et physionomies, tandis qu'une musique appropriée aux divers épisodes nous aide à mieux en pénétrer l'âme. On ne pouvait s'empêcher de penser aux inoubliables séances de la Salle Gaumont, lors des fêtes du Centenaire des Enfants de Marie. Par une attention délicate, le texte entier du scénario avait été traduit en français à l'usage de la Très Honorée Mère. D'un bout à l'autre du « *Pageant* », l'attention se soutenait sans effort. Le chœur jouait son rôle avec beaucoup d'aisance et de grâce, en particulier dans les mouvements harmonieux des bras traduisant le moutonnement des vagues, qui amenaient en Amérique les premières Filles de la Charité. L'âme de Mère Seton fut bien rendue, surtout lors de sa conversion au catholicisme. Comme les invités se renouvelaient chaque jour du triduum, le « *Pageant* » fut redonné les deux soirées suivantes, et chaque fois il connut le même succès.

C'est Monseigneur Cushing, Archevêque de Boston, qui, le deuxième jour du triduum, chante la grand'messe pontificale. Les chants sont assurés par les séminaristes de Sainte-Marie d'Enmitsburg. La voix de l'Archevêque est juste et puissante, et sa belle prestance lui donne une majesté que sa cordialité charmante empêche d'être intimidante. Après l'évangile, le Supérieur de Sainte-Marie, Monsieur O. Donnel, nous raconta l'histoire de





ORD - Croquis cartographique.

la famille religieuse de Mère Seton jusqu'à l'union avec les Filles de la Charité. Le sujet est un peu austère. Mais l'orateur sait très bien mettre en relief les enseignements spirituels de cette histoire où l'intervention de la Providence est si évidente. Vers la fin du dîner, Monseigneur Cushing, qui doit partir pour Boston en avion, dans quelques instants, adresse aux invitées une vibrante allocution. Il fait un éloge senti des Filles de la Charité. Il nous dit que, lors de son tout récent voyage à Rome, l'une des choses qui l'ont le plus frappé est le spectacle de leur activité charitable en Europe, surtout en France. Il appelle de tous ses vœux la béatification de Mère Seton. Cette glorification d'une protestante convertie, d'une Américaine de naissance, sera bien de nature à accélérer le mouvement de retour à l'Église catholique chez nos frères séparés. Pour les Filles de la Charité, ce sera un puissant stimulant à un dévouement toujours plus généreux. En achevant son toast, Monseigneur Cushing nous parle de l'hôpital qu'il va faire construire à Boston et qu'il confiera à nos Sœurs. Le devis prévoit cinq millions de dollars. Mais il a déjà reçu plus de la moitié de cette somme, et il sait qu'il peut compter sur la générosité de ses diocésains pour la parfaire. Mais il regrette de n'avoir pas le temps de faire la quête parmi les convives avant de nous quitter. L'Archevêque de Boston est une personnalité puissante, l'un des évêques les plus marquants des États-Unis, et un orateur de classe. Mais il parle avec trop de feu ; et autour de moi j'entends s'exprimer la crainte qu'il ne s'use prématurément. Ce serait vraiment dommage, car il n'a que cinquante-six ans. Nous aurons le plaisir de le retrouver dans trois semaines, chez lui.

En fin de soirée, arrivent les étudiants de Northampton, qui assureront les chants et les cérémonies du dernier jour du triduum. Au souper, notre table est présidée par Son Excellence le Délégué apostolique, Monseigneur Cicognani, qui fut à Rome, à l'Apollinaire, le professeur de droit canon de Monsieur Leary. Il s'exprime avec aisance en français ; et, à plusieurs reprises, il m'adresse la parole dans notre langue. Après le souper, les étudiants donnent un petit concert vocal aux Sœurs qui se régalaient, notamment à entendre les cantiques spirituels des Noirs, si expressifs dans leur simplicité. La Très Honorée Mère survient avant la fin. Elle aussi écoute avec un visible plaisir. Elle en donne la preuve en accordant deux jours de congé aux étudiants qui l'acclament. Nous retournons à la *White House* avec nos confrères, le Délégué apostolique et Monseigneur Mc Namara. La conversation se prolonge, et les incidents racontés avec beaucoup d'esprit par l'auxiliaire de Washington nous tiennent sous le charme.

29 septembre. — A la messe pontificale célébrée par le Délégué apostolique, nos étudiants ne font entendre que du chaant grégorien, à l'exception de *Eccc sacerdos magnus*, lors de l'entrée et du *Magnificat*, après la cérémonie. L'exécution est parfaite, comme on pouvait s'y attendre. Après l'évangile, c'est un confrère, M. John Flynn, président de la *St John's University*, de Brooklyn, qui prend la parole. Il nous montre que la fondation par saint Vincent de Paul et sainte Louise de Marillac, de la Compagnie des Filles de la Charité, donna un caractère moderne à la théologie, comme la physique a été renouvelée de nos jours par les travaux d'Einstein, et comme Descartes avait donné une orientation nouvelle à la philosophie. La charité, qui est le der-

nier mot du christianisme, ne trouve-t-elle pas, en effet, son expression complète dans la vocation des Filles de la Charité ? Et n'est-ce pas ainsi que le comprit Mère Selon ?

Au repas qui suivit, pour conclure ces solennités, Monseigneur le Délégué apostolique et Monsieur Dodd, Directeur des Filles de la Charité de la Province orientale, prodiguèrent à qui de droit les rélicitations et les remerciements.

Et voici termine ce triduum, qui nous valut de si douces joies et qui laissera dans toutes les âmes des effets durables. Pendant trois jours, nous avons vécu dans le rayonnement d'une âme d'exceptionnelle qualité. En elle, s'est merveilleusement réalisé le mot de Jésus : « *Si le grain de blé tombe en terre pour y mourir, il porte du fruit en abondance.* » L'humilité, le dévouement obscur et inlassable, la souffrance, ont mis leur sceau sur cette existence. Et c'est pour cela que Dieu qui se plaît à exalter les humbles et à faire par eux de grandes choses, donna à Mère Seton une nombreuse postérité qui fait sa gloire. Puisse la béatification de cette noble servante de Dieu donner à sa vie et à son œuvre la suprême sanction dont dispose l'Église, nous permettre de l'invoquer publiquement, nous valoir de sa part une abondante effusion de grâces !

**

II. — ENTRE DEUX CENTENAIRES (30 septembre-29 octobre 1956)

Entre le centenaire d'Ennitsburg et celui de Baltimore, nous disposons de quatre semaines. Les trois premières furent consacrées à poursuivre notre visite des maisons de la Province orientale. Pendant la dernière semaine nous fîmes une rapide incursion dans la Province occidentale, plus précisément dans les Etats de Michigan, Illinois et Wisconsin.

Dès l'après-midi du dernier jour du triduum d'Ennitsburg nous partions pour Baltimore que nous devions seulement traverser, car nous étions attendus le lendemain matin à Norfolk, dans l'Etat de Virginie. Nous aurions pu faire ce trajet de Baltimore à Norfolk par la voie ferrée. Mais les habitants de Baltimore aiment mieux se rendre à Norfolk en bateau. Leur ville, en effet, est située au fond d'une baie longue de trois cents kilomètres, large parfois de cinquante, la baie de Chesapeake, à l'entrée de laquelle se trouve Norfolk. Nous partons donc de Baltimore vers dix heures. Nous soupçons à bord et nous passons la nuit dans une confortable cabine pour être d'assez bonne heure le lendemain matin à Norfolk. En fait, un arrêt à *Old Point* pour débarquer passagers et marchandises se prolonge plus que nous ne l'avions prévu. Il fait jour déjà et je monte sur le pont. J'observe des pêcheurs qui, du wharf ou du rivage, essaient de prendre du poisson. Mais celui-ci se réserve et les prises sont rares. Un passager qui est à sa fenêtre me salue et la conversation s'engage. C'est un protestant, qui paraît très pieux. Il déplore l'indifférence religieuse de la masse, si peu reconnaissante des bienfaits de Dieu. Avec force citations de la Bible, il souligne la misère de l'homme qui ne peut mettre sa confiance que dans la miséricorde divine. Je suis édifié de cette ferveur, et quelque peu humilié, je l'avoue. Dieu veuille accorder la pleine lumière à cette âme de bonne volonté !

Quand nous arrivons à *Norfolk* il est déjà huit heures. L'auto d'une famille amie des Sœurs nous conduit à l'hôpital *De Paul*.

Cet hôpital a été construit par la municipalité et donné aux Filles de la Charité en échange de celui qu'elles occupaient. Il ne comprenait évidemment pas de chapelle. En attendant l'achèvement de celle qu'on est en train de construire, la messe se célèbre dans le petit oratoire des Sœurs. Parmi les malades se trouve l'ancien évêque de Richmond. Paralysé, il n'a plus l'usage de la parole. Mais comme on se sent ému par l'expression d'une physionomie où se traduit un abandon total et filial à la volonté de Dieu ! Après une rapide visite à l'autre maison des Sœurs, l'*École du Sacré-Cœur*, nous partons pour *Portsmouth*. Notre auto prend place avec beaucoup d'autres voitures et de nombreux piétons sur le bac qui fait la navette entre ces deux villes. Visite aux deux maisons de sœurs de *Portsmouth* : l'École de Notre-Dame des Victoires et l'École Saint-Paul. Nous sommes déjà dans les Etats du Sud, et j'ai une première révélation du problème que pose le mélange des deux races, blanche et noire. Si dans les écoles élémentaires, les Sœurs accueillent tout le monde sans distinction de race, dans les *High Schools* ou Collèges qu'elles dirigent, ne peuvent entrer que des blancs. Les Sœurs le regrettent ; mais il y a là une situation contre laquelle, elles ne peuvent rien encore. Dans l'après-midi, arrêt à l'École Saint-Joseph de *Petersburg*. Il est huit heures du soir lorsque nous arrivons à *Richmond*.

La nuit est déjà tombée quand nous traversons la ville ; mais elle nous donne l'impression d'une agglomération importante. C'est que *Richmond*, capitale de l'Etat de Virginie, compte près de deux cent mille habitants. Elle possède deux maisons de Sœurs. Nous sommes pour la nuit les hôtes de celle qui se trouve hors de la ville, la *Saint Joseph's Villa*. Les jeunes filles nous accueillent dans le hall de la maison par un chant fort bien exécuté, et deux d'entr'elles nous servent, avec beaucoup de grâce et de distinction, un excellent souper.

Entre *Portsmouth* et *Richmond*, mon attention a été attirée, sur les bords de la route, par le grand nombre de cabines construites près des agglomérations urbaines. Ces maisonnettes de bois et de briques ont l'air assez confortables ; et des enseignes lumineuses font savoir qu'elles sont chauffées et possèdent une salle de bains. C'est samedi soir, et nous voyons un grand nombre d'autos stationner devant ces cabines. Leur conducteur est venu, seul ou avec sa famille, passer ici le week-end. Des restaurants que l'on aperçoit çà et là, permettent de prendre ses repas sans avoir de cuisine à faire. C'est une formule très agréable et très pratique pour prendre un ou plusieurs jours de repos complet à la campagne.

1^{er} octobre. — Nous célébrons la sainte messe dans la chapelle de Saint Joseph's Villa. A cause de ses vastes dimensions, je l'avais d'abord prise pour l'église paroissiale. Elle est magnifiquement décorée. Les beaux vitraux de la nef centrale reproduisent des scènes évangéliques ; ceux, plus petits, des bas-côtés, offrent à notre vénération divers saints et saintes, trois d'entre eux étant consacrés aux apparitions de 1830. Les autels sont en marbre précieux, surmontés de statues modernes en Carrare blanc. Au-dessus de la porte d'entrée, un bel orgue à trois claviers et dix-sept jeux. Dans la matinée, nous visitons les divers immeubles éparpillés dans la vaste propriété, et je suis émerveillée. Une notice historique et descriptive de Saint Joseph's Villa me donne l'explication voulue. Les Filles de la Charité avaient

dans Richmond un orphelinat, dirigé autrefois par les Filles de Mère Seton. Un riche habitant de la ville, le major James H. Dooley, qui s'intéressait à cette œuvre, légua, en 1922, trois millions de dollars pour la création de trois institutions sur le terrain de la maison de campagne de l'orphelinat. Il devait y avoir une maison de famille pour des enfants estropiés au-dessous de quatorze ans ; une autre maison pour les orphelines, entre quatorze et dix-huit ans, que l'on préparerait à se suffire quand elles auraient quitté l'Institution ; enfin une maison pour les orphelines au-dessous de quatorze ans. Un premier projet visait à réunir ces trois institutions dans un seul et même bâtiment. Fort heureusement, on lui en préféra un autre, qui consistait à construire une série de pavillons où les enfants seraient groupées par catégories, pavillons complétés par des bâtiments comprenant salles de classe, théâtre et gymnase avec piscine. Chacun des huit pavillons reçoit vingt-quatre enfants. Une couleur y prédomine, dans l'ameublement et la décoration. Tous comprennent, au rez-de-chaussée, parloir, salon, bibliothèque, salle à manger, cuisine, dépense, lingerie et salle de couture. À l'étage on trouve six chambres à coucher, waters et plusieurs salles de bains. Il faut voir l'air heureux de ces enfants et jeunes filles élevées dans cette atmosphère de beauté et de confort, mais formées aux vertus humaines et chrétiennes par une éducation virile.

De bonne heure nous partons dans l'auto de la maison pour *Lynchburg*, qui se trouve à une centaine de kilomètres de Richmond. Ce voyage ne devait guère nous prendre plus de deux heures. Mais notre radiateur chauffe. Il faut nous arrêter à trois ou quatre stations-service pour en renouveler l'eau, et nous ne pouvons marcher qu'à une allure très réduite. Aussi est-il une heure et demie de l'après-midi, quand nous arrivons à *Lynchburg*. Avant d'atteindre cette ville, nous avons traversé un site historique, l'endroit où le général Robert E. Lee se rendit au général Grant. Cette capitulation, qui mit fin à la guerre civile, eut lieu près de la ville d'*Appomatox*. Bien que l'heure soit avancée, le Très Honoré Père veut donner aux Sœurs de *Staunton* la consolation de sa visite. C'est un long trajet à faire, et il ne faut pas compter pour cela sur l'auto qui nous a conduits péniblement à *Lynchburg*. Fort heureusement, un habitant de cette ville, frère d'un de nos confrères, se met à notre disposition. Pour atteindre *Staunton*, il nous faut traverser la section des montagnes appalachiennes qu'on nomme le « *Blue Ridge* » : la Chaîne Bleue. On se croirait dans les Pyrénées. Le site est merveilleux. Du sommet, on a un magnifique coup d'œil sur la plaine que nous venons de quitter ; la campagne est de toute beauté, en ce début d'automne. Nous rentrons très tard à Richmond. Juste le temps de passer quelques minutes chez les Sœurs de la *St Patrick's School*. D'autant qu'il nous faut encore aller saluer l'évêque du lieu, Mgr Ireton. C'est de justesse que nous réussissons à prendre le train pour *Greensboro*. Nous n'arriverons que demain vers sept heures, parce qu'il nous a fallu attendre trois heures en gare de *Danville*, à la frontière méridionale de l'Etat de Virginie, pour être accrochés à un autre train.

2 octobre. — A *Greensboro*, les confrères ont une maison qui ne date que d'une dizaine d'années. Il s'agit d'une petite paroisse de noirs, car nous sommes ici dans la Caroline du Nord. Le Supérieur, M. Sellman, décédé un mois seulement avant notre arri-

vée, a été remplacé par son vicaire, M. Daniel Donovan, qui n'a que vingt-huit ans, et à qui on a donné pour l'aider un jeune prêtre de la dernière ordination, M. Andrew Mullen. C'est donc une équipe de jeunes qui s'adonne à cette œuvre bien attachante. Nos confrères habitent provisoirement une maisonnette sans étage. Mais sur le terrain acquis par la Mission s'achève la construction de ce qui sera la résidence des Filles de la Charité ; et les missionnaires s'installeront dans l'actuelle maison des Sœurs. Elles sont au nombre de quatre et s'occupent de l'instruction et de l'éducation d'environ cent cinquante enfants noirs. Nous passons dans les diverses classes ou écoliers et écolières nous font entendre leurs plus beaux chants. Filles de la Charité et missionnaires aiment ardemment leur œuvre. Et les paroissiens leur sont très reconnaissants de leur affection et de leur dévouement. Nous en aurons la preuve à la petite réception qui aura lieu au presbytère, ce soir, avant notre départ.

Nous devons aller saluer l'évêque, Mgr Waters, et le voyage de Greensboro à Raleigh, capitale de la Caroline du Nord, où il réside, est assez long. Mais Mgr Waters est en tournée, et il nous a fait dire qu'il viendrait lui-même nous voir. C'est très heureux, car nous pourrions passer plus de temps avec ce prélat si sympathique ; d'autant qu'il nous accompagnera à l'hôpital Saint-Léon, tenu par les Filles de la Charité, où nous devons souper. Il y a à Greensboro, une troisième maison de nos Sœurs, l'École Saint-Benoît. L'évêque de Raleigh a quarante-cinq ans environ, et il lui faut sa vigoureuse constitution pour se donner, comme il le fait, à sa rude tâche. Conduisant lui-même son auto, il parcourt incessamment son immense diocèse, et il lui arrive découvrir plus de deux mille kilomètres en une semaine. Mais c'est pour lui une grande joie de voir le catholicisme progresser dans cette région. Elle ne comptait que dix mille catholiques (sur une population de quatre millions d'habitants, un sur quatre cents), il y a une dizaine d'années. Ce chiffre a doublé, grâce notamment aux conversions de protestants, qui atteignent une moyenne de cinq à six cents par année. Plusieurs de ces convertis se font apôtres ; et ils affirment que si le catholicisme était mieux connu, on s'y rallierait en masse. Monseigneur nous raconte qu'un jeune officier avait, pendant la dernière guerre, gagné à notre foi un jeune protestant qui est entré au Grand Séminaire et qui va probablement se faire Trappiste. Son convertisseur, après avoir pendant quelque temps mis au service du diocèse ses aptitudes en matière d'exploitation rurale, est entré à son tour au Grand Séminaire. L'évêque de Raleigh a été heureux de recevoir dans son diocèse deux prêtres hongrois qui lui donnent toute satisfaction. Son Grand Séminaire compte deux élèves noirs, sur quinze. Je reste charmé de cette conversation avec un évêque si simple, si zélé, si dynamique et si cordial. Dieu veuille soutenir ses forces et lui donner en grand nombre les prêtres dont il a besoin ! Monseigneur, qui nous avait conduits lui-même dans son auto à l'hôpital où nous venons de souper, nous ramène chez nos confrères pour la réception des paroissiens. Plusieurs, parmi ces noirs ou mulâtres, parlent un peu le français, notamment un dentiste qui a passé plusieurs années à Toulouse et qui professe une grande sympathie pour la France. Vers neuf heures et demie, nous partons pour la gare, où nous arrivons juste à temps pour prendre le train.

3 octobre. — Nous sommes à *Philadelphie* vers huit heures du matin. Cette fois, le soleil nous accueille. Après quelques heures de repos, nous partons pour New-York. A la gare, nous sommes attendus par M. Garcia, Supérieur de la maison de Brooklyn, et un de ses confrères. Nous gagnons la *St John University*, en utilisant le tunnel qui passe sous l'*East River*. Au souper, je suis impressionné par le grand nombre de confrères de cette maison. Ils sont près de quatre-vingts, en y comprenant ceux qui ont la charge de l'église attenante.

4 octobre. — M. Day, doyen du Collège, veut bien me promener dans New-York, tandis que le Très Honoré Père et M. Leary vont faire visite à quelques personnalités. Ils ne rencontreront pas chez lui le cardinal Spellman qui est actuellement en Angleterre, où il assiste aux fêtes qui célèbrent le centenaire du rétablissement de la hiérarchie catholique dans ce pays.

Je vais d'abord prier dans la petite chapelle toute proche de la maison jadis habitée par Madame Seton, dans le quartier de Manhattan, à côté de l'église Saint-Pierre, son église paroissiale. Nous visitons ensuite les locaux de l'Université St John, dirigée par nos confrères. Un cours vient précisément de s'achever ; étudiants et étudiantes fourmillent dans les corridors. Un de nos confrères a fait une classe d'apologétique à quelque soixante étudiants. J'apprends avec plaisir que ces jeunes gens s'intéressent beaucoup aux questions religieuses qui entrent, pour une large part, dans le programme de l'Université. A ce propos, un des professeurs me dit qu'il a vu récemment un volume de saint Thomas d'Aquin entre les mains d'un conducteur d'autobus !

Nous nous rendons ensuite chez un marchand d'habits ecclésiastiques qui travaille à la fois pour le clergé catholique et pour les pasteurs protestants. M. Day, en effet, veut que je figure en habit académique demain, à la séance solennelle au cours de laquelle le Très Honoré Père sera reçu docteur en droit « *honoris causa* ». Pour gagner du temps, nous prenons notre repas de midi dans un restaurant où la salle à manger dans laquelle nous nous trouvons est remplie d'homme d'affaires. Nous allons ensuite visiter la magnifique cathédrale dédiée à St Patrick, qui se trouve dans la célèbre Cinquième Avenue. En plus de ses trois nefs, elle a deux séries de chapelles qui la longent des deux côtés. Certaines pierres de l'édifice menaçaient de tomber. Il a fallu procéder à des réparations qui, avec l'acquisition de deux imposantes portes de bronze, ont coûté trois millions de dollars. Un généreux mécène a donné cinquante mille dollars pour l'achat d'un artistique ciborium qui couvre le maître autel. Après quelques autres visites, nous faisons l'ascension du plus haut des gratte-ciel de New-York, l'*Empire State Building*, dont le sommet domine le sol de trois cent quatre-vingt-un mètres. En quelques instants un ascenseur nous conduit au quatre-vingtième étage ; nous atteignons le quatre-vingt-cinquième avec un autre. Mais il faut nous arrêter ici. Les autres étages, jusqu'au cent deuxième, le dernier, sont actuellement inaccessibles à raison des travaux en cours pour l'installation de la télévision. Du quatre-vingt-cinquième étage, le coup d'œil est déjà impressionnant. Aujourd'hui, à cause du brouillard qui noie l'horizon, le regard ne porte qu'à une quinzaine de kilomètres. Mais le coup d'œil est encore très beau. On a une magnifique vue d'ensemble

de la ville. Dans la Cinquième Avenue, les autos se suivent en rangées compactes : on dirait de gros hannetons. Par contre, les grands vaisseaux amarrés aux « piers » de Hudson River gardent de l'allure, en particulier le *Queen Elisabeth*. Quel grouillement dans cette ville ! Quelle activité dans ces gratte-ciel, qui rentreront dans le silence à la tombée de la nuit, car ils ne sont occupés que par des bureaux ! Dans notre promenade à travers New-York, j'ai été frappé par le grand nombre d'escaliers extérieurs en fer qui permettent aux habitants d'un immeuble de s'échapper en cas d'incendie. Ce n'est pas, évidemment, d'un effet très esthétique, mais la sécurité passe avant l'élégance. Autre mesure de prévoyance : le téléphone dans les ascenseurs. On m'a dit qu'il y a quelques années des religieuses, se trouvant dans un ascenseur qui était resté en panne y moururent de faim, n'ayant pu communiquer avec l'extérieur. Par contre, un de nos confrères, qui allait faire un cours, étant lui aussi bloqué dans un ascenseur, put téléphoner à un autre professeur qui le remplaça.

5 octobre. — La séance au cours de laquelle le Très Honoré Père a reçu les honneurs du doctorat a été fort bien réussie. Elle eut lieu dans le Gymnasium de l'Université, que les élèves garnissaient complètement. Accueillis par la fanfare de l'Université Saint-John, les professeurs en habit montent sur l'estrade. L'assistance écoute debout l'hymne national des États-Unis. M. John-A. Flynn, président de l'Université, annonce en quelques mots l'objet de la cérémonie. Puis il donne la parole à deux orateurs laïques et à un ecclésiastique, M. l'abbé Poirier, qui prononce son discours en français. Les deux premiers orateurs disent la joie et la fierté qu'éprouvent les membres de l'Université de voir au milieu d'eux le successeur de saint Vincent, un Américain de naissance, et qui l'est resté de cœur. De son côté, M. Poirier souligne que M. Slattery est le Supérieur général de deux Congrégations, fondées en France par saint Vincent de Paul, dont il célèbre les vertus et l'œuvre admirable. Les deux laïques disent leur reconnaissance aux confrères qui se dévouent à l'Université, soulignent le bien qui s'y fait et affirment leur résolution de se montrer toujours dignes de la formation qu'ils y reçoivent. Le deuxième orateur, professeur à la Faculté de Droit, montre la supériorité de la doctrine juridique de l'Eglise catholique et son impérieuse nécessité pour l'établissement d'une paix juste et durable dans le monde. Puis, la Schoïa de l'Université exécute à la perfection et avec un sens des nuances dont je suis surpris et charmé le « *Quis novus caelis* » et un morceau de polyphonie classique. On remet alors au Très Honoré Père les insignes de sa nouvelle dignité et le diplôme qui en fait foi. Monsieur le Supérieur général remercie d'abord l'Université de l'honneur qui vient de lui être conféré. Il rappelle ensuite les services rendus par elle à l'Eglise et au pays. Comme preuve de son bon renom, il signale que le Collège, dirigé par nos confrères à Téhéran serait très heureux de recevoir quelques-uns de ses anciens élèves pour remédier à l'insuffisance numérique de son personnel enseignant. Il fait enfin des vœux pour la prospérité grandissante d'une institution si méritante. La sortie se fait, comme l'entrée, aux accents de la fanfare. Au repas qui suivit, le Très Honoré Père remercia tout spécialement les confrères des autres Provinces qui ont des maisons à New-York d'être venus prendre fraternellement leur part à cette fête de famille.

Nous partons à deux heures et demie pour *Albany*, capitale de l'Etat de New-York. Pendant deux heures, notre train longe, à quelques mètres, le Hudson River, que nous remontons sur sa rive gauche, et c'est un voyage très agréable. A *Albany*, nous serons les hôtes du *Brady Maternity Hospital*. Nous gagnons l'hôpital en auto, précédés d'un policeman en motocyclette, dont la sirène invite impérieusement les autres voitures à nous faire place, et qui ne tient aucun compte des feux rouges. Sur l'escalier d'entrée, des nurses tiennent dans leurs bras des bébés de quelques mois. Arrivés au sommet des marches nous apercevons une trentaine de bambins, garçons et filles, costumés, qui nous accueillent au son des tambours, des castagnettes, des triangles, et qui jouent avec conviction et en mesure, sous la direction d'un chef d'orchestre de cinq à six ans, d'un sérieux impayable. Mais le naturel reparait, et les charmants petits retrouvent leur vivacité turbulente quand, pour les récompenser de leur musique, le Très Honoré Père procède à une distribution de sucettes.

6 octobre. — Dans la matinée, nous rendons visite aux Sœurs des deux autres maisons de Filles de la Charité d'*Albany*, la *St John School*, et le *St Vincent's Home*. L'une de ces maisons est contiguë à l'habitation du gouverneur de l'Etat de New-York. Ce monsieur se montre très bon pour les Sœurs et leurs enfants. Mais il possède un ours et un singe qui trop facilement se considèrent chez les Sœurs comme chez eux.

Dans l'après-midi nous partons pour la ville toute proche de *Troy*. Un petit détour nous permet d'aller au cimetière prier sur la tombe d'une tante du Très Honoré Père. Fille de la Charité, décédée à *Albany*, il y a quelques années. Les Sœurs des diverses maisons de la ville sont venues nombreuses se joindre à nous pour ce pieux pèlerinage. Pour gagner *Troy*, nous traversons le Hudson River. Après une visite rapide aux deux maisons de Sœurs qui se trouvent en ville, nous gagnons l'hôpital qui est situé sur une hauteur. C'est un magnifique établissement, de construction récente. Nous y rencontrons un confrère, originaire de *Troy*, missionnaire au Panama, qui est venu assister aux derniers moments de sa mère. Nous allons visiter la malade que l'on soutient par des inhalations d'oxygène et qui n'a plus que quelques heures à vivre. C'est une vaillante chrétienne, qui a accepté sa maladie avec une résignation admirable. Ses enfant la veillent, et parmi eux, une dame, jeune encore, mère de huit enfants. La population de *Troy*, comme celle d'*Albany*, compte un fort pourcentage de catholiques.

7 octobre. — Nous allons à *Binghampton* voir les Sœurs de cette ville, qui ne s'attendaient pas à notre visite et n'en sont que plus heureuses. Le commerce principal de la ville est celui de la chaussure. On y vend des souliers fabriqués à *Endicott* et à *Johnson City*, deux centres spécialisés dans cette sorte d'industrie (les souliers courants s'appellent des « *Endicott-Johnson* », comme on dit chez nous des « *godillots* »).

La ville compte parmi ses habitants un grand nombre d'étrangers : Polonais, Italiens, Tchécoslovaques. Dans l'après-midi nous allons saluer les Sœurs de *Johnson City* et celles d'*Endicott*, puis nous remontons vers *Utica*, qui possède quatre maisons de Sœurs. Nous logeons au *St John's Home*.

8 octobre. — Après la visite des trois autres maisons d'*Utica*, nous prenons la direction de *Syracuse*. Pour nous y rendre, nous faisons un détour par le Sud afin de visiter quelques maisons

de Sœurs qui, elles non plus, n'attendaient pas notre visite. Nous passons ainsi par *Oneida* et *Canastota*. Les Filles de la Charité de ces deux maisons apportent une aide très appréciée au clergé par les écoles et par les cours de religion aux adultes. Le soir, nous arrivons à *Syracuse*.

9 octobre. — Hier au soir, nous avons soupé chez les Sœurs de la *St Mary's Cathedral School*. Puis nous sommes allés loger à la Maison de la Providence. Nous y sommes accueillis par les Sœurs et par leurs orphelins, vêtus comme des officiers. Ces enfants, sauf les plus jeunes, fréquentent les écoles de la ville ou les conduit et d'où les ramène l'autobus de la maison. Nous nous rendons dans la matinée à l'évêché. L'évêque est absent, mais le vicaire général nous fait un accueil très aimable. Dîner au *St Mary's Hospital*. Ainsi les trois maisons de Filles de la Charité de Syracuse auront reçu le Très Honoré Père pendant quelque temps.

Pour gagner *Rochester*, nous laissons la grand' route et prenons un chemin plus court. Cela nous permet de passer, au début du trajet, dans des sites charmants, qui me rappellent les campagnes de France avec leurs maisonnettes situées au milieu de champs et de prairies de dimensions modestes. J'en suis agréablement surpris, dans un pays qu'on se figure généralement comme celui de la grande culture sans exception. Malgré son importance, *Rochester* n'a qu'une maison de Sœurs, la *St Mary's Hospital*. Mais c'est un édifice imposant. Sa partie la plus récente a six étages, et l'on y trouve les perfectionnements les plus modernes. C'est au sommet que les Sœurs ont leur salle de communauté. Elles y sont bien chez elles et peuvent y jouir d'une vie de famille dont j'ai été le témoin édifié. M. Leary nous a quittés pour quelques jours à *Utica*. Il aura, en effet, la joie d'assister demain aux noces d'or de ses chers parents. En son absence, nous aurons pour guide, M. James Mc Clinchy, qui vient d'être nommé Supérieur de la maison de *Niagara Falls*.

Dans la plupart des maisons que nous venons de visiter ces jours derniers, nous avons rencontré des Sœurs qui connaissent bien le Très Honoré Père. Certaines sont, comme lui, originaires de *Baltimore*. Plusieurs sont même allées en classe avec lui, et il est heureux d'entendre évoquer des souvenirs d'enfance. Dans toutes les maisons, les Sœurs racontent, avec beaucoup de brio, des histoires dont elles rient les premières de façon charmante, et qui nous égaient fort. Je regrette beaucoup d'en perdre une partie parce que le récit de la narratrice est fréquemment coupé par des interventions de ses compagnes. Je l'ai particulièrement déploré à *Oneida*. Dans cette localité, les Filles de la Charité ont pour curé un prêtre peu banal. Anuputé des deux jambes, il marche cependant, grâce à des jambes artificielles. Allemand d'origine, et très zélé, il fait preuve d'une exigence qui ne semble plus de mise aujourd'hui : d'autant que beaucoup de ses paroissiens sont des Italiens qui n'aiment pas beaucoup être enrégimentés ni bousculés. Il obtient cependant d'excellents résultats. Mais il n'a pu encore amener au chant collectif toute sa paroisse, comme cela se fait en Allemagne. Je regrette de n'avoir pu saisir des histoires à la fois amusantes et émouvantes concernant « Michel », un petit garçon très pieux et très zélé. Dieu veuille qu'un jour les Sœurs d'*Oneida* et de bien d'autres lieux d'Amérique publient leurs « *Fioretti* » !

10 octobre. — A la messe du Très Honoré Père assistant et communient, en plus des Sœurs de la maison de *Rochester*, les infirmières et les jeunes filles qui suivent les cours pour l'obtention de leurs diplômes. La Supérieure de l'Hôpital nous disait hier que les futures infirmières sont actuellement moins nombreuses parce que cette profession ne laisse pas à celles qui l'exercent leur totale liberté du week-end et du dimanche. Nous allons, dans la matinée, visiter le Grand Séminaire. J'y rencontre le professeur d'Écriture Sainte, M. Byrn, qui fut, à Jérusalem, l'élève des Pères Dominicains de Saint-Etienne. C'était en des temps déjà anciens. Il fit à cheval, le voyage de Pétra, que j'ai fait en automobile, au printemps de 1930. Tandis que nous circulons en ville, le chauffeur nous signale au passage plusieurs usines d'*Eastman*, le célèbre fabricant du Kodak. Sur la façade de l'une d'entr'elles un écriteau donne des précisions sur les jours et heures de visite de l'usine. Quel dommage que notre temps soit si limité ! C'est le supplice de Tantale, souvent renouvelé au cours de notre voyage ; et il s'agissait habituellement de visites plus importantes, plus intéressantes que celle d'une fabrique d'appareils photographiques. Il faudra répondre à l'invitation que dans toutes leurs maisons nos chères Sœurs m'adressaient au départ : « *Come again !* » Revenez !

Dans l'après-midi, nous partons pour *Niagara Falls*. Nous ne devons nous y rendre que demain, après avoir fait visite chez nos Sœurs de *Buffalo*. Mais il y aura à l'Université dirigée par nos confrères une « convocation » pour la remise au Très Honoré Père du diplôme de docteur en droit « *honoris causa* ». Or, après-demain 12 octobre, c'est le « *Jour de Colomb* », jour férié pour toutes les écoles. Nous irons donc à *Niagara* avant de nous rendre à *Buffalo*.

Tout au long de la route, j'admire les bosquets d'arbres fruitiers (pêchers, poiriers, cerisiers, etc.), qui font la richesse du pays. Avant de gagner l'Université, nous poussons jusqu'à *Youngston*, à l'endroit où les eaux du *Niagara* se déversent dans le lac *Ontario*. Les confrères de la *Niagara University* nous font un accueil charmant, et je me sens tout de suite à l'aise avec eux. Nous ne sommes qu'à quelques minutes des célèbres chutes du *Niagara*. Aussi, comme la journée de demain sera bien chargée, aussitôt après le souper un confrère me prend en auto et je vais contempler la merveille. Nous franchissons un pont, et nous passons en territoire canadien pour jeter un coup d'œil d'ensemble sur les deux chutes, ou plutôt sur les trois, car la chute américaine est divisée en deux par une île. Comme il fait nuit, les chutes sont éclairées par de puissants projecteurs aux couleurs variées. Quelle force et quelle majesté dans ces immenses nappes d'eau ! Tandis que se fait entendre un bruit, puissant mais sourd et qui paraît lointain, un nuage blanc d'eau pulvérisée remonte vers le haut de la falaise. Le long du parapet, de nombreux groupes de touristes, parmi lesquels beaucoup de « *honey-mooners* » (jeunes époux en voyage de noces : lunes de miel), admirent en silence.

11 octobre. — La « convocation » à laquelle je prends part en costume, comme à *Brooklyn*, a été de tous points réussie. Le gymnase où elle a lieu est immense. L'orchestre de l'Université a joué avec beaucoup de précision et d'allant, à l'entrée et à la sortie ; et les chants ont été exécutés parfaitement par la chorale composée de séminaristes et de laïques. M. Frederik Russel

a parlé fort pertinemment de « saint Vincent et le monde moderne ». Il a montré dans notre saint fondateur un précurseur en matière d'œuvres sociales, mais il a souligné les déviations auxquelles ce modèle de la charité chrétienne n'eût jamais donné son adhésion : eugénisme, euthanasie, etc... L'évêque de Buffalo, Mgr O'Hara, qui présidait la cérémonie, a dit à la fin quelques mots pleins de sympathie pour nos deux familles. Les rites de la promotion du Très Honoré Père furent sensiblement les mêmes qu'à Brooklyn. Des trois universités que nous avons aux Etats-Unis, celle de Niagara est, sans doute, celle qui favorise le plus la vie d'étude et la vie de communauté. Elle se trouve en pleine campagne. Ses nombreux bâtiments sont dispersés dans la vaste propriété, juste assez éloignés les uns des autres pour ménager un peu d'exercice physique, sans faire perdre trop de temps. En dehors des heures de récréation, on y jouit d'un calme, d'un silence qu'on ne peut espérer à Brooklyn ou à Chicago. La joie des étudiants n'y perd rien. Ils ont l'exubérance de leur âge, l'amour des sports et des exercices physiques violents. J'emporte comme souvenir de mon passage parmi eux, avec une calotte de couleur violette, insigne des étudiants de première année, une pelle de bois semblable à celle qu'ils doivent porter sur eux constamment pendant les premiers mois de leur séjour à l'Université. Quand il leur arrive de commettre quelque infraction aux usages, tout ancien a le droit de se saisir de cette pelle et d'en donner un coup au délinquant... un coup symbolique, je suppose.

Dans l'après-midi, départ pour Buffalo. Afin d'abrégier le trajet, à deux reprises, nous passons sur un pont qui franchit les eaux du Niagara.

12 octobre. — Il y a quatre maisons de Filles de la Charité à Buffalo, deux hôpitaux et deux maisons d'éducation. Nous ne disposons malheureusement que de la matinée et du début de l'après-midi pour en faire la visite. Les Sœurs ont au moins la joie de voir le Très Honoré Père pendant quelques instants, de le questionner sur nos Maisons-Mères et sur la situation de nos deux familles dans le monde. Partout j'ai été touché de l'intérêt que les Sœurs portaient aux membres de la double famille de saint Vincent qui se trouvent derrière le « rideau de fer » et de leur désir de savoir si, et comment, elles pourraient leur venir en aide. Buffalo compte près d'un demi-million d'habitants. C'est la ville la plus importante du monde pour le commerce des grains ; et, située à l'extrémité opposée de New-York, elle est l'autre pôle industriel de l'Etat de ce nom. Le diocèse compte un tiers environ de catholiques. Mais, dans la chambre où j'ai passé la nuit, j'ai eu la curiosité de parcourir l'*Annuaire des Téléphones*, et j'ai été stupéfait du nombre d'églises protestantes de toute dénomination que possède cette ville.

Deux maisons de Filles de la Charité, fondées tout récemment au Canada par la Maison-Mère, attendent notre visite. Il y a, de plus, à Toronto, une maison de confrère de la Province orientale des Etats-Unis. Double raison de passer la frontière pour un bref séjour au Canada. A l'extrémité du pont qui relie les deux pays, examen des passeports. Nous voici dans le Canada de langue anglaise. La campagne est d'abord assez désolée. Puis les cultures apparaissent. Je vois des arbres fruitiers, des vignes : on est en train de vendanger. Bientôt, voici le lac Ontario que nous longerons jusqu'à Toronto. La nuit est tombée, quand nous arrivons dans cette ville ; et j'admire la sagacité du chauff-

leur, un confrère de la Niagara University, qui découvre sans trop d'hésitations la résidence de nos confrères, située à l'autre extrémité de Toronto, dans un faubourg. M. Schrader, le supérieur, nous reçoit avec beaucoup d'amabilité. Malheureusement, à cause des missions, il est actuellement seul à la maison avec un confrère slave, M. Kolaric, anciennement directeur des étudiants en Yougoslavie, et qui se dévoue actuellement au bien spirituel de ses compatriotes, dans la ville et la région de Toronto. Après le souper, M. Kolaric nous montre de belles photos et cartes postales de son pays. Nous devinons la peine que lui cause son exil ; d'autant qu'il est très éprouvé dans sa santé, ce qui rend ses travaux apostoliques encore plus méritoires.

13 octobre. — En l'absence de l'archevêque de Toronto. Son Eminence le cardinal Mc Guigan, qui se trouve actuellement en Europe, nous rendons visite à son auxiliaire, Mgr Webster, qui nous fait un accueil très bienveillant. M. Leary traite avec lui de la prise en charge par nos confrères d'une paroisse voisine de leur résidence, dans un quartier populaire qui serait le lot tout désigné des enfants de saint Vincent. L'affaire devait aboutir quelques mois plus tard. Au cours de cet entretien, j'apprends incidemment que l'Etat canadien assure aux écoles privées une contribution substantielle. Une maîtrise est logée près de l'archevêché. On entend de jolies voix d'enfants qui chantent à ravir : si j'en avais le temps, je m'attarderais volontiers à les écouter.

C'est peu avant minuit que nous quittons Toronto par la voie ferrée. Il est bien dommage que le voyage se fasse de nuit, car nous longeons le lac Ontario, puis le Saint-Laurent, et le pays doit être intéressant à voir. Nous arrivons à Montréal vers huit heures et demie. Nous allons célébrer la sainte messe au Grand Séminaire, dirigé par les Sulpiciens. De Toronto, la veille, nous avions annoncé notre arrivée. Mais par suite d'un malentendu, il nous faut attendre un certain temps avant de pouvoir monter à l'autel. Le Supérieur, qui était en ville, arrive pendant que nous prenons le petit déjeuner, et il s'excuse de cette méprise. Très cordial, il insiste pour que nous restions à dîner. Il y a « Deo gratias » en notre honneur. Le Grand Séminaire est interdiocésain, aussi compte-t-il près de trois cents élèves. Ce n'est un plaisir de me trouver au milieu de professeurs de Grand Séminaire et de pouvoir parler français avec eux si loin de la France. Comme nous disposons d'un peu de temps avant le départ du train, nous faisons en taxi une promenade dans Montréal. Nous admirons les belles constructions de l'Université et le magnifique sanctuaire de Saint-Joseph dont l'initiative est due au célèbre frère André. Cette église rappelle Montmartre, d'autant qu'on y accède aussi par un escalier monumental.

Le train qui nous conduit de Montréal à Sherbrooke traverse un pays bien pauvre, terrain marécageux où le rocher affleure à chaque pas et que recouvre une herbe courte. Mais nous rencontrons plusieurs lacs, certains assez étendus, dont le dernier aboutit à Sherbrooke. Nous arrivons à cinq heures de l'après-midi. A la gare, personne ne nous attend, et je soupçonne une méprise. En effet, le conducteur de l'auto envoyée par les Sœurs de Waterville, et qui sera à notre disposition pendant ces deux jours, nous a manqués à la gare. Nous en sommes quittes pour pendre un taxi qui nous conduit en quelques minutes chez les Sœurs. Accueil déferent et cordial de Sœur Michaud et de ses compagnes qu'entoure un groupe de leurs pauvres

clients : des enfants infirmes ou déficients physiques et mentaux. C'est une œuvre bien attachante assurée de l'affectueux patronage de saint Vincent. Elle fut commencée, il y a quelques années, par un prêtre zélé qui, malheureusement, vint de trouver la mort dans un accident d'auto. Les enfants sont dispersés dans un grand nombre de maisons, assez éloignées les unes des autres, ce qui complique bien le service. Nous devons souper avec le nouvel aumônier. Mais comme nous aurons à rendre visite demain au vicaire général de Sherbrooke, en l'absence de Monseigneur l'évêque, il vaut mieux que nous nous rendions tout de suite à la maison d'Asbestos. Nous allons cependant saluer l'aumônier et nous excuser auprès de lui de ce changement au programme. Il nous reçoit très aimablement. Il appartient à une famille canadienne, émigrée de France au Canada il y a trois siècles. Au tricentenaire de son arrivée dans ce pays, il y a deux ou trois ans, cette famille comptait quelque six mille membres.

Une heure d'auto nous conduit à Asbestos. La maison des Sœurs est un petit hôpital dont une maternité constitue le principal service. L'industrie qui fait vivre une grande partie de la population est l'extraction de l'amiante, minéral filamenteux qui a des apparences de minerai de fer et qu'on est tout étonné de pouvoir effiloche sans peine. Les grèves d'Asbestos ont fait beaucoup de bruit, récemment, hors même du Canada. Nous apprenons que les grévistes étaient de fervents chrétiens et allaient réciter tous les soirs leur chapelet à l'église. Tout est maintenant rentré dans l'ordre ; et l'appui donné aux grévistes par l'épiscopat canadien, qui jugeait leur cause juste, a fait très bonne impression sur le peuple. Le curé de la paroisse, qui nous a fait visite, reconnaît qu'il a un ministère consolant ; et l'une des Sœurs, venue d'une région moins religieuse de France, nous dit sa joie d'être au milieu de chrétiens si fervents.

15 Octobre. — Les Sœurs de Sherbrooke viennent assister à la messe du Très Honoré Père dans la minuscule chapelle des Sœurs d'Asbestos. Puis nous repartons pour Sherbrooke. Au sortir d'Asbestos nous passons près des mines d'amianté qui affectent la forme d'un entonnoir avec galeries concentriques plus réduite à mesure que l'on descend. On dirait un amphithéâtre. Au sommet d'un arc de triomphe qui enjambe la route, une inscription nous souhaite de revenir bientôt à Asbestos. Sur la face opposée on lit un souhait de bienvenue. Voilà des gens bien aimables !

Le vicaire général de Sherbrooke nous reçoit cordialement. Il se dit très satisfait du travail des Sœurs. Mais il souligne qu'il faut savoir s'adapter de son mieux au caractère des gens du pays, prendre les gens comme ils sont en attendant de pouvoir les rendre tels qu'on les voudrait. Pendant notre diner, les Sœurs nous intéressent bien en nous faisant connaître quelques particularités des coutumes et du langage des gens de l'endroit. On parle français à Sherbrooke, mais un français qui a gardé bien des mots et des tournures de celui du XVII^e siècle, et qui s'est incorporé un certain nombre de mots anglais auxquels on a donné une terminaison française. C'est ainsi qu'on dit « cliner » pour « nettoyer » (de l'anglais *clean*, et « ouascher » pour « laver » (en anglais « *wash* »). Les boissons alcooliques sont mal vues ici, on ne comprendrait pas que les prêtres, et surtout

des religieuses en fissent usage. Des enfants se sont même scandalisés, comme d'un procédé inconvenant, qu'on ait envoyé divers objets aux Sœurs en se servant pour leur expédition, des caisses qui avait contenu des bouteilles de bière, ce qui pouvait laisser croire que des religieuses en buvaient. L'hiver est très rude ici. La terre gèle si profondément qu'on ne peut creuser des fosses pour enterrer les morts ; on les met dans une glacière en attendant que le dégel permette de les inhumer. Pour sortir pendant l'hiver, les Sœurs passent sur leurs habits une cape bien chaude, munie d'un vaste capuchon qui enveloppe leur cornette. Car, lorsqu'il neige ou que le vent souffle en rafales, il n'y aurait pas moyen de tenir ouvert un parapluie qui, de plus, ne servirait de rien.

Depuis notre passage à Sherbrooke et Asbestos, le Canada a vu s'ouvrir deux autres maisons de Filles de la Charité françaises : une maison pour vieux ménages à *Montréal*, et un séminaire à *Cooticook*. Faisons des vœux pour cette future Province canadienne. Et Dieu veuille qu'à leur suite les Prêtres de la Mission trouvent des vocations nombreuses et solides dans ce Canada dont les débuts chrétiens intéressèrent tant notre saint fondateur !

Nous partons vers treize heures pour rentrer aux Etats-Unis. A la frontière, l'employé préposé aux passeports est d'avis tout d'abord que le Très Honoré Père et moi devons payer chacun une taxe personnelle de huit dollars. Mais après réflexion, il reconnaît que la chose n'est pas absolument certaine, et il nous laisse passer sans bourse délier. Nous entrons dans l'Etat de *Vermont*. Notre chauffeur est le fils de l'entrepreneur des pompes funèbres de *Waterville*, un excellent chrétien, ami des Sœurs. Il conduit avec beaucoup de maîtrise et à allure prudente. Mais le chemin dans lequel nous sommes engagés n'a pas la largeur d'une autostrade, bien que trois voitures puissent y passer de front. Nous avons fait à peine quelques kilomètres qu'un lourd camion nous croise dans un tournant, et l'accident est évité de justesse. Un peu plus tard une Ford qui vient vers nous ne tient pas sa droite, et j'ai l'impression qu'elle fonce sur nous. Choc violent et bruit de ferraille. Me trouvant à l'arrière, dans le coin de droite, à l'opposé du point de rencontre des deux voitures, je bouge à peine. Mais le Très Honoré Père, assis du côté tamponné, est projeté en avant et tombe sur ses genoux. Heureusement, il s'en tire avec une contusion du poignet. Informés de l'accident, de bons amis de France le corseront sérieusement. On raconta que le Très Honoré Père avait un bras cassé. Sur quoi d'autres furent d'avis que si on avouait cela, ce devait être bien plus grave. Les deux conducteurs descendent, et j'admire leur calme. Sans dire un mot, ils constatent les dégâts, puis se font connaître leur identité et montrent leurs papiers. Il se trouve que le conducteur de la voiture qui a tamponné la nôtre circule sans permis, parce qu'on lui a retiré le sien, voilà trois ans, pour imprudence. Des autos s'arrêtent, et leurs occupants se mettent à notre disposition. Nous sommes en pleine campagne. Aussi prions-nous qu'on nous envoie un garagiste et qu'on prévienne la police pour les constats d'usage. Le garagiste arrive assez vite. Mais le policier de qui relève notre affaire est malade. Il faut alerter le voisin, à quelque cent kilomètres. Nous battons la semelle pendant près de trois heures. Sans quoi nous aurions pu partir aussitôt, car notre auto n'a rien qui l'immobilise. Seulement

le cabossage de la carrosserie et le pare-choc à moitié arraché. Après que la police a recueilli les éléments de son rapport, nous repartons. Arrêt de quelques minutes au garage, et nous poursuivons notre route, non sans avoir téléphoné pour rassurer les Sœurs de *Waterville* chez qui nous arriverons à vingt et une heures, avec un retard de trois heures sur l'horaire prévu. Pendant des kilomètres, nous traversons de belles forêts, sans apercevoir aucune habitation. Je comprends qu'il y ait dans la région de nombreux moulins à papier, qui travaillent la pâte de bois. De temps en temps nous rencontrons de jolis lacs. Il est regrettable que la nuit déjà tombée ne nous permette pas de contempler dans leur beauté ces sites de la Nouvelle-Angleterre, paradis des chasseurs et des pêcheurs. On devine l'accueil que nous recevons à *Waterville* ! L'émotion d'un accident qui aurait pu être grave met un accent plus fervent dans le « Magnificat » que nous chantons dans la chapelle des Sœurs.

16 octobre. — *Waterville* n'ayant qu'une maison de Filles de la Charité, nous disposons dans la matinée de quelques heures pour notre correspondance, ce qui est une aubaine, aussi précieuse que rare. L'hôpital des Sœurs est le seul hôpital catholique de la ville. Les Filles de la Charité regrettent la pénurie du clergé séculier et des religieux, cause de l'ignorance où sont de leur foi de trop nombreux catholiques à *Waterville*. Il y aurait aussi beaucoup à faire, nous disent-elles, au point de vue scolaire.

17 octobre. — Nous nous rendons en auto de *Waterville* à *Boston*. A partir de *Portland*, où nous retrouvons l'Atlantique, nous utilisons une magnifique autostrade. Détail curieux : à l'entrée sur le territoire de chaque Etat, nous devons payer une taxe. Mais, pour la première étape le paiement se fait avec présentation d'une fiche, indiquant à quel endroit nous avons pris l'autostrade. A *Boston*, nous sommes les hôtes du *Carney Hospital*. Dans la matinée, nous allons saluer le sympathique et dynamique archevêque de Boston, Mgr Cushing. Il fait au Très Honoré Père l'accueil le plus cordial, mais il s'excuse de ne pouvoir nous donner que quelques instants, parce qu'il vient de recevoir des évêques d'Indochine. Il nous parle du nouvel hôpital qu'il va faire construire dans sa ville épiscopale. Nous en longerons le site ce soir en nous rendant chez les Sœurs de *Dorchester*. Monseigneur a eu pour compagnon d'enfance, notre confrère Henry Young, aumônier de l'Hôpital *Carney*, qui nous a accompagnés dans notre visite à l'archevêché. Il nous dit qu'il vient d'être autorisé à construire une chapelle dans les aérodromes, ce qui serait bien pratique pour les prêtres et pour les fidèles ; et il s'occupe de réunir les fonds nécessaires pour cela. Il est non moins surnaturel qu'entreprenant. Tous les soirs, il récite le chapelet à la radio, et de nombreux diocésains de Boston se joignent à lui dans cette prière. J'entendrai ce soir sa voix puissante et prenante, dans les corridors de l'Hôpital de *Lowell*. Une partie de la journée est consacrée à visiter les autres maisons de Filles de la Charité à Boston : le *Home for Catholic Children*, le *Labouré Center*, et la *St Vincent's School*. Cette dernière se trouve, en fait sur le territoire de *Cambridge*, qui possède la célèbre Université de Harvard. Je regrette bien que la rapidité de notre passage à Boston ne me permette pas de visiter cette fameuse institution, vieille de trois siècles, et si richement dotée (cent cinquante millions de dollars), dont

la bibliothèque renferme quatre millions de livres. De même, si nous étions restés un jour de plus à Boston, j'aurais pu visiter quelques-unes de ses curiosités, comme le Musée de la Chaussure qui possède, dit-on, des bottes ayant appartenu à Henri IV.

Pour en revenir à la *St Vincent's School*, elle nous réservait un charmant accueil. Mais comme nous nous faisons attendre, il a fallu renvoyer les enfants chez eux. J'espère que l'octroi d'un jour de congé en l'honneur du Très Honoré Père et une distribution de « *candies* » leur aura fait oublier cette déception. Nous nous étions attardés chez un curé de la banlieue de Boston, qui a pour le Très Honoré Père une affection touchante. Il était si visiblement heureux de l'avoir chez lui ! Il nous fait les honneurs de sa belle église, qui se double d'une vaste chapelle inférieure où l'on dit la messe en semaine, et qui sert de salle de réunion pour les œuvres paroissiales.

18 octobre. — Nous passons la nuit et la matinée à l'Hôpital de *Lowell*. Nous devons ensuite retourner à Boston pour y prendre le train qui nous conduirait à *Springfield*. Mais le Supérieur des confrères de cette ville, Monsieur Roche, a l'amabilité de venir nous chercher à *Lowell*. Nous faisons donc, dans l'après-midi, une agréable promenade en auto. La région que nous traversons est très fertile. Près d'une gare, nous apercevons des monceaux de belles pommes que l'on met en caisses pour les expédier. A *Springfield* les confrères possèdent une agréable résidence précédée d'un parc et dont la partie postérieure domine la voie ferrée toute proche, la rivière Connecticut et la partie de la ville qui se trouve sur la rive occidentale. L'allée qui, de la rue conduit à travers le parc jusqu'à la maison est éclairée la nuit par de beaux lampadaires gracieusement cédés à M. Roche par la municipalité. Plusieurs des confrères de la maison sont en train de prêcher des missions : il n'y a actuellement avec M. Roche que MM. Madden et Connor.

Après le souper, en l'absence de l'évêque, Mgr Weldon, nous allons saluer son vicaire général. L'entretien est des plus agréables et très instructif. Ce prêtre a été aumônier dans l'armée américaine au cours de la première guerre mondiale, et il aime beaucoup la France. Curé d'une paroisse importante, il travaille à la création d'une filiale. Ce n'est pas un mince souci, mais il est bien aidé par la libéralité de ses paroissiens. C'est ainsi que voulant doter cette nouvelle paroisse d'une belle maison d'œuvres bien moderne, il a fait appel à ses fidèles et leur a dit en substance : « Je ne veux pas vous assassiner de quêtes. Mettez donc dans une enveloppe, et remettez-moi, dimanche prochain, ce que vous voulez offrir à cette intention. » En dépouillant ces enveloppes, il y a trouvé dix millions de francs. Autre trait bien américain. Quatre ou cinq immeubles desservis par une section de rue, se trouvaient sur un terrain, dont il avait besoin. Il a donc commencé par acheter ces immeubles et supprimé la section de rue qui le gênait. Mais que faire de ces maisons dont il n'avait pas besoin et qu'il ne voulait pas louer ? Les démolir eût été malséant, vu la crise des logements qui sévissait à Springfield, comme dans tant d'autres villes d'Amérique. On a donc recouru à une firme de New-York, spécialisée dans ce genre de travaux. Des hommes sont venus, armés de solides bârres d'acier. Ils ont délicatement soulevé ces immeubles, les ont déposés sur des plateformes munies

de roues caoutchoutées, et les ont transportés à quelque six cents mètres plus loin, pour les céder à des sans-logis. Des travaux de ce genre s'effectuent avec tant de douceur qu'un verre d'eau placé sur une table se retrouve plein après le transfert. J'allais oublier de noter que le *Springfield* où nous nous sommes arrêtés est dans le Massachusetts. Il existe un autre siège épiscopal du même nom dans l'Illinois.

19 octobre. — A dix heures et demie, toujours conduit par M. Roche, nous partons pour *New Haven*. Ce ne sont pas seulement les confrères polonais de cette maison qui nous accueillent, mais presque tous ceux de la Vice-Province. Au dessert, le vénérable M. Mazurkiewicz, Vice-Visiteur, prend la parole et s'adresse en termes émouvants au Très Honoré Père. Il rappelle les relations amicales des confrères polonais avec ceux de la Province orientale des États-Unis. C'est précisément le Très Honoré Père qui, alors Visiteur de cette Province, accueillit dans sa maison d'études les jeunes gens qui avaient dû fuir la Pologne ; et c'est encore à *Northampton* que plusieurs jeunes Polonais font actuellement leurs études. M. Mazurkiewicz évoque ensuite les malheurs de sa patrie et fait des vœux ardents pour le retour d'une paix véritable permette aux œuvres de saint Vincent d'y prendre à nouveau leur plein essor. Je regrette bien de ne pouvoir donner ici *in extenso* le texte de ce toast, si noble dans sa forme et dit avec un accent si prenant. Le Très Honoré Père répond, lui aussi, avec beaucoup d'émotion, il s'associe de toute son âme aux vœux formés par M. Mazurkiewicz. Ce fut vraiment dans toute la force du terme une réunion de famille. Nos confrères nous font visiter leur magnifique église ainsi que l'école où on donne l'enseignement primaire à plus de quatre cents petits Polonais. Il y en aurait davantage. Mais un certain nombre de familles qui fréquentent l'église polonaise habitent assez loin, et l'on comprend qu'elles mettent leurs enfants dans une école plus proche de leur maison.

A quinze heures trente, départ pour *Bridgeport*, toujours par une magnifique autostrade. Nous descendons à l'*Hôpital St Vincent* où la Supérieure et ses compagnes nous accueillent avec joie.

20 octobre. — Après la messe, nous visitons l'*Hôpital*, et la maison des nurses. C'est un ensemble imposant. Que de préoccupations, parfois de soucis, doit valoir la direction d'une œuvre de ce genre ! Nous allons ensuite visiter l'autre maison de Sœurs que possède *Bridgeport*, la *St Ann's School*. Sur le seuil de l'école, les élèves nous accueillent par le chant du « Magnificat » à plusieurs parties. L'exécution en est très soignée, et le Très Honoré Père en témoigne sa satisfaction par l'octroi d'un jour de congé, ce qui met en joie ces enfants. L'un des chœurs de la paroisse, présent à la réception, a fait ses études en France, à Saint-Sulpice, et il est tout heureux d'avoir une occasion de parler français.

Dans l'après-midi, nous gagnons New-York, toujours en auto. Magnifique promenade le long de la rive gauche de l'*Hudson River*. Nous nous rendons directement à la gare pour prendre le train qui nous amènera demain matin à *Detroit*.

21 octobre. — Le train devait être à *Detroit* à huit heures du matin. Il a plus d'une heure de retard. Heureusement nous pouvons, tous les trois, dire notre messe en même temps dans

la chapelle du *Providence Hospital*, où nous descendons. L'archevêque de Detroit, le cardinal Mooney, a fait savoir qu'il nous recevrait à onze heures. A l'heure dite, nous sommes à la chancellerie. Le cardinal nous fait un accueil très bienveillant. Il s'informe de la situation juridique de nos deux communautés et se déclare très satisfait du travail des Filles de la Charité à l'hôpital, seule maison qu'elles aient à *Detroit*. Comme nous lui parlons de son nouveau Grand Séminaire, il nous engage à le visiter. Ce nous sera facile puisqu'en nous rendant ce soir à *Farmington* nous n'aurons à faire pour cela qu'un léger détour. Mgr Mooney nous dit qu'il manque encore de prêtres mais que la situation s'améliore sur ce point. On bâtit beaucoup dans la banlieue de *Detroit* qui, avec plus d'un million et demi d'habitants, est actuellement la sixième ville des Etats-Unis par le chiffre de sa population. Et dans cette banlieue il faudrait construire de nombreuses paroisses. Nous nous rendons compte de cette extension de *Detroit* quand, après avoir remercié les Sœurs de leur réception vraiment fraternelle, nous prenons le chemin de *Farmington*. Nous passons près du mausolée d'Henry Ford, dont la veuve est morte il y a seulement quelques semaines. « *Detroit* », « *Ford* », ces deux noms évoquent le centre le plus important du globe pour la construction automobile. Sur les bords de la Rivière Rouge, les usines de *Detroit* fabriquent plus de treize mille voitures par semaine. Quel problème que celui de trouver un débouché pour une telle production !

Le Grand Séminaire de *Detroit* est magnifique. Une propriété de quatre cents hectares l'entoure. Il n'a pas encore de chapelle, et c'est la future bibliothèque qui en tient lieu. En cette après-midi de samedi, les séminaristes jouent au golf. Tandis que nous parcourons les couloirs du Séminaire, un des élèves rentre dans sa chambre. Il nous en fait les honneurs. C'est très bien compris. Chaque chambre possède lavabo, waters et douche. Le séminariste nous conduit ensuite dans les divers locaux de l'établissement. Je suis particulièrement intéressé par la salle de prédication où les sermons des débutants sont enregistrés sur disque. Cela leur permet de s'écouter ensuite eux-mêmes et de contrôler le bien-fondé des critiques dont ils ont été l'objet. Ces disques sont conservés. Et si l'un des jeunes orateurs devient célèbre, on aura plaisir à évoquer ainsi ses débuts dans l'art de la parole publique.

La maison des Sœurs de *Farmington* méritait plus que les quelques instants auxquels, à notre vif regret, dûl se borner notre visite. Son nom de « *St Vincent's and Sarah Fisher Home* » s'explique par le fait qu'au *Sarah Fisher Home*, destiné à recevoir de jeunes enfants, s'est rattachée une œuvre pour fillettes, la *St Vincent's Home*. Ici, comme à la *St Joseph's Villa* de *Richmond*, on a adopté le système, très heureux des pavillons séparés. L'importance de cette maison s'est accrue notablement depuis notre passage, avec la création du « *Centre Labouré* », pour la formation des futures éducatrices de l'enfance, selon les principes chrétiens. Les élèves de ce centre sont logées au « *Labouré Hall* », sur le terrain du *St Vincent's and Sarah Fisher Home*, et les enfants de ces deux « *homes* » leur offrent un excellent champ d'études et d'expériences pédagogiques.

Nous allons souper et coucher à la maison de santé de *Dearborn*, tenue par les Filles de la Charité. Elles reçoivent

pour trois mois un grand nombre de nurses qui vont étudier chez elles le traitement des maladies mentales. Pour loger convenablement ces infirmières, on songe à bâtir une magnifique maison. Il y faudra des milliers, peut-être des millions de dollars.

22 octobre. — Nous quittons Dearborn, assez tard dans la matinée, pour nous rendre à Jackson. Sur notre chemin, nous trouvons une immense usine qui, pendant la guerre servait à la construction d'avions et qui construit actuellement les autos de la marque « Kaizer Frazer ». C'est colossal ! Et quelle cible ce serait, en cas de conflit, pour un bombardement aérien !

Il est près de midi quand nous arrivons à Jackson. Mais nous ne dînerons que vers quatre heures de l'après-midi. Nos confrères, en effet, ont invité à leur table les curés des environs. Mais, c'est aujourd'hui dimanche. Il y a eu des messes tardives à célébrer ; et certains de ces prêtres habitent très loin de Jackson. En attendant l'heure du repas, nous commençons par visiter l'église de la paroisse, dirigée par nos confrères. Elle a été récemment construite et placée sous le patronage de Notre-Dame de la Médaille Miraculeuse. Pour nous y rendre nous n'avons qu'à traverser la rue, car elle se trouve en face de la résidence des confrères. L'architecte en est celui qui a construit le Séminaire de Detroit. L'église est en briques, avec des portes en pierre sculptée. Sur la façade, deux statues, celle de saint Vincent et celle de sainte Louise, nous disent déjà que nous sommes en famille. A l'intérieur, nous retrouvons les deux saints fondateurs, ainsi que sainte Catherine Labouré. Sur le livre que sainte Louise tient dans ses mains, le sculpteur avait d'abord gravé les mots « *Golden Rules* » (Règles d'or) au lieu de « *Holy Rules* » (Saintes Règles). La méprise n'était pas si malheureuse.

Comme nous devons attendre encore plus d'une heure avant le repas, un jeune confrère, aumônier de la prison de Jackson, M. Léon Cahill, me propose d'en faire la visite. Je ne regrette pas d'avoir accepté. Cela vaut la peine d'être vu. La prison de Jackson sert pour tout l'Etat de Michigan, où d'ailleurs la peine de mort a été abolie. Aussi abrite-t-elle de sept à huit mille prisonniers ; on devine dès lors ses dimensions. Dans le hall d'entrée, comme c'est dimanche, les parents des détenus attendent l'heure de la visite. M. Cahill me procure un permis d'entrée. Après avoir franchi trois grilles très rapprochées et gardées chacune par un solide gaillard, nous voici dans la cuisine, magnifiquement équipée. A gauche, une vaste salle à manger peut recevoir dans les deux mille convives. Près de la porte, le menu du repas qu'on vient de servir est encore affiché : hors-d'œuvre, bifteck, frites, pudding et café. Nous débouchons dans un immense enclos à ciel ouvert. Sur notre gauche se dispute une partie de foot-ball. En face, les fervents du tennis ont quatre courts à leur disposition. Pendant ce temps, d'autres prisonniers assistent dans la salle de théâtre à la projection d'un film. La prison possède une belle bibliothèque, et les détenus peuvent suivre des cours de tous genres qui les préparent à l'obtention de divers diplômes. Enfin, il y a ici un hôpital, muni de tous les perfectionnements modernes. Il s'y fait même, me dit mon guide, de la chirurgie esthétique. L'âme des prisonniers n'est pas oubliée. Donnant sur le couloir d'entrée, on voit le bureau des trois aumôniers : catholique, protestant et israé-

lite. Sur simple demande, les prisonniers sont autorisés à parler, seul à seul, avec l'aumônier. M. Cahill me dit que si son ministère ici lui vaut quelques déceptions, il est en général très consolant. Tous les matins, on va le chercher au presbytère et on l'y ramène le soir. Il prend à la prison son repas de midi. Le dimanche, il célèbre la messe sur un bel autel transportable, dans la salle de théâtre, et il a six enfants de chœur : trois blancs et trois noirs.

Chaque prisonnier a sa cellule, où il ne passe guère, d'ailleurs, que la nuit. Je pénètre dans un de ces locaux d'habitation. On a l'impression d'être entouré, sur quatre étages, d'immenses volières. Chaque cellule, en effet, est fermée, en guise de porte, par une grille qui permet de voir en tout temps celui qui l'occupe. Tous les détenus ont à leur disposition un lit confortable (matelas, draps et couvertures), une table de travail, des waters et l'eau courante pour leur toilette. A chaque étage, une douche commune. C'est assurément plus de confort que n'en possèdent beaucoup d'ouvriers, du moins hors des Etats-Unis, et même dans ce pays sans doute. Malgré tout, la liberté est encore préférable à ce bien-être en captivité. Aussi, bien que les tentatives d'évasion soient fort rares, il faut les prévoir. C'est pourquoi deux « miradors » permettent de contrôler, tout le long du jour, ce qui se passe dans la prison dont les abords sont, la nuit, éclairés par de puissants projecteurs.

Nous rentrons au presbytère pour le dîner. La conversation est très animée, à ma table en particulier, grâce à l'humour d'un vicaire général qui vient de faire un voyage en Irlande, et en raconte les péripéties avec beaucoup d'esprit. Il est déjà dix-huit heures, quand nous quittons Jackson, pour être à *Saginaw* deux heures plus tard.

23 octobre. — Après la messe, je revois avec plaisir le cher M. Stakelum. Visiteur de la Province occidentale, qui vient nous prendre pour nous servir de guide dans le domaine de sa juridiction. M. Leary va donc nous quitter jusqu'à ce que nous revenions dans sa province. Il s'est montré pour nous pendant six semaines un guide très précieux et un compagnon de route charmant. Il y avait d'autant plus de mérite que l'état précaire de sa santé lui conseillait un repos complet et prolongé.

Dans la matinée, visite à l'évêque de *Saginaw*, Mgr Murphy. Premier évêque de son diocèse, qui a été créé en 1933, il est très apprécié pour son zèle, son intelligence et son expérience. Il nous accueille très aimablement et rend volontiers hommage à l'activité des Sœurs qui ont, à *Saginaw*, deux maisons : un orphelinat et un hôpital. Mais il insiste sur la nécessité pour les religieuses de posséder une grande valeur professionnelle et de la faire sanctionner par des grades. Il entrevoit comme prochain le jour où, en matière scolaire et médicale, il leur faudra des diplômes d'Etat. Il y a, en effet, aux Etats-Unis, nous dit-il, une campagne tenace pour la laïcisation de ces deux domaines. De plus, cette double activité fait peser sur les catholiques une lourde charge qu'il ne sera peut-être plus longtemps possible de soutenir avec leurs seules ressources. Les écoles primaires coûtent très chers aux paroisses. Et dans les hôpitaux, pourra-t-on indéfiniment répondre aux exigences croissantes de la médecine et de la chirurgie ? Ce qui sauve encore les hôpitaux privés, c'est la mauvaise gestion des hôpitaux publics. Mais il faut envisager un avenir très difficile, et

se préparer. Monseigneur nous raconte un fait amusant, mais significatif. Récemment, au cours d'un congrès de service social, une religieuse lisait un rapport. Brutalement, un des congressistes lui dit qu'elle n'avait pas le droit d'intervenir dans cette question parce que les grades décernés par les Universités catholiques n'avaient aucune valeur. A quoi, avec beaucoup de calme, la religieuse répondit qu'elle était diplômée de l'Université Columbia, où, sauf erreur, son contradicteur avait lui-même pris ses grades. Les rires, comme on pense, fusèrent de toutes parts, et le malencontreux interrupteur n'insista pas.

« Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris. »

Le manque de prêtres dans son diocèse est la grande préoccupation de l'évêque de *Saginaw*. Bon nombre de ses curés sont d'un âge avancé. Il profite donc de ses tournées de confirmation pour parler sans se lasser de la grandeur et de la beauté de la vocation sacerdotale, et il espère des jours meilleurs.

Nous quittons *Saginaw* par le *Grand Trunk Railway* à deux heures de l'après-midi, pour arriver à Chicago à huit heures dix.

24 octobre. — Il y a cinq maisons de Sœurs à Chicago. Nous allons célébrer la sainte messe à l'*Hôpital Saint-Joseph*. Rentré à l'Université *De Paul*, dirigée par nos confrères, je dispose de quelques instants avant l'heure du diner. Un confrère se met aimablement à ma disposition, et nous faisons un tour de ville. Après un coup d'œil sur la Bibliothèque de l'Université d'Etat, nous faisons une promenade sur une belle avenue qui longe le lac Michigan, et qui a été conquise sur ses eaux.

Le repas de midi se prend à l'*Hôtel Stevens* dont les trente étages contiennent environ trois mille chambres. Le cardinal Strich, archevêque de Chicago, préside, encadré de deux évêques auxiliaires. Les convives sont au nombre d'une centaine. Le recteur de l'Université, M. Comerford O'Malley les présentera successivement, les plus notables du moins, à la fin du repas. A ce qui lui est dit, le Très Honoré Père répond avec beaucoup d'à propos. Suivant l'exemple de saint Vincent, si respectueux pour les évêques, il rend hommage au cardinal et lui dit sa gratitude pour la bienveillance qu'il ne cesse de témoigner à la double famille. Son Eminence fait à son tour l'éloge du Supérieur général, et il souligne en lui, comme dans notre saint fondateur, l'alliance d'une activité magnifique et d'une exemplaire humilité. Il dit sa reconnaissance de l'œuvre accomplie dans son diocèse par les enfants de saint Vincent, et il remercie le nouveau le Très Honoré Père de l'accueil qu'il a reçu à Paris dans notre Maison-Mère, au cours d'un récent voyage en Europe. On avait convoqué à ce banquet, outre les confrères, les curés des paroisses auxquelles ils rendent souvent service et certains notables laïques, anciens élèves de l'Université.

Après le repas, nous allons visiter la *Downtown School*, qui groupe quelques-uns des bâtiments de l'Université, notamment la Section des Beaux-Arts. Dans un petit théâtre, une jeune fille prend une leçon d'orgue. Mon attention est tout particulièrement attirée par les salles de la Bibliothèque consacrées à Napoléon et à son époque. Outre les livres en toutes langues consacrées au grand empereur, on y voit des documents imprimés et des lettres autographes des contemporains. J'y lis notamment, une lettre du maréchal Ney, écrite à l'occasion du

couronnement de l'Empereur, et adressée à un général. En post-scriptum, le maréchal demande que l'on double la ration de vin des sous-officiers et des soldats, tandis qu'on s'en tiendra, pour le vinaigre, à la ration habituelle.

L'après-midi se termine par la visite de la *St Patrick's School*, où nous sommes très cordialement accueillis. Le vicaire de la paroisse fait marcher sa camera, pour perpétuer le souvenir du passage du Très Honoré Père. Il projette ensuite sous nos yeux le beau film en couleur pris lors du passage de la Très Honorée Mère Blanchot quelques jours plus tôt. Nous revenons à l'Université pour le souper, et la récréation se prend au *Rosati Hall*.

25 octobre. — Après avoir célébré la messe dans une maison de Sœurs, le *St Vincent's Infant Asylum*, nous revenons à l'Université. Nous y assistons à la messe d'ouverture de la retraite que vont faire les jeunes gens de la High School. Ils remplissent la belle église, et plusieurs font la sainte communion malgré l'heure tardive. C'est ici, à l'issue de cette messe, que le Très Honoré Père va recevoir le diplôme de docteur ès lettres « *honoris causa* ». Il remercie de la distinction qui lui est ainsi conférée. Et, en quelques mots partis du cœur, il dit aux jeunes étudiants l'importance des quelques jours de retraite dont ils vont bénéficier.

Nous allons visiter la maison des Sœurs qui porte le nom de *Marillac Social Center*. L'immeuble est un ancien couvent de Sœurs épiscopaliennes, et la manière dont les Filles de la Charité leur ont succédé tient du miracle. On y prépare en ce moment une vente de charité dont les comptoirs se tiendront dans des décors rappelant des sites célèbres, telle la tour penchée de Pise. Il y aura une loterie dont les gros lots sont constitués par deux automobiles, dont une Cadillac. Inutile de dire que les cinq cents billets à cinq dollars ont été vite enlevés.

Notre programme annonçait que nous dînerions à l'Université. Et nous devons être à *Milwaukee*, vers cinq heures du soir. Mais sur notre route se trouve le Grand Séminaire de Chicago, nommé *Séminaire Mundelein*, du nom du cardinal qui le fit construire. Ce serait vraiment dommage de ne pas le visiter. Nous partirons donc en auto avant le dîner, et nous nous contenterons de manger un sandwich arrosé de bière dans une des stations-essence qui jalonnent la route. Le Séminaire Mundelein est quelque chose de grandiose. La propriété dans laquelle il est construit a quelque deux mille hectares de superficie. On comprend que le célèbre Congrès eucharistique de Chicago ait trouvé là pour la procession de clôture un cadre incomparable. Hélas ! une pluie torrentielle qui s'abattit sur la contrée dans l'après-midi de ce jour, dispersa les fidèles en pleine procession et causa d'irréparables dégâts aux riches ornements et aux décorations somptueuses. Les bâtiments du Séminaire sont imposants. Tel l'« *auditorium* » qui a sept cents places assises et me rappelle celui d'Emmitsburg. La bibliothèque occupe, à elle seule, un bel édifice et contient quelque cent mille volumes. La chapelle est du style « colonial ». Sous les marches de l'autel on voit le tombeau du cardinal Mundelein. Dans le réfectoire, une cloison à hauteur d'homme sépare les philosophes des théologiens. Ces deux catégories de séminaristes ont leurs bâtiments distincts, à droite et à gauche de la chapelle. Les diacres habitent dans le même immeuble

que les directeurs du Séminaire. Le site de Mundelein est ravissant. Mais quand l'hiver fait sentir ses rigueurs ou qu'il pleut, ce ne doit pas être très agréable de faire en plein air plusieurs centaines de mètres pour se rendre au réfectoire ou à la chapelle centrale, qui rassemble les séminaristes pour les exercices plus solennels.

Il fait déjà nuit quand nous arrivons à *Milwaukee*. Nous y sommes les hôtes du *St Mary's Hospital* où les Sœurs nous font un accueil très gracieux. L'archevêque devait souper avec nous. Empêché de le faire, il s'en est excusé, mais il tient à voir le Très Honoré Père, qu'il connaît personnellement.

26 octobre. — A la messe de Monsieur le Supérieur général assistent les Sœurs des deux autres maisons de la ville, le *St Rose's Asylum* et le *St Vincent's Infant Asylum*. Sœurs, nurses et élèves-infirmières exécutent fort bien de beaux chants en partie, avec accompagnement d'orgue. Dans la matinée nous nous rendons à l'archevêché. L'audience que nous accorde Monseigneur Kiley est courte, mais très cordiale. Il nous dit son grand désir d'avoir des prêtres compétents dans les divers domaines, où doit s'exercer leur ministère, et il consent volontiers tous les sacrifices nécessaires pour qu'il en soit ainsi. La population de *Milwaukee* dépasse le demi-million. Elle comprend une forte proportion d'immigrants. Parmi eux il y a une importante colonie d'Allemands qui ont fait de *Milwaukee* le grand centre américain de la fabrication de la bière.

Nous regagnons *Chicago* par le train, parce que M. Flynn, Supérieur de l'Université *De Paul*, qui nous avait conduits à *Milwaukee* en auto a dû rentrer le soir-même chez lui. Par une dernière attention, la Supérieure de l'Hôpital fait escorter notre voiture jusqu'à la gare par une auto où ont pris place plusieurs docteurs de l'établissement. Ces messieurs nous tiendront compagnie jusqu'à l'arrivée du train et voudront porter nos bagages dans notre compartiment. Je vois même l'un d'eux donner un pourboire à l'employé chargé de veiller sur nous.

M. Flynn nous attendait à la gare de *Chicago*. En deux heures d'auto, il nous conduit à *La Salle*. Nous avons dans cette ville une des plus anciennes maisons de la Province occidentale. Jadis elle avait un groupe de missionnaires. Actuellement nos confrères ont pour œuvre exclusive le ministère paroissial. Mais le travail ne leur manque pas à *St Patrick*. La population de *La Salle*, qui compte un grand nombre de Polonais, d'Allemands et d'Italiens est aux neuf dixièmes catholique de religion. La ville est un centre important de fabrication des réveils, et le Supérieur, M. Eugène Mc Carthy, veut que chacun de nous en emporte un comme souvenir de son passage à *La Salle*. Dans la matinée, nous visitons l'école des Sœurs. C'est une école primaire, très florissante. Il n'existe pas, malheureusement, à *La Salle*, de High School catholique pour les jeunes filles, ce qui oblige les anciennes élèves des Sœurs désireuses de continuer leurs études, de fréquenter l'école publique. Raison de plus de leur donner une solide formation religieuse à l'école primaire. Après notre visite, les enfants prennent leur récréation. Tandis que les plus grands s'amuse dans un terrain de jeu en face de l'école, deux tréteaux sont placés à quelque distance l'un de l'autre en travers de la rue qui passe devant l'église ; et les plus petits vont ainsi prendre leurs ébats en toute sécurité dans une cour de récréation improvisée. Inutile d'ajouter que cela se fait avec l'agrément du maire, qui est ca-

tholique et qui charge même un policier de veiller à ce qu'on ne vienne pas troubler les jeux de ces enfants. Les Sœurs nous ont raconté des mots d'enfants entendus par elles. Récemment, au cours d'un examen de confirmation, l'évêque demande comment saint Paul est mort. Silence. Mais derrière le prêtre, un curé secourable vient en aide aux enfants et fait de la main le geste de la décapitation. Sur quoi un de ces petits s'écrie triomphalement : « Moi, je sais. Il s'est coupé le cou ! »

Nous quittons *La Salle* à onze heures et demie pour arriver à *Chicago*, après avoir pris notre repas au wagon-restaurant. A la gare, le toujours obligeant M. Flynn nous attendait avec sa Buick. Il nous conduit à l'Université où nous passons quelques instants avant le départ du train qui nous amènera à *Baltimore*. C'est la troisième fois que nous passons à *Chicago*. Nous y reviendrons une quatrième fois dans quelques jours, pour une escale de quelques minutes au cours du voyage aérien qui nous conduira de *Baltimore* à *Kansas City*. En fait, nous aurons passé bien peu de temps dans cette capitale du Midwest, la deuxième ville des Etats-Unis avec ses trois millions et demi d'habitants. Je n'ai pu donc voir quelques-unes des curiosités de *Chicago*, par exemple son Jardin Zoologique, dont la collection d'oiseaux et de reptiles est une des plus belles du monde. Pas davantage ses immenses abattoirs, dont le nom de *Chicago* évoque aussitôt l'image, et où l'on tue chaque semaine trente-quatre mille bœufs, cent quarante-cinq mille porcs et quarante-deux mille moutons. Ce sera pour un prochain voyage aux Etats-Unis... si Dieu le veut !

28 octobre. — Nous arrivons à *Baltimore* le 28 au matin, vers huit heures. C'est demain qu'on célèbre le centenaire de la paroisse de l'Immaculée-Conception. Nous disposons donc de quelques heures de repos, avant cette solennité, qui sera suivie de notre envol vers l'Ouest.

29 octobre. — La grand'messe du centenaire est chantée par l'archevêque de *Baltimore*, Mgr Keough. Nous le conduisons processionnellement du presbytère à l'église attenante. A la sortie du presbytère, je suis surpris et impressionné par une double rangée de messieurs portant une écharpe blanche en sautoir et qui présentent leurs épées inclinées. J'apprends que ce sont des Chevaliers de Colomb du quatrième degré. En tête du cortège, trois drapeaux : aux drapeaux des Etats-Unis et de l'Etat pontifical, s'est joint le drapeau de l'Etat du Maryland.

Après l'évangile, M. Thomas O'Connor, curé de la paroisse, en fait brièvement l'histoire. Il rend hommage à ses prédécesseurs, et il rappelle les nombreuses vocations religieuses et sacerdotales que l'Eglise, et particulièrement la double famille de saint Vincent doivent à la paroisse de l'Immaculée Conception, et tout spécialement la vocation du Très Honoré Père William-M. Slaterry, Supérieur général actuel des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité. Il invite ses auditeurs à remercier Dieu pour les grâces reçues de lui dans cette église pendant le siècle qui vient de s'achever. Il rappelle d'ailleurs que si tout chrétien doit aimer sa paroisse, celle-ci n'est, en définitive, qu'une cellule de l'Eglise catholique, dont il faut nous montrer, partout et en tous temps, les fils aimants et dévoués.

La paroisse de l'Immaculée-Conception a donné à la Congrégation de la Mission une trentaine de prêtres dont les noms

figurent dans la belle plaquette, éditée à l'occasion du Centenaire. Il revenait à l'un d'eux de prononcer le discours de circonstance. Cet honneur échet à un spécialiste de la prédication. M. Elbert Gay, du groupe des missionnaires de la maison de Germantown. Notre confrère s'acquitta très bien de sa tâche. Il mit tout son cœur et son éloquence dans cet hymne d'action de grâces et dans ses vœux pour l'avenir d'une paroisse qui lui est si justement chère.

A la fin de la messe, Monseigneur l'Archevêque dit quelques mots. Il remercie les Prêtres de la Mission de tout le bien qu'ils ont fait dans cette paroisse pendant un siècle. Il dit sa joie de pouvoir saluer dans cette église celui qui est un des plus glorieux enfants de la paroisse. Mais il ajoute qu'il faut se tourner vers l'avenir et le faire digne du passé que nous fêtons aujourd'hui. Hélas ! parmi les fidèles qui emplissent l'église, il doit y en avoir beaucoup qui ne sont pas des paroissiens actuels de l'Immaculée. Mais l'Église du Christ est accueillante à toutes les races et à toutes les civilisations. Dieu veuille que l'Évangile conquière peu à peu la population noire qui devient de plus en plus prépondérante dans ce quartier de *Baltimore*, et garde ainsi sa raison d'être à la belle église dont nous célébrons aujourd'hui le centenaire !

(A suivre.)

Pierre DELAT, C.M.

COCHINCHINE

UNE FILLE DE LA CHARITÉ : SOEUR CATHERINE A SAIGON

Le dispensaire de Ban Co (septembre 1946-novembre 1948).

Vus par un médecin et destinés au grand public (Hommes et Mondes, août 1950), voici le travail et le rayonnement d'une Sœur de Saint-Vincent de Paul, qui sut intelligemment et courageusement adapter à la situation nouvelle de Cochinchine, l'esprit vincentien de sa vocation. « Ce récit ne doit rien qu'au souvenir. Sœur Catherine, Fille de la Charité, est vraiment arrivée à Saïgon, en septembre 1946 ; elle a dirigé l'École d'Infirmières de la Croix-Rouge française, entrepris de former la première promotion d'assistantes sociales vietnamiennes, fondé le dispensaire-école de Ban-Co. L'auteur de ces lignes a eu le privilège de travailler auprès d'elle, comme professeur à l'École, comme médecin à Ban-Co, puis le désir de contribuer à maintenir son œuvre après son départ d'Indochine, en novembre 1948. » Un chacun comprendra, même traduit en un langage du dehors, l'esprit profondément chrétien de cette fille de Monsieur Vincent.

Sœur Catherine avait pris livraison, dès sa descente d'avion, d'une école vide et, parmi les multiples tâches qui lui incombèrent, remplir cette école n'était pas une des moindres. En cet étrange mois de septembre 1946, où Saïgon s'habitua à n'être plus qu'à quarante heures de Paris, la nouvelle d'une prochaine réouverture de l'École d'Infirmières se répandit avec une mystérieuse efficacité. Des visites fort surprenantes permirent d'abord à Sœur Catherine de réunir un lot disparates d'élèves qui citaient des programmes bizarrement composés, présentaient des certificats de stages incomplets, invérifiables et incohérents, par-

taient avec les accents les plus divers, venaient des lieux les plus lointains du monde. Il y avait là une Antillaise trop jolie et quelques Françaises dévouées qui appartenaient au corps expéditionnaire, recrutées au hasard, avidement désireuses de faire valider leurs états de service et de profiter de toutes les occasions de « session spéciale » pour gagner un diplôme inespéré. Quelques Vietnamiennes se présentèrent, anciennes élèves, dispersées en mars 1945 ; elles aussi voulaient invoquer les événements extérieurs pour avancer rapidement à travers un programme inachevé. Les avis diffusés par la presse, ou placés dans certains établissements scolaires, provoquèrent d'autre part des candidatures pour le concours d'admission en première année. Sœur Catherine réorganisait de bonne grâce les études des anciennes, mais son espoir allait surtout aux nouvelles, à cette quinzaine de petites Vietnamiennes qui avaient surmonté l'épreuve de l'examen de passage et qui constituaient la première équipe.

Cette promotion était composée de filles réfléchies et douces, passionnées, attentives. Presque toutes minces, d'une incroyable maigreur, elles portaient une blouse blanche, sous laquelle dépassaient de longs pantalons blancs. Sœur Catherine pensait aux petites filles modèles et les oubliait en levant son regard vers les visages dorés, les yeux tous semblablement sombres, les cheveux noirs tirés sous le petit bonnet.

Pour ses yeux d'Occidentale, la similitude de leurs visages rendait très difficile la connaissance des noms. Redoutant sans cesse de commettre des bévues en appelant telle ou telle de ses élèves, elle multipliait les interrogations, regardait attentivement la petite candidate, prêtant parfois plus d'attention à son apparence qu'à son discours, ce qui lui permit de différencier petit à petit ses filles d'après leurs plus flagrantes diversités, raffinant ensuite sur les caractères de chacune.

La plus petite, la plus fine, la plus enfantine, s'appelait paradoxalement *Long* et, sans jamais avouer ce misérable père, Sœur Catherine s'en servit avec joie. Elle identifia ensuite *Ngo*, qui était la seule à posséder une silhouette un peu repeète et de bonnes joues rondes qui évoquaient pour Sœur Catherine une petite paysanne joyeuse. Il lui fallut ensuite se reconnaître parmi le plus grand nombre, parmi cette douzaine de filles minces à faire rêver, fines et douces. *Bieng* était un peu plus grande que *Long* ; elle avait de grands yeux couleur de noisette, un sourire réfléchi et souvent nuancé d'ironie. *Réty* et *My* étaient parmi les plus grandes, et leurs visages étaient étroits et sérieux, avec plus de gravité douce chez *Réty*, plus de joie légère chez *My*. *Diet* avait une mine rieuse et des mains un peu grandes, merveilleusement adroites. Quant à Mme *Ngoan*, c'était la seule des élèves qui fût déjà mariée. Un peu plus âgée que ses compagnes, elle semblait équilibrée au delà d'elle-même ; en accord avec un époux qu'elle aimait, sans négliger ses deux enfants, elle préparait son diplôme avec une idée bien arrêtée, le service et de dévouement.

De longues semaines de travail, d'exercices, de confidences à demi forcées par les incidents de la vie en commun, s'écoulaient sans que Sœur Catherine se sentit plus proche de ses élèves. Elles étaient secrètes, toujours souriantes et d'une charmante politesse. Jamais elles ne posaient de questions ; le cours le plus abstrus les laissait silencieuses ; une interrogation attentive permettait seule de reconnaître certaines incertitudes, de

compléter quelques explications. Elles parlaient et elles écrivaient plus volontiers encore un français très pur et très classique, parfois même un peu vieillot, et Sœur Catherine se prenait à s'étonner de ce langage constamment châtié ; il lui arrivait de songer que des tournures plus familières — voire plus impatientes — lui livreraient davantage ces mystérieux enfants.

Sœur Catherine ne consentait en elle-même aucune concession au désespoir et ne se reconnaissait aucun droit d'admettre une différence structurale, raciale, invincible. Elle comptait sur le caractère profondément humain des études qu'elle dirigeait pour faire jaillir les premiers signes d'universel. Elle aimait ses élèves de Saïgon comme elle aurait aimé ses élèves de Rouen, ne voyant en leur étrangeté que motifs nouveaux à sa discrétion, à son respect, cherchant ce qui les unirait à elle, ce qui lui gagnerait la réciprocité d'une confiance qu'elle n'avait jamais songé à ménager.

Elle organisa des veillées, prêta des livres. Sans avoir posé de questions indiscrettes, elle connut quelques détails sur les familles de ses élèves, et prêta son concours à plusieurs de ces petites sœurs dévouées, responsables et inquiètes. Son égalité d'humeur, sa compétence, sa vigilance aux détails de la vie matérielle, son attention aux soucis et aux fatigues de chacune, son accueil inlassablement bienveillant témoignaient d'une joie rayonnante qu'elle travestissait volontiers d'ironie. Les élèves lui savaient gré de cette réserve pleine d'humour, de cette tendresse affleurante et respectueuse.

La maison commençait à vivre. Des amitiés se nouaient, qui ne rompaient pas le charme des camaraderies.

Dao commença d'aller à la messe, silencieuse petite forme qui prenait de l'eau bénite et implorait pitié pour son incrédulité. *Sanh* avoua un jour qu'elle était très inquiète de son frère aîné qui était parti... Sœur Catherine comprit que ledit frère était au Viet Minh et pensa rapidement qu'elle-même combattait aussi, sans armes ni armure, pour une certaine durée, pour une fructueuse victoire. Elle demanda très simplement :

— Vos parents n'ont pas été inquiétés ?

— Ils ont déménagé. D'ailleurs, mon frère nous avait quittés plusieurs semaines avant de partir pour la campagne.

Sœur Catherine sentit alors naître la confiance et devina qu'il y aurait un jour entre ses élèves et elle un total abandon. Remerciant Dieu d'un mot hâtif, comme ceux que l'on adresse à une présence continue et précieuse, elle leva sur *Sanh* des yeux rieurs à travers ses lunettes, et l'enfant sourit avant de lui demander gravement si elle pourrait, un jour de la semaine, s'absenter d'un stage pour aller chez le dentiste.

Les courtes vacances et la joie de la réunion à l'école, les émotions de l'examen de passage en deuxième année et l'entrée après un nouveau concours, de la seconde promotion, renforcèrent la fraternité des élèves et leur attachement à la directrice. Investies de la mission d'enseigner aux nouvelles les règles de la maison, elles en firent une tradition et s'en jugèrent gardiennes. Sans brimade ni dédain pour les plus jeunes, elles mesurèrent l'avance qu'elles possédaient aussi bien dans leurs études que dans la confiance de Sœur Catherine, et elles désirèrent partager davantage avec elle la charge de cette vie secrète et rayonnante qu'elle entretenait dans l'école.

Elles se firent plus curieuses et osèrent demander à Sœur Catherine quelques détails sur ses œuvres de France. Elle leur raconta ses tâches d'assistante sociale dans une banlieue ouvrière et déshéritée.

Sœur Catherine menait prudemment de front cette maturation de ses élèves et ses propres ambitions d'œuvres sociales. Elle prospectait Saïgon, s'enquérant des quartiers les plus misérables, traversait Khanh-Hoi, s'enfonçait au delà des paillottes de la rue de Champagne dans un dédale de mesures. Elle apprit enfin qu'il y avait à Ban-Co un vaste bâtiment dont les charitables propriétaires lui abandonneraient volontiers la jouissance pour peu qu'elle la rendit à sa destination première, qui était de venir en aide aux misérables enfants du village.

Elle aborda un matin une large place bordée de paillottes. Une route défoncée plongeait en face d'elle dans une longue masse de cabanes. Entre deux rigoles où s'écoulaient d'immondes eaux grasses, le hangar fortement charpenté de la « garderie-ouvroir » se dressait. Il arborait encore son écriteau passé, et un grand arbre, seule splendeur du paysage, lui versait une ombre secourable.

De petites mesures le bordaient de toutes parts. Sœur Catherine s'avança jusqu'à la porte, frappa et s'introduisit sans vergogne. Du fond de l'immense salle presque obscure à ses yeux éblouis de soleil, venait un chœur aigu et monotone d'enfants qui annonçaient une leçon. Des meubles, de la vaisselle, une ou deux jarres émergeaient peu à peu de la pénombre, accrochant à leurs contours les rais lumineux qui filtraient des volets tirés, des interstices du toit. Des pépiements d'oiseaux et des battements d'ailes animaient l'espace, — et, devant Sœur Catherine, un gros homme se levait, très digne, scandant avec un accent métallique et chantant :

— Qu'est-ce qui me vaut, ma Sœur, l'honneur de voire visite ?

Sœur Catherine appliqua plus tard toute sa charité à ne pas raconter sa lutte avec le chef de quartier, ses efforts obstinés pour le déloger de la demeure indûment occupée, pour récupérer le local, le compteur d'électricité, les vestiges du mobilier de la garderie. Avec une inflexible patience, elle mena ses négociations jusqu'au succès et transforma son adversaire en allié, parvenant même à l'intéresser au sort de l'entreprise.

Elle obtint de l'administration quelques concours techniques et financiers ; quand le projet qu'elle mûrissait fut tout près de la réalisation, elle s'en ouvrit à ses élèves.

— Vous soignerez encore les malades cette année ; vous aiderez les mères à élever leurs enfants. L'an prochain, vous apprendrez comment on fait du travail social ; vous ferez à Ban-Co vos visites et vos enquêtes.

Mme Ngoan regardait Sœur Catherine. Mariée, mère de deux petits garçons, elle avait fait ses études avec un ardent désir de service, mais elle ne pouvait envisager une troisième année d'école ; il lui fallait une situation.

— Vous, madame Ngoan, dit tout à coup Sœur Catherine, qui lui témoignait une affection un peu nuancée de respect, vous pourriez très bien diriger la maison l'an prochain, quand vous aurez votre diplôme !

La jeune femme rougit, cacha son trouble derrière un éclat de rire. La conversation continua : les questions, les projets.

les critiques, les inquiétudes s'échangeaient en phrases rapides et confiantes.

Mme Ngoan, qui suivait parfois Dao à la chapelle, vit s'affronter en son âme l'humide espoir d'une vie laborieuse et la redoutable certitude d'une exigeante élection. Elle devinera le rôle de maîtresse de maison aux hôtes infiniment misérables. Elle eut envie de dire son non tout de suite, de s'en aller...

Sœur Catherine poursuivait son récit.

— Il y a un grand arbre, et des petits enfants partout...

Mme Ngoan sentit encore une fois combien la maternité l'avait désarmée, sensibilisée. Elle avait deux petits garçons, si beaux, si joyeux : elle en était si fière et si attendrie. L'angoisse disparaissait : elle se reprenait à ordonner, soigner, câliner avec les autres. Sœur Catherine elle-même pouvait à peine deviner en quel sol généreux elle avait semé ses projets.

Sœur Catherine avait ouvert le dispensaire un matin de janvier 1948, ouvert les portes de l'immense hangar dont le toit, passamment charpenté de fer, contrastait avec la pauvreté des murs blanchis et du sol pavé de gris. Un modeste petit bâtiment, la présence de quelques infirmières, la ruineur qui avait couru le quartier dans les jours précédents à la vue de l'ambulance apportant de petites caisses de médicaments et de matériel, tout cela avait attiré un public considérable.

Quand Mme Ngoan parut sur le seuil et dit en quelques mots, sans sourire, que le personnel de cette maison serait gratuitement au service de tous et distribuerait des remèdes contre les maladies et du lait pour les enfants, une rumeur parcourut la foule.

Très digne, Mme Ngoan rentra dans le dispensaire, et, en quelques minutes, les clients commencèrent d'arriver. Au bout d'une demi-heure, ils emplissaient la salle et formaient une masse confuse, grouillante, suante, traversée de cris d'enfants. Ils étaient accroupis en rangs serrés, recouvrant le sol d'une couche humaine si épaisse que seul un attentif regard discernait les visages entre l'uniformité noire et grise des cheveux et des vêtements crasseux.

La foule s'était irrésistiblement coulée jusque sous la table où Ngo assaillie de toutes parts, tentait d'établir les fiches individuelles avant de faire peser les enfants. Bay s'était hâtivement assise sur la caisse de boîtes de lait condensé pour le protéger. Mme Ngoan, elle-même installée derrière le pese-bébé, prenait à un rythme prodigieusement accéléré, l'un après l'autre, les innombrables nourrissons que leurs mères tendaient en gémissant ou en protestant.

Elle interrogeait en hâte, pour comparer l'âge et le poids, pour se renseigner sur la valeur de l'allaitement maternel et prononçait le verdict : « Donnez une boîte ! » que Bay exécutait péniblement, tandis que Diet expliquait avec véhémence à la mère, anxieuse de se sauver avec son trésor, que pareille libéralité ne se renouvelerait qu'à la seule condition de ramener l'enfant à la pesée.

Dans une petite pièce, dont un vieux coolie au visage rieur défendait l'entrée, Bieng, Van et Phung soignaient des plaies, décappaient des ulcères, pansaient des brûlures, méchaient de vieilles suppurations... Le défilé misérable des malades s'allongeait sous l'auvent, et les clients discutaient avec ceux de la file voisine qui attendaient la consultation du médecin.

Tout jeune dans le métier, mais convaincu de la misère des pauvres gens et de l'intérêt que présentait leur éducation, il avait ressenti un choc étrange en commençant le matin sa première consultation.

Comme par enchantement, vers onze heures, la foule commença de diminuer. Elle s'écoulait insensiblement. Les files de malades se raccourcissaient. *Biang* épinglea une dernière bande : *Bay* donna une ultime boîte de lait ; *Ngo* ferma son stylo ; Mme *Ngoan* déchira le papier gaufré sur lequel la dernière mère avait posé le dernier bébé ; *Diét* toussa pour s'éclaircir la voix.

Sœur Catherine les regardait avec une émotion un peu fière et inquiète à la fois. Les petites se mirent à rire, d'une façon rapide, surprenante, aiguë. Seule une longue amitié pouvait reconnaître sans impatience, derrière ces rires qui coupaient leurs paroles, la trace respectable de leur timidité. — de leur pitié aussi.

— Ma Sœur, nous ne croyions pas qu'il y aurait tant de monde !

— Ma Sœur, vous avez vu comme les enfants sont maigres !

— Ma Sœur, les mères revendront sûrement des boîtes de lait : elles sont si pauvres !

— Ma Sœur, nous n'aurons pas assez de médicaments !

— Ma Sœur, il faudrait plus d'instruments : il n'y a qu'une pince et qu'une paire de ciseaux !

— Ma Sœur, vous avez vu : il y a des lépreux !...

— Ma Sœur, ils crachent par terre ! Ils laissent des bouts de canne à sucre et des bananes !

Sœur Catherine évaluait son domaine. Le fond du hangar demeurait occupé par l'école : il faudrait obtenir du chef du quartier qu'on la reloze ailleurs. Les deux petites pièces de pansements et de consultation étaient insuffisantes : il fallait quatre salles de pansements et une pharmacie pour éviter cette cohue des malheureux porteurs d'ordonnances. Il fallait aussi faire asseoir les consultants à l'extérieur, en les séparant des bébés : pour cela, construire une paillote en guise de salle d'attente. Il fallait des prises de courant dans les cabines de pansement et deux postes d'eau nouveaux pour n'avoir plus à charrier des brocs emplis à la dérobée aux fontaines de l'école. Elle faisait gravement ses plans, exposait ses projets. Les infirmières s'éloignaient avec elle du présent désastreux pour imaginer une organisation conforme à leur éducation et à leurs goûts.

Seule Mme *Ngoan* demeurait grave. Elle savait que Sœur Catherine comptait sur elle pour faire vivre cette maison. Elle savait que l'inéluctable charge de cette compassion lui serait plus facile à porter quand les aménagements seraient réalisés. — plus facile, jamais plus légère. Au fond de son cœur, au delà de sa fatigue, de sa révolte toute proche, naissait l'étrange désir de ne s'habituer jamais à cette misère, de rester indéfiniment vulnérable à la souffrance de son peuple.

♦♦

Le dispensaire de *Ban-Co* s'intégrait à la vie du quartier et à celle de l'école d'infirmières suivant un lent et mystérieux épanouissement. L'enthousiasme du premier jour s'était apaisé. De la foule monstrueuse ne demeurait qu'une image évocatrice : la cohue des mères qui demandaient du lait. Les consultants

étaient capricieux dans leur nombre et leur fidélité. Le médecin, passionné par tous les traitements qu'il avait entrepris, constata que ses patients attendaient exceptionnellement la consolidation de leur guérison. Bien souvent, ils disparaissaient pour de longues semaines sitôt qu'une amélioration légère se montrait. — et ils ne revenaient que contraints et forcés par une reprise de leur mal.

La salle d'attente au toit de paillote était parfois débordante, et, à d'autres jours, beaucoup trop vaste pour les rares consultants.

Sœur Catherine s'en étonna auprès de ses élèves, qui lui apprirent l'influence du calendrier sur ces phénomènes : certains jours étaient fastes et d'autres néfastes pour une visite médicale. Si les malades graves — ou quelques esprits forts — passaient outre à ces considérations, le plus grand nombre des habitants du quartier se pressaient à la consultation des jours favorables et désertaient le dispensaire quand l'influence surnaturelle n'était point bénéfique...

Les premiers mois s'écoulèrent ainsi en connaissance mutuelle et en aménagements divers. Sœur Catherine, avec une patience tenace et parfois avec une insistance agressive, obtint des pouvoirs publics et de certaines œuvres charitables les derniers indispensables. La bataille des médicaments restait dure. Le jeune médecin voulait, en effet, des produits modernes, de bonne qualité, en quantités suffisantes, mais Sœur Catherine ne touchait que des approvisionnements surannés et peu nombreux.

Pendant leur préoccupation principale devint bientôt de se faire une clientèle régulière. Bon nombre de guérisons spectaculaires étaient faciles, et l'on s'en chargeait avec joie ; mais il fallait autre chose pour pénétrer le quartier que ce bricolage médical et ces consultations sans avenir.

Avec une étonnante patience, que les petites infirmières-interprètes assistaient admirablement, Sœur Catherine demandait à chaque maman le régime de son bébé. Ces questions précises étaient d'autant plus surprenantes qu'elles révélaient aux mères la possibilité d'une méthode là où elles n'avaient jamais suivi que la routine, la fantaisie ou bien les lois de la misère. Il apparaissait ainsi que la plupart des bébés absorbaient, dès l'âge de six mois, du riz quatre ou cinq fois par jour (mâché par la mère pour être plus digeste) et prenaient le sein un nombre incalculable de fois, dès qu'ils criaient. D'ailleurs, joignant le geste à la parole, il ne passait guère de jeune mère qui, au cours de cet interrogatoire, ne cherchât à apaiser les glapissements de son nourrisson en lui offrant un sein flétri, rejeté au bout de quelques minutes. Sœur Catherine s'astreignait alors à expliquer à chaque mère comment régler l'allaitement ou fixer les doses de lait et préparer les bouillies. Elle vendit quelquefois, et donna souvent, des biberons gradués pour remplacer les innombrables flacons utilisés jusqu'alors.

Le médecin prépara des feuilles de régime, les fit traduire par *My*, qui s'intéressait électivement à la puériculture, et la Croix-Rouge en offrit l'impression. On distribua aux mères de petites feuilles où l'horaire et la composition des repas étaient minutieusement réglés. Après avoir craint que ce régime restât lettre morte, on dut constater que, dans chaque famille, il y avait au moins un lecteur, et que l'exemple des premières fem-

mes acquises à cette discipline convainquait peu à peu les autres des mérites du procédé.

On dépêcha les élèves dans quelques maisons, et on leur fit établir, au retour, les premières fiches sociales. Sœur Catherine lisait avec stupeur : « Eau à cent cinquante mètres. — Nombre de personnes habitant la paillette : huit, les parents, un grand-père, un cousin, quatre enfants ; il y a deux pièces, un grand lit dans chaque pièce compose tout le mobilier. Ressources : le père est coolie-cyclo (1) et gagne vingt piastres par jour ; la mère est marchande de légumes ; gain : huit à quinze piastres par jour. L'aîné des enfants (qui a huit ans) surveille les petits. »

Le plus grand nombre des habitants de Ban-Co vivaient, en 1949, avec cent piastres (2) par mois et par personne : ce maigre budget payait tout juste à chacun une soupe par jour chez le marchand ambulant. Tout était rare, introuvable et nécessaire dans ces paillettes : les vêtements pour les enfants, — si peu qu'il en fallût, ces pauvres gens ne l'avaient même pas : — le panier pour coucher le dernier-né, qui partageait le lit de bambou familial dans une suante promiscuité ; la casserole pour faire bouillir l'eau ; le savon pour laver — quelquefois — le linge.

Sœur Catherine mendiait à tout le monde. Sa mère lui envoyait de France des douzaines de couches pour ses nourrissons ; elle les donnait une à une, pointait la fiche de pesée des bébés bénéficiaires et protestait si, à la visite suivante, le bébé ne lui était pas présenté avec cet unique élément de son trousseau. Quelques jeunes femmes, attirées par son rayonnant enthousiasme, venaient aider à soigner les malades et peser les enfants. A elles, aussi, Sœur Catherine quémandait : telle apportait pour un vieux lépreux aux pieds mutilés les sandales de tennis de son mari ; telle autre offrait, une fois par semaine, un bouillon de poulet à une troupe de petits misérables...

Le hangar dévasté des premières semaines s'était aménagé. Dans sa partie gauche, une enfilade de petites pièces limitées par des cloisons de bois peintes en blanc servaient à l'inscription des consultants, aux enquêtes sociales, aux pansements, aux piqûres, à la pharmacie. Le bureau du médecin occupait une petite salle au fond du hangar ; ses consultants étaient triés par Mme Ngoan, qui les dirigeait ensuite vers les soins prescrits. A droite, *Tinh*, grande et belle, très calme, pesait les nourrissons et distribuait les boîtes de lait, aidée parfois de quelque bénévole stagiaire. Sœur Catherine, — quand elle ne parcourait pas le dispensaire pour porter secours à chacun, — se tenait dans une petite pièce étroite, qui lui était réservée. Elle y distribuait ses régimes, conseillait les mères, surveillait les familles.

Au centre du hangar étaient installées des rangées de bancs, où se tenaient les mères et les enfants, attendant leur tour de pesée ou de consultation. Des vols de moineaux se croisaient au-dessus de leurs têtes, et le dispensaire retentissait de pé-

(1) En Indochine les pousse-pousses, à peu près disparus, sont remplacés par des cyclo-pousse dont les conducteurs sont appelés coolies-cyclos.

(2) La piastre vaut 17 francs.

piements, de cris d'enfants et de conversations de femmes. Mais Sœur Catherine obtenait sans peine, lorsque les voix s'élevaient, le silence d'une souriante autorité, et elle aimait à sentir vivre autour d'elle cette maison qui était devenue vraiment, comme elle l'avait souhaité, accueillante et harmonieuse. Les malades avaient donné leur confiance. Les infirmières avaient donné leur dévouement ; le vieux coolie rayonnait d'une inaltérable bonhomie ; après un an de travail, le résultat était sensible.

Quand elle regardait son dispensaire, Sœur Catherine mêlait dans son cœur un petit regret à de nombreux sujets de satisfaction ; ce regret allait aux élèves qui occupaient autrefois le fond de la grande salle et composaient une classe pittoresque sous la férule d'un maître peu exigeant.

Cette école s'était relogée, par les soins bougons du chef de quartier. Sœur Catherine avait revu tel ou tel des enfants au gré des consultations, mais elle avait gardé une espèce de nostalgie de leur application chantante, et elle aurait souhaité s'adresser à eux pour une œuvre plus constructive que ce ravantage de misère.

Mme Ngoan lui en fournit un jour l'occasion en exprimant le regret que nul enseignement de puériculture ne fût donné aux innombrables petites filles qui soignaient diligemment leurs petits frères et sœurs, avec un dévouement qui n'avait d'égal que leur ignorance.

— C'est bien, dit Sœur Catherine, d'un ton résolu et après quelques secondes de réflexion, nous les instruirons.

Mme Ngoan et Bieng — qui assistait à cette conversation — se regardèrent, plus curieuses qu'étonnées.

— Croyez-vous, reprit Sœur Catherine, que nous aurons des candidates, si nous faisons un petit cours de puériculture ?

— Certainement, ma Sœur. Il faudra mettre une affiche et recueillir des inscriptions ; mais je suis sûre que nous en aurons beaucoup.

— Mettez donc une affiche, madame Ngoan, annonçant que nous ouvrirons dans quinze jours une série de leçons de puériculture destinées aux petites filles de Ban-Cô, entre dix et quinze ans.

Pendant ces quinze jours, Sœur Catherine prépara son programme. Elle le répartit en cinq leçons, concernant l'habillement, la propreté, le couchage du bébé, sa nourriture, les signes de bonne santé et les symptômes d'alarme. Elle rédigea pour chaque leçon une dizaine de phrases courtes et précises, qui exprimaient ce qu'elle considérait comme vérités premières. Elle en confia la traduction à *My*, déjà rompue à ce travail, et, sitôt les textes prêts, elle les fit roméotyper afin de pouvoir les distribuer aux enfants.

Au jour fixé, vingt-cinq fillettes étaient alignées sur les bancs de la salle d'attente, disposés, pour la circonstance, face à la table qui servait, le matin, à la distribution du lait. Sœur Catherine se trouvait à cette table, avec *Nam*, *Tong* et *Cuy*. Elle tenait dans ses bras une énorme et magnifique poupee.

En quelques phrases brèves, que *Tong* traduisait au fur et à mesure, elle souhaita la bienvenue aux enfants et leur montra le but de son entreprise. La poupee qui allait servir de bébé pour les diverses démonstrations pratiques serait, au terme de l'enseignement le prix accordé à l'élève qui aurait la meilleure note à l'examen. Les petites filles écoutaient en silence :

leur gazoillement, qui emplissait la pièce à l'arrivée de Sœur Catherine, s'était interrompu avec douceur et netteté. Elles accordaient sans réserve une attention interrogative, étonnée, séduite.

La leçon commença aussitôt ; on enfila une chemise à la poupée, on lui mit une couche bien serrée, soigneusement épinglée ; on la coucha dans son berceau sur une natte fine, puis on la reprit pour faire semblant de la baigner, de la savonner, de la sécher, de la réhabiller. Une petite auditrice fut priée de répéter les gestes de la démonstration, puis toutes en chœur reprirent, en scandant bien les phrases, la récitation du texte où Sœur Catherine commandait :

Le bébé couche seul.

Le bébé est bercé chaque jour...

Ce premier enseignement était, de toute évidence, le plus plaisant, qui faisait intervenir sans cesse la poupée joufflue et rose comme un éclatant témoignage de l'excellence des méthodes exposées. Cependant, les leçons suivantes conservèrent un auditoire assidu. Sœur Catherine commençait à reconnaître à chaque appel, ponctuellement fait avant le début du cours, les petites filles appliquées, joyeuses souvent, mais sans dissipation et sans insouciance, comme de petites femmes précoces, rompues à une pesante et morne tâche journalière. Certaines — comme *Trau Thi Nga*. — arrivaient toujours en retard, parce que d'exigeants petits frères réclamaient leurs soins ; d'autres, passionnément attentives, — comme *Doan Thi My*. — brûlaient du désir de gagner la poupée et la touchaient parfois avec une passion déjà maternelle, avide et respectueuse.

Elles apprirent à faire bouillir l'eau, à doser le lait condensé, à préparer une bouillie, une purée de légumes, un jus de fruits...

Elles durent, à l'examen, refaire au moins l'une des démonstrations du cours, répondre à dix questions sur le texte des leçons. Le résultat passait les espérances de Sœur Catherine et de ses collaboratrices. Les plus ignorantes, les plus enfantines avaient correctement exécuté les exercices pratiques, avaient donné une proportion satisfaisante de bonnes réponses. La poupée échet à une petite orpheline. — *Cuc*, — dont Madame Ngoan s'occupait avec tendresse.

À toutes les auditrices, Sœur Catherine distribua, en guise de souvenir et de consolation, un petit bébé de celluloid, et celles qui avaient un petit frère ou bien une petite sœur furent gratifiées d'un vêtement à son intention.

— Vous referez cela plus tard, dit Sœur Catherine à Madame Ngoan.

— Il le faudrait, répondit-elle sérieusement, c'est à ce prix que nous arriverons à faire pousser de beaux bébés à Ban-Co.

Sœur Catherine pensait qu'elle avait réalisé l'un de ses rêves : donner une très jolie poupée à une très pauvre petite fille, mais elle revoyait aussi l'immense déception de *Doan Thi My* à la lecture des résultats, puis sa tendresse résignée pour la petite poupée, et elle pensait qu'il faudrait toute la douceur du Paradis pour effacer la misère des enfants.

Un jour d'août 1949, où la consultation avait été particulièrement réconfortante, le médecin de Ban-Co fit à Sœur Catherine une surprenante proposition :

— Si nous organisions un concours de beaux bébés ?

Le misérable défilé des quémaudeuses de boîtes de lait, chargées de lamentables rejets, était encore si présent à leur mémoire que cette simple phrase avait une stupéfiante résonance.

Pourtant le projet avait sa valeur : il était évident que l'élevation du contingent des boîtes de lait avait maintenant permis d'équilibrer des régimes sans se contenter d'éviter la famine des nourrissons, et c'était aux artisans administratifs de cette transformation qu'il fallait rendre un premier hommage. Mais Sœur Catherine et ses collaboratrices avaient aussi considérablement étendu la portée de ce phénomène. Les quinze cent-nourrissons qui défilaient à Ban-Co, enregistrés, pesés, régulièrement suivis, étaient surveillés avec vigilance. Thinh les envoyait au médecin dès que la courbe de poids s'infléchissait ; Sœur Catherine revoyait les mères aussi souvent qu'il était nécessaire pour s'enquérir de l'alimentation qu'elles donnaient aux enfants et en corriger les défauts. Les petites assistantes allaient visiter les familles, conseillaient encore, réformaient souvent. A aucun moment l'on n'avait perdu de vue le très faible niveau économique des consultants, et les prescriptions alimentaires se conformaient à la modestie des budgets. La soupe de poulet du jeudi après-midi, la distribution généreuse de vitamines essayaient de compenser les carences des menus habituels, et l'esprit compréhensif qui avait guidé cet effort avait une grande part dans le crédit que lui avait accordé la clientèle de Ban-Co.

Il était bien certain que les quinze cents nourrissons ne pouvaient s'aviser de concourir, mais, lorsque la petite affiche fut placée devant le pèse-bébés, lorsque l'annonce du concours fut reprise et commentée au cours des consultations et des soins, cette idée rencontra beaucoup de succès parmi les mères. La Croix-Rouge offrait généreusement les prix, exclusivement composés de layettes. Le concours fut fixé au 18 septembre 1949, et l'on s'occupa de recruter le jury.

Il se composa, avec beaucoup de bonne grâce et d'élégance, d'une vingtaine de dames françaises et vietnamiennes, qui témoignaient par leur présence en ce quartier d'un certain esprit d'aventure. La plupart d'entre elles participèrent à la confection des lots pour les gagnants, et l'on fut même assez riche pour offrir une couche à tous les nourrissons présentés.

Les concurrents, qui devaient être montrés nus, étaient classés en quatre catégories, selon leur âge, de un mois à deux ans. Le défilé commença par les plus petits. La plupart des mères avaient fait un effort de toilette, et la bonne tenue générale fut une première surprise.

Les infirmières avaient préparé des listes, et tous les membres du jury en recevaient une. Les enfants étaient présentés dans l'ordre établi : à la fin de chacune des séries, les feuilles de notes étaient ramassées, et une équipe de jeunes calculatrices se chargeait de faire rapidement les totaux pour reconnaître le vainqueur. Elles traversaient le dispensaire en toute hâte, appelées pour remettre de l'ordre dans un groupe, pour établir le silence, pour redonner une liste oubliée ou incomplète. Joyeuses, la coiffe bien droite, la mine animée, elles se multipliaient, et leurs rires sonnaient clairs dans les pièces. Vers cinq heures, le défilé s'acheva sur une petite bonne femme de deux ans, dont la nudité se parait de pittoresques bijoux chinois et s'accommodait bien d'une aguichante coiffure sans doute

fort longuement préparée. Elle emporta le prix de la catégorie des grands avec les sourires du jury, qui la trouvait — pour ses deux printemps — bien inquiétante.

✱

Des collectes savamment organisées par de lointaines bienveillances avaient valu à Mme Ngoan quelques subsides imprévus. L'attribution des fonds relevait d'une alchimie réparatrice ingénieuse autant que complexe. Un Comité éperdument désireux d'être bienfaisant avait longuement discuté sur les meilleures réalisations possibles. Le jeune médecin de Ban-Co avait brusquement interrompu les délibérations en disant :

— Que pouvez-vous me donner ? Je m'en chargerai.

On avait moins goûté son laconisme que son efficacité, mais personne ne songeait à contester à ce praticien son pouilleux royaume, et il avait acquis sans réticence le libre usage des disponibilités financières. Avec Sœur Catherine et Mme Ngoan, il étudia la situation. Ces fonds devaient servir aux enfants ; les plus jeunes se trouvaient actuellement les mieux pourvus ; l'accroissement de la dotation de lait, la relative audience que commençaient d'avoir les conseils de régime bien équilibrés, résolvaient partiellement le problème des « moins de deux ans ».

Pour les aînés, le meilleur serait d'organiser un goûter. De prudents conseillers, confiants en leur expérience, avaient recommandé de distribuer des soupes de riz.

Les autorités qui présidaient aux destinées de Ban-Co se révoltaient à cette idée, lassés qu'elles étaient de déceler chaque jour parmi ces êtres carencés les méfaits d'une alimentation désespérément monotone.

Sœur Catherine s'avisa tout à coup que ses élèves se montraient fort friands de pain et proposa d'en donner aux enfants. Mme Ngoan garantit le succès de la distribution ; le médecin suggéra de la compléter par l'octroi d'une tasse de chocolat au lait et d'une cuillerée de confitures : le menu était trouvé. On fit alors une liste des bénéficiaires, — une centaine en tout. — répartis en deux groupes de cinquante, qui viendraient chacun trois fois par semaine. La première série durerait deux mois. Les enfants furent convoqués, pesés ; on expliqua le projet à leurs mères, en insistant sur l'importance qu'il y aurait à venir régulièrement.

L'excellence des goûters, la bienveillance accueillante de Mme Ngoan assurèrent tout de suite à cette entreprise une clientèle assidue. Elle ouvrait à quatre heures la porte du dispensaire à une troupe de marmots piaillants et déguenillés, souvent agglomérés en petites masses familiales, où les aînés portaient les plus jeunes sur la hanche. Elle faisait asseoir ses convives par terre, en un demi-cercle fantaisiste. L'apaisement naissait sitôt que les enfants se trouvaient placés sous l'autorité et la tendresse de son sourire. Un vieux coolie au visage plissé l'assistait avec ravissement. Sans doute n'avait-il jamais imaginé que l'on pût obtenir à prix si joyeux un silence enfantin fait d'angoisse calmée et de faim satisfaite. Les plus grands aidaient les petits : servis les derniers, ils cassaient les bouchées de pain, faisaient doucement avaler le chocolat.

Mme Ngoan réparait tous les malheurs : ses deux hautes marmites de chocolat étaient largement comptées. Il y avait

toujours assez pour remplir le bol que renversait un maladroit ou pour offrir une part du goûter à la mère qui accompagnerait un petit enfant. Elle en vint même à inviter quelques mères. Considérant avec sagesse que leur santé constituait la meilleure protection de leurs enfants, elle décida, de son humble et ferme autorité, que certaines mamans, désignées par Sœur Catherine, le médecin, ou elle-même, se joindraient à cette distribution.

C'était un Ban-Co paisible, tout proche déjà du soir et de son repos. Les alentours du dispensaire étaient calmes. De l'école voisine venaient quelques psalmodiantes répétitions. Les femmes, accroupies à la porte des paillotes, bavardaient sur un ton chantant ; des gamins couraient sur la place ; on entendait, venu du bord de la route, l'appel guttural du marchand de crème glacée.

Le dispensaire était presque sombre ; les volets clos garantissaient une relative fraîcheur ; le sol était propre, les bancs rangés, les fichiers fermés. Seule, la petite salle des enquêtes sociales, où Mme Ngoan installait ses marmites et ses convives, était largement ouverte.

Sœur Catherine revenait parfois à Ban-Co, l'après-midi, pour rapporter de la pharmacie, surveiller quelques aménagements nouveaux. Elle arrivait toujours avec une singulière émotion. Après la cohue des premiers jours et le travail de chaque matin, — qui restait lourd et devenait même de plus en plus considérable, — cette paix de l'après-midi la saisissait comme une récompense. La maison n'était point abandonnée ni désertée ; elle continuait d'accueillir, ses maîtres étaient toujours au service du village, mais ce service même était offert dans le calme. Ban-Co était, à cette heure, une maison de petits enfants ; les malades étaient soignés ; les pauvres gens étaient visités ; les salles attendaient dans l'ombre un nouveau jour de travail.

La petite pièce où se tenait le festin offrait aux yeux tendres de Sœur Catherine le spectacle d'une assemblée enfantine prodigieusement sage et gourmande, fraternelle et réjouie, au milieu de laquelle Mme Ngoan rayonnait d'une affectueuse bonne-humeur. Les petits invités prenaient du poids. Au bout d'un mois, le médecin examina les fiches et constata, non sans stupéfaction, que tous avaient grossi, et la plupart de plus d'un kilo !

Une sorte d'apaisement transformait leurs visages. Était-ce une vague impression de sécurité digestive ou bien un arrondi de leurs joues ? Sœur Catherine ne le savait pas. Elle luttait contre la misère, mêlant, — avec quelque hérésie, — dans son esprit le désir que cette foule d'enfants misérables produise un jour « le vainqueur du cancer ou l'égal d'Eschyle, et la certitude que tout ce qui était fait à l'un de ces petits était fait à son divin Maître.

Le dispensaire était désormais intégré à la vie du quartier, nécessaire aussi bien aux infirmières, aux assistantes sociales et au médecin qu'aux malades eux-mêmes.

Sœur Catherine fut rappelée en France. L'histoire du Ban-Co s'était effacée de son souvenir devant sa joie de le voir vivre. Quand elle s'éloigna, les yeux pleins de larmes, une prière montait de son cœur pour appeler la bénédiction de Dieu sur cette maison où elle avait été bien accueillie.

J.-F. FAILLEBIN.

MONTREAL

L'ÉTABLISSEMENT DES SŒURS DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL.
(1^{er} octobre 1951)

Un rêve que caressait, il y a 110 ans, Mgr Bourget, deuxième évêque de Montréal, est aujourd'hui réalisé. Les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, dont le prélat avait sollicité la venue dans son diocèse en 1841, viennent, en effet, de s'établir à Montréal. Ces « Filles de la Charité » succèdent aux *Sœurs missionnaires Notre-Dame des Anges* à la direction de l'*Aide aux Vieux Couples*, 157, avenue Viger, Montréal.

Ce retard semble d'ailleurs avoir été parfaitement providentiel. Les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul avaient d'abord accepté de se rendre à la demande de Mgr Bourget et tout semblait indiquer que l'évêque de Montréal était sur le point de compter sur ce précieux appui quand des circonstances incontrôlables forcèrent les religieuses à contremander leur départ pour le Canada. C'est alors que le successeur de Mgr Lartigue songea à fonder la communauté des *Sœurs de la Providence*, dont les buts et l'apostolat concordent si étrangement avec ceux des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

C'est d'ailleurs la nouvelle directrice de l'Aide aux vieux couples qui nous rappelait, hier, ce fait à la fois historique et providentiel, alors que nous avions l'occasion de la rencontrer en compagnie de deux autres sœurs qui la seconderont dans son travail de charité ici. L'une d'elles ajoutait avec à-propos : « Vous voyez, nous avons bien fait de manquer le bateau, en 1841. L'Église canadienne compte, de ce fait, une communauté de femmes de plus. C'est quelque chose qu'il faut savoir apprécier. »

Ces trois religieuses — les deux assistantes de la supérieure sont arrivées par avion de France, lundi 1^{er} octobre 1951 — sont des Françaises. Ce sont : Sœur Joseph (Suzanne Boulogne), la supérieure ; Sœur Anne-Marie (Jeanne Elisabide) et Sœur Marie Marie Bajalé). Sœur Joseph était au pays depuis trois ans. Elle se dévouait à la maison de sa communauté à Asbestos quand elle a été nommée par ses supérieures majeures pour venir diriger cette œuvre d'assistance aux vieux couples à Montréal.

Le Dr Georges Monfette, président du bureau de direction de l'*Aide aux vieux couples*, nous expliquait de son côté, comment Son Exc. Mgr Paul-Émile Léger s'était montré très favorable à l'idée de solliciter le concours de cette communauté lorsqu'il lui avait fait part de ce projet, en juillet dernier. Les Sœurs missionnaires de Notre-Dame des Anges venaient de faire savoir, après huit ans d'un dévouement inlassable au service de l'œuvre, que le manque de vocations les forçait à abandonner l'institution de l'avenue Viger. Le 19 juillet, la maison-mère des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul à Paris acceptait cette demande et l'on voit avec quel empressement elle a dirigé ses religieuses vers notre ville.

L'ŒUVRE DES « PETITS MÉNAGES » EN FRANCE :

Sœur Joseph n'a pas été lente à nous faire remarquer comment cette œuvre d'assistance aux vieux couples rentrait bien dans les buts de sa communauté qui se voue au soulagement

de toutes les misères corporelles. Elle nous rappelait, à ce sujet, que leur fondateur, saint Vincent, avait lui-même établi une œuvre semblable en France, œuvre connue sous le nom des « Petits ménages » et qui subsiste encore, bien que sous une autre direction.

C'est avec une joie évidente que ces religieuses se consacrent à leur apostolat ici. Elles sont fières de continuer le travail de leurs devancières et de coopérer avec le bureau de direction de l'*Aide aux vieux couples*. Cette œuvre est née, il y a quinze ans. Au début, la co-fondatrice, — le fondateur fut le R.P. Archange, O.F.M. — Mme Pierre Charbonneau, qui se dévoue encore à cette même tâche, ne pouvait compter sur une assistance aussi organisée. Un bureau de direction devait cependant être bientôt formé et avec l'arrivée des religieuses de Notre-Dame des Anges, l'œuvre était définitivement et bien lancée. Ce bureau de direction, composé du Dr Monfette, comme président, de Mme Charbonneau, M^r J.-A. Julien, C.R., M^r Paul Paquet, N.P., MM. Gérard Desjardis, C.A., Maurice Gervais, Philéas Chartier, J.-Alphonse Durivage, Albert Lord et le Dr L. Archambault, voit à la bonne marche de l'œuvre, tandis que les religieuses s'occupent de la régie interne.

L'ancienne supérieure de la maison, Sœur Saint-François d'Assise, se plaisait également à noter, au cours de l'entrevue, comment l'*Aide aux vieux couples* avait reçu beaucoup d'appui de diverses associations, particulièrement de l'Ordre de l'Alambra, groupement formé exclusivement de chevaliers de Colomb, et de l'hôpital Saint-Luc. Cette aide, nous disait-elle, nous a grandement facilité notre tâche. C'est ce qui nous a permis de pouvoir héberger jusqu'à quarante couples à la fois.

Établies à Sherbrooke, les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul avaient envoyé avant aujourd'hui trois contingents de leurs religieuses au pays, toujours cependant dans le diocèse de Sherbrooke. En avril 1948, cinq de leurs sœurs arrivaient dans la ville de Sherbrooke pour s'occuper de l'*Œuvre de réhabilitation*. Le 2 octobre de la même année, trois autres étaient dirigées vers Asbestos pour y prendre la direction du petit hôpital Saint-Luc. Le 16 août 1951, enfin, deux autres venaient encore de France, dont la première Canadienne, Sœur Catherine (née Poulin). L'arrivée de ce dernier contingent permettait d'ouvrir une maison à *Coticok*.

Cette communauté, probablement la plus nombreuse du monde, avec ses 43.000 sujets, semble bien avoir l'intention de se fixer solidement au pays, comme elle l'a fait dans les autres parties du monde. Sœur Joseph nous disait, à ce propos, que sa congrégation songeait à fonder un noviciat à *Coticok* afin d'y attirer des vocations canadiennes. Déjà, l'on y compte deux postulantes de chez nous.

La grande cornette blanche de Saint-Vincent-de-Paul deviendrait ainsi chose familière parmi nous. Justement, au sujet du costume de ces religieuses que d'aucuns sont portés à trouver un tantinet original, Sœur Joseph nous a fait remarquer que saint Vincent l'avait calqué sur celui des femmes de la campagne de l'île de France à l'époque de la fondation. « Il est très simple », nous disait-elle, « avec sa jupe ample et plissée et son toquois blanc sur lequel s'ajuste la cornette également blanche ». De toute façon, pour le commun des mortels, la grande cornette ne peut faire penser qu'aux Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Il n'y a pas à se tromper.



T. H. M. BLANCHOT (*Pentecôte* 1946).



Etienne SOURNAC (à Kerker en 1937)
9 Septembre - 1874-1947 - 18 Janvier (Adigrat, Ethiopie).



TANANARIVE - 30 Septembre 1951 - Mgr Marcel LIEBRYRE,
Vic. Ap. de Dakar - Mgr Antoine SEVAT, Vic. Ap. de Fort-
Dauphin - M. Ambroise ENGELVIN, Lazariste

Elles ne sont que trois à l'Aide aux vieux couples pour le moment, mais le bureau de direction espère que ce nombre sera porté au moins à cinq dans un avenir rapproché. On songerait, en effet, à agrandir l'établissement de l'avenue Viger afin de pouvoir y recevoir un plus grand nombre de couples d'âge avancé. Et il y a du travail pour beaucoup plus que trois religieuses.

Quoi qu'il en soit, l'on doit se réjouir qu'un rêve chèrement caressé par le deuxième évêque de Montréal soit enfin devenu une réalité. Il est possible qu'un jour la réalité dépasse les ambitions les plus optimistes de Mgr Bourget, mais la première pierre de l'édifice est posée. Avec le temps, il prendra sûrement de vastes proportions.

(*La Presse*, Montréal, mercredi 3 octobre 1951.)

COLOMBIE

M. CLAUDE MERLE (1878-1947)

Originaire de Saint-Etienne (Loire), et né le 10 février 1878, Claude Merle poursuivit à Oran (Algérie) ses études secondaires. Sans retard, il y manifesta son goût pour la peinture ; et désormais, demeura affectonné aux pinceaux qu'il n'abandonna jamais.

A la détrempe, à la gouache, à la fresque, au pastel, à l'huile, il se délecta de multiples façons dans la variété et la gamme des méthodes, des styles et des couleurs. Toujours dans ce genre, il prit plaisir à manifester utilement son savoir-faire : rideaux ou coulisses de théâtre, peinture de scènes ou sujets imprégnés de mélancolie. Artiste et peintre par tempérament, il se montra néanmoins (la chose est à noter) d'un caractère doux et serviable, depuis les premiers temps de son enfance jusqu'aux derniers jours de sa vie de communauté. Aussi affectueusement le connaissait-on sous le surnom familier de *mirlitta* : *merlet*, *merleau*.

Avec le temps toutefois, sous l'emprise des épreuves et contrariétés, son caractère et son tempérament se nuancèrent de légère mélancolie. D'où, entre autres conséquences, dans ses esquisses picturales, la multiplication de la divine agonie.

A la fin des études secondaires, il fut admis dans la Congrégation le 27 septembre 1897, et après ses deux ans de séminaire et son service militaire, il prononça ses vœux, le 25 mars 1901 à Paris, en la chapelle des sœurs, au 140, rue du Bac. Durant ses études, il employa bien son temps, sans nul doute, si l'on en juge par la lumineuse trajectoire qu'il a laissée en Colombie, où il manifesta ses qualités, en quarante-quatre années de séjour. Il nous donna vingt ans de remarquable professorat et vingt-quatre ans le virent à la tête de plusieurs de nos séminaires.

Ordonné prêtre à Paris par Mgr Potron, O.F.M., le 6 juin 1903. Tout aussitôt, dans la ferveur et l'enthousiasme juvénile, il prit la route de Colombie où il fut placé à Tunja. Il y enseigna la philosophie et assura quelques cours au Petit séminaire. Il y travailla cinq ans, et en 1908, il partait avec un groupe de professeurs pour aller ouvrir le séminaire d'Ibagué, gracieuse ville du Combeima. Il y resta jusqu'en 1914 où les après nécessités de la guerre le ramenèrent en France.

A son retour en Colombie, il demeura encore plusieurs mois à Ibagué, puis de là, fut envoyé, en 1919, à Santa Rosa de Cabal.

Il y devait porter la lourde charge de supérieur de cette Ecole apostolique que, dès 1894, la province avait établie sur la Colline du *Rosario*. De 1919 à 1924, il s'y montra grand supérieur, ami affectionné de tous, artiste habile et religieux, et tout ensemble charmant causeur, infatigable amateur de photographie.

Cependant, en 1925, Ibagué le rappelait à nouveau : l'obéissance lui confiait la direction de ce séminaire. C'est là que nous fûmes heureux de le connaître, en cette heureuse année de 1927, où, jeune prêtre, il nous était donné de travailler avec lui, sous sa houlette. Apprécier ses délicatesses, mesurer sa noblesse d'âme, parler de sa cordialité comme confrère, souligner son dévouement comme directeur de la maison et comme professeur de premier plan, quand donc finirions-nous ? Il nous semble tout spécialement le contempler encore, en train de broser, à la gouache, toiles et décors de théâtre, pour la belle pièce théâtrale : *Un drame en Liconie* qu'adaptait pour la scène le P. Amaya, s'inspirant du roman de Jules Verne.

Il nous semble encore le voir à *Betania*. Là, durant un mois de vacances, il nous entretenait dans son charmant langage, il nous faisait entendre *En el Hoyo* ou l'Amaya de Villoslada pendant qu'à une courte distance, sursautaient les bouillons d'un chocolat mou et crémeux qu'ensemble nous prenions tous, élèves et professeurs, dans la plus chrétienne confraternité, tout en considérant de temps à autre l'ample vallée du Tolima qui se déroulait à nos pieds. Oh, heureux jours de Betania ! Oh, souvenirs aimables du bon P. Merle qui a tant aimé cette maison ! Nous ne craignons pas de nous tromper en affirmant que cette époque-là fut la plus heureuse de toute sa vie.

Popayan qui reçut plus tard le P. Merle comme supérieur, en 1929, et eut le bonheur de le posséder longtemps, ne lui occasionna pas autant de satisfaction, tout au moins pour les cinq dernières années de son stage. Il y a inévitablement dans toute vie des hauts et des bas, des fleurs et des épines...

Fatigué par le travail de ces dix années de supériorat de Popayan, et surtout meurtri par les épreuves, M. Merle fut appelé en 1940 à la maison centrale de Bogota.

Il y devenait assistant, et tout ensemble, professeur de morale et d'écriture sainte. C'est un devoir de constater combien fécond et bienfaisant fut le labeur accumulé ici en faveur de ses chers étudiants. Encore, son ombre erre dans les cloîtres, on l'écoute avec respect ! Que de bienfaits semés dans un fertile terrain par ce maître qui, au gré de tant d'expériences, avait accumulé une somme inoubliable d'expériences, de science et de sainteté.

Néanmoins, la maison centrale dut bientôt faire aussi un sacrifice et le laisser partir en 1946. Une nouvelle œuvre, le séminaire de San Gil, exigeait le soin et travail du savant professeur. Il parut alors que M. Merle se sentit rajeuni. C'était le chant du cygne. Travailleur infatigable, pieux, supérieur compréhensif, ami cordial, il ne pouvait, passer quelque part sans s'attirer la sympathie des âmes. San Gil, avec la plus vive affection, conserve le portrait de M. Merle, peint à l'huile. En une année et demie de silencieux labeur, en dix-huit mois d'action ferme et douce à la fois, M. Merle jeta ces fondements profonds qui résistent aux soudains ouragans.

Mais tenaillé par la maladie qu'il endurait avec une silencieuse patience, M. Merle fut ramené à Bogota et se soumit à une intervention chirurgicale. Hélas ! la fin était proche, le fruit était mûr. Il rendit sa belle âme à Dieu le 19 juillet 1947, à 5 heures et demie de l'après-midi. Tous, nous perdions un véritable ami, et la province de Colombie était privée de ce précieux dépôt, le P. Claude Merle : confrère d'une piété délicate, professeur d'une réelle compétence, véritable artiste qui sous la modestie cachait tout ce qu'il valait, supérieur remarquable à Santa Rosa, à Ibagué, à Popayan, à San Gil, très aimé de toute cette province colombienne qui l'eut, pour veiller sur ses destinées, en qualité de consultant provincial, de 1925 à sa mort.

Filemon BAYONA.

Adaptation du *Sembrador* (janvier-février 1951), pp. 8-12.

P.S. — Le *Sembrador* (Le semeur), revue polycopiée de nos étudiants de Colombie, agréablement présentée, assure à ses bienveillants lecteurs un air de jeunesse toujours souhaitable, et recueille souvenirs de la province et expériences instructives. *Bonum semen utique crescat !*

ÉPHÈSE : PANAYA CAPOULI

DANS LE RAYONNEMENT DE L'ASSOMPTION
LE PÈLERINAGE DU 19 AOUT 1951

A l'occasion de la proclamation du dogme de l'Assomption, un prêtre suisse, du diocèse de Bâle, le docteur Gschwind (1), établi à Istanbul depuis 1939, eut l'idée de conduire un pèlerinage d'Istanbul à Panaya Capouli afin de célébrer une messe le jour même de la proclamation. Pour des raisons faciles à comprendre, cette messe fut célébrée le 20 octobre. Le nombre de pèlerins (deux douzaines) ne répondit certainement pas aux désirs de celui qui les conduisait. Mais l'on put bientôt se rendre compte que ce modeste début aurait une suite.

En effet, le docteur Gschwind, avant sa carte de journaliste, en relation avec plusieurs membres du tourisme turc, fit annoncer son pèlerinage dans les journaux. Les journaux en firent des comptes rendus plus ou moins exacts et, dès lors, le nom de *Meryem* revenait fréquemment dans leurs colonnes. Il s'agissait, pour eux, du tombeau de *Meryem* qui attirerait sans doute de nombreux visiteurs. Et comme l'accès, jusqu'alors, était long et pénible, il fallait donc préparer les voies. On tracerait dans la montagne non pas des sentiers, mais une vraie route, asphaltée, qui permettrait aux autos d'arriver jusqu'à la Maison de la Vierge. Bref, c'était beaucoup de bruit, peut-être un feu de

(1) Le docteur Gschwind connaissait depuis longtemps Panaya Capouli. Il y était monté au moins deux fois, les années précédentes et dans des conditions très difficiles, pour y célébrer la messe. Le secret de cette dévotion ? Il a suivi à Rome les cours du Père Fonck, S.J. Le Père Fonck est monté par deux fois à Panaya, en 1892 et 1907 et s'en est fait l'apôtre ardent, dès la première heure, à Rome et à Insprück, où il avait des séminaristes de soixante-quinze diocèses.

paille, une étincelle. Elle pouvait s'éteindre aussitôt, comme aussi allumer un grand feu.

Cependant, les semaines et les mois s'écoulaient. Le tourisme s'offrait donc à construire la route, y mettant une condition : que les intéressés (les chrétiens) feraient, en quelque sorte, les premiers pas. Le plus pressant, c'était de réparer et surtout de couvrir la Maison de la Vierge dont les quatre murs, en divers endroits, s'écroulaient.

Son Excellence Mgr Descuffi (2) n'hésita pas un moment. Il forma aussitôt un comité légalement reconnu pour recueillir des fonds et en surveiller l'emploi, car il fallait prévoir des dépenses considérables. Et, d'accord avec M. Euzet, qui reste propriétaire, on commença divers aménagements absolument nécessaires et la restauration (3) de la ruine vénérable.

Presque en même temps, la route était commencée (1^{er} avril). Travail de géants ? non pas certes, mais très important : sept à huit kilomètres en lacets creusés le plus souvent dans la roche dure... Lorsque le 11 juillet, M. Euzet qui accompagnait Monseigneur pour inspecter la marche des travaux, aperçut de la plaine la ligne serpentante des remblais, il n'en croyait pas ses yeux. L'ascension se fit, ce jour-là, à cheval ou à pied, car les divers tronçons n'étaient pas encore raccordés. Mais un peu plus tard, vers la mi-août, non seulement des taxis mais des autobus pouvaient s'y aventurer sans danger.

Dès lors, un vrai pèlerinage s'imposait, qu'il fallait rendre aussi nombreux que possible. A cause des messes qu'il faut assurer le dimanche, on avait d'abord pensé à un jour de semaine. Mais il y eut tant d'insistance de la part de ceux qui, un jour de semaine, seraient tenus par leur travail, que le dimanche fût accordé. Il y aurait moins de prêtres, mais les fidèles seraient plus nombreux.

Depuis longtemps déjà, et de tous les côtés, ville et banlieue, dans les milieux catholiques, on sentait comme une espèce d'enthousiasme et l'on se disait les uns aux autres : Oui, nous irons à Panaya ! Mais quel serait le résultat ? Il a dépassé toutes les espérances.

Et ce n'était pas une petite affaire que d'organiser le transport de tant de monde. Sans doute pour ceux qui, en assez grand nombre, disposaient d'autos privées, rien de plus simple. Mais pour les autres, les plus nombreux, que de difficultés, d'autant plus qu'il s'agissait d'une première expérience sur une route nouvelle.

Avantage très appréciable du dimanche : la route d'Imir à Seldjouc serait moins encombrée de lourds camions... Arrivés à Seldjouc, on longea les ruines d'Ephèse et l'on fut agréablement surpris de voir, après un poteau qui indiquait la grotte

(2) Les lecteurs des *Annales* seraient inexcusables s'ils soupçonnaient Mgr Descuffi d'avoir emboîté le pas au tourisme. Que l'on se reporte à l'année 1948 et qu'on y relise l'appendice de sa réponse à la consultation au sujet de l'Assomption. (Voir *Annales*, t. 112-113, p. 149-146.)

(3) Ce mot a fait pousser un cri d'alarme à quelques-uns. Mais il ne s'agit pas d'une restauration au sens archéologique du mot. L'honnête entrepreneur qui a fait ce travail n'a nullement prétendu refaire la Maison de la Vierge comme elle était, mais simplement relever ce qui tombait et de couvrir le tout par de petites coupoles en ciment armé. Ce sera là un point de repère pour les archéologues futurs.

des Sept Dormants, celui qui porte ces mots : *Meryem yolu!* Chemin de Marie, sur lequel on allait s'engager.

Et tout de suite, ce fut l'ascension. En quelques minutes, la plaine d'Ephèse était déjà à nos pieds, plantée d'innombrables figuiers, se découvrant de plus en plus. Bientôt, l'on avait à droite le mont Coressus couronné par les fameux murs de Lysimaque sur une longueur de quatre kilomètres... Puis le golfe même d'Ephèse, d'où la mer s'est retirée et où l'on distingue les sinuosités du Caystre que l'on fait appeler par les Turcs le petit Méandre (*Küçük Mendere*).

Ceux qui ont assisté (ils sont bien rares !) au premier grand pèlerinage de 1896 et à ceux qui depuis, presque tous les ans, ont été faits à Panaya jusqu'en 1914, ont quelque droit de regretter le passé. La longue file des pèlerins gravissant les sentiers abrupts formait une interminable et bien belle guirlande aux flancs de la Sainte Montagne et l'on entendait, par intervalles, des cantiques répétés par tous les échos. Que les temps sont changés ! pourrait-on dire. Cependant, la douzaine d'autocars et les dizaines d'autos glissant sur la route toute fraîche présentaient un spectacle assez beau par lui-même et non pas seulement par sa nouveauté. Silence donc aux louangeurs des temps révolus !

Juste à l'endroit où il faut descendre pour atteindre la Maison de la Vierge dans le creux de montagne où elle est nichée, il y a une esplanade naturelle qui semble préparée de toute éternité pour un garage d'autos. C'est là que toutes les voitures s'arrêtent devant les poteaux indicateurs où stationnent des gendarmes chargés de faire respecter la consigne.

A partir de là, on s'acheminait, par petits groupes, jusqu'au Sanctuaire désiré. Une dame zélatrice avait eu l'heureuse idée de se porter devant les arrivants et là, le crayon en main, elle demandait à un chacun : « Ferez-vous la communion ? » Le chiffre des demandes dépassa bientôt deux cents.

La messe avait été fixée à 10 heures afin que tous, même les retardataires, eussent le temps de se réunir. En attendant, on se précipitait vers la Maison de la Vierge, devenue une vraie petite église, pour y prier et offrir des cierges à Marie. On s'y attardait volontiers, n'en sortant que parce qu'il fallait faire place à d'autres.

Et puis, l'on se groupait sur une petite esplanade en face de l'autel en plein air qui fut bientôt tellement entouré de toutes parts que le célébrant lui-même aurait quelque peine à faire les mouvements liturgiques.

Pendant que l'archevêque, les prêtres et les enfants de chœur se revêtaient, à l'intérieur, de leurs ornements, tous ces pèlerins groupés de plus en plus nombreux devant l'autel, se mirent à chanter les vingt-six couplets de l'Ave Maria de Lourdes adapté à Panaya, à Notre-Dame d'Ephèse (4). Et c'était plus qu'un chant :

(4) Cantique à Notre-Dame d'Ephèse.

- | | |
|--|--|
| 1. Enfants de Marie,
Chantons en ce jour,
La Reine bénie
De ce beau séjour. | 3. O plaine d'Ephèse,
Et toi, mont Pion,
Pentes du Corèse,
Nous vous saluons. |
| 2. C'est la toute Sainte,
C'est la Panaya.
Suivons-la sans crainte,
Marchons sur ses pas. | 4. Sur cette colline
Marie a vécu
Des heures divines,
Pensant à Jésus. |

une prière, l'attitude, la physionomie de tous étaient celles de gens qui prient avec ferveur, femmes et hommes, y allant de bon cœur et de toute leur voix, sans la forcer. Ces Ave Maria, répétées vingt-six fois dans ce calme et gracieux paysage dominé au sud par le *Solmissos*, mont sacré d'Artémis (Diane) où se déroulaient autrefois, du temps même de la Vierge, les processions nocturnes en l'honneur de la déesse, quel contraste émouvant !

L'archevêque commença par bénir l'intérieur de la chapelle, puis il s'avança jusqu'à la porte et de là, il bénit symboliquement toute la route de *Meryem*. Et le cortège se mit en marche, bien réduit en vérité et cependant trop nombreux pour se frayer un passage à travers la foule qui encombrait tout. Mitre en tête et crosse en main, aussi majestueux que dans sa cathédrale, l'archevêque se dirigea vers l'autel, pressé de tous côtés par les fidèles désireux de trouver place. Et la messe commence. Les

5. La voie douloureuse
Que Jésus suivit,
Sa mère pieuse
La refait ici.
6. Oh ! qu'à son exemple,
De ce Dieu souffrant
Noire âme contemple
Les cruels tourments.
7. La mère attendrie
Attend chaque jour,
Patiente et ravie,
Son fils, son amour.
8. O Mère éprouvée,
Bien dur est l'exil,
La mort désirée,
Sera sans péril.
9. L'or pur mis en terre
Ne se ternit pas,
La mort éphémère
Ne vous corrompt pas.
10. Baissons avec crainte
Le roc vénéré
Qui reçut l'empreinte
De son corps sacré.
11. Jésus vous réclame,
Quittez ces hauts lieux
En corps et en âme,
Volez vers les cieux.
12. Portez sur vos ailes,
Ardents Séraphins,
La Reine immortelle
Au séjour sans fin.
13. Joyeux chœurs des Anges
Myriades d'élus
Terrestres phalanges,
Chantez ses vertus.
14. Reine tutélaire,
Près de l'Éternel
Vous êtes la Mère
De tous les mortels.
15. En vain l'hérésie
A lancé ses traits,
La Vierge Marie
Triomphe à jamais.
16. Salut Vierge et Mère,
L'Église, en ce lieu,
T'acclame en prière
Vraie Mère de Dieu.
17. Auguste demeure,
Désert enchauté
Revis à cette heure,
Reprends ta beauté.
18. Témoins séculaires
Du passé chrétien,
Dites à nos frères
La foi des anciens.
19. Apôtres d'Asie,
Saint Paul et saint Jean,
Au peuple qui prie
Rendez Dieu clément.
20. Patron tutélaire,
Fidèle saint Jean,
A la même Mère
Offre tes enfants.
21. Divine Marie
Nous t'en supplions,
Fais qu'en notre vie,
Toujours nous t'aimions,
22. Bénis nos familles,
Rends-nous tous heureux,
Que sur nos fronts brille
L'image de Dieu.
23. Embrase notre âme
De l'amour divin,
Ranime à sa flamme
Tout le genre humain.
24. Protège l'Église
Contre les méchants,
Et de ta main brise
L'effort de Satan.
25. Notre vie sur terre
Doit toujours monter
Vers vous, notre Mère,
Vers l'éternité.
26. A travers la vie,
Pèlerins d'un jour,
Gagnons par Marie
L'éternel séjour.

motets en latin les plus simples, mais toujours chantés par la foule.

Après l'évangile, un discours de circonstance s'imposait. Il fallait indiquer le sens religieux et l'importance de cette manifestation en l'honneur de la Vierge. Et aussi quelques mots de remerciements en langue turque aux autorités qui se sont montrées si bienveillantes et *l'ont rendue possible* (5). Conclusion par une invocation à la Vierge, en langue turque, commentée en français où cependant le dernier mot a été un mot turc.

Sans table de communion et les fidèles étant pressés autour de l'autel, comment obtenir un ordre convenable ? Chacun se présentait tour à tour devant le célébrant immobile. C'était la meilleure solution. Il y eut bien quelques hésitations, car le tour d'un chacun était bien impossible à fixer, mais tout se fit avec calme et dignité. Le Saint Ciboire était épuisé et les communicants se présentaient encore. Il y en eut donc plus de deux cents !...

Au premier grand pèlerinage de 1896, M. Poulin qui avait un goût prononcé pour la statistique, en avait compté exactement cent cinquante-neuf ! Ceux-là étaient venus à pied, quelques-uns très rares, à âne ou à cheval. Les communicants de 1951 avaient fait tout le trajet en voiture, bien plus facilement sans doute, mais non pas sans fatigue. Trêve de comparaisons !

Un *Te Deum* était dans le programme, pour la fin de la messe. On se contenta d'un Magnificat qui jaillit de toutes les poitrines et de tous les cœurs. On se sentait pris dans ce torrent des générations qui, toutes, proclament bienheureuse la Vierge Marie : *Beatam me dicent...*

Il va sans dire que les appareils photographiques ne sont pas restés inactifs. Quelques opérateurs venus d'Istanbul y ont expédié immédiatement par avion, leurs plaques afin que les journaux du lendemain, à Istanbul, en fussent illustrés comme ceux d'Izmir.

La source d'eau fraîche et limpide coule infatigablement jour et nuit, mais son débit, assez peu abondant suffisait à peine à désaltérer une si grande foule, par cette journée d'août assoiffante. Même entre gens très pacifiques, on pouvait craindre des bagarres. Mais des gendarmes étaient là chargés de retenir ceux qui étaient trop pressés et de laisser passer chacun à son tour. Ainsi, tous purent s'abreuver à cette eau que tous considèrent comme sainte, puisqu'elle passe sous la Maison de la Vierge, encadrée de deux magnifiques platanes. *Quasi platanus exaltata sum juxta aquam in plateis.*

L'après-midi, on fit les exercices du jubilé. En récitant et chantant les prières prescrites, on tourna en procession autour de la Sainte Maison. Il y eut certainement quelques abstentions, mais un groupe considérable resta fidèle et la procession devint assez longue pour que les *Ave Maria* des derniers fissent écho à ceux des premiers, un peu comme à Lourdes. Il paraît que ces chants d'ensemble ont fait grande impression sur les musulmans qui n'entendent jamais que la voix du muezzin sur son minaret ou, dans la mosquée, celle de l'Imam.

(5) Tout un groupe de personnages, dont le vali (préfet d'Izmir) et deux ministres, s'ils n'ont pas assisté à la cérémonie religieuse, ont tenu à faire acte de présence ce jour-là, et ont voulu être photographiés autour de l'archevêque.

Or, les musulmans étaient accourus nombreux des environs et même de loin, plus nombreux peut-être que les chrétiens, mais nullement désagréables sinon parce qu'ils augmentaient l'encombrement en cet endroit où il n'y a qu'une petite esplanade et une allée de quelques dizaines de mètres, plantée d'oliviers.

Ils cherchaient, en curieux pleins de respect, à pénétrer dans le sanctuaire, s'arrêtaient longuement devant la statue de la Vierge aux bras étendus, comme sur la médaille miraculeuse, mais *sans mains* (6). Et combien de cierges allumés surtout par les femmes musulmanes, avec quel empressement touchant ! On serait moins étonné de ce geste, si l'on se rappelle que de très nombreuses familles turques ont émigré des pays grecs en Asie Mineure. Elles y ont apporté quelques usages chrétiens : faire réciter sur soi des prières par le prêtre, allumer des cierges, etc... Usage universel d'ailleurs et qui a inspiré à Huysmans de belles pages dans les *Foules de Lourdes*.

Il avait été réglé que les autocars ne devaient être que de quarante places. Deux cents pèlerins d'Izmir environ s'étaient engouffrés dans des *soixante places*. Ils reçurent de la police, défense absolue de quitter la plaine, à leur grand dépit, car une journée entière dans les ruines d'Ephèse surchauffées offrait un séjour bien désagréable. Les plus éprouvés furent les pèlerins d'Istanbul et d'Ankara qui, par suite d'un malentendu ne purent arriver à Panaya que tard dans l'après-midi, vers 3 ou 4 heures. Et plusieurs d'entre eux étaient encore à jeun, afin de pouvoir communier.

Comme c'était la première expérience que l'on faisait sur le *chemin de Marie*, on pouvait craindre à la descente comme à la montée, quelque désagrément. Il y eut seulement quelque retard et, fort heureusement, nul accident notable. Donc, *Deo gratias* !

Où, il y a lieu de remercier Dieu qui a tout conduit. En effet, cette résurrection de Panaya, après une mort apparente de bientôt un demi-siècle, est un vrai miracle. L'année dernière à pareille date, personne n'aurait pu même imaginer l'événement qui s'est produit cette année. Dès que, fin 1950, il fut question d'une route, M. Euzet n'entrevoit que des sentiers. Et la route est là. C'est un fait. Certes, il est facile de voir les facteurs humains qui sont entrés en jeu (7). Mais le concours de circonstances qui ont amené ce résultat ne peut s'expliquer humainement. Le *doigt de Dieu* n'est pas une vaine métaphore.

Et comment ne pas remarquer que cet événement prodigieux s'est produit exactement en la soixantième année après la *Découverte*, qu'il faut écrire avec une majuscule. Car elle est aussi une autre espèce de miracle (8). D'un mot, que cet endroit connu seulement par les chrétiens d'un village situé à environ quatre

(6) Cette statue, portée à Panaya, il y a un demi-siècle, et posée sur un socle naturel à un coin de l'allée, fut, par deux fois, au cours de deux grandes guerres, précipitée dans le ravin et, par deux fois, relevée et placée à l'intérieur de la Maison. Elle semble avoir fait, dès le commencement, une impression profonde sur les visiteurs musulmans.

(7) Comment ne pas donner une pensée à ces pauvres ouvriers qui, en juillet, août, pour gagner leur pain, ont arrosé de leurs sueurs, le *Chemin de Marie* ?

(8) L'historique détaillé de cette découverte est rédigé et n'attend qu'un éditeur.

heures de marche, qui venaient y célébrer le 15 août, et totalement ignoré des voyageurs, ait été découvert en 1891, en plein mois de juillet, par MM. Jung et Vervaux, lazaristes, guidés uniquement par les indications consignées dans la *Vie de la Sainte Vierge*, d'après Catherine Emmerich, c'est aussi un fait qui appartient à l'histoire et bien difficile à expliquer humainement. Hélas ! c'est principalement le nom de Catherine Emmerich associé à celui de Panaya Capouli qui chez un très grand nombre et dès le premier jour, a jeté le discrédit sur cette découverte. Mais que l'on pense ce qu'on voudra des écrits dictés par la voyante, le fait reste ce qu'il est.

Pourquoi vouloir ignorer que s'il y a des adversaires implacables de ces écrits, il y a aussi des admirateurs et qui ne sont pas tous des esprits faibles. Tout dernièrement (21 septembre), M. Louis Massignon, du Collège de France, à son retour d'Ephèse et de Panaya, disait à Mgr l'archevêque combien il avait été enchanté ! D'ailleurs, ajoutait-il, je suis grandement dévôt à Catherine Emmerich, à l'exemple de Huysmans qui avait son image devant lui et la regardait souvent.

Il est bien permis de rapprocher de cette favorable appréciation toute récente, celle d'un autre savant, un prince de l'Occidentisme français, Charles Lenormant qui, après avoir lu la « *Vie de la Sainte Vierge* », d'après Catherine Emmerich, traduite par l'abbé Cazalès, écrivait : « ...*Nous l'avons lu (cet ouvrage) avec une curiosité soutenue, nous y avons trouvé un charme véritable, une incontestable édification et souvent même, par exemple pour ce qui se rapporte à la question si controversée du lieu où la sainte Vierge est morte, nous avons été surpris de l'accord que présentent les méditations de la sœur Emmerich avec les conclusions auxquelles conduisent les inductions légitimes de la Science.* » On peut lire ces lignes dans le tome XXXIII du *Correspondant*, année 1854, pp. 939-946, à une date où le futur découvreur de Panaya, M. Jung, avait à peine huit ans.

On est en droit d'opposer cette appréciation au dédain transcendant professé et communiqué à tant d'autres par l'illustre Louis Duchesne dont l'esprit caustique a été pour beaucoup dans la réputation que lui a faite sa réelle valeur d'historien.

Enfin, comment oublier, en pareil jour, la sœur Marie de Mandat-Grancey, la vraie mère de Panaya, et M. Eugène Poulin, le chevalier sans peur et sans reproche de Notre-Dame d'Ephèse. Chère et vénérée sœur Marie, n'étiez-vous pas au milieu de nous, comme autrefois, vous écriant : « Que c'est beau ! que c'est beau ! » et, vous reprenant aussitôt, comme si vous éprouviez un remords de cette satisfaction trop naturelle. Ah ! je sais bien que la Sainte Vierge n'a pas besoin de cette gloire extérieure. Mais enfin, puisque nous pouvons la lui procurer, n'est-ce pas pour nous un devoir ? »

Et vous, cher et vénérable monsieur Poulin, qui avez emporté dans la tombe cette *Histoire intime* de Panaya que vous rêviez d'écrire, pouviez-vous être absent en ce jour-là ? Vous qui avez prédit cette résurrection en termes formels ? Voici, en effet, ce qu'il écrivait en un moment où la destruction totale de tout ce qui s'était fait à Panaya et pour Panaya semblait être définitive :

« *Dors donc, cher Panaya, dors sous tes ruines comme Lazare dans son tombeau. Quand l'heure sera venue, le Maître te dira comme à Lazare : Sors de sous tes ruines, et alors tu reprendras*

une vie nouvelle et plus grandiose (sic) que la précédente. Gloire à Dieu ! gloire à Marie. (Hist. manusc. t. II, p. 195.)

M. Poulin est mort en 1928, sans avoir revu Panaya depuis 1914 ! *In spem contra spem*, comme le Patriarche.

Izmir, le 27 septembre 1951.

LISBONNE

L'HÔPITAL SAINT-LOUIS DES FRANÇAIS A LISBONNE (1)

Dès le commencement du XV^e siècle, la colonie française de Lisbonne s'organisa, sous le patronage de Saint Louis, en confrérie, dont une des premières préoccupations fut le soin des malades. Le règlement ordonnait que « s'il venait des marins pauvres perdus par quelque accident », ils recevraient toute l'aide possible « jusqu'au moment où une embarcation serait trouvée pour les ramener en France ».

Après bien des vicissitudes et sur l'instigation du marquis de Cêbes, ambassadeur de Henri II, et ensuite de Jean Nicot, son successeur, la confrérie fit l'acquisition d'un terrain et de quelques maisons, alors situés en dehors du mur d'enceinte de Lisbonne, pour y établir l'église Saint-Louis et ses dépendances. Les travaux commencèrent en 1559 et la première messe fut dite le 25 août 1572, jour de la fête de Saint Louis. La construction avait pu être faite grâce à l'autorisation du grand roi Dom Sébastien de percevoir un droit sur chaque navire français qui entrait dans le port de Lisbonne. Ce fut la origine du « droit de Saint-Louis » qui devint pour la confrérie une source féconde de revenus.

Le 17 novembre 1755, au cours du tremblement de terre qui dévasta toute la ville et de l'incendie qui lui fit suite, disparut en quelques instants ce sanctuaire qu'avaient enrichi pendant trois siècles le patriotisme des marchands français et la dévotion des Portugais.

On s'occupa de la réédification de l'église, puis, grâce à l'influence persévérante du comte de Saint-Priest, ambassadeur du roi de France, Louis XV attribua « une somme de vingt et un mille et une livre six sous, trois deniers à la charge d'établir un hôpital national où l'on pourrait secourir les gens de mer et autres français blessés et malades qui se trouveraient à Lisbonne et qu'on aurait à renvoyer en France ». Cet hôpital, après avoir fonctionné régulièrement pendant quelques années, fut fermé en 1792, sans doute en raison des dettes qui l'accablaient.

Il ne reprit son activité qu'en 1832, au moment de la grande épidémie de choléra qui éclata à Lisbonne et qui n'épargna pas les bâtiments de guerre mouillés dans le Tage. On dut y transporter en particulier l'équipage entier de la frégate « La Melpomène » dont une grande partie dut son salut aux soins reçus.

Plus tard, en 1856, une nouvelle épidémie de choléra, et en 1857 la fièvre jaune redonnèrent de l'importance à l'hôpital.

(1) Ces documents m'ont été fournis par le Père de Saint-Palais d'Aussac, recteur de l'église Saint-Louis des Français, et par le docteur S. Da Costa-Sacadura, médecin-chef de l'hôpital, que je suis heureux de féliciter pour l'œuvre si utile qu'ils poursuivent au Portugal.

C'est alors que, le 23 octobre 1857, débarquaient à Belém, accompagnés de sœurs françaises, trois missionnaires. Le souvenir de l'un d'eux, le Père Miel, qui fut, jusqu'à sa mort, en 1896, le grand bienfaiteur de la colonie française au Portugal, reste aujourd'hui intact.

A peine débarqués, une sœur et le P. Miel furent atteints de la fièvre jaune. La sœur fut emportée en quelques heures, tandis que le Père Miel, contre toute espérance, guérit.

Il se consacra entièrement à la réorganisation d'un petit hôpital qui, dans un local loué, commença à fonctionner sans aucun moyen. Quand au mois de septembre 1860 se présenta le premier malade, il fallut écrire à une dame française pour lui demander une paire de draps. Mobilier, lingerie, médicaments, tout manquait. Dans la caisse, pour toute fortune, se trouvait une somme de cinquante-cinq centimes, qu'une bonne sœur avait déposée. Il fallait tout créer.

« Mais, écrit le Père Miel, nos malades pouvaient désormais s'y présenter, sûrs d'y trouver sur la terre étrangère un asile où ils seraient reçus et traités comme en France. Et nos marins, au moment du départ, pouvaient annoncer à leurs mères, à leurs femmes et à leurs enfants qu'à Lisbonne, il y aurait pour eux un lieu de refuge où ils se reposeraient en famille des longues souffrances de leur rude métier, une sœur pour panser leurs plaies et un prêtre pour leur apporter, dans leur langue maternelle, les suprêmes consolations. »

Sous la protection du gouvernement de l'Empereur, le Père Miel fonda une « Société de Bienfaisance », recrutée parmi les Français établis au Portugal, présidée par le Ministre de France et chargée des frais d'entretien de l'hôpital. Une subvention fut de plus accordée par les Compagnies maritimes des paquebots français dont les malades seraient admis à l'hôpital.

Les ressources furent néanmoins insuffisantes et il fallut de larges dons de la colonie française et de la Société portugaise pour combler les dettes.

En 1867, la Société de Bienfaisance put enfin négocier l'achat du palais « Cunhal das Boas » situé entre les rues da Rosa et du Carvalho, aujourd'hui Luz Soriano, le transforma et y établit l'asile Saint-Louis. C'est là que se trouve actuellement l'hôpital Saint-Louis des Français, dirigé par le recteur de l'Eglise Saint-Louis et les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

L'asile Saint-Louis, qui prit si rapidement un tel développement qu'il fallut surélever les bâtiments, contenait au début un hôpital pour les Français et un pensionnat pour les jeunes filles françaises et portugaises. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un hôpital ouvert par priorité à tous les Français, mais qui admet aussi les Portugais.

Situé dans un vieux quartier sur une hauteur qui domine la ville aux multiples couleurs et d'où l'on aperçoit l'immense estuaire du Tage limité par les collines de l'Outra-Banda, blond ou vert suivant les heures et le temps qu'il fait, peuplé de paquebots, de cargos et d'une multitude de barques à allure phénicienne, l'hôpital est bordé par un charmant jardin coloré par des bougainvillées remontant jusqu'aux terrasses et ombragé par une végétation luxuriante ; il n'a aucune allure grandiose, mais son aspect simple et accueillant, la qualité des soins que l'on y reçoit, le dévouement admirable de la Sœur supérieure et des filles de la Charité y attirent un grand nombre de malades. Les cinquante lits qu'il contient sont constamment occupés.

Bien que fonctionnant comme un établissement privé, il reçoit gratuitement les indigents français et recueille les vieillards français démunis de ressources ; il parvient cependant à se subvenir à lui-même grâce aux malades payants. Les bénéfices permettent même chaque année des aménagements nouveaux qui en ont fait aujourd'hui un centre médico-chirurgical bien outillé, doté d'une instrumentation moderne et complète.

Aussi, le mouvement des malades s'accroît-il sans cesse. De 231 malades en 1927, il a atteint, en 1950, 809 malades (dont 657 en chirurgie et 152 en médecine).

Depuis 1914, le médecin-chef est le docteur Costa-Sacadura qui s'est dévoué à cette œuvre de façon toute désintéressée puisque, non seulement il ne reçoit aucune rémunération, mais chaque année, il abandonne, pour l'amélioration de l'hôpital, l'indemnité que les règlements lui accordent pour ses frais de transport (2).

On ne dira jamais assez l'effort que certains Français font à l'étranger. Cet effort a été, dans ces dernières années, favorisé énergiquement, au Portugal, par S.-E. M. Jean Du Sault, ambassadeur de France, qui, parmi les nombreuses tâches qu'il s'est assignées, peut compter la construction d'un lycée français attirant un nombre de plus en plus grand d'élèves et le développement de l'hôpital Saint-Louis auquel il porte un précieux encouragement.

L'hôpital Saint-Louis de Lisbonne est, pour notre prestige, une institution digne d'éloges, d'autant plus remarquable que le plan hospitalier et sanitaire du Portugal, bien qu'en plein développement, est loin d'être achevé.

André SICARD.

(*La Presse Médicale*, 59^e année,
7 juillet 1951, p. 989-994.)

2) Il faut souligner aussi le désintéressement des médecins portugais qui soignent et opèrent gratuitement les malades français ne pouvant les rétribuer.

MONSIEUR ALCIDE MARINA

(1887-1950)

Mgr Alcide Marina est né, le 24 mars 1887, à Santimento, dans la vallée du Pô, le dernier d'une famille de cinq enfants. Son père, Benvenuto, un homme droit et estimé, était instituteur, maître de chœur de la paroisse et gérait, en même temps, un petit commerce de vin au détail. Quelques mois après la naissance d'Alcide Giuseppe, la foudre, au cours d'un orage, tomba sur l'église et le blessa à la jambe. Il ne s'en releva plus et mourut deux années après.

Sa mère, Isabella Marchesi, venue d'une riche famille de cultivateurs des environs, était une ménagère peu enthousiaste. Devenue veuve, elle se remaria avec un homme de Travazzano qui, parti en Amérique pour affaires, n'en revint pas. Trois de ses enfants étaient morts en bas âge ; restée seule et en difficulté pour assurer l'avenir des deux autres, Isabella quitta le pays avec le petit Alcide Giuseppe et sa sœur Anna-Maria et vint s'installer à Plaisance. Elle y ouvrit un modeste commerce, assez

vite prospère. Elle finit par se retirer à Monza, où elle fut accueillie par une riche famille.

C'est là, à Monza, qu'Alcide Giuseppe entra à l'école primaire et, ensuite au collège Saint-Joseph, tenu par les Frères Barnabites. Il y laissa le souvenir d'un élève moyen et assez irrégulier.

En 1901, la Providence lui marqua sa route en le faisant admettre, malgré son retard, au collège Albéroni. Les débuts furent difficiles : « *Vale poco* », « Il ne vaut pas grand chose ». estimait un de ses premiers professeurs. Mais son travail tenace, servi par une mémoire magnifique, lui permirent de vaincre tous les handicaps et de se hisser, lentement, de la dernière à la première place, qu'il ne quittera plus. « Je le revois, écrit un de ses anciens camarades, assis à son banc à l'école et attentif aux livres et aux leçons, protégé du bras droit, comme d'un écran, pour mieux se recueillir... Il écrivait prompt à l'année, avec fidélité et délicatesse et avec, dans son sourire, de l'intelligence, de la maîtrise... Il devait, lui aussi, vivre une intense vie intérieure... »

Le collège va le marquer profondément dans sa formation et il évoquera toujours avec émotion les austères mais riches années de son adolescence au collège Albéroni : « *Une discipline de fer et, par conséquent, une vie de soldat. Aucun de nous ne s'en plaint. Ce terrible sérieux nous a admirablement préparés à la vie.* » « *Je voudrais savoir rester froid et maître de moi, car j'ai peur d'être trahi par ce qui chante au fond de mon âme comme l'écho d'un hymne sonore que les siècles nous ont transmis avec la douce nostalgie d'un perpétuel printemps de l'esprit. Car pour nous, élevés entre ces murs bénis, parler du collège de Saint-Lazare veut dire parler de notre âme et nous ne savons pas toujours cacher le frémissement d'émotion qui nous prend, chaque fois que nous revivons l'histoire de cette Alma Mater... »*

VOCATION. — Au début de l'année 1906, suivant une vocation secrètement cultivée et mûrie, Alcide quitte Plaisance et entre au Séminaire interne de Montecitorio.

Il y passe une année de calme et de recueillement, brusquement interrompue par le tirage au sort des listes de recrutement du chef-lieu de sa commune qui le désignent pour trois années de service militaire. Il se rend, à Rome, à l'hôpital militaire du Celius. Il y rouge son frein, essaie diverses démarches pour se faire libérer avant terme : « *Que cette vie finisse enfin ! Vous pouvez croire que j'en ai vraiment assez...* » Il réussit tout de même à partir. Il retrouve sa maison et, poursuivi par une ardente vocation, il fait les saints vœux, le 27 septembre 1909. En trois semaines, il reçoit le sous-diaconat, le diaconat, et, enfin, avec dispense de seize mois d'âge, le sacerdoce, le 18 décembre 1909, dans la basilique du Latran, des mains du cardinal Respighi.

Il termine ses études de théologie, passe brillamment son doctorat et, au début de l'année scolaire 1910, est envoyé à Plaisance comme professeur d'histoire ecclésiastique. Il ne va pas y rester longtemps. A la fin de l'année, une dissertation académique publique sur *La controverse nestorienne et saint Cyrille*, peut-être trop brutale et objective, l'oppose à son supérieur, l'austère don Segadelli. Il quitte le collège et part à Florence, dans la maison des missionnaires.

AUMONIER MILITAIRE. — En 1916, l'Italie entre en guerre et M. Marina, mobilisé, est un des premiers sur le front, à l'hô-

pital militaire de campagne de Campo, sur l'Isonzo. Son rôle d'aumônier militaire, servi par sa jeunesse et sa belle énergie, va être magnifique.

Jusque dans les plus durs moments, il reste près de ses soldats, aimé de tous et sans faiblesse. Il monte une petite bibliothèque pour les malades. Il organise des réunions d'aumôniers. Il pourchasse le défaitisme et, plusieurs fois, à la place des officiers impuissants, il ranime le moral des soldats, épuisés par la retraite, la fatigue et au bord de la révolte.

En 1917, don Marina est muté au 22^e Groupe d'artillerie lourde, appartenant au T.A.I.F. (Troupes Italiennes envoyées sur le front français). Il parcourt en bicyclette son nouveau secteur, y organise une belle messe pascalle. « Dans ces fonctions, il a appris à connaître et — il le dira lui-même — à estimer la France, dont il possédait admirablement la langue. Il fut particulièrement impressionné par la vitalité chrétienne qu'il y rencontra, soit dans le cadre du ministère pastoral, soit, surtout, dans le domaine de l'élite religieuse, qu'il était particulièrement apte à apprécier. » (*Le Journal d'Istanbul*, du 28 septembre 1930.)

Ne nous étonnons pas qu'il ait été plusieurs fois cité et décoré et, en particulier, fait chevalier de la couronne d'Italie. Il n'en parlera jamais d'ailleurs et, un jour, où une réception officielle du roi l'obligera à porter ses décorations, ses élèves remarqueront la manière discrète dont il les masque, avec son chapeau tenu devant sa poitrine.

La guerre se termine et telle est l'impression qu'il laisse qu'un de ses amis lui écrit : « *Je suis bien sûr qu'un avenir splendide t'est réservé, que tu portes avec toi, et que tu iras loin... Moi, j'ai l'avantage de t'avoir connu et d'avoir prévu la route lumineuse que tu suivras. Pour moi, ma vie — neuf chances sur dix — se passera à l'ombre des tours d'Albenga et, par suite, ne sera guère brillante. La seule lumière qu'il y aura, je l'espère, sera la tranquille paix des amours du foyer.* »

Revenu à Florence, don Marina retrouve un peu de calme et reprend ses études. C'est à cette époque qu'il publie le *Journal* de Giosué Borsi. Ses supérieurs ne l'oublient pas. Ils l'invitent à venir à Rome prendre la direction des *Ephemerides Liturgicæ*. Il refuse. Les supérieurs insistent. Sa réponse est directe, avec encore un peu du style de l'aumônier militaire : « *Je déplore, pour l'amour que je porte à la Province, que mes raisons aient été seulement appréciées ; je croyais qu'elles valaient davantage... Parce que je ne tiens à passer ni pour un saint ni pour un imbécile, je déclare que mon opposition au projet en question — opposition qui durera tant que mon cerveau sera en bon état — naît de raisons plus élevées que celles, vulgaires, provoquées par mon hyperbolique attachement à la maison de Florence. Il suffit d'y être resté un seul jour pour comprendre que ce n'est ni le paradis ni même son antichambre...* » Avec bonté, son Visiteur insiste encore et don Marina accepte enfin le sacrifice. Il n'y restera qu'un an mais s'y attachera et la revue prendra, avec lui, une impulsion nouvelle.

SUPÉRIEUR DU COLLÈGE ALBERONI. — Au collège Alberoni, il va donner toute sa mesure. C'est, d'abord un chef, à l'imposante prestance et totalement maître de lui, dont l'autorité et la valeur ne se discutent pas. La parole est directe, claire, précise : « *un grand seigneur de la parole* », a-t-on dit de lui ; l'esprit ouvert et mesuré, sachant à la fois conserver en honneur les solides

traditions et éviter un conformisme stérile. Avec lui, l'Institut prend tout un essor : il reorganise la bibliothèque, monte une semaine thomiste digne d'une grande université, relance le *Dicrus Thomas*. Il veut faire de sa maison un institut de piété profonde et de haut savoir.

Il aime beaucoup les jeunes, les suit de sa correspondance, les pousse au travail, à l'apostolat, au don d'eux-mêmes, fier de préparer à l'Eglise de bons serviteurs. Il est exigeant et réclame une stricte discipline. Mais son esprit reste ouvert à tous les besoins, son cœur à toutes les bontés.

Il ne lésine pas sur les dépenses : nourriture, habits, remèdes, ayant fait sien le proverbe italien : « *Spende poco chi spende molto* », c'est-à-dire : payer cher une bonne fois évite de perpétuels et dispendieux recommencements.

VISITEUR DE LA PROVINCE ROMAINE. — Le 31 mars 1932, il reçoit sa nomination au poste de Visiteur de la Province de Rome ; elle le maintenait supérieur du collège. Un an plus tard, il laisse la place à don Properzi et va s'installer au Léonien. Il passe avec ses élèves son dernier jour à Plaisance, serein et paternel comme toujours. Puis il s'en va à l'insu de tous, abandonnant à une lettre affectueuse le soin des adieux.

La Providence, comme si elle veut, mystérieusement, le laisser plus disponible à ses voies, lui réserve un autre chagrin : la perte de sa mère, morte d'une embolie cérébrale, à 80 ans, le 12 juillet 1932. Il l'aimait profondément et le dira souvent avec émotion : « *Je comprends vos soucis pour votre maman, écrit-il, en 1950, à un correspondant de Beyrouth, les mamans ne devraient jamais disparaître. Je regrette la mienne comme si c'était hier que je l'aie perdue, et il y a dix-huit ans...* »

« *Au nom de Dieu, mettons-nous au travail* », dit-il à ses confrères du Léonien, en les saluant à son arrivée à Rome. Et il donne l'exemple. Il pense grand et voit loin. Un premier souci : celui des vocations. Il le résout en installant une Ecole Apostolique. Il s'occupe ensuite de la maison de formation et achète, à Sienne, la villa *Le Paon* et y ajoute la magnifique maison actuelle, la *Casa Pia*, inaugurée en 1936, avant son achèvement, à l'occasion du départ en Orient de Mgr Marina.

Il est difficile de rendre compte, dans le détail, de toute son action dans la Province et de l'influence qu'il y exerça. Il était, avant tout, prêtre. A l'occasion de sa première messe, il écrit à un confrère lointain : « *Un seul mot : prêtre ; cela veut dire l'amour de Jésus, la joie de l'Eglise, le bonheur de votre mère la Congrégation, la joie intime de vos amis. Je vous serre contre mon cœur et je vous dis, avec toute mon âme : « Soyez prêtre de la vérité, de la justice, de l'amour de Dieu dans toute votre vie ; qu'il n'y ait pas, un instant, désaccord avec votre dignité. C'est ma prière et mon souhait, pendant que je me prosterne à vos pieds et que je vous demande pour moi, pour le collège, pour tous vos confrères qui, aujourd'hui, se souviennent de vous avec une particulière émotion, une de vos premières et plus larges bénédictions. »* Il était bon et délicat, voulait savoir la situation de chacun, s'inquiétait, plus particulièrement, des confrères affligés dans leur âme ou leur vocation. Energique, aussi, quand cela devenait nécessaire : « *J'ai toujours été convaincu de deux choses : la première, c'est que nous avons les supérieurs que nous méritons ; la seconde, que peut-être, nous ne prions pas assez pour nos supérieurs...* »

La Province ne profite pas seule de son dévouement ; il se donne aussi tout entier aux Sœurs et aux Dames de la Charité. Directeur du Conseil national des dames, il organise leur premier congrès national, à Rome, du 16 au 20 avril 1932, qui est une vraie réussite. Il faudrait encore parler des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, des Louise de Marillac, des Enfants de Marie... Écoutons, faute de ne pouvoir tout dire, le témoignage d'une sœur : « *Mgr Marina faisait bien tout ce qu'il faisait. Il se présentait avec une noblesse d'allure qui lui était naturelle, aussi bien s'il devait parler à un grand personnage qu'à un pauvre ou à un enfant et il le faisait avec tant de simplicité qu'il finissait par être compris de son interlocuteur. De sorte que tous s'adressaient à lui, sûrs d'en être bien accueillis. Il est même arrivé qu'un pauvre homme ou une pauvre femme le chargent de commissions, comme quelqu'un qui lui demanda, un jour, d'acheter à Rome un remède qu'il ne trouvait pas à Plaisance. Il le promit, acheta la médecine et la fit parvenir, tout comme fit, à Paris, saint Vincent, qui procura des aiguilles à un tailleur de campagne qui se plaignait de n'en pas trouver.*

« *Il était extrêmement laborieux et, soucieux de charité, il travaillait beaucoup et, comme un aimant qui attire, il faisait travailler ses proches... Avec lui, il n'y avait pas moyen de faire autrement.* »

Enfin, le témoignage plus piquant, d'une dame toscane très cultivée : « *Quand on est sûr de la valeur de celui qui commande, obéir est un repos pour l'âme. Ce à quoi je ne réussirai peut-être jamais et qui, de toutes façons, ne coûtera des larmes de sang, sera d'obéir à des supérieurs imbéciles (« cretini »), comme cela arrive souvent.* »

EVÊQUE. — Don Marina fut nommé, le 17 mars 1936, archevêque d'Héliopolis de Phénicie et délégué apostolique en Iran. Il en avait été informé auparavant, comme en témoignent les renseignements qu'il demanda à l'Office héraldique et une phrase énigmatique au cours d'un conseil : « *Il faudra aussi penser à un nouveau Visiteur...* » La nomination ne surprit personne et, à cette occasion, les témoignages d'estime affluèrent.

Il fut sacré, le 24 mai, au Vatican, par le futur Pape Pie XII. Son Eminence le Cardinal Pacelli, assisté de Mgr Lisson et de Mgr Costantini.

DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE EN IRAN. — Un champ nouveau et inconnu s'ouvre maintenant devant lui. Il doit abandonner sa patrie, sa Province. Il laisse à ses confrères du Léonien, en les quittant, une image-portrait, avec cette dédicace expressive : « *Au Supérieur et aux confrères de cette si chère maison du Léonien, le dernier des confrères de la Province, avec son affection pour toujours et sa bénédiction.* »

Iran, aux traditions chrétiennes glorieuses, ne compte guère plus de 15.000 catholiques, divisés en chaldéens, latins et arméniens. Il veut se rendre compte de l'état des missions, se rend partout, visite les communautés catholiques, les encourage. Il consacre, à Téhéran, l'église de la *Consolata*, l'érige en paroisse, la confie aux Pères Salésiens. Il installe la délégation apostolique dans une résidence mieux appropriée.

La guerre passe sur l'Iran et ne l'épargne pas lui-même. Une de ses plus belles réalisations, à ce moment, sera l'assistance aux réfugiés polonais venus de Russie. Il s'inquiète de leur sort.



ROME - *Basilique Saint Pierre* - 21 mai 1936 - Après la consécration épiscopale de Mgr Alvide MALINA. De gauche à droite : Mgr Teodoro PALLARONI, év. de *Sarsina*; Mgr Ersilio MINZANI, év. de *Piacenza*; Mgr Arnolfo MELLA di *Saint Elia*, *Maitre de chambre*; Mgr MARINA; Cardinal Eugenio PACELLI; Mgr Emile LISSON, C.M.év. de *Methymne*; Mgr Celso COSTANTINI; M. Giuseppe GRASSI, C.M.; M. Umberto MALCOMI, vic. gén. de *Piacenza*.



Mgr Alcide MARINA et Mgr Silvio Oddi (*Téhéran*, 1936-1945).

visite leurs camps, aide de son mieux la misère de ces pauvres gens.

De son activité diplomatique, nous ne savons pas grand chose, sinon son universel rayonnement de sympathie. Mais nous savons cependant, car il l'a dit lui-même, qu'il a eu beaucoup à souffrir, durant les neuf années de son séjour en Perse.

DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE EN TURQUIE. — Au contraire, il ne reste que deux années en Turquie, où il succède à Mgr Angelo Roncalli. Il s'installe à Istanbul et y devient, en même temps, administrateur apostolique. Il remplit avec zèle ces fonctions supplémentaires : il paie de sa personne, visite les églises, tient des réunions d'œuvres, pontifie, prêche en français. Il y est même obligé, les premiers temps, de faire preuve de fermeté. Il s'intéresse à l'Union des Eglises, réussit à publier un bulletin : *Le Flambeau*, rédigé en français et en turc, pour faciliter sa pénétration ; il y aura, au moins, dit-il avec enjouement, *les censeurs qui le liront...* »

Il prépare, sans y parvenir, un concordat entre le Saint-Siège et le gouvernement turc. Il réussit, par contre, à établir des rapports diplomatiques entre le gouvernement de la nouvelle république libanaise et le Vatican. Grâce à son intervention, il fait libérer, contre tout espoir, les Filles de la Charité autrichiennes de leur emprisonnement.

Il nous décrit, lui-même, sa vie quotidienne là-bas de cette façon : « *Je travaille du matin au soir sans interruption. J'ai trop à faire, avec mon habitude de vouloir tout mettre en ordre. Pour faire un travail plus constructif, j'ai besoin de voir clair autour de moi. De plus, j'ai un sac d'ennuis dont je ne puis me débarrasser facilement : dettes, procès, embarras... J'ai beaucoup d'audiences, bien que je sois expéditif : cérémonies, visites à rendre, etc... En somme, une vie monocorde et débilitante.*

« *Voilà ma vie : je me lève à 6 heures. Je dis la messe à 7 heures. A 8 heures, je déjeune puis je récite les petites heures. A 8 h. 30, je me mets à l'étude ; je donne un coup d'œil aux journaux et je vois la correspondance, de sorte qu'à 9 heures, quand Mgr l'auditeur se présente, je lui donne les instructions nécessaires pour les réponses qu'il pourra préparer ; je me charge du plus important. De 9 h. 30 à 13 heures : audiences. A 13 heures : repas, un peu de repos et, à 15 heures, je suis de nouveau au travail. D'habitude, je préside des commissions, réunions d'œuvres, etc. Le soir, sur rendez-vous, je reçois les diplomates. A 20 heures, je dîne, je m'entretiens avec l'auditeur, nous écoutons la radio et, ensuite, de nouveau au travail. A 23 heures, je vais me reposer... » (16 avril 1947.)*

UN PORTRAIT. — Pour emporter une image de lui, nous allons maintenant laisser parler un de ceux qui l'ont bien connu à cette époque, M. Jean Bertrand, et écouter son suggestif témoignage :

« *...Mgr Roncalli nous avait conquis, douze ans, par sa bonhomie souriante, son affabilité, son entrain, son absence de hauteur ou de fierté, voire sa rondeur d'apparence si peu subtile... Aussi, quand nous vîmes pour la première fois son successeur, une sorte d'appréhension nous vint. Physiquement déjà, les deux hommes s'opposaient : à l'envahissement, si j'ose dire, de l'un succédait la distance majestueuse de l'autre ; au lieu du sourire si éclairant ou pétillant de malice du premier se présentait la froideur du visage grave et sérieux du second ; l'abandon familier de celui-ci disparaissait pour la réserve un peu hautaine de*

celui-là... Bref, jugeant sur l'aspect extérieur et découvrant les deux dissemblables, nous redoutions, — je puis bien le reconnaître. — la même différence au point de vue du caractère.

« Et certes cette différence se fit jour, mais non point pour faire comparer et gémir, mais au contraire pour nous faire apercevoir que les cœurs humains sont riches à l'infini de fibres affectives par lesquelles ils se créent de nouvelles amours sans se détacher des premières...

« ...Il était une âme vibrante de tendresse, capable d'ouvrir à elle les esprits les mieux gardés, de se susciter les plus généreux dévouements, de se gagner les plus fidèles amitiés...

« ...D'apparence froide et même distante, combien néanmoins ces dehors étaient trompeurs ! Ceux qui ont pu l'approcher d'un peu près savent quel accueil était le sien. Digne, pleinement conscient de son rôle. Supérieur de par ses fonctions et de par sa nature, il ne laissait jamais sentir à autrui sa condescendance, et il venait à chacun — fût-il minuscule — avec ce sourire un peu narquois qui nous le faisait chérir.

« Pleinement homme, rien d'humain, comme pour tous les grands esprits, ne l'indifférait : il pouvait se pencher vers toutes les faiblesses, les comprendre, si possible les fortifier, ou tout au moins les reconforter.

« Mais surtout prêtre, prêtre de Jésus-Christ, à la manière d'un saint Paul, c'est-à-dire, tout entier à tous ; et cela en vertu même de ce qu'il avait choisi comme devise et qui se peut entendre dans les deux sens : « In veritate caritatem », « In caritate veritatem », la charité par la vérité, la vérité par la charité. Fidèle à l'esprit de saint Vincent, il ne vécut que pour la charité... »

NONCE APOSTOLIQUE AU LIBAN. — Il est le premier nonce au Liban et y trouve un chaleureux accueil. Il a ce mot poétique et « oriental » : « Si la vie est comme une mer agitée, je me sens au sommet des flots quand j'approche du cèdre du Liban. »

Son œuvre, là-bas, va avoir un double caractère : charitable et diplomatique. Charitable, pour les milliers de réfugiés qui affluent de Palestine, au moment de la guerre arabo-israélienne. Il place les enfants dans les maisons des sœurs et organise, par un miracle de la Providence et sans presque aucune ressource les fameuses cuisines du Pape, qui distribuent jusqu'à 3.000 repas par jour, et le Comité ecclésiastique libanais d'assistance aux réfugiés. Il fait ouvrir des écoles, des colonies de vacances, cherche du travail pour tous. Il est encore trop tôt pour rendre compte de son activité diplomatique. Sa tâche était délicate dans ce pays de multiples rites, au gouvernement jaloux de sa jeune indépendance et il eut à y éprouver bien des difficultés et des incompréhensions.

LES DERNIERS JOURS. — En 1946, il écrit d'Istanbul : « Je vais bien mais mon système nerveux est de plus en plus secoué. Avec la chaleur, la mentalité levantine, les ennuis et ma sottise sentimentale, il ne peut en être autrement... je me mets à chanter et cela passe. Mais parfois... suffit... » En 1948 : « Je grossis et je ne sais pas du tout pourquoi ; je ne mange presque rien. » Cette même année, sa tension s'affaiblit et tombe en dessous de la moyenne. Il sent lui-même son état s'aggraver et c'est de cette époque que date son « Testament spirituel ». « Il faut partir le plus tôt possible », lui ordonne, à Beyrouth en 1950, son médecin. Il part et ne reviendra pas...

Il arrive à Rome le 13 mai, et passe un mois chez son cousin Marchesi puis il rentre à la clinique Morgagni et, enfin, à la clinique des Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit, dans la via Trionfale où il restera deux mois, jusqu'à sa mort. Il y est très bien soigné et fait preuve de courage, de patience et d'une ferme volonté de guérir. Il est bientôt privé de la sainte messe mais reste fidèle au bréviaire et à son rosaire. Le 26 août, il est administré. « *Est-ce que je guérirai ?* » demande-t-il à la sœur. « *Seulement par miracle* », répond-elle un peu brutalement. Il se recueille, se prépare. Les derniers jours, une fâcheuse furonculose vient encore ajouter à la fièvre et aux souffrances. « *Je suis fils de saint Vincent, déclare-t-il, et je veux que ce soit Monsieur le Visiteur qui me donne le viatique.* » On le lui porte, le 15 septembre. Le jour suivant, le 16, à 9 heures du soir, un coup de téléphone parvient au Léonien : « *Monseigneur est en train de mourir.* » Trois confrères partent tout de suite. Quelques instants auparavant vient de sortir de la clinique Mgr Montini, qui lui a porté une bénédiction spéciale du Pape. « *Merci* », a-t-il encore la force de dire à ses confrères qui l'entourent, lui tiennent les mains et l'assurent de leurs prières. Ce sont ses derniers mots. A 4 heures du matin, au milieu des prières, il ferme ses yeux.

Les obsèques eurent lieu dans l'église paroissiale de Saint-Joachim, le 19. La messe fut chantée par Mgr Papalardo, délégué apostolique en Iran, avec la présence du cardinal Agagianian, de multiples personnalités, dont le ministre du Liban près du Saint-Siège, et d'une imposante assistance de confrères et d'amis. Il fut inhumé au Campo Verano, dans la tombe commune des prêtres de la Mission.

LE TESTAMENT SPIRITUEL. — « *Au nom de la Très Sainte Trinité. Amen.*

En pleine possession de mes facultés mentales, m'étant mis en la présence de Dieu, j'offre ma vie et j'accepte la mort, dans les circonstances que la volonté de Dieu se plaira à choisir, en réparation de mes péchés, pour la conversion des pauvres pécheurs et l'exaltation de la Sainte Eglise.

« Je supplie la miséricorde de Dieu de me conserver dans sa grâce et de m'accorder de mourir dans la vérité de la foi chrétienne et en union avec le Siège de Pierre : c'est ainsi que j'ai voulu vivre et que je veux mourir.

« Je demande humblement pardon à tous ceux que, de quelque façon, je puis avoir offensés, scandalisés ou attristés.

« D'aucun de ceux que je connais je n'ai à me plaindre. Toutefois, afin que personne ne puisse redouter que je me détache de cette terre avec quelque léger nuage dans le cœur à cause d'elle, qu'elle sache que je pardonne tout à tous, au nom béni de Jésus, qui a pardonné à ses propres bourreaux.

« Je remercie tous ceux qui m'ont aimé, mes bienfaiteurs, mes élèves, mes collaborateurs ; tous, je les bénis au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit.

« En ce moment où l'ombre de ce monde semble s'effacer devant moi, il me semble aussi que je suis plus proche des âmes que Dieu m'a confiées durant ma vie. Qu'elles soient bénies pour les exemples de générosité, de sacrifice, d'héroïsme même que, dans le secret de la direction spirituelle, elles m'ont donnés. Qu'elles restent toutes dans la grâce de Dieu, dans la ferveur de leurs bonnes résolutions, dans la charité envers les pauvres, témoins de Jésus-Christ

« Je me détache de ceux qui me sont chers — parents, amis, confrères — avec un affectueux et joyeux « au revoir » dans la « Lumière du Père » avec Jésus, avec Marie, avec saint Joseph, mon doux patron durant ma vie et, je l'espère, durant ma mort. »
« Beyrouth, le 18 décembre 1948. »

(Adaptation Robert Bustarret des *Annali della Missione* 1951, p. 217-406.)

P. S. — Les amis et admirateurs de Mgr Marina se feront un devoir et un profit de lire intégralement les pages délicates qu'avec tout son cœur a consacrées à notre défunt le vénéré M. Luigi Paladini. De ces précieux *Testimonianze* des *Annali*, les lignes précédentes sont une heureuse et brève adaptation, selon les meilleures techniques de nos actuels *Digests* (Cf. *Catholicisme*, Jacquemet, éditions Letouzey, Paris, sub verbo).

Le résumé biographique de M. Bustarret donne en effet une idée du charmant confrère — non pas doucereux certes — mais, large, compréhensif, actif, dynamique, qu'il suffisait de fréquenter tant soit peu pour apprécier et estimer. *Lux ardens et lucens.*

F. C.

CHINE

Dans une aggravation, douloureusement sensible à tous les esprits, la situation des missions de Chine vient d'empirer en 1951. Tout comme le Délégué apostolique Mgr Ribéri, quasi tous les missionnaires non-chinois (prêtres, sœurs et religieux) ont été expulsés du Céleste Empire. Les biens ont été séquestrés, les chrétiens dispersés. Quelques missionnaires ont été maltraités, emprisonnés, et plusieurs le sont encore.

Cette situation orageuse n'est pas venue d'un seul coup. Mais comment cela est-il arrivé ? Pour aider à le comprendre, quelques pages ne seront pas de trop et ont leur place tout indiquée dans nos Annales. Objectives et écrites en toute sérénité, ces lignes aideront à comprendre un peu la situation exceptionnelle et ruineuse, réservée aux Missions de Chine.

Quoique vu de Tientsin, ce regard d'ensemble est une explication de la lamentable situation actuelle de cette belle terre d'apostolat, où se sont prodigués tant de générosités et de nobles caractères.

LE COMMUNISME EN CHINE VU DE TIEN-TSIN (1951)

L'apparition du premier mouvement communiste en Chine remonte aux années 1927-1928, lorsque des bandes de jeunes gens, sous la conduite de Tchouteh, élève militaire, ayant fait ses études en Allemagne et futur grand chef des armées rouges, se répandirent dans la province du Kiangsi, prêchant avec enthousiasme la doctrine de Karl Marx et l'appliquant avec ferveur. Déjà le partage des terres était bien avancé, lorsque le président Tchang Kai Chek envoya des troupes non pas pour exterminer les novateurs, mais pour les repousser vers l'Ouest. Les communistes se retirèrent donc dans la province du Kansu, la plus occidentale et la moins peuplée de Chine. Là ils eurent le temps de méditer, de se recruter et de se former.

Vint la guerre sino-japonaise qui débuta le 7 août 1937 par l'incident de *Lukutsiao*. On l'a souvent appelé le « *conflit sino-japonais* ». bien que ce fût une véritable guerre. Alors, les communistes, par petits groupes, avec ou sans l'habit militaire, se répandirent dans les campagnes, surtout dans les endroits accidentés, sous le couvert du patriotisme, pour repousser les Japonais. Cependant, ils ne manquaient pas de bravoure mais, peu armés, ils en vinrent rarement aux mains avec l'ennemi, qu'ils relançaient sans cesse dans des guérillas sans fin. Ainsi, ils réussirent à s'infiltrer dans les deux provinces du Chensi et du Chansi, en Mongolie et même en Mandchourie, qu'on appelait alors « Mandchukuo ».

Leur chef civil était Maotsetong, jeune ami de Tchouthé, qui fit de Yénan, préfecture du Chensi, le centre principal destiné à la formation des cadres du parti. Là, les élites, sous la direction de professeurs chinois formés à Moscou, s'adonnaient à l'étude des théories de Marx et de Lénine ; ils étudiaient aussi, selon leurs capacités, le commerce, l'industrie moderne et l'agriculture. Pour cette dernière matière, des champs étaient consacrés aux essais de semences et de méthodes. Une discipline sévère était imposée, aussi bien aux professeurs qu'aux élèves.

En août 1945, lorsque les Japonais furent contraints de capituler, le président Tchang-Kaï-Chek n'eut pas l'habileté d'envoyer assez rapidement et en nombre suffisant des troupes sur les immenses fronts que les vaincus devaient abandonner, afin de recueillir leurs armements qui étaient considérables. Les communistes se chargèrent eux-mêmes de désarmer les Japonais et acquirent ainsi à bon marché armes et matériel. Il faut d'ailleurs remarquer que les deux groupes de ces défenseurs de la patrie, nationaux et communistes, non seulement ne combattaient jamais ensemble, mais s'évitaient mutuellement le plus possible, laissant entre les deux camps assez d'espace pour ne jamais se rencontrer. D'autre part, dans les régions qu'ils occupaient, les Rouges ne faisaient pas mystère de leurs intentions. « Nous avons deux ennemis, disaient-ils ouvertement aux habitants, et l'ennemi numéro un est le dictateur Tchang-Kaï-Chek ! »

Celui-ci comprit enfin que la cessation des hostilités avec le Japon, n'avait pas apporté la paix, et que le véritable ennemi de la République chinoise était maintenant à l'intérieur, tout armé et discipliné, n'ayant qu'un seul désir : imposer le régime communiste dans tout le pays.

L'important matériel de guerre que l'Amérique avait octroyé à la Chine pour la lutte contre le Japon, était encore à peu près intact. A la fin de l'automne 1945, les troupes nationales se mirent en marche et entrèrent en contact avec les rebelles. C'était la guerre civile. C'est alors que l'Amérique exhorta les deux adversaires à se voir, à s'entendre, à se faire mutuellement quelques concessions, plutôt que d'exposer le pays aux horreurs de la guerre civile. Le Président Truman ayant proposé à Tchang-Kaï-Chek et à Maotsetong, le général Marshall comme médiateur, les deux partis l'acceptèrent et entrèrent en pourparlers à Tchongking.

Ce fut très long. Les exigences de Maotsetong étaient exorbitantes et l'attitude du Président n'était pas très claire. Enfin, d'un commun accord on établit le « *cessez le feu* », du moins dans certaines zones. Le médiateur, dans sa bonne foi, crut d'a-

bord au succès de son intervention, mais il dut bientôt déchanter, car les communistes, peu sincères, rompèrent leurs engagements. Dès lors les hostilités continuèrent tout à l'avantage des rebelles, car les armées nationales combattaient mollement, souvent même leurs chefs, moyennant finances, livraient armes et munitions aux adversaires, puis prenaient le large, tandis que leurs troupes se débandaient ou prenaient rang chez les Rouges. Bientôt, la partie Nord-Ouest de la province du Hopeh fut entre leurs mains. Jusqu'ici ils avaient toujours évité d'entrer dans les grandes villes, et ne s'étaient emparé d'aucune des capitales des provinces qu'ils occupaient ; ils n'établissaient leur dictature que dans les campagnes d'une manière peu uniforme mais toujours arbitrairement, la façon d'opérer étant sans doute laissée à l'arbitraire des occupants.

La première ville importante dont les Rouges s'emparèrent fut *Chekiachwang*, au Sud-Ouest du Hopeh, où ils entrèrent dans les premiers jours de novembre 1947. Cette victoire causa dans la Chine septentrionale une véritable consternation. Tant qu'ils restaient dans les campagnes, on se berçait de l'illusion qu'ils n'oseraient s'emparer d'une grande ville, n'étant pas capables d'en assumer l'administration. Or, aussitôt que la ville très commerçante de Chekiachwang (nommée aussi *Chemeng*) fut tombée dans leurs mains, ils saisirent les leviers de commande, et l'ordre, troublé pendant quelques jours, fut vite rétabli. Après ce succès, les communistes se répandirent dans toute la Mandchourie et, au bout d'un an, le 1^{er} novembre 1948, ils s'emparaient de Moukden, la capitale, capturant cent vingt mille hommes des troupes nationales qui leur abandonnaient armes et munitions, un nombre considérable de camions tout neufs avec des stocks énormes de ravitaillement en farine et en céréales.

Cette nouvelle conquête ne pouvait qu'augmenter l'assurance des Rouges et leur donner plus d'audace pour aller de l'avant. Deux grands centres se trouvaient devant eux : Péking, la vieille capitale des Empereurs, qui a conservé quelque chose de son ancienne splendeur ; Tientsin, port de commerce le plus important de la Chine-nord. Pendant les premiers mois de l'hiver, ils franchirent la « Grande Muraille » et s'établirent dans le Nord et l'Est du Hopeh, avançant leurs troupes jusqu'aux abords de Péking ; puis, se glissant le long de la côte, ils approchèrent de Tientsin. Jusque là, ils avaient rencontré peu de résistance, car les nationaux se retiraient prudemment à mesure que les Rouges approchaient.

Cependant, à Tientsin, le général Tchén, gouverneur de la place, paraissait bien décidé à défendre la ville ; de nombreux fortins avaient été construits dans les rues, et hommes et armes ne manquaient pas. Dès la mi-décembre 1948, la voie ferrée de Péking à Tientsin, sans cesse coupée pendant la nuit par des guérillas, devint impraticable, et les communications entre les deux villes furent interrompues.

L'attaque de Tientsin commença le 1^{er} janvier 1949 par un violent bombardement, non pas dirigé sur la cité, mais sur les troupes qui l'environnaient. L'attaque se faisait par le Nord et l'Est et la canonnade assez espacée les premiers jours, se faisait plus intense à mesure que les troupes se rapprochaient de la ville. Le 14 janvier 1949, le feu des batteries de 150 fut extrêmement violent. Ce jour-là, un dépôt d'essence, situé non loin du port, fut atteint par les bombes et sauta. L'explosion fut si

forte qu'elle brisa toutes les vitres des quartiers avoisinants. Le 15, le général communiste Lingpiao envoya un ultimatum au général Tchen, lui intimant l'ordre de capituler sans condition, sinon la ville serait immédiatement bombardée. Tchen se rendit et les Rouges entrèrent triomphants dans la ville de Tientsin.

Péking fut prise deux semaines plus tard, presque sans combattre, mais non sans parlementer. Ces deux centres leur étant acquis, l'avance des Rouges vers le Sud fut bien plus rapide. En peu de jours, ils arrivaient sur les rives du Fleuve Bleu. Certes, il eut été facile aux Nationaux, avec l'artillerie dont ils disposaient, de leur barrer le passage du grand fleuve, mais, soit par défaut de commandement, soit pour tout autre raison, c'est un fait que les armées rouges traversèrent le fleuve où et quand elles voulurent. Leurs pieds étaient à peine secs que les soldats rouges faisaient leur entrée à Nanking, jusque-là siège du Gouvernement, dont le personnel s'était prudemment retiré à Canton, depuis quelques jours.

Bientôt vint le tour de Shanghai, mais cette ville est si étendue et si peuplée, qu'il fallut un peu plus de temps aux envahisseurs pour s'en emparer : elle fut prise le 25 mai. Entrés dans le Tchekiang, ils se dirigèrent ensuite vers Canton. Sentant le péril, le Président s'enfuit avec ses ministres s'établissant dans l'île de Formose, et y constituait son gouvernement qui y siège encore aujourd'hui (novembre 1951).

Entrer dans les villes, drapeaux déployés, quand on ne rencontre pas d'opposition, n'est pas chose difficile.

Se poser en « sauveurs », désigner arrivée et occupation du pays sous le nom de « libération », n'exige pas non plus de gros efforts. Mais prendre en mains toutes les administrations publiques et officielles, mettre à la tête de chacune d'elles, des hommes capables d'en diriger les rouages et fournir à ceux-ci un personnel adapté, est une œuvre bien plus difficile. Or, telle était la tâche qui incombait aux nouveaux occupants, dès le premier jour de la « libération » de chaque ville. D'autre part, les hautes autorités du parti devaient se préoccuper de former un gouvernement aussitôt que possible, et il fallait aussi élaborer une constitution, puis rétablir l'ordre là où il avait été troublé. Les dirigeants se devaient à eux-mêmes de faire vite et bien, c'est-à-dire mieux que le gouvernement précédent. Tout cela exigeait de leur part un effort considérable, en même temps qu'une grande habileté.

C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si les premiers temps de la libération furent une époque de tranquillité. Pendant environ dix-huit mois, la police, qui avait conservé presque tout l'ancien personnel, se montrait assez aimable, et les soldats respectaient l'habitant. Les catholiques fréquentaient les églises en toute liberté, ils chantaient leurs prières en été, portes et fenêtres ouvertes. Des policiers entraient parfois dans l'église et écoutaient le sermon ; c'est donc qu'ils avaient ordre de surveiller, mais il n'en résultait rien de fâcheux, sans doute parce que les prêtres avaient la consigne de ne jamais parler de politique. Ne vit-on pas même des policiers maintenir l'ordre dans la magnifique cérémonie qui se célébra en juin 1950, à l'occasion du cinquantenaire de prise de Monseigneur de Vienne ? La messe pontificale, célébrée en plein air dans la cour toute pavoisée de la résidence épiscopale de Tientsin, devant une assistance de plusieurs milliers de personnes, fut sui-

vie par des chants et des compliments offerts à Monseigneur par les délégations de chacune des œuvres du diocèse : écoles de tous degrés, Légion de Marie, Action Catholique, Hôpital, école d'infirmières, orphelinat, etc... Tout cela se passait sous les yeux de la police, sans la moindre protestation de sa part. Les missionnaires présents à la fête, ne revenaient pas de leur étonnement ; ils n'ignoraient pas ce qui se passait dans les campagnes. Là, à quelque vingt kilomètres de la ville, tout exercice du culte était prohibé, les chrétiens ne pouvaient se réunir pour prier ensemble, les prêtres n'avaient plus le droit de célébrer la messe dans les églises, converties d'ailleurs en salles de réunion destinées à l'éducation politique du peuple, et souvent on leur défendait même de célébrer dans leur propre chambre. Les chrétiens de Tientsin n'ignoraient pas ce que souffraient ceux du dehors et c'est probablement ce qui leur donnait comme un surcroît de ferveur ; on remarquait en effet que la Légion de Marie, fondée quelques mois avant l'arrivée des Rouges, faisait de rapides progrès : plus de quarante centres (*praesidia*) furent établis dans la cité, et l'activité des légionnaires des deux sexes s'avérait réellement bienfaisante : conversions de paysans à la foi catholique, retour aux pratiques chrétiennes de fidèles attiédés, mariages régularisés, et, enfin, fréquentation spontanée et fervente des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie par la généralité des fidèles.

On peut dire que jusqu'à la fin de l'année 1950 les chrétiens ne furent guère molestés, en tant que chrétiens. Mais ne croyons pas que la tolérance qui leur était accordée était un effet de la bienveillance des Rouges à l'égard de l'Eglise catholique ; loin de là ! Déjà, dans les fréquentes réunions où prêtres et chrétiens devaient assister, ils avaient entendu nombre de propos menaçants pour la liberté du culte chrétien. Si on ne les mettait pas encore à exécution, c'est que le plan d'attaque n'était pas encore élaboré ou suffisamment mûri dans les hautes sphères.

Du reste, dès l'été de 1949, lorsque les ecclésiastiques étrangers, en résidence à Tientsin, eurent leur « permis de séjour », on leur fit nettement comprendre qu'ils étaient des indésirables à qui l'on permettait de vivre dans la ville, mais pas ailleurs. En effet, s'agissait-il d'entreprendre un voyage, un déplacement, ils devaient en demander permission à la police du quartier. Là, il leur fallait verser une certaine somme et on les interrogeait sur les motifs qu'ils avaient de songer à ce voyage, puis on leur disait poliment de revenir dans quelques jours. En se présentant à la police une seconde fois on leur déclarait : « Nous n'avons rien reçu encore des autorités supérieures à votre sujet », et on ajoutait : « Ne vous dérangez plus ; aussitôt que votre *exit* nous sera parvenu, nous vous avertirons. » Tout était fini de la sorte ; évidemment, on ne restituait pas la taxe versée. C'est ainsi que depuis juillet 1949 aucun missionnaire étranger n'a pu prendre de billet pour les trains en direction de Péking, Tangshan et Shanghai, du moins les *exits* concédés furent extrêmement rares, pour des raisons majeures. Heureusement que les missionnaires de Péking ne subirent pas un pareil ostracisme : ils obtenaient facilement leurs permis de voyage et venaient à Tientsin quand ils le voulaient. Ce qui démontre bien que les mesures prises contre les étrangers étaient souvent laissées à l'arbitraire des autorités locales. A noter que les laïcs étrangers habitant à Tientsin n'étaient pas compris dans cette inique mesure.

Comme les ecclésiastiques, ils étaient tenus de demander l'*exit*, mais ils étaient sûrs d'obtenir leur visa.

Nous arrivons ainsi au seuil de cette année 1951, année fatidique pour les Missions de Chine. Au cours de toute l'année 1950 un effort intense avait été fait pour infuser aux éducateurs de tous degrés un esprit nouveau, afin de le communiquer à leurs élèves, petits et grands. Des cours d'une pédagogie spéciale leur furent donnés pendant les vacances scolaires, pour étudier la vraie doctrine communiste. L'on insistait sur la nécessité d'enseigner la science politique dans toutes les classes, même les inférieures, car cet enseignement devait tenir une bonne place dans les programmes scolaires à partir des écoles secondaires.

Cette innovation devait rencontrer un sérieux obstacle parmi les écoles catholiques. Par contre, des personnalités influentes chez les protestants avaient déclaré pleinement adhérer aux idées nouvelles, et se montraient désireuses de collaborer avec le Gouvernement pour promouvoir le progrès du pays dans tous les domaines ; de plus, ils déclaraient que leurs corrégionnaires étaient en état de se passer de tout concours de la part des nations étrangères, tant pour la formation morale du peuple chinois, que pour l'entretien de n'importe quelle œuvre d'utilité publique. Il n'y a pas de doute qu'en échange de ce conformisme, ces personnages espéraient se concilier la faveur des autorités du jour.

Les communistes savaient bien que les catholiques ne seraient pas aussi dociles. Dès janvier 1951, les journaux communistes, les seuls qui paraissent dans le pays, inauguraient une véritable campagne en vue d'éclairer l'opinion sur la grave question des églises. Ils énoncèrent d'abord les conditions auxquelles devaient se conformer toutes les églises établies en Chine, si elles voulaient continuer d'exister. Ces conditions, considérées comme essentielles, se réduisaient à trois, ayant quelque analogie avec le *Triple Démisme* de Sun Yat Sen.

C'était la triple autonomie économique, administrative et doctrinale que l'on peut interpréter de plusieurs façons. L'autorité ecclésiastique, sous la direction de l'Internonce Mgr Riberi¹ s'émut, considéra attentivement la question et reconnut que ces trois principes pouvaient s'entendre de telle manière que leur application ne contrevenait en rien, ni au droit naturel, ni au droit divin, et ecclésiastique. Une déclaration fut publiée par les évêques en vue d'instruire les fidèles de la manière dont il fallait entendre ces trois autonomies, et leur enjoignant de ne les accepter que dans ce sens-là.

Voici le sens adopté par les évêques :

1° *Autonomie économique* : les chrétiens doivent eux-mêmes subvenir aux frais du culte et à l'entretien de leur curé, ils doivent aussi contribuer selon leurs moyens, à l'établissement des œuvres jugées nécessaires. Evidemment rien ne les empêche d'accepter les dons des particuliers, même s'ils sont étrangers au pays ;

2° *Autonomie administrative* : il s'agit là de la collaboration que doivent prêter les fidèles à l'autorité ecclésiastique dans la grande œuvre de la propagation de la foi, directement ou indirectement, par leur zèle à aider les missionnaires dans toutes sortes de travaux, mais toujours selon les directives de l'autorité ecclésiastique. C'est ce que l'on désigne par l'Action Catholique.

3° *Autonomie doctrinale* : elle ne peut s'entendre que de la diffusion de la parole de Dieu contenue dans les *Sainies Ecritures*, la *Tradition* et le *Magistère ordinaire* de l'Eglise.

Les chrétiens de Tientsin, y compris les prêtres indigènes, au nombre d'environ dix mille, signèrent cette déclaration et la présentèrent aux autorités. Loin de l'accepter, les dirigeants leur firent dire qu'ils ne reconnaissaient pas les trois principes dans l'explication des évêques, et que les chrétiens n'auront rien fait tant qu'ils n'auront pas signé la déclaration du Gouvernement. Or, cette déclaration donnait un sens littéral et absolu à chacun des trois principes.

L'autonomie *économique* signifiait une rupture totale avec les nations étrangères dans le domaine financier ; donc, suppression de toute aide pécuniaire venant de l'étranger, dans le but de soutenir les églises de Chine et leurs diverses œuvres. De là, défense de recevoir de Rome les dons des fidèles de l'univers, distribués chaque année aux églises comme subsides, aux titres de la Propagation de la Foi, de la Sainte Enfance et de l'Œuvre de Saint Pierre, apôtre.

L'autonomie *administrative* s'entend en ce sens que les églises chinoises doivent rejeter toute incréance d'une autorité occidentale quelconque dans leurs affaires ; elles doivent se gérer elles-mêmes sans aucune dépendance autre que celle du Gouvernement chinois ; et leur législation et leur culte doivent en tout point être conformes aux besoins des chrétiens chinois. C'était la rupture pure et simple avec le Vatican.

L'autonomie *doctrinale* ne saurait se comprendre si elle n'a pas pour base l'Évangile. Mais jusqu'aujourd'hui, la formation des prédicateurs est purement occidentale : les ouvrages mis à la disposition des fidèles sont pour la plupart des traductions d'auteurs européens ou américains. Il appartient aux prêtres et aux catholiques de Chine de fouiller les trésors de l'Évangile en se débarrassant des entraves de la théologie occidentale ; de rompre avec une pensée ennemie du réalisme, et de créer un système théologique appartenant en propre aux Chinois chrétiens. A lire ce dernier paragraphe, on devine aisément son inspiration protestante.

Pendant plusieurs mois et peut-être maintenant encore, les journaux chinois parlaient presque chaque jour de l'Eglise catholique ; des colonnes entières étaient consacrées à cette question sous des titres divers qui tous contenaient ces trois caractères « *Tien tchu Yang* », Eglise catholique. Des écrivains innumérables se dévouaient à cette cause, usant de toute leur éloquence et de leur talent pour persuader qui ? A peine quatre millions de catholiques perdus dans une masse de quatre cent millions d'habitants, c'est-à-dire moins de un pour cent de la population.

Pourquoi donc faire tant d'efforts pour obtenir l'adhésion au parti de cette infime minorité ? La réponse est toute à la gloire de l'Eglise : c'est que l'influence, le prestige du catholicisme étaient de très grands en Chine, et le Gouvernement s'estimait heureux s'il eût pu attirer dans son clan cette élite de la société. En fait, ces ennemis de l'Eglise ont, sans le vouloir, fait en sa faveur une intense propagande ; ils ont fait connaître à tous les Chinois sans exception l'existence de l'Eglise. Bien sûr, le Chinois moyen, au jugement droit, doit se dire : « Je n'aurais jamais cru que ces pauvres chrétiens, perdus dans la foule, fussent

si estimables ! » Aussi, il est permis d'espérer que le jour où l'erreur sera confondue, le jour où ce grand pays reviendra de ses égarements, le catholicisme apparaîtra aux foules comme déjà connu de réputation, alors les conversions à la vraie foi se multiplieront...

Revenons aux faits. Nous avons vu les chrétiens de Tientsin signer en vain une déclaration trop bénigne aux yeux des communistes. Comment s'y prendront ceux-ci pour faire adopter par les fidèles la formule du Gouvernement ? On sait que dans la nouvelle Constitution élaborée à Péking, un article est ainsi conçu : « Tous les citoyens sont libres de professer la religion de leur choix. » L'article suivant dit : « Liberté est donnée à chacun de combattre telle religion qui ne lui plaît pas. » Voilà un exemple entre mille de la précision des lois de ce pays. Le 17 janvier 1951, le premier ministre Chou-Eul-Lai, convoqua les évêques et les prêtres catholiques présents à Péking. Le ministre leur posa diverses questions sur la possibilité d'établir des églises nationales en Chine. Un évêque ayant dit que tout catholique dépend de Rome, et que tout évêque tient ses pouvoirs directement du Pape, le ministre affirma aussitôt qu'il n'était pas question pour les catholiques de se séparer du Pape.

Mais les ultra-communistes moins scrupuleux se servirent de la presse officielle pour monter une campagne diabolique qui consistait à faire passer le Saint-Père pour un impérialiste ; on le qualifia même de super-impérialiste, de connivence avec l'Amérique. Tous les jours des articles calomnieux ne cessaient de relater les crimes abominables commis par le Pape, le premier des capitalistes, l'opresseur des peuples, etc...

Bientôt la lettre des évêques défendant aux catholiques la collaboration directe avec les communistes en ce qui regarde la nationalisation des églises, fut mise au compte du Vatican. Dès lors, se soumettre au Pape signifiait adhérer à l'impérialisme. D'ailleurs, le Pape n'a-t-il pas condamné le communisme ? Or, c'est justement par le communisme que la Chine s'est affranchie de la tyrannie des Nations Occidentales, et qu'elle se relève peu à peu. Il est donc manifeste que tous ceux qui suivent les directives de Rome sont nos ennemis, et si des chrétiens chinois se laissent dominer par le Vatican, ils sont coupables de lèse-Patrie, ce sont des antipatriotes, par conséquent, ils seront punis comme des traîtres.

Qualifier cette campagne de diabolique n'est certainement pas exagéré. Diabolique, elle l'est, parce que le mensonge et la calomnie sont son unique base ; elle l'est aussi parce qu'elle met les catholiques dans une impasse : se maintenir sous l'obédience du Pape, c'est se mettre au ban de la société et encourir la vindicte de l'autorité. Pour tous ceux qui exerçaient quelque fonction rétribuée par l'Etat — et ils sont nombreux — c'était tout au moins la perte de leur emploi.

Ici se place un fait qui n'est pas inouï en Chine. Quelques prêtres (deux ou trois) déjà assez compromis par un passé rien moins qu'édifiant, se joignirent à des chrétiens, jadis influents ; à cause de leurs relations avec le parti *Kuomintang* (nationalistes, parti de Tchang Kaï Chek), alors au pouvoir, mais qui, à présent, craignant d'être suspects aux communistes, éprouvaient le besoin de se montrer zélés pour le nouveau parti, afin de racheter leur vie passée. Ils devaient donc, selon le dicton, se montrer plus royalistes que le roi. Les prêtres susdits sentaient sans doute ce même besoin de s'exhiber comme de fervents partisans.

Du reste, depuis quelque temps, les uns et les autres, par leur verbiage, leur audace et leur désir de popularité, entraînaient après eux bon nombre de chrétiens, que l'on appelait « progressistes » (novateurs), à cause de leurs idées avancées.

Or, ces personnages se donnèrent la tâche de faire signer la fameuse formule par les chrétiens. Que firent-ils ? Ils brouillèrent les cartes. Les prêtres, s'adressant aux chrétiens, leur affirmèrent qu'eux-mêmes connaissaient bien le droit canon et qu'ils savaient qu'il n'y avait aucun péché à signer. Les autres s'introduisaient dans les familles, ou réunissaient les chrétiens par quartiers et ne craignaient même pas de dire que l'évêque avait reconnu la nécessité pour les fidèles, de signer, sans quoi ils perdraient leurs places. Il n'y avait donc plus à hésiter.

Les deux entités Patriotisme et Religion étant mêlées à plaisir, les chrétiens ne savaient plus bien de quoi il s'agissait ; et comme ils avaient signé docilement une première fois la formule des évêques, de même ils signèrent une seconde fois ce qu'on leur affirmait être nécessaire. Le lendemain, leurs noms et prénoms figurèrent dans le *Journal officiel*, comme ayant accepté les trois autonomies.

Ainsi, la campagne contre l'Eglise se fait, non sur le terrain religieux, mais sous le couvert du « patriotisme ». En vertu du « patriotisme », les quatre millions de catholiques chinois doivent cesser toutes relations avec les « impérialistes » et les « réactionnaires ». La propagande officielle définit comme « impérialistes » les missionnaires étrangers, le représentant du Pape et le Pape lui-même, ainsi que les Chinois, prêtres ou religieuses, qui prétendent rester spirituellement unis à l'Eglise et au Souverain Pontife. Les catholiques se voient placés devant une sorte de dilemme : en dépit de la proclamation de la liberté religieuse, aimer sa patrie et tenir à sa foi sont des attitudes radicalement incompatibles entre lesquelles il faut choisir.

Les catholiques chinois et même les prêtres qui veulent prouver leur patriotisme, sont mis en demeure d'accuser les missionnaires et les évêques étrangers ; dans les fréquentes réunions auxquelles ils doivent assister, on leur dit ironiquement : « Ne savez-vous pas que nous sommes sous le gouvernement du peuple ? Vous êtes vous-mêmes le peuple, comment se fait-il que vous collaboriez avec vos pires ennemis, les étrangers, alors que vous devriez les accuser de saboter le mouvement du progrès, et que vous devriez exiger l'expulsion des plus coupables d'entre eux, comme sont les évêques, et notoirement l'internonce qui est le premier des oppresseurs de la Chine ? »

D'ailleurs, les calomnies publiées dans les journaux communistes et jamais réfutées nulle part, finissent par convaincre les esprits que les missionnaires européens ou américains sont des agents du Gouvernement de leur propre nation, qui établis à travers toute la Chine, sous le couvert de la religion à prêcher ou des œuvres de charité à créer, ne font que servir leur patrie, par le moyen de l'espionnage, en vue d'exploiter la Chine. Nous, missionnaires étrangers, nous sommes des capitalistes, des ennemis de la Chine : rien de bon ne peut venir de nous. Voilà le préjugé aussi énorme qu'absurde, déjà existant auparavant dans beaucoup d'esprits, et qui s'est singulièrement développé en extension et en profondeur, grâce à l'abjecte propagande.

Cette xénophobie n'est pas sans influencer les catholiques et même les prêtres. Il y a eu parmi eux des défaillances regretta-

bles et des apostasies — peut-être plus matérielles que volontaires, espérons-le — telle l'attitude des chrétiens de Tientsin. Les plus influents de la ville, que l'on désigne sous le nom de catéchistes, cédant plus ou moins volontiers aux exigences des communistes, résolurent d'accuser leur évêque, Mgr de Vienne ; mais il leur fallait un motif d'accusation. Dans les premiers jours de mai 1951, ils allèrent en corps demander à leur évêque de leur faire voir les comptes temporels du diocèse pour l'année précédente. Monseigneur leur répondit qu'il n'avait aucun compte à leur montrer, car les chrétiens n'ont rien à voir dans les finances du diocèse. C'est au Pape que l'évêque doit en rendre compte, ou à son délégué, l'Internonce de Nanking. Ils insistèrent, mais en vain. Les jours suivants, ils vinrent en plus grand nombre et renouvelèrent leur pétition, en employant des termes de plus en plus arrogants ; et plusieurs d'entre eux s'installèrent dans les meilleures chambres. L'évêque persistait dans son refus. Une fois, vers minuit, ils allèrent frapper à la porte de l'évêque, l'obligèrent à se lever et à comparaître devant eux ; alors ils le sommèrent de leur remettre les comptes immédiatement, sinon ils allaient accuser l'évêque d'avoir dilapidé les biens de l'Eglise. L'évêque ne céda pas. Alors, le lendemain 16 mai, les mêmes chrétiens vinrent au nombre d'une quarantaine. Ils déclarèrent à l'évêque qu'il était devenu leur prisonnier, et qu'eux-mêmes se constituaient ses gardiens à tour de rôle. Il lui intimèrent l'ordre de ne pas sortir de sa chambre, et lui assurèrent qu'ils veilleraient eux-mêmes à ce qu'il ne reçût aucune visite, ni de l'extérieur, ni de ceux qui habitent à la résidence épiscopale. Un seul domestique sera admis pour faire sa chambre et pour lui apporter ses repas ; et chaque fois que celui-ci pénétrera dans la chambre de l'évêque, il sera accompagné de deux gardiens. Ainsi fut fait.

Une grande partie du rez-de-chaussée fut occupée par les chrétiens, les autres appartements dont ils ne se servaient pas furent mis sous scellés. L'étage était habité par une vingtaine de prêtres, surveillés eux-mêmes par les chrétiens. Quelqu'un d'entre eux voulut faire des remontrances aux chefs chrétiens, sur la manière odieuse dont ils traitaient leur évêque ; ils lui répondirent : « Vous n'avez rien à voir dans cette affaire, rentrez chez vous et n'en sortez pas ! » Ils permirent cependant aux prêtres d'exercer leur ministère à la cathédrale, et à ceux qui étaient aumôniers d'aller célébrer la messe dans les diverses communautés, dont ils avaient la charge. Les deux prêtres étrangers qui se trouvaient là furent l'objet d'une surveillance un peu plus sévère ; ils mangeaient dans leur propre chambre et chaque fois que le serviteur leur apportait le repas, un ou deux hommes entraient avec lui ; de même lorsque un hôte, qui avait obtenu la permission pour entrer, leur faisait visite.

Les deux premiers jours de son internement, Monseigneur ne célébra pas la messe, car il ne voulait demander aucune grâce à ses geôliers. Ceux-ci, sentant peut-être ce qu'il y avait de cruel pour l'évêque d'être privé de la messe, lui permirent de célébrer dans l'oratoire qui était à quelques pas de sa chambre. L'évêque y alla le lendemain, mais comme il a la vue très basse, il ne s'aperçut qu'à la fin de la messe que ses deux servants étaient des apostats — deux de ses geôliers. — Il n'y retourna pas, et les autres jours il dit la messe seul sans servants, dans un petit salon contigu à son bureau.

Au cours de son internement, qui dura douze jours, l'évêque fut conduit en auto à la police centrale à deux reprises pour y être interrogé ; l'auteur de ces lignes ignore quelles furent les questions posées. Le 26 mai, on vint avertir l'évêque que dans deux jours, on viendrait le prendre pour le conduire ailleurs, et que, en conséquence, il pouvait préparer les effets qu'il désirerait emporter avec lui. Monseigneur prépara deux valises. Il pensait que peut-être on allait le mettre dans une vraie prison. Le 28 mai vers midi, les valises furent emportées, sans doute pour en visiter le contenu, et à quatre heures du soir une auto avec deux policiers vint cueillir l'évêque et l'emmener au port, sans qu'il puisse faire ses adieux à personne. Les policiers l'invitèrent à monter sur le *Hanyang*, cargo d'une compagnie anglaise, en partance pour Hong-Kong. La police elle-même avait retenu la place et payé les frais. Le lendemain 29 mai, quelques missionnaires ayant eu bruit de l'événement, se rendirent au quai et purent saluer Mgr de Vienne, et échanger quelques paroles seulement, car ses deux policiers ne le quittaient pas. A neuf heures, le bateau levait l'ancre. Nous apprîmes dans la suite que les policiers traitèrent leur prisonnier avec des égards, et ne lui laissèrent manquer de rien au cours des six jours de navigation. Aussitôt arrivés sur terrain anglais ils le laissèrent en liberté. Monseigneur prit place à bord d'un avion, et quelques jours après il atterrissait à Rome.

Aussitôt que l'auto emmenant l'évêque eut quitté la résidence épiscopale, tous les chrétiens qui avaient fait la garde rentrèrent chez eux, sans bruit. Quelques jours après on pouvait lire dans le journal un article du plus remuant des chrétiens progressistes, félicitant la police d'avoir expulsé l'évêque de Tientsin, considérant cette mesure comme un premier pas fait dans la ligne du progrès et affirmant qu'un second pas était à faire, plus important que le premier, à savoir, l'expulsion de l'Internonce.

Un peu plus tard, à la fin de juin, dans le même journal, on lisait quatre articles signés de quatre prêtres du diocèse exposant de différentes façons la nécessité d'exiger le renvoi du plus grand ennemi du progrès de la Chine : l'Internonce, Mgr Ricci. De plus, une réunion des prêtres du diocèse eut lieu dans les premiers jours de juillet, en vue de statuer si, oui ou non, les prêtres pouvaient en conscience coopérer à l'expulsion du représentant du Pape, au nom du patriotisme. Jusqu'ici nous ignorons le résultat de la discussion ; mais le seul fait d'avoir mis une telle question en discussion nous paraît plus que blâmable.

Il est clair que pour ceux qui n'ont pas vécu sous le régime communiste en Chine, il n'est pas facile d'expliquer ces hésitations et ces compromis. C'est que catholiques et prêtres chinois se sentent pris dans un étau qui ne fait que se resserrer chaque jour davantage. Ils n'ont aucun espoir de soulagement, ni de recours à une plus haute autorité. Ils sont tenus d'assister deux ou trois fois par semaine pendant des mois à des réunions qui durent trois et même cinq heures, pendant lesquelles un porte-parole du parti, chargé de leur endoctrinement, leur débite raisonnements, promesses et menaces à jet continu. Quand l'orateur est fatigué un autre le relaie, mais les auditeurs n'ont aucun répit. On a mis du papier devant eux, ils doivent écrire leurs impressions sur ce qui leur a été dit, et tout ensemble, leurs

opinions et leurs objections. A la fin de la séance on ramasse, on collectionne tous ces papiers, et, à la prochaine réunion on en discute, soit pour réfuter, soit pour approuver. Si le résultat désiré n'est pas obtenu, la police ira trouver les particuliers chez eux, elle passera de famille en famille, elle posera des questions les plus inattendues, provoquera d'interminables discussions et exigera de signer des pièces dans lesquelles sont inscrits des délits que le signataire n'a jamais commis, ou bien de contresigner des pétitions. Il arrive que, fatigué de ces longues séances, n'en pouvant plus, on cède, sans rien approuver en fait.

Jusqu'ici nous avons dit ce qui s'est passé sous nos yeux, et cela suffit pour donner une idée de ce qui se passe ailleurs. car les méthodes employées pour brimer les étrangers avant de les bannir, pour les perdre de réputation par des accusations aussi fausses qu'abjectes, comme pour justifier les mesures que l'on prend contre eux, ces méthodes, dis-je, sont essentiellement les mêmes dans toute la Chine : elles ont le mensonge pour base. Ce qui varie, ce sont les détails de lieux et de circonstances. On dit aux étrangers : « Vous mentez ! » Lorsque vous dites que vous êtes innocent de tel crime, vous mentez ! Vous dites que vous êtes venu en Chine pour faire le bien aux Chinois, vous mentez ! »

Dans une assemblée de hauts dirigeants du parti à Péking, quelques-uns suggèrent la suppression des dix commandements de Dieu, qui sont un reste de superstition occidentale. L'un d'eux se leva et dit : « Gardons-nous en bien ! parmi les dix préceptes, le huitième nous est trop précieux pour que nous le rejetions ; n'est-ce pas par lui que nous convainquons nos ennemis de mensonge ? »

Il y aurait encore beaucoup de choses à raconter sur la campagne infâme contre les orphelinats catholiques, et sur les arrestations d'évêques et de missionnaires, mais nous manquons de renseignements précis pour en parler avec exactitude. D'ailleurs la tempête bat son plein en ce moment-ci, il est trop tôt de narrer des événements qui se déroulent actuellement.

Avant de terminer ce récit très incomplet, une remarque est à faire. Malgré la mauvaise foi et l'astuce dont font preuve les persécuteurs de l'Eglise, ils ont quelques qualités, dont il n'est que juste de faire mention. Or, on ne peut pas nier qu'ils aient apporté un peu d'ordre dans un pays très troublé par la guerre sino-japonaise, et surtout par l'incurie du gouvernement précédent. Ils ont introduit parmi le peuple — dans les villes notamment — de l'entrain, de l'activité et de la propreté. Ils ont fermé les salles de jeu, les fumeries d'opium et les maisons de tolérance. Parmi leurs innombrables fonctionnaires ils emploient beaucoup de jeunes filles et de femmes : dans les bureaux, dans la police et dans l'armée ; or, on les voit toujours correctement vêtues, et, extérieurement du moins, quand les deux sexes se rencontrent, on ne remarque jamais de paroles ou de gestes inconvenants. D'ailleurs les soldats sont disciplinés, et dans les rues, ne se permettent jamais quelque manque de respect envers les passants, seraient-ils étrangers ; comme bravoure, nous les avons vu à l'œuvre lors de la prise de Tientsin, de plus, la guerre en Corée nous renseigne sur leur courage. Ces gens, fanatisés, ont un idéal, et ils savent l'inspirer aux autres ; il est vrai qu'ils y prennent de la peine ; les longues séances pendant lesquelles, des heures durant, ils ressassent les mêmes arguments, ne sem-

blent pas les fatiguer. On peut dire aussi qu'en général ils sont sobres. Nous ne disons pas que ces « vertus » sont spontanées. Le régime communiste, tous vivent dans une atmosphère inimitable de délation et de crainte ; il y a dans tous les milieux des espions et des contre-espions, et il ne faut pas douter que ceux-ci soient à leur tour surveillés. Par conséquent, chacun se surveille soi-même dans ses paroles, dans ses gestes et dans ses relations. Voilà qui enlève beaucoup de prix aux susdites vertus.

Il faut donc plaindre un peuple qui est devenu la proie de cette erreur monstrueuse qui, si elle était mieux connue des peuples encore libres, leur inspirerait une telle horreur qu'ils ne la laisseraient jamais pénétrer chez eux.

(Novembre 1951.)

LYON

Travaux missionnaires en 1947 : (N.B. : Dernier bilan envoyé)

Missions paroissiales, 19 ; Retours de mission, 10 ; Premières communions, 13 ; Retraites paroissiales, 40 ; Retraites de Filles de la Charité, 20 ; Sermons de circonstance, 4.

N.-B. La mission est chargée de la visite trimestrielle de 49 maisons de Sœurs.

LE BOUSCAT (BORDEAUX)

Travaux de l'équipe missionnaire pour l'année 1949

16 missions paroissiales : 11 à deux missionnaires, 5 à un missionnaire ; 8 de trois semaines, 8 de deux semaines.

34 retraites de communion solennelle ; 18 retraites de jeunes filles ; 16 journées mariales ; 15 retraites paroissiales d'une semaine ; 2 triduums ; 1 retraite de grand séminaire (1 retraite de Petit Séminaire) ; 1 neuvaine à *Buglose* ; 4 retraites de Sœurs. Une cinquantaine de prédications de circonstance.

TOULOUSE

Maison de Missions Lazaristes

Travaux de l'année 1951

33 missions : 15 retours de mission : 5 retraites de Filles de la Charité ; 61 retraites paroissiales et jubilés ; 24 retraites de communions solennelles ; 11 retraites de jeunes filles ; 4 retraites de Grands Séminaires ; 1 retraite de Petit Séminaire ; 12 travaux divers (sermons de circonstance, mois de Marie, etc.) ; 12 retraites à la maison : route de Seysses, 136 (Prêtres, Frères, Conférences de Saint-Vincent de Paul).

SAINT VINCENT DE PAUL

SON ŒUVRE ET SON INFLUENCE EN LORRAINE

par Joseph Girard, Prêtre de la Mission

Dans les pages qui vont suivre, on décrira quelles furent à travers les siècles l'œuvre et l'influence de saint Vincent de Paul en sa double famille spirituelle. Séminaires et Missions ont travaillé respectivement à l'œuvre d'éducation sacerdotale et de la vitalité chrétienne en pays lorrains. Les multiples formes de la charité chrétienne se sont manifestées dans les fondations diverses des Filles de la Charité, spécialement à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e, puis dans la seconde moitié du XIX^e siècle. La Compagnie de la Mission disparaîtra, après 1791, presque totalement, pour ne revivre qu'après 1918.

Le rayonnement de l'œuvre de saint Vincent ne peut s'expliquer que dans le cadre de cette région de la France qu'est la Lorraine. Il convient d'en esquisser les contours historiques et le tracé de sa carte.

« *Il faut que Monsieur Vincent soit Lorrain lui-même pour faire tant de bien aux pauvres Lorrains.* » De tels propos se chuchotaient à l'époque de la guerre de Trente Ans, tandis que le frère Mathieu, dans sa bourse usée, transférait des millions de la capitale à la Lorraine. Cinquante-trois fois, au moins, il reprit le bâton du pèlerin de la charité. Sur place, prêtres et frères missionnaires, aux principaux postes de secours de Bar-le-Duc, Verdun, Nancy, Pont-à-Mousson et Saint-Mihiel, distribuaient ces immenses libéralités de la charité française.

Saint Vincent, en 1640, longeait la frontière lorraine. Il pensait un moment aller encourager ses fils qui, de Toul, avaient été appelés aux plus grands carrefours de la misère. Comme Paul avait envoyé son disciple Timothée à ses plus chers fidèles, Vincent dépêcha son remplaçant. Il écrivait : « *Ne pouvant aller moi-même en personne faire les visites en Lorraine, j'y envoie Monsieur Dehorgny dont vous connaissez la simplicité et la piété.* » Le grand bienfaiteur de la Lorraine ne semble jamais être venu dans ce pays « étranger » pour lequel pourtant il a dépensé toute la finesse de son esprit et la délicatesse de son cœur.

C'est en 1658 que les Filles de la Charité feront leur apparition à Metz, avec la fondation de la « *Charité des Bouillons* ». Bossuet, pour la fête de la Toussaint de la même année trouvait de beaux accents pour chanter l'œuvre des Dames et des Filles de la Charité : « *Favorisez de tout votre pouvoir, s'écriait-il, cette confrérie charitable qui se consacre au service des pauvres malades. Aimez ces filles charitables dont toute la gloire est d'être les servantes des pauvres malades, victimes consacrées pour les soulager.* » Vincent de Paul considérait ses Filles comme ses évangélistes de la vraie religion. Lors du premier départ pour Metz, il leur disait : « *Vous devez faire connaître la sainteté de la religion catholique aux hérétiques et même aux Juifs.* »

Dans les pages qui vont suivre, on rappellera aussi exactement que faire se pourra l'influence de l'œuvre de saint Vincent depuis 1635 jusqu'au lendemain de la guerre de 1914 en pays

lorrain. Les séminaires lorrains seront confiés à la Compagnie que Vincent a fondée à Toul, Metz et Nancy, avant la Révolution. Les missions continueront l'œuvre des séminaires dans tous les diocèses de Lorraine.

Dans l'histoire des Filles de la Charité, en Lorraine, deux âges d'or seront la fin du xvii^e siècle et le début du xviii^e, puis le lendemain de la guerre de 1870.

Pour expliquer le rayonnement de saint Vincent, il importe de présenter cette région de la France au cours de son histoire.

Première partie LES ORIGINES AU XVII^e SIECLE

CHAPITRE PREMIER LA SITUATION HISTORIQUE

Au moment où saint Vincent de Paul vint au secours de la Lorraine, comment se présente ce pays « étranger » ? — Quelle en est la géographie politique et diocésaine ? — Qui sont ses souverains ? — Quelle est la situation militaire et politique ?

§ I^{er}. — LA GÉOGRAPHIE POLITIQUE ET DIOCÉSAINES

Il est bon de distinguer la géographie politique et la géographie ecclésiastique. Les limites de l'une et de l'autre ne correspondent pas toujours, au début du xvii^e siècle. Le choix des évêques et la formation des cleres, pour la même raison, auront une importance particulière sur l'échiquier politique (1).

1. — *La géographie politique de la Lorraine aux environs de 1600*

Les premiers biographes de saint Vincent de Paul dénomment le pays secouru par l'apôtre de la charité, au cours de la guerre de Trente Ans « la Lorraine et le duché de Bar » (par exemple Pierre Collet, *La vie de saint Vincent de Paul*, Nancy, 1748, t. I, p. 286).

L'étendue de la Lorraine, dont le comte Frédéric (959-978) fut le premier duc, n'est connue que conjecturalement à l'aube de son histoire. Ce duché fut taillé pour une faible part dans le diocèse de Trèves ; dans celui de Metz pour une plus large part ; il englobe le petit évêché de Verdun et sans doute la totalité du diocèse de Toul. La Lorraine mord sur la province ecclésiastique de Reims avec Mouzon et le Dormois, et sur celle de Lyon avec Bassigny, au diocèse de Langres.

Primitivement, le duché n'avait pas de capitale. L'essence! du pays, jusqu'au xvii^e siècle, furent les trois bailliages de Vôge, Nancy, et le bailliage d'Allemagne avec Vaudrevange comme chef-lieu.

Le duc de Lorraine était vassal de l'Empire. En 1431, il fit l'acquisition du Barrois dont le premier souverain fut le comte Frédéric des Ardennes (2).

(1) Voir infra : L'origine du séminaire de Saint-Simon. L'évêque de Metz invoque comme motif : « Il paraît peu convenable au service du Roi que des étrangers occupent des places qui devraient être remplies par ses sujets ».

(2) Cf. *Géographie lorraine publiée par une société lorraine des études locales dans l'enseignement public avec le concours de 14 collaborateurs*, Nancy, 1937, p. 12 et suiv.

Administrativement, le Barrois comprend, au xvii^e siècle, le Barrois mouvant, qui est du ressort du Parlement de Paris, et le Barrois non mouvant. Il est divisé en quatre bailliages (eux-mêmes partagés en prévôtés), à savoir les bailliages de Bar, tout entier du Barrois mouvant, de Clermont, non mouvant, de Saint-Mihiel, non mouvant, et de Bassigny, en partie mouvant (Saint-Thiébaud) et en partie non mouvant (Bourmont).

A ces quatre bailliages s'ajoutait celui du marquisat de Pont-à-Mousson, y compris la baronnie de Viviers. La plus grande partie du Barrois se trouvait dans les diocèses de Toul et de Verdun. Sa capitale à partir du xiii^e siècle, fut Bar-le-Duc (3).

En 969, Commercy devint le centre d'une petite principauté vassale des évêques de Metz. Son souverain portait le titre de danoiseau. Louis XIV occupa cette principauté. En 1707, il l'abandonna au duc Léopold.

A peu de chose près, le duché de Lorraine avait atteint dans les dernières années du xv^e siècle sa plus grande extension.

2. — La géographie diocésaine de la Lorraine aux environs de 1600

L'histoire de cette géographie demande de ne pas confondre les trois termes de diocèse, d'évêché et de ville épiscopale. Le *diocèse* est une circonscription ecclésiastique déterminée par Rome. Elle est complètement indépendante des divisions civiles. Les trois diocèses de Metz, Toul et Verdun ont subsisté presque sans changement jusqu'en 1776. En 1777, Nancy et Saint-Dié formeront avec Toul un nouveau partage de l'ancien diocèse de Toul. (La création d'un grand séminaire à Nancy, en 1779, tenu par la Mission, suit le partage diocésain.) L'*évêché* est une principauté (ancien comté) attachée à la dignité épiscopale. Son administration est sans rapport avec celle du *diocèse* dans lequel son temporel est situé. La *ville épiscopale* faisait, à l'origine, partie du temporel, mais en Lorraine, comme ailleurs, les nobles et les bourgeois de cette ville réussirent à supplanter l'évêque et à lui enlever les prérogatives seigneuriales. L'évêque continuait à être le chef spirituel de la cité sans en être le maître temporel, et une principauté bourgeoise d'étendue tantôt modeste (Verdun), tantôt considérable (Metz), se forma dans la ville épiscopale. On dira, par exemple : Nancy (capitale de la Lorraine) est située dans le diocèse de Toul ; Henri II, en 1582, occupe les trois villes épiscopales et non les trois évêchés ; Louis XIII, au traité de Vic (1621) met la main sur l'évêché de Metz (4). Un autre exemple intéresse notre histoire plus directement : la ville de Vic

(3) *Ibid.*, p. 17 : « En 1301, au traité de Bruges, le comte de Bar, Henri III, se reconnut vassal du roi de France, Philippe le Bel, pour toutes les terres à l'ouest de la Meuse : c'est le Barrois mouvant. — En 1354, le roi de France, Jean le Bon, dont le Comte Robert avait épousé la fille, accorda à son gendre la dignité ducale. En 1484, cent trente ans plus tard, le Barrois fut uni à la Lorraine au profit de René II. Le titre de duc de Bar fut désormais porté par les ducs de Lorraine, y compris Stanislas, jusqu'en 1776.

(4) *Géographie lorraine*, p. 21 et suiv., et Jean Schneider, *La fin de l'avouerie et de la ministérialité épiscopale à Metz (xiii^e-xiv^e siècles)* dans *Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine*, t. XLVIII (1947), p. 1-16.

est le chef-lieu de l'évêché ou du temporel des évêques de Metz (4 bis).

Les quatre sièges épiscopaux de la Lorraine furent ceux de Trèves, Metz, Toul et Verdun. Trèves avait le titre archiepiscopal. Il comprenait une partie minime de nos départements des Ardennes (Carignan), de la Meuse (Stenay, Montmédy) et de la Moselle (Sierck) (5). La partie lorraine de l'archidiocèse de Trèves formait l'archidiaconé de Longuyon. Une petite partie de l'archidiaconé de Tholey fut également lorraine.

Le diocèse de Metz touchait au nord au diocèse de Trèves, au nord-est à celui de Mayence, à l'est à celui de Worms, Spire et Strasbourg, au sud à celui de Toul, à l'ouest à celui de Verdun. Dès 885, on le trouve divisé en quatre archidiaconés (Metz, Marsal, Vic, Sarrebourg). A la Réforme, l'archidiaconé de Sarrebourg fut amputé des deux archiprêtres de Neumoutiers et Bouquenom, devenus protestants (5 bis).

Le diocèse de Toul, lorrain, par excellence, correspondait à peu près à notre département des Vosges, à la majorité de celui de Meurthe-et-Moselle, à la moitié de celui de la Meuse. Il était d'un seul tenant, exception faite de Moyenvic qui était enclavé dans le diocèse de Metz. Dès le XIV^e siècle, il a six archidiaconés.

Le diocèse de Verdun, le plus petit des quatre, est l'ancien comté de Verdun. De forme presque circulaire, il s'étend autour de la ville épiscopale et compte quatre archidiaconés (5 ter).

§ II. — LES SOUVERAINS DE LA LORRAINE AU XVII^e SIÈCLE

On peut dire que pendant toute cette période la Lorraine était aux prises avec la France et avec l'Europe.

L'avènement de Charles IV, duc de Lorraine, le 31 juillet 1624, coïncide avec l'entrée de Richelieu dans les conseils de Louis XIII, le 29 mars précédent. D'un côté, on eut un jeune homme de vingt ans, élancé, beau cavalier, homme de guerre valeureux ayant des qualités tactiques, mais pas de stratégie valable. Né le 5 avril 1604, il porta les armes dès l'âge de quatorze ans. Ce fut la passion et presque l'occupation de toute sa vie. Pour être un vrai homme d'Etat, il aurait fallu au duc Charles IV, concevoir avec clairvoyance, agir avec prudence et s'en tenir à ses desseins. Il n'en fut rien. Au moment le plus critique de son histoire, la Lorraine était tombée entre les mains d'un aventurier (6).

(4 bis) Particulièrement à ce titre, l'évêque de Metz s'intéressait à Vic. En 1696, on verra Mgr Georges d'Aubusson (1669-1697), choisir trois Filles de la Charité pour l'hôpital de Vic.

(5) A consulter : *Atlas historique du diocèse de Metz*, par G. Bourgeat et N. Dorvaux, Montigny, 1907, cartes 4 et 6.

(5 bis) A ce changement, il est fait allusion indirecte dans les lettres patentes en faveur du Séminaire Saint-Simon, à Metz.

(5 ter) Ces divisions ecclésiastiques ont eu souvent plus d'importance que les divisions civiles : les divisions ecclésiastiques étaient plus logiques et moins incohérentes que les divisions civiles ; elles avaient une remarquable stabilité. Ainsi Jeanne d'Arc était-elle lorraine ou champenoise ? Peu importe ! Elle était du diocèse de Toul, et, comme telle, avait le droit de se dire lorraine.

(6) On trouve dans P. Collet, *o.c.*, t. I, p. 286, un portrait de Charles IV où éloge et blâme sont dosés avec art : *Charles IV, prince vaillant, intrépide, avide de gloire, assez fort pour donner de l'inquiétude à ses voisins, trop faible pour se soutenir contre eux, toujours*

En face de ce jeune homme, se dressait le cardinal de Richelieu, homme d'Etat véritable, « muri dans le rêve d'un Rhin français », résolu à associer le duc à son système d'alliances contre l'Autriche. L'alliance de raison de la France avec la Lorraine échoua. Au lieu de négociier, Charles IV complota contre la France avec une invraisemblable légèreté, sans souci du lendemain. Coup sur coup, quatre conflits éclatèrent.

Louis XIII, au mois d'août 1626, exile en Lorraine Marie de Rohan, duchesse de Chevreuse. Charles la reçoit et complota avec elle contre Richelieu. Le cardinal se contente de rappeler la duchesse et attend l'heure de se venger du Lorrain (1626-1628).

En 1629, Louis XIII se brouille avec son frère Gaston, duc d'Orléans, qui veut épouser contre son gré la fille du duc de Mantoue. Gaston quitte le royaume et Charles IV, le recevant, le traite en roi. L'arrivée de Louis XIII à Metz arrête le duc tout net. Convoqué à Vic, Charles IV doit signer, le 6 janvier 1632, un traité humiliant (1629-1632).

En 1632, Gaston vient d'épouser Marguerite de Vaudémont, la sœur cadette du duc de Lorraine ; grande colère au conseil du Roi. L'armée française pénètre en Lorraine sans déclaration de guerre et s'y promène rapidement. Charles IV est obligé de capituler à Liverdun, le 20 juin 1632.

L'année d'après, les accointances du duc avec l'Empire sont de plus en plus étroites et le mariage de Gaston est maintenant connu officiellement. Lors de ce quatrième conflit, Nancy est pris par les troupes françaises. La famille du duc se disperse. Le duc lui-même abdique et, l'espace de trente ans durant, il se promène hors du pays. Son dernier exploit fut d'épouser légitimement, le 4 novembre 1665, à soixante-cinq ans, Mademoiselle d'Apremont, plus jeune que lui de quarante-huit ans. Il meurt dans un obscur village du Palatinat, à Allenbach, le 18 décembre 1675.

Quelques traits vont éclairer le drame lorrain qui n'a pas un caractère régional. Le gouvernement français s'est rangé du côté des protestants pendant la guerre de Trente Ans. Il n'était pas question de soutenir le mouvement réformiste mais simplement de profiter de l'embarras dans lequel la guerre mettrait l'empereur et le roi d'Espagne. Il s'agissait de refouler le premier au delà du Rhin et le second au delà des Pyrénées ; la France, de la sorte, en même temps que des frontières solides, aurait une plus grande unité politique. En somme, il fallait résoudre le problème du Rhin, doublé du problème des Pyrénées.

La Lorraine n'avait aucune raison valable de participer à la guerre mais devait fatalement y être entraînée pour défendre son indépendance. En vue d'aborder les Impériaux, Richelieu devra s'emparer de la Lorraine hostile à une alliance de raison.

*prêt à faire des accommodements et plus prêt encore à les rompre. Un héros de cette trempe avait tout ce qui était nécessaire pour désoler ses propres Etats, et il ne pouvait guère compter sur la protection du Dieu des armées, depuis surtout que, lassé de son épouse à qui il devait la couronne, il eut contracté un second et scandaleux mariage avec la princesse de Cantecroix. » On sait que *La Vie de saint Vincent de Paul*, par Collet, n'a pas pu paraître à Paris à cause du Parlement de tendance janséniste, et du Roi lui-même. Le livre est dédié au Roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar ». La dédicace s'exprime ainsi : « *A l'abri de votre auguste nom, saint Vincent de Paul triomphera une seconde fois des ennemis de sa gloire, et son triomphe sera toujours celui de l'Eglise Romaine. »**

La position de cette dernière était d'autant plus critique que la France, dès avant la guerre de Trente Ans, s'était procurée avec habileté un pied-à-terre dans le duché de Lorraine. Les trois villes épiscopales, Metz, Toul, Verdun, jouissaient de la protection effective du Roi de France, depuis 1552. Les gouverneurs y sont nommés par le souverain de France.

Charles V (1675-1690), neveu de Charles IV, fut appelé au trône à l'âge de trente-deux ans. En héritage, il recevait un duché à reconquérir, des sujets injustement maltraités à protéger, toute une popularité à recouvrer. Il avait peu de soldats, point d'argent, rien que l'alliance impériale, compromettante aux yeux des Lorrains eux-mêmes. Il fut un duc *in partibus*, mais un bon Européen. Charles V porta très haut par ses exploits le nom lorrain, mais il ne fut pendant quinze ans qu'une espérance et un nom. Il eut une immense renommée dans la chrétienté entière pour avoir puissamment aidé à débloquer Vienne, le 12 septembre 1683 : en Lorraine, il dut laisser le champ libre à l'assimilation française qui, à l'aide de l'occupation, ne fit que progresser dans le duché.

§ III. — ETAT MILITAIRE ET SOCIAL DE LA LORRAINE DE 1631 A 1639

Il nous faut revenir à l'époque de Charles IV en conflit avec la France. La situation militaire et l'état social résultant de la guerre de Trente Ans doivent être connus. Leur description introduit immédiatement à l'action de saint Vincent dans cette triste conjoncture.

1° Situation matérielle et esprit des armées, en l'année 1636

Au point culminant, en 1636, nous voyons la malheureuse Lorraine foulée par sept corps d'armée à la fois : trois corps de troupes françaises, deux corps d'impériaux, le corps du duc Charles IV et celui des Suédois, soit un total de cent cinquante mille hommes, sans compter les valets et les femmes évalués à cinquante mille. Les différentes phases de la guerre n'offrent pas d'intérêt ici. La situation matérielle et l'esprit des armées, par contre, expliquent l'état de misère incroyable dans lequel la Lorraine fut plongée.

Les Lorrains avaient un équipage en mauvais état. Leurs chevaux portaient des cordes en guise de brides et se trouvaient dénués de selles. Les soldats étaient déguenillés : leurs arquebuses et leurs pistolets à tel point détériorés qu'il leur arrivait de tirer trois coups sans pouvoir faire feu. Les officiers sans solde excusaient les exactions des soldats en alléguant le service du duc. Dans les trois évêchés, ils prétextaient l'hostilité des habitants devenus français. Certains capitaines lorrains avaient fait inscrire sur leurs étendards ces mots significatifs : « *Frappe fort, prends tout, ne rends rien.* » Comme il n'y avait aucun commissaire de guerre chargé de pourvoir à la subsistance de l'armée de Charles IV, officiers et soldats étaient dans la nécessité d'assurer eux-mêmes leur ravitaillement. Les cavaliers ne possédaient, à l'exception des officiers, ni armes, ni selles pour leurs chevaux. Ils ne s'en portaient pas moins en éclaireurs jusque dans les montagnes et sur les bords de la Sarre. Ils avaient la réputation d'être de bons soldats. L'intendant de Vaubourg écrira un peu plus tard : « Les Lorrains sont assez propres pour la guerre : ils aiment surtout le service de la cavalerie, parce qu'ils

sont accoutumés dès leur jeunesse à être autour de petits chevaux dont ils se servent pour le labourage » (7).

L'armée française était plus humaine à certains égards. Louis XIII payait les officiers à raison de huit noutres pour se conformer aux usages des alliés. Il fournissait la moitié du pain des soldats. Mais les négligences des munitionnaires étaient fréquentes malgré les ordres sévères de Richelieu. Les gentilshommes, en particulier, qui avaient été versés dans les compagnies régulières ne purent supporter la misère qui les étreignait de toute part dans un pays ravagé par des armées nombreuses et indisciplinées. Pour éviter la critique et la débandade, il fallait se battre, occuper le soldat et le nourrir en faisant de continuelles réquisitions. Louis XIII paya d'exemple en commandant lui-même le siège et la prise de Saint-Mihiel (7 bis). L'armée française comprenait des Ecossais, des Périgourdiens, des Gascons, des Normands, des Navarrais, des Suisses et des Auvergnats, d'après le journal de Jean Bauchez, greffier de Plappeville (Moselle).

Les troupes suédoises se montrèrent les plus féroces. Ils poursuivront à l'endroit des Lorrains catholiques l'assouvissement de leurs rancunes protestantes. Aujourd'hui encore, dans les vallées de la Sarre, les paysans attribuent aux Suédois les ruines dont ils découvrent la trace. Suivant un manuscrit de Henri Champlon, curé d'Ottonville, c'était une troupe immonde et épouvantable d'être n'ayant d'humain que la forme. Une de ces bandes portait comme étendard une figure de femme fendue de haut en bas et environnée de glaives et de haches avec ce mot *Lotharingia*. C'était une trop fidèle image de la malheureuse Lorraine. Le même curé d'Ottonville écrit : « *Ces barbares confondant tout dans leur rage de destruction, le sacré et le profane, n'épargnèrent ni les hommes ni leurs habitations, enlevèrent les calices, les aubes, les chasubles et les linges sacrés, profanèrent plus de six cents églises dans le voisinage, détruisant les reliques, renversèrent les autels et poussèrent leur brutalité jusqu'à fouler aux pieds, en beaucoup de localités, le corps adorable du Christ.* » Par tout le pays, on ne vit que massacres, incendies et pillages (7 ter).

L'armée des Impériaux, au dire de notre curé d'Ottonville, était assez hétéroclite : « composée de Croates, de Hongrois, de Polonais et de je ne sais quels hommes qu'on ne se fut jamais attendu de voir dans notre pays . Jean Bauchez gagne encore en pittoresque dans son énumération : il y compte « *des Crovacs, des Polacs, Apolitains, Anabaptistes, au vrai dire Turcs et Barbares* ». La plaie des Suédois passe pour une plaie de sauterelles, celle des Impériaux comme plaie des chenilles : elle anéantit pendant près de six semaines presque tous les villages de la vallée de la Nied par la dévastation et l'incendie. On reculait d'horreur devant leurs méfaits : « *Ils pendirent de petits enfants de six à sept ans à des branches d'arbres. Poussés par une cruauté inouïe, les soldats de Ferdinand II baillonnèrent quelques hommes, leur quvrèrent la bouche et y introduisirent de l'eau de*

(7) Arch. Nat., H° 1588 (ancien 4.784), reg. Mss. fol. 40.

(7 bis) La charité exercée par les Mission à Saint-Mihiel revêtira un caractère spécial dans cette ville. Louis XIII avait failli être tué sous ses murs. Des représailles terribles se firent à l'endroit des habitants.

(7 ter) Témoignage d'Abram Musigotus : Nancy, bibliothèque, mss.

fumier. Voyant qu'ils ne pouvaient leur donner ni or ni argent, ils sautèrent à pieds joints sur leur centre et l'on entendait de loin le bruit que faisaient leur entrailles en s'entr'ouvrant. Plus de quatre-vingts de ces malheureux moururent. Les enfants de l'âge d'un an eux-mêmes n'échappèrent pas à la fureur des Impériaux » (8).

Restent les *Cravates*, partisans du duc de Lorraine. Ils occupaient les châteaux : « *Amis et ennemis leur étaient d'une aussi juste guerre, sous prétexte qu'on était rebelle au duc, parce qu'on n'abandonnait pas sa famille pour prendre les armes et pour devenir aussi méchants qu'eux* » (9).

La conduite de la guerre ne relevait pas de la stratégie mais du hasard des circonstances, et, pour une bonne part, les opérations militaires ne se justifiaient que par la nécessité du ravitaillement et le désir du pillage. Il n'y avait pas de commandement unique et les armées des deux parties étaient internationales. Bien souvent, on donnait l'assaut à un gros village ; aucune grande bataille n'eut lieu ; en nombre relativement restreint d'engagements de moindre envergure. « *Ces troupes paraissaient davantage faire la guerre aux civils lorrains qu'à leurs adversaires* » (10). Ce mode de faire la guerre provoquait la désertion totale des habitants à l'approche d'une troupe quelconque. Les bois abritaient pendant des mois les fugitifs.

2° L'état social résultant de la guerre de Trente Ans

La suite de ces dévastations de la Lorraine a été racontée par les chroniqueurs du temps : « *Les chemins où ces nations étrangères passaient étaient parsemés de corps morts ; l'un était crevé, l'autre rôti, l'un la tête coupée, l'autre la langue, les bras jetés çà et là ; les pendant les pieds en haut ès cheminées, les faisant mourir dans les fours, après que ces malins les avaient chauffés, à l'étouffée de la fumée ; les autres morts, ils les jetaient dedans tout vivants pour les rançonner. A la parfin, ces deux armées tant Suédois qu'Impériaux, firent mourir la troisième partie des gens du pays de Lorraine, car, depuis le pays de Brabant vers Saint-Hubert-en-Ardenne jusqu'au pays messin et par toute Contravas, on ne faisait que trouver des bêtes et gens morts par les chemins* » (Jean Bauchez).

La peste et la famine achevèrent de dépeupler la Lorraine. A Brienville, on ramassa un matin cinquante-deux morts de la nuit. Il n'y eut pas ou peu de secours médicaux. On essaya de compenser par des fumigations et la destruction des maisons contaminées. Mais que faire des morts ? A Dieuze, on les jette dans l'étang, baptisé désormais le cimetière des Impériaux. « *Auparavant, on avait fait des procès pour acquérir et posséder des terres, cette année 1635, on se dispute avec acharnement l'espace nécessaire pour un tombeau. Partout les cimetières furent remplis et agrandis, quoique, comme à Boulay, dix ou douze corps fussent inhumés dans une seule fosse* » (Le Curé d'Ottonville.) La peste, la fièvre de Hongrie, et d'autres calamités semaient la mort de tous côtés. Vint ensuite le spectre de la famine. Plus de bras pour cultiver la terre, plus de bestiaux et souvent pas

(8) Voir les pages de F. Des Robert dans l'*Histoire des campagnes de Charles IV*.

(9) *Mémoires du marquis de Beauvau*.

(10) *Histoire de Lorraine...* p. 400-402.

d'instruments de travail. Dans le Pays-Haut, au delà de Metz, on revint exclusivement pendant six ans au moins, à la culture de la bêche. On préférait parfois tirer la charrue et la herse à la bricole. Les marchands évitaient les villes contaminées, ce qui multipliait la mort de la faim et donna occasion à l'anthropophagie. Un habitant de Thiaucourt fut convaincu d'avoir mangé six demoiselles. A Saint-Avold, on dit que le maire fut dévoré par ses administrés (11).

La dépopulation, fruit de tous ces malheurs, atteignit les deux-tiers des habitants en beaucoup de régions de la Lorraine. En 1644, il ne restait plus à Lunéville que trente familles. Frouard comptait cent ménages en 1633 ; il reste cinq ou six habitants en 1635. Quatre-vingts villages sont définitivement rayés de la carte. Les lettres des missionnaires de saint Vincent et les missives de remerciements de la population secourue remettront sous nos yeux le tableau ici esquissé.

§ IV. — LA SITUATION POLITIQUE AU MOMENT DE LA PREMIÈRE OCCUPATION FRANÇAISE

La politique d'occupation de la France ajoute à l'état misérable de la Lorraine Louis XIII, maître du pays, ordonna l'installation à Nancy d'un conseil souverain. Il durera de 1634 à 1637. Il lui incombe .

1° De faire observer les ordres du Roi en matière de police, de sécurité, de ravitaillement ;

2° De recueillir le serment de fidélité des nouveaux sujets ;

3° De veiller à ce que le clergé priât pour le roi ;

4° De présider à la destruction des châteaux.

La nomination comme gouverneur de La Ferté-Sénéctère, ajoutera au poids de l'occupation. Ce brillant soldat laissera un pénible souvenir. Nancy devra satisfaire à ses caprices. Il coûtera à la ville, réduite à six ou sept mille bourgeois non indigents, deux cent mille livres chaque année.

Le Roi avait fourni la formule du serment de fidélité recueilli par le conseil souverain : « *Vous jurez et promettez à Dieu de bien et fidèlement servir envers tous et contre tous le roi de France, votre souverain seigneur, à cause de son duché et pays de Lorraine, duché de Bar et pays barrois et de ne rien entreprendre contre son service ni contre la sécurité et conservation des villes, et places desdits duchés et pays en l'obéissance de Sa Majesté, afin de lui obéir et à ses ministres et officiers, ainsi vous le jurez et promettez.* » La sincérité laissant à désirer, le Roi, le 8 octobre, ordonna de compléter la formule par ces paroles : « (Vous le jurez...) *de cœur comme de bouche, sans aucune exception, subtilité et évasion mentale.* » Les feintes n'en continuèrent pas moins. Souvent la noblesse n'était pas à la maison

(11) Les traits de ce genre sont nombreux au cours de la guerre de Trente Ans, Mémoires et Chroniques les rapportent à l'envi (Beauvan, Conrard, Guillemin, Florange). Dans la suite, on trouvera des récits analogues dans les lettres des missionnaires. Tel ce trait : à Saint-Mihiel, les femmes se jettent sur le cadavre d'un cheval mort et analogues dans les lettres des missionnaires. Ainsi à Saint-Mihiel encore, un missionnaire relate le fait de femmes se jetant sur un cheval mort et remplissant leurs tabliers de sa chair corrompue (L. Abelty, *La Vie du véritable serviteur de Dieu, Vincent de Paul*, Paris, 1664, liv. II, chap. XI, sec. 1^{re}, p. 381).

le jour de la prestation du serment. Le 26 avril 1635, on fut averti que le refus de serment entraînerait la confiscation des biens.

La prière pour le Roi de la part du clergé se heurta aux mêmes difficultés. Même tentative de peser par la menace sur le zèle des intéressés : « *A tous curés des paroisses, primats, prévôts ou doyens d'églises collégiales, chanoines, chapitres et communautés et à toutes personnes ayant l'administration et le gouvernement des maisons religieuses (il est ordonné) de faire prières publiques pour le Roi en prônes et messes, à peine de saisie de leur temporel et d'être procédé contre eux comme rebelles et perturbateurs du repos public.* » Cet arrêt fut affiché aux portes de toutes les églises et lu au prône. A Nancy, seuls les Oratoriens, qui étaient Français, paraissent s'être exécutés. Au salut, ils chantèrent le « *Domine, salvum fac regem* ». Illico la formule fut reprise : « *fac ducem, ducem* », par une bande d'enfants qui s'éleva à deux cents après trois semaines. La police apporte son secours, mais en vain. On préfère classer l'affaire.

D'autres représailles (confiscations de biens, bannissement) provoquent souvent l'insubordination et le meurtre. Le banditisme des paysans gagne du terrain. L'anarchie augmente.

Telle est la situation politique, militaire et sociale de la Lorraine au moment où saint Vincent de Paul s'apprête à venir au secours de la Lorraine, plongée dans un abîme de malheur et de misère. Il interviendra tout d'abord par ses missionnaires de Toul qui, en cette année de 1635, viennent de s'installer dans cette ville. Il le fera ensuite par les confréries de la Charité qui suivent l'action des missionnaires.

L'action spirituelle s'exercera par les Missions. A Metz (1644 et 1658), elles sont prêchées avec éclat.

La *charité des Bouillons*, à Metz encore, en 1658, verra la première entrée des Filles de la Charité en Lorraine.

Après avoir présenté les missionnaires de Toul, on les suivra dans leur action de charité à travers de multiples sentiers de la misère lorraine.

CHAPITRE DEUXIÈME

SAINT VINCENT DE PAUL ET L'ŒUVRE DE SA CHARITÉ CORPORELLE ET SPIRITUELLE EN LORRAINE (1635-1658)

Guérir les corps pour sauver les âmes, ou bien, guérir les corps et sauver les âmes en même temps fut dès le début le grand principe qui devait guider ceux qui venaient se mettre à l'école de saint Vincent de Paul : les missionnaires envoyés en Lorraine, les Dames de la Charité qui allaient opérer bientôt ici ou là et les Sœurs de la Charité des Bouillons à Metz.

Article I^{er}. — L'œuvre des missionnaires.

La maison de Toul, fondée en 1635, fut le premier établissement de la Congrégation de la Mission en province. La guerre de Trente Ans fera de Toul le point de départ du rayonnement charitable de saint Vincent en Lorraine.

§ 1^{er}. — LA MAISON DE TOUL, POINT DE DÉPART DE LA CHARITÉ
DE SAINT VINCENT EN LORRAINE

« *La Lorraine et le duché de Bar, écrit Collet, furent le premier champ qui s'ouvrit au zèle de saint Vincent* » (12). Bientôt, la province de Champagne figurera parmi les jeunes provinces surgies pour la première fois d'une petite assemblée générale des prêtres de la Mission, fondée en 1625 avec les maisons de Troyes et de Toul (13).

Au cours de l'année 1635, deux missionnaires vinrent se fixer à Toul pour accomplir les œuvres ordinaires de la petite Compagnie : missions, conférences ecclésiastiques et retraites. Ces deux missionnaires furent MM. Lambert et Colée (14).

Ils s'installèrent dans la maison du *Saint-Esprit*. Cet établissement avait été confié en 1238 par Emeric Barat, maître échevin de Toul, afin de servir d'hôpital aux orphelins et aux infirmes. En 1635, l'ordre du *Saint-Esprit* ne comprenait plus que deux religieux à Toul. Le bénéfice appartenait à Maître Dominique Thouvignon (15).

Saint Vincent avait envoyé ses missionnaires à la demande de Charles-Chrétien de Gournay, évêque de Scythie, qui administrait alors le vaste diocèse de Toul. Un peu plus tard il en sera l'évêque (16). Maître Thouvignon avait résigné son bénéfice en faveur de Charles-Chrétien de Gournay, moyennant une pension de deux mille livres barrois. Celui-ci l'offrit aux prêtres de la Mission et Jean Dehorny en devint titulaire par acte royal de mai 1635. Le mois suivant (16 juin), les religieux, à leur tour, cédèrent à Jean Dehorny tous leurs droits sur la maison et l'hospice (17).

Les enfants de saint Vincent étaient venus à Toul pour établir un « séminaire de prêtres en cette maison du Saint-Esprit, pour travailler à l'instruction du pauvre peuple de la campagne et des ordinands de ce diocèse ». Avant de réaliser le séminaire, selon une formule encore tout à fait élémentaire, il y aura plusieurs obstacles à écarter.

Et d'abord se reposait le problème de la légitimité de la possession de leur nouvelle maison. L'ordre du Saint-Esprit en contesta la légitime transmission. Le grand-maître de l'Ordre, qui était alors Etienne Vaius, évêque de Cyrène, défendit les droits de la Commanderie. Il y eut un procès qui traîna en longueur. Jean Midot, docteur en théologie, conseiller au Parlement de Metz, grand archidiacre, chanoine et vicaire général de Toul, « porte fort nos intérêts », écrivait saint Vincent, au mois de janvier 1638. Jean Midot était bien considéré en cour de Rome et en cour de Lorraine.

Le deuxième obstacle venait des charges de l'hôpital. MM. Lambert aux Couteaux et Colée étaient venus à Toul pour se consacrer tout entiers au double but de la maison : les missions

(12) Collet, *o.c.*, t. I, liv. IV, p. 286. Nancy, 1748.

(13) P. Coste. *Monsieur Vincent*, Paris, 1932, t. II, p. 75.

(14) *Notices sur les Prêtres, Clercs et Frères défunts*, 1^{re} série, t. I, p. 512.

(15) Eugène Martin, *Histoire des diocèses de Toul, Nancy et de Saint-Dié*. Nancy, 1900-1903, t. II, p. 208 et suiv.

(16) Auparavant, Chrétien de Gournay avait gouverné le diocèse de Toul à titre de suffragant.

(17) E. Martin, *o.c.*, au même endroit que supra.

et les ordinauds, mais l'hôpital les absorbait considérablement. Un arrangement nouveau finit par être consacré dans un accord (17 mars 1637) : la Mission recevait les tiers des meubles et des immeubles gérés par les frères du Saint-Esprit. Au cours du conflit, Paris fut plus d'une fois sur le point de rappeler les missionnaires.

Un troisième obstacle surgit de la double paroisse que les prêtres de la Mission avaient à desservir, celle d'Ecrouves et une autre à Toul. Saint Vincent leur demandait de se faire remplacer par des vicaires, mais les prêtres de la Mission hésitaient : le plus clair de leur revenu disparaissant du fait même.

Ce n'est que « après les années 1637 à 1641 que l'œuvre des missions fonctionna régulièrement. Mais entre ces deux dates, la charité, exercée à l'égard des affamés, prenait le temps et les sueurs des missionnaires de Toul » (18).

La première question qui vient à l'esprit est celle de savoir comment saint Vincent de Paul eut connaissance de l'état misérable de la Lorraine. Metz, Toul et Verdun étaient Français depuis que le roi Henri II s'était annexé la province des Trois-Évêchés (1552). Probablement fut-il informé par les missionnaires naguère établis en la ville de Toul. M. Coste ajoute : « Ce fut aussi par les émigrés à Paris que saint Vincent connut, dans toute son horreur, la situation lamentable de la population lorraine » (19). Ce sera chose certaine un peu plus tard.

L'établissement des prêtres de la Mission à Toul valut vraisemblablement à cette ville les premiers secours (20). A quelle date ? Voilà qui est un peu plus difficile à préciser. Jean Didot (ou Midot), déjà rencontré, envoie à saint Vincent une lettre de reconnaissance où il exprime la gratitude des différentes catégories de personnes qui ont été obligées par la charité venue de France : soixante malades retirés dans leur maison et une centaine dans les faubourgs, les pauvres honteux et plusieurs soldats des armées du roi. Ces bienfaits se sont manifestés « depuis environ deux ans ». La lettre est datée de décembre 1639 (décembre 1638, dit Collet). Nous sommes ainsi reportés à l'année 1637 ou 1636, au plus tôt. Un autre certificat émané des religieuses dominicaines des deux maisons de Toul font remonter plus haut encore, car elles parlent de deux ans et demi. L'abbé Deblaye fixe le point de départ des charités de saint Vincent en l'année 1635 (21). Le nombre des malades a dû varier. A un moment, M. du Coudray et son confrère M. Boucher hébergent quarante pauvres en leur propre demeure, et cent cinquante dans les faubourgs. Les heureux bénéficiaires n'avaient pas d'expression assez éloquente pour dire leur gratitude. Les Dominicains du grand couvent de Toul écrivaient : « *Nous pouvons dire et disons avec tout le diocèse de Toul : Béni soit Dieu, qui nous a envoyé ces anges de paix, dans un temps si calamiteux, pour le bien de cette ville et la consolation de son peuple, et pour nous en particulier, à qui ils ont fait et font encore, tous les jours, les charités de leurs biens, nous donnant du blé, du bois, des fruits,*

(18) On trouvera une petite notice concernant chaque missionnaire citée à la fin.

(19) P. Coste, *Monsieur Vincent*, t. II, p. 584.

(20) Ainsi pense P. Coste.

(21) J.-F. Deblaye, *La Charité de saint Vincent de Paul en Lorraine* (1638-1647), Nancy, 1886, p. 22.

subvenant ainsi à notre grande nécessité. Le sentiment intérieur nous presse d'en rendre ce témoignage » (22). Avec émotion saint Vincent disait des missionnaires : « *Ils nourrissent les pauvres malades, et assistent avec une charité qui tire les larmes de ceux qui l'entendent, et il est bien à craindre qu'ils ne succombent* » (1639).

Toul vient en premier lieu dans l'ordre des charités de saint Vincent en Lorraine. Deblaye note que sa situation était un peu privilégiée avec Metz et Verdun : « Nous verrons tout à l'heure que les capitales des Trois-Evêchés eurent une part à peu près égale dans la misère de la contrée ; seulement tout d'abord il fut, peut-être, plus facile de trouver à Paris des secours pour des villes toutes françaises que pour des villes lorraines ; ainsi il organisa son entreprise charitable plus promptement et sans heurter la susceptibilité nationale » (23).

La charité est ingénieuse ; comment saint Vincent a-t-il procédé pour la rendre efficace ? En 1639, nous apprenons que le fondateur de la Mission demanda à sa Communauté, d'implorer la pitié de Dieu et le pardon par le truchement de la pénitence : « *Voici le temps de la pénitence, s'écriait-il, puisque Dieu afflige son peuple. N'est-ce pas à nous autres d'être aux pieds des autels pour pleurer leurs péchés ? Cela est d'obligation ; mais de plus ne devons-nous pas retrancher quelque chose de notre ordinaire pour leur soulagement ?* » Ce texte du prophète Joël reçoit une application concrète à Saint-Lazare pendant trois ou quatre ans, la Communauté n'eut d'autre pain que du pain bis.

C'était une petite économie devant une misère sans limite. Saint Vincent osa faire une démarche auprès de Richelieu. Se jetant à ses pieds, il fit au cardinal le tableau des maux qui affligeaient la Lorraine et lui dépeignit les désordres déplorables qui en résultaient au point de vue moral et religieux. L'adjuration finale était véritablement pathétique : « *Monseigneur, donnez-nous la paix, ayez pitié de nous, donnez la paix à la France.* » Le cardinal lui répondit en soupirant : « *Hélas ! Monsieur Vincent, cette paix, je la souhaite autant que vous, mais la paix ne dépend pas de moi* » (24).

Puisque la solution radicale se dérobaît, il fallut reprendre le bâton de pèlerin de la charité pour s'opposer à la famine et à la maladie. Il fallait de l'argent à tout prix. Dans une lettre à M. du Coudray, il demande de ménager « le peu d'argent que nous envoyons ». Le missionnaire a cette belle réponse, au dire de Monsieur Vincent : « *Il me mande... ou que je l'assiste ou que je le rappelle, ou que je le laisse mourir avec ces pauvres gens* » (25).

Trouver de l'argent et d'une manière permanente, cela suppose une organisation de la charité : « Le serviteur de Dieu réchauffa par le feu de ses secours et par ses larmes même l'esprit de compassion qui avait besoin d'être ranimé. Il mit en mouvement les pieuses Dames de son Assemblée » (26). D'autres personnes vinrent s'y joindre : « Quelques autres personnes de con-

(22) Collet, *o.c.*, t. I, liv. IV, p. 291.

(23) *O.c.*, p. 23.

(24) Abelly, *La Vie de saint Vincent de Paul*, édition 1891, liv. I, chap. XXXV, p. 251.

(25) P. Coste, *Saint Vincent*, t. I, p. 538.

(26) Collet, *o.c.*, liv. IV, p. 288.

dition et de piété de l'un et de l'autre sexe de la ville de Paris ». Au récit des misères, la résolution est prise de « secourir ces pauvres gens à quelque prix que ce fût ». Un plan est tracé et des règlements sont adoptés. On recueillerait les fonds nécessaires et on les ferait distribuer avec contrôle de l'emploi, budget des recettes et des dépenses. Les missionnaires doivent le tenir au courant : « Vous ne dites rien du nombre des pauvres, écrit-il à M. du Coudray, des pauvres des champs retirés dans la ville ou au faubourg, auxquels vous distribuez. Je fais voir cela à ces bonnes dames tous les mois, de tous les autres lieux. Il n'y a que Toul dont je ne leur ai pas fait voir, il y a assez longtemps. Et cela les console fort. Nous employâmes samedi passé deux ou trois heures à voir les autres lettres, dont elles étaient ravies de consolation » (27).

Le Roi et la Reine furent parmi les donateurs les plus généreux. D'un seul coup Louis XIII donna quarante-cinq mille livres pour assister les religieux et les religieuses « pour être distribuées par mois ». Jusqu'à la veille de sa mort, le Roi renouvelera ses libéralités (28). La Reine envoya des tentures de lits de deuil qui avaient servi aux funérailles du Roi. La duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu, toute munificente, procura de son côté des étoffes aux pauvres religieuses dans l'extrême indigence : « on distribuait aux maisons religieuses des pièces entières d'étoffes, afin qu'elles en fissent elles-mêmes leurs habits à leur façon. On fournissait à quelques-unes jusqu'à des voiles et des souliers, tant elles étaient dénuées de toutes choses » (29).

Les missionnaires avaient la charge de distribuer les sommes d'aumônes recueillies. Les prêtres de Toul ravitaillaient la ville et ses environs. Le nombre de ces malheureux est allé en augmentant. Une partie d'entre eux étaient soignés dans la maison des missionnaires. Ceux qui étaient valides « servaient dans la maison quoique petite, car ils n'ont point d'hôpital ». Le 26 juillet 1640, Monsieur Vincent fait un compte rendu à Bernard Codoing : « Les aumônes de la Lorraine continuent toujours par la miséricorde de Dieu. L'on a avisé au soin des villes de Toul, Metz, Verdun, Nancy et Bar, celui de Saint-Mihiel et du Pont-à-Mousson, où la misère était si grande qu'elle n'est pas imaginable. M. Dehoromy vient de visiter les missionnaires qui y sont, qui m'en dit des choses incroyables et qui font peine ; l'on y manquait jusqu'aux serpents » (30).

Nous connaissons les missionnaires qui opérèrent en Lorraine. Au point de départ ceux de Toul, Jean Bécu et Rondet, prêtres, Gailliard, Aulent, Delestoile et Bourdet partirent pour la Lorraine dans le courant du mois d'avril (1639) et se partagèrent en groupes de deux dans les trois régions de la Lorraine : Bar-le-Duc, Verdun, Nancy. Un autre départ permit d'assurer le ravitaillement de Metz et des environs. Deux autres postes furent encore créés : Saint-Mihiel (vers janvier 1640) et Pont-à-Mousson (mai de la même année). Chacune des sept régions recevaient une subvention de cinq cents livres apportées de Paris par le frère Mathieu Regnard (31). Vincent de Paul fait le point dans

27) P. Coste, *Saint Vincent*, t. II, p. 61.

28) Coste, *Monsieur Vincent*, t. II, p. 586-587.

29) Abelley, *o.c.*, t. II, chap. XI, sect. 1, p. 505.

30) *Saint Vincent* (Coste), t. II, p. 66.

31) Voir également la notice des missionnaires à la fin.

une lettre à Louis Lebrefon (12 octobre 1639) : Toul, Verdun, Nancy et Bar-le-Duc ont alors des missionnaires venus « pour assister corporellement et spirituellement le pauvre peuple des champs retiré dans ces villes. Corporellement en leur départant pour cinq cents livres de pain par mois en chaque ville, qui reviennent à deux mille cinq cents livres qu'il faut que nous trouvions par mois, et par la grâce de Dieu, cela n'a point manqué jusques à présent, et, si j'espère, que nous n'y manquerons pas, pour le moins avons-nous du fonds pour cette année ». Les prêtres étaient entourés de « frères de la Congrégation qui avaient des secrets contre la peste et qui savaient la médecine et la chirurgie » (32). On secourait « spirituellement en leur enseignant à tous les choses nécessaires à salut et leur faisant faire une confession générale de toute la vie passée d'abord, et continuer de deux ou de trois en trois mois ». Le légendaire frère Mathieu porte l'argent et ramène des pauvres en France « le plus qu'il pourra. Il en amena cent le mois passé, écrit Vincent, entre lesquels il y avait quarante-six demoiselles et autres qu'il a conduites et nourries jusques en cette ville, où l'on en a déjà placé la plupart; et en attendant l'on les nourrit dans une maison où l'on a pris soin des enfants trouvés. Quelques bonnes dames (surtout la duchesse d'Aiguillon) font des merveilles pour nous aider en cela ».

La sagesse, l'expérience et la charité firent rédiger à saint Vincent en faveur des missionnaires un règlement daté du 15 avril 1639. Grâce à lui « ils ne pouvaient offenser ni les évêques, ni les gouverneurs, ni les magistrats. Il leur prescrivait de consulter les curés, ou quand il n'y en avait point, ce qui arrivait souvent, les personnes les plus qualifiées des lieux qu'ils visitaient, afin d'éviter la surprise et de proportionner les secours aux besoins et à la condition de ceux à qui ils devaient être appliqués » (33).

On achetait de la farine que l'on portait chez le curé ou quelque dame charitable. La quantité jugée nécessaire pour une semaine était enfournée et ainsi de suite. Le potage était distribué à ceux qui ne supportaient pas le pain. Rarement on donnait de l'argent. La tournée continuait et on s'arrêtait davantage où plus de misère sévissait. L'essentiel était d'empêcher de mourir de misère et de faim. On réunissait les pauvres pour les exhorter spirituellement, catéchiser les enfants, préparer les mourants et conseiller à tous la confession générale.

Le « sage règlement » n'empêchait pas les difficultés nouvelles. Les donateurs avaient droit de regard sur les ressources qu'ils fournissaient. Vincent veillait à la bonne application de leurs intentions particulières. M. du Coudray lui donnait des soucis. L'intendant des Trois-Evêchés, Anne Mangot, seigneur de Villarceaux, recevait des plaintes. Le 17 juin 1639, le Supérieur de Toul recevait cette recommandation : « Mathieu vous apporte votre petit fait et vous ajusterez votre dépense à cela. Pour les deux mille livres que vous avez reçues de M. de Saint-Nicolas pour les religieuses, au nom de Dieu, Monsieur, n'en divertissez rien à autre usage, sous quelque prétexte de charité que cela puisse être. Il n'y a point de charité qui ne soit accompagnée de justice, ni qui ne nous permette de faire plus que nous pouvons raison-

(32) Collet, o.c., liv. IV, p. 290.

(33) *Ibid.*

mablement » (34). Quelques jours après, le conseil est étendu à tous les missionnaires : « Voici Mathieu qui vous a apporté votre fait... Je vous ai écrit qu'il est nécessaire que vous fassiez les distributions par l'ordre de M. de Villarceaux et le fassiez faire de même. J'espère que vous avez cet ordre signé de lui et que vous le suivrez exactement. C'est, Monsieur, de quoi je vous prie très humblement et de retirer acquit de chaque monastère de ce que vous leur donnerez. Et pour les distributions à faire dans les autres villes où il y a des personnes de la Compagnie, vous leur indiquerez cela, qu'ils suivent entièrement l'ordre que vous a donné moult Sieur de Villarceaux et qu'ils retiennent quittance de tout ce qu'ils donneront, parce qu'il nous en faut compter que, sous quelque prétexte que ce soit, l'on en divertisse ni applique ailleurs pas une maille. Et m'en encerrez, s'il vous plaît, par le frère Mathieu une copie de l'état, signé de M. de Villarceaux et de son ordonnance, s'il y en a, et me manderez tous les mois les sommes que vous aurez distribuées ou donné ordre qu'on distribue aux autres lieux. Jamais il ne s'est vu un plus grand ordre que celui qu'on requiert et qu'on observe » (10 juillet 1640).

Saint Vincent apportait enfin par l'intermédiaire d'un visiteur, M. Deborgny, l'appui et la consolation à ses prêtres. M. Deborgny fit le tour de la Lorraine : un peu partout il souligne à l'adresse du fondateur de la Mission l'édification qu'il éprouve.

Un coup d'œil sur les bienfaits apportés par le canal des missionnaires dans les principaux centres et quelques catégories spécialement complète l'impression d'une conjuration de piété et de charité laissée par l'action de Vincent de Paul.

§ II. — SUR LES TRACES DES FILS DE SAINT VINCENT DE PAUL A TRAVERS LA LORRAINE DÉVASTÉE ET AFFAMÉE

La ville de Metz a été très affligée pendant la guerre de Trente Ans : « la pauvreté y était inconcevable et l'abond des pauvres extraordinaires » (Abelly). Sans doute « aucune tentative ne fut faite contre les trois villes françaises au cours de la guerre ni de la part de Charles IV, ni par les alliés. Mais de cela il ne faudrait pas conclure que ces trois villes épiscopales aient été épargnées par la misère commune. La peste, la famine et la guerre ne connaissent ni barrière, ni douanes » (35). Les premiers biographes de saint Vincent ont brossé le tableau de la misère. L'armée des mendiants atteignait parfois quatre ou cinq mille. Tous les matins on trouvait dix ou douze morts sans parler d'un supplément de disparus qui avaient été la proie des loups. En plein jour ceux-ci attaquaient femmes et enfants. Ils envahissaient bourgs et villages et pénétraient jusque dans la ville, la nuit, par les brèches des murailles (36). Les religieuses étaient plus mal partagées encore : « l'honneur de ces Vierges les plus pures était en danger. La faim, mère de tous les excès, était sur le point de porter plusieurs communautés religieuses à rompre leurs clôtures, dans un temps où les plus fortes murailles étaient un trop faible rempart contre la licence » (37).

(34) Coste, *Saint Vincent*, t. II, p. 54.

(35) Deblaye, *o.c.*, p. 22-23.

(36) On dit ordinairement que le Parlement de Metz a fin. Voir : *Histoire de la Lorraine*, p. 434.

(37) Collet, *o.c.*, liv. IV, chap. 291-293.

Un évêque, saint et énergique, aurait peut-être pu faire face à cette situation. Henri de Bourbon était immensément riche, mais ne fit rien pour son peuple. Le pauvre prêtre des Landes le fit à sa place. Les religieuses eurent des secours particulièrement. Les échevins et les Treize de la ville de Metz tinrent à exprimer leur reconnaissance. Ils écrivirent à saint Vincent : « *Monsieur, vous nous avez si étroitement obligés, en survenant, comme vous l'avez fait, à l'indigence et à la nécessité extrême de nos pauvres mendiants, honteux et malades, et particulièrement des pauvres monastères de religieuses de cette ville, que nous serions des ingrats, si nous demeurions plus longtemps sans vous témoigner le ressentiment que nous en avons ; pouvant vous assurer que les aumônes que vous avez envoyées par deçà, ne pourraient être mieux départies et employées qu'envers nos pauvres, qui sont ici en grand nombre, et notamment à l'endroit des religieuses qui sont destituées de tout secours humain ; les unes ne jouissent pas de leurs petits revenus depuis la guerre et les autres ne recevant plus rien des personnes accommodées de cette ville qui leur faisaient l'aumône parce que les moyens leur en sont ôtés. Ce qui nous oblige de vous supplier, comme nous faisons très humblement, Monsieur, de vouloir continuer, tant envers lesdits pauvres qu'envers les monastères de cette ville, les mêmes subventions que vous avez faites jusqu'ici. C'est un sujet de grand mérite et pour ceux qui font une si bonne œuvre et pour vous, monsieur, qui en avez la conduite, que vous administrerez avec tant de prudence et d'adresse* » (octobre 1640) (38). En l'année 1647, le vœu des échevins et Treize était toujours exaucé, comme l'attestent les petits reçus autographes signés par les religieuses. Ces petits billets sont tout à la fois précis et délicats. La supérieure et la « procureuse » de la Congrégation de Notre-Dame de Metz confessent « *avoir reçu de Monsieur Mathieu des Révérends Pères de la Mission, la somme de deux cents livres du Roi, des aumônes qu'il plaît à Sa Majesté départir aux pauvres religieuses de Lorraine, pour laquelle nous présenterons incessamment à Dieu nos vœux et nos très humbles prières pour la santé et conversation du Roi et pour la prospérité de ses armes et de ses Etats et Grandeurs* » (4 mars 1647). Le second billet porte la signature de Sœur Philippe Houzel, « *prieure indigne de Sainte-Marie-Magdeleine de Metz* ». Elle « *a reçu l'aumône que Sa Majesté nous donne charitablement, qui est la somme de deux cents septante livres de Roi et de quinze aunes de Paris de serge fine de Londres, par les mains de notre bon père de la Mission, le père Mathieu, afin que nous priions Dieu pour elle, pour la Reine, pour tous les Etats et pour la prospérité de ses armes, ce que nous sommes très obligées de faire et ferons par la grâce de Notre-Seigneur.* » Argent et étoffes sont accordés aux religieuses (39). L'humble « *mère prieure des religieuses Carmélites de Metz accuse réception de deux cents livres tournois qui est la participation que Sa Majesté fait aux pauvres religieuses de Lorraine* ». Un détail informe quant à la proportion de personnes secourues. Deux cents livres tournois sont attribuées à vingt personnes. Les Visitandines touchent deux cent septante livres ; les

(38) Abelly, *o.c.*, liv. II, ch. XI, p. 488-489.

(39) On pourra trouver des renseignements sur la plupart de ces religieuses dans N. Dorvaux, *Les anciens pouillés du diocèse de Metz, Nancy, 1902.*

« Prêcheresses de Saint-Dominique », quatre cents livres ; les Clarisses, cent septante livres. Le 8 mars, le frère Mathieu achève son tour de la ville de Metz (4 mars la Congrégation de Notre-Dame, le 6 les Chanoinesses de Sainte-Marie, le 7 les Carmélites, les Visitandines et les Prêcheresses, le 8 les Clarisses) avec les Damianistes ». La pauvre mère abbesse est Sœur Jeanne de l'Incarnation qui écrit tout le reçu de sa main avec une jolie petite écriture bien régulière et agréable à l'œil : « *Je soussignée, humble mère abbesse du pauvre monastère de l' Ave Maria de Metz, confesse avoir reçu trois cents livres du Roi, qui nous ont été déliées par frère Mathieu, des prêtres de la Mission de Saint-Lazare de Paris, de l'aumône du Roi, à cette fin de prier Dieu pour Sa Majesté ; nous n'y manquerons pas. En certification de ce que dessus, nous signons cette présente, ce 8^e mars 1647* ». Ainsi sept maisons de religieuses ont été favorisées des libéralités royales. Si l'on se réfère à la somme versée aux Carmélites : deux cents livres pour vingt personnes, on peut conclure que chaque religieuse recevait dix livres pour un mois.

La ville de Verdun était en meilleure situation que Metz. « parce que le nombre des malheureux était moins considérable à Verdun : cette ville avait cependant un très grand besoin des aumônes » (Collet). Son évêque, François de Lorraine Chaligny, ne sentait pas plus que Henri de Bourbon au devoir de la charité qu'il devait à son peuple. Les prêtres de la Mission séjourneront dans ce troisième poste de secours au moins trois ans : 1639, 1640 et 1641. Chaque jour, ils devaient secourir quatre, cinq et même six cents pauvres, cinquante ou soixante malades, une trentaine de pauvres honteux, sans parler d'autres malheureux. Ils distribuaient du pain. Le soin spirituel fut consolat à Verdun. Les petits étaient séparés des grands pour qu'on puisse leur donner une instruction plus adaptée. Les mourants s'en allaient réconfortés et les missionnaires en furent très touchés. L'un d'eux écrivait à saint Vincent : « *O Monsieur, que d'âmes en paradis par la pauvreté. Depuis que je suis en Lorraine, j'ai assisté plus de mille pauvres à la mort : tous paraissent y être parfaitement bien disposés. Voilà bien des intercesseurs au ciel pour leurs bienfaiteurs* » (1643).

À Verdun, comme à Metz, les religieuses furent secourues par les aumônes royales. Trois couvents en bénéficièrent : les Carmélites (cent trente livres), les Bénédictines (trente pistoles et quinze aunes de Paris de serge fine noire), les Clarisses (deux cents livres). Frère Mathieu fait une maison par jour, un peu comme à Metz (1^{er}, 2 et 3 avril 1647). Comme à Metz, les échevins reconnaissants avaient envoyé leur missive de remerciement à saint Vincent (40).

Nancy fut ravitaillé par Jean Bécu. Les besoins étaient analogues. Le premier biographe de saint Vincent a clairement résumé le travail accompli au cours des années 1639 à 1641 :

« *Premièrement à ceux qui étaient en santé, au nombre de quatre ou cinq cents, on donnait tous les jours du pain et du potage. On leur faisait aussi tous les jours des instructions par lesquelles on les disposait à se confesser et à communier presque tous les mois. Les missionnaires retenaient par charité une partie de ces pauvres en la maison où ils logeaient.*

10) Le souvenir des bienfaits s'est exprimé à Verdun dans les premières années du XIX^e siècle par l'érection d'un autel à la cathédrale.

« 2° Ils retiraient encore chez eux quantité de malades qu'ils nourrissaient et pansaient. Outre ces malades, ils en firent recevoir d'autres dans l'hôpital de Saint-Julien (40 bis), auxquels ils donnèrent du linge et de l'argent pour eux ; et avant que de les y envoyer, ils les y faisaient confesser et communier. Il y avait de plus pour l'ordinaire, trente, quarante ou cinquante autres malades logés çà et là dans la ville, auxquels ils envoient chaque jour, du pain, du potage et de la viande ?

« 3° Ils assistaient deux sortes de pauvres honteux. Les uns étaient de médiocre condition, auxquels ils fournissaient certaine quantité de pain par semaine ; les autres étaient personnes de qualité, tant ecclésiastiques que laïques, fort nécessiteux et honteux, au nombre de trente ou environ, auxquels ils donnaient quelque argent par mois, selon la condition et les besoins d'un chacun.

« 4° Ils prirent un soin particulier de quantité de pauvres mères nourrices, auxquelles ils donnaient de l'argent, de la farine, du pain et du potage.

« 5° Ils faisaient panser les malades et les blessés et payaient les chirurgiens et les remèdes. Eux-mêmes, avaient, pour faire quantité de cures, quelques remèdes secrets qu'on leur avait enseignés, qui leur coûtaient peu, et qui ne laissaient pas d'apporter un très grand soulagement aux pauvres.

« 6° Ils distribuaient du linge et des habits à tous les pauvres qui n'en avaient pas. A mesure qu'ils leur donnaient des chemises propres, ils leur prenaient les sales pour les faire blanchir et raccommoder, quelquefois jusqu'à six ou sept douzaines qui servaient pour d'autres » (41).

De la ville de Nancy par des personnes diverses les aumônes furent répandues plus loin. Les petits reçus, en apparence de si humble intérêt, nous en informent. Frère Dominique Le Brun, par exemple, le prieur du couvent des Frères Prêcheurs de Nancy, a reçu par les mains du curé de Saint-Sébastien, pour les religieuses de Saint-Dominique de Charmes, la somme de sept pistoles et trente aunes d'étoffe blanche par aumône. Elles aussi devront prier incessamment pour la prospérité de Sa Majesté (7 février 1647). Ce billet minime a son intérêt. Nous pouvons suivre l'itinéraire de Frère Renard qui est à Nancy au mois de février, à Metz au mois de mars, à Verdun au mois d'avril. Il partait probablement de Toul pour se rendre à Metz et de là se rendre à Paris en passant par Verdun. Bar-le-Duc était la porte entre la France et la Lorraine. Le règlement des missionnaires prévoyait qu'arrivés dans une localité, ils devaient se rendre à l'église pour saluer le Saint-Sacrement, puis au presbytère. Le curé (ici celui de Saint-Sébastien) se renseignait sur l'état des bénéficiaires dignes de l'aumône. On peut s'arrêter encore sur le détail de l'étoffe fournie : étoffe blanche pour les Dominicaines, serge noire pour les Bénédictines. Curieux aussi est la prière pour Sa Majesté, au cœur même de la capitale de la Lorraine.

D'autres religieuses délivrent leur attestation d'avoir une certaine somme au titre des aumônes royales : le maître orfèvre d'Affincourt transmet de la part de frère Mathieu deux cents livres aux Filles de la Congrégation Notre-Dame de Dieuze. Elles sont vingt et une. A celles de Marsal, au nombre de huit, le même

(40 bis) Hôpital de Saint-Joseph, dit Abelly ; à tort.

(41) Abelly, liv. II, ch. XI, sect. I, p. 489-491.

intermédiaire donne cent livres. Le curé de Saint-Sébastien, sieur Marguand, confie à Dominique Le Brun une autre somme pour « les religieuses Prêcheresses de Vic ». Les religieuses de Blamout touchent cinquante livres. La Congrégation de Notre-Dame de Lunéville reçoit cent livres « par les mains de M. le Curé de Saint-Sébastien ». Les Clarisses de Bar doivent être nombreuses, trois cents livres leur étant fournies. Ces Clarisses ont été fondées en 1497 par Philippe de Gueldres (42). La liste continue : les Bénédictines de Rambervillers, nonante livres ; les Dominicaines de Raintin, cent livres ; les religieuses du Tiers-Ordre de saint François, cent trente. Enfin un dernier intermédiaire nous est indiqué : Frère Martin Taillard, religieux Récollet, a fait les démarches nécessaires pour procurer aux Clarisses de Mirecourt, deux cents livres. Le reçu revêt une forme un peu différente : « *Nous soussigné, frère Martin Taillard, destiné par le commandement du Révérendissime Père Général pour le soulagement et le service du monastère des Révérendes Mères et Sœurs religieuses de Sainte-Claire au couvent de Mirecourt, confesse avoir fait recevoir et reçu à leur nom et pour elles des mains du bon frère Mathieu, missionnaire, la somme de deux cents livres qu'il a plu au Roi de donner par aumône et charité aux pauvres religieuses de Lorraine et spécialement aux pauvres religieuses de Sainte-Claire audit Mirecourt. Elles demeureront obligées à continuer leurs prières et oraisons pour la conservation et santé, prospérité de leurs Majestés et donnant la présente décharge audit frère Mathieu de deux cents livres que les dites religieuses ont reçues de Nancy le 5^e de mars 1647.* »

Le poste de secours de Nancy rayonne au loin et semble considérable, vu le grand nombre de reçus relevés dans son ressort : dix-neuf sur cinquante et un. On n'a peut-être pas assez souligné ce fait (43). Une chose étonnante aussi, c'est que frère Mathieu n'intervient pas directement, semble-t-il, mais ne se sert d'intermédiaires beaucoup plus qu'à Metz et à Verdun. Nous sommes au cœur de la Lorraine (44).

Bar-le-Duc est un autre canton de secours, à la porte de la France et de la Lorraine. Une des belles pages de la charité en pays lorrain a été écrite par les enfants de saint Vincent. Le héros en est d'abord M. de Montévit. Il était entré dans la compagnie le 19 avril 1638, à l'âge de vingt-six ans. La détresse est navrante à Bar-le-Duc. Dans cette ville, aux habitants s'ajoutent des réfugiés au nombre de huit cents ou environ. Ne pouvant trouver de ressources ni dans les campagnes ni dans les villes dont l'entrée leur était interdite, ils se retiraient en France par pelotons. En ville, on voyait un grand nombre de pauvres, qui mouraient de faim, de froid, de maladie et de misère, couchés sur le pavé, dans les carrefours et devant les portes des églises et des bourgeois » (Abelly). Les premiers secours furent vite épuisés. Avec l'envoi des missionnaires, la charité sera organisée également à Bar-le-Duc (fin de l'année

(42) Duchesse de Lorraine, épouse de René II.

(43) P. Coste ne lui consacre pas sept lignes (*Monsieur Vincent*, t. II, p. 600).

(44) Deblaye note : « L'économie en ce genre avait tout ce qu'il faut, je ne dis pas pour blesser la délicatesse, mais pour révolter la nature... » D'un autre point de vue, on touche le même problème.

1639). Reçus avec bonté par les Pères Jésuites. M. de Montévit et le frère Levasseur eurent le logement chez eux. Le zèle de M. de Montévit l'usa trop tôt : il tomba malade et mourut épuisé de fatigue, le 19 janvier 1640. Sa patience, sa piété, sa docilité aux ordres du médecin édifièrent le collège dont le recteur, le Père Roussel, écrivit cette lettre admirable à Monsieur Vincent : « *Il est mort, comme je désire et comme je demande à Dieu de mourir. Les deux chapitres de Bar honorèrent son convoi, comme aussi les Pères Augustins. Mais ce qui honora le plus son enterrement, ce furent six à sept cents pauvres qui accompagnèrent son corps, chacun un cierge à la main, et qui pleuraient aussi fort que s'ils eussent été au convoi de leur père. Les pauvres lui devaient bien cette reconnaissance ; il avait pris cette maladie en guérissant leurs maux et en soulageant leur pauvreté ; il était toujours parmi eux et ne respirait point d'autre air que leur puanteur. Il entendait leur confession avec autant d'assiduité et le matin et l'après-dinée, que je n'ai jamais pu gagner sur lui qu'il prit une seule fois relâche d'une promenade.*

Nous l'avons fait enterrer (c'était un geste plein de délicatesse) près du confessionnal où il a pris sa maladie et où il a fait le plus beau recueil de mérites dont il jouit maintenant au ciel.

Deux jours avant qu'il mourût, son compagnon tomba malade d'une fièvre continue qui l'a tenu dans le danger de la mort l'espace de huit jours ; il se porte bien maintenant. Sa maladie a été l'effet d'un trop grand travail et d'une trop grande assiduité parmi les pauvres. La veille de Noël, il fut vingt-quatre heures sans manger et sans dormir, il ne quitta point le confessionnal que pour dire la messe. Vos Messieurs sont souples et très dociles en tout, hormis dans les avis qu'on leur donne de prendre un peu de repos. Ils croient que leurs corps ne sont pas en chair, ou que leur vie ne doit durer qu'un an.

Pour le frère, c'est un jeune homme extrêmement pieux ; il a servi ces deux prêtres avec toute la patience et l'assiduité que les malades les plus difficiles eussent pu désirer (Abelly). M. de Montévit, immobilisé par le mal, fut remplacé par M. Boucher, venu de Toul. La veille de Noël, on vient de remarquer l'exploit pastoral qu'il fournit. Remis à peine, M. Boucher reprit le travail écrasant. Au mois de février 1640, il fait le point. A chaque distribution il donne des habits à vingt-cinq ou trente personnes. Il s'adresse à saint Vincent avec joie : « *Depuis peu, j'en ai habillé, de compte fait, deux cent soixante. Mais ne vous dirais-je pas, Monsieur, combien j'en ai habillé spirituellement par la confession générale et par la sainte communion. Dans l'espace d'un mois seulement, j'en ai compté plus de huit cents. J'espère que ce carême, nous en ferons encore davantage. Nous donnons à l'hôpital une pistole et demie tous les mois pour les malades que nous y envoyons ; et parce qu'il y en a environ quatre-vingts qui sont plus malades que les autres, nous leur donnons du potage, de la viande et du pain.* »

Une des particularités de la mission charitable de Bar, ce fut la présence de pauvres passants. Porte de la Lorraine, Bar reçoit les innombrables pauvres qui fuyaient leur pays. Les confrères de Toul et de Nancy les dirigeaient vers Bar-le-Duc pour y trouver du pain et quelque argent pour le voyage (Collet).

Parmi ces émigrés et les habitants de la ville sévissait une épidémie de teigne. Les missionnaires soignaient quotidiennement environ vingt-cinq malades. Cette gale, épaisse et corrosive, dégoutait tout le monde. Leur remède secret faisait merveille à travers la ville et la Lorraine et le mal disparut peu à peu, grâce aux soins apportés par les frères de la Mission.

Le visiteur envoyé par saint Vincent de Paul passa à Bar-le-Duc, en juillet 1640. M. Dupuis remplaça peu après M. Boucher à qui saint Vincent confia la charge d'initier son successeur encore sans expérience : « Vous lui montrerez, s'il vous plaît, comment vous faites et prierez le Révérend Père des Pères Jésuites et de lui faire la même charité d'hospitalité qu'à vous et de l'assister de ses bons et saints conseils. Vous lui mettrez entre les mains l'argent et les provisions que vous aurez et recommanderez à notre cher frère David (Levasseur) de le regarder en Notre-Seigneur et Notre-Seigneur en lui et lui obéir de même. Avant partir vous retirerez quittance de tout l'argent que vous avez donné aux religieuses, et mettrez entre les mains du sieur Dupuis, prendrez congé de M. le Gouverneur et Lieutenant-Général en Lorraine, et de MM. les Maire et échevins et autres principaux habitants, en leur présentant ledit sieur Dupuis et leur recommandant. »

Les quittances nous révèlent une fois encore le nom des religieuses qui profitèrent des largesses royales et les sommes versées. On a vu les Clarisses de Bar recueillir leur quote-part. La Congrégation Notre-Dame de Bar obtient cent soixante-dix livres du « vénérable frère Mathieu » au nom de de la Reine Régente. « L'humble mère Annelle des Annonciades des Dix Vertus », cent cinquante francs.

Le résultat global de ce travail de charité corporelle et spirituelle est évoqué dans la correspondance de Monsieur Vincent. Il écrit à M. Le Breton : « M. Montévit est mort en réputation d'un saint..., tandis qu'il travaillait à la nourriture corporelle de cinq ou six cents pauvres, qui l'ont accompagné tous au tombeau. » M. Behorgny dresse un rapport plus circonstancié : « premièrement, toutes les semaines, nos missionnaires donnent à quantité de pauvres du linge, et particulièrement des chemises ; ils retirent les vieilles pour les faire blanchir, accommoder et servir à d'autres, ou bien ils les mettent en pièces pour panser les blessés et ulcérés.

« Secondement, ils pensent eux-mêmes ici quantité de malades de la teigne ; il y en avait ci-devant vingt-cinq, et il en reste encore douze. Cette maladie est fort commune par toute la Lorraine. En toutes les autres villes, il y a de ces malades à proportion, et ils sont, Dieu merci, partout pansés fort soigneusement et charitablement, en telle sorte que tous en guérissent par un remède très souverain que nos frères ont appris.

« Et en troisième lieu, nos prêtres d'ici font une dépense considérable, mais très utile, pour recevoir les pauvres passants, car nos missionnaires qui sont à Nancy, à Toul et en d'autres lieux, leur adressent souvent des troupes de pauvres pour les envoyer en France, à cause que cette ville est la porte de la Lorraine, et ils leur fournissent leur nourriture et quelque argent pour le voyage » (juillet 1640).

Monsieur Vincent terminait sa lettre du 24 février à M. Le Breton : « Nous continuons à assister ces pauvres de cinq cents livres par mois dans chacune desdites villes : Bar, Metz, Toul,

Verdun et Nancy ; mais certes, Monsieur, j'appréhende bien que nous ne puissions continuer longtemps, tant il y a difficulté de trouver deux mille cinq cents livres par mois. » Il continua et trouva des sommes beaucoup plus considérables, car aux cinq villes mentionnées, il en ajouta quelques autres.

Pont-à-Mousson est un poste légèrement postérieur (mai 1640). Sans doute la guerre était alors apaisée : les facultés de droit et de médecine de l'Université purent reprendre leurs travaux (44). Il restait les suites terribles de la guerre. Les prêtres de la Mission y furent dépêchés en apôtres de la Charité. Les catégories secourues sont à peu près les mêmes qu'à la ville de Bar. Les mendians se chiffrent à quatre ou cinq cents. Le spectacle ne manqua pas de les étonner : « Ils étaient si défigurés que jamais ils n'en avaient vu de plus dignes de compassion. Les quatre curés de la ville leur désignèrent les plus misérables. Les pauvres honteux comptaient cinquante ou soixante, parmi eux quelques personnes de qualité réduites à la faim et à la pauvreté. » Une centaine de malades étaient répandus dans la ville. On les visita, on leur donna du linge et des habits, comme on faisait ailleurs. Les malheureuses mères chargées d'un enfant et les jeunes filles exposées reçurent des secours.

La méthode de l'assistance se perfectionna encore quelque peu. « *Aux uns on donnait du pain, aux autres de la farine, de la viande, des potages, de l'argent, des outils, des chaussures, des habits selon les besoins. Les missionnaires payaient les chirurgiens et les remèdes, pansaient les plaies, cherchaient un logement pour les malades et un refuge pour les jeunes filles. Aux hommes qui voulaient travailler, dans les bois, on fournissait des outils. Ils y allaient en groupes à cause du danger des loups* » (45). Les missionnaires firent des distributions journalières et ordinaires à plusieurs centaines de pauvres réfugiés. La campagne attira leur attention sur les indications d'un bon curé. Les femmes et les enfants, en effet, dans les bourgs voisins n'osaient pas toujours quitter leur maison par peur des bêtes féroces. Le brave curé fut chargé de nourrir avec une somme d'argent qu'on lui confia ces pauvres gens abandonnés, dont la faim pouvait prendre la forme de la rage et de l'anthropophagie. Un procès-verbal épiscopal fait mention d'un enfant dévoré par des jeunes gens.

La mission spirituelle suivait le rythme des autres lieux. Tous furent exhortés de faire une confession générale, ce dont on s'acquitta bien. Dans les paroisses privées de prêtres, les enfants mouraient parfois sans le baptême. Saint Vincent fit chercher deux prêtres qui furent changés, moyennant une juste rétribution, de parcourir le diocèse de Toul pour baptiser les enfants qui ne l'avaient pas été et d'apprendre aux personnes les plus sages du canton à administrer le baptême. Dans la suite, il serait ainsi paré au danger des enfants morts sans baptême.

Quatre communautés (Visitandines, Congrégation de Notre-Dame, Clarisses et Carmélites) profitèrent des générosités royales. Le maire et les échevins demandèrent avec insistance de continuer la charité à l'endroit de la ville de Pont-à-Mousson (décembre 1640) : « *la nécessité y est au même degré qu'elle a jamais été. Il y a deux ans que la récolte a manqué, les troupes*

45: Cf. Coste, *Monsieur Vincent*, t. II, p. 599.

ont fait manger nos blés en herbe, les garnisons continuelles ne nous ont laissé que des objets de compassion ; ceux qui étaient accommodés sont réduits à la mendicité. »

Les secours envoyés à Saint-Mihiel furent portés par le second groupe de missionnaires venus en Lorraine. L'un d'entre eux avait informé saint Vincent que plus de trois cents pauvres étaient dans une très grande nécessité, et plus de trois cents autres à la dernière nécessité : « Plus d'une centaine, écrivait-il, présentaient l'extérieur d'un spectre : la peau était si retirée, si affreuse, si desséchée, qu'on ne pouvait les regarder sans horreur ; en général, c'était la chose la plus épouvantable qu'on pût jamais voir ; ils ne vivaient que de certaines racines, qu'ils allaient chercher dans les champs ; plusieurs jeunes demoiselles mouraient de faim et se trouvaient très exposées » (46).

L'histoire des années précédentes explique l'état de la ville de Saint-Mihiel. En 1635, à deux reprises, le gouverneur français de la ville avait été délogé par les Lorrains. Louis XIII avait entrepris la reconquête de Saint-Mihiel, en personne. S'étant avancé trop près des remparts de la cité, un boulet brisa une roue et l'impériale de son carrosse, blessa et tua les hommes de son escorte. Après la prise de la ville, la répression fut terrible : les chefs furent conduits à la Bastille ; trente-six officiers jetés dans diverses prisons et les soldats condamnés aux galères de Marseille. Les instructions de Richelieu exigeaient « deux ou trois mille de ces rebelles pour les galères ». Les contributions de guerre furent évaluées à quatre cent quarante-sept mille trois cent douze francs barrois. Tous les habitants devaient les payer. On s'explique mieux ainsi le triste rapport envoyé à Paris par le missionnaire, au mois de mars 1640 : « *Il s'est trouvé à la dernière distribution de pain que nous avons faite mille cent trente-deux pauvres sans les malades, qui sont un grand nombre, et que nous assistons de nourriture et de remèdes propres.* » Le visiteur, délégué par Monsieur Vincent en Lorraine, lui décrivait la tristesse de la situation à Saint-Mihiel : « *Je vous dirai, Monsieur, des choses admirables de cette ville et qui sembleraient incroyables, si nous ne les avions vues. Entre tous les pauvres mendiants dont j'ai parlé, la plus grande partie des habitants de la ville, et surtout la noblesse, endurent tant de faim que cela ne se peut exprimer ni imaginer, et ce qui est le plus déplorable, c'est qu'ils n'osent rien demander. Il y en a quelques-uns qui s'enhardissent, mais d'autres mourraient plutôt. Et j'ai moi-même parlé à des personnes de condition qui ne font incessamment que pleurer pour cette occasion. Voici une autre chose bien étrange : une femme veuve n'ayant plus rien pour elle ni pour ses trois enfants, et se voyant réduite à mourir de faim, elle écorcha une couleuvre et la mit sur les charbons pour la rôtir et la manger, ne pouvant avoir autre chose. Notre confrère qui réside ici, en ayant été averti, y accourut, et, ayant vu cela, il y mit remède. Il ne meurt dans la ville aucun cheval, de quelque maladie que ce soit, qu'on ne se l'arrache incontinent pour le manger. Il n'y a que deux ou trois jours qu'il se trouva une femme à l'aumône publique qui avait de cette chair infecte plein son devantier ; elle en donnait aux autres pauvres pour de petits morceaux de pain.*

« Une jeune demoiselle a été pendant plusieurs jours dans la délibération de vendre ce qu'elle avait de plus cher au monde pour avoir un peu de pain, et elle en a même cherché plusieurs fois les occasions : Dieu soit loué et remercié de ce qu'elle ne les ait pas trouvées et qu'elle est à présent hors de danger. Un autre cas fort déplorable est que les prêtres, qui sont tous, Dieu merci, de vie exemplaire, souffrent la même nécessité et n'ont pas de pain à manger ; jusque-là qu'un curé qui est à demie-lieu de la ville s'est réduit à tirer la charrue, étant attelé avec ses paroissiens à la place des chevaux. Cela n'est-il pas déplorable, Monsieur, de voir un prêtre et un curé réduit en cet état ? Il ne faut plus aller en Turquie pour voir les prêtres condamnés à labourer la terre, puisqu'ils s'y réduisent eux-mêmes à nos portes, y étant contraints par la nécessité.

Au reste, Monsieur, Notre-Seigneur est si bon qu'il semble avoir privilégié Saint-Mihiel de l'esprit de dévotion et de patience ; car, parmi l'indigence extrême des biens temporels, les habitants sont si avides des spirituels qu'il se trouve jusqu'à deux mille personnes pour l'entendre ; c'est beaucoup pour une petite ville où la plupart des grandes maisons sont désertes. Les pauvres mêmes sont fort soigneux d'y assister et de se présenter aux sacrements. Tous généralement font une estime non pareille du missionnaire qui est ici, qui les instruit et les soulage ; et tel s'estime heureux de lui avoir parlé une fois ; aussi s'emploie-t-il avec grande charité et beaucoup de travail à ses frontières. Il s'est même laissé tellement accabler des confessions générales et par le défaut de nourriture, qu'il en a été malade. »

M. Dehorgny constatait qu'il fallait beaucoup de pain pour nourrir mille cent trente-deux affamés. L'argent reçu de Paris semblait se multiplier dans les mains du missionnaire. On s'étonnait et l'on était tout prêt de croire que Dieu renouvelait le miracle de la multiplication des pains et de la manne au désert. Le visiteur achevait son rapport par ces mots : « Je vois là manifestement la bénédiction de Dieu qui fait multiplier le bien. »

La santé de M. Guérin, le missionnaire de Saint-Mihiel, s'altéra sous le poids des fatigues et des privations. Il revint en septembre 1641. M. Dupuis lui succéda jusqu'en janvier 1642. Saint Vincent songeait alors « à l'abandonnement entier de la ville sans qu'un autre vous succède » (47). En fait, jusqu'en 1643, Saint-Mihiel, comme les autres villes de Lorraine, fut secourue. En cette année, il restait peu de malades dans la ville et les habitants pouvaient se remettre au travail. En cette année 1643, les lieutenant, prévôt, conseil et gouverneur de la ville insisteront cependant auprès de saint Vincent pour qu'il continue l'œuvre de sa charité.

Plus longtemps, et on s'explique facilement pourquoi, les pauvres religieuses eurent une subvention royale. Les religieuses de l'Annonciade, dites Célestes, les Carmélites et la Congrégation de Notre-Dame reçurent respectivement trois cents livres, trois cents et cinq cents. La Congrégation de Notre-Dame devait posséder le personnel le plus élevé.

(47) Coste, *Monsieur Vincent*, t. II, p. 595.

Saint Vincent était intervenu d'une autre façon : il demanda au Roi que la garnison de Saint-Mihiel soit diminuée. C'était d'autant diminuer les taxes militaires de la ville.

Les biographes de saint Vincent de Paul arrêtent l'histoire de la charité de saint Vincent au cours de la guerre de Trente Ans aux six villes que l'on vient de parcourir successivement. Il y eut d'autres villes, comme le laisse entendre Abelly (48) : « *cela seroit trop long et ennuyeux* », ajoute-t-il. Ce point de vue ne peut nous arrêter ici. De Lunéville, il nous reste la lettre que les officiers et gens du conseil de Lunéville envoyèrent à saint Vincent. La gratitude et la description de l'état de la ville forment la trame de ces lignes : « *Depuis plusieurs années, cette pauvre ville a été affligée de peste, de guerre et de famine, qui l'ont réduite au point de l'extrémité où elle est à présent ; au lieu de consolation, nous n'avons reçu que des rigueurs de la part de nos créanciers et des cruautés du côté des soldats qui nous ont enlevé le peu de pain que nous avions ; en sorte qu'il sembleroit que le ciel n'avoit plus que de la rigueur pour nous, lorsqu'un de vos enfants en Notre-Seigneur, étant arrivé ici chargé d'aumônes a grandement tempéré l'excès de nos maux et relevé notre espérance en la miséricorde du bon Dieu. Puisque nos péchés ont provoqué sa colère, nous baisons humblement la main qui les punit, et recevons aussi les effets de sa divine douceur avec des ressentiments de reconnaissance extraordinaires. Nous bénissons les instruments de son infinie clémence, tant ceux qui nous soulagent de leurs charités si opportunes que ceux qui nous les procurent et distribuent » (49). Si l'on veut une preuve de la vérité des faits allégués, il suffit de jeter un coup d'œil sur un inventaire des archives des Chambres de comptes. La guerre a incendié, ruiné et désolé le pays. Souvent la plupart des habitants ont disparu et il est impossible de tirer un cens quelconque des différents villages (50).*

Les recus officiels des aumônes en Lorraine en 1647 accusent que trois communautés de Sœurs ont eu part aux largesses du Roi : la Congrégation de Notre-Dame de Lunéville et celle d'Handonviller repliée sur Lunéville, et les religieuses du Tiers-Ordre de Saint-François.

Nous manquons de détails concernant l'assistance des autres villes de Lorraine. Collet conclut son récit par ces mots : « *Les distributions de pain, de potage et de viande ayant cessé en Lorraine en l'année 1643, Monsieur Vincent en rappela la plupart de ses missionnaires parce qu'il n'y restait plus que peu de malades et que les pauvres gens, ayant un peu de relâche du côté des soldats, se mirent à travailler pour gagner leur vie. Les aumônes pourtant ne cessèrent pas pour cela. On les continua encore cinq ou six ans depuis pour le soulagement des plus misérables, et Monsieur Vincent fit en sorte qu'on les étendit presque dans toutes les autres villes de Lorraine, comme à Château-Salins, Dieuze, Marsal, Moyenvic, Epinal, Remiremont, Mirecourt, Châtel-sur-Moselle, Stenay et Rambervillers. Par ce moyen, non*

(48) *O.c.*, p. 500.

(49) Abelly, *o.c.*, liv. I, ch. XI, sect. I, p. 501.

(50) Deblaye, *o.c.*, p. 75-77.

seulement on assista grand nombre de pauvres honteux, de bourgeois ruinés et de familles nobles qui, ne pouvant faire valoir leur bien, étaient en état déplorable, mais on fit encore subsister toutes les Communautés religieuses, tant d'hommes que de filles. On leur distribuait tous les ans des aumônes considérables qui étaient distribuées selon les nécessités des maisons, car on donnait aux unes trois ou quatre cents livres par quartier et aux autres cinq ou six cents, selon leur nombre et leurs besoins. Le missionnaire employé à cette distribution en retirait un reçu de chaque maison » (51). On a cité les billets des communautés de Sœurs. On mentionnera cette unique attestation de religieux formulée dans une lettre du Père Félicien, vicaire, Provincial des Capucins de Lorraine. Au nom de ses frères, il remerciait saint Vincent à peu près comme saint Paul remerciait Philémon, de ce qu'il a soulagé dans leur extrême besoin les serviteurs de Dieu : « *quia viscera Sanctorum requieverunt per te* » (20 mai 1643) (52). L'argent était nécessaire pour se procurer le vivre. Il fallait aussi de quoi se loger et se vêtir. Des cargaisons diverses ont rejoint la Lorraine. En 1640, saint Vincent « *fournit des meubles aux Annonciades de Vaucoleurs qui, chassées de leur monastère, n'avaient trouvé en y entrant que les murailles. Tantôt il envoio des habits et des couvertures aux Carmélites tant de Neuchâteau que de Pont-à-Mousson, où il s'en garde encore une en mémoire de sa charité. Tantôt, dans un envoi de sept cents livres destinées à des messes pour le cardinal de Richelieu, il veut que les Cordeliers de Vic soient les mieux partagés, parce qu'ils souffrent davantage. Souvent et très souvent, il agit à la fois pour tous les religieux* » (53). Le calcul des sommes distribuées par les mains du frère Mathieu en faveur des seules religieuses, en 1647, peut donner une idée des distributions faites et des bénéficiaires touchées par ces biens. Les bénéficiaires sont réparties en cinquante et un couvents situés en vingt-sept villes ou bourgs. La dispersion géographique de ces couvents montre que d'un bout à l'autre de la Lorraine, les représentants de saint Vincent ont apporté son nom et la sollicitude de son cœur. Collet a cette parole à peine exagérée : « *Au fond quelques sentiments qu'eussent pour lui les communautés de Lorraine, il était difficile que la reconnaissance fût proportionnée aux bienfaits. Nuit et jour, le saint homme s'occupait de leurs misères et des moyens d'y pourvoir. Leurs cris, semblables à ceux d'un malade qui expire, frappaient sans cesse les oreilles de son cœur* » (54). Le même tableau récapitulatif donne le total des sommes distribuées. Pour la seule année 1647, l'envoi comporte la somme de neuf mille cinq cent quatre-vingt-cinq livres..

Le Roi était le grand bienfaiteur de ces communautés. Il eut pitié des monastères de Lorraine en mettant à leur disposition quarante-cinq mille livres et en ordonnant de leur apporter régulièrement du pain de munition. Saint Vincent avait informé de la situation réelle et suggéré la solution à apporter au mal. On a dit qu'il vint au secours de plus de six cents re-

(51) Collet, *o.c.*, liv. IV, p. 307.

(52) Le même.

(53) *Ibid.*

(54) Collet, *o.c.*, liv. IV, p. 306.

ligieuses (55). Si l'on compte, comme on l'a fait plus haut, il faudrait largement dépasser ce chiffre et pousser jusqu'à neuf cents religieuses secourues. Les religieux furent peut-être moins nombreux. En 1640, un rôle des secours accordés donne un total

55) Un coup d'œil d'ensemble sur le voyage de Frère Mathieu en 1647 donnera une idée de l'ampleur de ces charités. Le tableau ne comprend que les religieuses secourues. Il n'est pas fait mention des religieux et de la population entière de Lorraine qui, des différents postes de secours, recevaient les libéralités de la France. On groupera les communautés par ordres différents et par dates de réception :

1. Annonciades :

- à Neufchâteau, 28 janvier : 70 livres.
- à Badonviller, 6 février : 200 livres.
- à Epinal, 8 février : 220 livres.
- à Bruyères, 8 février : 70 livres.
- à Saint-Nicolas, 8 février : 72 livres.
- à Bar, 14 février : 150 livres.
- à Pont-à-Mousson, 7 mars : 240 livres.
- à Saint-Mihiel, 2 avril : 300 livres.
- à Varennes, 6 avril : 80 livres 10 sols.
- Total : 9 monastères d'Annonciades ayant reçu 1.402 livres 10 sols.

2. Congrégation de Notre-Dame :

- à Neufchâteau, 28 janvier : 100 livres.
- à Vézelize, 5 février : 170 livres.
- à Dieuze, 6 février : 200 livres.
- à Marsal, 6 février : 100 livres.
- à Epinal, 7 février : 120 livres.
- à Blémont, 7 février : 56 livres.
- à Vic, 7 février : 100 livres.
- à Nomény, 8 février : 225 livres.
- à Lunéville, 11 février : 100 livres.
- à Handouville, 13 février : 20 livres (?).
- Lunéville 14.
- à Bar, 14 février : 170 livres.
- à Mirecourt, 15 février : 250 livres.
- à Metz, 4 mars : 200 livres.
- à Pont-à-Mousson, 4 mars : 200 livres.
- à Saint-Mihiel, 12 mars : 500 livres.
- Total : 15 maisons ayant reçu la somme de 2.681 livres.

3. Clarisses :

- à Neufchâteau, 30 janvier : 200 livres.
- à Bar, 12 février : 300 livres.
- à Pont-à-Mousson, 5 mars : 340 livres.
- à Mirecourt, 5 mars : 200 livres.
- à Metz, 7 mars : 100 livres.
- à Metz, 8 mars : 170 livres.
- à Verdun, 3 avril : 200 livres.
- Total : 7 maisons ayant reçu 1.410 livres.

4. Dominicaines :

- à Charmes, 5 février : 70 livres.
- à Vic, 6 février : 200 livres.
- à Reutin, 28 février : 100 livres.
- à Metz, 7 mars : 400 livres.
- Total : 4 maisons ayant reçu 770 livres.

5. Sœurs grises (Filles de saint François) :

- à Dieuze, 6 février : 200 livres.
- à Orme (Nancy), 8 février : 170 livres.
- à Lunéville, 28 février : 130 livres.
- à Château-Salins, 15 mars : 150 livres.
- Total : 4 maisons ayant reçu 650 livres (Collet, o.c., I. IV. p. 308).

de mille cent vingt-sept personnes consacrées à Dieu, aidées dans leur misère.

La ville de Pont-à-Mousson nous a appris que saint Vincent s'occupait encore de la campagne et venait par personnes interposées à l'aide des pauvres abandonnés. Vivres et nourriture spirituelle furent procurés dans la mesure du possible.

On ne saurait achever cet historique de la charité de saint Vincent en Lorraine sans un mot particulier sur le frère *Mathieu Renard*. Il est le grand héros des aumônes de Lorraine. Frère Mathieu Regnard était frère coadjuteur de la Congrégation de la Mission. On l'a appelé « une vraie Providence pour les monastères de Lorraine. » Il était très connu. Rien n'est curieux comme de lire les qualificatifs qui lui sont décernés dans les petits billets de reçus. C'est « *le frère Mathieu de la Mission, Monsieur frère Mathieu de la Mission, frère Mathieu de la Charité, le bon frère Mathieu, le très charitable frère Mathieu, le Révérend Père Mathieu, le vénérable frère Mathieu, le très vertueux et charitable frère Mathieu, Monsieur Mathieu, notre bon Père de la Mission, le Père Mathieu, Monsieur frère Mathieu, le Révérend Frère.* » La plupart du temps, c'est le « *frère Mathieu* ». Une fois même, il est « *le bon frère Mathieu de l'Oratoire* ».

C'est lui que saint Vincent envoyait périodiquement comme un missionnaire ambulante remettre aux confrères, aux autorités locales ou aux monastères les aumônes qui leur étaient destinées. Pour cette mission délicate et dangereuse, il fallait un homme de confiance intelligent, débrouillard, de robuste santé, qui eût bon pied, bon œil et une rare présence d'esprit. Ces qualités étaient indispensables car la Lorraine était alors infestée de bandits et de soldats, ce qui revenait au même. Qui-conque portait quelque argent était détroussé sans scrupule. Le frère Regnard, surnommé Renard, possédait tout cela. Il était né à Brienne-le-Château, au diocèse de Troyes. Il fit cinquante-trois voyages de 1639 à 1649 et jamais il ne fut volé. On savait pourtant après un certain temps, qui il était et ce qu'il rapportait : son passage était signalé, guetté. Sa bourse enfermée dans une besace très déchirée, semblable à celle que portaient les gueux, contenait d'ordinaire vingt mille livres, quelquefois

-
6. Bénédictines :
 - à *Saint-Nicolas*, 12 février : 160 livres.
 - à *Ramberviller*, 28 février : 90 livres.
 - à *Saint-Avold*, 12 mars : 52 livres.
 - à *Verdun* (Saint-Maur), 2 avril : 300 livres.
 - Total : 4 maisons ayant reçu 602 livres.
 7. Visitation :
 - à *Pont-à-Mousson*, 26 février : 120 livres.
 - à *Metz*, 7 mars : 270 livres.
 - à *Marville*, 8 avril : 70 livres.
 - Total : 3 maisons ayant reçu 460 livres.
 8. Carmélites :
 - à *Pont-à-Mousson*, 5 mars : 400 livres.
 - à *Metz*, 7 mars : 200 livres.
 - à *Verdun*, 1^{er} avril : 130 livres.
 - à *Saint-Mihiel*, 1^{er} avril : 300 livres.
 - Total : 4 maisons ayant reçu 1.030 livres.
 9. Sainte Marie-Madeleine, à *Metz*, 6 mars : 270 livres.
 10. Ave Maria, à *Metz*, 8 mars : 310 livres.

vingt-cinq mille, trente mille et plus. Il y avait certes de quoi exercer la convoitise.

Dix-huit fois il faillit perdre son argent ou même tomber sous les coups des bandits, et dix-huit fois il échappa à leurs mains. Lui-même a écrit le récit de ces péripéties dangereuses. Collet a eu le document entre les mains lorsqu'il écrivit la vie de saint Vincent parue en 1718 (56). Le frère s'unissait-il à un convoi et le convoi était-il attaqué et enlevé, il était assez heureux pour s'échapper. S'associait-il à d'autres voyageurs, il se trouvait absent au moment où ses compagnons étaient dépouillés. Les bois étaient plus particulièrement dangereux, infestés qu'ils étaient de soldats et de brigands. Quand la troupe s'approchait, il jetait sa bourse dans les broussailles ou dans la boue et se dirigeait tout droit vers elle. Son attitude calme faisait qu'on le laissait passer le plus souvent sans rien lui demander. Il revenait alors rechercher sa bourse. On le maltraitait parfois.

Il fut pris un soir par des malfaiteurs qui l'entraînèrent dans un bois pour lui faire peur, puis ce fut la visite minutieuse de ses poches. N'ayant rien trouvé, ils lui demandèrent cinquante pistoles de rançon en échange de sa liberté. Le frère Regnard leur répondit : « A qui vous adressez-vous ? Je suis un pauvre homme : si j'avais cinquante vies, je ne pourrais les racheter d'un gros de Lorraine. » On le laissa aller.

Au cours d'un autre voyage, sa besace contenait trente-quatre mille livres quand un cavalier surgit subitement le pistolet à la main. Il le fit marcher devant lui pour le fouiller à l'écart. Le frère observait attentivement le soldat pendant qu'il marchait docilement devant lui. Le voyant à un moment tourner la tête, il laissa tomber sa besace. Cent pas plus loin, il se tourna vers le cavalier et lui fit de grandes révérences. Ce dernier dut le prendre pour un fou. Le terrain était bien meuble et le frère avait de ses talons marqué profondément le sol. Arrivé devant un précipice, le bandit le fouilla mais ne trouva qu'un couteau qu'il emporta. Le butin ne fut pas grand. Le frère revint alors sur ses traces et grâce au point de repère marqué, retrouva son argent.

Un danger grave le menaça un jour qu'il cheminait dans la plaine et qu'une bande de Cravates (ou Croates) venait à sa rencontre. Il laissa tomber sa besace dans une touffe d'herbes, frappa un peu la cachette d'un coup de pied, puis quatre ou cinq pas plus loin son petit bâton s'échappa de sa main. Il passa tranquillement au milieu des dangereux voyageurs, quitta à revenir à la tombée de la nuit sur ses pas. Les recherches durèrent toute la nuit ; à l'aurore le trésor fut retrouvé.

La célébrité multiplia les dangers pour lui. Un jour un capitaine le reconnut. Il était près de Saint-Mihiel. Le soldat dit à ses subordonnés sans penser à mal : « Voici le fameux frère Mathieu. » Mais ces derniers allaient fondre sur le frère. Il saisit alors son pistolet et leur dit : « Je casserai la tête à quiconque sera assez enragé pour faire du mal à un homme qui ne fait que du bien. »

Une autre fois les Cravates apprirent la présence de frère Regnard, à Nemény, la bourse remplie d'écus. Ils cernèrent la ville, se postant à toutes les issues, mais le frère put s'échapper

(56) Collet, *o.c.*, liv. IV, p. 319.

par un sentier dérobé. On le croyait encore à Nomény qu'il était déjà à Pont-à-Mousson : « C'est à croire, dirent les Cravates en apprenant la nouvelle au château, que Dieu ou plutôt le diable l'a fait voler par-dessus les bois. »

On sut bientôt en Lorraine la protection spéciale de Dieu dont semblait jouir le frère Mathieu. On se sentait plus tranquille quand on voyageait avec lui. Ainsi pensa la comtesse de Montgomery. Elle avait quelque raison de redouter les dangers des chemins. Malgré les passeports du duc de Lorraine et la dignité des rois de France et d'Espagne qui l'avaient muée de toutes les assurances désirables, elle fut dévalisée et son argent emporté par une bande de voleurs. Avant appris que le frère Mathieu devait suivre le chemin de Metz à Verdun qu'elle devait prendre, la comtesse lui offrit son carrosse avec ces paroles : « Venez avec moi ; votre compagnie me sera une sauvegarde plus assurée que tous les passeports du monde. »

Quand le frère revenait à Paris, la Reine aimait à l'appeler pour entendre le récit de ses aventures et des stratagèmes qu'il inventait pour se tirer d'un mauvais pas : « Je dois aux prières de Monsieur Vincent, ajoutait-il, la protection invisible qui me suit partout. »

Saint Vincent continua ses aumônes à la Lorraine neuf ou dix ans (Abelly), huit à dix ans (Deblaye), dix ans (Coste). On peut distinguer diverses étapes. Les premières charités furent pour la ville de Toul, entre 1636 et 1637. Une mission de prêtres, groupés deux à deux et envoyés en trois régions différentes part en 1639 pour Bar-le-Duc, Verdun et Nancy. En 1640, deux autres centres s'établissent à Pont-à-Mousson et à Saint-Mihiel. Frère Mathieu est missionnaire ambulante, chargé du ravitaillement financier et autre. Les secours aux religieuses existent certainement encore en 1647, alors que depuis 1643, les centres principaux semblent cesser de fonctionner. En 1657, la lettre d'un supérieur d'ordre sollicite encore des libéralités (57). Il faudrait donc légèrement nuancer la durée des aumônes en Lorraine.

Dans sa relation, le frère Renard estime à un million six cent mille livres le montant des sommes distribuées, auxquelles il faut ajouter la valeur des dons en étoffes, meubles, objets de culture, etc... L'abbé Deblaye, à la fin du siècle dernier, notait : « Ce n'est plus alors à un million six cent mille livres, c'est à deux millions au moins qu'il faut porter le total des secours envoyés en Lorraine, c'est-à-dire à près de huit millions de notre monnaie actuelle » (58). En 1949, il serait difficile de fixer une équivalence sur l'échelle mobile de notre monnaie.

Quant aux fruits portés par ces aumônes, le premier biographe de saint Vincent juge : ils ont eu pour effet :

« 1° De conserver la vie et de rendre la santé à un nombre infini de personnes malades, languissantes et exténuées par la faim, par le froid, par la nudité et par toutes sortes de misères ;

« 2° De les instruire et disposer à recevoir dignement les sacrements et à mener une bonne vie ;

« 3° D'assister les moribonds pour les aider à bien mourir ;

(57) Deblaye, *o.c.*, p. 8 et suiv.

(58) *Id.*, p. 135-136.

« 4° De garantir d'un naufrage honteux un grand nombre d'honnêtes filles que la nécessité avait réduites à d'étranges extrémités ;

« 5° Enfin, de donner moyen à plusieurs communautés religieuses de garder leur clôture, leurs vœux et leurs règles, et de maintenir le service divin en leur maison, car sans ces assistances la plupart auraient été contraintes d'errer par le monde pour chercher à soutenir leur vie, non sans grand danger de leur conscience » (59).

Nous avons vu les pauvres Lorrains en bon nombre, secourus par les missionnaires dans la ville de Bar, porte de la Lorraine. Les missionnaires de Toul et de Nancy dirigeaient vers Bar les émigrants pour y recevoir quelque argent pour le voyage et du pain pour le séjour. Le frère Mathieu, de son côté, va agir et favoriser cette émigration en vue d'une préservation morale de la jeunesse féminine. Il représenta à saint Vincent et aux Dames de son Assemblée, qu'il y avait dans cette province des jeunes filles, même de condition qui, n'ayant ni parents, ni biens pour subsister, se trouvaient exposées à la tentation en suite de la faim, et à l'insolente et brutale liberté des officiers et soldats. Émus par les récits du frère, saint Vincent et les Dames décidèrent de faire venir à Paris les jeunes Lorraines que leur pauvreté rendait plus accessibles à perdre leur innocence, les orphelins et même les enfants des familles ruinées.

Il était impossible à frère Mathieu de s'occuper de tous ceux qui entraient dans cette triple catégorie. Il choisit parmi eux ceux qui étaient plus dignes de pitié. Plusieurs mois de suite il revint à Saint-Lazare escorté d'un groupe considérable de jeunes voyageurs, qu'il nourrissait en cours de route, deux cent soixante jeunes filles échappèrent ainsi aux dangers qui les guettaient chez elles.

Vincent de Paul partagea avec Mademoiselle Legras le soin de cette nouvelle colonie. Les Dames de qualité firent connaître la chose aux principales familles de Paris. Vincent trouva les moyens de vivre. Saint-Lazare recueillit les petits garçons : la maison des Enfants Trouvés, les jeunes filles. Celles-ci furent placées selon leur condition : les unes comme demoiselles de compagnie ; les autres comme femmes de chambre ou de peine. Les petits garçons attendaient, sans manquer de rien, l'âge où ils pourraient gagner leur vie par le travail (60).

Le courant d'émigration déposait à Paris une multitude d'autres Lorrains que le frère Mathieu n'avait pas besoin de conduire. Nous avons vu à Bar qu'ils s'en allaient en pelotons entiers vers la France. Ils se glissaient d'autres fois à travers les armées, leur petit paquet sur le dos, risquant leur vie peut-être, mais moins que s'ils étaient restés chez eux. Arrivés dans la capitale, les réfugiés se rendaient droit à Saint-Lazare où ils savaient devoir trouver aide et secours. « Votre charité est si grande, écrivait à saint Vincent, en 1643, le Père P. Fourrier, directeur du collège de Nancy (61), que tout le monde a recours à elle. Chacun vous considère ici comme l'asile des pauvres af-

(59) Abelly, *o.c.*, liv. II, ch. XI, sect. 1^{re}, p. 507.

(60) *Ibid.*, p. 497. Cf. p. 419. *Saint Vincent*, t. I, p. 591.

(61) Abelly, *o.c.*, p. 504.

(62) Des Robert, *Campagnes de Charles IV*, p. 530.

fligés. C'est pourquoi plusieurs viennent à moi afin de vous les adresser, et, par ce moyen, ils ressentent les effets de votre bonté. En voici deux dont la vertu et la qualité exciteront à bon droit votre cœur charitable à les assister. »

En attendant de trouver les moyens de mettre en état ces pauvres émigrés de gagner leur vie, Vincent les logea en différents endroits du voisinage. Il leur procura du pain et des vêtements. Il ne semble pas avoir eu à leur endroit les craintes du marquis de Chabley, un traître de la cause lorraine, qui écrivait à Richelieu : « Beaucoup d'étrangers et de Lorrains se sont retirés à Paris depuis quelques mois (lettre du 10 avril 1636). Je prends la liberté de dire à Votre Eminence, qu'il me semble que le prétexte de la misère de ce pays et de ses voisins, n'est pas suffisant pour servir et donner les moyens à des personnes mal affectonnées, de s'habituer à Paris, où la personne sacrée du Roi et celle de votre Eminence, si précieuse et si nécessaire à toute la chrétienté, ont accoutumé de se montrer si souvent, y ayant assez d'autres villes dans le royaume, où ces gens-là pourraient aller attendre vraiment ce qu'ils souhaitent avec tant d'ardeur et de passion. Je laisse à Votre Eminence la considération de la conséquence de ce discours, et la supplie très humblement de pardonner à la sincérité de mon affection » (62).

Saint Vincent s'occupa aussi de leur âme. Il s'aperçut que parmi eux il y en avait plusieurs qui, faute de pasteurs, dont les uns étaient morts et les autres avaient pris la fuite, ne s'étaient pas depuis un temps considérable approchés des sacrements, il leur fit faire une mission. A sa demande, quelques ecclésiastiques de la Conférence des Mardis leur donnèrent la mission à la Chapelle, près de Paris (de cette époque), en 1639, 1641 et 1642, pour les préparer à faire leurs Pâques (63).

Monsieur Perrochel dirigea la mission de 1642. Elle fut encore plus favorable aux pauvres Lorrains. A ces missions prirent part des Dames de la Charité : « Un grand nombre de personnes de condition de Paris, les unes pour prendre part au travail, les autres aux fruits et aux mérites de l'œuvre par leurs bienfaits et leurs aumônes » (64). Il faut y ajouter l'effet de leur conversation et leur bon exemple.

Il vint au secours du frère d'un de ces réfugiés qui était chanoine de Verdun. Le bénéficiaire de la charité obtenue, dans une lettre, appelle Monsieur Vincent « l'un des plus saints et des plus charitables personnages de ce siècle » (65).

C'est vers le même temps (1640), que le saint homme se chargea d'une communauté de religieuses Bénédictines, qui étaient prêtes de mourir de faim. Elles étaient venues de Rambervillers à Saint-Mihiel, pour s'y établir. Un temps de disette, et d'une disette qui dépeuplait les plus anciens monastères, n'était pas bien propre pour un nouvel établissement. Celui des enfants de saint Vincent qui travaillait à Saint-Mihiel, lui en donna avis. Le Saint, après en avoir conféré avec les Dames de son Assemblée, fit venir à Paris ces religieuses délaissées. Elles étaient au nombre de quatorze. On les reçut et on les traita

(62) Des Robert, *Campagnes de Charles IV*, p. 530.

(63) P. Coste, *Saint Vincent*, t. I, p. 552, n° 81.

(64) Abelly, liv. II, ch. XXXV, p. 247 ; ch. XI, p. 502. — Collet, *o.c.*, liv. IV, p. 309-310.

(65) *Id.*, *o.c.*, p. 502-503.

avec toute l'attention que méritent des filles consacrées à Dieu. La manière édifiante dont elles se conduisirent, fit connaître que Dieu ne les éprouvait, que parce qu'elles étaient agréables à ses yeux » (66).

Leur Supérieure est connue sous le nom de « Mère Mechtilde du Saint-Sacrement ». Son histoire mérite une mention. Elle était née à Saint-Dié, le 31 décembre 1619 ou 1614 (selon d'autres), de Jean Bared et de Marguerite Guyon. Elle reçut au baptême le prénom de Catherine, et se consacra au Seigneur, en premier lieu, dans le monastère des Amoneiades des Dix Vertus, au faubourg de Bruyères, en 1631. Elle y fit profession et reçut le nom de Sœur de Saint-Jean l'Évangéliste. En 1635, les religieuses ayant été obligées de quitter leur demeure, à raison des guerres qui désolaient alors la Lorraine, elle demeura pendant trois ans au milieu des personnes du monde : nulle communauté ne voulut lui donner une retraite tant était grande la misère du pays. À la guerre en effet, s'étaient jointes la famine et la peste. Ayant perdu la plupart des religieuses dont elle était devenue la Supérieure, on lui conseilla de quitter son ordre pour entrer dans une maison réformée. Mais, presque en même temps (1637), elle reçut de ses Supérieures une obédience lui disant de quitter Commercy où elle se trouvait avec le petit troupeau restant et de se rendre auprès de son père. C'est au cours de son séjour à Saint-Dié qu'elle entendit parler avec avantage des Bénédictines de Rambervillers. La prieure de ce monastère lui fit offrir sa maison, pour elle et pour sa petite communauté. Installée dans son nouveau domicile, elle y demeura un an durant, soumise à la règle de saint Benoît, sans aucune mitigation. Le 2 juillet 1639, elle prit l'habit de ce nouvel institut, changea son nom en celui de Mechtilde du Saint-Sacrement et fit profession le 11 juillet 1640. Bientôt les malheurs de la Lorraine la forcèrent de quitter avec ses quelques sœurs, la maison de Rambervillers et de se retirer à Saint-Gibriel. Là ses pauvres filles souffrirent de toutes les suites de la disette en fait de privations et de misères jusqu'à ce que Dieu ait inspiré à M. Guérin, prêtre de la Mission (67), d'informersaint Vincent qui en parla aux Dames de la Charité. Il fit demander à Marie de Beauvilliers de recevoir dans son monastère quelques-unes de ces infortunées religieuses de Lorraine. L'abbesse y consentit et désigna la Mère Mechtilde et une de ses filles. Elles arrivèrent à Montmartre le 21 août 1641. La Mère Mechtilde fut d'abord chargée malgré elle de l'hospice de Saint-Maur : puis, mise à la tête d'un monastère que la marquise de Mouy avait fondé à Caen. Entre temps la plupart des Bénédictines de Rambervillers y étaient rentrées et réclamèrent avec insistance pour Supérieure la Mère Mechtilde. Elle revint à Rambervillers mais dut bientôt pour les mêmes motifs retourner à Montmartre avec quatre de ses filles, les plus jeunes. La Reine-Mère de Louis XIV, à la suite d'un vœu qu'elle avait fait, établit une maison religieuse dont les membres se consacraient au culte perpétuel du Très Saint-Sacrement, en réparation des outrages qu'il avait reçus pendant la guerre. Anne d'Autriche souhaita placer cette institution à Rambervillers.

(66) Collet, *o.c.*, liv. IV, p. 310.

(67) La date de 1640 donnée par Collet présente une difficulté. Si c'était 1641, M. Guérin pourrait être le missionnaire en question.

alors du diocèse de Metz. L'évêque titulaire, consulté à ce sujet, opposa plusieurs difficultés, basées sur l'insuffisance des revenus de la maison et de la fondation. Il consentit cependant le 9 mars 1653. La Dame de Château-Vieux ayant fourni largement de nouveaux revenus. La première exposition du Saint-Sacrement eut lieu le 25 mars 1653 et l'année suivante commença l'adoration perpétuelle du jour et de la nuit. La Mère Mechtilde rédigea les statuts du nouvel institut ; elle obligea par vœu ses religieuses, non seulement à l'adoration perpétuelle du Très Saint-Sacrement, mais aussi à une réparation solennelle et permanente (67 bis).

La guerre de Trente Ans eut des conséquences considérables pour la noblesse lorraine. La destruction de presque tous les châteaux et des remparts des places fortes acheva de déraciner toute la féodalité et anéantit les résistances éventuelles. Dans un pays où les châteaux étaient déjà relativement peu nombreux, et à une date aussi tardive, le coup porté à la noblesse fut définitif. Les terres de tous ceux qui avaient suivi Charles IV furent de plus confisquées (68). Lorsqu'ils demeureraient en possession de leurs biens, ceux-ci étaient déserts et incultes. Leur détresse était encore plus grande que celle du petit peuple parce qu'ils n'osaient pas tendre la main. Ils formaient la catégorie des pauvres honteux, de ceux, par conséquent, que personne ne secourait parce qu'on ne connaissait pas leur misère. Parmi les réfugiés à Paris, il y avait surtout des femmes et des enfants et les faibles qui n'avaient rien pour se défendre.

On vint en avertir saint Vincent, et on lui proposa de venir au secours de la noblesse lorraine. Il aurait pu en être embarrassé. Il répondit à son interlocuteur : « O Monsieur, que vous me faites de plaisir. Oui, il est juste d'assister et de soulager

67 bis) Saint Vincent eut soin de cette âme d'élite, au dire de l'Abbé Brémond. Il a raconté la scène de l'inauguration du nouvel institut. Le 12 mars, Anne d'Autriche était venue présider à la mise en clôture des religieuses et à la pose de la Croix. Le soir, un splendide salut, accompagné par la musique du roi, eut lieu. Mais voici que soudain le silence se fait. La reine se lève : tous les yeux sont fixés sur elle. Elle se dirige vers le milieu du chœur, où se trouve un poteau surmonté d'une torche allumée, et auquel une corde est suspendue. Anne d'Autriche, fille, épouse et mère de roi — on peut bien permettre à ce récit un peu d'éloquence — prend cette corde, se la passe au cou, tombe à genoux et, dans cette posture humiliée, s'adressant au Roi Jésus siégeant sur son trône eucharistique, elle prononce d'une voix haute et pleine de componction énergique — tendre plutôt — les paroles suivantes : « Mon Dieu et mon Sauveur... digne Victime du Très-Haut... je vous adore du fond de mon cœur dans votre divin sacrement, avec dessein de réparer toutes les irrévérences, profanations et impiétés qui ont été commises contre vous dans ce redoutable mystère. Je me prosterne devant votre sainte Majesté pour vous y adorer présentement au nom de tous ceux qui ne vous y ont jamais rendu aucun devoir, et qui peut-être seront assez malheureux pour ne vous y rendre jamais. » Anne d'Autriche, reine de France, savait ce que la France avait à réparer, elle fit cette réparation elle-même, ostensiblement. C'était le pur amour et les autres tendances profondes de ce temps-là qu'on retrouve dans cette scène qui se passe, et c'est voulu, en terre de Lorraine. Voir *Histoire du sentiment religieux*, IX, p. 210.

(68) *Histoire de Lorraine*, p. 419.

cette pauvre noblesse, pour honorer Notre-Seigneur, qui était très noble et très pauvre, tout ensemble » (69).

Dans une affaire aussi pressée, il eût été fâcheux d'attendre. Après avoir consulté Dieu selon sa coutume, il prit trois résolutions. La première, de ne point toucher aux aumônes qui devaient incessamment être portées en Lorraine, où elles étaient nécessaires à des milliers de pauvres. La seconde, de ne pas mettre cette nouvelle charge sur le compte des Dames de la Charité qui avaient déjà besoin de toute leur vertu pour continuer ce qu'elles avaient si généreusement commencé. La troisième, fut de former une association de gentilshommes, qui pleins de foi, de générosité et de charité, se feraient un devoir de religion et un point d'honneur de soulager en même temps des membres de Jésus-Christ et des membres de leur ordre, « des hommes avec lesquels ils avaient la double fraternité de la croix et du blason » (70).

Vincent jeta les yeux autour de lui, sur le groupe des grands chrétiens qui s'appliquaient aux œuvres de charité. Le baron de Renty lui sembla tout indiqué. Gaston de Renty était né en 1611 au Béné-Bocage (Calvados). Il était, dit Abelly, « aussi noble par sa vertu que par sa naissance ». Après avoir guerroyé en Lorraine à la tête d'une compagnie de cavaliers, il se fixa à Paris et se mit sous la conduite du Père de Condren, s'adonna aux pratiques de piété et aux œuvres de charité. La récitation de l'office divin, l'oraison, les examens de conscience, occupaient une partie de sa journée ; il se levait la nuit pour réciter matines. Un jour par semaine était consacré à la visite des malades de l'Hôtel-Dieu, qu'il instruisait et consolait, un autre jour à la visite des hôpitaux. Il allait voir les pauvres à domicile avec les Sœurs de la paroisse Saint-Paul. Les Lorrains réfugiés à Paris pour y trouver un asile, les captifs de Barbarie, les forçats de Marseille, les missionnaires du Levant, etc., trouvaient en lui un généreux bienfaiteur. On pourrait allonger la liste de ses œuvres (71). Le baron de Renty sera le principal auxiliaire de saint Vincent dans l'assistance des nobles lorrains réfugiés à Paris.

Quand saint Vincent lui eut exposé son plan, le baron de Renty accepta. Il ne fut pas difficile de trouver sept ou huit autres seigneurs. Il n'en fallait pas davantage. Le baron de Renty sut insuffler son zèle à ses coopérateurs. Une première assemblée se tint. Monsieur Vincent indiqua le but de l'œuvre. Il fut arrêté qu'on commencerait par dresser un état des personnes composant cette famille de réfugiés, et ensuite on aviserait aux moyens de fournir à un chacun, des secours proportionnés à sa condition et à ses besoins. Le baron se chargea lui-même de l'enquête. Sur son rapport, à l'assemblée suivante, les seigneurs se cotisèrent et firent le premier fonds d'un mois. Ils revinrent le premier dimanche du mois suivant à Saint-Lazare pour constituer à nouveau la somme nécessaire. Il en sera ainsi pendant huit ans (72), sans que l'ardeur de leur charité se soit atté-

(69) Abelly, *o.c.*, liv. I, p. 247 ; liv. II, p. 503.

(70) Deblaye, *o.c.*, p. 109.

(71) Sa vie a été écrite par le P. Saint-Jure : *La vie de M. de Renty*, Paris, 1651.

(72) Pendant sept ou huit ans, dit Abelly (p. 502) ; Deblaye : pendant près de vingt ans (p. 113).

nuée. La manière de distribuer ces aumônes était particulièrement délicate de la part de ces gentilshommes. Ils les distribuaient eux-mêmes, gardant la discrétion la plus absolue et s'efforçant, par la délicatesse de leurs procédés, d'enlever à leur aumône tout ce que ce mot comporte d'humiliant. Ils traitaient d'égal à égal et semblaient payer une dette.

Saint Vincent ajoutait toujours son obole à celle des seigneurs. Quand il manquait quelque chose à la somme fixée, il complétait. Un jour, trois cents livres firent défaut. C'est chose providentielle, devait se dire Vincent. Il venait justement de toucher cette somme pour remplacer son vieux cheval. La pauvre bête dut continuer son service.

Une autre fois, le déficit montait à deux cents livres. Saint Vincent fit appeler son procureur et lui demanda, à l'écart, de quel argent il disposait. Il lui répondit qu'il n'avait que ce qui était nécessaire pour pourvoir le lendemain aux nécessités ordinaires de la communauté, qui était alors fort nombreuse. « Et combien y a-t-il, lui dit Monsieur Vincent ? — Cinquante écus, lui fut-il répondu. — Je vous prie, continua-t-il, de me les aller quérir. » La somme fut d'autant relevée. Un des seigneurs qui avait vu et entendu fit parvenir à Saint-Lazare un sac de mille francs.

Quand la caisse était vide, Vincent empruntait. En 1650, on a trouvé une lettre de lui à M. d'Epinay, Supérieur de Toul (donc un peu plus tard) : « Il est nécessaire qu'en cette saison, nous empruntions pour nous nourrir et pour soulager les pauvres » (73).

Les seigneurs de l'Association ne se contentèrent pas de porter les subsides à la noblesse de Lorraine ; ils aimaient à les visiter aussi et à leur rendre tous les services que l'on se rend entre amis.

Quand les troubles en Lorraine furent un peu apaisés, la plus grande partie de cette noblesse rentra chez elle. Au départ, Vincent les munit de l'argent nécessaire pour le voyage, et ce qu'il fallait pour vivre quelque temps après. Quant aux demeurants, il continua à les soutenir quelles que « fussent d'ailleurs ses charges et ses embarras ». Faut-il ajouter en effet pour finir que saint Vincent avait en même temps que les Lorrains bien d'autres gens à soutenir. D'autres provinces avaient en effet subi le contre-coup de la guerre : l'Artois d'abord, puis la Picardie et la Champagne.

COMMENT JUGER L'ACTION CHARITABLE DE SAINT VINCENT ?
COMMENT FUT-ELLE JUGÉE A TRAVERS LES SIÈCLES ?

« Il faut que Monsieur Vincent soit Lorrain lui-même pour faire tant de bien aux pauvres Lorrains », disait-on à Paris (74). Saint Vincent agissait par charité chrétienne, et ses prêtres et frères ne pouvaient avoir d'autre objectif. Qu'on relise toutes ses paroles concernant ce beau chapitre de sa charité : elles respirent la pure doctrine du Christ : « Ce que vous aurez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi-même que vous l'aurez fait. » — « Il est juste, dit-il à la personne qui vient l'informer de la situation misérable de la noblesse lor-

(73) Collet, *o.c.*, p. 315 (note), livre IV.

(74) Trente-neuvième témoin au procès de béatification : Marie Bessert.

raine, il est juste d'assister et de soulager cette pauvre noblesse, pour honorer Notre-Seigneur, qui était très noble et très pauvre tout ensemble. » C'est une simple transposition du « dit » du Seigneur : « C'est à moi-même que vous l'avez fait », à moins que l'on veuille y voir une transposition d'un aspect du mystère vécu ici-bas par le Christ. Nous ne faisons peut-être plus attention qu'à l'époque de la guerre de Trente Ans, la charité chrétienne exercée par la France à l'endroit de la Lorraine avait quasi fatalement des incidences politiques. En 1633, Louis XIII est en guerre avec Charles IV de Lorraine ; il juge le moment venu de « donner une bourrade à Nancy ». C'est le début de la guerre de Trente Ans pour la Lorraine. Ces incidences paraissent jusque dans les premiers biographes de saint Vincent. Abelly, par exemple juge la Lorraine, pourtant attaquée, comme coupable : « La Providence divine, voulant purger cette terre par les eaux de la tribulation (elles semblent avoir passé par le pays un peu plus souvent qu'ailleurs), commença par lui faire ressentir dès l'année 1635 les trois fléaux... » « Or, comme Dieu n'oublie jamais la miséricorde, au milieu des plus rigoureuses exécutions de sa justice en cette vie, voulant donner quelque consolation et soulagement à ce peuple affligé, il suscita l'esprit de Monsieur Vincent » (75).

Collet ne parle pas autrement. Cueillons seulement un trait qui montre le bout de l'oreille : « Vincent aimait mieux se réduire à emprunter, pour faire le bien, que d'abandonner *un scélérat de ces étrangers* » (76). « Il faut que Monsieur Vincent soit Lorrain lui-même ». On voit que la parole répétée à Paris à une saveur toute particulière : Vincent est un de ces étrangers, voilà ce qu'elle signifie ; ce n'est pas seulement une phrase bien tournée.

La charité française répugnait presque dans certains cas à s'exercer en faveur de certains Lorrains. Qu'on relise donc Collet à propos des aumônes faites à Saint-Mihiel : « Le nom même de cette ville fut odieux à la France, parce que quelques années auparavant, un coup de canon tiré de ses remparts, avait brisé une partie du carrosse dans lequel était le Roi. Cependant le saint prêtre agit avec tant de force, soit auprès du Roi lui-même, qu'il engagea à diminuer la garnison, soit auprès des personnes charitables, que cette ville fut toujours comprise dans la distribution des aumônes qu'il procurait à la Lorraine » (77).

Qu'on réalise encore ce que certaines demandes pouvaient avoir de paradoxal : le Conseil Souverain de Louis XIII, le 17 octobre 1631, exige le serment de fidélité et des prières pour le Roi. Pour motif de refus, on voit les professeurs de Pont-à-Mousson prendre le chemin de l'exil : Pierre Fourier mourra en exil de même. Ses filles pourtant sont secourues par les libéralités royales et sur les petits reçus du frère Mathieu, on pourra lire : les aumônes reçues « nous obligent de redoubler nos vœux et nos prières pour Sa Majesté. » Celles de Vézelize ajouteront : « Nous prions Dieu qu'il soit la récompense éternelle de Sa Majesté. » Épinal : « Comme elles promettent de le faire. »

(75) Abelly, *o.c.*, liv. II, p. 485-486.

(76) Collet, *o.c.*, liv. IV, p. 315.

(77) P. 304.

Les pauvres religieuses ne pensaient sans doute plus, en 1647, à la situation de 1634.

Le fait est donc là : les incidences politiques sautaient aux yeux des contemporains. La France des grands chrétiens du XVII^e siècle a su passer par-dessus des points de heurt possible. C'est là un fait indéniable.

En Lorraine, comment a-t-on compris la charité de saint Vincent ? On a reproduit les lettres pleines de reconnaissance adressées par des particuliers ou les représentants des communautés. On ne s'est donc plus soucié de divergences possibles entre pays. Mais les historiens de la Lorraine, comment ont-ils jugé la charité de saint Vincent ?

L'abbé Maynard s'est posé la question (78). Il constate l'absence d'une mention quelconque de saint Vincent. L'opinion

(78) O.c., p. 139-140, voici la liste établie par cet auteur.

Sur le souvenir et l'oubli de saint Vincent au pays lorrain : « Nous avons le regret, note l'historien de la Lorraine, Auguste Digot (1) d'ajouter l'énumération de tant de bienfaits (de saint Vincent de Paul), que nos ancêtres les considèrent comme une faible réparation des maux que la France leur ait causés. Obéissant à un sentiment d'unanimité que la loi naturelle justifierait aisément, la plupart de nos historiens ont gardé le silence sur la généreuse intervention de l'homme de Dieu, et Lionnois qui a écrit avec tant de détails ce que notre pays a enduré pendant la première moitié du règne de Charles IV, n'a même pas prononcé le nom de saint Vincent de Paul. »

Qu'on en juge par les références qui suivent :

1. — *Mémoires de Beauvau*, dont la première édition remonte à l'année 1686 ou 1687. Il n'en est pas dit un mot (2).

(2) D'après catalogue des livres et documents imprimés du Fonds Lorrain de la bibliothèque municipale de Nancy, 1898, Beauvau (de), *Mémoires du marquis de Beauvau, pour servir à l'histoire de Charles IV, duc de Lorraine et de Bar*, Cologne, 1689, in-12.

2. — *Histoire de Toul*, du P. Benoît Picard, en date de 1707 (3) : « M. de Gurnay pria saint Vincent de vouloir lui donner quelques-uns de sa Congrégation pour avoir soin du Séminaire qu'il avait dessein d'établir. Ce pieux et vénérable serviteur de Dieu, qui lui était ami et qui avait déjà fait paraître dans cette paroisse les effets singuliers de sa charité, ne put refuser au prélat une demande aussi juste. Il envoya en 1635 deux prêtres qui furent logés au Saint-Esprit. »

(3) R.P. Benoît Picart, *Histoire ecclésiastique et politique de la ville et du diocèse de Toul*, Toul, 1707.

3. — Dom Aug. Calmet, dans son *Histoire de Lorraine*, 1^{re} édition, 1728, mentionne, t. III, col. 674, l'établissement du Séminaire de Toul, mais ne dit mot des charités de saint Vincent.

4. — Roussel, *Histoire de Verdun* (4), in-4^o, p. 519 : « Devant toutes ces calamités, la Providence se servit du charitable Vincent de Paul pour faire venir à Verdun des aumônes considérables, en sorte que la mémoire de ce saint fondateur des Pères de la Mission fut longtemps en bénédiction parmi les pauvres de ce pays. »

(4) (Roussel) ou Rounel, *Histoire ecclésiastique et civile de Verdun*, 1745.

5. — De l'Isle, *Histoire de Saint-Mihiel*, qui parut en 1767, p. 359 : « En ce temps-là même, un bon frère missionnaire vint à Saint-Mihiel, pour distribuer des aumônes aux pauvres religieuses et à la noblesse ; elles y furent comprises et assez largement, ce fut en 1642. Mais on n'était point encore à la fin de la misère. » (5)

6. — Lionnois, dans son *Histoire de Nancy*, n'a pas même prononcé le nom de saint Vincent de Paul, quoiqu'il ait décrit minutieusement la misère de Nancy pendant toute cette époque.

qui veut que la Lorraine ait considéré la charité de Vincent comme une dette payée par la France meurtrière pour la Lorraine, est écartée du fait des témoignages rapportés par les biographes de saint Vincent. L'histoire, telle qu'elle est pratiquée, royale, aristocratique, amoureuse des faits d'armes et du succès a fait oublier l'action de saint Vincent. Un historien lorrain qui a étudié également tous ses prédécesseurs et dont on reproduira « souvenir et oubli » un peu plus loin, corrige un peu Maynard et le complète en rappelant que le souvenir prépondérant de la guerre de Trente Ans, demeuré en Lorraine, c'est celui de son caractère terrible. Le reste, un beau côté d'une influence bien restreinte malgré tout, a été noyé par le spectre des misères sans fin.

Après l'abbé Deblaye — car il s'agit de lui — citons, ici, la dernière *Histoire de Lorraine*, parue en 1939, publiée à Nancy, avec le concours de seize collaborateurs. Après une étude sympathique de l'action de saint Vincent, sous le titre « L'As-

Un grand nombre d'historiens postérieurs à l'ancien régime ont fait mention de la charité de Vincent de Paul en Lorraine :

1. — A. Digot, *Histoire de Lorraine*, 1856, Nancy, in-8°, t. V, pp. 290-291.

2. — D'Haussonville, *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*, Paris, 1836, in-18, t. II, pp. 85-88.

3. — Dumont, *Histoire de Saint-Mihiel*. Rappelle exclusivement les charités réparties dans cette ville, t. II, p. 62-64.

4. — L'abbé Guillaume, *Histoire du diocèse de Toul et de celui de Nancy*, 1866, t. III, p. 225-227.

5. — F. Jacquet, *Histoire de la Lorraine*, 1871, p. 115.

6. — Victor de Saint-Mauris, *Etudes historiques sur l'ancienne Lorraine*, Nancy, 1861, t. II, p. 132-33.

7. — F. des Robert, *Campagnes de Charles IV*, 1883, p. 368-372.

8. — Louis Lallement, avocat à la Cour de Nancy, en 1853, dans le journal *L'Espérance*, a une note sur la charité de saint Vincent en Lorraine qu'il avait lue dans la Conférence de Saint-Vincent de Paul de la paroisse Saint-Epvre.

9. — Les *Biographies vosgiennes*, par Vuillemin, 1848, in-8°, p. 130, appellent Fourier *Le Vincent de Paul de Lorraine*.

10. — Ch. Charton, *Vosges pittoresques et historiques*, 1862, in-12, p. 324, de son côté : « A juste titre, Fourier a été appelé le Vincent de Paul de la Lorraine. Tous les historiens l'appellent ainsi, etc. »

11. — L'abbé Chapuis, *Histoire du B. Pierre Fourier, curé de Matincourt, instituteur de la Congrégation de N.-D.*, Nancy, 1856, 1^{re} édition, p. 359-370 (reproduit presque mot à mot dans les trois autres éditions) écrit : « Richelieu doit être content. Il règne enfin... sur un désert. O Vincent de Paul, hâte-toi ! Que ta main, seule main française que l'Europe trouve à bénir en ce temps-là ; la seule main française à laquelle il devait être permis alors de répandre en dehors, non pas des maux, mais des bienfaits, vienne sauver l'honneur de la patrie (d'une patrie que nous aimons) ! Quand le pilote audacieux de la France se montre audacieusement traître à l'Eglise, à la Justice, à la plus vulgaire Humanité, là, viens essayer de couvrir, sous les immenses-aumônes, les immenses forfaits de ton heureux compatriote ! Et que ta robe de prêtre fidèle, O Vincent, soit comme un voile de pitié qui cache et dérober, s'il est possible, aux coups de l'histoire vengeresse, une trop célèbre barbe tout humide de sang humain. »

Avant tous ces historiens, chose étonnante et digne d'être soulignée, dès 1630-1632, Vincent de Paul s'imposait à l'attention et admiration d'un chanoine de Verdun, R. Dognon, qui lui dédie un gros ouvrage, *Le Bon Laboureur*, paru en 1632 et approuvé le 18 avril 1630 (*Annales de la Congrégation de la Mission*..., 1941-1942, 1942, p. 274).

sistance : les Lazaristes », on conclut : « Ainsi la France, par l'organe de la charité catholique, travailla à panser une partie des plaies que son intervention avait ouvertes en Lorraine ». L'interprétation reste fidèle au point de vue lorrain de l'histoire.

Article II

LA CONFRERIE DES DAMES DE LA CHARITE

La Confrérie des Dames de la Charité est la première des institutions établies par saint Vincent de Paul. Elle restera intimement liée à ses deux fondations principales : la Mission et la Compagnie des Filles de la Charité. L'un des buts assignés aux missionnaires n'est-il pas de créer la Confrérie de la Charité dans les lieux où ils prêcheront ? Les fondations des Filles de la Charité ont souvent comme point de départ une Confrérie de Dames de la Charité. Il est normal que ces Confréries aient fleuri en Lorraine.

Depuis 1635, les Prêtres de la Mission sont à Toul. On ne connaît pas pour le moment la date d'apparition de la Confrérie de la Charité de Toul. Nous sommes plus heureux pour Metz. Etienne Bourdet, le 15 novembre 1642, Supérieur de Toul, est à l'origine de cette Confrérie de la Charité, rendue célèbre par Bossuet qui lui consacra deux sermons. Les éditeurs des œuvres de l'illustre orateur datent ces discours de la Toussaint 1657 et du 14 janvier 1658 (79). M. Etienne Bourdet, mandaté par « Monseigneur l'illustrissime et Révérendissime François Maillet », signe l'acte d'établissement de la première Confrérie de la Charité « en la chapelle Saint-Blaise de l'église paroissiale, devant Monsieur Alexandre Guillaume, curé ». Il est mandaté également de l'établir en tout lieu du diocèse où elle sera jugée utile » (80).

Le manuscrit de Bossuet porte de sa main : « la fête du Saint Nom de Jésus pour les Dames de la Charité ». Son texte est « *Beati misericordes* ». L'un et l'autre faits sont significatifs. Le Règlement messin rappelle, en effet, que « le 14^e de janvier est la feste du nom de Jésus, leur patron ». Un autre document conservé (*Mémoire et Instruction pour les Officières de la Charité*), fait cette autre recommandation : « On aura soin d'avertir Monsieur le Prieur le dimanche d'avant la fête du nom de Jésus de l'annoncer à son prône, et d'exhorter les Sœurs à faire leur devoir ». Après le texte, Bossuet développe ce thème : liaison entre la miséricorde reçue et la miséricorde donnée. Saint Vincent avait fait appel au même thème lors de l'établissement de la toute première Charité. Il demandait aux Dames de Châtillon-les-Dombes (novembre 1617) « l'accomplissement du très ardent désir que Notre-Seigneur a que les chrétiens pratiquent entre eux les œuvres de miséricorde, désir qu'il a fait paraître en ces siennes paroles : « Soyez miséricordieux, comme mon Père céleste est miséricordieux » (81).

Outre le texte original du règlement du 15 novembre 1642, nous possédons un second règlement qui n'est pas rédigé sur le même formulaire ancien. Il peut dater du temps de Monseigneur d'Aubusson, archevêque d'Embrun, évêque de Metz, car

(79) Voir infra.

(80) Arch., mss. 3333.

(81) P. Coste, *Saint Vincent...*, t. XIII, p. 424.

on peut lire ceci : « *Les Dames éliront d'entre elles, une supérieure, des assistantes et une trésorière, lesquelles auront la principale conduite de la Compagnie, sous la direction et de l'avis de Monseigneur l'Archevêque* » (82). Le Règlement de 1642 se rattache généalogiquement au règlement général des Charités de femmes cité par Abelly, et de ses variantes les plus proches (83). Le texte messin, en plusieurs de ses leçons, semble même meilleur que celui transcrit par le premier biographe de saint Vincent (83 bis).

Le texte mérite citation et commentaire car il constitue le code et comme la physionomie générale de la Confrérie de Metz. Le but de la Confrérie est énoncé tout d'abord : honorer Notre-Seigneur et sa Sainte Mère, assister les pauvres malades corporellement et spirituellement (art. 1^{er}) : « *La Confrérie de la Charité est établie pour honorer Notre-Seigneur, patron d'icelle, et sa Sainte Mère, et pour assister les pauvres malades des lieux où elle est établie, corporellement, spirituellement. Corporellement, en leur administrant leur boire et leur manger et médicaments nécessaires durant le temps de leurs maladies. Spirituellement, en leur faisant administrer les Sacraments de pénitence et de communion au jour de leur réception, et procurer que ceux qui mourront partent de ce monde en bon état et que ceux qui guériront fassent résolution de bien vivre à l'avenir.* » Le règlement plus récent indique une modalité de la dévotion témoignée à Notre-Seigneur et à sa Mère : « dans l'état de leurs pauvreté et souffrances pendant leur vie voyage. »

Les personnes qui composent la Confrérie doivent être en nombre limité. Trois officières en assureroient l'entière ou la principale direction. Un procureur, homme charitable, est prévu, comme dans les plus anciens règlements (art. 2) : « *Ladite Confrérie sera composé d'un certain nombre limité de femmes et de filles, celles-cy du consentement de leur père et mère et celles-là de leur mari. Lesquelles éliront trois d'entre elles à la pluralité des voix, de deux en deux ans, le lendemain de la Pentecôte, qui seront leurs officières, dont la première s'appellera Supérieure ou Directrice, la seconde Trésorière ou Procureuse Assistante, et la troisième Garde-Meubles ou Deuxième Assistante. Et ces trois officières auront l'entière direction de ladite Confrérie. Elles éliront aussi un homme de la paroisse, charitable, qui sera leur Procureur.* » L'« instruction aux officières » se montre réticente en matière de prolongation de la charge des officières. Il n'en est pas de même du procureur » (84).

La supérieure devra veiller à l'observation du règlement, à la vie des Sœurs et au soin des pauvres malades (art. 3) :

82) Arch., mss. 3332, n° 3.

83) P. Coste, *o.c.*, p. 419-422, 527-531, 532-536.

83 bis) Qu'il suffise de faire valoir deux exemples. Abelly écrit : « Spirituellement, en leur faisant administrer les sacrements de Pénitence, d'Eucharistie et d'Extrême-Onction ». Le dernier détail n'est mentionné à cet endroit dans aucun règlement ancien. Metz dit : « Les sacrements de Pénitence et de Communion au jour de leur réception ». Abelly écrira encore : « La Confrérie est composé d'un nombre certain et limité ». Là aussi semble s'être produit ce qui est souligné à propos des Régies Communes des Filles de la Charité. Les variantes ne tardèrent pas à se faire jour. P. Coste, *Monsieur Vincent*, t. 1, p. 426.

84) Arch., mss. 3332, mémoire (n° 20).

« La supérieure prendra garde à ce que le présent règlement s'observe, que toutes les personnes de la Confrérie fassent bien leur devoir ; recevra les pauvres malades de la paroisse qui se présenteront et les congédiera de l'avis des autres officières. » Postérieurement, il sera réglé qu'elle est chargée de la réception dans l'assemblée de celles « qui le demandent et qui témoignent être affectionnées au service des pauvres et aux exercices de la Charité ». Avec ses assistantes, elle veille à l'exécution du règlement et des résolutions prises par la compagnie, visite et examine fréquemment les pauvres, avertit de la messe du premier mercredi de chaque mois et des assemblées qui se tiennent chaque mercredi des Quatre Temps, après la messe de neuf heures dans l'église des prêtres de la Congrégation de la Mission (85).

La charge de la trésorière est l'objet de précisions de plus en plus nombreuses. Elle est chargée principalement de l'argent : « La trésorière servira de conseil à la supérieure, gardera l'argent de la Confrérie dans un coffre à deux serrures différentes, dont la supérieure tiendra une clef et elle l'autre, excepté qu'elle pourra tenir en ses mains un écu pour fournir au courant de la dépense, et elle rendra compte à la fin de deux années aux officières qui seront nouvellement élues et aux autres personnes de ladite Confrérie, en présence de monsieur le curé et habitants qui désireront s'y trouver. » Dans la suite, ses fonctions sont davantage détaillées. Avec la supérieure et les assistantes, elle veille à tout ce qui est nécessaire à la charité, fait « les marchés avec les bouchers, boulangers ». Le mémoire aux officières prévoit cependant des nuances car « on peut prendre le pain, le vin et la viande à la taille (on entend par là le cahier de pain) ou faire marché à la livre avec le boucher (86). Quand il n'y a pas de malades, la trésorière gardera les tailles ». Entre temps de service des pauvres, « la Sœur qui a soin des malades portera les tailles à celle qui doit servir ». Si le ravitaillement ordinaire fait difficulté, on se procure ce qu'on pourra trouver commodément et au meilleur marché « comme volailles, pigeonceaux, mais tant qu'on pourra, on gardera le règlement ». On fait marché avec le chirurgien, comme avec les autres fournisseurs « pour les saignées des malades, dont on donne d'ordinaire quatre ou cinq sols pour chaque saignée, et meilleur marché, si on peut, à moins que quelque femme puisse donner les lancettes. Dans ce cas on achètera une seringue. »

La prime expérience des Confréries avait fait dédoubler la charge de la trésorière. Dans le règlement de Châtillon-les-Dombes (décembre 1617) est stipulée cette modification : « Et pour ce que lesdites servantes des pauvres, toutes assemblées ensemble, ont avisé que la charge de la trésorière était un peu trop grande pour une seule personne, elles ont ordonné, à la pluralité des voix, que la charge de la trésorière sera partagée en deux : la trésorière gardera l'argent et la seconde assistante gardera les meubles et la lingette » (87). En 1642, il en est ainsi à Metz : « La garde-meuble servira aussi de conseil à la supérieure, gardera, reblanchira et raccommoquera le linge de ladite

(85) Règlement, n° 6 et 7.

(86) P. Coste, *Saint Vincent...*, p. 450.

(87) *Id.*, p. 438, t. XII.

Confrérie, en fournira aux pauvres malades, quand il en sera besoin de l'ordre de la supérieure et aura soin de le retirer et en rendre compte à la fin des deux années, comme la trésorière » (art. 5).

Ultérieurement un mouvement en sens contraire s'opérera à Metz. La trésorière « aura un inventaire de tous les meubles qui appartiennent aux pauvres, comme draps, couvertures, chemises, vaisselles et choses semblables. Elle aura le soin de les faire retirer, reblanchir par le soin des Sœurs Servantes de la Charité. » La trésorière cumule les deux fonctions.

Les plus anciens règlements prévoient un procureur de la Charité, homme charitable de la paroisse. Il est chargé de la bonne tenue des comptes, et de la conservation des papiers : il a, dit le règlement, « la manutention de la Confrérie » : « Le procureur tiendra un compte des quêtes qui se feront à l'église ou par les maisons et les dons qui se feront par les particuliers, donnera les quittances, procurera la manutention de ladite Confrérie et l'augmentation des biens d'icelle, dressera les comptes de la trésorière, si besoin est, aura un registre dans lequel il copiera le présent règlement et l'acte de l'établissement, le fera collationner, si faire se peut. Il écrira dans le même registre le catalogue des femmes et des filles qui seront reçues dans ladite Confrérie, le jour de leur réception et de leur décès, les élections des officières, les actes de la reddition des comptes, les noms des pauvres malades qui auront été assistés par ladite Confrérie, le jour de leur réception et de leur mort ou guérison, les visites qui se feront par les prêtres de la Mission et généralement tout ce qui se passe de plus notable et remarquable. » Dans aucun des règlements publiés ne semble être fait mention de la visite des prêtres de la Mission au journal de la Confrérie. Il faut souligner le passage au compte de la trésorière, non seulement de la charge de la garde-meuble mais encore des fonctions du contrôleur qui n'existe plus dans le second règlement messin. Il appartient maintenant à la trésorière de tenir registre des comptes et dépenses, de dresser la liste et les noms de toutes les Dames de la Charité. Elle doit procurer l'augmentation des biens de la Charité « faisant quelquefois, comme tous les ans, quelque petite quête, soit de blé, soit de chanvre ou autre ». Tout à fait pratique est le conseil que lui donne également l'instruction aux officières : « quand il y a de l'argent de reste, on peut le faire profiter en achetant des brebis, en baillant trois ou quatre, plus ou moins, à quelque Sœur qui a un troupeau et vendant la laine et les agneaux au profit des pauvres, ou baillant quelques vaches à moitié, et moyennant que ceux qui font leurs testaments soient avertis s'ils ne doivent rien donner aux pauvres malades. » Il est interdit encore de ne jamais prêter l'argent de la Confrérie sous quelque prétexte ou gain que ce soit (88).

Chaque Sœur, à son tour, servira le manger et le boire apprêtés, fera la quête dans les maisons particulières ou à l'église les jours de fêtes et dimanches. Le produit de la quête sera remis à la trésorière et le procureur en prendra note (art. 7) : « Les Sœurs de la Confrérie serviront également leur jour les pauvres malades qui auront été reçus par la supérieure, leur portant chez eux leur boire et manger apprêté, quêteront tour

(88) *Ibid.*, t. XIII, p. 440.

à tour à l'église et par les maisons, les dimanches et fêtes principales et solennelles, donneront la quête à la trésorière et diront au procureur ce qu'elles auront quêté. » Les Sœurs de la Confrérie ne résidaient pas toutes à la ville. On précisa donc un peu plus tard : « Les Sœurs des hameaux ne seront pas obligées d'aller aux autres hameaux pour assister les malades mais seulement les leurs, quoi qu'il n'y ait qu'une bourse commune. ».

Un programme de piété est prévu à côté de celui de la miséricorde : « Elles feront dire une messe sur l'autel de la dite confrérie tous les premiers et seconds dimanches du mois, à laquelle elles assisteront, et le même jour se confesseront ou communieront, si la commodité le leur permet, et assisteront ce jour-là à la procession qui se fera entre vêpres et complies où se chanteront les litanies de Notre-Seigneur ou celles de la Sainte Vierge, et seront de même tous les ans, le 14 janvier, qui est la fête du Nom de Jésus, leur patron. » La charité mutuelle est à l'honneur naturellement, dans une Confrérie de la Charité : « Elles s'entrechériront comme personnes que Notre-Seigneur a unies et liées par son amour, s'entrevisiteront et consolent en leurs afflictions et en leurs maladies, assisteront en corps à l'enterrement de celles qui décéderont, communieront à leur intention, feront chanter une haute messe pour une chacune d'icelles. Elles feront de même pour Monsieur le Curé. » Ce dernier geste se renouvelle en faveur des pauvres : « Quand les pauvres malades mourront, elles assisteront en corps et feront dire une messe basse pour le repos de leurs âmes. » Le Règlement éclaire la conscience sur le sujet de l'obligation : « le tout (est) sans obligation à péché mortel ou véniel ». Notons qu'à Metz, on communique à l'intention des Sœurs défunttes. Ordinairement, on disait trois chapelets.

Les Quatre-Temps de l'année sont à la fois des jours de piété et de réunion : elles communient ces jours-là « pour demander à Dieu de bons prêtres. » Les mercredis des Quatre-Temps elles s'assemblent à neuf heures du matin à la Chapelle des Prêtres de la Mission pour entendre ensemble la sainte messe et assister après la messe à la conférence qui se tiendra dans une salle de la maison des Prêtres de la Mission.

On leur recommande le secret « touchant ce qui se dira dans les assemblées, si ce n'est qu'en parlant on puisse procurer quelque bien ou avantage pour les pauvres. » L'incise : « si ce n'est qu'on puisse édifier quelqu'un » a été barrée dans le texte.

Les documents plus récents demandent la lecture du Règlement « de temps en temps » (Mémoire), « au moins une fois l'an » (second Règlement).

Le recrutement est prévu : « Les dames doivent avoir soin quand quelqu'une des Sœurs mourra, de faire en sorte qu'une autre entre en sa place. »

Le dernier article de 1642 réglemente le menu des pauvres malades, soit pour les jours ordinaires, soit pour les jours maigres. A chaque repas on leur fournira du pain à volonté, cinq onces de veau ou de mouton (90), puis du potage et un demi-

(89) P. Coste, o.c., t. XIII, p. 442 (Joigny 1618).

(90) Primitivement 4 onces seulement étaient distribuées. Pierre Coste, o.c., t. XIII, p. 476.

setier de vin (art. 8) : « Il sera donné à chaque pauvre malade pour chaque repas autant de pain qu'il pourra suffisamment manger, cinq onces de veau ou de mouton, un potage et un demi-setier de vin, mesure de Paris. » Les jours maigres et les cas exceptionnels le menu varie : « aux jours maigres, on leur donnera outre le pain et le vin et le potage, une couple d'œufs et un peu de beurre, et pour ceux qui ne pourront user de viandes solides, il leur sera donné des bouillons et œufs frais quatre fois le jour, et une garde à ceux qui seront en extrémité et qui n'auront personne pour les veiller. » Dans les plus anciens règlements un paragraphe spécial était consacré aux gardes-malades.

Un discernement s'impose dans le choix des pauvres : à Metz, on a tendance à ne pas marchander : « Il faut savoir que ceux-là sont véritablement pauvres et dignes d'être assistés qui cessent d'avoir de quoi ; (ils en sont) dignes quand ils cessent de travailler, et quoiqu'ils aient quelque morceau de terre ou quelques meubles nécessaires, il ne faut pourtant pas les obliger à rendre. » Les contagieux et les incurables ne doivent pas être traités par les Dames de la Charité. Si on a un doute relatif à la contagion, on portera la nourriture à quelque endroit de la ville.

En dehors de Toul et de Metz, les Confréries de la Charité seront fondées un peu partout. Saint Vincent de Paul a joué un rôle prépondérant dans l'histoire du sentiment de la miséricorde envers les pauvres malades au cours des siècles passés.

Article III

LES PREMIÈRES MISSIONS EN LORRAINE

L'œuvre des Missions fut particulièrement chère à saint Vincent. Il a institué la Congrégation de la Mission pour évangéliser les pauvres gens. En dehors du travail fait par les prêtres chargés des aumônes, nous trouvons les premières missions proprement dites dans les deux diocèses de Metz et de Toul.

Mgr Hamant, dans son *Histoire du Séminaire Sainte-Anne*, écrit ceci : « Instruite du bien qu'avait fait à Metz la mission prêchée par les Lazaristes en 1644, la reine-mère, de retour à Paris, témoigna à saint Vincent de Paul qu'elle honorait de sa confiance, le désir qu'elle avait de procurer aux Messins les avantages d'une nouvelle mission ». Quelle fut cette première mission ? Pierre Coste ne la mentionne pas. Il en est resté cependant un témoignage contemporain, celui du greffier de Piappeville qui rapporte de manière victorieuse et quelque peu narquoise le déroulement et les effets de la Mission de 1644. Il faut citer tel quel le texte savoureux de Jean Bauchez :

« Agréant à elle, s'en retournèrent les bons pères religieux de la Mission du couvent de Parys qui avoient exhorté de moult bonnes œuvres à faire, tant aux ceulx de la ville de Metz et du pays qu'à ceulx d'alentour. Ils preschoient tous les jours du saint karesme, trois fois à la chaire de la grande église, sçavoir : à cinq heures du matin pour les gens de travail, les serviteurs et les servantes ; à une heure après-midy, pour les ceulx qui ne doicent avoir aultres soins que de prier Dieu ; à cinq heures

du soir pour les aultres qui avoient plus de dévotion. Ils furent l'espace de trois semaines suivant et plus, à prescher, à confesser toutes sortes de gens, chascun accourroit à plus de dix lieues à la ronde avoir d'iceulz la bénédiction, ils étaient envoyés à Metz de la part de Madame la Royne de France et les entretenoit de tout ce qui leur estoit besoning. Ils estoient vingt et un hommes et tous, comme on disoit, de bonne maison gentille ; ainsi ils le faisoient bien sçavoir, car ils se parlaient moult gentils au service de Dieu et des hommes, seans cesse faisoient faire par les enfans nouvelle prière à Dieu, à sçavoir les dix commandements de Dieu de la loy et ceulx de la sainte esglise chatolique en manière de chansons spirituelles. Entre aultres, l'un d'eulz nommé Père Munster (que Dieu ait en sa gloire) mourut à Metz — on tenoit cet homme pour un saint. Il estoit le maistre de leur despense, mais il estoit de telle dispensation qu'il donnoit la plus grande partie aux pauvres. Il fallut mestre ordre à ce gouvernement où il y en eust nécessité. Auquel son corps fut inhumé dans la grande esglise de Metz dans la chapelle de Saint-Nicolas, ses boyaux aux sœurs Colettes et ses frères emportèrent son cœur à Parys. Le jour durant qu'ils partirent, ils mirent plus de trois mil enfans, fils et filles, en possession avec des cierges blancs en leurs mains et les conduisirent au monastère des sœurs (Bénédictines) religieuses, du couvent de Montigny au Sablon devant Metz, en chantant des hymnes à la louange de Dieu et de la Vierge Marie, priant Dieu vouloir maintenir les chatoliques de la ville et du pays et aultres en bonne charité, paix et aumosne comme ils les en avoient admonesté à leur départ en les exhortant, qu'ils prient Dieu pour Madame la Royne et pour eulz qu'ils en feroient la pareille ; qu'ils ne devoient pas entendre sonner les heures du jour par le reloge de la ville sans dire ceste prière : Jésus sois en mon cœur ! et faire le signe de croix disant cela. Ceulx de la ville la plus grande partie les furent conduire jusques dans les vignes du Sablon, se recommandant de faire prier pour eulx et leur dire à Dieu. Ils en avoient bon besoin, car la plus grande partie que lesdits Pères de la Mission furent hors du Sablon, ils ne songèrent plus à eulz ny à leur oraison, comme une chose non advenue. Et rentrèrent en avariés des sept péchés — comme ils avoient fait encore plus que du passé. Les sermons et cérémonies qu'ils avoient ordonné de faire, furent mis à aultres foyz jusqu'à leur retour s'ils y reviennent ».

La mission de 1644 a un caractère nettement vincentien. Une série de traits convergents l'insinuent : « les bons pères religieux de la Mission du couvent de Paris », l'horaire de la Mission, les thèmes essentiels (charité, paix, aumônes), le petit catéchisme avec le chant des commandements de Dieu, la procession des enfans qui semble bien être celle du jour de la première communion, les prières pour la Reine. En 1642, Etienne Bourdet était venu fonder la confrérie de la Charité, à Metz, et pouvait l'établir ailleurs, si l'utilité s'en faisait sentir. Une mission des Lazaristes ne serait pas invraisemblable. Il est, toutefois, plus probable d'y voir une mission prêchée par les membres des Conférences du mardi. Elle fut considérable par le personnel engagé : « vingt et un hommes de bonne maison gentille ».

Avec certitude, nous trouvons une mission prêchée par les Conférenciers du mardi en 1658. La mission fut organisée sur

la demande d'Anne d'Autriche. Grâce aux lettres de saint Vincent, les circonstances nous sont parfaitement connues.

En l'année 1657, la Cour était allée à Metz. La reine-mère, ayant été instruite des besoins spirituels de cette grande ville, pensa qu'un des moyens les plus efficaces de remédier à cet état de choses, était d'y envoyer les Prêtres de la Mission. De retour à Paris, Anne d'Autriche avait convoqué saint Vincent et lui déclara son intention de faire faire une mission par les Prêtres de Saint-Lazare. Le fondateur de la Congrégation répondit : « *Votre Majesté ne sait donc pas, Madame, que les pauvres prêtres de la Congrégation de la Mission ne sont missionnaires que pour les pauvres, que si nous sommes établis à Paris et dans les autres villes épiscopales, ce n'est que pour le service des séminaires, des ordinands, de ceux qui font la retraite spirituelle et pour aller faire des missions à la campagne, et non pas pour prêcher, catéchiser et confesser les habitants de ces villes-là.* » Saint Vincent prit aussitôt les devants pour faire une proposition à la reine-mère : « *Il y a, dit-il, une autre compagnie d'ecclésiastiques qui s'assemblent à Saint-Lazare toutes les semaines, mais pourront bien, si Votre Majesté l'a agréable, s'acquitter plus dignement de cet emploi* » (92). Avant cette entrevue saint Vincent avait peut-être déjà appris le projet de la Reine, car il écrivait le 30 novembre 1657 à M. Jean Martin : « *Je m'en vas faire mes excuses à la Reine de ce que nous ne pouvons aller faire la mission selon son ordre à Metz, où Messieurs de la Conférence iront* » (93). La Reine ignorait que la Congrégation s'interdisait les missions dans les grandes villes. Elle accepta facilement le projet d'y envoyer les prêtres de la Conférence des mardis.

Saint Vincent va suivre de près la préparation et l'exécution de cette mission. Ce sera une des plus célèbres qu'ait fait donner saint Vincent, tant par la qualité et le nombre des missionnaires qui y prirent part, que par l'importance des résultats, comme nous ne tarderons pas à le constater. Louis de Chandenier, abbé de Tournus, propre neveu du cardinal de la Rochefoucauld, la dirigea, aidé par des collaborateurs tels que Omer de Champin, Nicolas Gélyen, Claude de Chandenier, abbé de Moutiers-Saint-Jean, auxquels s'étaient joints une quinzaine d'ecclésiastiques de marque. Du 6 mars au 22 mai, les Messins se presseront autour de la chaire des prédicateurs.

C'est Bonnet qui la prépara sur place. Il écrivit le 12 janvier 1658 à saint Vincent : « *J'ai appris la charité que vous aviez pour ce pays qui vous obligeait à y envoyer une mission considérable, que vous l'aviez proposée à la compagnie et que vous et tous ces Messieurs aviez eu assez bonne opinion de moi pour croire que je m'emploierais volontiers à une œuvre si salutaire... Je n'omettrai rien de ma part pour y coopérer dans toutes les choses dont on me jugerait capable.* » Il ajoutait avec humilité : « *Pour ce qui me regarde, Monsieur, je me reconnais fort incapable d'y rendre le service que je voudrais bien, mais j'espère de la bonté de Dieu que l'exemple de tant de saints ecclésiastiques et les leçons que j'ai autrefois apprises en la Compagnie me donneront de la force pour agir avec de si bons ouvriers* » (94).

(92) Abelly, *o.c.*, liv. I, ch. XLVI, p. 236.

(93) P. Coste, *Saint Vincent...*, t. XII, p. 4. Cf. p. 630.

(94) *Ibid.*, t. VII, p. 47-48.

BIBLIOGRAPHIE

Vinzenz von Paul in seiner Zeit und im Spiegel seiner Briefe, Vorträge und Gespräche (Übertragen und eingeleitet von Hans KÜHNER). Benzinger et C^o Einsiedeln, Köln, 1951 (14×22).

Tome X de la Collection *Hommes d'Eglise (Menschen der Kirche in Zeugnis und Urkunde)* et dédié à Mgr Michel Buchberger, évêque de Ratisbonne, ce volume suisse de deux cent soixante-douze pages offre au public de langue allemande des extraits suggestifs des lettres et entretiens de saint Vincent de Paul. Puisés aux bonnes sources et soigneusement traduits, ces morceaux choisis et cette biographie contribuent heureusement à fournir de Vincent un heureux portrait soigneusement campé. Toutefois, pas une illustration où un index des noms cités, ce qui est rare pour un ouvrage allemand. La vie, les œuvres familiarisent d'abord avec le déroulement des événements qui ont marqué ici-bas l'existence du charitable et grand chrétien. Puis des extraits de lettres et d'entretiens font pénétrer plus avant dans l'âme et l'œuvre de saint Vincent. On laisse *tomber* tout ce qui ne contribue pas directement à la connaissance et à l'évocation de la figure du Saint.

Cent huit extraits, qui vont de cinq lignes (n^o 55) à plusieurs pages, sont des thèmes tout indiqués de méditation ou d'imprégnante lecture spirituelle. Est évidemment mise en valeur la fameuse lettre de Vincent du 13 février 1644 (Cf. Coste II p. 446-450). Très en avance sur son temps et dans les idées qui nous sont devenues familières sur la *tolérance*, Vincent souligne nettement, non dans une déclaration publique, mais dans une lettre tout intime, à M. Guillaume Gallais, Supérieur de Sedan (p. 200-203), *qu'il y a bien différence entre être catholique et être juste* ; et que le fait d'être protestant ne doit pas nous aveugler dans notre ligne de conduite à leur endroit.

En ces années du XVII^e siècle, il faudrait chercher longtemps pour trouver pareilles déclarations. Et quel cri d'apôtre que ces mots fulgurants spontanément sortis du cœur de saint Vincent de Paul : *O Monsieur Gallais ! mon cher frère, que vous et moi serions de grands missionnaires si nous savions animer les âmes de l'esprit de l'Évangile qui les doit rendre conformes à Jésus-Christ ! Je vous promets que c'est là le plus efficace moyen de sanctifier les catholiques et de convertir les hérétiques que nous puissions pratiquer, et que rien ne peut tant les obstiner dans l'erreur et dans le vice que de faire le contraire...* A lire, à méditer de pareilles déclarations, qui n'apprécierait et n'aimerait toujours davantage Vincent de Paul. C'est le but et l'inévitable résultat de ces *extraits* toujours actuels.

F. C.

Encore la B.A.C. *Seule* la joie tonifiante de l'élémentaire loyauté nous contraint de revenir ici sur quelques mots du dernier numéro des *Annales*, p. 117-119. De ces pages candides est à biffer l'incise « p. 81, enfin 1599 ». Ce renvoi est manifestement inexact : cela saute aux yeux. Quant aux autres parties de ces lignes sereines et confraternelles, elles sont intégralement maintenues et pourraient être étoffées. Mais à quoi bon ?

Ceux que cela intéresse pourront s'édifier encore en lisant avec profit les huit pages des *Annales madrilènes* (1951, p. 274-282). Formulées dans le style et le goût de l'ouvrage, elles nous paraissent à côté de la question. C'est clair, nous ne modulons pas dans la même tonalité, ni ne diffusons sur la même longueur d'onde. Dès lors, arrêtons l'émission. Dans la charmante Espagne, Unamuno, Granados et Albeniz et tant d'autres ont parfois bien des attraits vainqueurs ! *Sat...*

F. C.

José Sanabre SANROMA pbro. — *Martirologio de la Iglesia en la diocesis de Barcelona durante la persecucion religiosa 1936-1939*. Barcelona, 1943, 484 p.

Le titre de l'ouvrage précise le sujet et le thème de ce Mémorial glorieux : diocèse de Barcelone et ses victimes, lors du mouvement sanglant de 1938-1939. Ce volume d'histoire, ces pages d'héroïsme ne se peuvent résumer que dans leur marche d'ensemble. C'est la persécution, la guerre civile, sommairement évoquée dans son film sanguinaire. Voici le défilé de ses victimes : à travers le *clergé séculier*, p. 37-105 ; dans le *clergé régulier*, p. 109-181 ; et parmi les *religieuses*, p. 183-211, etc. [213-219].

La chronologie de ce sanglant martyrologe diocésain, p. 223-465, relève, mois par mois, et noms à l'appui, les méfaits de ces *temps pénibles*. Parmi elles, trois Lazaristes (*Paules*), et deux Filles de la Charité (*Paulas espanolas*).

Des appendices, p. 466-471, des graphiques, etc., fournissent, malgré les difficultés dans l'établissement de ces listes, le relevé global des victimes d'Eglise, lors de ces jours sombres. Groupés par diocèses et congrégations, c'est une phalange de deux mille quatre cent seize prêtres ou religieux, et une cohorte de deux cent quatre-vingt-quatre religieuses. Parmi elles, nos confrères d'Espagne, comptent trente-six victimes et les Filles de Monsieur Vincent, vingt-huit. Foi ! Héroïsme ! *Sanguis martyrum...*

F. C.

P. S. — L'auteur de ce volume, l'archiviste diocésain de Barcelone, vient de passer, en octobre-novembre 1951, plusieurs semaines de recherches et travaux historiques à Paris ; il a logé rue de Sèvres, à Paris... A de tels contacts, quels profits ! quel intérêt !

Theodore MAYNARD. — *Apostle of Charity. The life of saint Vincent de Paul*. The Dial Press, New-York, MCMXXXIX, 319 p.

En vingt chapitres, de facture et de titres modernes (*Drop-Scene ; By the Waters of Babylon ; The Jansenist Miasma ; In the wake of war ; Sunset at sunrise*, etc.), saint Vincent est rendu vivant par la plume avisée de Théodore Maynard. Utilisant, ainsi qu'il le note p. 1-12, les meilleures sources d'information, il a mis à la disposition du public américain (si loin du XVII^e siècle français) le film de la vie de Monsieur Vincent.

Ce volume paru en 1939, à la veille du conflit mondial, est certes bien connu, mais il reste difficile à trouver. Enfin, les *Annales* ont pu avoir, et voir, un exemplaire d'occasion ; cela explique le long délai de cette mention en 1951. Quelques notes au bas des pages soulignent ici et là de menus points et observations de l'auteur. L'index des matières, pratique, et de con-

ception américaine, permet de retrouver un peu de ce que l'on cherche : ainsi *Bishop of Rodez* renvoie à Abelly, Du Vergier d'Hauranne à *De Saint-Cyran*, etc (léger abus dans cet amoncellement des *De et Du* ; *Order of the Visitation* serait mieux groupé, et fondu avec *Visitation et Visitation nuns, etc...* Il suffit ! Nous avons là une honnête, une vivante, une bonne biographie... *américaine* de l'Apôtre de la Charité. Elle prend rang dans la série toujours ouverte des présentations de Vincent de Paul. On ne peut que s'en réjouir. — F. C.

Abbé Gaston COURTOIS. — *La belle vie de saint Vincent de Paul*. Illustrations de Robert Rigot. Collection : *Belles histoires et belles vies*, n° 6, 48 p. Paris, 1951, 31, rue de Fleurus. (18 sur 27 cm.)

Un texte lumineux, concret et concis ; le souci de dégager habilement pour de jeunes esprits, les leçons qu'implique le déroulement d'une belle vie ; le dessin documenté de cent soixante-huit tableaux, dûs à un crayon remarquablement habile et rehaussé par un harmonieux lavis, c'est notre actuel volume, alerte et attrayant. Une telle collaboration a produit, dans son genre, l'heureuse rencontre d'un petit chef-d'œuvre.

Dans le *secteur illustré*, il a pris d'emblée et garde la place de cette vie souhaitée de saint Vincent de Paul. La preuve d'une telle réussite, ce sont les traductions ou adaptations que l'on souhaite et envisage en langues étrangères. F. C.

HAM DEIMILES (Mariani Humberto C.M.). — *Dios y las aspiraciones humanas*, Lujan, 1939, 280 p. ; *Dios y el Universo*, Lujan, 1939, 256 p. ; *Dios segun la razon*, Lujan, 1940, 256 p. ; *Dios segun la experiencia*, Lujan, 1940, 170 p. ; *Dios segun el dogma*, Lujan, 1940, 254 p. ; *Contemplacion (Reminiscencias misticas)*, Lujan, 1940, 176 p. ; *Poesias liricas*, Lujan, 1940, 104 p. ; *Ultimos pensamientos*, Lujan, 1941 (avec supplément musical : La nuit obscure) ; *La Odisea del Pensamiento*, Lujan, 1941, 102 p. ; *Transformacion divina del Alma (Mosaico espiritual)*, Lujan, 1941, 262 p. ; *Tres cumbreros del pensamiento : Plotino (204-270), San Juan de la Cruz (1542-1591), Leopardi (1791-1837)* [l'imprimé donne 1937 !], *Ensayo*, Lujan, 1945, 426 p.

Des essais, des vers, des méditations, des études de philosophie, de la théologie, une mosaïque spirituelle, etc., tels sont les volumes que l'auteur a publiés et qui nous sont parvenus.

Les œuvres de l'auteur sont par lui groupées dans une triple trilogie et un complément en trois autres volumes. D'autres sont donnés comme inédits en 1944 et il y a tout lieu de croire que la plume et l'activité apostolique de notre confrère ont entassé une dizaine d'autres essais que l'on voit alors annoncés.

Véritable apostolat de la plume qui rayonne du sanctuaire national argentin de Lujan, dont la majestueuse silhouette accompagne chaque volume. Il suffit de saluer ici confraternellement ce travail et cette activité littéraire.

Ernesto MANZUR. — *Padre Varela. Un Maestro de la juventud. Ensayo biografico por Ernesto Manzur y recopilacion de discursos y escritos abusivos...* Lujan, 1944, 128 p. plus un portrait hors-texte.

En 1944, les 21, 28 et 29 octobre, à l'occasion des cinquante ans de vocation de M. Varela, une Comité d'amis et admirateurs

(la guerre alors faisait des siennes en dehors de l'Argentine) a publié ce livre-souvenir. Né à Buenos-Aires, le 29 avril 1864, Pedro Varela, après ses études, travailla de 1884 à 1894, dans les « sentiers de la politique » et dans les luttes sociales du moment. A trente ans, le 12 octobre 1894, il fut admis au Séminaire interne de la Mission. Depuis son ordination sacerdotale, en 1901, le P. Varela se dépense à Lujan en activités multiples : prédications, missions, bibliothèque populaire, centres catholiques, périodiques, cercle, etc. Quatre discours ou conférences, des articles de journaux, des listes de félicitations, de lettres et de télégrammes attestent les solennités de ce jubilé de 1944, et évoquent cinquante ans de vie vincentienne.

F. C.

Guidus Cocchi, C.M. — *Commentarium in codicem Iuris canonici ad usum scholarum*. Turin, Marietti (1938-1948), t. I (6^e édit.), viii-240 ; t. II (5^e édit.), viii-212 ; t. IV (4^e édit.), viii-298 ; t. VI (4^e édit.), viii-358 ; [4 vol., 15,5 sur 22 cm.], t. III 4^e édit., viii-480 p. ; t. V (4^e édit.), viii-276 p. ; t. VII 3^e édit., viii-746 p. ; t. VIII (4^e édit.), viii-432 p. [4 vol., 12 sur 22 cm.]

Les éditions successives d'un des manuels classiques de Droit canon proclament, mieux que tout, la valeur, la clarté et la solidité de ce *Commentaire* alerte du Code de Droit canon. Il témoigne du travail de notre dynamique confrère qui, dans ce rythme, continue allègrement son actuel labeur quotidien.

Floreat.

F. C.

QUATRE LETTRES DE SAINT VINCENT DE PAUL DEUX LETTRES DE RENÉ ALMÉRAS

LETTRE DE SAINT VINCENT DE PAUL A M. DEHORGNY
(27 septembre 1616)

Autographe, simplement mentionnée au tome III, p. 58, de la *Correspondance* de saint Vincent de Paul, la lettre 862 vient d'être retrouvée. Elle se trouvait, en octobre 1951, chez un marchand d'autographes, M. Debrange, qui, aimablement, nous a permis d'en prendre copie, en son dépôt de la rue Pergolèse.

Ayant, comme plusieurs autres, échappé aux soigneuses investigations de Pierre Coste, cette pièce, ainsi qu'il le note *ibidem*, était mentionnée, en janvier 1874, dans un catalogue de vente de M. Laverdet, n° 1060, qui décrit ainsi l'original (il y a bientôt cent ans... : *Lettre autographe écrite sur deux pages in-4°, déchirée au haut de la marge extérieure, enlevant la fin de sept lignes au recto et le commencement de quatre lignes au verso.* »

Dans l'état actuel le manuscrit a été réparée, pour une fin toute commerciale, la déchirure légalement constatée et déerite. Un papier ancien, et de même teinte (mais visible pour des yeux tant soit peu exercés) a complété la lettre de saint Vincent. Chose plus grave, en imitant l'écriture vincentienne, on a essayé de compléter le texte. A première vue rien ne détonne, mais si l'œil n'est pas choqué, les compléments et les fins de ligne

ainsi traités, manquent de sens: ces quelques mots ne sont pas de saint Vincent. La première ligne, avec sa salutation : *La grâce de Notre-Seigneur soit avecq nous*, n'a pas été munie de sa finale. Même avec la déchirure, la salutation offrait un sens valable. Mais il est évident que la déchirure portait bel et bien, suivant la coutume vincentienne : *pour jamais*. Le métier de faussaire impose bien des connaissances et réclame quantité d'attention.

Quoi qu'il en soit, voici donc, ligne par ligne, cette nouvelle lettre autographe de saint Vincent à M. Jean Dehorgny, Supérieur de Rome ; elle est mandée de la ferme d'Orsigny, le 27 septembre 1646, quatorze ans avant la mort de notre bienheureux Père.

d'Orsigny ce 27 7bre 1646.

*Monsieur, la grâce de nostre Seigneur soit avecq vous [pour ja-
mais].*

*Vous avez bien faict de ne pas tenter la ch.....
les affaires estant en l'estat qu'elles sont le p.Co.....
jacobin estime que nous devons nous content[er]...
de Mr de Paris, et il croit que cela suffit & qu'.....
et que supposé n[ot]re dessaing de nous tenir dans le....
est mieuz, parce que celles du pape seroit une dispo.....
pour entrer en l'estat de religion.*

*Messieurs Portail et Alméras sont encore à la Roze
et de là ils tireront à Marseille ; ilz tachent d'establir
l'observance de tout le petit reiglement comme il est escript,
par tous, vous verrez estant de delà.*

*Je suis bien consolé de ce que vous me dictes que
Mr Ingoli a pensé de créer vicaires forains M. Guérin
& Nouelly.*

*Je le suis encore de ce que vous avez encoié M.
Richard à Génes, ceste petite Communauté est en notable
considération à ce que m'a raporté l'Intendant de la justice
de l'armée du Roy en Italie.*

*Je suis de vostre advis touchant l'establissement de la
Compagnie en ceste république là.*

*Comme aussi de la manière que vous avez tenue avecq
Monseig. le cardinal Ludovisio.*

*Et estime que vous faictes bien de vous réduire en le
plus petit volume à l'esgard de vostre logement.*

*Vous en userez comme Dieu vous inspirera à l'esgard
de St Sauveur l'occasion de s'en retirer est bien opportunc
puisque vous jugez que l'establissement en ce lieu là
trouve quelques inconvéniens.*

verso de la page.

*...seroit bien à souhaitter que l'on trouvat quelque
...diant touchant le St Esprit de Toul, l'on commence
...la Mission à la campagne ensuite de l'odeur
...la Compagnie dans l'administration de la cure de St-Aman.*

*La petite persécution de Bretagne n'est point
encore appaisée quoyque Messeig(neu)rs l'Esvesque et le coadju-
[teur*

de St Malo soient alez sur les lieux exprès pour cela.

*Nostre prisonnier a esté délivré cinq jours après & la
Compagnie est espasé par cy par là, Nre Seig. les rassembiera*

quant il luy plaina, & moy je fins, en me recommandant
à vos prières qui suis en l'amour de ure Scig.

Monsieur,

votre très humble et très obéissant serviteur

VINCENS DEPAUL

inligne pbre de la Mission.

bas de la page au recto : *Mr d'Horgni.*

LETTRES DE SAINT VINCENT ET DE M. ALMERAS AU P. HILARION RANCATI

Parmi ses amis des bords du Tibre, et ses protecteurs en cour romaine, Vincent de Paul mentionne à plusieurs reprises, le P. Hilarion. (Cf. table Coste, tome XIV).

De ce religieux, le P. Rancati (son nom de famille), Pierre Coste n'a pas utilisé la curieuse vie dudit cistercien imprimée à Brescia en 1762. *Vita del P.D. Hilarione Rancati Milanese dell'Ordine cisterciense scritta del P.D. Angelo Fumagalli monaco dello stesso Ordine In Brescia MDCLXII Dalle Stampe di Giambattista Bossini* 8 p. non chiffrées + 5 + 166 p. avec son portrait). Paris, Bibliothèque Nationale : K 11436).

Elle lui aurait offert, déjà imprimées, deux lettres de saint Vincent, l'une du 13 septembre 1659 (connue substantiellement sous la date du 12 septembre, t. VIII, p. 128, par sa *minut*: conservée au dossier de la Mission), l'autre, sans date, en latin. Chose notable, le biographe italien, dans un souci de documentation qui n'était guère de mise dans les vies de jadis, cite en note et intégralement plusieurs lettres reçues par son héros, de la part de correspondants notables, tels : Vincent de Paul ; Almeras ; Bolland ; Jean Morin, oratorien, etc. (Cf. *Annui della Missione* 1943, p. 1-2.)

Barthélémy Rancati, né à Milan le 2 septembre 1594, fils de Baldassare Rancati et de Margherita de' Bagni. Admis au couvent cistercien de Milan, dès le 10 mars 1608, il y change son nom de baptême pour celui d'*Hilarion*. Après deux ans de noviciat et ses études de philosophie, Fr. Hilarion est envoyé à Salamarque (1614-1618), où l'on mentionne parmi ses professeurs Angelo Mauriquez et Basilio Ponce de Leon. Rappelé à Milan pour enseigner à ses frères la théologie, Hilarion tomba bientôt malade. En mai 1619, il est envoyé à Rome, au couvent Sainte-Croix de Jérusalem ; il s'y livre spécialement à l'étude du syriaque, hautement apprécié par les papes Paul V, Grégoire XV et Urbain VIII. Son entregent, son savoir attirent sur ses épaules les charges de censeur de publications, comme qualificateur du Saint-Office, et consultant de la Congrégation des Rites, et de la Propagande, etc... De là, ces nombreux volumes de mémoires, rapports, travaux, études, etc... qui remplissent ses copieus dossiers conservés en la Bibliothèque ambrosienne de Milan ; ces œuvres sont énumérées p. 150-163.

Au titre de fonctionnaire des Congrégations romaines il fut à même de rendre de nombreux services à divers Ordres religieux, tels les Prémontrés 416-418, tels aussi les Lazaristes.

Voici *in extenso*, ce qu'à ce sujet imprime son biographe, paragraphe LI, p. 118, et qui nous intéresse spécialement :

P. 118 LI. — *Fra tutte pero le Congregazioni religiose dopo la Cisterciense la più favorita dal Rancati, e la più beneficata fu quella de' PP. Missionari di fresco allora fondata da S. Vincenzo de Paolo, alla quale, poiche portava esso P. Abate speciale affetto*

e venerazione per la santità ed dottrina de' soggetti, che vi risplende — (p. 119) — cano, e pel grande spirituale vantaggio, che dai medesimi a' fedeli ne risultava; quindi si adoperò egli a tutta possa per ottenere la confermazione delle loro Costituzioni, che gravi ostacoli da principio incontrarono, e per procurar loro dal Sommo Pontefice nuove grazie e nuovi favori, per lo che dallo stesso S. Vincenzio con due lettere furongli resi distinti ringraziamenti, siccome pure con altre due dal P. Renato Almeras, che dopo la morte de fondatore fu eletto a Superiore Generale della novella Congregazione.

Queste, per essere con termini onorevoli espresse ed obliganti, non sarà forse ai Leggitori discaro, il poter qui avere tutte insieme per ordine raccolte.

(49) (Note p. 119). — Una di queste due lettere di S. Vincenzio da Paolo non ha la data nè del giorno nè dell'anno : pure dal conesto potendosi inferire essere ella stata la prima, che da questo Santo al P[adre] Abbate sta stata indiritta ; in primo luogo perciò l'ho voluta ancor io rapportare.

Reverendissime Pater,

Postquam didici ex litteris ab Urbe Roma ad me missis, quanto cum studio et affectu P. V. Reverendissima in negotio confirmationis Constitutionum nostrarum nobis facere dignata sit, valde demiratus sum omnino ignorans, unde talis ac tanta P.V. Reverendissimae erga nos tam indignos, et illi inutiles, uno antehac illi penitus ignotos benevolentia processisset. Et cum nullam ex parte nostra tantae gratiae causam esse videam, illam eximiae charitati suae, quae in hoc nihil aliud praeter Deum potuit intueri, totam compellor adscribere. Quare cum referendis gratiis prorsus imparem me esse sentiam, Deum O.M. enixe rogo ut ipsemet P.V. Reverendissimae merces sit magna nimis. Orationes quamplurimas, et sacrificia non pauca indixi in hacce domo nostra Parisiensi ; scripsi etiam ad nostros, qui aliis in domibus Congregationis nostrae degunt, ut idipsum facerent pro incolumitate et prosperitate P. V. Reverendissimae, quam Congregatio nostra inter suos praecipuos benefactores semper annumerabit, et ipsa tota, licet pauca se perpetuo illi addictam esse gaudebit, et palam profitebitur. Sic vota nostra bonorum omnium desiderii sincerissime consociantes, demissis animis ex justitiae debito offerimus sicque Paternitatem Vestram in dies donis coelestibus et gratiis divinis cumulari cupit.

P.V. Reverendissimae
Humill. & Obseq. servus
Vincentius a Paolo
indign. Presb.
Congr. Miss. Sup. Generalis

Mon très Révérend Père,

De Paris, ce 13 septembre 1659.

J'apprends par la plus part des lettres que m'écrit le Supérieur de la Mission de Rome, que nous contractions tous les jours des no(u)velles obligations envers Vostre Révérence par les grâces indicibles, qu'elle nous fait incessamment ; et que depuis peu le S. Siège nous a accordé par votre moyen deux Brefs considérables. De quoi, mon R. Père, je remercie V. Révérence avec le respect et l'affection que je le puis. Mais d'autant, que je ne suis pas digne de luy faire un remerciement proportionné à tant

de bienfaits, je prie Notre Seigneur qu'il en soit lui même votre rétribution dans le Ciel. Qu'il conserve V. Révérence longuement sur la terre et(t) que les grands bien(s) qu'Elle y fait aillent croissant à la gloire de Dieu et à l'édification de toute l'Eglise selon le souhait de vostre zèle incomparable. Nous prierons aussi, mon R. Père, qu'il nous fasse la grâce de vous rendre quelque petit service, particulièrement moi qui vous renouvelle les offres de mon obéissance, avec toute l'humilité et la reconnaissance que le peut en l'amour de Notre Seigneur.

Mon Révérend Père

Votre très humble et très obéissant serviteur.
Vincent de Paul, indigne prêtre de la Mission.

N. B. — Plusieurs roquilles de l'imprimerie de Brescia sont ici rétablies : petite service ; moi que ; Révérende Père, etc... (p. 120. en note).

—
Lettres de M. ALMÉRAS.

Reverend. mo Padre Padrone mio Osservand! mo

Sono pieno da più anni in qua di stima, riverenza e divozione verso la P. V. Revd.ma, la quale si è compiaciuta in tante occasioni molto importanti alla nostra picciola Congregazione di adoperare il gran valore che Dio le ha concesso, e la sua incomparabile carità per li nostri bisogni. Sono stato testimonio de sentimenti di gratitudine che ne ha avuti il nostro defunto Padre, il quale si stimava, come in effetto l'è tutta la nostra Congregazione, obligatissimo a V.P. Revdma, a cui prendo l'ardire, essendo piaciuto a Dio, che io, quantunque indegnissimo, sia stato posto in luogo del defunto di rinnovare l'offerta di tutta la nostra picciola Congregazione, e molto più quelli della, in perpetua ubbidienza, e fedelissima servitù. La generosità e purità d'intenzione, con la quali V. P. Revdma si è degnata proteggerci, ci assicura della continuazione per sempre della sua protezione, siccome li nostri indicibili obblighi non ci lascieranno mai scordare di pregare il Signore per la conservazione, e sempre maggior santificazione di V. P. Revdma, a cui per fine faccio umilissima riverenza.

Di V. P. Revdma,

Umiliss. Ubbidientiss. ed obligatiss. Servid.
Renato Almeras indegno sacerdote
della Congreg. della Missione.

Parigi, il 4 Aprile 1661.

—
Reverdo Padre Padrone mio Osservdmo,

Ho inteso dal Sig. Edmundo, che V. P. Revdma nell' occasione dell' estensione, ovvero esplicazione della nostra Bolla si è portata con tant' affetto ed efficacia, che subito che ebbe parlato, e significato li suoi sentimenti, la Sacra Congregazione non volse altro, e che subito disse : « Fiat ut petitur ». Questo è un segno della stima che fa con gran ragione della sublime capacità di V. P. Reverendma, ed insieme a noi una materia di farle un ringraziamento particolare, come io le fo, non solamente in mio nome, ma in quello di tutta la nostra Congregazione, la quale per tanti favori già ricevuti da Lei, è tutta sua, e considerandola come suo Padrone, e Padre, verso il quale conservera una gratitudine, ed ubbidienza perpetua ed offerira a Dio le sue orazioni e sacrifici per la conservazione di sua persona a

noi tanto cara, ed a tutta la Chiesa tanto utile. Ed io in particolare restandote obbligatissimo, le fo umile ricerenza.

Di V. P. Reverendiss.

Umiliss. Ubbidientiss. ed Obbligatiss Servid.

*Renato Almeras indegno sacerdote della
Congreg della Missione*

Parigi, 7 Luglio 1662.

En 1662, le P. Rancati (*ibid.*, p. 138) travaille à la cause de béatification de François de Sales : il collabora à la rédaction de la bulle et à l'office liturgique de ce saint.

Ses derniers jours approchaient : ils sont narrés par don Franco Ferrari. Le 28 février 1663, don Hilarion Rancati ressent une forte fièvre et meurt le 17 avril suivant, âgé de soixante-huit ans sept mois quinze jours. Son éloge funèbre est prononcé par le P. Macedo, mineur portugais, et il est inhumé dans la chapelle souterraine de San Gregorio en la basilique Santa Croce. Voici son épitaphe :

D P C

PRIMOGENITO MORTUORUM S.
HIC SITUS EST
D. HILARION RANCATUS MEDIOLANEN.
MONACHUS CISTERCIEN. HUIUS COENOBII ABBAS
ET TANTUM NON AUCTOR
PIETATE DOCTRINA LINGUAR. PERITIA INSGNIS
SALAMANT. ERUDITUS ROMAE INNOTUIT
IN CONGR. S. OFF. AC SACR. RITUUM CONSULTOR.
CONGR. SUPER ECCLESIA BRITANNIAE A SECRETIS
SUI ORD. PROCUR. AC PRAESES GENERALIS
CAMALDULENSIS EREMI VISITATOR
IN EJUS FAMILIAE COMITIBUS GENERAL. PRAEFUIT.
IN RECOGNITIONE LIBRORUM SYRIACORUM
VERSIONE ARABICA BIBLIORUM
EXPLICATIONE CONTROVERSIARUM FIDEI
QUINQUE SUMMIS PONTIFICIBUS
PAULO V GREGORIO XV URBANO VIII
INNOCENTIO X ALEXANDRO VII
EXIMIE PROBATUS
VIXIT ANN. LXIX
OBIIT XVII APRILIS ANN. MDCLXIII
CONGREGATIO ORD. CISTERCIEN. OFFICII ERGO
H. E. M. P.

LETTRE DE SAINT VINCENT AUX ADMINISTRATEURS
DU GRAND HOPITAL DU MANS
(22 mars 1651)

A son corps défendant, Pierre Coste a été contraint de donner quelques lettres de saint Vincent d'après l'édition Pémartin : au total une trentaine, qu'il n'a pu retrouver et que lui fournirent la dite édition, dans l'ensemble totalement et nettement remplacée et dépassée... Mais on a parfois besoin d'un plus petit que soi.

La lettre 1333, tome IV, p. 164, bien antérieurement à l'édition Pémartin (1880), se trouve dans *saint Vincent de Paul et ses Institutions dans le Maine* par J.-L. A.-M. Lochet, publié à Angers, Imprimerie de Cosnier et Lachèse, 1859, 82 pages. Bien que

La copie donnée par Pénarlin soit substantiellement acceptable, voici à défaut de l'original le texte de Lochet (p. 77).

Adresse : A Messieurs les Administrateurs du grand hospital du Mans, au Mans.

De Paris, ce 22 de mars 1651.

Messieurs,

La grâce de Nostre Seigneur soit avec vous po. jamais.
J'ai receu votre lettre avec un particulier sentiment de respect et de joye, tant à cause que c'est votre lettre, que pour l'affection que Dieu m'a donnée pour votre service, qui fait que les occasions de vous obéyr me seront toujours chères ; avant que vous m'aiez fait cognoistre votre désir par escrit sur le changement de M. Cornaire, j'avois donné charge à M. Lucas de luy donner un autre employ et de mettre à sa place M. Gortidot pour le service de l'hôpital, et ce sur le seul avis que j'avois eu que cela vous seroit agréable, ce qui est maintenant exécuté. Dieu fasse la grâce aud. S. Gortidot de bien travailler à sa gloire, au salut des pauvres et à votre contentement et me donne à moy le moyen de vous faire voir combien je suis, en l'amour de Notre-Seigneur, de tous en général et de chacun en particulier, Messieurs, Vostre très humble et très obéissant serviteur.

VINCENT DE PAUL
Indigne prêtre de la Mission.

Observons que ladite étude mancelle de Lochet, cite quatre autres lettres que Coste a vu par lui-même, ou a tiré des copies conservées aux archives de la Mission. Ainsi : a) au Mans est empruntée la lettre à Mlle Legras : 7 décembre 1630 (t. I, p. 95) ;

b) de même la lettre 166 (t. I, p. 237) : cette pièce est de 1635 (correction manuscrite) de Coste lui-même, sur son exemplaire de travail ; car la lettre 171 est de 1635, la fondation de la Charité de Saint-Laurent remontent à 1635 et non à 1634.

c) La troisième lettre Lochet est la lettre 1018 (de 1647-1648). L'original est au *British Museum*. Il n'est pas impossible que le texte vu par Lochet chez l'archiprêtre de la Flèche ne soit qu'un des nombreux fac-similés, signalés par Coste *ibidem* ;

d) La quatrième lettre Lochet est le numéro 758, t. II, p. 530.

Et e) la cinquième, celle que nous reproduisons plus haut.

F. C.

NÉCROLOGIE

1951. - PRÊTRES

21. David (Maurice), prêtre, le 29 mars 1951, *Nouvelle-Orléans*; 60, 43.
22. Abeleus (Elie), prêtre, déc. le 19 avril 1951, à *Bruzelles*; 73, 54.
23. Thieffry (Fernand), prêtre, le 13 avril 1951, à *Kian*; 82, 60.
24. Serafini (Armand), prêtre, le 20 avril 1951, à *Montevideo*; 50, 33.
25. Janowsky (Jean), prêtre, déc. le 18 avril 1951, à *Derby*; 41, 22.
26. Nespoli (Joseph), coadj., le 11 mai 1951, à *Chiavari*; 68, 52.
27. Schliesinger (Joseph), coadj., le 12 mai 1951 à *Lippstadt*; 84, 60.
28. Canovas (François), prêtre, déc. le 16 mai 1951, à *Malaga*; 66, 15.
29. Diaz (Pierre), prêtre, déc. le 27 mai 1951, à *Matanzas*; 32, 14.
30. Cornet (Joseph), prêtre, déc. le 8 juin 1951, à *Marseille*; 78, 46.
31. Otéro (Alexis), coadj., déc. le 7 mai 1951, à *Arica*; 49, 34.

32. Del Barrio (Vicente), prêtre, déc. le 10 juin 1951, à *Madrid*; 82, 51.
33. Silveira (Manuel), prêtre, déc. le 21 juin 1951, à *Lisbonne*; 69, 50.
34. Escribano (Eugène), prêtre, déc. le 22 juin 1951, à *Madrid*; 73, 58.
35. Arribas (Henri), prêtre, déc. le 5 juillet 1951, *Baracaldo*; 52, 36.
36. Busseron (Félix), coadj., le 5 août 1951, *Fort-Dauphin*; 75, 59.
37. Binetti (Jean), prêtre, déc. le 8 août 1951, à *Naples*; 75, 57.
38. Salzi (Joseph), prêtre, déc. le 6 août 1951, à *Oria*; 73, 55.
39. Lavery (Joseph), prêtre, déc. le 10 août 1951, à *Dublin*; 74, 52.
40. Salinas (Abdon), prêtre, déc. le 11 août 1951, à *Lima*; 70, 43.
41. Tazzara (Joseph), coadj., déc. le 12 août 1951, à *Sienna*; 84, 31.
42. Czeschka (Emmanuel), prêtre, déc. le 16 août 1951, à *Vienne*; 68, 51.
43. Népote (Dominique), prêtre, déc. le 19 août 1951, à *Turin*; 78, 59.
44. Romans (Auguste), coadj., déc. le 23 août 1951 *Ruremonde*; 46, 24.
45. Brannan (Edouard), prêtre, déc. 25 août 1951, *Saint-Louis*; 51, 34.
46. Gunville (Guillaume), prêtre, 25 août 1951, *Philadelphie*; 68, 41.
47. Vanacore (Raphaël), prêtre, 10 septembre 1951, *Palerme*; 66, 49.
48. Romans (Henri), prêtre, 20 septembre 1951, à *Nimègue*; 81, 64.
49. Sepieter (Henri), prêtre, le 5 septembre 1951, *Kashing*; 65, 47.
50. Hammerl (Jean), prêtre, déc. 21 septembre 1951, *Salzburg*; 65, 45.
51. Mc Ardèle (Eugène), prêtre, 12 septembre 1951, *Dublin*; 47, 27.
52. Saez (Fédéric), prêtre, déc. le 2 octobre 1951, *Chihuahua*; 45, 27.
53. Girard (André), prêtre, déc. le 10 octobre 1951, à *Paris*; 67, 47.
54. Fonseca (Auguste), prêtre, 10 octobre 1951, *Pétropolis*; 71, 56.
55. Passard (Jean), coadj., déc. le 20 octobre 1951, à *Paris*; 75, 49.
56. Spitzer (Joseph), coadj., le 8 octobre 1951, à *Istanbul*; 83, 56.
57. Goicochea (Gaëtan), prêtre, déc. 25 octobre 1951, à *Jaro*; 60, 43.
58. Pont (Georges), coadj., déc. le 21 oct. 1951, *San-Pedro-Sula*; 63, 33.
59. Rio (Philippe), coadj., déc. 31 octobre 1951, à *Mexico*; 75, 52.
60. Sasso (Luc), prêtre, déc. le 1 novembre 1951, à *Catanc*; 48, 32.
61. Mc Kiernan (Michel), prêtre, déc. en novembre 1951, *Ting-Hai*; 63, 43.
62. Mafra (Godefroy), prêtre, le 13 décembre 1951, *Pétropolis*; 84, 58.
63. Sainz (Vincent), prêtre, déc. le 19 décembre 1951, *New-York*; 57, 39.
64. Garcia (Laurent), prêtre, déc. le 12 déc. 1951, à *Madrid*; 69, 52.
65. Paolillo (Vincent), prêtre, déc. le 15 décembre 1951, *Naples*; 71, 54.
66. Mc Kenna (Patrice), prêtre, 26 novembre 1951, à *Malvern*; 79, 55.
67. Fuhrer (François), prêtre, disparu à *Stalingrad* en 1943; 29, 10.
68. Brand (Henri), diacre, disparu à *Stalingrad* en 1943; 25, 7.

1952

1. Toplak (François), coadj., déc. 29 décembre 1951, *Ljubljana*; 58, 30.
2. Reil y (François), prêtre, déc. à *Philadelphie*, le 12 janv. 1952; 55, 32.
3. Souen (Pierre), prêtre, déc. en août 1951, à *Pékin*; 45, 26.
4. Yancuen (Constantin), coadj., déc. le 29 déc. 1951, à *Natuga*; 33, 11.
5. Thériac (Charles), prêtre, déc. le 6 janv. 1952 à *Saint-Louis*; 54, 35.

SCŒURS

- Boyer (Marie), Maison de Charité, *Château-Vêvêque*; 74, 50.
Finance (Marie), Hôpital, *Rethel*; 71, 52.
Colombeau (Philomène), Hôpital, *Senlis*; 77, 57.
Girerd (Léonie), des *Marches*, déc. Hôpital Saint-Joseph, *Lyon*; 66, 41.
Salon (Marie), Orphelinat, *Rugles*; 82, 60.
Marchi-jo (Marie-Anne), Oratoire Saint-Pierre, *Rome*; 67, 45.
Severini (Joséphine), Aide Maternelle, *Rimini* (Italie); 79, 50.
Kubinska (Marthe), Maison Centrale, *Cracovie*; 72, 52.
Szalik (Rosalie), Maison Centrale, *Cracovie*; 76, 58.
Wimmer (Crescencia), Hôpital Saint-Jean, *Salzbourg* (Autriche); 64, 45.
Vedecnik (Josefa), Maison Centrale, *Raka* (Yougoslavie); 81, 53.
Mesarec (Genovefa), Maison Centrale, *Raka* (Yougoslavie); 85, 67.
Kunier (Ivana), Maison Centrale, *Raka* (Yougoslavie); 61, 38.
Noël (Marie-Louise), Maison de Charité, *Saint-Sulpice, Paris*; 48, 22.
Salvy (Louise), Maison de Charité, *Saint-Philippe-du-Roule, Paris*; 76, 52.
Bethroid (Marie), *Moutins-les-Metz*, déc. Hôp. St-Michel (Paris); 54, 27.
Jassemijn (Eugène), Maison Principale, *Paris*; 86, 67.

- Dechevrens (Louise), Mais. de Fimm, *Conception, Pékin* (Chine) ; 94, 71.
Canovas (Carmen), Sanatorium, *Avila* (Espagne) ; 34, 12.
Boje (Valeria), Hôpital général, *Ljubljana* (Yougoslavie) ; 47, 28.
Lomanto (Antonia), Maison de Retraite, *Marigliano* (Italie) ; 65, 38.
Pokorska (Pélagie), Orphelinat, *Wolsztyń* (Pologne) ; 67, 43.
Kowalska (Marie), Maison Sainte-Sophie, *Koscian* (Pologne) ; 64, 34.
Schwarz (Joséphine), Hôpital général, *Graz* (Autriche) ; 62, 40.
Szegeuschmid (Thérèse), Maison de Retraite, *Dull* (Autriche) ; 89, 68.
Kraclert (Catherine), Asile Saint-Antoine, *Vienne* (Autriche) ; 76, 52.
Taney (Elizabeth), Maisno Centrale, *Emmitsburg* ; 80, 53.
Costa (Donatilla), Sanatorium, *Nogueira* (Brésil) ; 35, 11.
Monsalve (Magdalena), Dispensaire, *Tuluá* (Colombie) ; 64, 41.
Angel (Ann), Hôpital, *Cali* (Colombie) ; 69, 21.
Dransart (Chaire), Maison de Charité, *Moulfort-l'Amaury* ; 71, 48.
Fernandez (Maria), Hôpital provincial Agudos, *Cordoba* (Esp.) ; 46, 26.
Fernandez (Paula), de *Larrea*, Patr. d'Ouvrières, *Barcelone* ; 47, 26.
Salvador (Teresa), Hôpital général, *Madrid* ; 64, 39.
Allerdi (Saturnina), Hôpital de la Sainte-Trinité, *Salamanca* ; 93, 68.
Ortuzar (Maria), Miséricorde, *San Sebastian* ; 75, 52.
Rodríguez (Jacinta), Institut psychiatrique, *Valladolid* ; 43, 20.
Puig (Margarita), Miséricorde, *Palma de Mallorca* ; 74, 55.
Gomez (Maria Paz), Hôpital provincial, *Almeria* ; 76, 49.
Alcazar (Barbara), Collège Imm. Conception, *Manille* (Philipp.) ; 65, 42.
Hernandez (Maria), Maison Centrale, *La Havane* (Cuba) ; 68, 49.
Beroiz (Maria), Aliénés, *Leganés* ; 72, 48.
Gonzalez (Victoria), Ecole N.-D. del Pilar, *Madrid* ; 42, 22.
Skopowska (Adèle), Maison Centrale, *Cracovie* ; 74, 50.
Hüher (Elizabeth), *Schernberg* (Autriche) ; 78, 55.
Ortner (Barbara), *Fieberbrunn* (Tyrol) ; 79, 56.
Monier (Marie), Hôpital, *San José de Costa-Rica* ; 79, 45.
Grenier (Jeanne), Maison de Charité, *Montolieu* ; 68, 42.
Mocquin (Joséphine), Maison de Charité, *Montolieu* ; 78, 53.
Moine (Raymonde), Maison de Charité, *Roubaix* ; 75, 50.
Toulzé (Loctitia), Maison Saint-Michel, *El-Biar* (Algérie) ; 78, 55.
Lanahan (Catherine), Priory, *Mill-Hill* (Angleterre) ; 68, 49.
Luechsi-Palli (Raymonde), Hôpital-Orphelinat, *Lantini* (Italie) ; 78, 56.
Steinmel (Anna), *M.-Gladbach-Hart* (Allemagne) ; 77, 55.
Vüllings (Wilhelmine), Maison Saint-Joseph, *Amern* (Allemagne) ; 68, 46.
Karwowska (Marie), *Chylice* (Pologne) ; 74, 44.
Cybulska (Thécle), Maison Centrale, *Cracovie* ; 77, 60.
Ravier (Catherine), Maison Centrale, *Emmitsburg* ; 86, 54.
Ewing (Mary), Villa Sainte-Louise, *Normandy* (Etats-Unis) ; 83, 52.
Lesboux (Louise), Maison de Charité, *Château-l'Evêque*, 81, 61.
Oudin (Julienne), Maison de Charité, *Roubaix* ; 81, 59.
Lagar-Desgranges (Antoinette), Hospice, *Abbeville* ; 84, 56.
Kensinger (Marie), Maison Principale, *Paris* ; 88, 72.
Fischer (Marie), Hospice, *Dinant* (Belgique) ; 79, 57.
Blake (Kathleen), Institut des Aveugles, *Liverpool* (Angleterre) ; 50, 30.
Fernaldi (Anne), Hôpital, *Bitonto* (Italie) ; 77, 58.
Fiorio (Mélène), Maison de Retraite, *Marigliano* (Italie) ; 74, 49.
Kujawa (Cesimira), Orphelinat, *Wolsztyń* (Pologne) ; 59, 30.
Szwedzin (Marie), Maison Centrale, *Chebanio* ; 80, 56.
Gillera (Catherine), Maison Centrale, *Emmitsburg* ; 75, 54.
Lagrée (Marie), Hospice, *Guinerville* ; 70, 44.
Proquin (Clotilde), Hôpital, *Montceau-les-Mines* ; 89, 67.
Thomas (Hélène), Maison de Retraite, *Auteuil* ; 86, 65.
Natal (Marie), Maison de Charité, *Sète* ; 84, 59.
Poullard (Marie), Maison du Fourneau, *Cannes* ; 78, 53.
Chaveriat (Marie), Asile, *Drancy* ; 87, 61.
Puig (Maria), Maison de Charité, *Barcelone* ; 79, 58.
Loriers (Caroline), Maison Centrale, *Ans-les-Liège* (Belgique) ; 94, 68.

- Connolly (Mary), de *Mountmellick*, déc. à Ste-Brigitte, *Killernan*; 74, 49.
White (Frances), de *Mill-Hill*, déc. à Saint-Vincent, *Pinner*; 74, 52.
Theissl (Thérèse), Asile des Incurables, *Graz* (Autriche); 73, 50.
Tucci (Grâce), Maison Centrale, *Naples*; 75, 52.
Palazzi (Anne-Marie), Hôpital militaire, *Turin*; 78, 54.
Impe (Emerence), Collège de l'Imm. Conception, *Buenos-Aires*; 83, 55.
Fiehter (Lucie), Hospice Saint-Nicolas, *Metz*; 81, 59.
Le Boursicot (Jeanno), Hôpital, *Angers*; 58, 37.
Colombet (Pauline), Asile Saint-Vincent, *La Teppe*; 58, 34.
Gouirand (Anne), Hôpital Purpan, *Toulouse*; 90, 61.
Piacentini (Marie), Maison de Charité, *Clichy*; 74, 53.
Gamond (Victorine), Hôpital, *Montdidier*; 82, 58.
Coulon (Lydie), Saint-Joseph-des-Epinettes, *Paris*; 67, 43.
Desvernine (Germaine), Ste-Louise, *Magdalena del Mar* (Pérou); 74, 49.
Degnan (Honora), Hôpital de Paul, *Saint-Louis* (Etats-Unis); 79, 46.
Zanotte (Anne), Hôpital N.-D. des Douleurs, *Rio-de-Janeiro*; 24, 7.
Meuten (Agnès), Maison Saint-Vincent, *Speicher* (Allemagne); 80, 57.
Feiertag (Jeanne), Hôpital, *Füastensfeld* (Autriche); 42, 18.
Gottwald (Isabella), Ecole, *Vienne* (Autriche); 78, 53.
Leclercq (Adélaïde), Maison Saint-Joseph, *Cachan*; 80, 55.
Bonnevialle, Asile Saint-Vincent, *La Teppe*; 77, 53.
Cahu (Marie), Hôpital, *Heunebont*; 82, 58.
Vesin (Rosa), Maison de Charité, *Clichy*; 83, 60.
Keaney (Elizabeth), Hospice Saint-Vincent, *Liverpool* (Angl.); 73, 49.
Migitsch (Marie), Maison de Charité, *Dull* (Autriche); 81, 60.
Wonisch (Madelayne), Maison de Charité, *Dull* (Autriche); 83, 60.
Mazzetti (Anne), Alienés, *Arezzo* (Italie); 56, 25.
Lana (Adélaïde), Maison Centrale, *Turin*; 80, 54.
Ravizza (Giovanna), Hôpital, *Fossano* (Italie); 67, 41.
Ortega Domitila, Hospice, *Pontevedra* (Espagne); 81, 59.
Morera (Margarita), Miséricorde, *Toledo* (Espagne); 83, 56.
Krüger (Guil'ermine), Villa Saint-Vincent, *Madruya* (Cuba); 76, 55.
Delgado (Severina), Hôpital provincial, *Valencia* (Espagne); 39, 20.
Corella (Maria), Miséricorde, *Pamplona* (Espagne); 77, 57.
Iurzun (Saturnina), Foyer de la Médaille, *Cadix* (Espagne); 69, 52.
Romero (Angela), Fourneau économique, *Ecija* (Espagne); 87, 63.
Labarga (Juana), Hôpital militaire, *Valladolid* (Espagne); 77, 53.
Goenaga (Maria), Hospice provincial, *Valladolid* (Espagne); 97, 74.
Eceiza (Inès), Hôpital, *Tudela* (Espagne); 30, 6.
Naranjo (Maria), Léproserie, *Tafira* (Canaries); 73, 59.
Maiza (Juana), Hôpital général, *Madrid*; 89, 63.
Rodriguez (Antonia), Hôpital provincial, *Gerona* (Espagne); 42, 20.
Pampliega (Casilda), Bienfaisance, *Cabra* (Espagne); 79, 48.
Chardon (Stéphanie), Hôpital, *Uzès*; 78, 41.
Altruy (Angèle), Orphelinat, *Elancourt*; 69, 43.
Barthélemy (Marie), Maison de Charité, *Tauris* (Perse); 57, 35.
Bocquet (Blanche), Asile San Jacinto, *San Salvador*; 88, 66.
Kelly (Mary), Ecole Saint-Joseph, *Baltimore* (Etats-Unis); 53, 29.
Carrigan (Mary), Hôpital Saint-Vincent, *Indianapolis* (Etats-Unis); 89, 68.
Rozman (Maria), dans sa famille, *Jesenice* (Yougoslavie); 53, 30.
Rapansek (Maria), dans sa famille, *Homcu pri Kamniku*; 30, 10.
Daxner (Amalia), Hôpital Saint-Jean, *Satzburg* (Autriche); 35, 16.
Radzikowska (Antoinette), *Czestochowa* (Pologne); 78, 55.
Gorria (Maria), Hôpital Cintruenigo (Espagne); 65, 33.
Notario (Maria), Collège Sainte-Louise, *Murcia* (Espagne); 66, 42.
Altomare (Marie), Maison de Retraite, *Mariignano* (Italie); 83, 57.
Alessandrelli (Maria), Institut Marie-Immaculée, *Tarente* (Italie); 76, 54.
Armirotti (Colombe), Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie); 86, 64.
Lebrun (V. M. Marie-Anne), Maison Saint-Joseph, *Cachan*; 84, 61.
Béfort (Rose), Maison de Charité, *Montolieu*; 80, 55.
Royon (Marie), Hôpital psychiatrique, *Rennes*; 85, 57.
Lorthiois (Marie), Hospice, *Armentières*; 83, 57.

- querrière Berthe), La Blancarde, *Marseille*: 86, 65.
 Babic (Louise), Hôpital des Contagieux, *Vienne* (Autriche); 68, 48.
 Sikorska (Ladislas), Maison Centrale, *Chełmno* (Pologne); 50, 22.
 Bortone (Marie), Maison Centrale, *Sienna*: 83, 59.
 Murphy (Mary), de *Smyllum*, déc. Hôp. Ste-Marie, *Lanark*: 49, 25.
 Ortega (Filomena), Hôp. Saint-Fr.-de-Paule, *La Havane* (Cuba); 63, 38.
 Guryindo (Petra), Hôpital provincial, *Badajoz* (Espagne); 96, 74.
 Toledo (Lucia), Hôpital civil, *Vitoria* (Espagne); 76, 45.
 Rodriguez (Joaquina), As. Jesus-Marie-Joseph, *Malaga* (Espagne); 93, 69.
 Deltheil (Berthe), Hôpital Purpan, *Toulouse*: 53, 31.
 Michault (Yvonne), Hôpital, *Tourcoing*: 49, 23.
 Clapon (Antoinette), Hôtel-Dieu, *Clermont-Ferrand*: 89, 66.
 Buisson (Marie), Maison Centrale, *Beyrouth*: 74, 57.
 Blanchot (Pauline), Hôpital Saint-Joseph, *Santiago* (Chili); 75, 53.
 Henry (Marie), Maison Notre-Dame, *Herstal* (Belgique); 89, 67.
 Baeriswyl (Maria), Hôpital, *Tavel* (Suisse); 77, 56.
 Melcher (Gertrud), Maison Centrale, *Cologne*: 71, 51.
 Oquillas (Leonor), Collège, *Arita* (Espagne); 66, 44.
 Martinez (Elvira), Hôpital Saint-Vincent, *Mexico*: 51, 5.
 Manca (Marguerite), Asile, *Rivignano* (Italie); 42, 21.
 Cicco (Thérèse), Maison Centrale, *Turin*: 71, 52.
 Santarelli (Regina), Hôpital, *Greve in Chianti* (Italie); 56, 25.
 Zakiecka (Josefa), Maison Saint-François-de-Sales, *Varsovie*; 72, 51.
 Vogel (Mary), Villa Sainte-Louise, *Normandy* (Etats-Unis); 90, 63.
 Araújo (Josefa), Orphelinat, *Oliuda* (Brésil); 25, 4.
 Tierney (Philontine), Infirmerie de Flores, *Rép. Argentine*; 80, 56.
 Jecker (Louise), Notre-Dame-de-Passy, rue Raynouard, *Paris*; 86, 62.
 Verdru (Léonie), de *Villeneuve-Tréage*, déc. Hôp. St-Jos. *Paris*: 89, 66.
 Gonnat (Geneviève), Sanatorium, *Montferrand*: 39, 9.
 Linge (Dorothee), Maison de Charité, *Montolieu*: 86, 66.
 Gaimettes (Marie), Maison des Forges, *Tancarville*: 87, 65.
 Merlier (Renée), Sanatorium marin, *Pen-Bron*: 44, 9.
 Adam (Rosalie), Maison Saint-Michel, *Et-Biar* (Argérie); 84, 58.
 Fiebu (Alice), Maison de Charité, *Melan*: 55, 36.
 Lamberlin (Madeleine), Hôpital des Enfants Assistés, *Bordeaux*: 75, 52.
 Boncher (Marie), Hospice, *Pekin* (Chine); 72, 52.
 Maurel (Marie), Hôpital du 2 de Mai, *Tima* (Pérou); 50, 24.
 Gombissen (Emma), Maison Saint-Jean-Baptiste, *Gand* (Belgique); 70, 47.
 Day (Agnes), Priory, *Mill-Hill* (Angleterre); 78, 30.
 Hennigan (Bridget), Retraite Saint-Joseph, *Dearborn* (Etats-Unis); 88, 61.
 Brennan (Josephine), Hôp. Sainte-Agnès, *Baltimore* (Etats-Unis); 82, 57.
 Grant (Margaret), Hôp. de la Charité, *New-Orleans* (Etats-Unis); 88, 61.
 Walsh (Anna), Orphelinat, *Los Angeles* (Etats-Unis); 72, 53.
 Duarte (Madona), Maison Saint-Vincent, *Barbacena* (Brésil); 63, 19.
 Tejada (Cecilia), Hôpital national de Cliniques, *Buenos-Aires*; 55, 35.
 Novacek (Françoise), Asile Saint-Antoine, *Vienne* (Autriche); 76, 56.
 Corniles (Marie), Maison de Charité, *Barcelone* (Espagne); 85, 65.
 Gilana (Babine), Maison Centrale, *Cracovie*: 49, 20.
 Frappacina (Laura), Orph. de garçons, *Castel Morrone* (Italie); 80, 55.
 Marino (Joseph), Orphelinat, *Trinitapoli* (Italie); 84, 57.
 Proserpio (Marie), Hôpital B.V., *Meudrisio* (Italie); 77, 51.
 Barra (Tecla), Miséricorde, *Gènes* (Italie); 67, 44.
 Masala (Marie), Miséricorde S. Donato, *Turin* (Italie); 59, 33.
 Blassoni (Anastasio), Mais. Div. Prov. Cronico, *Sassari* (Sard.); 81, 60.
 Colombo (Virginie), Hôpital principal, *Turin* (Italie); 48, 18.
 Dentella (Rosé), Hospice Marin, *Alghero* (Sardaigne); 75, 51.
 Lyons (Mary), Hôpital Sainte-Marie, *Lanark* (Ecosse); 82, 58.
 Howard (Mary Ann), Hôp. des Soldats, *Washington* (Et.-Un.); 70, 41.
 Vignier (Elise), Hôpital, *Trujillo* (Pérou); 74, 53.
 Guillon (Marie), de *Paris*, St-Ferd.-des-Ternes (Hôp. St-Jos.); 82, 58.
 Perret (Marie), Maison de la Providence, *Le Côteau*; 69, 43.

- Perret (Marie), Asile Saint-Vincent, *La Teppe*; 65, 36.
Der Boghossian (Caroline), Ecole Sainte-Pulchérie, *Istanbul*; 42, 21.
Dembicka (Josephine), Maison Centrale, *Chełmno*; 73, 51.
Matuszak (Bronislas), Maison Centrale, *Chełmno*; 68, 42.
Schiechle (Anna), Maison Centrale, *Salzburg* (Autriche); 80, 61.
Guylen (Maria), Maison Centrale, *Cologne*; 70, 29.
Duarte (Maria), Asile, *Barbacena* (Brésil); 72, 47.
Pereira (Maria), Hôpital militaire, *Rio-de-Janeiro*; 69, 41.
Bertrand (Maria), Maison de Charité, *Parabuna* (Brésil); 86, 51.
Prando (Vincent), Hôpital Saint-Raphaël, *Gênes-Coronata* (Italie); 63, 38.
Morganti (Marie), Maison Centrale, *Sienna* (Italie); 82, 60.
Lelavandier (Blanche), Hôpital, *Tourcoing*; 76, 51.
Delaval (Angèle), Hôpital, *Sedan*; 81, 51.
Six (Jeanne), Hôtel-Dieu, *Clermont-Ferrand*; 76, 52.
Cheminat (Emilie), Maison de Charité, *La Dalbade, Toulouse*; 87, 62.
Rehaag (Berta, Maison Centrale, *Cologne*; 75, 53.
Keller (Elisabeth), Maison Sainte-Marie, *Wassenberg* (All.); 44, 24.
Grodd (Maria), Maison Sainte-Marie, *Wassenberg* (All.); 76, 58.
Schraummel (Marie), Hôpital Saint-Jean, *Salzburg* (Autriche); 41, 19.
Moherko (Gertrude), Maison de Retraite, *Dult* (Autriche); 77, 57.
Filiberti (Marie), Maison Centrale, *Turin*; 58, 26.
Nunez (Conception), Gran Hôpital, *Santiago de Compostela* (Esp.); 67, 35.
-

TABLE DES MATIÈRES

TOME 116 (1951)

(Index analytique)

ACTES DU SAINT-SIÈGE

4 septembre 1950. — Faculté — *ad septennium* — de bénir et indulgencier les crucifix des Filles de la Charité, pp. 115-116.

SAINT VINCENT DE PAUL

10 septembre 1648. — Lettre autographe de saint Vincent à Jean Dehorgny, pp. 101-106.

Quatre lettres : à *Dehorgny* (27 septembre 1646) ; 2 au P. Hilarion Rancati (1659) ; aux administrateurs de l'hôpital du Mans (22 mars 1651), pp. 372-378.

La lettre de saint Vincent, sur la déclamation *naturelle* des Comédiens (1659 ?-1660 ?). — La troupe de Molière... (?), p. 108.

18 décembre 1644. — Quittance de saint Vincent donnée en brevet, p. 107.

4 juin 1657. — Reçu de Vincent de Paul, p. 107.

Saint Vincent de Paul et le Père Charles Frémon († 1689), Grandvauntain. Textes et souvenirs, pp. 108-115.

1635. — La maison et les ministères de *Toul*, pp. 330-336.

Les secours vincentiens à la Lorraine dévastée et affamée, pp. 336-361.

Hilarion Rancati, Cistercien, et saint Vincent de Paul, pp. 374-377.

Épitaphe du P. Rancati († 17 avril 1663), p. 377.

Saint Vincent de Paul. Son œuvre et son influence en Lorraine, par *Joseph Girard*, pp. 321-368.

19 juillet 1950. — Paris. Panégyrique de saint Vincent, par le P. Riquet, S.J. (*mention*), p. 3.

8 avril 1951. — Saint Vincent de Paul et l'esprit missionnaire. Panégyrique par le P. Destombes, M.E.P. (*texte*), pp. 173-178.

19 juillet 1951. — Saint Vincent de Paul et le zèle. Panégyrique, par *M. Bertrand Dukour*, C.M. (*analyse*), p. 195.

Saint Vincent de Paul, en 1951, ministre de la Justice : *concours-référendum*, pp. 194-195.

HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

- Les premières missions des Lazaristes en Lorraine, depuis 1644, pp. 366-368.
- René Alméras : Lettres au P. Hilarion Rancati (1^{er} avril 1661 ; 7 juillet 1662), pp. 376-377.
- Jean Bonnet : Lettre-circulaire. Mort et éloge de René Divers (nov. 1710), p. 27.
- Missions Vincentiennes d'autrefois : évocation par René Philliatraud, pp. 147-148.
- La Confrérie des Dames de la Charité en Lorraine, depuis 1642, pp. 361-366.
- Lépreux et Léproseries (en 1951), au soin de la Communauté des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, pp. 199-200.
- La Vierge au globe, étude par Gaetano de Sales, pp. 32-35.
- L'Assomption : le nouvel office : sa première célébration (15 août 1951), p. 199.
- Récents chevaliers de la Légion d'honneur (mars-avril 1951) : M. Euzei : Sœur Dorigny ; Sœur Graff ; Sœur Rabatel, p. 196.
- Le Congrès des Missionnaires Lazaristes de France (11-13 août 1951). Programme du Congrès : les participants, pp. 216-220. — Les séances : onze rapports, pp. 220-227. (Notes Feseuille et Vernier.)
- La Fille de la Charité, évocation poétique, pp. 132-133.

EUROPE

- FRANCE. — Paris : juillet-décembre 1950 : Maison-Mère : Au jour le jour, par Fernand Combatazier, pp. 3-36. — Au jour le jour (1951), par Fernand Combatazier, pp. 145-215. — 19-21 juin 1950 : Congrès missionnaire national, par Edouard Coudron, pp. 60-64. — 3 décembre 1950 : La Madetaine (Paris) : Solennité patronale de la Propagation de la foi, p. 35. — 2 avril 1951 : Notre-Dame de Paris : Sacre de Mgr Slourin, évêque d'Amiens, chants et cérémonies liturgiques, p. 167. — 2-4 avril 1951 : Réunion plénière de l'épiscopat de France, quinze évêques à Saint-Lazare et leur suite..., p. 167. — 21 octobre 1951 : Journée des Missions, p. 209. — 27 novembre 1950-8 décembre 1950 : Prédications et réunions au 110 rue du Bac, par M. Marcel Schilling : Une mission mariale, p. 32. — 27 novembre-8 décembre 1951 : Les fidèles au 140, rue du Bac : prédications de M. Georges Lignie, p. 215. — 24-25 mars 1951 : La vigile pascale célébrée nuitamment : la messe pascale télévisée à Saint-Gervais (Paris), pp. 166-167. — Au Sacré-Cœur de Montmartre : La veillée de fin d'année (31 décembre 1951), p. 215. — 11-13 novembre 1950 : Journées diocésaines des Enfants de Marie de la Seine et Seine-et-Oise, et Notre-Dame de la Haute : le Père Tricot, p. 15. — 15 août 1950 : M. Jean-Baptiste Piet, transmission de la charge d'assistant à la Maison-Mère, pp. 5-6. — 27 mai 1951 : Hôpital Saint-Joseph : Procession du Saint-Sacrement, p. 181. — 16 mai 1951 : Paroisse Saint-Sulpice : Paraliturgie pour les vocations religieuses, p. 186. — Albi : 19 juin 1951 : Jubilé de Mgr Jean-Joseph Moussaron : strophes saphiques de Gustave Combès, p. 183. — Arles : 22 novembre 1951 : Centenaire des Filles de la Charité : voyage du T.H.P. dans la région marseillaise, pp. 214-215. — Berceau de Saint-Vincent de Paul : 16 décembre 1950 : Ordination de M. Henri Desmet, pp. 35-36. — 2 octobre 1950 : La fête des nouveaux : le martyrologe des petits martyrs : Pédagogie et vie familiale, pp. 7-9. — 8 avril 1951 : Le mariage du vieux chêne de saint Vincent de Paul, pp. 129-130. — 8 avril 1951 : Le mariage du chêne de saint Vincent de Paul : procès-verbal en latin ; en gascon (parler noir), pp. 170-171. — 8 avril 1951 : Le mariage du chêne de saint Vincent de Paul, évocations par Célestin Buhigas, pp. 168-170. — Travaux de reconstruction et de réaménagement : réunion des anciens élèves : toast de M. René Philliatraud, pp. 186-194. — Landes : Le parler noir et le parler clair ; notions philologiques. Causerie de Théobald Latanne, C.M., pp. 171-173. — Bordeaux : Statistique, travaux de missions (exercice 1949), p. 320. — Bordeaux : 15 août 1950 :

- M. Piet J.-B., assistant de la Maison-Mère, placé au Bouscat, pp. 5-6.
 — *Cachan* : Mort de la T.H. Mère Lebrun (supérieurat de 1928 à 1934), p. 186. — *Cambrai* : Petit et Grand Séminaire (1893-1896), souvenirs d'Edmond Crapez, pp. 38-39. — *Châteauneuf-sur-Loire* : Mission paroissiale (1710). René Divers : sa mort (19 nov. 1710), biographie et notes, pp. 24-28. — *Dax* : M. Théodore Vernière (11 mars 1832-17 février 1905) : souvenirs et évocations, par Maurice Collard, pp. 16-22. — *Gentilly* : Notice biographique d'Edmond Crapez (18 mai 1878-4 septembre 1949), par Marie Jean-Baptiste Bonjean, pp. 36-59. — Le frère *Théodore Henry* : sa vie, pp. 157-158. — *Grandmont* (Haute-Vienne) : L'ordre grandmontain et saint Vincent de Paul, pp. 108-115. — *La Roque-Ganges* (Hérault) : 1^{er} octobre 1950 : A la mémoire de Fernand Portal (1855-1926), monument, et discours, pp. 90-92. — *La Courneuve* (Seine) : avril-mai 1950 : Mission sous la tente, pp. 155-156. — *La Mutualité* (Seine) : 1949 : Mission sous la tente, p. 155. — *Leforest* (Pas-de-Calais) : 5-19 novembre 1950 : Mission paroissiale, par Lucien Normand, pp. 64-67. — *Le Quesnoy* (Nord) : Une mission lazariste... et la famille Crapez, pp. 36-37 ; 39. — *Lezennes* (Nord) : septembre 1947 : La Mission sous la tente, pp. 150-151. — *L'Hay-les-Roses* : 15 août 1946 : Les Missions sous la tente... envisagées, p. 149. — *Loos* : La Mission sous la tente : origines et premières expériences, par Edouard Rocher, p. 146-157. — Tableau récapitulatif des travaux de la Mission, en 1949, p. 227. — *Lorraine* : Saint Vincent de Paul : son œuvre et son influence, par Joseph Girard, pp. 321-368. — *Lumbres* (Pas-de-Calais) : Septembre 1946 : mission... et la tente de M. Banelle (juillet-août 1947) : p. 150. — *Lureuil* (Haute-Saône) : XIV^e Centenaire de la naissance de saint Colomban ; congrès et cérémonies, pp. 3-5. — *Lyon* : Travaux de missions (exercice 1947), p. 320. — *Le Mans* (28 octobre 1951) : Inauguration de l'ancienne église de la Mission : le passé, le présent, pp. 209-214. — *Pont-à-Ferdin* (Pas-de-Calais) : Mission (9-30 septembre 1951) : témoignage de M. Galopin, sur les *Forains du bon Dieu*, pp. 146-147. — *Reims* : 10 mai 1951 : Réunion provinciale des Supérieurs de Grands Séminaires, p. 180. — *Saint-Michel-de-Lodève* (Hérault) : Prieuré grandmortain et saint Vincent de Paul ; traité du 23 juillet 1651 : Père Frémon et vicomte du Bose, pp. 111-115. — *Senlis* : 26 novembre 1950 : Mort de M. François Lordon, à Garnes, esquisse biographique, pp. 31-32. — *Stains* (Seine) : juin 1948 : La Mission sous la tente, pp. 151-154. — *Toulouse* : Travaux de Missions (exercice 1951), 320. — Le Congrès missionnaire national de France (19-21 juin 1950), vu par Edouard Coudron, pp. 60-64. — *Vannes* : 3 avril 1951 : Sécession du C.P.L. (Centre de Pastorale liturgique), conférence de M. Etienne Diebold, sur les *statuts synodaux*, pp. 167-168. — *Wittring-sur-Moselle* (Moselle) : Monographie paroissiale, par Jean Parrang et Etienne Diebold, pp. 121-122.
- ANGLETERRE. — *Twickenham* : Le centenaire du Collège Sainte-Marie (*Hammersmith, Strawberry Hill*), pp. 120-121.
- BELGIQUE. — *Malines* : Les Conversations de Malines (1921-1926) : cardinal Mercier et Fernand Portal, pp. 121-122. — Visite du T.H. Père Slattery (7-13 mars 1951) ; *Westerloo* ; *Baelen* ; *Anvers* ; *Hoboken* ; *Gand* ; *Oostaker* ; *Melle* ; *Bruges* ; *Ostende* ; *Mariakerke* ; *Stoumont* ; *Ans*, pp. 158-166. — *Ans* : 12 mars 1951 : Le jubilé de Respectable Sœur Baptizet : festivités et discours de M. Genoud, et du T.H.P. Slattery, pp. 161-166. — *Liège* : M. Collard et l'œuvre des Missions (1923-1928), p. 23. — *Louvain* : 23 juin 1951 : Doctorat en droit canon de M. Vincent Walckiers ; la cérémonie de la soutenance de thèse, pp. 183-186.
- ESPAGNE. — Missions paroissiales : succès et adaptations locales, p. 99. — *Cadix* : Pedro de la Conception : martyr à *Alger* (19 juin 1667), pp. 124-125. — *Madrid* : Jean Roque (juin 1887-27 août 1950), par Maurice Legendre, directeur de la *Casa Velasquez*, pp. 95-97. — *Séville* : L'Archivo general de *Indias*, pp. 127-128. —
- GRÈCE. — *Santorin* : Mort et notice de François Lordon (29 janvier 1885-26 novembre 1950), pp. 31-32.

- HOLLANDE. — M. Meuffels Hebert (1871-1949), notice par *Camille Verweerd*, pp. 85-90.
- IRLANDE. — Saint Coloman (540-615) : fêtes de *Luxeuil* (20-23 juillet 1950), délégation irlandaise, pp. 3-5.
- ITALIE. — *Rome* : 1^{er} novembre 1950 : Proclamation du dogme de l'Assomption de Marie, vue par *André Poyer*, pp. 10-15. — Le Congrès de l'Adaptation des Congrégations religieuses (novembre 1950) : réflexions de *Hubert Houfflain*, pp. 28-31. — Pèlerinage des Enfants de Marie (20 juillet 1950), p. 3. — René Divers à *Montecitorio* (1701-1708), travaux et ministère, pp. 24-25. — Mgr Alcide Marina (1881-1950), adaptation *Bustarret*, d'après *Luigi Paladini*, pp. 300-308. — *Montecitorio* : Les inscriptions lapidaires de l'église de *la Mission*, pp. 130-131. — *Sienne* : Celembrici Angelo (1875-1950), Souvenirs, portrait d'âme, par *Francoini, Franci, Varano*, pp. 92-95. — *Murigeres* : abbaye suisse transférée (1841), en Italie proche *Bolzen* (Bolzano), p. 69. — *Turin* : L'œuvre des *Nazarencines*, de Marc-Antoine Durando, C.M. († 1880), fondation, but et admission, pp. 180-181.
- PORTUGAL. — *Lisbonne* : L'hôpital Saint-Louis des Français, par *André Sicard*, pp. 298-300. — Frère Jean-Vincent de Silva (1851-1924), et M. *Sélicourt* († 1921), morts au *Berceau de Saint-Vincent* (note biographique), p. 191. — *Madère* : Séjours et conversations Lord Halifax et Fernand Portai (1889-1890), pp. 122-123.
- SUISSE. — L'abbaye de Muri, transférée en 1841, à Gries, aux environs de *Bolzen*, pp. 68-69.
- TURQUIE. — *Ephèse* : La mort de la Vierge. Sonnet de Maurice Levailant *Revue des Deux Mondes*, 1950, p. 10. N.-B. Ephèse ou Jérusalem. Tombeau de la Très Sainte Vierge au lieu de la Dermition, par *Senior*, brochure de 16 pages, Izmir, 1951. — *Panaya Capouti* : Le pèlerinage du 19 août 1951 (notes d'histoire et récit), par *Joseph Euzet*, pp. 291-298.

ASIE

- CHINE. — *Pékin* : Catalogue de la bibliothèque du Pétang (Livres anciens), par *Hubert Verhaeren*, pp. 126-127. — Le Père Vincent Lebbe et ses biographes : Léopold Levaux et Henri Garnier, p. 129. — Omer Vasseur (1851-1893), et Alphonse Hubrecht (1883-1949), missionnaires, par *Ch. Debuquois*, pp. 98-101. — Le Communisme en Chine, vu de Tientsin (nov. 1951) : [notes et vue d'ensemble], pp. 308-320. — *Tukuo* : Mgr Jean-Baptiste Wang († 21 février 1951), esquisse biographique, pp. 133-134. — *Shanghai* : Sœur Catherine Buschman, Filie de la Charité (1^{er} janvier 1867-9 novembre 1926), pp. 128-129. — *Tientsin* : Esquisse historique de la Procure (1861-1951), par *François-Xavier Descramaux*, pp. 200-202. — *Tientsin* : Mgr Jean de Vienne, son retour en Europe (19 juin 1951), expulsé de Chine, p. 183. — *Pékin* : Au Quai d'Orsay (26 juillet 1951). La Légion d'honneur conférée à des missionnaires de Chine, par M. Robert Schuman, ministre des Affaires étrangères : officier, Mgr de Vienne : chevaliers, M. Molinari et Sœur de Bizemont : médaillée, Sœur Duchesne, pp. 195-196. — *La famille chinoise face à l'Occident*, thèse de *François Stawarski*, Institut Catholique de Paris (27 janvier 1951), p. 157.
- COCHINCHINE. — Sœur Catherine à Saïgon (septembre 1946-novembre 1948), par *J.-F. Fautlebin*, pp. 274-286.
- ISRAËL. — *Jérusalem* : Les œuvres vincentiennes en Israël : maisons et rayons de Charité, pp. 178-180.

AFRIQUE

- ALGÉRIE. — *Alger* : Martyre de Pedro de la Conception (19 juin 1667), pp. 124-125. — M. Maurice Collard, missionnaire diocésain (1918-1923), par *Gabriel Poucet*, pp. 22-28. — *Hussein-Dey* : Centenaire de la Maison des Filles de la Charité (février 1951), par *D.-J. Perez*, pp. 141-144. — *Kouba* : Rentrée au Grand Séminaire du XIX^e siècle.

Le transfert des restes du Père Girard, dans la chapelle (5 octobre 1951), cérémonies et discours, pp. 237-244. —

MADAGASCAR. — *Fort-Dauphin* : Soixantaine de vocation et occupations du Frère Félix Busseron, coadjuteur, pp. 6-7. — Le Frère Félix Busseron, coadjuteur (45 août 1951), évocation biographique, par *Étienne Conitrot*, pp. 196-199. — Retour de Mgr Antoine Sévat à *Fort-Dauphin* : le voyage de cinq missionnaires sur le *Compiègne* (16 janvier-15 février 1951), pp. 145-146.

TUNISIE. — *Carthage* : Palmarès de la *Société d'Encouragement au Bien*, à Paris (3 juin 1951), Mgr Gounot, archevêque, pp. 181-183.

AMÉRIQUE DU NORD

CANADA. — *Montréal* : L'établissement des Sœurs de Saint-Vincent de Paul : *L'aide aux vieux couples* (1^{er} octobre 1951), pp. 287-289. — Visite du T. H. P. Slattery (13-15 octobre 1950), *Asbestos*, p. 262 ; *Sherbrooke*, pp. 261-263 ; *Toronto*, p. 260-261.

ÉTATS-UNIS. — *Chicago* : M. *Thomas Connolly*, docteur ès-sciences philosophiques, à Louvain (juin 1951), p. 185. — Voyage du T.H. Père Slattery (4 septembre-5 décembre 1950), par *Pierre Dulau*, pp. 6 ; 35 ; 228-274 ; *Albany*, p. 257 ; *Baltimore*, pp. 236-237, 273-274 ; *Binghampton*, p. 257 ; *Bridgeport*, p. 266 ; *Boston*, pp. 264-265 ; *Buffalo*, p. 260 ; *Cape Girardeau*, pp. 242-243 ; *Chicago*, pp. 270-272 ; *Dearborn*, pp. 267-268 ; *Detroit*, pp. 266-267 ; *Dorchester*, p. 264 ; *Emmitsburg*, pp. 238-239 ; pp. 246-251 ; *Farmington*, p. 261 ; *German-town-Philadelphie*, pp. 231-235 ; 236 ; 255-256 ; *Greensboro*, pp. 253-254 ; *Groveport*, pp. 245-246 ; *Harrisburgh*, p. 246 ; *Indianapolis*, p. 241 ; *Jackson*, pp. 268-269 ; *La Salle*, pp. 272-273 ; *Lowel*, p. 265 ; *Lynchburg*, p. 253 ; *Milwaukee*, p. 272 ; *New-Haven*, p. 266 ; *New-York*, pp. 230-231, 255-256 ; *Niagara Falls*, 259-260 ; *Norfolk*, p. 251-252 ; *Normandy*, pp. 241, 245 ; *Northampton*, pp. 235-236 ; *Oneida*, p. 258 ; *Perryville*, p. 242 ; *Philadelphie*, pp. 231-235, 236, 255-256 ; *Portsmouth*, p. 252 ; *Raleigh*, p. 254 ; *Richmond*, pp. 252-253 ; *Rochester*, pp. 258-259 ; *Saginaw*, pp. 269-270 ; *Saint-Louis*, pp. 241-242, 244-245 ; *Springfield*, p. 265 ; *Staunton*, p. 253 ; *Syracuse*, pp. 258-258 ; *Utica*, p. 257 ; *Washington*, pp. 239-240 ; *Waterville*, pp. 263-264.

AMÉRIQUE CENTRALE. — *Alegria*, p. 84 ; *Guatemala*, p. 84 ; *Hobasco*, pp. 83-86 ; *Panama*, p. 84 ; *San-Salvador*, p. 83 ; *Santiago de Veraguas*, p. 83 ; Voyage et visite d'*Antonio Lopez* (mai 1950).

CUBA. — *La Havane* : Séjour et visite d'*Antonio Lopez* (1^{er}-19 juin —1950), p. 84.

AMÉRIQUE DU SUD

Évocation de la relation de voyage de *François Verdier* (24 avril-9 décembre 1915), p. 68. — Notes de voyage d'*Antoine Lopez* (janvier-mai 1950), p. 68-83 ; *Alegria*, p. 84 ; *Bogota*, pp. 78-79 ; *Cali*, p. 89 ; *Conocoto*, p. 76 ; *Cordoba*, pp. 71-72 ; *Escobar*, p. 71 ; *Garzon*, p. 81 ; *Guatemala*, p. 84 ; *Guayaquil*, p. 74 ; *Ibarra*, p. 76 ; *Hobasco*, pp. 83-84 ; *Lima*, pp. 73-74 ; *Limache*, p. 73 ; *Lujan*, pp. 70-71 ; *Montevideo*, p. 71 ; *Panama*, p. 83 ; *Popayan*, pp. 78-78 ; *Quito*, pp. 74-77 ; *San Gil*, pp. 80-81 ; *San Salvador*, p. 83 ; *Santa Marta*, pp. 82-83 ; *Santa Rosa de Cabal*, pp. 81-82 ; *Santiago de Veraguas*, p. 83 ; *Santiago du Chili*, pp. 72-73 ; *Tunja*, pp. 79-80 ; *Valparaiso*, p. 72.

ARGENTINE. — *Cordoba*, pp. 71-72 ; *Escobar*, p. 71 ; *Lujan*, pp. 70-71 ; Voyage d'*Antoine Lopez* (21 janvier-15 février 1950).

CHILI. — *Limache*, p. 73 ; *Santiago du Chili*, pp. 72-73 ; *Valparaiso*, p. 72 ; visites d'*Antoine Lopez* (17 février-28 février 1950).

COLOMBIE. — *Bogota*, pp. 78-79 ; *Cali*, p. 78 ; *Garzon*, p. 81 ; *Guayaquil*, p. 74 ; *Ipiales*, p. 77 ; *Popayan*, pp. 77-78 ; *San Gil*, pp. 80-81 ; *Santa Marta*, pp. 82-83 ; *Santa Rosa de Cabal*, pp. 81-82 ; visite d'*An-*

toine Lopez (28 mars-5 mai 1950). — *Boyota* : M. Claude Merle (1878-1947), par *Filemon Boyoma*, pp. 289-291. — *Santa Maria* : Présence à Paris de NN. SS *Botero* (30 sept. 1950), p. 7. — *Santa Rosa de Cabal* : Adresse et récit de visite d'*Antoine Lopez*, d'après le *Surco* (27-30 avril 1950), rectification géographique, pp. 68-69.

EQUATEUR. — *Conocoto*, p. 76 ; *Guayaquil*, p. 74 ; *Ibarra*, p. 76 ; *Quito*, pp. 74-77 ; *Tulcan*, p. 76 ; visites d'*Antoine Lopez* (7-27 mars 1950).

URUGUAY. — *Montevideo* (25-30 janvier 1950) ; visite d'*Antoine Lopez*, p. 71

NOTICES BIOGRAPHIQUES

Maurice Collard (1881-1950), pp. 16-24.
Edmond Grapez (1878-1949), pp. 36-59.
André Girard (1884-1951), pp. 204-207.
Alphonse Hubrecht (1883-1949), pp. 98-101.
François Lordon (1885-1950), pp. 31-32.
Hubert Meuffels (1871-1949), pp. 85-90.
Omer Vasseur (1851-1893), pp. 98-101.
Théodore Henry (1869-1951), coadjuteur, pp. 157-158.
Henri Louvion (1876-1951), coadjuteur, p. 166.
Jean-Marie Plassard (1876-1951), pp. 207-209.

BIBLIOGRAPHIE. — Jean Calvet : *Güte ohne grenzen...* (trad. allemande : *Vie de saint Vincent*), pp. 116-117. — André Dodin : *En prière avec Monsieur Vincent* (L'Oraison), p. 116. — Hans Kühner : *Vinzenz von Paul...*, p. 369. — Peter Dorfler : *Vinzenz von Paul...*, pp. 119-120. — Théodore Maynard : *The life of Saint Vincent de Paul*, pp. 370-371. — Herrera-Pardo : *Biografía y seleccion de escritos* (de saint Vincent de Paul), pp. 117-119. — N. de Rooy : *Monsieur Vincent*, p. 119. — Abbé Courtois : *Vie illustrée de saint Vincent de Paul* (dessins Robert Rigot), p. 199. — Louis Lefebvre : *Le silence de Catherine Laboué*, p. 120. — Elisabeth J. Weber : *The life of sister Catherine Buschmann...*, pp. 128-129. — Hipolito Sancho de Sopranis... et Robert Ricard... : *Pedro de la Concepcion* (†19 juin 1667), pp. 124-125. — Sanabre Sanroma : *Martirologio...* Barcelona, p. 370. — B. A. C. : *Post-scriptum*, pp. 117-119, 369-370. — Albert Gratieux : *L'amitié au service de l'Union ; Lord Halifax et l'abbé Portal*, pp. 122-123. — Henri Garnier : *Introduction à la vie réelle du Père Lebbe* (deuxième fascicule), p. 129. — Vicente Jimenez : *Les Hijas de la Caridad*, p. 120. — *Journées nationales d'études de l'Union Nationale des Congrégations d'Action hospitalière et sociale* (1950), p. 120. — *Centenary Record of St Mary's College ; Hammersmith (1850-1925), Strawberry Hill (1925-1950)*, pp. 120-121. — Louis Castagnola : *Ensaio en torno de um servico de estatistica Vicentina*, p. 124. — Eugenio Masset : *Florologio de pedagogia y metodologia catequisticas ; Para mios Catechismos catequisticos*, p. 125. — Charles-F. Jean : *Grammaire hébraïque élémentaire* (3^e édition), pp. 125-126. — Charles-F. Jean : *Archives régales de Mari*, t. II, p. 126. — Etienne Diebold, Jean Parrang : *Un village lorrain ; Wiltzing-sur-Sarre...*, pp. 121-122. — Hubert Verhaeren : *Catalogue de la Bibliothèque du Pétang (1914-1948)*, pp. 126-127. — Mgr Liesson : *La Iglesia de Espana en el Peru* (Documents, 22 fascicules), pp. 127-128. — Walckiers : *Thèse*, p. 183.

NÉCROLOGIE. — 1950 : *Prêtres*, pp. 131-135, 378-379. — *Filles de la Charité*, pp. 135-141, 379-383.

ILLUSTRATIONS. — *Fort-Dauphin* : La Croix dominant la rade, p. 32. — *Le Mans* : *Eglise de la Mission* : voûtes non dégagées, p. 210 ; ensemble de l'église dégagée, p. 211. — Maurice Collard (1881-1950), portrait, p. 33. — La T. H. M. Blanchot, p. 288. — *Rome* : Après le sacre de Mgr Marina, p. 304. — *Téhéran* : Mgr Alcide Marina, délégué apostolique, et Mgr Oddi, p. 305. — *Tananarive* : Mgr Lefebvre, Mgr Sévat, et Ambroise Engelvin, p. 289. — *Ethiopie* : Etienne Sournac, p. 289.

Annales de la Mission Volumes 1 - 126 - Link Page

[Previous](#) [Annales Volume 114](#)

[Next](#) [Annales Volume 117](#)

[Return to Electronic Index Page](#)